

Beaumont : Haute-Savoie

■ Croset, Félix. Beaumont : Haute-Savoie. 1990.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

FÉLIX CROSET

BEAUMONT



LA SALLEVITIENNE



1609
1608
1607
1606
1632
1631
1630
1652
1649
1653
1663
1666
1669
1670
1671
1672
1674
1676
1679
1681
1682
1683
1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690
1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737
1738
1739
1740
1741
1742
1743
1744
1745
1746
1747
1748
1749
1750
1751
1752
1753
1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800

1601
1602
1603
1604
1605
1606
1607
1608
1609
1610
1611
1612
1613
1614
1615
1616
1617
1618
1619
1620
1621
1622
1623
1624
1625
1626
1627
1628
1629
1630
1631
1632
1633
1634
1635
1636
1637
1638
1639
1640
1641
1642
1643
1644
1645
1646
1647
1648
1649
1650
1651
1652
1653
1654
1655
1656
1657
1658
1659
1660
1661
1662
1663
1664
1665
1666
1667
1668
1669
1670
1671
1672
1673
1674
1675
1676
1677
1678
1679
1680
1681
1682
1683
1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690
1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737
1738
1739
1740
1741
1742
1743
1744
1745
1746
1747
1748
1749
1750
1751
1752
1753
1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800

1601
1602
1603
1604
1605
1606
1607
1608
1609
1610
1611
1612
1613
1614
1615
1616
1617
1618
1619
1620
1621
1622
1623
1624
1625
1626
1627
1628
1629
1630
1631
1632
1633
1634
1635
1636
1637
1638
1639
1640
1641
1642
1643
1644
1645
1646
1647
1648
1649
1650
1651
1652
1653
1654
1655
1656
1657
1658
1659
1660
1661
1662
1663
1664
1665
1666
1667
1668
1669
1670
1671
1672
1673
1674
1675
1676
1677
1678
1679
1680
1681
1682
1683
1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690
1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737
1738
1739
1740
1741
1742
1743
1744
1745
1746
1747
1748
1749
1750
1751
1752
1753
1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800



1729

1737

1765

1764

1763

1762

1761

1768

1767

1769

1771

1778

1777

1772

1773

1774

1776

1720

1721

1722

1723

1724

1725

1727

1728

1706

1707

1705

1704

1695

1696

1699

1697

1698

1708

1702

1700

Pages de garde
Extrait de la Mappe Sarde
de 1730 : chef-lieu de Beaumont.
(Cliché A.D. Haute Savoie 1990, O. Guillon.)

FÉLIX CROSET

LA SALEVIENNE

4. route d'Annecy

74160 ST JULIEN-EN-GENEVOIS

Siret : 438 667 552 00014 - APE : 913 E

BEAUMONT

Haute-Savoie

1814-1940



LA SALEVIENNE

2.4
BEAUMONT
CRO
(EX. 1)

N° CASSS 1200 1103 disparu!
1200 6195 ANB

*La présente édition de l'ouvrage
« Beaumont Haute-Savoie (1814-1940) »
a été achevée d'imprimer
en octobre 1990
sur les presses offset
de la Société des Imprimeries Maury
à Saint-Georges-de-Luzençon (Aveyron)*

*Il a été tiré 1 250 exemplaires
sur couché mat de 115 g
dont 250 reliés cuir
numérotés de 1 à 250
le tout constituant l'édition originale*

© La Salévienne, 1990
ISBN 2-905922-03-06

FÉLIX CROSET

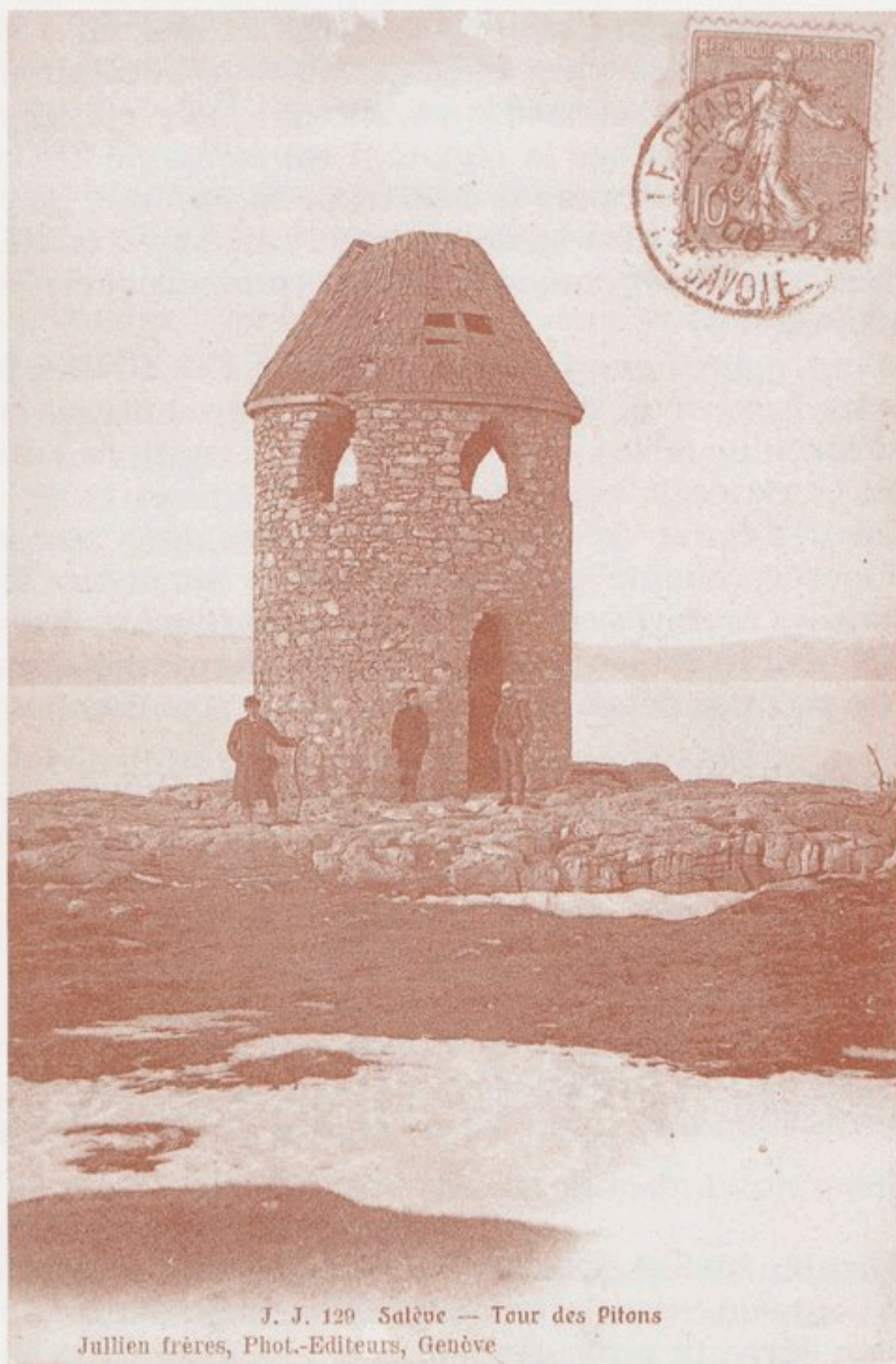
prospectus

BEAUMONT

Haute-Savoie

1814-1940

à fixer
sur le livre
avec 99 points
de coll.
113



J. J. 129 Salève — Tour des Pitons
Jullien frères, Phot.-Editeurs, Genève

LA SALÉVIENNE

Au pied de Salève, sous la Tour du Piton, Beaumont expose au soleil couchant ses coteaux d'où la vue s'étend sur toute la plaine du Genevois jusqu'au Jura lointain. Réputée pour ses fromages, la commune connaît un développement important qui puise ses racines dans l'histoire. Le livre de Félix Croset sur Beaumont nous invite à entrer avec lui dans l'histoire de cette commune.

L'AUTEUR, FÉLIX CROSET

Enfant de Beaumont, Félix Croset s'est toujours intéressé à la vie de sa commune. Témoin des événements et des faits locaux, il s'attache au témoignage des anciens, observe l'évolution de son village et participe activement à son histoire : son métier d'artisan le fait rayonner dans toute la région. Il est capitaine des pompiers dès 1937, membre actif puis président de la Fanfare. Sa notoriété et son profond intérêt pour sa commune l'amènent à être élu maire en 1945, puis à assumer cinq mandats au cours desquels Beaumont prendra son essor.

Aujourd'hui, maire honoraire et à la retraite, Félix Croset ne baisse pas les bras. Amoureux de son village, de la montagne et de ses sentiers, il continue de les parcourir, l'esprit à l'affût de l'événement intéressant la vie de la commune.

Sa décision d'écrire ce livre va l'entraîner dans une aventure encore plus surprenante qu'il ne pouvait le supposer. Il lui faut plonger dans les archives communales et départementales, arpenter les chemins pour interroger les témoins, solliciter l'un ou l'autre pour résoudre un point de détail avec un seul souci : l'authenticité de son écrit.

Il faut aujourd'hui saluer cet ouvrage considérable et son auteur, comme le fait dans la préface Monsieur Henri Baud, sous-préfet honoraire et président de l'Académie chablaisienne : « *Comme maire, monsieur Croset s'est dévoué pendant 26 ans au service de Beaumont. Dès sa retraite, il s'est attaché à en compléter l'histoire, accomplissant ainsi une tâche pour laquelle il avait une particulière compétence et qui dénote un intérêt, une attention, un amour profond portés à son terroir natal. C'est là un témoignage de prix et une pierre de qualité apportée à l'édifice de notre histoire de la Savoie* ».

La Salévienne, société d'histoire locale, est reconnaissante envers son doyen pour son travail d'autant plus remarquable qu'il n'est pas l'œuvre d'un écrivain professionnel.

BEAUMONT

Faisant suite et complétant admirablement l'œuvre du sénateur Folliet parue au début du siècle, ce magnifique ouvrage retrace la vie et l'évolution de Beaumont et de ses hameaux de 1814 à 1940.

Il évoque les péripéties de la formation de la commune de Beaumont telle que nous la connaissons à travers les différents régimes qui se sont succédé pendant cette période : sarde, l'annexion, rattachement à l'Empire, III^e et IV^e République. Il décrit avec humour et précision les villages et la vie quotidienne, la concurrence et l'émulation entre les hameaux, les rivalités avec certaines des communes voisines : Présilly, Neydens, Archamps...

Ce livre relate les démêlés des élus avec leurs administrations de tutelle, leurs tribulations avec les artisans et entreprises chargés de travaux pour la commune.

Parcourant la table des matières, le lecteur se rendra compte que cet ouvrage peut soit se dévorer en une journée tant il est délectable, soit se déguster chapitre par chapitre. En effet, le livre n'est pas traité chronologiquement mais par thèmes dont vous trouverez ci-après quelques exemples :

- les origines de la commune
- la vie au village
- fêtes et cérémonies
- coutumes disparues
- la vie religieuse
- douanes et zone franche
- l'observatoire du Salève
- cabarets...

Ce livre constitue pour les habitants de Beaumont un ouvrage de référence, au même titre que celui du sénateur Folliet.

Pour ceux qui ont quitté leur village, il renforce les liens qui les unissent à leurs racines.

Pour les habitants des communes voisines, Beaumont évoque bien des événements qui les touchent car il met en scène des membres de leur famille ou des amis.

Pour les nouveaux arrivants à Beaumont, la lecture et la possession de cet ouvrage contribueront à leur intégration dans la vie locale.

Pour les historiens, un exemple de monographie communale à conserver dans leur bibliothèque.

On se doit d'acheter ou d'offrir cet ouvrage volumineux comprenant un grand nombre de photographies, de cartes postales anciennes et de gravures.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION à retourner avant le 30 juin 1990

Chez monsieur Gérard PLACE, Thonex 74580 VIRY
ou chez monsieur Félix CROSET, 74160 LE CHABLE BEAUMONT

M. Prénom
Rue
Commune Code postal
Bureau distributeur ☎

souscrit

- édition normale exemplaire(s) à 160 F =
- édition de luxe
numérotée
couverture cuir exemplaire(s) à 300 F =
- Au-delà de Beaumont et des communes
environnantes + 15 F de frais d'envoi
- Total

Le prix de vente dans le commerce sera de 200 F
à partir de fin juin 1990

Ci-joint un chèque à l'ordre de « LA SALÉVIENNE »

*Rompre avec le passé ou simplement l'ignorer.
se refuser à en tenir compte
n'est pas un signe de progrès
mais un symptôme de régression.*
Gonzague de Reynold

LA SALÉVIENNE

La Salévienne, société d'histoire, a été créée en 1984. Elle doit son nom au massif du Salève qui est le plus beau site de la région.

Elle a pour but de rechercher l'histoire du "Bas-Genevois", de la faire connaître à ses habitants et de participer à la sauvegarde du patrimoine local. Dans ce cadre, elle a édité les publications suivantes :

- *Viry, vie et coutumes d'un village de Savoie*, par Claude Barbier, Claude Mégevand et Donald Stampfli.
- *La conspiration de Compesières*, poème en dialecte savoyard de 1695. Satire de l'attaque de Genève par les curés savoyards. Traduit et commenté par Claude Barbier et Olivier Frutiger.
- *Les Échos Saléviens* (n° 1) – Au sommaire de cette revue d'histoire locale :
 - "Traditions sur un village disparu : Bans" par Philippe Duret.
 - "Une exploitation agricole à la fin du XVII^e siècle : la Chartreuse de Pomier traite avec ses fermiers" par Marielle Déprez.
 - "Les forces de l'esprit : rôle et influence du clergé, des organisations rationalistes et des instituteurs dans la vie politique de l'arrondissement de Saint-Julien de 1875 à 1914" par Luc Feugère.

La Salévienne organise des conférences, des visites et constitue un fichier généalogique.

Thonex 74580 Viry

Remerciements

Je remercie particulièrement

Monsieur Henri Baud, auteur de la préface

Monsieur Bernard Pellarin, président du Conseil Général

Monsieur Gaston Maurel, conseiller général

Madame Thérèse Eusébio, maire, et le conseil municipal de Beaumont

La direction de la Société Alsacienne d'Aluminium

La direction des Fromageries Girod

Monsieur le curé de Beaumont, qui a mis à ma disposition les archives de la cure

Monsieur Antoine Favre, secrétaire de la Société Fruitière du Châble et Petit-Châble, qui m'a ouvert le coffre des archives de la Société

Mademoiselle Georgette Tapponnier, qui m'a confié les archives de sa famille

Messieurs Jean Gojon, Guy Peray, Vincent et Jacques Pissard, notaires à Saint-Julien, qui ont mis à ma disposition des minutes archivées

Madame Monique Dupraz-Croset, auteur des illustrations

Les personnes qui ont traité mon manuscrit sur ordinateur, qui ont relu et corrigé le texte ou qui ont apporté, de diverses manières, leur contribution à cet ouvrage

En particulier Madame Marielle Déprez, Messieurs Claude Barbier et Gérard Place, du Comité de la Salévienne,

Madame Renée Corajod, Mademoiselle Madeleine Riggaz,

Messieurs François Déprez et Thierry Garcia.

Le personnel de la salle de lecture des archives départementales de Haute-Savoie

Monsieur Donald Stampfli qui a tiré les clichés

FÉLIX CROSET

Maire Honoraire de Beaumont

Doyen de la Société d'Histoire "La Salévienne"

Armoiries de la Commune de Beaumont



*D'or à trois pals d'azur,
à la bande de gueules brochante,
chargée d'un lion passant d'argent
tenant un croissant d'or tourné
(vers le flanc dextre)*

Composition de Gaston Cambin,
CH 6932 Breganzona-Lugano,
de l'Académie internationale d'Héraldique.
Sources : A. de Foras, *Armorial
et Nobiliaire de Savoie*.
Collaboration de Félix Croset
pour la recherche historique.

Préface

L'histoire de Beaumont a été écrite par le sénateur André Folliet. Elle figure aux tomes XIII et XIV (1899-1900) des Mémoires et documents publiés par l'Académie chablaisienne. Elle s'arrête donc à l'orée du XX^e siècle.

Monsieur Félix Croset, qui fut maire de Beaumont de 1945 à 1971, a pensé qu'il serait d'un grand intérêt de retracer la vie de sa commune au cours de ces cent dernières années. Sur cette courte période, l'évolution constatée lui paraissait particulièrement importante et valant la peine d'être étudiée. Il s'est donc courageusement mis au travail, a consulté les sources les plus diverses, rassemblant documents et témoignages qui s'ajoutent aux constatations qu'il a pu faire lui-même au cours d'une existence bien remplie et en grande partie vouée au développement de sa commune. Il n'hésite pas, d'ailleurs, dans bien des cas, à remonter aux périodes plus anciennes pour expliquer mœurs et coutumes décrites. Et il nous donne aujourd'hui le fruit de ce long labeur en un volume qui complète avec bonheur les deux précédemment cités.

A le lire, je suis allé, sinon de surprises en surprises, du moins d'étonnements en souvenirs puis en assentiments. Se peut-il qu'en un laps de temps relativement court, la vie ait si profondément changé ? Changements qui touchent tous les domaines : politique, religieux, culturel, rapports sociaux, économie, modes de vie, etc. L'époque communément appelée contemporaine montre une succession ininterrompue de mutations, parfois de bouleversements dont même ceux qui les ont vécus ont de la peine à se souvenir.

M. Croset a eu l'heureuse idée de procéder par thèmes. L'ouvrage est ainsi composé d'une série de chapitres traitant, souvent avec un historique remontant à un ou deux siècles, des différentes institutions communales : mairie, écoles, adduction d'eau, voirie, pompiers, affaires religieuses, etc. On ne se doute pas des difficultés auxquelles a donné lieu la création de ces institutions qui nous paraissent aujourd'hui aller de soi. Ces difficultés furent aggravées par la division de la commune en deux sections : Beaumont, où se trouvent la mairie et l'église et Le Châble, où passe la route nationale Annecy-Genève. Ainsi, pour la construction d'une école, une délibération de 1849 insiste-t-elle sur la nécessité de construire une école. Mais aussitôt le lieu d'implantation fait l'objet d'un différend entre les deux sections, Le Châble estimant la distance trop grande si c'est Beaumont qui est retenu. Faut-il alors en construire deux ? Finalement les habitants du Châble prennent l'initiative d'édifier leur propre école par souscription publique, et tous, jusqu'au simple journalier, tinrent à honneur d'y contribuer par leur bourse ou par leur travail. Le gouvernement sarde ne donna qu'une subvention de 200 livres. L'école put être inaugurée en 1853. Ce n'est que dix ans plus tard que Beaumont construisit sa propre classe.

Les mêmes difficultés se retrouvent lorsqu'il s'agit d'acheter une pompe à incendie, achat qui, cette fois, est fait par une souscription de Beaumont et de Présilly, commune qui jouxte Beaumont.

Ces deux exemples nous ont paru caractéristiques de l'état d'esprit régnant dans la commune, mais la même rivalité se manifeste à propos du tracé des chemins, de la « salle consulaire » (mairie), de la construction de l'église ou de beaucoup d'autres activités.

Cependant l'histoire de Beaumont ne se réduit pas à ces différends. L'unité de la commune est bien réelle et, lorsqu'à la suite du Traité de Vienne de 1815, la commune est coupée en deux par la ligne de douane, Beaumont étant en zone franche, Jussy et Le Châble en territoire douanier, des doléances se manifestent, doléances qui seront renouvelées en 1932 lorsque, après la sentence de La Haye, les deux sections sont à nouveau séparées.

La vie économique est traitée avec beaucoup de soin et de précision. Et c'est dans ce domaine qu'on ressent l'évolution rapide du précédent demi-siècle. En 1906 est constituée une société pour exploiter, par voitures automobiles passant par Le Châble, le transport des voyageurs et des marchandises entre Annecy et Genève. Il faut trois heures pour couvrir ces quarante-trois kilomètres. On appelle « cheval d'acier » les voitures pétaradantes. Le vol d'un petit avion au-dessus du village suscite la sortie de l'institutrice et des élèves de l'école pour voir le spectacle. Les métiers les plus divers sont exercés : taillandier, scieur de long, forgeron, charron qui est à l'occasion dentiste... petits métiers ambulants : magnin (rétameur), raccommodeur de vaisselle, de parapluies, taupier (poseur de piège) ; métiers de femmes également : couturière, modiste, coquetière (personne qui ramassait les œufs et les vendait à Carouge).

On apprend qu'il y eut un projet de construire un observatoire au Salève, qu'une bonneterie fut créée en 1880, remplacée en 1939 par la Société Alsacienne d'Aluminium. C'est en 1928 qu'on utilisa le premier tracteur pour l'exploitation agricole. On trouve un tableau du cheptel en 1794, puis de 1822 à 1900.

L'étude des mentalités, grand souci de l'histoire actuelle, n'est pas absente et fournit des anecdotes savoureuses, tel ce cultivateur possesseur d'une vigne qui vint bombarder de pierres la croix de mission parce que sa vigne avait été endommagée par la grêle !

Enfin, de très nombreux documents sont transcrits, qui montrent le sérieux avec lequel ont été étudiées les sources de ce beau travail dont l'intérêt sera ressenti bien au-delà de la commune qui en est l'objet.

Comme maire, M. Croset s'est dévoué pendant 26 ans au service de Beaumont. Dès sa retraite, il s'est attaché à en compléter l'histoire, accomplissant ainsi une tâche pour laquelle il avait une particulière compétence, et qui dénote un intérêt, une attention, un amour profond porté à son terroir natal. C'est là un témoignage de prix et une pierre de qualité apportée à notre histoire de la Savoie.

Henri Baud

Sous-Préfet honoraire

Président de l'Académie chablaisienne

Introduction

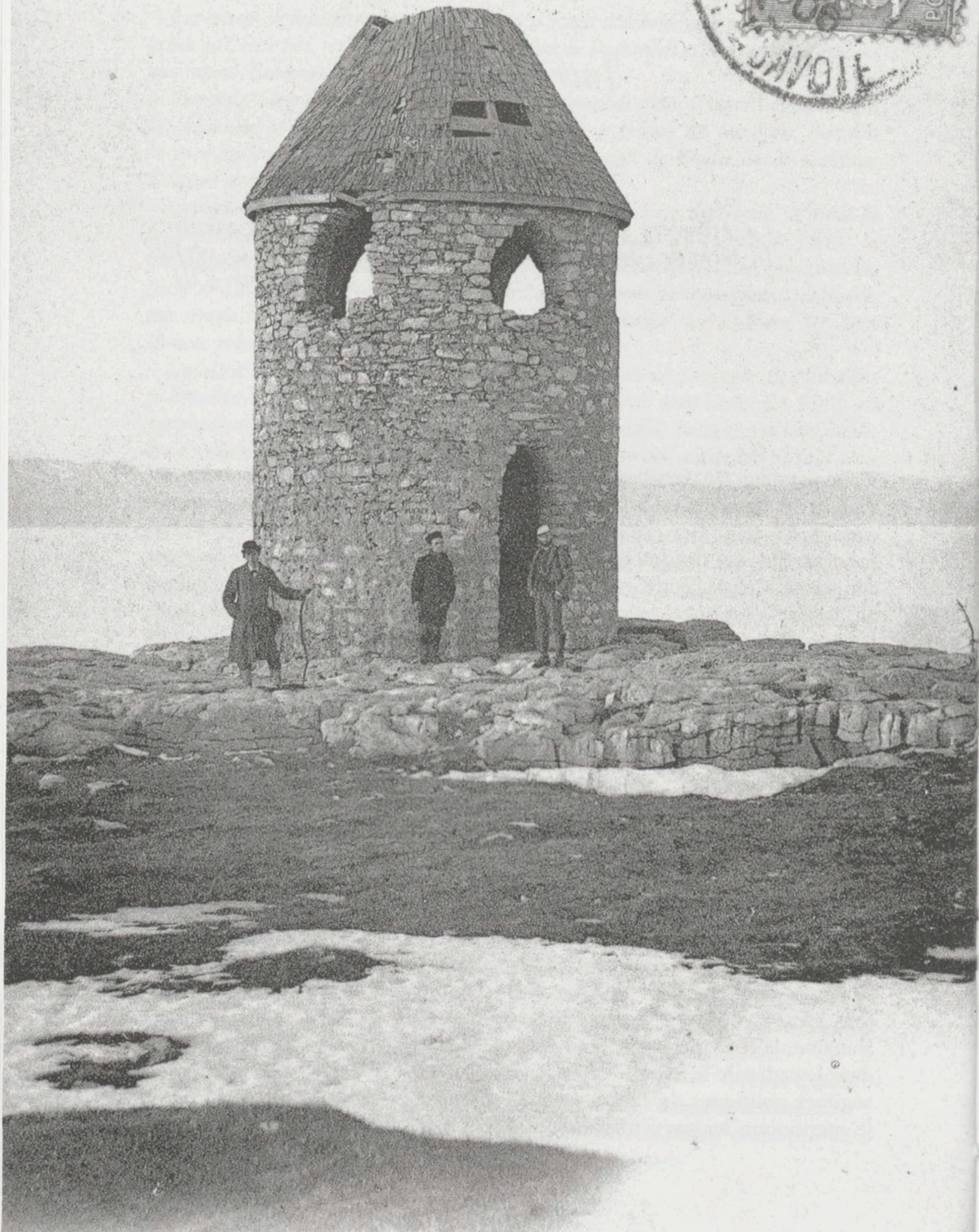
*La première loi de l'Histoire est de ne pas oser mentir ;
la seconde, de ne pas craindre d'exposer toute la vérité.*

Léon XIII

Descendant de familles qui puisent leurs lointaines racines en terre savoyarde, passionné d'histoire locale et en possession de divers éléments, encouragé par mes amis, notamment Claude Girod, directeur des Fromageries de Beaumont, je me suis décidé à écrire cet essai sur ma commune. Celui-ci couvre la période de 1814 à 1940 ; cependant, un retour en arrière s'est avéré nécessaire pour expliciter certains faits. Plus tard, j'ai reçu les encouragements de mon frère François, aujourd'hui décédé, de mon neveu François Déprez et de son épouse Marielle, vice-présidente de la société d'histoire du Bas-Genevois, "La Salévienne". Je dois également remercier ma fille, Monique Dupraz-Croset, qui a illustré cet ouvrage.

Bien évidemment, je me défends d'écrire une monographie de Beaumont, cela a été fait en 1901 par un de mes éminents prédécesseurs à la fonction de maire, le sénateur et historien André Folliet. Je considère cette étude comme un complément à l'œuvre de Folliet et, également, son prolongement jusqu'en 1940.

Je ne m'étendrai pas sur les événements propres à la Savoie qui ont précédé l'époque que j'ai fixée pour cette étude et je ne mentionnerai, brièvement, que ceux qui concernent particulièrement ma commune. C'est par une description de la commune de Beaumont que je débute, avec sa situation, ses hameaux, ses lieux-dits – même ceux aujourd'hui disparus – tous sentent bon leur terroir. J'aborde ensuite ses origines, la présence romaine, la féodalité avec l'existence de deux châteaux. Je situe Beaumont dans le cadre de la Savoie, en faisant ressortir son appartenance à différents régimes politiques du fait des annexions successives de l'ancien duché, et je mentionne les particularités propres à notre commune.



J. J. 129 Salève — Tour des Pitons

Ballier frères Phot. Éditeurs Genève

Grâce à de patientes recherches, à des souvenirs, à des anecdotes glanées auprès de mes concitoyens, j'étudie la vie des communautés de Beaumont, Jussy et Le Châble jusqu'en l'an 1940, ainsi que je l'ai dit plus haut, quoique dans certains chapitres l'année 1940 soit dépassée pour exposer le devenir d'entreprises, de sociétés ou de faits.

On remarquera, au cours des chapitres concernant les travaux communaux, les difficultés qu'avaient entrepreneurs ou fournisseurs à obtenir le règlement de leurs créances. Très souvent cela se terminait par une mise en demeure de l'autorité de tutelle, à laquelle quelquefois on restait sourd... voire par un règlement judiciaire.

Lors de citations de documents, j'en ai conservé l'orthographe.

Étant amoureux de l'histoire de mon pays, et non historien, je demande au lecteur de bien vouloir être indulgent à mon égard.



M. Duprez

La commune de Beaumont

- *Superficie* : 956 hectares
- *Altitudes*
point le plus élevé : le Grand Piton du Salève : 1.380 mètres ¹.
point le plus bas : au nord, en limite avec Neydens : 621 mètres.
- *Confins*
au sud-ouest : Présilly
au sud-est : Le Sappey
au nord-est : Archamps
à l'ouest : Feigères
au nord : Neydens
- *Chef-lieu* : Le Châble

Les origines de la commune et la présence romaine

La présence d'évêques à la tête du vaste diocèse de Genève dès le IV^e siècle laisse supposer qu'ils s'employèrent à évangéliser les environs et à fonder des paroisses. De ce fait, l'origine de la paroisse de Beaumont date vraisemblablement de la fin du IV^e siècle ou du commencement du V^e. Elle fut placée, dès le début, sous le vocable de saint Étienne.

D'après Folliet, le village de Beaumont date peut-être de la fin de la domination romaine. Nous pensons que la plus ancienne maison se situe au hameau de "Prémaqueu", propriété Charra. Quant au village romain ayant existé sur, ou aux environs, de l'emplacement du hameau de Jussy, nous ignorons son nom. Le Châble, toujours d'après Folliet, et citant Grillet, dit « que les chartreux de Pomier fondèrent la colonie du Châble et y établirent la grande route de Cruseilles à Genève ».

1. Une tour coiffe ce piton. Elle fut construite entre 1820 et 1830 par M. Claude Bastian, alors propriétaire du domaine du Petit-Pomier (acquis lors de la vente des biens de la chartreuse de Pomier, le 18 mai 1795) dont fait partie le Grand-Piton.

HAMEAUX ET PRINCIPAUX LIEUX-DITS

Chez Marmoux	Fond de Beaumont	Clos Meunier
Chez Frémillon	Châtillon	Le Mollard
Chez Mabut	Marliaty	Cutafort
Le Château	Molliets	Les Chainays
Prémaqueu	Les Clèges	Les Grandes Resses
Les Pralets	Le Bugnon	Les Usses-Forêts
Les Creux	Chez Cutaz	Le Martinet
Les Travers	Jussy	Les Roquettes
Beaumont	Chez Marin	Les Eplanes
Les Pharnages	Les Crêts	Philinges

CHALETs SUR LE SALÈVE

La Thuile	Petit Pomier
-----------	--------------

AUTRES LIEUX-DITS

Au Coppet	Crêt du Grillet	Les Aralles
Au Cublet	Crêt du Moine	Le Savenion
Aux Corsons	Creux du Loup	Les Biolles
Bois de la Cure	Creux du Vuarger	Les Cours
Bois des Creux	Fontaine à Gogo	Les Ecoudres
Bois des Fées	Fontaine Froide	Les Grands Crêts
Bois Mouchés	Juge Guérin	Les Lorins
Charraz	La Cornache	Les Ouaz
Combe à Bossenet	La Corne	Les Rippes
Contamine	La Dégrédalire	L'Orcené
Cornalety	La Grande Paroi	Nillet
Côte de Bet	La Joux	Pierre Pointe
Côtes de l'Eteret	La Pérusaz	Place à Jean Bouvet
Chez Bellot	La Marquise	Pré à la Grenouille
Chez le Cuisinier	La Ravine	Pré de Ville
Chez Pipi	La Scierie	Pré Tioly
Chez Ramu	La Velaz	Reusa
Crêt Brulé	Le Crémième	Sur les Crottes
Crêt Caron	L'Enfer	Tâtes à Broutter
Crêt de Sodome		

QUELQUES NOMS DE LIEUX-DITS DISPARUS

Au Soufflet	La Tuillière	Praz Papaz
Chez les Dames	Pré de la Maria	Au Paquier
Au Bigaret	Le Bachal à la Guillote	Cré de Baugi
Champ de la Pesse	Luche Seigneur	La Panessière
Praz Laidezot	Sur le Créveteau	A La Rasse
A La Pize	En Rosai	Comba Louvet
La Moille à Guillot	Pré Cornu	Crez Manget
Chez l'Allemand	Chavassine	Au Sandron
Jatta Caron	Au Cheraudin	Pierre Mercier
Pré de Gros Claude		

Plus loin il ajoute : « Cependant le Regeste Genevois mentionne à la date de juin 1178, l'acte le plus ancien où il soit question du Châble, et cette date semblerait indiquer que le Châble existait déjà lors de la fondation de cette Chartreuse ».

Il ressort de cela que l'origine exacte du village du Châble est inconnue ; cependant elle doit être postérieure à celle de Beaumont et même de Jussy.

Rappelons que Rome a occupé l'Allobrogie (provinces actuelles de la Savoie et du Dauphiné) de 120 avant J.-C. à l'an 443 après J.-C.

Evoquer, voire seulement effleurer, la question de la présence romaine dans notre commune tient de la gageure. Cependant, nous aidant d'écrits d'historiens et de quelques observations personnelles, nous ne pouvons douter de cette présence.

Tout d'abord les voies romaines et, en particulier la voie primitive, parcouraient le sommet de la montagne du Salève, du sud au nord ; on peut encore en suivre le tracé en de nombreux endroits grâce à des pierres plantées. Cette voie avait peut-être, à l'origine, un intérêt double ; l'un stratégique (n'y a-t-il pas, sur le Petit Salève, un emplacement dit le camp des Allobroges ?), l'autre, disons économique, avec l'exploitation du minerai de fer présent sur le Salève (des scories trouvées en divers points l'attestent).

Claude Genoux, dans son *Histoire de Savoie*, nous décrit une voie qui, d'Aoste, gagnait Genève par le col du Petit-Saint-Bernard, Bourg-Saint-Maurice, Albertville, le col de Tamié, Faverges, Serraval, Annecy-le-Vieux, Pringy, Cruseilles. Cette voie, d'après Charles Marteaux (*Revue Savoisienne* 1907, 3^e trimestre), traversait notre commune :

Dans une charte de 1179, il est dit que Humbert, vicomte de Cruseilles, reçoit des frères de Pomier, outre douze sous pour ses dépenses de guerre, trente sous pour la route (item pro strata triginta solidos) ; il s'agit évidemment ici de concessions territoriales à l'abbaye de Pomier, et entre autres de la route romaine qui existait bien avant la fondation de Pomier et qui appartenait aux seigneurs de Cruseilles. Le chemin que les moines ont pu construire pourrait être celui de Pomier à Présilly, après 1206, quand l'église de ce village leur fut donnée ; ils le prolongeaient jusqu'à l'Eluiset, où ils possédaient des droits en 1386.

Charles Marteaux poursuit l'étude du tracé probable de la voie romaine de Boutae (Annecy-le-Vieux) à Genava (Genève) et estime qu'elle passait

par derrière Chez Cadis, au-dessus de Malbuisson et rejoignait la route actuelle (RN 201) à Jussy (Andilly). Elle contournait la montagne de Saint-Blaise ou Mont-Sion et, par un tracé plus direct, desservait Cambin et Le Châble et descendait ensuite jusqu'à Carouge entre Beaumont et Neydens, puis entre Archamps et Landecy.

Au-dessus de Malbuisson, un mas s'appelle "Sous l'estraz". Cette "estraz" ne peut être que la vieille route et celle-ci doit se confondre avec la "strata" du XII^e siècle qui passait à Jussy et en bas de Saint-Blaise et de Pomier.

Identifier, sur la foi de Grillet, cette "strata" avec le chemin de Pomier à Cruseilles par Saint-Blaise d'une part, et celui de Pomier à Beaumont, qui venait en réalité de Charly d'autre part, c'est supposer qu'avant les moines aucun chemin praticable ne desservait les villas, c'est donc ne pas admettre l'existence d'une voie dans ces parages, c'est surtout mal interpréter le texte de la charte.

Après Le Châble, une route appelée autrefois l'Estraz gagnait, par Mouvy, Saint-Julien, à gauche de la route nationale 201 ; cet embranchement, qui reliait la voie de Condate² à Genève à celle qui nous occupe, est certainement ancien ; il en est de même de ce chemin qui, de Neydens, aboutissait à cette même ville et qui a conservé le nom de "via urbana" ; enfin celui du Châble à Châtillon (Beaumont), "*via publica de Cursillia versus Castellionem*" est cité au XIV^e siècle³. Mais la voie romaine, ici encore, doit se retrouver vraisemblablement sous la vieille route, aujourd'hui chemin de grande communication n° 18 du Châble à Carouge, ou non loin d'elle, c'est-à-dire qu'elle passait sous Moisin....

Nous ajouterons que les anciens de notre village nous ont souvent parlé de l'existence d'une voie romaine dans la commune, la situant tantôt comme Ch. Marteaux, tantôt à l'ouest du Châble, venant des Cambins, se dirigeant vers Pernin et Mouvy. Y aurait-il eu un embranchement ?

Quant à la présence même des Romains, elle s'affirme par des découvertes.

Dans la revue citée plus haut, Charles Marteaux écrit : « A Beaumont, près du Châble, M. Bussat trouva en 1860, au lieu-dit "Les Eplanes", à 500 mètres à gauche de la route de Saint-Julien et à 0,45 m de profondeur, un aqueduc fait de deux tuiles à rebord »⁴. D'après M. Mabut, carrier, il existait aux Travers une tuilerie gallo-romaine.

Dans sa *Monographie de la commune de Beaumont*, A. Folliet note

que dans les champs situés au pied de la colline, entre Beaumont et Le Châble, près de Jussy, on a trouvé des médailles romaines, les unes de la meilleure époque, de Claude et de Néron, surtout des Antonins, les autres de la dynastie de Constantin. On a trouvé également des débris d'aqueducs. Un village a évidemment existé dans cet endroit, où passait probablement le chemin de Genève à Annecy-le-Vieux.

Nous ajouterons qu'au cours des travaux de pose des conduites principales d'eau et d'assainissement en 1980, dans la traversée du Châble,

2. Seyssel.

3. Cité par André Folliet, *Monographie de la Commune de Beaumont*.

4. La tuile dite à rebord est la tuile romaine.

en face de notre habitation, un puits très bien conservé ainsi que des fragments de murs ont été découverts à environ un mètre de profondeur.

De même, lors de récents travaux de terrassement pour la construction d'une maison, une quantité importante de débris de tuiles à rebord et de murs ont été mis à jour.

L'origine de la paroisse se situant vers la fin de l'occupation romaine, nous expliquerons la venue des Romains en Allobrogie en nous référant de nouveau à Claude Genoux dans son *Histoire de Savoie* : « C'est près d'un village des environs d'Avignon nommé Vindalie que les légions romaines vainquirent les Allobroges, 118 ans avant l'ère vulgaire ; de ce jour, toute l'Allobrogie est comprise dans les États romains ».

Pendant l'occupation romaine, le territoire de notre commune faisait partie de la province viennoise et de la subdivision romaine *Civitas Genavensium* (cité des Genevois).

Beaumont dans la province de Savoie

Nous continuons par un résumé très succinct des événements qui ont fait l'histoire de la Savoie.

Après les Romains, ce sont les Burgondes et le royaume de Bourgogne. Qui étaient ces Burgondes ? Des peuples barbares venus du Nord. Claude Genoux, citant Rougebief dans son *Histoire de la Franche-Comté* nous fait un portrait saisissant du Burgonde :

L'histoire nous représente les Burgondes avec une taille colossale, une force de corps prodigieuse, une voix rauque, une figure grossière. Portant de longs cheveux blonds qu'ils enduisaient de beurre rance pour les entretenir luisants. Ils aimaient les boissons spiritueuses qu'ils regardaient comme le plus délicieux breuvage ; ils préféraient la chair des animaux à toute autre nourriture, mais il était rare que l'oignon et l'ail ne fissent pas partie de leurs repas. Les Burgondes, comme autrefois les Gaulois, recherchaient les festins copieux ; et quand l'ivresse les gagnait, chantaient d'une voix forte et gutturale les exploits de leurs ancêtres...

L'appartenance au premier royaume de Bourgogne prit fin avec sa conquête par les Francs (autre peuple venu du nord de la Germanie) en 533. Alors Beaumont faisait partie du *Pagus Genevensis* (pays de Genève). Avec Charlemagne, on voit apparaître les titres de comte ou de baron.

En l'an 775, lorsque cet empereur (Charlemagne) passa de l'Allemagne en Italie, pour y régler le différend qui existait entre le pape Adrien I^{er} et Didier, le roi des Lombards, il s'arrêta à Genève et à Saint-Jean de Maurienne ; dans ces deux bourgades, il s'occupa de notre Savoie avec infiniment de sollicitude. Il divisa notre

pays à peu près tel qu'il est organisé de nos jours, c'est-à-dire en sept provinces ou districts que l'on nommait "pagi" ; c'était la Maurienne, la Tarentaise, la Savoie propre, le Chablais, l'Albanais, le Genevois et le Faucigny. Des vicaires, ou vidames, régissaient ces districts sous le titre de comtes ou barons... (Claude Genoux).

Beaumont dépend des comtes de Genevois.

Puis après le passage au royaume de Bourgogne transjurane, la Savoie, à partir de 888, appartient au deuxième royaume de Bourgogne. Ce fut sous le règne des Rodolphes, rois de Bourgogne, que la Savoie connut l'invasion des Sarrasins. Débarqués à Nice en l'an 891, c'est par le Piémont qu'ils gagnèrent la Savoie, semant ruines et désolation pendant leur présence qui dura une cinquantaine d'années. Un lieu-dit "Le Mort", situé près de la limite avec Présilly et se prolongeant même sur cette commune, serait-il une déformation de "Maures" (Sarrasins) ?

Nous arrivons au début du deuxième millénaire de notre ère avec l'an 1003 qui verra la naissance de la Maison de Savoie ; celle-ci, avec des fortunes diverses, régnera sur notre province jusqu'en 1860, puis sur l'Italie jusqu'en 1946.

Les origines de la Maison de Savoie

Nous ne nous étendrons pas sur les comtes ou ducs de la dynastie de Savoie, pas plus que sur les guerres, soit déclarées, soit soutenues par eux, d'autant plus que, dans les débuts, Beaumont dépendait du comté de Genevois.

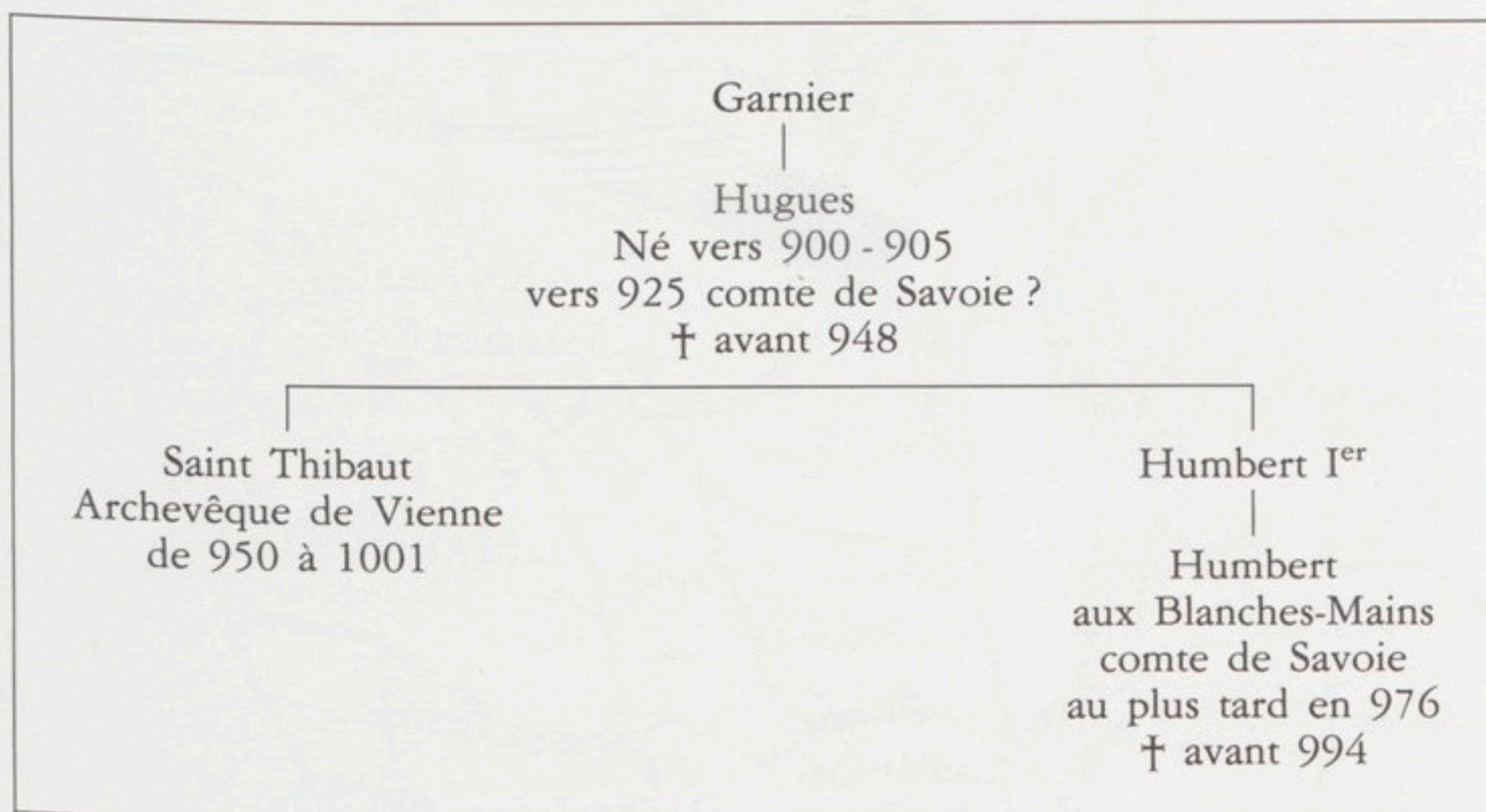
Selon Claude Genoux dans son *Histoire de Savoie*, le premier à avoir régné sur ce qu'était la Savoie à l'époque serait Bérolde de Saxe en l'an 1003.

La lecture d'ouvrages d'histoire de la Savoie nous apprend que les origines de la maison de Savoie sont très controversées, notamment en ce qui concerne Bérolde de Saxe, cité par Claude Genoux, de même que l'ascendance de Humbert aux Blanches-Mains. Nous donnerons le point de vue de divers historiens sur l'origine de la dynastie des Blanches-Mains.

D'après M. Carutti, président du Comité des Etudes d'Histoire nationale à Turin, « Humbert aux Blanches-Mains n'était point fils de Bérolde de Saxe, mais probablement d'un Amédée, fils d'Humbert le Vieux, qui avait entre autres deux fils, Amédée l'Ancien et Humbert comte de Savoie-Belley, vivant en 977/995. Sa descendance étant sans postérité, les droits de la branche Savoie-Belley passèrent à celle d'Humbert aux Blanches-Mains, devenu héritier de la branche cadette vers 1050 »⁵.

5. *Revue Savoisienne*, 1885, p. 149.

Dans la *Revue Savoisienne* (1901, p. 125 et suivantes), Max Bruchet mentionne G. de Manteyer qui établit ainsi l'ascendance d'Humbert aux Blanches-Mains. Ce dernier descendrait de Garnier, vicomte de Sens, comte de Troyes, né vers 870/880, mort à Chaumont-en-Bassigny le 6 décembre 925.



De Henri Ménabréa⁶, nous citons :

D'où venait-il Humbert dont le surnom était Blanches-Mains ? Il paraît aujourd'hui démontré qu'au lieu du Bérolde de Saxe des chroniques et des fables, il descendait d'un Garnier comte de Troyes, qui se rattachait à une branche cadette et bourguignonne des Carolingiens. Cette famille avait été attirée par mariage dans le Sud-Est et s'y était implantée.

Paul Guichonnet, dans son *Histoire de la Savoie*⁷, écrit au sujet de l'hypothèse de G. de Manteyer :

Cette importante construction a le mérite de la cohérence et de reposer sur l'examen d'un grand nombre de documents qui souvent s'éclairent l'un l'autre. L'auteur, en outre, a rassemblé une masse importante de renseignements sur cette période obscure et sur les personnages qui en dirigent les événements. L'abbé Chaume, qui a passé au crible les hypothèses de Manteyer, a accumulé en cette matière les remarques judicieuses pour aboutir à trois conclusions essentielles relatives à l'histoire de cette période et aux circonstances dans lesquelles se déroula l'action des auteurs de la dynastie.

6. Henri Ménabréa, *Histoire de la Savoie*, 1958, p. 29.

7. Paul Guichonnet, *Histoire de la Savoie*, Editions Privat, p. 134.



Frappé par l'importance des relations que nouèrent les premiers princes savoyards avec l'abbaye de Cluny, l'historien bourguignon y décèle l'influence de la comtesse Ancilie, femme d'Humbert aux Blanches-Mains, qui serait d'origine auvergnate.

Puis, en page 138, M. Guichonnet poursuit :

Humbert aux Blanches-Mains, né aux environs de 980, attaché à la cour de Bourgogne, son mariage ne peut que renforcer sa puissance fortement assise sur les domaines nombreux et vastes qu'il possède du Bas-Rhône aux Alpes et jusqu'au Val d'Aoste. Sur le versant occidental, seuls le Genevois et le Faucigny restent complètement en dehors de son emprise, sous leurs seigneurs indépendants, comtes de Genève et sires de Faucigny.

En l'an 1033, la Savoie appartenait à Conrad le Salique qui sera couronné empereur d'Allemagne à la mort de Charles Constantin. Alors que Conrad se trouve en Hongrie, le comte de Champagne profite de cette absence pour (nous dirions un coup d'État) s'emparer de la presque totalité de la Bourgogne cisjurane puis, arrivé dans ce qui deviendra le canton de Vaud, incite le comte de Genevois, ainsi que les évêques d'Aoste, Maurienne, Tarentaise, à suivre son exemple... Cette révolte fut rapidement brisée par Conrad, revenu en hâte. Humbert, un de ses lieutenants, portant le titre de marquis ou comte, s'était distingué au siège de Saint-Jean-de-Maurienne, Conrad le nomma comte-souverain de Maurienne, et plus tard lui donna le Chablais. Il sera connu sous le nom de "Humbert aux Blanches-Mains".

Les châteaux de Beaumont

Avant de poursuivre la chronologie d'événements intéressant Beaumont, nous aborderons la féodalité avec la présence de deux châteaux sur le territoire de notre commune, tous deux dépendant du bailliage de Ternier.

Sur l'emplacement de l'actuel hameau de Châtillon était un château ou maison-forte, dont nous ne connaissons ni la date de construction, ni celle de sa disparition qui a dû se produire avant le XVI^e siècle. D'après Folliet, il appartenait aux seigneurs de Châtillon, issus d'une très ancienne famille qui aurait quitté le bailliage de Ternier vers le milieu du XIV^e siècle.

Sur une éminence dominant le village de Beaumont se dressait un château⁸ ; d'après la mappe sarde, nous pouvons juger de son importance.

8. De nos jours, il ne reste qu'un pan de mur et le lieu-dit « le Château ».



Le dernier vestige du château de Beaumont.

Son emplacement, de forme polygonale, avait une longueur moyenne d'environ 40 mètres et 15 mètres environ de largeur moyenne. La propriété comprenait, outre le château, grange, four, etc, des terrains (bois, champs, prés) d'une superficie d'environ 122 hectares (en annexe relevé cadastral de ces biens). Ce château était propriété des seigneurs de Menthon.

D'après l'armorial de Foras, Jean I^{er}, seigneur de Menthon et de Beaumont, avait fait, vers 1190, une donation importante à l'abbaye de Pomier. La famille de Menthon était donc, à une date antérieure à la fondation de la chartreuse de Pomier (1170), propriétaire du château de Beaumont. D'après Folliet, il est probable que la seigneurie de Beaumont fut inféodée par le comte de Genevois au seigneur de Menthon à la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e.

Le château fut pillé et incendié⁹ en octobre 1590. Ce fut l'œuvre du capitaine genevois Jean Baudichon de la Maisonneuve et de ses hommes. Nous avons consulté le registre du Conseil de Genève. Ce dernier est avare

9. Genève, pour se garantir, a fait détruire à cette époque tous les châteaux environnants. Celui de Cruseilles le sera au mois de novembre suivant.

de renseignements sur cet "exploit", néanmoins nous en donnons ci-après un extrait :

Sur ce que le capitaine Jean Baudichon et ses gens demandent permission d'aller au chateau de Boamont pour le brusler et amener ce qu'ilz y trouveront. A esté arresté qu'on le accorde.

Puis plus loin, ledit capitaine, ayant dû garder le butin :

Estant rapporté qu'il a retourné en sa mayson le butin du chateau de Boamont qui fut pris et bruslé dimanche dernier par luy et ses gent assavoir ceux de sa compagnie, a esté arresté qu'on l'appelle céans pour l'en faire répondre et de ce qu'encor y fust commandé de la part de Messieurs de le laisser recevoir aux commis de la Seigneurie il ne le voulait permettre disant qu'estait bon pour en répondre pareillement aussy de ce qu'ilz ont laissé évader le fils du sieur de Villard Boyvin que estait dans le dit chateau... a présumé qu'ilz en ont tué quelque chose.

La seigneurie de Beaumont prit fin en 1792. La propriété fut déclarée bien national et vendue comme tel. La famille de Menthon ne racheta pas ses anciens biens lorsque cela fut possible.

Nous devons ici faire état de la fondation, au début du XII^e siècle, de la chartreuse de Pomier. Quoiqu'étant située sur la commune voisine de Présilly, sa présence aura une importance certaine dans la vie de notre commune. Cette chartreuse était propriétaire sur Beaumont de deux domaines sur la montagne du Salève, celui de la Tuile et celui du Petit Pomier, ainsi que des moulins de Cutafort ¹⁰.

Notons une première particularité : le village de Beaumont et ses hameaux dépendaient de la seigneurie ; la paroisse, au contraire, embrassait toute la commune de Beaumont. Or le curé ne prélevait la dîme que dans la seigneurie ; au Châble et à Jussy, la dîme était perçue par les chartreux de Pomier.

Reprenons l'histoire de la Savoie. Le 5 août 1401 est une date importante ; c'est celle de l'acquisition par le comte de Savoie, Amédée VIII, du comté de Genevois dont Beaumont dépend.

En 1416, l'empereur Sigismond érige le comté de Savoie en duché.

Le duc Amédée VIII donne en apanage, en 1440, le comté de Genevois à son fils Philippe. Beaumont est partagé : le village et ses hameaux sont rattachés au mandement (ou bailliage) de Ternier ; Jussy et Le Châble restent au comté de Genevois. Puis, pendant une durée imprécise et à une date indéterminée, Jussy et Le Châble sont rattachés au bailliage de Ternier.

10. Voir chapitre « La Vie autrefois », paragraphe : Faits et événements anciens. Voir également, p. 30, le relevé cadastral de ces biens.



Extrait de la Mappe Sarde de 1730 : Jussy (cliché A.D. H.S. 1990, O. Guillon).

BIENS DES RÉVÉRENDIS SEIGNEURS DE LA CHARTREUSE DE POMMIERS
D'APRÈS LA MAPPE SARDE DE 1730

N° de la Mappe	MAS	<i>Mesures de Piémont</i>			<i>Mesures de Savoie</i>		
		Journaux	Tables	Pieds	Journaux	Toises	Pieds
49	Pâturage à la montagne du Salève	305	24	6	393	205	2
51	Pré au dit pellié le Vélaz	22	6	7	28	178	5
52	Maison au dit		10	8		55	
53	Bois tardif à la Joux	22	49	10	29	1	5
54	Pâturage au dit	7	24	7	9	136	4
21	Maison au Petit Pomier		6	4		32	5
22	Pré au dit	1	59		2	2	10
23	Roch en précipice en la montagne de Salève	4	26	9	5	200	5
24	Bois de Futée au dit	16	29	9	59	274	1
25	Broussailles au Grand Piton sur la dite Montagne	18	43	4	23	305	5
27	Bois de chêne en la Fontaine de Fayes	48	29	7	62	105	4
36	Jardin aux Moulins de Cutafor	2	11			15	
37	Blaccage à la Cutafor		10	4		52	2
38	Blaccage au dit		2	4		12	
39	Moulin et Battoir au dit		2	4		12	
40	Place Curtine au dit		1	1		5	5
41	id au dit		6	8		33	1
42	Jardin au dit		5			25	6
43	Maison au dit		1	2		6	
44	Place Curtine au dit		7	5		38	2
45	Place et pâturage au dit		70	11		365	6
46	Moulin au dit		9			3	7
47	Moulin en Cutta For		1	2		6	
48	Broussailles au dit		4	7		23	6
49	Jardin au dit		4	7		23	6
15	Ecluses des Moulins en Cutta For		34	2		176	1
25	A Roch au Grand Piton sur la Montagne	9	21	7	11	352	5

Le duc Charles III inféoda en 1514 à son frère Philippe le comté de Genevois. Ce dernier, par son mariage en 1528 avec Charlotte d'Orléans-Longueville, devint duc de Nemours. De nouveau, Beaumont et Le Châble-Jussy sont séparés et le resteront jusqu'en 1665.

Au début de l'année 1536, les troupes bernoises, arrivant de Genève, envahissent le bailliage de Ternier. Le culte catholique est aboli et, souvent

par la contrainte, les habitants embrassent la religion réformée. Les paroissiens de Beaumont et de ses hameaux sont convertis au protestantisme, tandis que ceux de Jussy, du Châble et de la chartreuse de Pomier, dépendant du comté de Genevois, restent catholiques. Cette situation dura pendant toute l'occupation bernoise qui prit fin en août 1567.

C'est au cours de l'imposante cérémonie dite des Quarante Heures de Thonon qui se déroula le 9 octobre 1598, que nombre d'habitants du bailliage de Ternier et autres, qui avaient embrassé la Réforme pendant l'occupation bernoise, se sont rendus dans cette ville pour abjurer le protestantisme entre les mains du cardinal de Médicis, de l'évêque de Genève et de saint François de Sales. Ils rentraient à nouveau dans le giron de l'Église catholique.

A Beaumont, les habitants suivants se seraient rendus à cette cérémonie : André Mouget ¹¹, Pierre Mabut, Pernette Pralet fille de François, Pierre de Pralet, Etienne Mabut, Pernette Pralet fille de Jean, Antoine Pralet, Claude Mabut, Andréanne Pralet, Etienne des Pralets, Antoine Gruet ¹², Jacques Mabut, Andréanne fille de Claude Bosson ¹³, Aymon Grinet ¹², Claudine veuve de Jacques Grinet ¹², Claudine fille d'Etienne Cousta, Antoine Ponce, Jeanne fille d'Etienne Mogenant ¹⁴.

Avec la fin de l'occupation bernoise, le bailliage de Ternier retournait au duc Emmanuel-Philibert.

L'année 1665 verra le mariage, en secondes noces, du duc Charles-Emmanuel II avec Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, qui apporte en dot trois territoires dont le comté de Genevois.

L'armée française occupe la Savoie en 1690, puis de 1706 à 1713.

Beaumont sous quatre régimes

Le duc de Savoie devient roi de Sardaigne

Par le traité d'Utrecht (11 avril 1713) et le congrès de Rastadt, Victor-Amédée II recouvre ses territoires, dont la Savoie, et obtient en plus la Sicile avec, en sus, le titre de roi de cette île. Cette royauté sera éphémère, la Sicile ayant été prise par l'Espagne, puis par l'Autriche.

Par le traité de Londres de 1718, le duc reçoit en compensation l'île de Sardaigne avec le titre de roi. La Savoie devient une province sarde ¹⁵.

11. Nous pensons qu'il s'agit de Manget.

12. Sans doute Grivet.

13. Sans doute Dubosson.

14. Sans doute Mégevand.

15. Et non italienne comme on l'entend dire quelquefois.

C'est au duc Victor-Amédée II que l'on doit le cadastre. Ce travail dura dix ans en Savoie de 1728 à 1738. Nous tirons de l'*Histoire de Savoie* de Claude Genoux cette citation d'Héreau et Dorbier (*La Savoie en 1833*) :

Ce monument est un cadastre général de toute la Savoie accompagné d'une carte géographique de chaque commune... sur une échelle de un sur la carte pour 2 400 sur le terrain. Cet ouvrage admirable a été fait avec la plus scrupuleuse exactitude... C'est à la Savoie que la France a emprunté le système de cadastre qu'elle a établi chez elle depuis 1805.

L'armée espagnole occupa la Savoie de 1742 à 1749. Elle se conduisit en conquérant, levant des impôts, effectuant maintes réquisitions...

Beaumont, Jussy, Le Châble sont réunis à l'intendance de Genevois pour la justice en 1749.

La création de la province de Carouge en 1780 mettra fin à l'existence de deux régimes différents dans notre commune, ce qui la divisait.

La République en Savoie

A la tête des troupes françaises, le général Montesquiou entre en Savoie sans coup férir le 22 septembre 1792. Le 24, il est à Chambéry ; de là, il fait publier et afficher dans les villes de Savoie la proclamation suivante ¹⁶ :

Liberté ! Egalité ! De la part de la nation française, guerre aux despotes, paix et liberté aux peuples. Donné à Chambéry, le 24 septembre 1792, l'an quatre de la liberté et le premier de l'égalité. Le général de l'armée française : Montesquiou ¹⁷.

16. *Histoire de Savoie* de Claude Genoux.

17. De ce même ouvrage, nous pensons intéressant de citer une bien curieuse lettre de Montesquiou, avec un commentaire de l'auteur : « Le général Montesquiou, honnête homme, homme de principe, eut péri sur l'échafaud si des citoyens de Genève, dont il n'avait pas voulu bombarder la ville, ne l'eussent pas aidé à se soustraire à la rigueur de la loi par un déguisement. Voici la copie d'une lettre qu'il adressa au général Doppet ; elle est datée de Landecy, près Genève, le 28 octobre 1792 : « Je suis de ceux qui pensent que ce n'est ni l'intérêt de la France, ni l'intérêt de la Savoie de se réunir. Ce n'est pas l'intérêt de la France, parce qu'elle ne doit pas effaroucher l'Europe par un agrandissement de territoire auquel elle a solennellement renoncé. La réunion n'est pas non plus dans l'intérêt de la Savoie, car ses impositions, mises dans la proportion de la dette française, mettraient ses charges annuelles au-dessus de ses moyens. D'ailleurs, est-il sûr que la Constitution française convienne déjà au peuple savoisien ? Et comment la Savoie peut-elle savoir aujourd'hui si la Constitution française, qui n'existe pas encore, lui conviendra ? Je pense donc que ce qui conviendrait le mieux aux deux peuples serait la formation de la Savoie en république indépendante, alliée de la France ; et ce qui dans la suite, serait peut-être le plus utile à la Savoie, ce serait d'entrer dans la Confédération helvétique ». signé : le général de l'Armée des Alpes, Montesquiou. »

Les habitants de toutes les communes savoyardes furent invités à élire pour chacune un député, le 14 octobre 1792, avec mission de se rendre à Chambéry le 21 suivant, pour discuter de la réunion de la Savoie à la France. Jean-Claude Taponier, cabaretier au Châble, ancien syndic, fut élu et votera le rattachement. La réunion de tous les députés prit le nom d'« Assemblée législative des Allobroges ». Le 23 octobre, elle votera, à une écrasante majorité, l'annexion de la Savoie à la France. La Convention nationale entérinera ce vote le 27 novembre :

La Convention nationale, après avoir reconnu que le vœu libre et universel du peuple souverain de la Savoie, émis dans les assemblées des communes, est de s'incorporer à la République française ; considérant que la nature, les rapports et les intérêts respectifs rendent cette réunion avantageuse aux deux peuples ; déclare qu'elle accepte la réunion proposée et que, dès ce moment, la Savoie fait partie intégrante de la République française.

La Savoie devient ainsi le département du Mont-Blanc, avec pour chef-lieu Chambéry. Beaumont en fait partie. Il dépend du district de Carouge, canton de Viry.

Le 15 avril 1798, l'armée française occupe Genève qui devient, le 25 août suivant, chef-lieu du nouveau département du Léman dont fera partie Beaumont. Cet état de fait durera jusqu'en 1814, année où Genève entre dans la Confédération helvétique.

En 1801, Saint-Julien remplace Viry comme chef-lieu de canton.

La Savoie fait retour au royaume de Sardaigne

Le traité de Paris du 30 mai 1814, consécutif à la défaite napoléonienne, a partagé la Savoie. Une partie fait retour au royaume de Sardaigne, tandis que l'autre partie reste française. Cette dernière comprend trois arrondissements : Chambéry, Annecy et Rumilly ; la commune de Beaumont est rattachée à ce dernier. Cette anomalie crée des problèmes aux habitants de notre commune car, pour aller commercer à Genève, ils doivent traverser Carouge... ville sarde !

Fort heureusement, le traité de Vienne du 20 novembre 1815, intervenu après les Cent-Jours et Waterloo, réunit la Savoie. Beaumont dépend de la province de Carouge, chef-lieu Saint-Julien ¹⁸.

Par ce même traité, ainsi que par celui de Turin du 16 mars 1816, le territoire savoyard sera amputé de vingt-trois communes au profit de la république et canton de Genève. On peut voir à Carouge, au Rondeau, un monument qui célèbre cet événement.

18. Le nom de Carouge subsiste bien que cette ville soit suisse depuis 1815.

Ce même traité de Turin a institué, au profit de Genève, une zone franche autour de son canton. Cette zone, dite zone sarde, qui existe encore de nos jours, a partagé la commune de Beaumont ¹⁹, créant des inconvénients notamment aux habitants de la partie située en territoire douanier.

Mentionnons les combats entre Français et Autrichiens et l'occupation par l'armée autrichienne qui s'ensuivit en 1814 et 1815, et dont la commune de Beaumont eut à souffrir. De plus, une imposition extraordinaire vint alourdir le budget communal.

Par suite de la suppression de la province de Carouge en 1838, Beaumont dépend de la province du Genevois, chef-lieu Annecy.

Réunion de la Savoie à la France sous le Second Empire

Le traité de Turin du 24 mars 1860, conclu entre la royauté sarde et le régime impérial français, unissait la Savoie (ainsi que le comté de Nice) au destin de la France, sous réserve d'une consultation des populations. Elle le furent grâce à un plébiscite organisé le 22 avril 1860, dont les résultats se passent de commentaires ²⁰.

Votants	135.449
Pour l'annexion	130.839
Contre l'annexion	235

Notons que 71 bulletins étaient pour la réunion à la Suisse.

Nous donnons, ci-dessous, extrait du procès-verbal du plébiscite dans la commune de Beaumont :

Electeurs : 178 – Oui et Zone : 175 – Oui : 1 – Non : 1 – Nul : 1.

La prise de possession du territoire savoyard sera faite officiellement par le sénateur Laity au nom de l'Empereur.

Notons que le plébiscite a été précédé d'une active campagne en faveur de l'annexion, notamment par les comités français de Chambéry et d'Annecy. Nous en donnons un exemple, en annexe, par un article paru dans le journal *Le Bon Sens* ²¹.

Il y eut, en Savoie du nord, une propagande pour la réunion de cette partie de la province à la Suisse.

19. Voir chapitre « La douane au Châble – Les zones franches ».

20. *Ibidem*.

21. Voir p. 36 l'article du journal *Le Bon Sens* du 21.4.1860.

Depuis la III^e République, proclamée le 4 septembre 1870 à la suite de la capitulation de Napoléon III à Sedan deux jours plus tôt, Beaumont fait partie de l'arrondissement et canton de Saint-Julien, hormis une éclipse de 1926 au 1^{er} janvier 1934, pendant laquelle notre commune était rattachée à l'arrondissement d'Annecy, suite à la suppression de celui de Saint Julien.

Alors que la guerre civile (la Commune), avec son triste cortège de destructions et de crimes abominables, dure depuis deux mois, que la guerre avec la Prusse n'est pas terminée (elle le sera le 30 mai 1871 par le traité de Francfort), le conseil municipal de Beaumont réuni en séance extraordinaire le 11 mai, vote l'adresse suivante aux députés de l'Assemblée nationale :

Réuni pour la première fois, le conseil municipal de la commune de Beaumont croit de son devoir de vous adresser l'expression de ses vœux qui sont aussi ceux de la population.

Nous voulons que l'Assemblée nationale reconnaisse et acclame la République et la maintienne par tous les moyens possibles. C'est le seul moyen de gouvernement qui puisse sauver la France, en faisant taire toutes les prétentions et les rivalités des partis qui la divisent et en nous permettant de faire des économies sérieuses pour relever nos finances et nous débarrasser des hordes étrangères qui souillent notre territoire.

Nous demandons aussi que l'Assemblée nationale fasse cesser la guerre civile et qu'elle ne se refuse plus aux offres de conciliation qui pourraient mettre fin à cette lutte fratricide.

Vive la République.

1939. La guerre, baptisée la "drôle de guerre" ; la bataille de France, mai-juin 1940 ; l'appel du général de Gaulle depuis Londres le 18 juin ; l'armistice avec l'Allemagne le 22 juin et avec l'Italie le 24. Les hostilités cesseront le 25 à 1 h. 35 puis, le 10 juillet, un nouveau régime dénommé État français est instauré, siégeant à Vichy. La France est coupée en deux par une ligne de démarcation ; au nord de cette ligne, la zone occupée, au sud, la zone soi-disant libre (Beaumont appartient à cette dernière). Cet état de fait durera jusqu'à l'occupation totale en novembre 1942. Pendant toute la durée des hostilités et encore au-delà, nous connûmes, comme entre 1914 et 1918, les restrictions, le rationnement, les cartes d'alimentation, de textiles, les réquisitions. Ce qui ne pouvait être fourni par le marché "officiel" l'était par le marché noir. L'échange de produits manufacturés contre des produits alimentaires était courant. On le nommait "monnaie machoires", par analogie aux bons de "monnaie matières", attribués par l'administration aux industriels et artisans.

Dix-sept habitants de la commune connaîtront une longue captivité dans les stalags.

Habitants de la Savoie

Victor Emmanuel, devenu, par suite des derniers événements, roi de Haute-Italie, a compris lui-même que nos intérêts ne nous permettaient plus de faire partie d'un royaume italien et nous attireraient irrésistiblement vers la France ; il a cédé tous ses droits sur la Savoie à l'empereur des Français.

Napoléon III, bien qu'il ait déjà reçu l'adhésion de la Savoie par l'organe de ses corps constitués, n'a pas voulu consommer cette annexion avant qu'elle ait été consacrée par l'acclamation universelle de tous les Savoisien.

A cette question : Voulez-vous être réunis à la France ? nos députés, nos conseillers provinciaux, nos conseillers communaux, représentants naturels de nos sympathies et de nos intérêts, ont déjà répondu avec enthousiasme : OUI, nous le voulons. C'est à notre tour de répondre : OUI.

Qu'un vote unanime fasse connaître à l'empereur Napoléon que nous serons heureux d'appartenir à la grande nation française !

Demain donc, nous serons citoyens français et nous jouirons de tous les avantages attachés à ce titre glorieux !

Plus de contingent ! plus de seconde catégorie ! plus de garde mobile ! Nos enfants enrôlés depuis sept ans seront immédiatement libérés ; ceux qui sont enrôlés depuis quatre ans rentreront dans leurs foyers en congé renouvelable. Telle est la loi française.

Elle atteint moins d'hommes que chez nous, car nous avons maintenant 17 000 hommes au service du Piémont, tandis qu'en devenant Français nous n'en aurons que 4 000 sous les armes.

Plus de douane ! Nous achèterons à bon marché nos habillements, nos outils d'agriculture, nos instruments de tout genre, et nous vendrons avec facilité et avantage nos vins, nos bois, nos bestiaux, nos fromages, toutes nos denrées, tous nos produits.

Plus de passeport ! Nous nous établirons librement sur tous les points de la France, et partout nous serons chez nous. Français, toutes les places de l'empire seront accessibles pour nous.

Nous aurons le sel à 3 sous le kilo ; notre agriculture sera encouragée et deviendra florissante.

Nous ne paierons plus au Piémont 12 millions par an, dont la moitié se dépensait en Italie, sans avantage et sans profit pour nous.

Nous aurons enfin un bon gouvernement : plus de loi qui permette l'usure. Les impôts seront bien répartis, sagement calculés, et se reverseront dans le pays en dépense de toute sortes. Le gouvernement français contribuera pour une forte part aux dépenses que nos communes supportent seules aujourd'hui : églises, maisons communales, écoles, routes, ponts, diguevements, etc, etc. Il paiera lui-même les traitements de nos curés et de nos maîtres d'école, que le gouvernement piémontais laissait presque en entier à notre charge.

LE CHABLE (Beaumont) et le Salève



Tout prendra chez nous une nouvelle vie : nos industries seront encouragées, nos mines exploitées, nos cours d'eau utilisés ; nos eaux minérales verront accourir les étrangers.

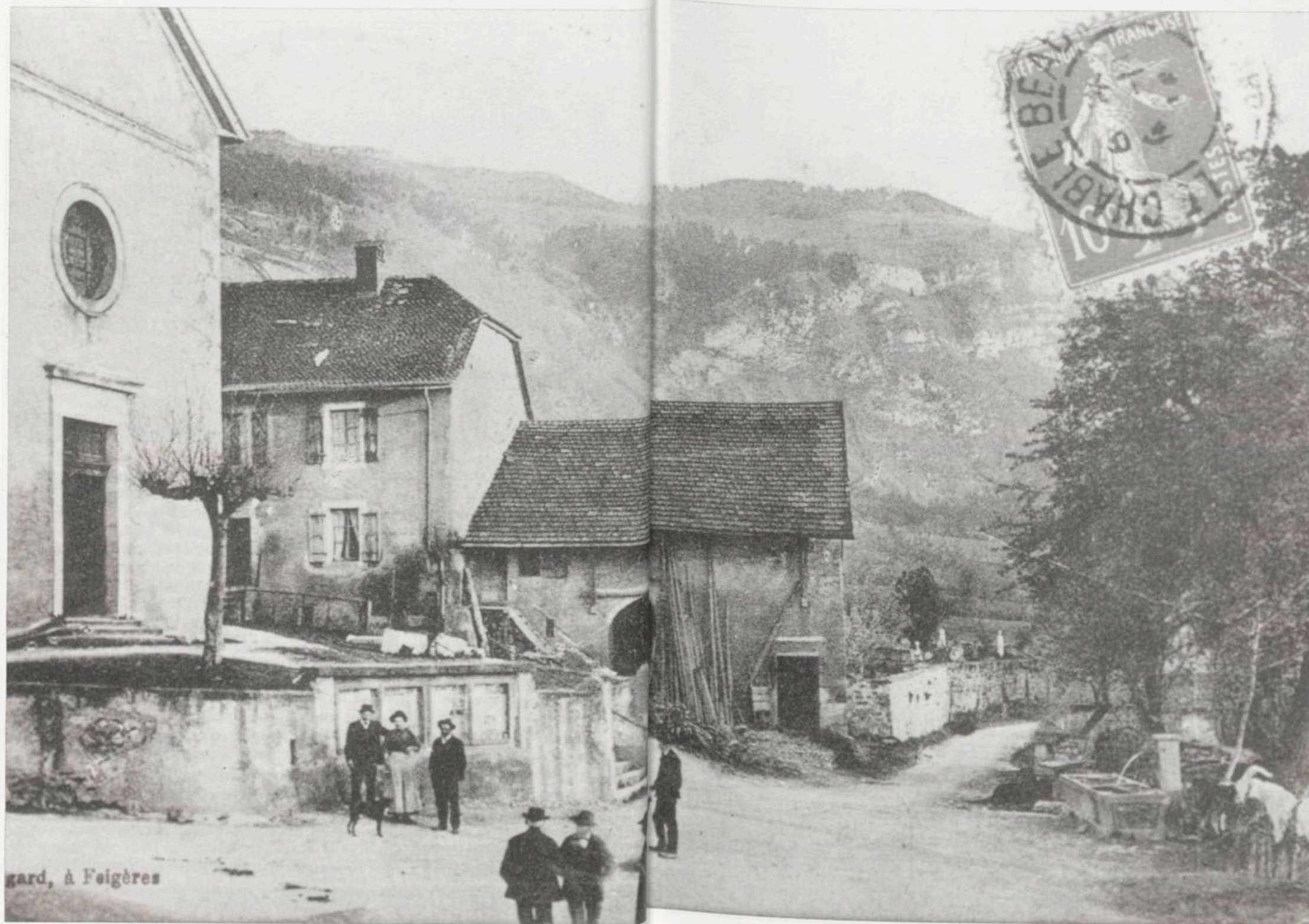
Nous aurons des fabriques et des usines pour occuper les bras inactifs ; nos ouvriers auront enfin du travail dont ils manquent depuis longtemps. Enfin nous aurons affaire à un gouvernement qui parlera la langue de nos représentants, qui comprendra nos mœurs, nos habitudes, qui ne sera pas un étranger pour nous, qui saura écouter nos demandes et faire justice à nos réclamations.

Chers concitoyens, c'est la France qui nous appelle et nous tend les bras ! Répondons-lui avec enthousiasme ! Que le 22 avril devienne une date impérissable dans l'histoire de notre patrie ; que chacun de nous tienne à l'honneur de déposer son OUI dans l'urne électorale ; que chaque ville, chaque commune se fasse remarquer par son empressement !

A l'ombre du drapeau de la France, ce glorieux étendard que nos pères ont suivi de victoire en victoire, et qui fait aujourd'hui l'envie et l'admiration du monde, la Savoie redeviendra heureuse et prospère. Saluons de nos acclamations l'empereur des Français, le digne héritier de Napoléon-le-Grand : il a promis de réaliser toutes nos espérances. Et que cette acclamation nationale apprenne à nos fils et à nos frères, encore au service en Piémont, qu'ils sont enfin libres de revenir dans leurs familles pour redire avec nous le cri national : Vive l'Empereur ! Vive la France ! Vive la Savoie française ! (...)

Le Bon Sens, 21 avril 1860

LA VIE AU VILLAGE



gard, à Feigères

31. - LE CHABLE (Beaumont). - Vue centrale

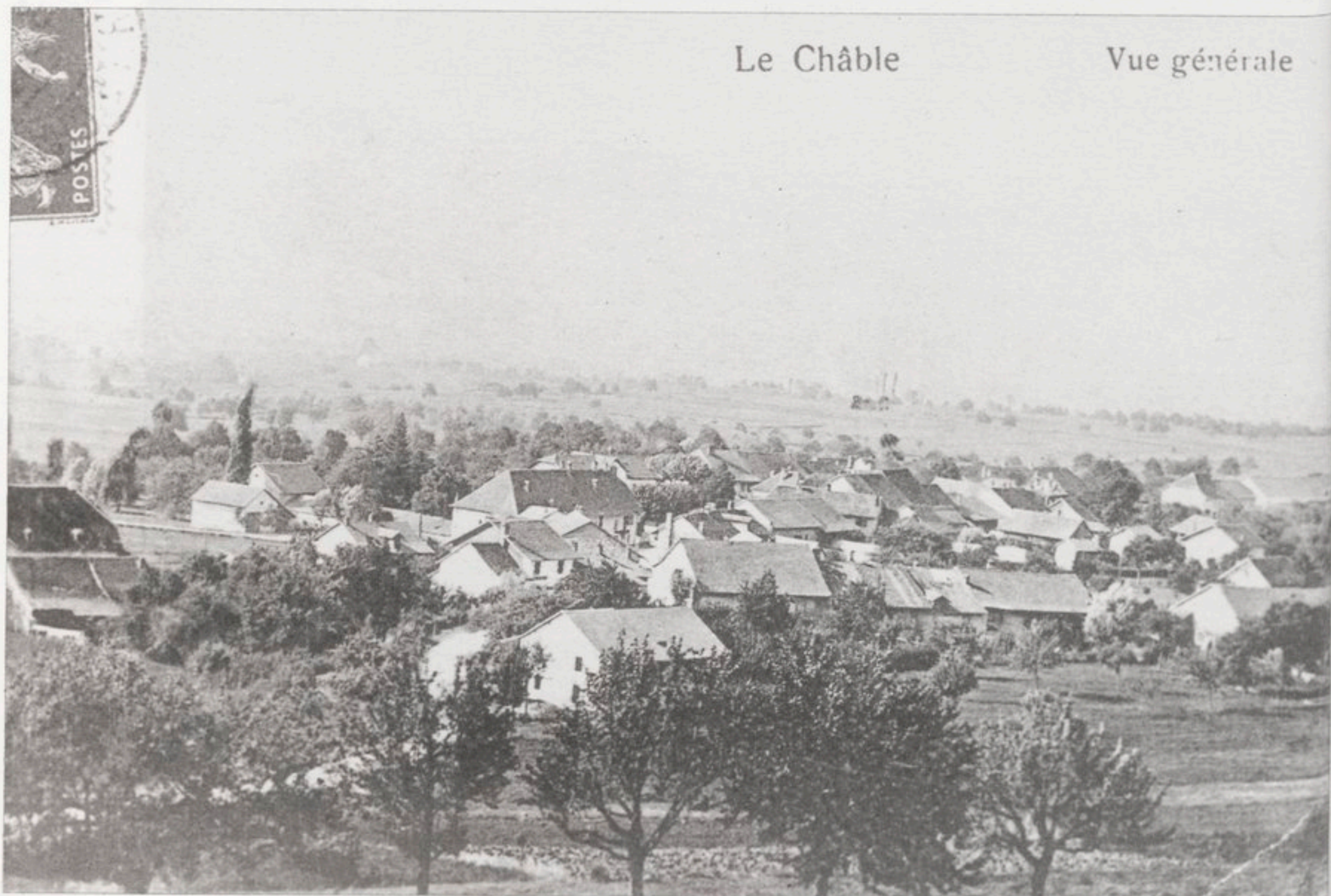
1909



Phot. G. Regard à Feigères.

Le Châble

Vue générale



La vie à la maison

La maison

On ne peut parler de la vie au village, de la vie quotidienne, sans se soucier des logements, de la maison et de l'agencement de celle-ci.

La cuisine était la pièce principale, celle où l'on vivait (sauf pendant l'hiver, ainsi que nous le verrons plus loin). Qu'y voyait-on ?

Bien évidemment *la cheminée* avec l'âtre et son manteau, la marmite ou le chaudron, pour la cuisson des aliments, suspendu à la crémaillère. Cette dernière permettait de régler la hauteur du récipient au-dessus du feu. Le combustible principal était le bois.

Le potager, en général construit dans l'embrasure de la fenêtre, était constitué d'une pierre de molasse plate, assez épaisse, posée horizontalement ; deux cavités taillées dans cette pierre servaient de foyers ; au-dessous de cette pierre se trouvait *le cendrier*, fermé par une pierre également en molasse, posée verticalement, dans laquelle une large ouverture était pratiquée. Les braises ardentes étaient portées dans les foyers du potager pour permettre de cuisiner. On les utilisait également pour chauffer le fer à repasser. Durant la saison froide, on les mettait dans une chauffelette, un petit appareil en bois, tolé à l'intérieur et fermé dessus par une grille : ainsi se chauffait-on les pieds. Les braises étaient également employées dans la bassinoire¹ que l'on passait entre les draps, alors en chanvre, avant le coucher. Je me souviens de la brique ou "carron", parfois émaillée et agrémentée de fioritures, qui chauffait le lit, tout comme la bouillotte en fer blanc.

Plus tard vinrent les fourneaux de cuisine, en fonte, dont le corps reposait sur quatre pieds, très hauts ; certains de ces fourneaux avaient un petit four. Sur le devant, au-dessous de la porte du foyer, se trouvait *la brasière*, plaque de fonte fixée horizontalement, comme une étagère, où l'on posait la cafetière ou d'autres ustensiles à maintenir au chaud. Puis apparurent les

1. Souvent en cuivre, quelquefois enjolivée, avec un long manche.

cuisinières à bois, par la suite mixtes bois-charbon ; certaines avaient un récipient incorporé appelé bouillotte. Vers 1936, le gaz butane en bouteilles rentra dans les maisons ainsi que, bien évidemment, le réchaud à gaz.

Le lavoir, ainsi appelait-on l'évier, était taillé dans une pierre de roche. Au-dessus, encastrée en partie dans le mur, était placée *la pierre à eau*, petit réservoir, taillé également dans la pierre de roche du Salève, dont les dimensions étaient de 0,75 m de longueur, 0,45 m de largeur et 0,35 m de hauteur et qui était muni d'un robinet de tirage. Ce réservoir était rempli avec l'eau pompée au puits et transportée à l'aide d'un seau.

Le pétrin, où l'on pétrissait la pâte était en bois.

Le mobilier, très rustique, était souvent fait en bois blanc. Il comportait une table, deux bancs, un buffet, parfois un vaisselier ainsi qu'une baratte. Il y avait aussi la huche où l'on conservait le pain, quelquefois durant un mois.

*Le pèle*², était la pièce contiguë à la cuisine. Il était utilisé principalement au temps des froidures ; très souvent, on y trouvait un lit dans un angle de la pièce. On y voyait également un grand coffre en bois où étaient enfermés linge et papiers.

La (ou les) chambre(s), était(ent) meublée(s) sommairement ; on y trouvait souvent le berceau. Au XIX^e siècle, l'ameublement connut un progrès et le confort s'en trouva amélioré.

Les murs et plafonds des pièces (chambres, pèle, cuisine) étaient, en général, passés au badigeon, quelquefois teintés. Quant aux planchers, ils étaient "panossés" (serpillés) périodiquement.

Le cellier, ou *resserre*, avait en général un mur exposé au nord : dans ce mur était aménagé un petit placard avec une ouverture à l'extérieur, très étroite et grillagée (dont les dimensions étaient d'environ 60 cm par 12 cm). Cela faisait office de réfrigérateur. C'était une manière astucieuse de conserver les aliments, sinon au froid, tout au moins au frais, la plupart des maisons n'ayant pas de cave.

L'alimentation

La nourriture était sans doute plus abondante ou variée sur la table des familles aisées. Néanmoins, la pitance journalière variait peu. La soupe mijotée dans le chaudron restait l'aliment de base ; quand cela était possible, un morceau de lard l'améliorait. A la belle saison, elle était mise dans des pots de terre cuite et maintenue à température constante sur le potager. Souvent, femmes ou enfants les transportaient aux champs pour le repas de midi.

2. Poêle, chambre chaude.

La pomme de terre, cuite sous la cendre, était accompagnée de quelques légumes. On mangeait quelquefois un cabri, une chèvre "réformée", dont la viande était mise au saloir... quand on avait suffisamment de sel. Le poulet (ou la poule) était réservé pour les jours de fête religieuse (on préférait le plus souvent les vendre pour "se faire quelques sous"). Le fromage était fait en général à la maison. Des fruits cultivés ou sauvages (châtaignes, sorbes...) faisaient office de dessert. Dans les familles quelque peu "nantes", on tuait le cochon³ élevé à la maison. Cette opération se déroulait selon un rituel immuable et se prolongeait toute la journée par la découpe de la viande, la fabrication des boudins, atrieux, longeoies, saucisses, etc. J'ajoute que la vessie de la bête, soigneusement lavée et séchée, sera utilisée comme blague à tabac dans laquelle l'herbe à Nicot conserve fraîcheur et arôme.

Une anecdote : au début de novembre 1868, Auguste Folliet, cultivateur au Châble, "tuait le caïon". Quelques voisins étaient conviés (c'était coutume). La bête saignée fut mise dans "l'empatière"⁴, et le sang recueilli pour le boudin. Les participants allèrent à la cuisine "casser la croûte". Au retour, stupeur ! Le cochon avait disparu ! Bien évidemment on chercha. Ce ne fut que vers les deux heures de l'après-midi que la bête fut découverte... sous un tas de fascines. Était-ce une farce ou le cochon avait-il pu se traîner dans cette cachette pour agoniser ? Mystère ! On a bien ri au village où tous les habitants étaient en alerte !

Un autre moyen pour se procurer de l'alimentation carnée consistait à braconner. Il était pratiqué par quelques possesseurs de "pétoires", au pied du Salève, près des Aralles, au Creux du Vuarger, pour améliorer l'ordinaire sans doute, mais également par passion.

La femme⁵ était mise journallement à contribution par les multiples tâches que nécessitaient l'entretien du ménage et l'éducation des enfants. Elle soignait également le bétail, s'occupait de la traite des chèvres, éventuellement de la ou des vaches, de la fabrication des fromages. Il lui revenait en outre de pétrir la pâte pour le pain, tous les quinze jours ou plus, de filer la laine au rouet, de tricoter et d'aider aux travaux des champs. Bien souvent les femmes allaient au marché, à Carouge, vendre les produits de la ferme. Le marché se tenait les mardis et samedis. Les hommes s'y rendaient avec des *barots* (petite charrette à deux roues et à bras), quelques-uns à l'aide de petites voitures hippomobiles. En revanche, il n'était pas rare de rencontrer des femmes se rendant à Carouge, un panier

3. Cela se pratique encore de nos jours.

4. Mot savoyard : grand coffre en bois, ouvert, en forme de pétrin, dans lequel la bête est ébouillantée pour permettre d'enlever les soies.

5. Bien sûr, de nos jours, les femmes d'agriculteurs sont en général des femmes au foyer, mais les idées émancipatrices ont fait progressivement leur chemin.

posé sur la tête (à l'aide d'un coussinet), marchant en tricotant, un second panier au bras. Que de prodiges elles devaient effectuer pour "joindre les deux bouts" !

Dans ce monde dur, les femmes étaient souvent battues par leur "homme". Parfois les rôles étaient inversés. Témoin cette anecdote qui m'a été rapportée et qui eut pour théâtre une maison du Châble-Haut :

Certain jour, le mari rentre à la maison certes pas à jeun, ce qui lui arrivait de temps à autre, et cherche noise à sa femme qui reçoit des coups. Le lendemain, la pauvre femme (connue sous le sobriquet de Paillassonne) racontant ses malheurs conjugaux à sa voisine "dame Quine" (sobriquet), cette dernière lui dit : « Ecoute-moi bien, la prochaine fois que cela se produit, tu m'appelles et, à nous deux, on entoure ton homme d'un drap que l'on coud, puis ce sera nous "les bourreaux" !!! » C'est ainsi que quelques jours plus tard, J. B. reçut une sévère correction.

La santé et l'hygiène

En cas de maladie, c'était au guérisseur ou à quelque médocastre que l'on faisait appel plutôt qu'au médecin. Quant aux fractures, c'était le rebouteux du village qui, tant bien que mal, les réduisait. Si l'on avait besoin de quelques pommades ou préparations, il fallait se rendre à Carouge, où se trouvait l'apothicaire le plus proche.

La toilette, les ablutions se faisaient dans un baquet (pas toujours réservé à ce seul emploi). A la belle saison, on transportait le baquet au jardin où le soleil réchauffait l'eau ⁶.

Il faut noter que, dans les communes du bassin du Genevois, du fait des contacts avec la ville (Genève, Carouge), par le commerce ou le travail, l'évolution et les transformations ont été plus rapides que dans d'autres régions de la Savoie. Pour illustrer les différences, nous citerons un extrait d'une lettre, datée de novembre 1874. Elle est écrite par un instituteur ayant enseigné quelques années dans notre commune. Il avait ensuite été nommé dans le canton d'Alby. Il s'adressait à un commerçant du Châble :

Ici, nous ne sommes point mal, mais c'est la société qui nous manque ; le peuple est très arriéré et par là même peu civilisé, nous souffrons de converser avec. Ils ne savent pas parler français, ne le comprennent pas, de sorte que nous avons mille peines à nous entendre avec leur mauvais patois. Malgré cela, le monde est bon, et les denrées, à part le sucre et le café, sont bon marché, et puis nous recevons cadeaux sur cadeaux, nous ne pouvons débiter la viande que nous recevons depuis

6. En 1910, quatre habitations possédaient une salle de bains.

un mois. Nous avons plus de bénéfice ici qu'il nous serait possible d'en avoir ailleurs, et je me dirais heureux si je pouvais vivre comme ces paysans qui ont sans cesse les regards tournés vers la terre. Comme je vous le dis plus haut, c'est la société qui me manque et je souffre de ne pouvoir échanger une parole en dehors de chez moi. Il y a bien le curé, mais il est de M... et par conséquent plus borné encore que les autres. Il nous présente le pays comme un beau site et veut absolument que nous prenions racine ; pauvre homme, il ignore donc l'agrément du bassin de Genève.

La "grande lessive" se faisait trois ou quatre fois l'an. Le linge était mis dans un cuvier ⁷. On versait dessus de l'eau bouillante. Un sac de toile contenant de la cendre de bois était fixé au bord intérieur du cuvier. Puis on "coulait la lessive" en soutirant le "lissu", ce liquide noirâtre issu du mélange de l'eau avec les cendres, que l'on reversait sur le linge à plusieurs reprises. Ensuite avaient lieu le rinçage, puis le séchage.

Je me souviens avoir entendu dire que, lors de la lessive d'automne, alors que le brouillard dense recouvrait la plaine du Genevois jusqu'au Mont-Sion, des habitants du Châble avaient transporté leur linge au soleil à Charly pour le séchage.



7. Très grand baquet.

Les loisirs

• *La lecture* – C'est au marché, au cabaret, par les colporteurs, à la sortie de messe le dimanche, plus tard aux fruitières, que l'on apprenait "les nouveaux". Quelques personnes achetaient l'almanach du *Messenger Boîteux*, et des parutions publiées à Genève. Les revues : *La Veillée des Chaumières*, *La Propagation de la Foi* étaient parmi les plus lues. La presse parisienne est parvenue jusqu'ici avec notamment *Le Petit Journal* et son supplément hebdomadaire *Le Petit Journal Illustré*. Il existait également une presse locale, avec les hebdomadaires *L'Echo du Salève*, paru entre 1866 et 1892, *Le Cultivateur Savoyard* entre 1877 et 1963. Bien évidemment, seuls quelques privilégiés les achetaient ou s'abonnaient. Quelquefois, l'abonnement était payé par plusieurs : on se passait le journal !

La petite Savoyarde n'a pas froid aux yeux

Au siècle dernier, une jeune fille du Châble, Andréanne D., est en place à Lyon dans une maison bourgeoise. En l'absence de ses patrons, elle recevait gentiment son « promis ». Un jour, on sonne à la porte cochère. Par précaution, avant d'ouvrir, Andréanne regarde par la fenêtre ouverte ; deux jeunes gens attendent. « Que voulez-vous » dit-elle ? Un des garçons, s'adressant à son ami, lui demande : « Sommes-nous dans une ménagerie quand les singes sont aux fenêtres » ? Sans plus attendre, notre jeune Savoyarde rétorque : « Non, Messieurs, vous êtes dans une maison de meunier et les ânes attendent à la porte ».

Eugénie veut se marier

Vers 1880, Eugénie C. du Châble, avec l'assentiment de ses parents est partie à Paris dans une bonne maison ; son travail lui plaît et, périodiquement, elle donne de ses nouvelles aux parents. Dix-huit mois se sont écoulés depuis son départ quand arrive une lettre : Eugénie veut se marier ! Père et mère sont abasourdis ; quelle sorte de garçon a-t-elle pu rencontrer ? Sans plus tarder, des renseignements sont demandés. La réponse ne se fait pas attendre. Ce jeune homme est Vendéen et travaille au PLM⁸. La Vendée, disent les parents, c'est à l'autre bout de la France ; puis le PLM ! ce n'est pas du travail, que peut-on faire ? Après mûres réflexions, les parents se rendent à Saint-Julien consulter un homme de robe, un avoué. Mis au courant, ce dernier s'écrie : « Employé au PLM ! Mais c'est une référence ! Que votre fille se marie bien vite ».

8. Chemin de fer Paris – Lyon – Marseille.

Ernest Corajod, du Châble, aimait lancer des boutades. Les dames aimaient faire toilette que, du reste, elles portaient avec une certaine affectation. Quant à leurs chapeaux, vers 1900, c'étaient de véritables chefs d'œuvre.

On nous rapporte que c'était le cas de celui de dame Louise Mottet, qui était garni de fleurs, de plumes et même d'un oiseau aux couleurs vives.

Son voisin Ernest, qui avait travaillé quelques années à Paris et avait même traversé l'Atlantique, disait quand il voyait cette dame : « On dirait le Bois de Boulogne qui se promène ».

• *Jeux et paris* – Il se faisait parfois, entre hommes, des paris quelque peu grotesques ; peut-être après avoir ripaillé ! On nous en a rapporté quelques-uns : à celui qui porterait la plus lourde charge ? Les gros bras exhibaient leur force ! Malheur à celui qui ne pouvait décoller la charge du sol ! Cela se terminait par des rires et... un bon coup à boire !

Il en était de même lorsque, après avoir mis un ou deux litres de cidre ou de vin dans une "brande"⁹, c'était à celui qui arrivait à les boire en élevant ce récipient, en bois à l'époque et non en plastique, à hauteur de la bouche. Que de rires devait-il y avoir !

• *Les veillées* – On se réunissait le soir, en hiver entre amis, voisins, à tour de rôle, dans une maison du village ; c'était la veillée qui, le plus souvent, était laborieuse. Elle se passait, en principe, au "pèle". Au centre de cette pièce se trouvait un poêle, appelé vulgairement "la pipe", autour duquel étaient installés bancs et chaises.

On écossait les fèves ; anciennement cette légumineuse entraînait pour une part importante dans la nourriture. On "gromaillait" le plus souvent. Ainsi on cassait les noix pour en extraire les cerneaux qui étaient transportés au moulin à huile. On "tillait" (rouissait) le chanvre¹⁰. Cela consistait à détacher les filaments qui étaient ensuite filés avec un rouet spécial. Le chanvre était employé notamment pour la confection des draps, des chemises, etc. On rempaillait les chaises à l'aide de "blaches", une herbe qui pousse dans les terrains humides. On réparait ou fabriquait les "bénons", ces petites corbeilles revêtues de tissu à l'intérieur, dans lesquelles on mettait la pâte une fois pétrie pour donner forme au pain.

Tout en travaillant, on "blaguait" (discutait) des problèmes internes aux familles, des événements qui s'étaient produits dans la commune ou aux

9. Espèce de hotte en bois portée à dos d'homme, utilisée aux vendanges.

10. Préalablement au tillage, une fois fauché, le chanvre était mis au « haloir » (petit local pour le séchage), puis passé au « brisoir » (appareil rudimentaire destiné à briser les tiges pour permettre le « tillage », opération qui consiste à séparer des chenevottes l'écorce du chanvre (Larousse 1867).

alentours, des charges financières (l'impôt, sous des noms différents, a de tout temps existé !).

Certains aimaient raconter leur temps passé "aux Armées", certainement en "brodant" quelque peu ! N'oublions pas que, pour certains jeunes gens, si le sort leur était défavorable, ils partaient pour sept ans outre-Alpes (d'où la chanson « Il est parti pour le Piémont servir le Roi... »). Il arrivait que l'on se détende ; jeunes et vieux, entraînés par un "violoneux", dansaient ¹¹.

Plus proche de l'époque actuelle, la lanterne magique occupait nos soirées. J'ai gardé le souvenir de quelques moments captivants passés chez Louis Taponier, alors que Charles Brand effectuait des projections, parfois de vues prises par lui-même. La TSF (télégraphie sans fil) nous procurait également d'intenses émotions. Au cours de l'hiver 1920-1921, un "événement" fut l'objet de maintes conversations dans le village. Auguste Cusin avait réussi à capter, avec un appareil récepteur de sa fabrication, une émission probablement émise depuis la Tour Eiffel. O combien, enfants, avons-nous été fascinés d'entendre une voix ou de la musique venant... de si loin !

La Guerre de 1914-1918 avait considérablement ralenti la vie du village. L'absence des hommes se faisait ressentir ; femmes, jeunes gens, hommes âgés, assuraient les divers travaux. Les chevaux avaient été réquisitionnés par l'armée, et cela entravait encore un peu plus le travail des champs. Les denrées étaient rationnées.

En 1918, la terrible épidémie de la grippe espagnole occasionna un certain nombre de décès dans la commune.

Songeons aujourd'hui à l'anxiété des familles qui avaient un (ou plusieurs) des leurs sur le front.

11. La danse était condamnée par le rigorisme religieux.



Les acteurs du concert d'avril 1918 au profit du « colis du soldat ».

Les sociétés

Il est particulièrement regrettable que les archives des sociétés dont nous allons évoquer l'existence et les activités, aient disparu (sauf le premier registre de la fanfare couvrant les années 1884-1914). Cela ne facilite pas notre travail. Par ailleurs, nous n'avons pas trouvé de traces de la vie associative avant l'avènement de la III^e République. Il faut attendre les années quatre-vingts du siècle dernier pour trouver quelques documents. En effet, à cette époque, plusieurs sociétés virent le jour. Certaines témoignèrent d'une belle activité, connurent un succès certain avant de décliner puis disparaître. Bien évidemment ces associations, pour s'assurer une certaine aisance, outre les cotisations des membres actifs et honoraires, organisaient des festivités ; nous en citerons quelques-unes.

La Société de Tir de Beaumont

La première société régulièrement constituée fut la Société de Tir de Beaumont. Cette association, animée certainement par l'esprit qui prévalait après 1870, connut une certaine vogue dès sa fondation, le 10 août 1882. Son premier président fut M. Paul Grivet. Elle comptait 29 membres. Les fusils étaient prêtés par un régiment d'infanterie basé à Annecy.

Au début, l'entraînement se faisait dans un stand provisoire. Dès l'année suivante, sur un terrain mis à disposition par M. Lachenal de Jussy, un stand fut aménagé d'après les plans de F. Thuillard, géomètre-architecte au Châble, entre le ruisseau "de Bellot" et le chemin de Jussy au Creux ¹. La distance entre le stand couvert ² et la butte était de 189,95 mètres. Coût de l'ouvrage : 673 F.

1. Le sentier d'accès au stand, le long du ruisseau de Bellot est encore appelé de nos jours par les anciens « sentier du tir ».

2. Le stand couvert avec pas de tir était construit côté ruisseau.

L'inauguration eut lieu le dimanche 5 août 1883³ :

Dimanche 5 août de 2 à 6 heures du soir, la société de tir de Beaumont donnera un exercice de tir à l'occasion de l'inauguration de son nouveau stand à Jussy. Cette société vient de recevoir de M. le Ministre de la Guerre, à titre gracieux d'encouragement, 250 cartouches modèle 1879, qui seront délivrées gratuitement aux membres sociétaires. Le public est admis au stand et trouvera à la cantine les rafraîchissements nécessaires.

De nombreux concours de tir à l'arme de guerre furent organisés, dotés de prix en espèces ou en objets d'art. Sur la demande faite au préfet par le président de l'association de tir, le ministère des Beaux-Arts par deux fois, offrit un vase de Sèvres et une médaille en argent massif. En juillet 1884, le ministère attribua 498 cartouches à la société, à retirer à Grenoble, à la direction de l'Artillerie. Le 6 septembre 1886 eut lieu le concours annuel de tir. Cette fois-ci, la fanfare du Châble y participa, et sa prestation fut très appréciée.

Le nombre des sociétaires augmente rapidement ; on en compte 50 en 1887. Le président est M. Eloï Lachenal. Par lettre en date du 12 avril 1890, le préfet informe le sous-préfet de Saint-Julien que le gouverneur militaire de Lyon a donné ordre au général commandant l'artillerie du 14^e corps d'armée qu'il fasse tenir à disposition de la société de Tir de Beaumont « 3.000 cartouches pour fusil modèle 1874, à titre remboursable à 12 francs le mille... ».

Hélas, la dernière décennie du siècle verra décroître l'effectif de la société. En 1895, 14 sociétaires seulement paient leur cotisation, d'un montant de 0,50 F par mois. Seuls six membres prennent réellement part aux exercices de tir. Deux fusils sont encore à disposition. La société de Tir de Beaumont est dissoute en 1900.

La fanfare

Au cours de l'hiver 1883-1884, un groupe de jeunes gens du Châble, animés du désir de pratiquer la musique, étudient la possibilité de fonder une fanfare. L'idée fait son chemin. Le 25 mars 1884, vingt-cinq jeunes sont réunis et décident ce qui suit :

Art. 1 – Il est formé entre les sus-nommés et ceux qui adhèrent aux présents statuts par la souscription des sommes à verser qui seront fixées par le règlement à intervenir, une société qui a pour but de créer une fanfare.

3. Journal *Le Cultivateur Savoyard*.

Art. 2 – La société prendra le nom de « Fanfare des Enfants du Châble » (*Suivent d'autres articles*).

Le 3 octobre de la même année, le règlement est établi :

Art. 1 – La société de la fanfare dite “des Enfants du Châble” a pour but unique d'étudier la musique et d'en propager le goût par tous les moyens en son pouvoir. Comme son nom l'indique, elle a été créée par les jeunes gens du Châble eux-mêmes, sans aucun secours de la commune.

Art. 4 – Le président et le vice-président, élus pour une année, sont rééligibles. Ils ont pour mission de défendre et de sauvegarder les intérêts de la société...

Art. 5 – Le directeur est chargé de l'exécution musicale... Il doit donner tous ses soins pour faire progresser la société. (...)

Art. 8 – Lorsque le directeur manquera une répétition, il sera passible d'une amende de cinq francs, sauf justification. Il sera également passible d'une même amende dans le cas où il se trouverait tout à fait incapable de donner sa leçon par état d'ivresse ou autre.

Art. 9 et 12 – Le conseil d'administration est composé de 7 membres pris parmi les exécutants... Il est chargé de l'organisation des concerts, bals, concours, etc.

Art. 9 – Les membres actifs constituent la force vive de la Société. Le but unique qu'ils doivent poursuivre est de se perfectionner dans l'art musical.

Ce règlement sera approuvé par les vingt-cinq premiers sociétaires, qui prennent le nom de “membres fondateurs”. Il est intéressant de noter leur profession : 1 clerc de notaire, 2 commerçants, 2 meuniers, 1 géomètre, 1 garde, 2 employés, 9 cultivateurs, 1 facteur rural, 1 tailleur d'habits, 5 jeunes de moins de 20 ans. Le premier président sera François Miguet.

M. Rouge, instituteur de la commune voisine de Saint-Blaise, féru de musique et compositeur à ses heures, accepte la direction.

Le 25 avril 1885, la société est officialisée par arrêté préfectoral. En cette même année, notre jeune société a déployé une grande activité. En raison de la compétence du directeur et de l'enthousiasme manifesté par les sociétaires, de rapides progrès permettent d'affronter le jury du concours musical de Thonon.

Le 27 avril, un concert (soirée littéraire et musicale) a obtenu un succès considérable, grâce au sérieux apporté aux répétitions par les actrices et acteurs ⁴. Au cours de la fête, une magnifique bannière offerte par les dames



4. Depuis, à peu près chaque année, hormis les interruptions pour faits de guerre, ces concerts se sont continués.

et demoiselles du Châble lui sera remise (ci-contre), à l'initiative de Mlle Andrina Mégevand.

Le 14 juillet sera la première fête nationale organisée et animée par la fanfare ⁵. La fête, dont nous donnons le programme ci-après, fut en tout point réussie, à la satisfaction générale.

Programme

Samedi soir et dimanche matin : Salves d'artillerie ⁶.

Dimanche	11 h	Remise de la bannière.
	11 h 30	Cortège en musique.
	13 h-17 h	Banquet présidé par le député André Folliet. Discours, chants patriotiques.
	18 h	Commencement du bal. Orchestre par des membres de la fanfare.
	Le soir	Illumination générale. Feux d'artifice.

Le 2 août a lieu le concours musical de Thonon, où la société se rend par le train. Le parcours Le Châble-gare de Saint-Julien s'effectue en chars à bancs. Le député Folliet accueille la fanfare sur le quai de la gare chablaisienne. C'est après le déjeuner, dans un restaurant de la ville, qu'a lieu le concours. Notre jeune fanfare accroche une médaille d'argent à sa bannière. Le retour se fait dans la joie d'une journée agréablement remplie ⁷.

Le 21 novembre 1886 et pour la première fois, on fête la patronne des musiciens, sainte Cécile. Une retraite aux flambeaux parcourt le village. Originalité très remarquée : les musiciens sont coiffés de bonnets de coton blanc. Nombre d'habitants des communes voisines se sont déplacés pour assister et applaudir ce spectacle.

Quand la décision est prise de créer une vogue au Châble, la fanfare l'organise.

Et puis, tout comme pour la Société de Tir, une certaine lassitude saisit les membres ; de plus, le directeur s'en va... La société ne compte plus que dix membres en 1894, puis se met en sommeil.

Mais, le 23 octobre 1897, à l'initiative d'Antoine Mégevand, quelques anciens se réunissent au café Pillet-Miguet, bien décidés à redonner vie à la fanfare. Un appel à la jeunesse sera fait par voie d'affiches. Le 30 du même mois, l'appel ayant été entendu, vingt personnes se réunissent au

⁵. Depuis 1886, la tradition de ces deux fêtes s'est perpétuée et continue encore de nos jours ; il en est de même pour la vogue et les concerts.

⁶. Tirs de boîtes.

⁷. Notons que pour les divers frais, chaque membre a versé la somme de 7 F.



même lieu, bien déterminées à ne pas laisser sombrer la fanfare et donnent leur adhésion. Le 25 novembre, la société reprend vie.

En 1898, M. Guévin, nouvel instituteur, veut bien en assumer la direction. La vie de la fanfare reprend avec ses concerts, bals, etc. En 1903, elle se rend au concours de Turin, d'où elle reviendra avec une quatrième médaille. La fanfare aura l'honneur d'exécuter l'hymne national devant le Président de la République, en visite dans la région⁸ en 1910.

La présence de la fanfare du Châble était appréciée dans les fêtes des communes voisines, tout comme celle de la chorale de Beaumont.

8. Voir p. 79.

LE CHABLE-BEAUMONT
(HAUTE-SAVOIE)

DIMANCHE 31 MARS 1907

* **GRANDE SOIRÉE** *

LITTÉRAIRE, MUSICALE ET DANSANTE

ORGANISÉE PAR LA
Fanfare « Les Enfants du Châble »

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1. Vieux Conscrits, pas redoublé (ROSER MERCIER)..... Fanfare.
2. La Mort du Capitaine, monologue..... E. Lachenal.
3. Je ne peux pas me retenir, chansonnette comique..... L. Sorlut.
4. Tartempion à Paris, monologue comique..... F. Excoffier.
5. **LES ÉMOTIONS DE SÉRAPHIN COLARDEAU**
Comédie en un acte.
Distribution. — Joseph, domestique du Prosper Canuche, P. Héritier; Eugène Mermidon, neveu du Prosper Canuche, F. Philippe; Colardou Séréphin, villageois, L. Pillot; Prosper Canuche, savant amateur, E. Lachenal.

DEUXIÈME PARTIE

6. Rêves sur l'Océan, fantaisie (S. MARRAS)..... Fanfare.
7. Mon Soleil, romance..... A. Lacroix.
8. Ramoneur et Mitron, duo bouffe..... L. Sorlut, L. Curval.
9. En changeant de Garnison, chansonnette comique..... A. Bussat.
10. **LE CHATEAU NAUDIT**
Drame en un acte.
Distribution. — Herbert de Kerguz, L. Curval; Roger de Kerguz, L. Pillot; Eymérie, P. Héritier; Magloire, E. Lachenal; Porrio, A. Bussat; Six Chevaliers de la Croix-Blanche.
11. Regina, polka (G. ROULLET)..... Fanfare.

GRAND BAL

PRIX DES PLACES : Premières, 1 fr.; Secondes, 50 centimes.
Le Comité.

1886 :
la fanfare étrenne la bannière.

La promenade annuelle était un moment particulièrement apprécié des sociétaires : elle les conduisit notamment à Marseille et à la Grande Chartreuse.

Voici un commentaire sur la vogue du Châble du 2 août 1908, paru dans le *Cultivateur Savoyard* du 13 août :

Une bonne petite vogue, bien ensoleillée, nullement apprêtée et vous souhaitant d'elle-même la bienvenue ; pas de revue de pompiers, mieux encore : pas de harangues officielles ! En revanche, un essaim de coquettes toilettes et de jolis sourires (sourires féminins s'entend), beaucoup de bambins mêlant leurs cris et leurs gambades aux flonflons des cuivres de l'orgue des chevaux de bois, un peu de poussière, négligée d'ailleurs à dessein par l'arroseur municipal. Ajoutez à cela

les distractions du tir et du jeu marin, petits et modestes profits de notre fanfare. Les deux bals étaient si animés que les couples, s'égarant par hasard dans l'ombre, n'y faisaient point de vides, étant aussitôt remplacés par d'autres. Vous aurez, ou du moins nous espérons vous avoir donné, une idée de ce que fut la vogue du Châble en l'an de grâce 1908.

Notre profond dédain du compte-rendu protocolaire ne doit cependant pas nous faire omettre d'adresser nos vifs remerciements à la Chorale de Beaumont et à la Fanfare de Viry, venues, comme promis, nous apporter leur cordial concours. Merci aussi à nos gracieuses visiteuses, que nous espérons retrouver plus nombreuses encore l'année prochaine.

Voici la liste des prix du jeu marin et du tir.

Jeu marin : 1^{er} prix, Décart Alphonse ; 2^e, Lacroix Eugène ; 3^e, Curval Louis ; 4^e, Pillet André ; 5^e, Degournay ; 6^e, Excoffier François ; 7^e, Borgel André ; 8^e, Pécoud Joseph ; 9^e, Dalbertot ; 10^e Mégevand André ; 11^e, Taponier Louis ; 12^e, Mégevand Louis ; 13^e, Tapponnier Eugène ; 14^e, Héritier Paul ; 15^e, Evreux.

Tir : 1^{er} prix, Décart Alphonse ; 2^e, Lachenal Jean ; 3^e, Pillet Léon ; 4^e, Mabut Joseph ; 5^e, Borsier ; 6^e, Mégevand André ; 7^e, Balleydier Marc ; 8^e, Pillet Auguste ; 9^e, Curval ; 10^e, Taponier Louis ; 11^e, Bocquet André ; 12^e, Larue Etienne ; 13^e, Monachon ; 14^e, Mégevand Antoine ; 15^e, Croset ; 16^e, Lachenal John ; 17^e, Mabut Henri.

Le journal *Le Cultivateur Savoyard* du 23 juillet 1914 publie le programme de la vogue :

Le Châble-Beaumont-Grande Vogue les dimanche 2 et lundi 3 août 1914, organisée par la Fanfare du Châble, avec le concours de l'Union Chorale de Beaumont. En voici le programme :

Dimanche 2 août.

9 h	Ouverture d'un tir à la carabine Lebel. Jeux marins.
Midi	Suspension des jeux et du tir.
1 h 1/2	Reprise du tir et des jeux.
3 h	Jeux divers.
4 h	Concert sur la place publique par les deux Sociétés.
5 h	Ouverture des bals.
6 h	Fermeture du tir et des jeux.
9 h 1/2	Grande retraite aux flambeaux. Feux d'artifice.

Lundi 3 août. Continuation de la fête.

La distribution des prix se fera le dimanche 9 août, à 9 heures du soir.

Le Comité.

Le Châble-Beaumont. Vélo-club du Salève.

A l'occasion de la vogue, la Société organise une course vélocipédique avec le parcours : Le Châble, Saint-Julien, Pont-de-Combes, La Forge, Le Châble. Le départ aura lieu à 14 heures.

Les concurrents sont priés de s'inscrire au Café de la Poste, au Châble, moyennant une taxe de 2 francs.

De nombreux prix sont affectés à cette course.

Le Comité.

Malgré les bruits alarmants qui se propagent, la fête se prépare, les forains installent leurs jeux. Le samedi, coup de tonnerre, des affiches sont placardées :

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER
ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.
Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914.



Les conscrits de la classe 1919.

Le lendemain, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Les forains démontent leurs installations. Le propriétaire du jeu de massacre loge son matériel dans le grenier de la forge à Colney ⁹. La majorité des membres de la fanfare étant mobilisée ¹⁰, toute activité cessera durant les hostilités.

Fin décembre 1919, décision est prise de reconstituer la société. Après l'invitation adressée aux jeunes gens de rejoindre les anciens, la fanfare compte vingt-quatre membres dont dix anciens. Antoine Mégevand reprend la présidence, Louis Curval la direction.

Comme auparavant, la fanfare sera présente ou organisera les fêtes du 14 juillet, la vogue, la fête de sainte Cécile, auxquelles s'ajoutera la célébration de l'anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918. Les soirées littéraires et musicales (concerts), très attendues par la population, connaîtront toujours un vif succès.

Entre 1921 et 1923, elle prêtera son concours à l'inauguration de monuments aux Morts dans les communes voisines.



La fanfare en 1922.

9. Ce jeu, qui consistait à viser et renverser avec une balle des figures humaines, a été pris par les jeunes du Châble, qui, dépités de ne pas avoir été sollicités pour organiser la fête, avaient pendu les mannequins aux réverbères de la commune. On peut juger de l'effet sur les personnes traversant le village aux premières heures le lendemain !

10. Six membres de la Société sont morts au champ d'honneur.

De nombreuses promenades seront organisées, notamment celle au col des Aravis en 1923, qui fut mémorable, les participants étant juchés sur les camions de la fromagerie Corajoud du Châble. La fanfare se rendra à Pontarlier en 1925, à Saint-Claude en 1928, en Alsace en 1930, à Paris, à l'occasion de l'Exposition internationale de 1937.

Le 9 septembre 1934, Le Châble est en fête, le village est abondamment pavoisé, des arcs de triomphe sont édifiés : la fanfare fête son cinquantenaire. Tous les membres se sont dépensés, sans compter, pendant plusieurs semaines pour en assurer la réussite. De nombreux mâts peints en tricolore sont fabriqués, ainsi que des drapeaux et des oriflammes aux couleurs nationales et savoyardes, ainsi que des écussons porte-drapeaux. Outre la partie musicale, avec les fanfares invitées de Saint-Julien, Cruseilles, Loisin et la chorale de Beaumont, un grand banquet de plus de cent couverts est préparé, servi par M. Durand de l'hôtel de l'Abbaye de Pomier et présidé par le docteur Henri Bouchet de Cruseilles. Une nouvelle bannière de couleur verte est offerte à la fanfare. La journée se termine par un grand bal.

En 1938 la fanfare participe à la grande fête champêtre de Cruseilles et joue des airs sur lesquels on se laissait entraîner au rythme des danses savoyardes et du quadrille.

La même année, la fanfare adhère à la fédération des Musiques du Faucigny. Le premier festival où la fanfare est présente se déroule à La Roche-sur-Foron.

3 septembre 1939 : de nouveau la guerre ; de nouveau, de nombreux sociétaires rejoignent les armées. Six membres de la fanfare connurent une longue captivité, hormis Edouard Mugnier qui s'évada en 1941. Au cours de l'hiver 1940-1941, la société reprit une activité restreinte, mais lors de leur service militaire, nombre de membres de la société firent partie de musiques ou fanfares.

<i>Présidents</i>		<i>Directeurs</i>	
1884	François Miguet	1884	Rouge
1890	François Taponier		
1891	Jérémie Girod		
1894	Antoine Mégevand	1898	Guévin
1901	François Cusin		
1904	Antoine Mégevand	1905	Louis Curval
1930	Auguste Cusin	1933	André Mégevand

Le local de la fanfare. La fanfare eut quelques difficultés pour rentrer dans ses meubles, surtout à ses débuts. Lors de sa fondation, elle utilisa un réduit

au-dessus de la remise de la pompe à incendie. Rapidement il s'avéra trop exigü. On se transporta dans une salle aménagée dans les combles de la nouvelle école. Le bruit causé par les répétitions gêne l'instituteur. Ce dernier, en 1888, se plaint au maire, et demande que la fanfare regagne son premier local. Ses dirigeants font la sourde oreille !

Plus sérieux sera le conflit qui surgira pendant la période d'inactivité de la fanfare, alors que la compagnie des pompiers se réorganisait, en 1896. Chacun leur tour, l'instituteur, l'inspecteur primaire, le président de la fanfare, le sous-préfet, le maire, le conseil municipal, le sénateur A. Folliet et le député C. Duval entrèrent en lice !

En juillet 1896, dans une très longue lettre, l'instituteur, s'adressant à l'inspecteur primaire de Saint-Julien, se plaint que « de nouveaux maîtres plus exigeants » se sont installés dans cette salle, en l'occurrence les pompiers, dont le capitaine exige que la porte d'entrée de l'école ¹¹ soit constamment ouverte, ce que l'instituteur conteste ¹². Ce dernier, sur un ton conciliant, demande « que l'on ne puisse entrer librement à n'importe quelle heure dans l'école, et que l'on soit tenu, lorsqu'on désire se rendre dans cette salle, de prévenir l'instituteur qui permettra d'entrer toutes les fois que cela ne dérangera pas les classes, et que ce ne sera pas à des heures indues ».

En prévision de la reconstitution de la fanfare, en 1897, le maire n'est pas d'avis de laisser cette association occuper de nouveau la salle de l'école. M. Duval, député, intervient auprès du préfet par lettre en date du 30 avril et dit notamment : « Musiciens et pompiers font, non seulement gratuitement, mais en s'imposant des sacrifices personnels, un service dans l'intérêt public, il semble que le devoir de l'administration est de les encourager et leur venir en aide ».

Le 17 mai, l'inspecteur d'académie fait part de son avis défavorable et le transmet au préfet. Puis c'est au tour du sénateur A. Folliet, qui, après avoir examiné les documents relatifs au local de la fanfare et des pompiers du Châble communiqués par le sous-préfet, répond à ce dernier par lettre datée du 19 juin. Le sénateur fait état d'assemblées pas tristes du tout ! Qu'on en juge :

Lorsque la fanfare eut cessé d'avoir une existence comme corps de musique, la clé de la salle resta dans les mains de ceux des membres de la Société qui ne pouvaient plus se réunir utilement, tous les bons instrumentistes étant absents.

11. L'accès à la salle des combles passe obligatoirement par l'entrée de l'école (classe, appartement).

12. A juste raison, pensons-nous.

Alors la salle servit surtout à de petites réunions nocturnes où l'on mangeait la saucisse en buvant du vin blanc ; la petite fête se terminait vers 3 heures du matin, par des danses en sabots à réveiller des sourds. Il n'y a pas de locataires au monde qui soient tenus à subir de tels vacarmes. J'ajoute que détourner un local de sa destination, sans contrôle ni surveillance, est une source d'abus...

Si donc la nouvelle fanfare réussit à se réorganiser, ce que je souhaite vivement, je suis d'avis que le local soit remis à la disposition de la Société, mais sous les conditions suivantes qui me paraissent indispensables : 1. la clé de la salle sera remise à l'instituteur, seul gardien de l'immeuble... 2. la clé sera mise à la disposition du président de la fanfare les jours et heures qu'il indiquera pour les répétitions...

M. Folliet continue en exposant le cas des pompiers :

En ce qui concerne les pompiers, la situation est bien différente. La fanfare n'est point municipale ; si elle n'avait pas la salle du Châble, elle serait obligée de louer une salle, ce qui est au-dessus de ses ressources. On l'aide à vivre en lui offrant cet abri ; il n'y a qu'à en réglementer l'usage...

Mais la compagnie des sapeurs-pompiers est une institution municipale ; M. le maire a offert la mairie, pourquoi le capitaine ne l'a-t-il pas acceptée ? Parce qu'il voulait être maître chez lui. Chez lui, c'était encore cette malheureuse salle.

La compagnie des pompiers a été créée au commencement de 1896, sur l'initiative de son capitaine actuel qui, malgré cet élément de popularité, ne put parvenir à être élu conseiller municipal en mai 96... Son premier soin fut de refuser le local de la mairie et de s'emparer en conquérant de la salle du Châble où il prétendait être maître à toute heure. Des scènes fâcheuses eurent lieu. Le préfet, saisi de l'affaire par l'Inspection académique, interdit aux pompiers l'usage du local...

J'estime donc que la compagnie de sapeurs-pompiers du Châble-Beaumont doit être invitée à s'adresser à la municipalité pour être munie d'un local affecté à ses réunions...

Le 1^{er} septembre, le maire, dans une lettre adressée au sous-préfet, dit qu'il a convoqué le conseil municipal pour discuter de ce problème d'affectation des locaux communaux. Seuls deux conseillers se sont déplacés. Il convoquera à nouveau le conseil le 5 septembre et ajoute : « cette salle n'a pas été ni commandée, ni payée. (...) Les plans font foi, il n'y a pas les doubles fenêtres » ¹³.

Au cours de sa séance du 5 septembre, le conseil municipal, dans sa délibération, dit notamment : « Que cette salle a été créée sans son avis, qu'il ne l'a jamais reconnue expressément, ni payée, et qu'il se refuse absolument à en prendre possession et ne s'en reconnaît point propriétaire,

13. Nous avons consulté les plans du bâtiment d'école ; effectivement, les doubles fenêtres donnant le jour à cette salle, ne figurent pas.

ne se reconnaît pas le droit d'émettre un avis sur cette demande et laisse à l'administration compétente le soin de statuer à ce sujet ». Le maire s'en lave les mains... Pourtant, la commune, propriétaire de l'école a bien un droit de regard sur cette salle ! De plus, différents travaux y furent entrepris et, dans les devis, il est dit que ce local « est destiné aux besoins de la localité ». ¹⁴

Dans une longue lettre ¹⁵ non datée ¹⁶ adressée au sous-préfet par le maire, ce dernier rappelle que « la création d'une salle dans les combles de l'école du Châble est tout à fait irrégulière, cette salle ayant été construite arbitrairement ». Il rappelle également l'arrangement intervenu avec la veuve de M. Laverrière (entrepreneur qui construisit les écoles) ¹⁷, puis expose les inconvénients et difficultés rencontrés par les instituteurs à cause de l'occupation de cette salle par la fanfare. Continuant, le maire fait part de l'agitation que fait régner cette affaire dans l'opinion publique.

Le maire fait sans doute preuve d'exagération quand, suite à sa demande faite aux pompiers de lui remettre les clés de cette salle, il écrit :

Au lieu de me remettre les clés, les pompiers les ont rendues à la fanfare, puis à force de souffler sur ce mort (la fanfare), ils lui ont redonné un semblant de vie pour revendiquer leur salle. De là, la demande en présence de laquelle nous nous trouvons.

Puis le maire termine ainsi : « Nous demandons que la maison d'école soit ce qu'elle doit être, une maison d'école et pas autre chose ; que son personnel y soit tranquille et puisse dormir le soir après avoir bien travaillé le jour. Quant à la salle, elle peut être utilisée avantageusement pour l'enseignement du travail manuel et pour les réunions ou conférences extraordinaires. Tel est du moins l'avis de la majorité du conseil qui, si elle ne s'est pas prononcée plus nettement dans sa séance du 5 septembre sur cette question, a toute confiance dans la sagesse et la fermeté de l'administration supérieure pour sauvegarder nos intérêts scolaires ».

Le 5 octobre, le sous-préfet transmet le dossier au préfet, accompagné d'une lettre explicative :

Au sujet d'une demande formée par le président de la fanfare du Châble en vue de laisser à la disposition de la société la salle inoccupée de l'école du dit hameau... La fanfare du Châble, à peu près dissoute depuis quelque temps, serait sur le point d'être réorganisée et qu'il serait désiré, pour encourager sa réorganisation, de lui permettre de faire ses répétitions dans la salle où des réunions ont déjà eu lieu.

14. Voir le chapitre « Ecoles ».

15. Lettre quelque peu partisane, quoique pertinente.

16. Nous supposons qu'elle a été adressée après le 5 septembre et avant le 5 octobre.

17. Voir chapitre « Ecoles ».

L'autorisation ne serait accordée qu'aux conditions suivantes soumises à votre approbation :

1. Les réunions auraient lieu chaque dimanche de 1 à 4 heures du soir et trois fois par semaine de 6 à 9 heures du soir...

2. La salle ne pourrait être utilisée que par les membres de la fanfare et par les élèves que la société aurait à former ; nulle autre personne ne devrait être admise.

5. Les entrées ou sorties des sociétaires devraient avoir lieu avec le moins de bruit possible.

Puis, continuant, le sous-préfet dit que « l'envoi de ce dossier a été retardé parce qu'on ne pouvait obtenir, soit de la municipalité, soit du conseil municipal, un avis ferme sur la demande de la fanfare, ainsi qu'il résulte de la délibération du 5 septembre ».

En terminant, il est rappelé le règlement du différend entre la commune et les héritiers de M. Laverrière au sujet de cette salle. Nous ne connaissons pas la décision préfectorale ; par contre, nous savons que la fanfare a occupé cette salle de 1898 à 1909. C'est seulement en 1909 qu'une solution durable est trouvée. Ce problème aura alimenté les conversations tant au cours des "veillées" qu'à l'auberge et aura divisé l'opinion publique dans la commune. Le règlement de cette affaire est sans doute à lier au changement intervenu aux élections municipales de 1900. A la suite de la construction d'un nouveau préau dans la cour de l'école¹⁸, la fanfare demande l'autorisation d'occuper immédiatement l'ancien, attenant à la façade sud de l'école. Dans sa séance du 28 mars 1909, le conseil municipal cède cet emplacement. Puis, le 19 mai, un accord intervient pour le financement de la construction, sur l'ancien préau et sur le hangar de la pompe à incendie, d'une salle assez vaste à usage, outre des répétitions ou des réunions, de salle des fêtes¹⁹. La fanfare ainsi que les pompiers participaient au financement de cette salle : « La fanfare contracte un emprunt de 2 000 francs. La commune versera annuellement une somme de 200 francs jusqu'à amortissement du capital. Les pompiers utiliseront cette salle et verseront 500 F. La fanfare versera tout de suite 500 F ».

La salle sera terminée en décembre 1909, pour la Ste-Cécile, patronne des musiciens, grâce au concours actif des membres de la fanfare.

Nous avons parlé longuement de la salle de répétition. Le local où se déroulaient les soirées et les concerts avant la construction de la salle des fêtes, n'était qu'une vaste remise qu'on appropriait et décorait, mise gracieusement à la disposition de la fanfare par M. Honoré Girod. Après la démolition de cette remise en 1905 par M. Tapponnier pour y construire sa maison d'habitation, un local fut mis à disposition par M. A. Borgel.

18. Le préau actuel.

19. Cette salle sera utilisée jusqu'en 1952, année de l'inauguration de l'actuelle salle des fêtes, et sera démolie en 1962.



La chorale de Beaumont

En 1886, des jeunes gens de Beaumont se groupent « dans le but de fonder une chorale afin de développer cette œuvre de progrès et de moralisation... »²⁰. Un règlement est établi le 31 janvier. Il ne fallait pas badiner avec !

La société prendra le nom de "Union Chorale de Beaumont". (...)

Art. 16 – Pendant les leçons, on se tiendra debout et nu-tête, en signe de respect pour la leçon. (...)

Art. 18 – L'usage du tabac est formellement interdit pendant les répétitions. (...)

Art. 20 – Pour fonder une bonne société de chant, il faut bien faire observer chaque faute, soit dans le langage, soit dans la prononciation ; donc personne ne doit se fâcher d'une remarque personnelle, et personne ne devra en rire, en avançant des termes choquants, tout cela ne pouvant que nuire à la société. (...)

Art. 21 – Il est moralement défendu, pendant tout le temps d'existence de la société, à tout membre de la chorale de se faire entendre seul, en public, pour tout morceau appris en chœur, afin de maintenir l'harmonie...

L'Union chorale de Beaumont sera officialisée par arrêté préfectoral en date du 15 mars 1886. Le président est Pierre Tapponnier. La société compte vingt-trois membres.

Un local est nécessaire pour permettre, en toute quiétude, réunions et répétitions. On pense à une salle de classe. Une autorisation est demandée pour utiliser la classe de l'école de garçons. Le 2 mars 1886, l'inspecteur primaire refuse catégoriquement, sauf éventuellement pour un concert. Suite à ce refus, la salle de mairie est mise à disposition pour les répétitions et les réunions.

En 1888, la chorale reçoit la somme de 100 F du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à titre d'encouragement.

Son activité se manifeste par une fête annuelle et des soirées récréatives. Nous en citerons quelques-unes, ainsi que deux promenades, dont le compte-rendu nous montre l'immense plaisir procuré aux participants par de simples sorties. On ne craignait pas la marche à pied pour rejoindre Cruseilles lors d'une promenade à Thônes !

20. L'antagonisme existant entre les deux sections Beaumont et Le Châble sur le plan, disons politique, se retrouve pour les sociétés. Chaque section veut avoir « sa société ». Il est heureux que, par la suite, une entente pour participation à des festivités se soit réalisée.

Pour les soirées récréatives, l'inspecteur primaire autorise l'utilisation d'une salle de l'école, sous réserve « de lavage à grande eau de la salle dès le lendemain ».

Le dimanche 26 février 1905, la soirée a connu un vif succès. Chœurs, chants, monologues se sont succédé et ont été très applaudis. On termine la fête par une audition de « morceaux de phonographe »²¹.

La même année, le 14 mai, a lieu la fête annuelle, avec concours de tir à la carabine²² ; de nombreux prix sont distribués. C'est vers 18 heures qu'a lieu un concert très apprécié de la chorale. La fête se poursuit par un bal animé par l'orchestre de la fanfare du Châble.

Promenade de la chorale en juin 1905

Dimanche 18 juin, la Société chorale de Beaumont faisait sa promenade annuelle, dont le but était les gorges du Fier et Thônes.

A 1 heure du matin, malgré un temps sombre et pluvieux, nos choristes se mettaient en route pour Cruseilles, d'où le grand breack de M. C. Brand devait les conduire à Chavanod.

Les nuages menaçants qui assombrissaient le ciel finirent par se dissiper, et c'est par un soleil radieux que nous descendîmes visiter les gorges. Le spectacle était merveilleux et impressionnant. Le torrent, considérablement grossi par les trombes de la veille, roulait abondamment une eau boueuse qui s'engouffrait en tourbillonnant dans cet étroit passage pratiqué dans le roc.

Ravis de notre excursion, nous rentrâmes à Annecy. Après avoir visité à la hâte la ville, les promenades, le quai, admiré le lac et le splendide panorama des montagnes qui l'entourent, nous prîmes, à 10 h 40, le tramway qui devait nous conduire à Thônes. Nous arrivâmes au milieu d'une ville en fête : l'amicale des Douanes y célébrait son 25^e anniversaire. Mais, pressés par un appétit qu'avaient suffisamment aiguisé la marche, la promenade et l'air vif du matin, nous abandonnâmes bien vite les réjouissances pour aller savourer et faire honneur au menu succulent et varié du repas copieux que nous avait préparé M. I. Thévenet, de l'Hôtel du Commerce. Qu'il reçoive ici le témoignage de notre satisfaction et nos sincères remerciements.

Après avoir visité la coquette ville de Thônes, nous rentrâmes à Annecy à 7 heures du soir et de là à Cruseilles et, enfin, à Beaumont, à 2 heures du matin, où chacun fut heureux d'aller se reposer après une journée si bien remplie et si agréablement employée.

Un choriste

21. A l'époque, rares étaient les propriétaires de phonographe.

22. Ce tir était installé dans la cour nord de l'école.

La chorale de Beaumont célébrait, dimanche dernier,
sa fête annuelle

Les chanteurs avaient choisi comme but l'hospitalier chalet de la Thuile où un bon dîner les attendait, car pour être chanteur on n'en est pas moins homme. D'ailleurs à cette réjouissance l'art n'a rien perdu : des chœurs exécutés avant et après le repas – après aussi correctement qu'avant – ont montré aux nombreux visiteurs et pensionnaires que les voix montagnardes, outre la vigueur, connaissent aussi la nuance et l'ensemble.

L'assistance a été enchantée de cette aubaine musicale, peu ordinaire à l'altitude de la Thuile et c'est un des auditeurs, charmé de la rencontre, qui tient par ces lignes à adresser aux chanteurs un cordial merci.

Le Cultivateur Savoyard, 30 août 1906.



La chorale de 1912.

En 1910, 23 choristes suivent les répétitions qui ont lieu cinq mois par an, deux fois par semaine. Quelquefois, la chorale donnait un concert au Châble à l'occasion de la vogue. Par réciprocité, la fanfare du Châble participait à la fête annuelle de la chorale. Bien évidemment, toute activité a cessé pendant la Guerre de 1914-1918.

Comme auparavant, l'activité de la société va reprendre en 1921; mais elle supporte mal l'absence d'un local indépendant. Au cours de sa séance du 11 juin 1922, le conseil municipal reconnaît la nécessité d'une salle de réunions et conférences publiques au chef-lieu. La possibilité de la construire à la place d'un des préaux de l'école est envisagée.

Des années s'écouleront avant qu'un projet prenne corps. Entre temps, la Société chorale, de même que les habitants de la section de Beaumont, réclament, parfois avec insistance, une salle. Elle devra attendre 1934 avant d'obtenir un local adéquat, alors que la commune construit la salle des fêtes de Beaumont.

Le 9 juin 1935 a eu lieu une fête champêtre très réussie. La fanfare du Châble a donné un concert très applaudi l'après-midi. Le soir, un bal très animé a clôturé la fête.

Hélas, la Deuxième Guerre mondiale sonnera le glas de l'Union chorale de Beaumont.

Nous terminerons en citant les noms de présidents et directeurs connus.

	<i>Présidents</i>	<i>Directeurs</i>
1886	Pierre Tapponnier	?
1908	Bocquet	Mabut
1910	Brand	Mabut
1913	Mugnier	Lachenal
1914	Comtat	Lachenal
1921	Mugnier	Lachenal
1924	Pierre Mabut	Goy
1926	Pierre Mabut	Regard
1927	Pierre Mabut	Regard

Le dimanche de la vogue, tant à Beaumont qu'au Châble, était l'occasion d'inviter dans la plupart des familles les proches parents. A Beaumont, ce jour-là, on confectionnait des rissoles aux poires appelées « blossons ». On nous rapporte que, dans quelques-unes de ces délicieuses pâtisseries, les poires étaient remplacées par... du coton hydrophile ! On riait quand un convive extirpait de sa dentition les brins d'ouate !

Une société de lecture

Le 1^{er} juin 1887 est créée la Société de Lecture du Châble, une bibliothèque populaire et scolaire. Son président est Eugène Tapponier, le président d'honneur André Folliet.

La société prête des livres achetés par elle ou offerts gracieusement ; leur nombre s'élève à 86.

Voici quelques articles du règlement :

Art. 4 – Les prêts sont faits pour 15 jours et sont renouvelables. Si les livres sont mal tenus, l'emprunteur est passible d'une amende de 0,10 F. S'ils sont perdus ou trop détériorés, il en remboursera le prix. (...)

Art. 6 – L'emprunteur est passible d'une amende de 0,10 F pour chaque semaine de retard. (...)

Art. 7 – Les livres ne doivent pas sortir de la maison de l'emprunteur sous peine d'une amende de 0,50 F. (...)

Les sociétés sportives

C'est en 1921-1922 que l'on commence à parler football au Châble. Des jeunes gens ayant fréquenté des établissements d'enseignement secondaire, où ils avaient pratiqué ce sport, constituent une équipe.

Bien évidemment, pour l'entraînement et les matchs, un terrain est essentiel. Il sera mis à disposition par la fromagerie Corajoud du Châble sur le territoire de la commune de Présilly, au lieu-dit "La Charbonnière", près de l'ancienne porcherie Mégevand. Le vestiaire était tout simplement... le petit bois qui jouxte le terrain. Un voisin, M. Berthet, avait ouvert un débit de boisson à l'enseigne du "Café des Sports"...

Au cours de l'hiver 1922-1923, M. Bogain, instituteur à Présilly rêve de constituer une union sportive avec diverses sections, notamment : athlétisme, football, course, rugby. A cet effet, il provoque une réunion,



L'équipe de rugby de 1922.

qui se tient dans une remise de l'Hôtel des Négociants au Châble²³. La jeunesse y vient très nombreuse. Bogain fait un exposé sur les bienfaits du sport et invite les jeunes gens à adhérer à cette société.

L'Union sportive du Châble-Beaumont est régulièrement constituée en août 1923. Le comité est formé de Bogain, qui devient président, M. Ronchail, vice-président (il était vérificateur des contributions indirectes à Saint-Julien...), Pierre Goy, instituteur à Beaumont, secrétaire et Elie Dussaud, vérificateur des contributions indirectes au Châble, trésorier. Les autres membres du comité sont Henri et Emile Pillet, du Petit-Châble, René Desgeorges, boucher, du Châble, B. Héritier, camionneur, de Saint-Julien et Célestin Perravex de Beaumont.

C'est le rugby qui sera surtout pratiqué²⁴. M. Dussaud, récemment nommé vérificateur des contributions indirectes au bureau du Châble, était originaire du Sud-Ouest, fervent de rugby ; c'est lui qui animera ce sport. Des supporters seront contactés ou se manifesteront.

M. Chenévard, de la manufacture de bonneterie du Châble, fera fabriquer dans ses ateliers les maillots des joueurs, en jersey de couleur mauve avec parements violets. La fromagerie Corajoud fournira le terrain et des véhicules pour le transport des joueurs lors de matches à l'extérieur, à Thonon, Annemasse, Oyonnax, etc. Son existence cessera après plusieurs années d'activité.

Au printemps de 1938, cette société renaît après quelques années d'interruption. Le comité est formé de : J. Guerraz du Châble, président ; Léon Tapponnier, maire de Beaumont, vice-président ; André Masson de Présilly, secrétaire et Albert Bussat du Châble, trésorier.

Article 2. – Elle a pour but la pratique des exercices physiques, et notamment du foot-ball association, de préparer au pays des hommes robustes et de créer entre tous les membres des liens d'amitié et de bonne camaraderie...

Les joueurs évoluent en maillot et bas rouge. Un terrain est mis à disposition aux communaux des Eplanes.

La Guerre de 1939-1940 arrête pour un temps les compétitions. Après l'armistice, elles reprennent... avec Viry, en novembre 1940, par un match qui manqua de mal se terminer. Ce ne sera pas le dernier !

La société devient, en 1952, "L'Entente sportive du Châble-Beaumont", et son président est P. Ricard. Parmi tant d'autres, les M. Mabut,

23. L'intérieur de cette remise était "approprié", étant de temps en temps utilisé pour des séances de cinéma ou autres.

24. Sur le même terrain que celui décrit plus haut.

R. et J. Taponnier, R. Teppe feront les beaux jours de la Société jusqu'à sa fusion avec Saint-Julien sous le titre d'"Entente sportive du Genevois" ²⁵.

Les sociétés paroissiales

Les sociétés paroissiales les plus importantes furent les confréries, dont trois existaient sur la paroisse : celle du Rosaire, celle du Saint Sacrement et enfin celle du Scapulaire du Mont Carmel. Certaines avaient une origine très ancienne. Elles furent abandonnées pendant un certain nombre d'années. Le curé Richard leur redonna vie en 1864 en reconstituant la confrérie du Rosaire dont les membres se manifestaient notamment en récitant le chapelet avant les vêpres. La confrérie du Saint-Sacrement : lors des cérémonies, les femmes portaient un voile blanc, les hommes l'insigne de la confrérie. Nous avons trouvé mention de l'existence de la confrérie du Scapulaire du Mont-Carmel. Nous ne connaissons rien sur cette société qui eut sans doute une existence brève.

Sous la houlette de l'abbé Rémi Duparc, curé de Beaumont, prêtre particulièrement dynamique, une association catholique d'éducation populaire, littéraire et musicale portant le titre d'"Etoile Stéphanaise" fut constituée, le 12 décembre 1931. Cette association a pour objet « la création et la propagation des œuvres intéressant la jeunesse catholique de Beaumont et de la région ». Administrée par un conseil comprenant sept membres, elle organise principalement les kermesses ou les fêtes du village et assure la gestion de la chapelle du Châble dont elle est la propriétaire.

Dans *Le Cultivateur Savoyard* du 12 août 1937, on peut lire :

Beaumont. Grande Kermesse. C'est dimanche 15 août qu'aura lieu à Beaumont (Salle Paroissiale), la kermesse annuelle organisée par l'Association d'Education Populaire "L'Etoile Stéphanaise", au profit des œuvres, avec le gracieux concours d'un orchestre réputé de Carouge.

Dimanche 15 août

- 15 heures Ouverture par sonnerie de clairons.
Attractions : tir, jeux divers. Bibelots. Equilibristes et chansonniers célèbres.
Vente de pâtisseries, thés, sandwiches, vins ordinaires et de marque, fromages réputés de Beaumont, miel doré du Salève.
- 20 heures Souper chaud, menu très soigné.
- 22 heures Grande illumination champêtre, feu d'artifice.

Lundi 16 août

- 20 heures Souper agrémenté d'orchestre.
Invitation cordiale et meilleur accueil à tous.
-

25. Voir pages 72-73, relatant des matches de ces sociétés sportives.

L'abbé Duparc, curé de Beaumont, ne s'arrêta pas en si bon chemin et il constitua, vers 1934, une clique formée de jeunes gens de 14 à 20 ans. Ils furent sept au début, plus tard une douzaine. Cette clique participait aux offices religieux, tant dans la paroisse qu'en dehors et aux différents concours musicaux extérieurs à la paroisse. Les déplacements s'effectuaient à l'aide de l'automobile du curé, une Peugeot torpédo, sur laquelle s'agouillaient²⁶ les jeunes. Pendant la guerre, c'est à vélo qu'ils se déplaçaient.

Vers 1945, la maladie du Révérend Duparc mit fin à cette société.

ANNEXE

Extraits du journal *Le Cultivateur Savoyard*

L'UNION CHORALE

- 8 avril 1923...

Beaumont. Grand Tir. La Société Union Chorale de Beaumont organise pour les dimanches 15, 22, 29 avril et 6 mai 1923, de 8 h. à 11 h., et de 13 h. à 19 h., un grand tir à la carabine Buffalo-Lebel (arme de précision).

Prix et dons d'honneur offerts par la société et par souscription : valeur, 550 F. 1^{er} prix, valeur 70 F ; 2^e, 50 F , etc. Les prix et règlement du tir seront affichés au stand.

Les armes et les munitions sont à la disposition de Messieurs les Tireurs. Les armes étrangères à la société ne seront pas admises.

Dimanche 6 mai : Grande fête. 16 h., Concert donné par la société devant la Maison d'Ecole. Jeux divers, course en sac, mât de cocagne. Grand bal. Cantine au stand.

Lundi 7 mai : Continuation du tir, de 13 h à 16 h, et distribution des prix.

Le meilleur accueil est réservé aux visiteurs. Le Comité.

Nota – En cas de mauvais temps, la société se réserve de prolonger le tir.

- 13 décembre 1928

Beaumont – A l'occasion de son banquet annuel, l'Union Chorale de Beaumont organise un grand bal au café Dupraz à Jussy, le dimanche 16 décembre, qui sera conduit par un excellent orchestre.

26. Mot de chez nous, pour se perchaient.

- 27 décembre 1928

Beaumont. Vogue des rissoles. Dimanche 30 décembre, aura lieu à Beaumont la vogue des rissoles. A cette occasion, grand bal par l'Union chorale de Beaumont au café Blanc, où danseurs et danseuses seront conduits par un excellent orchestre. Attractions diverses.

LES RÉJOUISSANCES SPORTIVES

- 3 mai 1923

Le Châble-Beaumont. Rugby. Dimanche, devant un très nombreux public, l'Union sportive du Châble disputait son premier match et recevait l'excellente équipe de l'Olympique Thononais.

La première partie du jeu fut toute à l'avantage des Thononais qui marquèrent 5 essais.

Dès la reprise, Le Châble se reprend et ses 3/4 bien servis tentent plusieurs belles attaques qui échouent de justesse devant la défense serrée des visiteurs. Ceux-ci réussissent cependant à passer encore par deux fois la ligne blanche.

Au Châble, l'équipe entière est à féliciter et dut à son seul courage d'éviter un score plus élevé. M. Tapponnier arbitra à la satisfaction générale.

Dimanche prochain, l'Union Sportive recevra la puissante équipe du Servette de Genève ; c'est encore une belle partie en perspective.

-
- 17 mai 1923

L'équipe première de l'Union Sportive s'est déplacée dimanche à Thonon, pour y rencontrer en match retour l'équipe de l'Olympique de cette ville.

Les équipes firent jeu égal durant la première mi-temps qui fut émaillée de jolies phases de jeu ouvert. Cependant, sur coup de pied à suivre, les Thononais réussirent à marquer un essai transformé. Thonon : 5.

A la reprise, les avants du Châble, en grand progrès, dominèrent le

plus souvent leurs adversaires en touches et marquèrent en force un essai qui n'est pas transformé. Le Châble : 3.

La fin est sifflée sur ce résultat qui n'indique pas la vraie physionomie de la partie qui fut, surtout en seconde mi-temps, constamment à l'avantage du Châble qui perdit, par manque de fini, affolement ou maladresse, plusieurs belles occasions de conclure.

• 17 mars 1938

L'après-midi et la soirée de dimanche prochain seront entièrement réservées aux réjouissances sportives et chorégraphiques que vous prépare l'Union Sportive du Châble.

Dès 14 h. 30, un grand match de football mettra aux prises le F.C. Gaillard et l'U.S. du Châble ; l'intérêt de cette rencontre attirera certainement de nombreux sportifs.

Le soir, à 8 h. 30, danseurs et danseuses se réuniront en la Salle des Fêtes, où notre jeune société sportive organise un grand bal. Un brillant orchestre conduira ce bal qui, par son entrain et sa gaieté, en feront la plus belle manifestation chorégraphique de l'année.

Le 20 mars sera donc la journée de l'U.S.

• 28 novembre 1940

E.S. Viry bat U.S. Le Châble par 8 à 1. L'équipe du Châble, renforcée par des éléments nouveaux, montre dès les premières minutes qu'elle veut effacer la défaite du match-aller. Mais elle trouve en l'E.S. Viry un adversaire qui, à chaque rencontre, devient plus coriace et dont la supériorité ne va pas tarder à se manifester.

A la mi-temps 4 à 0. Peu après la 2^e mi-temps, sur une faute du gardien de but de Viry, Le Châble sauvera l'honneur. 10 minutes avant la fin, une partie de l'équipe du Châble quitte le terrain, contestant un but dont la régularité ne prête à aucune discussion.

Incident très regrettable, montrant le peu de sportivité du vaincu qui a eu la faiblesse de suivre son public et celui, qui grâce à son jeu viril a su éviter une défaite encore plus écrasante à son équipe. Dimanche prochain, l'E.S. Viry recevra l'U.S. Frangy.

INTENDANCE GÉNÉRALE

D'ANNECY

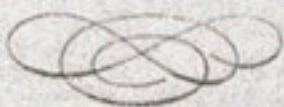
—213024—

Circulaire N° 69

OBJET

OBJET

FÊTE NATIONALE



Annecy, le 7 mai 1854

Monsieur le Syndic,

Pour conserver l'éternel souvenir de la promulgation du Statut fondamental donné par le Magnanime Roi Charles-Albert, le Parlement vient d'approuver un projet de loi qui institue une fête nationale le second dimanche du mois de mai.

Cette fête a lieu dans toutes les communes de l'État, et la dépense en sera portée au Budget.

Cette année-ci, cependant, comme un grand nombre de communes ont déjà célébré le souvenir de cet heureux événement, les unes le 8 février, d'autres le 4 mars; que cette dépense n'ayant pas été prévue au Budget du courant exercice, plusieurs communes pourraient se trouver gênées par le manque de fonds; qu'enfin il n'est pas possible que la promulgation de cette loi puisse avoir lieu dans toutes les communes avant le second dimanche de mai;

Le Ministère me charge, par sa note du 1^{er} mai courant, de faire connaître aux communes qu'il ne regardera point comme une inobservance de la loi l'omission, pour cette année, de la célébration de cette fête.

Je m'empresse de porter cette décision à votre connaissance pour votre règle, et j'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur le Syndic,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'Intendant Général,

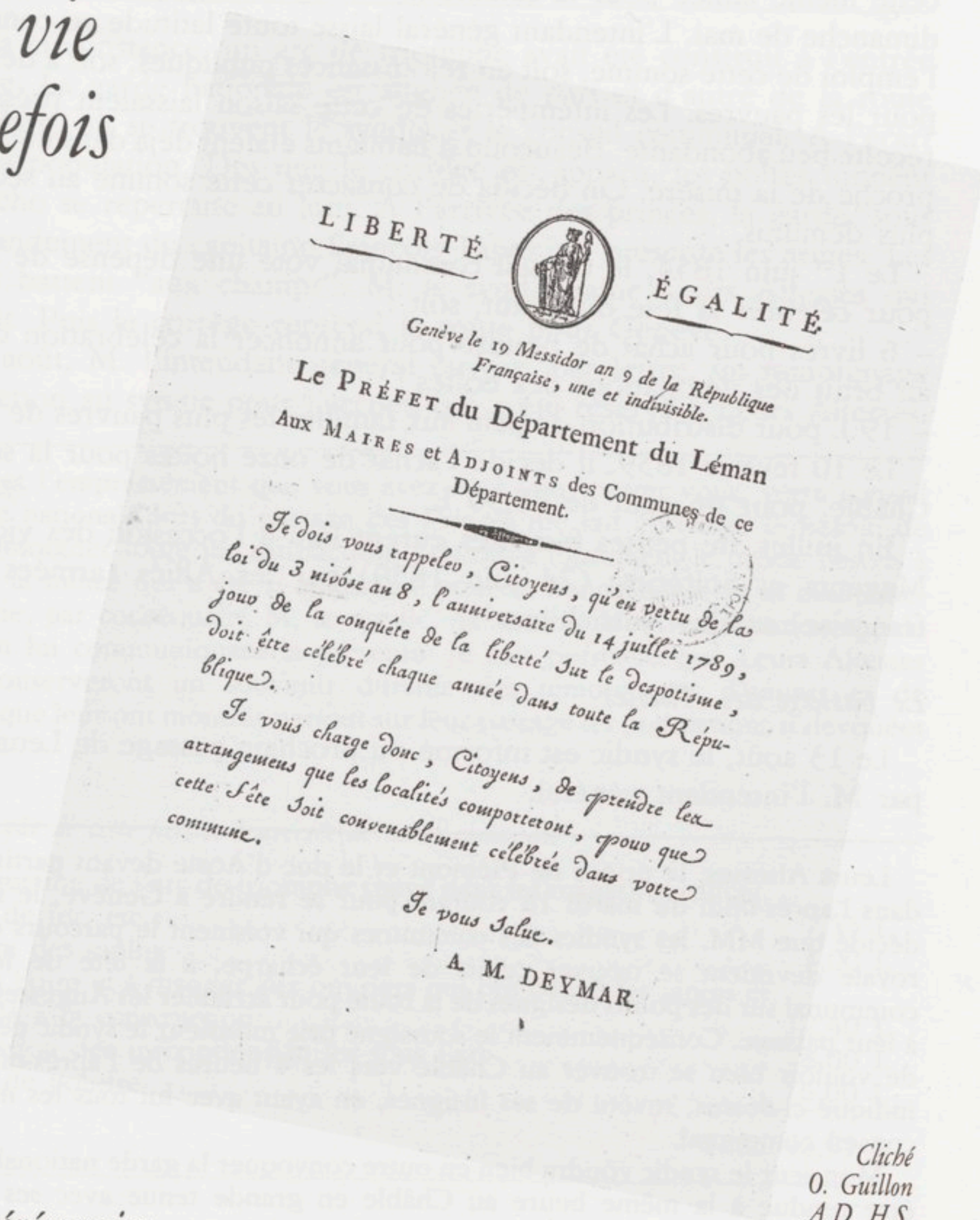
DE LA MARMORA.

Monsieur le Syndic de la Commune

d

L'institution de la fête nationale sarde en 1854.

La vie autrefois



Fêtes et cérémonies

En 1793, on a planté l'arbre de la Liberté au Châble.
Le préfet du département du Mont Blanc invite les maires, en 1801,
(19 messidor an IX) à célébrer l'anniversaire du 14 juillet 1789.

Sa Majesté Charles Albert, roi de Sardaigne, et sa suite ont traversé Le Châble en 1834. Un arc de triomphe a été construit à l'entrée du village par M. Mollot, employé du Génie de Saint-Julien, pour un coût de 10,45 L.

1851 : Institution de la fête du Statut.

Le 29 avril 1853, une somme de 25 livres a été inscrite au budget de cette même année pour la célébration de la fête du Statut du deuxième dimanche de mai. L'intendant général laisse toute latitude au conseil pour l'emploi de cette somme, soit en réjouissances publiques, soit à des secours pour les pauvres. Les intempéries de cette saison laissaient présager une récolte peu abondante. Beaucoup d'habitants étaient déjà dans une situation proche de la misère. On décida de consacrer cette somme au secours des plus démunis.

Le 1^{er} juin 1854, le conseil communal vote une dépense de 25 livres pour célébrer la fête du Statut, soit :

- 6 livres pour achat de poudre pour annoncer la célébration de la fête au bruit des détonations des boîtes ¹ ;
- 19 L pour distribution de pain aux familles les plus pauvres de l'endroit.

Le 10 février 1859, il décide l'achat de onze boîtes pour la section du Châble, pour un coût de 68,30 L.

En juillet, de petites festivités eurent lieu à l'occasion des victoires de Magenta et Solférino (24 juin 1859) par les Alliés (armées sarde et française) sur les Autrichiens ².

Le passage des Altesses

Le 13 août, le syndic est informé du prochain passage de Leurs Altesses par M. l'intendant général.

Leurs Altesses, le prince de Piémont et le duc d'Aoste devant partir d'Annecy dans l'après-midi du mardi 16 courant pour se rendre à Genève, le soussigné a décidé que MM. les syndics des communes qui voient le parcours de la route royale devraient se trouver ceints de leur écharpe, à la tête de leur conseil communal sur des points désignés de la route pour acclamer les Augustes voyageurs à leur passage. Conséquemment le soussigné prie monsieur le syndic de Beaumont de vouloir bien se trouver au Châble vers les 4 heures de l'après-midi du jour indiqué ci-dessus, revêtu de ses insignes, en ayant avec lui tous les membres du conseil communal.

Monsieur le syndic voudra bien en outre convoquer la garde nationale qui devra être rendue à la même heure au Châble en grande tenue avec ses officiers et

1. Une boîte était une sorte de petit mortier constitué par une pièce de fonte cylindrique d'environ 15 cm de diamètre et 20 cm de hauteur ; en son centre, un trou d'environ 5 cm de diamètre est destiné à recevoir la poudre qui est bourrée avec du papier. La poudre est reliée à un cordon pour la mise à feu.

2. Nombre de Savoyards étaient incorporés dans l'armée sarde.

tambours en tête. Elle se déploiera en bataille sur les bords de la route en avant du village, et à l'arrivée du cortège les tambours battront au champ et la troupe présentera les armes.

Le soussigné compte sur l'empressement de MM. les syndics pour témoigner par sa présence de son dévouement et de ses sympathies pour les Augustes rejetons de l'Illustre maison de Savoie.

Pour la circonstance, un arc de triomphe avait été construit à l'entrée du village. La garde nationale est alignée de part et d'autre de la route près de l'arc, où se trouvent le syndic et le conseil communal. A l'écart se tient la population. Dès que le cortège est apparu, les boîtes tonnent et leur écho se répercute au loin. A l'arrivée des princes, la garde, sous le commandement du capitaine François Taponier, présente les armes. Les tambours battent "aux champs". M. le syndic salue Leurs Altesses qui répondent. Puis le cortège reprend la route pour Genève.

Le 20 août, M. l'intendant général envoie, par lettre, un témoignage de satisfaction au syndic pour l'accueil qui a été réservé à Leurs Altesses.

Le zèle et l'empressement que vous avez eu à vous poster vous, votre conseil et la garde nationale lors du passage des Princes me fait éprouver le besoin de vous en témoigner toute ma satisfaction. J'éprouve également le même besoin à l'égard de la milice qui a été si admirable pour sa bonne tenue et sa discipline. Je vous prie, par conséquent, M. le syndic, de vouloir bien le lui témoigner de ma part en lui communiquant la présente. Je suis persuadé que Leurs Altesses Royales conserveront un souvenir durable des témoignages d'amour et de sympathie que leur ont montrés partout sur leur passage les populations si dévouées de ce pays.

Voici le coût de cette furtive traversée de notre commune :

- Construction de l'arc de triomphe (payé dans les magasins, calicot, fil, fil de fer, etc.)	7,55 L
- Charroi des sapins	3,00 L
- Payé à boire et à manger aux ouvriers qui ont coupé les sapins et travaillé à la construction	12,40 L
- Impression des inscriptions mises sous l'arc	8,00 L
- Achat de poudre	16,00 L
	<hr/>
	Total 46,95 L

Une visite épiscopale à l'occasion de la confirmation (5-6 juillet 1866).

La paroisse est en fête ! Au Châble, les habitants ont dressé un arc de triomphe et décoré le village de feuillages, sapins et guirlandes ; il en est de même à Jussy et à Beaumont.

Monseigneur Magnin, évêque d'Annecy, arrive au Châble le 5 juillet à 6 heures du soir. Il est reçu par le conseil municipal et complimenté par le maire Jérémie Girod. Puis par une pluie "à ciel ouvert", il gagne le chef-lieu où l'attendait la population ; à l'entrée du village, une quarantaine de petites filles, toutes de blanc vêtues et portant des oriflammes, ont entouré la voiture de Sa Grandeur.

Pendant que les "boîtes" tonnaient et au son des cloches, Monseigneur est arrivé en traversant la route et les alentours de l'église garnis de sapins et de guirlandes ; ensuite il a visité l'église, trouvant le tout propre mais non riche... Puis M. le curé lui a montré l'état moral de la paroisse qui était loin d'être satisfaisant.

Le lendemain, cérémonie de la confirmation aux enfants... Monseigneur et sa suite sont repartis vers les quatre heures du soir.

En 1884, une somme de 30 F est votée par le conseil municipal pour célébrer dignement la fête nationale du 14 juillet ³. Notons que depuis, facilité par la constitution de la Fanfare, de nombreuses fêtes sont organisées par cette société au Châble. Il en sera de même à Beaumont deux ans plus tard avec la constitution de la Société Chorale. Nous en parlons dans le chapitre « Sociétés ».

La fête patronale se déroule le dernier dimanche de décembre, saint Etienne étant le patron de la paroisse. Cette fête devint la "vogue". Dans les années 1880, Le Châble, en raison de la date tombant en période hivernale, décida de "faire la vogue" le premier dimanche du mois d'août, puis le dernier dimanche de juillet. Beaumont continua la tradition.

5 mai 1889 : la commune de Beaumont commémore le centenaire du 5 mai 1789, date de l'ouverture des Etats généraux qui préludèrent à la Révolution française. Un crédit de 40 F est voté par le conseil municipal, ainsi réparti : 10 F pour l'achat de poudre pour les salves d'artillerie ⁴ ; 20 F pour distribuer des secours aux malades et indigents ; 10 F pour l'illumination des bâtiments des deux écoles.

Anniversaires des annexions de la Savoie à la France

Quoique ce ne soit pas une fête, nous pensons utile de rappeler un événement auquel s'est associé, modestement il est vrai, la commune par la voix du conseil municipal. Pour commémorer l'annexion ⁵ de la Savoie à la France en 1792, le conseil général de notre département a décidé la construction, à Reignier, d'un asile de vieillards ⁶. Il est demandé à chaque

3. Organisée pour la première fois en 1885 par la fanfare qui, depuis, chaque année anime cet anniversaire.

4. Tirs de boîtes.

5. La première, hormis les invasions ou occupations.

6. Connu de nos jours sous le nom de Maison de Retraite.

commune de verser son obole. Nous citons ci-après la délibération prise le 15 février 1891 :

A l'unanimité, s'associe entièrement et de grand cœur aux intentions du conseil général de fêter dignement l'annexion de la Savoie à la France et de perpétuer le souvenir de ce grand événement par l'érection d'un asile de vieillards et incurables, d'autant plus que c'est joindre habilement l'utile à l'agréable. Vote à cet effet une somme de 100 F à prendre sur le budget de la commune, tout en regrettant de ne pouvoir mieux faire pour le moment.

A l'occasion du cinquantenaire de l'annexion de la Savoie à la France, le président de la République, A. Fallières, a effectué un voyage à travers les deux départements. En raison de l'amitié qui avait lié le sénateur Folliet au président, celui-ci avait tenu à saluer la veuve du sénateur, ce qui valut à notre village l'honneur d'accueillir le premier personnage de l'Etat, le mardi 6 septembre 1910. Il était accompagné notamment de MM. Gaston Doumergue⁷, ministre de l'Instruction publique, du général Brun, ministre de la Guerre. Nous donnons *in extenso* la relation de cette visite, faite par *Le Cultivateur Savoyard* du 8 septembre 1910.

M. le Président de la République, au cours de son voyage en Savoie, s'est arrêté mardi 6 septembre au Châble pour saluer la veuve de son ami le regretté sénateur Folliet. En prévision de cette visite, les habitants si républicains de cette localité avaient tenu à faire au chef de l'Etat une digne réception. Aussi la route nationale, qui traverse l'agglomération, était-elle bordée de sapins dans les branches desquels étaient piquées des fleurs multicolores ; de nombreuses guirlandes de buis agrémentées de dalhias de toutes nuances, rendaient le pavoisement encore plus coquet. Les couleurs nationales avaient été arborées à toutes les fenêtres, à tous les balcons⁸. Dans la cour précédant la maison de Madame Folliet, des plantes vertes avaient été rangées avec art par M. Tapponnier, le fleuriste du Châble bien connu.

Le cortège officiel arrive à neuf heures du matin. Tandis que la fanfare du Châble⁹ joue la Marseillaise, les pompiers rendent les honneurs. M. Fallières descend de son automobile. Il est reçu par M. Girod, maire, entouré de son conseil municipal. M. le Maire souhaite la bienvenue au Président et lui dit combien les habitants du Châble et de Beaumont sont fiers de l'honneur qui leur est fait. Puis le Chef de l'Etat s'avance vers Madame Folliet, dont l'émotion est à peine contenue, et lui serre la main.

Au moment où il remonte en automobile, trois gracieuses jeunes filles offrent à M. Fallières de magnifiques bouquets tandis que la fanfare attaque les premières mesures des Allobroges.

7. Il devint président de la République en 1924.

8. Nous pouvons constater que les habitants avaient fait un effort tout particulier pour décorer le village.

9. La fanfare était dirigée par son chef, M. Curval.

Inauguration du Monument aux Morts de la Guerre 1914-1918

La Première Guerre mondiale a été particulièrement meurtrière ; trente-neuf enfants de la commune sont morts pendant les cinquante-deux mois que durèrent ce conflit. Quelle somme de souffrances endurèrent ces soldats dans les zones de combats ! Que devait être l'agonie des mourants, loin des leurs ? Quelques-uns ont été ramenés au cimetière communal ; la plupart reposent dans les cimetières militaires dans les Vosges, à Verdun, en Champagne, en Artois. D'autres ont été portés disparus, ensevelis sous les bombardements.

Notre commune, comme toutes les communes de France, se devait de perpétuer leur mémoire. Un comité s'est constitué sous la présidence du maire dès 1919. Une souscription est lancée à l'aide de bulletins remis à tous les habitants et envoyés aux personnes originaires de la commune. Une somme de 10 500 F sera ainsi recueillie.

Le conseil municipal, en accord avec le comité, décide d'ériger un monument dans la cour de l'école du Châble, un autre, plus petit au cimetière et une plaque dans la salle de mairie. MM. Anthonioz Frères, marbriers à Carouge et Evian, sont pressentis pour construire ces monuments et remettront quatre plans différents.

Le choix étant fait, un devis s'élevant à la somme de 17 500 F est remis au maire. Le conseil municipal approuve et décide que le complément du financement sera assuré par les ressources communales. Le conseil municipal prie le gouvernement d'autoriser l'érection des deux monuments et de la plaque. Le monument du cimetière sera livré en août 1920, celui du Châble en décembre.

L'entreprise Clavenna, de la Croix de Rozon, exécute courant 1921 les travaux préparatoires (terrassements, maçonnerie) pour un coût de 2149,70 F. L'entreprise Anthonioz construit, par l'assemblage des dix pièces d'un poids total de 15 000 kilos, le monument du Châble, puis édifie celui du cimetière. Tout est prêt pour l'inauguration fixée au dimanche 17 juillet 1921.

Cette cérémonie empreinte de recueillement s'est déroulée avec le concours d'une assistance particulièrement nombreuse ; témoignage de souvenir des disparus et de sympathie envers les familles des victimes de la longue et cruelle épreuve que fut cette guerre.

En voici le compte-rendu dans *Le Cultivateur Savoyard* du 21 juillet.

C'est dimanche dernier qu'a eu lieu au Châble-Beaumont l'inauguration du Monument élevé à la mémoire des quarante héros de la commune de Beaumont morts pour la Patrie. Une foule nombreuse assistait à cette belle cérémonie.

Parmi les notabilités, nous avons pu remarquer : MM. Fernand David, sénateur, ancien ministre ; Henri Girod, maire de Beaumont ; Chautemps, Lachenal, Lachat,

COMMUNE DE BEAUMONT
(Haute-Savoie)

Comité d'Initiative des Monuments
AUX MORTS DE BEAUMONT
ET AUX COMBATTANTS DE LA GUERRE 1914-19

M

Afin de perpétuer le souvenir de nos morts glorieux et de célébrer dignement l'héroïsme de nos braves soldats, un Comité d'initiative, constitué dans la commune, se propose d'ériger :

Un Monument commémoratif dans la cour de l'Ecole du Châble.

Un Monument religieux au Cimetière.

Une Plaque commémorative des Morts de la Commune, à la salle de Mairie.

L'ensemble des travaux nécessitera une dépense évaluée à 12,000 francs, pour laquelle une somme de 8,000 francs a été offerte spontanément au sein du Comité.

Nous sommes persuadés, M. le Maire, que vous voudrez bien approuver notre initiative en apportant à cette œuvre de pieuse et patriotique reconnaissance votre généreuse et large collaboration.

A cette fin, nous nous permettons de vous remettre inclus un bulletin de souscription, que vous voudrez bien remplir, signer et retourner à l'adresse de M. Girod, maire, président du Comité.

Veuillez agréer, M. le Maire, nos distinguées salutations.

, avec nos remerciements anticipés, nos bien

LE COMITÉ.

*Le monument aux Morts
en construction.*



maires de Valleiry, Neydens et Présilly ; Rosay, président de la Section des Mutilés de Saint-Julien.

Le cortège formé des enfants des Ecoles, de la Compagnie des Sapeurs-Pompiers, de la Fanfare du Châble, de la Section des Mutilés de Saint-Julien avec son drapeau, des familles des disparus et des autorités, se rendit au pied du monument érigé près du bâtiment scolaire.

La remise du Monument à M. le Maire de Beaumont fut faite par M. Corajoud, trésorier du Comité. Mlle Claire Dubosson fit ensuite l'appel des Morts et le jeune Tissot, écolier, a déclamé « Aux Morts pour la Patrie » de Victor Hugo.

M. Henri Girod, maire, ainsi que M. Fernand David, sénateur, prononcèrent des discours patriotiques qui furent très applaudis. Enfin M. Rosay, président des mutilés, apporta le salut de ces derniers à leurs frères d'armes tombés pour "la cause du Droit et l'Honneur de la Patrie".

Cependant, une note discordante interviendra le 29 septembre 1921 par une lettre du ministère de l'Intérieur au préfet, transmise au maire par le sous-préfet le 12 octobre, dont voici la teneur :

Vous m'avez transmis le dossier du projet d'érection de Monument aux Morts et d'apposition d'une plaque commémorative présenté par le maire de Beaumont. Cette plaque commémorative, qui doit être apposée dans la grande salle de la mairie, est ornée d'un emblème religieux. Cette ornementation est en contradiction avec les dispositions de l'article 28 de la loi du 9 décembre 1905. Je vous prie d'appeler l'attention de la municipalité intéressée et lui demander de modifier le projet présenté.

Pour le ministre de l'Intérieur, le directeur.

Après discussion, le conseil municipal décide d'apposer cette plaque à l'église, en l'agrémentant d'un encadrement en marbre rose.

Les noms des victimes de la guerre de 1939-1945 seront gravés sur des plaques scellées en 1947 sur les deux monuments ainsi qu'à l'église et inaugurées le 15 août par le sous-préfet Henri Baud. Le cortège, parti du Châble vers Beaumont, sera escorté par la fanfare, les pompiers, les enfants des écoles et une foule nombreuse.

Le souvenir de Jérémie Mégevand

Le premier novembre 1928, sur la place de l'Eglise à Beaumont, une émouvante cérémonie s'est déroulée à l'occasion de la remise d'une plaque à la municipalité ¹⁰, en souvenir de la mort héroïque de Jérémie Mégevand,

10. Cette plaque fut apposée en mairie puis, lors du transfert de la mairie au Châble, à la demande de la famille Mégevand, la plaque a été scellée au cimetière près du monument aux Morts.

gendarme, qui rejoignait son nouveau poste au Tonkin à bord du paquebot *Cap Lay*. Ce dernier fit naufrage en 1928 en baie d'Along, proche du port de Haïphong, terminus de la ligne. Jérémie, après avoir sauvé plusieurs personnes, s'est noyé en allant au secours d'autres passagers.

Le capitaine de gendarmerie Raffort-Duretet, commandant la compagnie de Saint-Julien, retraça la carrière de Jérémie Mégevand et évoqua les circonstances de sa mort.

La Fête des Pompiers de 1896

Grâce aux archives de la compagnie, nous pouvons faire la relation de cette fête qui s'est déroulée le dimanche 9 août 1896.

Bien évidemment, un banquet est prévu. Le menu est composé au préalable par le conseil d'administration puis mis en concurrence auprès des restaurateurs du village. Ainsi pour cette fête, M. Borgel fit la soumission la moins élevée avec 2,50 F par repas, vin non compris.

La fête débuta le samedi soir par la retraite aux flambeaux. Le dimanche matin, à 9 heures, la compagnie fut passée en revue. A 11 heures fut servi le vin d'honneur offert par le sénateur Folliet. A midi, dans la remise Girod, le banquet fut égayé par de nombreuses chansons et par un discours prononcé par le sénateur. Le vin avait été offert par les officiers de la compagnie.

A l'issue du repas, chaque pompier rejoignit le poste que les officiers lui avaient assigné pour assurer la bonne réussite de cette fête. Cette dernière se poursuivit par un concours de tir à la carabine Buffalo-Stand, ouvert à tous. Le soir furent organisés un feu d'artifice et un bal.

La Fête des Pompiers en 1938

Le Cultivateur Savoyard dans son numéro du 18 août 1938, relate la fête des pompiers qui avait eu lieu le 14 août.

Le coquet village du Châble était en liesse. La compagnie des sapeurs-pompiers avait organisé sa fête, renouant ainsi une vieille tradition, perdue depuis la guerre. Elle s'est déroulée selon le programme établi.

10 h. 30, la compagnie est rassemblée sur la place publique avec, à ses côtés, la Fanfare du Châble. On note également la présence d'un officier de la compagnie de Présilly et du lieutenant commandant celle de Collonges-sous-Salève. Après les sonneries réglementaires, M. le Maire de Beaumont remet à trois sapeurs la médaille d'argent, juste récompense de 25 ans de présence à la compagnie, puis vin d'honneur offert par la municipalité. Ensuite, le cortège se forme pour se rendre au Monument aux Morts de la guerre, où une superbe gerbe de fleurs est déposée par le jeune capitaine commandant la compagnie, pendant l'exécution de la Marseillaise par la Fanfare ; puis c'est le défilé à travers le village au son d'entraînants pas redoublés.

A midi trente, tout le monde se retrouve à la Salle des Fêtes pour savourer le délicieux repas servi par le restaurant Grandchamp. Au dessert des discours furent prononcés par le capitaine du Châble, le président de la Fanfare, le lieutenant de Collonges et le maire de Beaumont qui présidait. Tous ont fait l'éloge de l'esprit de société qui règne chez les sapeurs pompiers ; puis ce fut le tour des chanteurs. A 20 heures, le bal est ouvert, il fut très animé et se prolongea tard dans la nuit. Le prix du banquet était de 15 F, vin compris.

Pour terminer, notons que la section de première intervention, avec un effectif de quinze hommes, qui a remplacé la compagnie de 45 hommes depuis 1955, est toujours très active.

Faits et événements anciens

Avant que ne tombent dans l'oubli certains faits ou événements peu connus des plus jeunes, il est temps d'en mentionner quelques-uns.

Lors d'épidémies de peste, les personnes atteintes de cette maladie étaient rassemblées en un lieu isolé, excepté dans les bourgs importants dotés de léproserie. Les traditions nous rapportent que, sur le territoire de la commune, les pestiférés étaient regroupés dans une cabane construite dans les bois, en bordure du chemin reliant Le Châble à Viry ¹¹, près du ruisseau dit "Nant de la Folle".

Lors d'une épidémie au XVII^e siècle, nous relevons en 1629 à Beaumont que, sur huit décès, six sont dus à la peste. L'année suivante, sur quatorze personnes décédées, huit le furent de cette maladie.

Ici était un hameau...

Au XVII^e siècle existait encore le petit hameau "Chez les Clèges", situé à l'ouest des maisons de "Chez Cuta". De nos jours, il n'en reste aucune trace, si ce n'est le lieu-dit "Les Clèges".

Les moulins de Cutaft

Ces moulins, propriété des chartreux de Pomier, fonctionnaient encore au XVIII^e siècle et avaient une certaine importance. Les propriétés de la chartreuse de Pomier étant déclarées « biens nationaux », les moulins de Cutaft seront vendus à Etienne Pissard le 3 thermidor de l'an IV (21 juillet 1796), puis connaîtront la décadence. Sur les ruines d'un de

11. Ce chemin est partiellement disparu.

ces moulins, M. Lachenal construira une scierie en 1910¹². Les autres bâtiments, non entretenus, disparaîtront sauf un peut-être, actuellement propriété de la famille Eusébio.

Le 29 mai 1793 : on a brûlé les titres de la chartreuse de Pomier avec les officiers municipaux en écharpe avec les citoyens, ceux de la présente commune¹³ qui étaient du fief de la cy-devant chartreuse étant joints avec d'autres des paroisses voisines ont subi le sort du feu à la dite chartreuse, toute la municipalité n'ayant pu s'y rencontrer par rapport à la troupe couchée au Châble et qu'il n'en avait pas été brûlé qui puisse porter préjudice au publique (*sic*).

Le jour de la Toussaint de 1823

La commune est en émoi... un vol a été commis à l'église au cours de la nuit précédente. Les paroissiens se rendant aux offices ont abondamment commenté ce délit dont voici la relation : « Des voleurs ayant forcé les barrots (*sic*) de la fenêtre à côté de la chapelle du Rosaire, sont entrés dans l'église où ils ont volé le calice avec sa patène en argent, la croix processionnelle en cuivre plaquée en argent, la boîte des Saintes Huiles, et morcelé le drap des morts ». Ces objets n'ont pas été retrouvés et le curé Vuarin a remplacé le calice ; il lui en a coûté 228 livres. Le calice lui appartient. Après le décès du révérend Vuarin en 1827, son frère, le célèbre curé de Genève, Jean François Vuarin, dans une déclaration datée du 21 août 1830, fait don de ce calice en argent à l'église paroissiale de Beaumont, ainsi que d'une somme de 427 F, due par le conseil de Fabrique de la paroisse de Beaumont. Seule condition à cet abandon : que soient célébrées cinq grand-messes pour le repos de l'âme du défunt.

L'armée de Bourbaki

Nous avons entendu les "anciens" parler du passage des soldats de l'armée de Bourbaki en 1871, et du souvenir pénible qu'ils en conservaient.

Après la bataille d'Héricourt (Haute Saône) du 17 janvier 1871, l'armée de l'Est, commandée par le général Bourbaki, en déroute, se réfugie en Suisse où elle sera internée. Puis ce sera le rapatriement. A ce sujet, nous citons un article du journal *l'Echo du Salève* du 18 mars 1871 :

Une partie du rapatriement des militaires internés en Suisse s'effectue par Saint-Julien. Aujourd'hui même, 16 mars, une première colonne de 1 500 à

12. Cette scierie sera détruite par un incendie en 1935, puis reconstruite et, vers 1965, transformée en habitation.

13. Beaumont.

2 000 hommes partira de Genève à 14 heures et stationnera à Saint-Julien. Nous nous sommes entendus avec l'autorité administrative pour les répartir entre Le Châble, Feigères, Viry et Thairy.

Le 20 mars 1871, le maire délivre un « bon pour 20 kilos de foin délivré à quatre chevaux du train des équipages, 1^{er} régiment, 19^e compagnie ; 0,25 F le kilo, soit 5 F ».

Toujours de *L'Echo du Salève*, en date du 25 mars : « Le rapatriement des militaires français internés en Suisse est terminé. La dernière colonne est arrivée hier jeudi à Saint-Julien. L'état sanitaire est bon ».

“La Scierie”

Au pied du Salève, près du lieu-dit “l'Orcené”, un endroit est appelé (encore de nos jours) “La Scierie”. En 1880, M. Bastian a vendu les bois de résineux (près de 37 hectares) de sa propriété sur le Salève, sise sur le territoire de la commune de Beaumont. Les deux acheteurs, l'un de Plan-les-Ouates, l'autre de Genève, décidèrent de débiter les bois au pied de la montagne.

Un arrêté préfectoral du 16 août 1880 a autorisé la construction d'une scierie actionnée par une machine à vapeur près du lieu-dit “l'Orcenaz” pour débiter les bois provenant de la forêt dite de “la Joux”, propriété de M. Bastian. Un autre arrêté a autorisé la vidange des bois par le couloir de “l'Orcenaz” et la construction de deux baraques, dont une à usage d'écurie. Le matériel comprenait, outre la machine à vapeur, deux scies battantes, une circulaire et divers outils. Pour les transports, deux chevaux et trois chars à quatre roues étaient nécessaires. Cette scierie temporaire a été entièrement détruite par un incendie le 23 octobre 1883.

Le Châble inondé les 21, 22 et 23 janvier 1910

A la suite d'une pluie diluvienne augmentée de la fonte des neiges sur le Salève, les ruisseaux en descendant ont grossi démesurément, provoquant notamment, par les débris charriés par les eaux, l'engorgement du lit du ruisseau de “Fontaine Froide”. L'eau est descendue sur une partie du chemin des Crêts et celui du Châble à Beaumont (CV 02) découvrant, par endroits, la conduite principale d'eau potable posée cinq ans plus tôt. Puis l'eau a dévalé dans le village du Châble, inondant caves et maisons d'habitations de plain-pied, au grand désarroi des habitants impuissants.

La pluie cessant, il fallut débarrasser la chaussée des gravats et réparer les dégâts. Pour le seul CV 02, ils ont été évalués à 600 F ; l'Etat a attribué une subvention de 309 F. Le maire a fait appel au dévouement des habitants du Châble, et la différence a été couverte par des prestations volontaires.

Une tombe burgonde (?) à Jussy

En 1921, la carrière de Jussy est en pleine activité ; on y extrait du gravier. Les ouvriers, en creusant, découvrent une dalle de pierre. Pour les besoins de l'exploitation, ils la déplacent et trouvent en-dessous les restes, presque en poussière, d'un corps humain. Je me souviens avoir entendu dire qu'il s'agissait d'une tombe, présumée burgonde ¹⁴, dont rien ne fut conservé.

Rattachement

En 1925-1926, les habitants du haut du village du Châble, dans la partie située sur le territoire de la commune de Présilly, ont demandé le rattachement à la commune de Beaumont à cause de leur proximité du Châble, et de leur éloignement de Présilly. Cette demande a été refusée.

Les Bohémiens

Terreur des enfants, ces nomades au teint basané vivaient en roulotte (plus ou moins en état) tirée par un cheval. Leur lieu de stationnement était le chemin des "Eplanes". Femmes et enfants mendiaient. On leur attribuait souvent quelques larcins. Plus rarement s'arrêtait une caravane, composée de plusieurs roulottes, certaines bâchées genre voiture du "Far-West". Je me souviens des passages de la tribu des "Manavets".

Le chapardage était courant, les femmes étaient le plus souvent accusées, parce qu'elles étaient vêtues de très longues robes avec de grandes poches, facilitant le camouflage de leurs larcins. Pendant leur séjour, les habitants fermaient soigneusement portes et volets. Ces nomades avaient souvent maille à partir avec la gendarmerie car, à tort ou à raison, ils étaient soupçonnés de vols. C'est avec soulagement qu'on les voyait "déguerpir".

Le mendiant

Souvent vêtu de haillons, il errait de village en village en quête d'un pot de soupe ou de quelques sous. Le soir venu, il cherchait un abri dans une grange ou une écurie où on voulait bien l'héberger. Rares étaient les semaines où il n'en passait pas. Plusieurs étaient connus dans la commune et y séjournaient à maintes reprises dans l'année. Lors du stationnement de la distilleuse (alambic) au Châble, il bénéficiait de la chaleur dégagée par cet appareil, et en profitait pour absorber force eau-de-vie.

Souvent le mendiant terminait sa vie au bord d'un chemin ou sous un abri. Nous ne mentionnerons qu'un seul décès, parmi d'autres. L'approbation par la junte municipale, le 18 mars 1860, d'une facture de

14. Burgonde : peuple du Nord installé en Savoie pendant près d'un siècle (443-534).

Louis Berthoud, voiturier au Châble : « 48,10 F pour transport d'un cadavre trouvé axphixié (sic) dans les neiges du Mont Salève dans le courant de l'hiver ».

Les calèches

Dans les années 20, je me rappelle du passage (que la guerre avait interrompu), de plusieurs calèches, chaque année au printemps. Après la saison hivernale sur la Côte d'Azur, où les cochers avaient promené les "touristes" en villégiature, ces voitures de louage se rendaient à Montreux, et même à Interlaken paraît-il. Courant septembre, elles passaient de nouveau, effectuant le parcours inverse.

Quelquefois, les cochers s'arrêtaient à l'hôtel pour se désaltérer et donner le "picotin" aux chevaux. Cela faisait notre joie, à nous les enfants, d'admirer ces belles voitures ; puis, ayant questionné les cochers sur leur travail, nous restions rêveurs en évoquant de si longs voyages.

Le château des Avenières

Je me souviens d'avoir souvent entendu parler, par les anciens, des nombreux charrois hippomobiles ou tirés par des bœufs, traversant Le Châble pendant les années 1906 -1907, venant de Saint-Julien et se rendant sur le chantier de construction de ce château qui domine Cruseilles.

La moraine à Bayard

Ainsi appelait-on le terrain très pentu situé au Châble, lieu-dit "Les Grandes Resses". Que de générations d'enfants se sont livrées aux plaisirs de la neige sur cette moraine ! Que de descentes enivrantes, se terminant quelquefois par une magistrale culbute ! C'est au cours de l'une d'elles que le futur chanoine Emile Berthoud, encore enfant, se cassa le bras gauche.

Par ailleurs, parlant de jeux de neige, nous avons vu, le soir, des plus grands montés cinq sur un bob, partir du Mont-Sion, se laisser glisser sur la RN 201 et, quand la neige était bien tassée, arriver à hauteur du réservoir des eaux de Saint-Julien (Cervonnex). Bien évidemment, une seule descente par soir était possible, car il fallait traîner le bob pour regagner Le Châble.

A Beaumont, c'était dans la moraine du château ou sur le chemin n° 1 que nous effectuions nos glissades, en partant du hameau de "Chez Marmoux" ; quand les conditions de neige étaient bonnes, le bob emmenait les jeunes jusqu'à Jussy.

Heureuse époque ! Les routes n'étaient pas encombrées de véhicules, qu'ils soient à... crottin ! ou à moteur. On avait beaucoup de plaisir, enfants,

à glisser sur la neige avec des douves de tonneau. Pour fixations nous n'avions que des lanières de cuir avec lesquelles nous attachions nos pieds chaussés de sabots ! Ainsi, avec cet équipement des plus sommaires, nous effectuions de bonnes descentes à la "station" de Beaumont-Le Châble !

Coutumes disparues

Les failles (ou brandons)

La veille du premier dimanche de carême, après l'école, nous nous rendions au Crêt, accompagnés par les plus grands, pour rassembler du bois mort, des épineux, etc. Plus le tas était grand, plus nous étions contents. Nous devons confesser qu'il nous arrivait de "chipper" quelques fascines dans les bois des alentours. Le dimanche, après les Vêpres (où bien souvent nous étions absents !), nous terminions la préparation. Le soir venu, le feu était allumé. A la lueur des flammes, nous dansions en chantant, tout en contemplant le rougeoiement d'autres feux allumés jusqu'au pied du Jura. Bien évidemment, semblable "cérémonial" se déroulait à Beaumont sur la moraine du château.

Au sujet de cette coutume, nous relevons dans le journal *L'Echo du Salève* du 16 mars 1867 la chronique suivante :

Dimanche dernier, à sept heures du soir, le bassin de Saint-Julien et le pays de Gex offraient un magnifique spectacle. Plus de cinquante feux placés à différentes hauteurs, éclairaient la montagne et la plaine. C'était le dimanche des Brandons. Bécherelle nous apprend que le dimanche des brandons se disait anciennement du premier dimanche du carême parce que, ce jour-là, le peuple allumait des feux, dansait à l'entour et parcourait les rues et les campagnes en portant des brandons ou des tisons allumés.

Cet usage n'était autre chose que les restes d'une fête que l'on célébrait anciennement en l'honneur de l'agriculture. Nous lisons en effet dans Virgile (*Géorgiques*, livre 2, traduction de l'abbé Delille) qu'« au commencement de l'année (l'année commençait le 1^{er} mars), les Romains invoquaient les dieux qui présidaient à l'agriculture pour se les rendre favorables. Ces fêtes en l'honneur de Cérès s'appelaient Ambarvalia, parce que la victime faisait le tour des champs... ».

Les allouilles

Ce même dimanche, nous étions vraiment très occupés ! Il y avait également les allouilles. En quoi consistait cette coutume ? Les plus grands avaient soigneusement noté les mariages célébrés l'année précédente et, tous ensemble, nous nous rendions devant le domicile des nouveaux mariés

en criant : « Aux allouilles, aux allouilles », jusqu'à ce qu'une fenêtre ou une porte s'ouvre et que noix, noisettes, bonbons, quelquefois des sous, soient jetés sur la route où l'on se disputait pour les ramasser.. C'est avec envie que nous regardions les paniers ou les sacs bien remplis de nos camarades !

Le charivari

Dans le courant de la semaine de la célébration du mariage d'un veuf avec une jeune fille ou d'une veuve avec un célibataire, les jeunes gens du village se rassemblaient le soir venu, munis de casseroles, clochettes, tambours, etc. et se rendaient près du domicile de l'intéressé(e). A grand renfort de bruit produit par ces "instruments" disparates, ils criaient : « Charivari, charivari ». Le plus souvent la porte s'ouvrait et le maître (-esse) des lieux offrait des boissons, plus rarement une collation.

S'il nous arrivait de ne pas être reçus, le tapage s'amplifiait. Au Châble, en 1920, un charivari dégénéra à la suite d'un refus. Des dégâts furent commis et une plainte fut déposée. Depuis, cette coutume a disparu.

Notons que le mariage entre veuf et veuve ne donnait pas lieu à charivari.

La météo des anciens

Dans ma commune, essentiellement rurale, on attachait une importance certaine au temps des lendemains, en raison de la lenteur des travaux, en général effectués manuellement. Au cours des ans, au fil des saisons, des remarques ou observations faites permettaient d'apporter quelques éléments d'appréciation quant aux prévisions du temps. Nous en rapportons quelques-unes.

Tout d'abord, les signes avant-coureurs de mauvais temps ou de changement :

- trois jours après une forte gelée blanche, la lavée (la pluie) ;
- quand la teinte du rocher de la Grande Paroi devient sombre ;
- dans le mur d'une maison ancienne, une pierre devient humide : il s'agit d'un grès poreux qui subit l'influence de l'humidité de l'atmosphère ;
- quand les hirondelles font du "rase-mottes" ;
- faisant face à l'ouest, si un nuage s'immobilise à l'extrême sud du Jura, au-dessus du Fort l'Ecluse ;
- de même, en regardant à l'ouest, si la chaîne du Jura et les villages du Pays de Gex paraissent plus rapprochés ;
- quand la lune "baigne" (halo autour de ce satellite) ;
- depuis environ 1880, année de la mise en service de la liaison ferroviaire Bellegarde-Annemasse, on a remarqué que, si l'on percevait le son du sifflet

de la locomotive annonçant l'arrivée du convoi en gare de Viry, de même que le bruit de roulement du train, on pouvait prévoir du beau temps ;
– lorsque l'on entend le tintement de la cloche de l'église de Saint-Blaise, le temps va changer.

D'autres signes, plus généraux, sous forme de dictons :

« Quand la lune se renouvelle en beau, trois jours après de l'eau ».

« Quand la lune se renouvelle dans l'eau, trois jours après le beau ».

Ci-après, extrait du journal *L'Echo du Salève* du 16 février 1867 :

« Au cinq de la lune, quel temps tout le mois donnera », c'est-à-dire : s'il pleut au cinquième jour de la lune, la pluie dominera jusqu'à la nouvelle lune ; s'il fait du vent, ce vent dominera ; s'il fait beau, il fera beau jusqu'à la nouvelle lune.

La lune rousse (nouvelle lune après Pâques) : « Commence en mouton finit en lion, commence en lion finit en mouton », c'est-à-dire commence en beau, finit en mauvais et inversement.

En mars lorsque l'"agace" (la pie) construit son nid très bas, dans une haie, un buisson, l'année sera venteuse. Elle le sera moins si elle le construit à la cime d'un l'arbre.

Notons que l'on utilisait un "baromètre" basé sur l'hygrométrie ambiante, constitué d'une petite branche de "voirne" (sapin), en forme de T, fixée à un support. L'extrémité de cette branche se relève par beau temps sec ; au contraire, à l'annonce très prochaine de pluie, elle se baisse.

LES ADMINISTRATIONS



Le Syndic de Bé... mon en mission importante pour Annecy...

Le tract distribué dans la commune.

LIBERTÉ.



ÉGALITÉ.

LOI du 28 Pluviôse an VIII.

ANGE-MARIE D'EYMAR, Préfet du Département du
Léman, nomme le Citoyen *Borgel, Jacques André, Notaire public*
pour remplir les fonctions de *Maire*
dans la Commune de *Beaumont Canton de Viry*
ordonne en conséquence qu'il les remplira après avoir prêté
serment entre les mains du Citoyen *Juge de Paix du dit Canton*
délégué à cet effet.

Genève, le 24 floréal an 8. de la République française,
une et indivisible.

Le Préfet,

et ch. D'Eymar

Le Secrétaire Général
de la Préfecture,

Taberlet

Syndics et maires

L'organisation administrative

Les règles pour présider aux destinées de la commune ont considérablement évolué depuis la Révolution française. Sous tous les régimes, la place de premier magistrat n'a jamais été une sinécure pour son titulaire.

En 1792, maire et conseillers (appelés officiers municipaux) sont élus et nommés par l'assemblée des citoyens. La durée de leurs fonctions sera éphémère : du 27 novembre au 22 janvier 1793.

Dès 1793 (an II), ce sera l'assemblée primaire, composée des citoyens payant une contribution directe de trois journées de travail¹ qui élira le maire et les officiers municipaux. L'assemblée de ces élus formera le conseil général.

Les citoyens âgés de plus de 21 ans, soumis au paiement d'une contribution directe et inscrits sur le registre civique du canton, ont élu l'agent municipal et son adjoint le 1^{er} brumaire an IV (24 novembre 1795) ; eux seuls administrent la commune sous la tutelle de l'administration municipale du canton, formée des agents municipaux des 14 communes du canton.

En 1800 et durant tout l'Empire, maire, adjoint et conseillers municipaux sont nommés par le préfet.

Ainsi que nous l'avons décrit par ailleurs, Beaumont fit retour à la couronne de Sardaigne en 1815 (20 novembre). Dès cette date, un syndic et quatre conseillers forment le conseil communal (comme avant 1792) et sont nommés par l'intendant. A partir de 1817, ils le seront sur une liste de noms présentée par les électeurs. Dès 1832, le vice-intendant désigne trois conseillers adjoints pris parmi les personnes les plus imposées de la commune pour doubler le conseil communal : c'est le conseil double.

1. La loi du 22 décembre 1789, applicable en Savoie dès novembre 1792, dit que seuls sont électeurs les citoyens qui paient une contribution directe au moins égale à la valeur locale de trois journées de travail. Ils se réunissent au sein de l'assemblée primaire.



NOUS INTENDANT GÉNÉRAL

D'ANNECY,

EN vertu de la faculté qui Nous est conférée par les Royales-Patentes du 31 décembre 1815, et vu la lettre de la Royale Secrétairerie d'État pour les Affaires de l'Intérieur et des Finances, par laquelle S. E. Nous informe que Sa Majesté, en audience du *20 février* 184*6* a daigné confirmer M^r *Marin Paul* dans les fonctions de Syndic de la Commune d' *Beaumont* pour les années 184*4*, 184*5* 184*6*

MANDONS au Conseil Communal de procéder à la réinstallation de M^r *Marin* dans les fonctions susdites, en conformité de l'article 34 de l'Instruction Ministérielle du 30 mai 1840.

Donné au Bureau de l'Intendance Générale, le *28 février* 184*6*

L'INTENDANT GÉNÉRAL

H. V. de la Roche

Il se réunit notamment pour les questions financières (budgets, contributions, grosses dépenses).

Le statut constitutionnel du 4 mars 1848 a libéralisé le régime et complètement modifié l'organisation communale par la loi sur l'administration communale du 3 octobre 1848. D'après cette loi, les conseillers communaux sont au nombre de 15 et élus par les plus gros contribuables, "les plus imposés", dont le nom figure dans le rôle des contributions directes de la commune, pour un nombre correspondant à 10 % de la population pour les 500 premiers habitants, ce qui est le cas de Beaumont ; ils sont ainsi "sélectionnés" et s'occupent d'élire – entre autres – les magistrats municipaux. Les militaires décorés, les maîtres élémentaires (régents) munis d'un certificat de méthode, les commerçants, fabricants se trouvant inscrits au registre du commerce et occupant un local (habitation, boutique, ateliers) d'une valeur locative de 40 L, ont également le droit de vote. Les individus absolument illettrés ne sont ni électeurs, ni éligibles.

Le syndic est nommé par le roi et choisi parmi les conseillers. Il reste en charge trois ans et peut être confirmé ; il prête serment entre les mains de l'intendant général ou de son représentant. Les vice-syndics sont nommés par l'intendant général pour une année. Les communes de troisième catégorie, dont fait partie Beaumont, ont droit à deux vice-syndics.

Dans l'intervalle de leurs réunions, les conseils communaux sont remplacés par un conseil délégué. Le nombre des conseillers, comme celui des suppléants, est également de deux pour les communes de troisième catégorie. Le conseil délégué est principalement appelé à prendre, en cas d'urgence absolue, les délibérations qui seraient de la compétence du conseil communal. Les conseillers délégués sont nommés par le conseil communal à la majorité absolue des voix. Ils sont choisis au sein de ce conseil. Leurs fonctions sont d'une année.

Les conseils communaux s'assemblent régulièrement deux fois l'an, dans le mois d'avril ou mai (session de printemps) et dans celui d'octobre ou novembre (session d'automne). Le jour de la réunion est fixé par le syndic avec l'approbation de l'intendant.

Le 20 février 1860 a lieu la dernière élection sous le régime sarde des membres de la "junte municipale" ² pris parmi les conseillers municipaux, au nombre de deux et deux suppléants.

L'annexion à la France remplacera toutes ces institutions. Dès 1860 et sous le Second Empire, le maire est nommé par le préfet et choisi parmi les membres du conseil municipal. Le nombre des conseillers municipaux est fixé à douze pour les communes de la taille de Beaumont.

2. La junta municipale remplace le conseil délégué.

Saint-Julien, le

186

Copie

Du nom de S^r Empereur,

Nous, Préfet de la Haute-Savoie,

Nata loi du 4 mai 1835,

Sur la proposition de M. le Sous-Préfet de
St-Julien,

Arrêtons:

Art. 1^{er}. M. Girard, (domicilié), membre du
Conseil municipal, est nommé maire de la
commune de Beaumont en remplacement de
M. Rabut, dont la démission est acceptée.

Art. 2. M. Girard, sera, avant d'entrer en fonctions,
prêter, devant le conseil municipal réuni à cet effet,
le serment prescrit par la loi.

Art. 3. M. le Sous-Préfet de St-Julien est chargé
de l'exécution du présent arrêté.

Année 1863, le 27 juin 1863

Le Préfet de la Haute-Savoie

Signé: Joseph Perrand.

Pour amplification,

Le Conseiller de préfecture, Secrétaire général,
Signé: L. Lalonde.

Pour copie conforme:

Le Sous-Préfet de St-Julien,

J. Jarry



En septembre 1870, l'Empire s'effondre et la Troisième République est proclamée³. Avec la loi du 20 janvier 1874 les maires et adjoints sont nommés par le préfet ; avec celle du 12 août 1876, le conseil municipal élit le maire-adjoint parmi ses membres au scrutin secret, à la majorité absolue.

Vers 1877, les plus imposés étaient convoqués aux séances de conseil municipal où étaient délibérées certaines questions financières.

Quelques mésaventures et tribulations de syndics et maires

Un syndic bien « emmouscaillé »

On a volé le cachet (sceau) communal détenu par le syndic. Par lettre adressée à l'intendant à Saint-Julien, province de Carouge, le syndic, M. Grivet, relate les faits :



J'ai l'honneur de vous prévenir que hier, le 23 du mois d'août 1830, les voleurs sont entrés chez moi sur les dix heures et demie du matin pendant que la maison était seule. Ils ont forcé les barrots (sic) d'une fenêtre, ils m'ont pris six cents livres avec le cachet de la paroisse, et ce vol a été fait pendant que ma femme assistait à un service funèbre qui se faisait à la paroisse. J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre obéissant et fidèle serviteur.

Puis le malheureux syndic, très ennuyé, fait adresser une lettre à l'intendant par le secrétaire communal, dont voici le texte :

Monsieur l'Intendant,

Vous avez été informé, Monsieur, qu'il s'est commis dernièrement un vol chez le sieur Grivet, syndic de la commune de Beaumont et que dans le nombre des objets volés se trouve le cachet de la commune, d'où il peut résulter plusieurs inconvénients. D'abord par le motif qu'il ne peut plus être apposé sur les pièces qu'il est appelé à délivrer. Si les voleurs avaient commis ce vol dans l'intention de s'en servir et faire de fausses pièces, ce dernier motif me fait imaginer qu'il serait prudent de faire une remarque (sic) à celui que l'on fera faire, par exemple en faisant figurer le millésime⁴.

Comme il est urgent de remplacer le cachet, Monsieur le Syndic m'a chargé de vous consulter à ce sujet. Veuillez bien me faire part des mesures que vous croirez les plus convenables en cette circonstance.

Dans l'attente...

3. La Savoie, étant sous le régime sarde, n'a pas connu la Deuxième République.

4. L'intendant ayant donné son accord, un nouveau cachet fut commandé portant la date 1830. Il en coûta 8 L.

LA SALEVIENNE

4. route d'Annecy

74160 ST JULIEN-EN-GENEVOIS

Siret : 438 667 552 00014 - APE : 913 E

Une affaire embarrassante aux conséquences inattendues

Durant cinq ans, un bien curieux litige a opposé un propriétaire terrien à la commune.

En 1832, pour permettre l'élargissement du chemin du Châble à Beaumont par Jussy, un poirier a dû être abattu. Bien évidemment, le propriétaire a réclamé une indemnité... par devant le tribunal de préfecture de Saint-Julien. Une forte somme aurait été accordée au demandeur.

Cette affaire à rebondissements, avec un véritable chassé-croisé de correspondances, délibérations du conseil, etc., ne connaîtra son épilogue qu'en 1837.

Le 31 mars 1837, l'intendant a mandé l'adjudant du Génie Mollot de faire un rapport avec consultation de témoins sur l'emplacement, la taille, la grosseur, l'ancienneté, la valeur du bois et la production annuelle de cet arbre, abattu depuis cinq ans. Voici quelques-unes des estimations des "experts" :

Le syndic a dit que cet arbre était bien âgé, qu'il pouvait avoir cinq pieds de circonférence ce qui fait 1 pied 7 pouces de taille, que le produit de ce poirier était de beau fruit quoique sauvage et pouvait faire cinq seytiers de cidre lors d'une bonne récolte, et comme ces arbres saisonnent et en égard au gel on peut évaluer cette récolte à tous les quatre ans, ce qui produirait cinq seytiers dans trois ans (...) le bois peut avoir produit un moule valant trente livres et cinquante fascines valant huit livres ; il observe en outre que l'usage du pays lorsque l'on donne à faire le cidre est de laisser un tiers du liquide à celui qui a ramassé, pilé et pressé le fruit, en sorte que les deux tiers forment le revenu net.

Paul Marin dit que cet arbre pouvait avoir quatre pieds et demi de circonférence, qu'il pouvait durer encore douze ans avant de périr (...) que lui-même a un poirier plus gros qui, la meilleure année ne lui a produit que cinq seytiers mais que les deux années suivantes, il n'en récoltait pas, soit par rapport qu'il saisonne et au gel (...). Cet arbre peut avoir produit trois quart de moule de bois (...).

Claude Pillet (...) Il peut avoir produit un demi moule de bois évalué à vingt livres et porte à trois livres cinquante centimes le seytier de cidre ; cet arbre pouvait produire pendant 20 ans, les branches nuisaient au champ et gênaient sur le chemin pour le passage d'un homme à cheval [...]. Cet arbre était un peu vieux, mais pouvait produire pendant plus de trente ans (...). Symphorien Duchâble dit que l'arbre avait de cinq pieds et demi à six pieds de circonférence (...). Tous s'accordent à dire que cet arbre n'était pas très élevé, son tronc pouvait avoir de huit à neuf pieds jusqu'aux branches (...).

Les experts évaluent ensuite, suivant de savants calculs, le montant que devra toucher le propriétaire. Il accepte la somme de 36 L 90 à titre de dommage et demande que la commune prenne à sa charge les frais entraînés par la procédure que l'intéressé évalue à 72 L. Le conseil double, en juillet, à l'invitation de l'intendant, conteste cette note de frais et déclare ne vouloir payer que les frais du rapport Mollot, soit 21 L.

Pour clore ce litige, l'intendant, au vu de cette délibération, déclare le 5 juillet que la commune devra payer 25 L 27 à titre d'indemnité du dommage causé et 18 L 20 pour frais de procédure. A partir du 15 janvier 1851, en signe de protestation, le docteur Despré, syndic depuis près de quatre ans et qui fut contesté à plusieurs reprises, décide de « boycotter » les séances du conseil communal. En avril, il résilie le bail de location de la salle consulaire, située chez lui, puis démissionnera de ses fonctions de syndic.

Son successeur, après environ trois ans de mandat, sera violemment critiqué ; des propos injurieux sont même tenus à son égard, à tel point que l'intendant-régent, le 19 mars 1855, note au bas d'une délibération : « Les termes de cette délibération auraient dû être plus mesurés ! »

L'accalmie après la tempête

Sans doute dans un but d'apaisement, un décret royal daté du 24 janvier 1856 nomme un nouveau syndic en la personne de François Tapponnier du Châble, remplacé au terme de son mandat par Joseph-Marie Greffier de Beaumont.

La tempête après le calme

Le syndic doit faire face à des attaques sournoises, comme le 24 juillet 1859. Les séances des conseils, tant communal que délégué, deviennent houleuses.

Le 14 juillet, le syndic se rend à Annecy auprès de l'intendant général pour s'entretenir des affaires communales en instance. Rien d'anormal à cela semble-t-il.

Le 24 du même mois, au matin, les habitants, surpris, ont pu voir affichée en divers points de la commune une caricature représentant le syndic. Bien évidemment, cela alimente les conversations. Dans les cabarets ou auberges, les discussions vont bon train, souvent passionnées, les opinions étant divisées. Certains font des gorges chaudes, d'autres sont scandalisés.

Sans plus attendre, le syndic met au courant le bureau de la Sûreté Publique de Saint-Julien. Dès le lendemain, l'intendant général est informé. Des noms circulent...



Attendu que de forts soupçons tomberaient sur le secrétaire communal M. Pellet, individu très hostile à M. le Syndic ainsi que sur le conseiller Blanc Jules, le soussigné se rendra demain sur le lieu pour prendre des informations et recevoir la déposition de plusieurs individus dont M. le Syndic a témoigné le désir qu'ils

soient entendus. S'il parviendra à découvrir les auteurs, il ne manquera pas de les signaler à M. l'Intendant Général et de les dénoncer à l'autorité judiciaire pour la procédure voulue.

Le Délégué A. Biglione

Le 8 août, le syndic demande à l'intendant général la poursuite de l'instruction de cette affaire. Il semble qu'il n'en fut rien.

Nous donnons ci-après de larges extraits de délibérations qui témoignent de l'état d'esprit qui régnait.

Le 13 novembre, durant une longue séance du conseil communal, diverses factures de créanciers pour travaux et fournitures de gravier pour les chemins sont vérifiées. Un différend surgit à l'examen de la créance du syndic, qui est sérieusement épluchée : on lui reproche d'avoir subtilisé du gravier appartenant à la commune. En juillet 1859, un stock de 88,898 m³ de pierres cassées et de gravier a été constitué. Lorsqu'on a voulu les faire transporter sur les chemins, le conseil délégué a fait mesurer le cubage de ce tas afin d'en permettre la mise aux enchères. Il ne restait plus que 63,887 m³. Où donc sont passés les 25 m³ manquants ? Par de savants calculs, on essaye de le savoir.

Tout d'abord, le syndic reconnaît avoir pris, sans autorisation, 2,50 m³. Ensuite, le carrier qui a extrait le gravier à raison de 0,60 L le mètre cube, s'étant plaint de n'avoir pas gagné pour le travail effectué « l'eau qu'il avait bue », le vice-syndic lui en avait porté 5 m³ de plus.

Entre les deux mensurations, il s'est écoulé un an ; durant ce laps de temps, les tas de pierres se sont affaissés, affaissement évalué à 5 m³. Le gravier, qui est presque de la terre glaise, s'est fortement resserré, d'où une diminution évaluée à 6 m³. On évalue également la "bonne mesure" à 3,50 m³, cela donne un total en diminution de 22 m³. Il manque encore 3 m³ ? Le syndic ayant reconnu avoir distrait 2,50 m³, rien ne prouve qu'il n'en ait pas pris davantage ! Par ailleurs, le syndic a déjà perçu une somme de 12 L pour 4 m³ de pierres transportées sur un chemin de dépouille non classé et entretenu par les propriétaires riverains. On fait remarquer que le syndic a aussi un champ desservi par ce chemin !

Pourquoi accorder au syndic, qui n'a pas pris l'avis du conseil délégué avant de mettre quelques tombereaux de pierres sur ce chemin, ce qu'on refuserait à un particulier ? Ce serait donner l'exemple du scandale...

Le triste rôle joué par le syndic dans ces réparations de chemins – on le voit abandonner ses fonctions pour se faire entrepreneur de gravier – disputant quelques misérables intérêts avec la commune au lieu d'imprimer une direction intelligente aux travaux, va motiver un blâme que le conseil va lui adresser. Sept conseillers se sont prononcés pour cette sanction, deux se sont abstenus, deux autres avaient quitté la salle au milieu de la séance.

Le 17 novembre de cette même année 1859 a lieu une séance particulièrement agitée. Les conseillers communaux sont appelés à procéder à l'élection des deux conseillers délégués et des suppléants. Le syndic propose de voter pour un conseiller au Châble et un à Beaumont. Si les conseillers acceptent sa proposition, il veut que l'on vote en premier pour Le Châble et ensuite pour Beaumont. Huit conseillers protestent et veulent un vote libre.

Se faisant autoritaire, le syndic proclame que, si le dépouillement des votes ne donne pas un résultat conforme à sa proposition, il annulera le vote. Alors le secrétaire fait lecture d'un article de loi sur la nomination des conseillers délégués : on peut les nommer indifféremment dans l'une ou l'autre section. A plusieurs reprises, le syndic répète qu'il voulait l'exécution de sa volonté. Si on lui désobéissait, il annulerait tout.

On passe néanmoins au vote pour un premier conseiller délégué. 14 votants : 8 voix à Jules Taponier du Châble, qui est déclaré élu.

On passe au scrutin pour le deuxième conseiller. Le dépouillement commence. Il s'avère que François Conversy du Châble a déjà 5 voix, alors que deux autres conseillers de Beaumont n'ont chacun qu'une voix. Le syndic, irascible, d'un mouvement subit et violent, prend les bulletins dépouillés et ceux restant dans l'urne, les fait jeter au feu, puis lève la séance en disant qu'on ne se conformait pas à ses ordres. Il refuse de signer le procès-verbal, paraphé par tous les conseillers.

Au vu de cette délibération, l'intendant général nomme un délégué pour se rendre à Beaumont à la séance du conseil communal pour « faire en sorte de ramener l'union parmi les membres du dit conseil et, cas échéant, prendre toutes mesures qu'il jugera convenables dans l'intérêt public ».

Lors de la séance du 22 novembre, il est procédé à un vote pour élire le deuxième conseiller délégué ainsi que les deux suppléants. Il y a 13 votants sur les 14 conseillers présents. François Conversy du Châble est élu avec 7 voix. Pour les suppléants, 9 conseillers ont voulu prendre part au vote, les 5 autres ont refusé en signe de protestation parce qu'il n'y avait pas de conseiller délégué à Beaumont. Notons que la présence du délégué de l'intendant général a été efficace.

Il semble qu'une certaine suspicion continue à se manifester envers le syndic. En effet, au cours de sa séance du 27 novembre, le conseil revient sur sa gestion. Une commission, composée de trois conseillers, a "épluché" un compte de déboursés et de quelques voyages et dressé un rapport. Ce dernier fait ressortir que le syndic n'a pas fait, ou ne devait pas faire, tous les voyages portés dans sa note ; et que, notamment, la requête des habitants de Jussy pour s'adjoindre à la section de Beaumont étant une affaire privée, les frais ne doivent pas être à la charge de la commune.

Les sept voyages à Saint-Julien sont réduits à trois, etc. Le conseil unanime, moins le syndic, approuve la note de frais ainsi réduite à 32 livres :

12 juillet	Course à Saint-Julien pour passer procuration au procureur	4
25 juillet	Voyage à Saint-Julien pour informer le procureur de Chambéry	4
12 novembre	Voyage à Saint-Julien pour faire assigner les héritiers de Révérend Duffour	4
	Achat d'une écharpe	18
	Payé à un menuisier de Thairy pour visite de la toiture de l'église	2
	Total (en livres)	32

Le nombre des conseillers municipaux, égal dans chacune des deux sections, créa des difficultés au sein de l'assemblée communale, notamment lors d'élections des maires et adjoints. L'égalité des voix favorisait, après trois tours de scrutin ⁵, le candidat le plus âgé. Ce fut le cas lors de l'élection du maire en mai 1900. Ce dernier démissionne l'année suivante, abandonnant également ses fonctions de conseiller municipal de la deuxième section (Le Châble). Pour élire un maire, le conseil municipal doit être au complet. En conséquence, les électeurs du Châble sont convoqués le dimanche 4 août afin d'élire un conseiller.

Le bureau n'ayant pu être formé, le scrutin n'a pas eu lieu. L'élection a été reportée au dimanche suivant 11 août.

Le journal satirique de Genève *Le Guguss* s'est emparé de l'événement pour en faire un pamphlet reproduit ci-après.

Le 25 du même mois, par acclamation, les conseillers nomment le sénateur A. Folliet au poste de maire ⁶. Son autorité et sa grande expérience apportent la quiétude au sein du conseil municipal trop longtemps divisé.



5. Au troisième tour, à égalité de voix, le plus âgé est élu.

6. M. Folliet avait déjà été conseiller municipal à plusieurs reprises.

MAIRES, AGENTS MUNICIPAUX, SYNDICS DE 1792 A 1940

CONVENTION (<i>maires</i>)	
1792 Jean-Claude Taponier (à titre provisoire, 2 mois)	1793 Jacques-André Borgel
DIRECTOIRE (<i>agents municipaux</i>)	
1795 Jacques-André Borgel	1797 Paul Marin ⁷
CONSULAT ET EMPIRE (<i>maire</i>)	
1800 Jacques-André Borgel	
PÉRIODE SARDE (<i>syndics</i>)	
1817 Jean-Claude Pillet	1847 Docteur Victor Despré, (<i>conseiller d'arrondissement, 1871-1877</i>)
1818 Jean-Antoine Mabut	1852 Jean-Marie Blanc
1820 Joseph Bocquet	1856 François Taponier
1822 Jean Antoine Mabut	1859 Joseph-Marie Greffier
1829 Louis Mabut	1860 François Taponier ⁸
1830 Jacques Grivet	Marie Mabut
1834 Joseph Mabut	
1836 Jean-Antoine Mabut	
1841 Paul Marin	
SECOND EMPIRE (<i>maires</i>)	
1861 Marie Mabut	1863 Jérémie Girod
TROISIÈME RÉPUBLIQUE (<i>maires</i>)	
1871 Jean Gruaz	1900 Jacques Pillet
1874 Jérémie Girod	1901 André Folliet (<i>sénateur-maire</i>)
1878 Aimé Taponnier	1905 Jacques Coquet
1879 Eugène Taponnier	1908 Henri Girod (<i>conseiller d'arrondissement, 1921-25</i>)
1884 Pierre Mabut	1925 Alphonse Décart
1886 Claude Bayard	1932 Léon Taponnier
1888 Joseph Chassot	
1894 Eloi Lachenal	

Nous relevons que trois syndics se sont succédé au cours de l'année 1860. Cela appelle un commentaire. M. Greffier, syndic depuis février 1859, sera remplacé, suite aux élections du 4 février, par François Taponier. Ce dernier sera révoqué et remplacé par Marie Mabut.

7. M. Paul Marin fut révoqué pour avoir protégé des prêtres, par arrêté du Directoire de la République du 12 ventôse an VI (2 mars 1798). Il sera réélu syndic un mois plus tard.

8. « Considérant que Monsieur Taponier François, syndic de la commune de Beaumont ne paraît pas avoir accepté favorablement les conséquences du traité de Turin du 24 mars dernier ; considérant qu'il importe dans les circonstances actuelles d'avoir à la tête de chaque commune des hommes dévoués au nouvel ordre des choses qui se prépare ; Monsieur Taponier François, syndic de la commune de Beaumont, est révoqué de ses fonctions. Le conseiller municipal Mabut Marie est chargé jusqu'à nouvel ordre de l'administration de la dite commune ».

Au Châble, arrondissement de Beaumont, pays des
 Tonnes, y devait y avoir dimanche pas-
 sé des élections pour la nomination d'un maire et d'un
 adjoint, et celui qui avait les clefs du local de vote, c'é-
 tait précisément celui qui était candidat maire. Or,
 comme y faisait beau temps, il était parti aux champs pour
 moissonner, si bien que les électeurs pouvaient pas entrer
 à la Mairie, et y restaient tous devant la porte.
 Voilà que plus tard, le candidat-maire
 applique avec un char de blé,
 et aussitôt tout



le monde l'engueule. — 'Je me
 fout pas mal de vos élections, »
 qu'il leur a dit, « y fait beau, et je ramasse mon blé. »
 Tiens, ça a rendu furieux les rats-blancs de
 l'endroit, et l'élection a dû être renvoyée à un dimanche
 qu'y pleuvra. Ça s'arrange en famille, hein, dans le
 pays des mines de tonnes !

Les conseils communaux et municipaux

Ce chapitre consacré aux conseils communaux ou municipaux nous amène tout naturellement à essayer de connaître l'origine de l'animosité, manifestée quelquefois avec passion, entre Beaumont et Le Châble, et à nous efforcer d'en comprendre les motivations qui, à notre avis, sont diverses. Animosité éloignée dans le temps, certes, mais tenace et qui, fort heureusement, s'est estompée au cours du siècle actuel.

Une réponse possible peut nous être apportée par des faits, évoqués dans divers chapitres, tels que :

- appartenance à des régimes différents sous la féodalité ;
- religions différentes pendant l'occupation bernoise ;
- partage de la commune par les zones franches ;
- déplacement de l'économie.

Par ailleurs, si des tiraillements entre les habitants de Beaumont et ceux du Châble sont apparus au cours des ans, nous pouvons même avancer des siècles, la répartition du nombre des conseillers entre ces deux sections en est, à notre avis, également une des causes.

Nous avons dit des siècles ! En effet, dans une supplique adressée en 1760 au seigneur intendant de la province du Genevois, les habitants du Châble et de Jussy se plaignent de la mauvaise répartition des conseillers :

Supplient humblement les comuniers et habitans des comunautés du Châble et de Jussy en personne de honnêtes Pierre Jaquier et Humbert Portier à ces fins spécialement députés. Disons que le jour d'hier le sieur Berthollet, châtelain de Beaumont s'étant transporté au dit Beaumont pour procéder à l'éleision (sic) du syndic et de quatre conseillers suivant les nouveaux ordres qu'il a reçu il y survin les mêmes difficultés qu'il y avait déjà eu précédement par raport aux trois comunautés qui sont réunies pour faire le corps de cette paroisse que sont Beaumont, Jussy et le Châble et quoique l'on ait eu soin par le passé de nommer deux des conseillers pour la partie du Châble, un pour chaque village du dit

Châble ¹ lesquels dans les tems de passage peuvent à peine suffire, un autre à Jussy, les deux autres de la partie de Beaumont. Les habitans de Beaumont aians à leur tête Claude Greffier et Etienne Mégevand accoutumés à les gouverner à leur guise ont prétendu avoir trois conseillers de leur hameau et n'en nommer qu'un à Jussy et l'autre au Châble, ce qui serait très préjudiciable... puisque les deux hameaux du Châble étant situés sur le Grand chemin c'est à eux que toute la charge et la foule tombés, soit pour faire fournir des voitures à la troupe des guides, des logements, du fourrage et semblable incombences auxquelles un seul conseiller ne pouvoir suffire et servir au Châble tandis que les autres qui sont éloignés et au pré de la montagne ne souffriraient rien...

A ce qu'il vous plaise, monsieur, ordonner que dans les nominations à faire pour la formation du conseil de la dite commune de Beaumont, Jussy et le Châble on se conformera a ce qui a été observé ci-devant en prenant deux conseillers dans les hameaux qui forment le quartier de Beaumont, un dans celui de Jussy et les deux autres dans les deux hameaux du Châble.

Sont accordées les injonctions requises.

Fait à Annecy le 10 juin 1760.

Le temps n'apaisera pas le désaccord qui persistera malgré les changements de régime. Un seul remède interviendra : le sectionnement électoral qui, cependant, s'avèrera un palliatif ; les événements qui vont suivre nous le prouveront amplement.

La première élection après le "Statut" a eu lieu le 3 janvier 1849 ; les quinze conseillers communaux élus sont du Châble. Mécontentement des habitants de Beaumont, quelque peu apaisé par une élection complémentaire de trois conseillers de Beaumont, le 29 juillet de la même année. Il n'en sera pas de même lors du renouvellement partiel de trois conseillers le 12 août 1850. Les trois élus sont du Châble.

Courant janvier 1851, le vice-syndic J. Blanc, dans une lettre adressée à l'intendant général, dit que les conseillers, les électeurs et les plus fort imposés du chef-lieu, Châtillon, Fond de Beaumont, Prémacoux, les Travers, les Pralets, Chez Marmoux et Jussy, demandent notamment l'autorisation de faire nommer pour ces hameaux un nombre de conseillers proportionné à la population, faisant observer que dix conseillers étaient originaires de la section du Châble.

La lettre étant restée sans réponse, Blanc réitère sa demande le 31 mai de la même année, précisant :

La prochaine séance du conseil communal laisse prévoir de graves débats à ce sujet ; pour les prévenir, il est urgent qu'une décision intervienne (...) Supplie

1. A l'époque, Le Châble était composé de deux pâtés de maisons éloignés l'un de l'autre, désignés sous les noms de Châble-dessus et Châble-dessous ; plus tard, l'appellation est devenue Châble-haut et Châble-bas.

l'intendant général d'accueillir favorablement cette demande pour mettre fin aux luttes assez graves et sans cesse renaissantes de cette injuste répartition des conseillers.

Le 13 juin, dans sa réponse, l'intendant général dit que

cette requête a dû s'égarer ; vu la proximité des élections, votre lettre sera soumise au conseil délégué qui devra établir un projet de règlement de répartition à faire approuver par le conseil communal... Il importe que ce règlement ne comporte que deux ou trois fractions...

Sans plus tarder, le conseil délégué se met à l'ouvrage ! Le 28 juin, le projet de règlement est établi selon deux critères, à savoir le nombre d'habitants et la contribution foncière payée par l'ensemble des habitants de chacune des trois agglomérations principales, soit :

Pour la population :

Beaumont et ses hameaux plus Jussy	481 habitants
Le Châble avec Cutaft et les Martinets	262 habitants

Pour les contributions :

Beaumont, ses hameaux et Jussy	585,39 Livres
Le Châble avec Cutaft et les Martinets	230,10 Livres

Le règlement prévoit dix conseillers à Beaumont, cinq au Châble.

Soumis au conseil communal le 2 juillet, ce projet donne lieu à de sérieux accrochages entre les conseillers de Beaumont et ceux du Châble, ces derniers déclarant ne pouvoir l'approuver, les bases sur lesquelles il est fondé étant mensongères. Quant aux conseillers de Beaumont, ils déclarent se référer tant au recours sus-énoncé qu'au règlement dont ils ont présenté et soumis le projet. Ce à quoi la section du Châble fait observer que les conseillers qui ont fait la demande de répartition forment le conseil délégué et ajoutent... qu'ils réclament la séparation administrative.

Au vu du projet de règlement de répartition des conseillers et de la délibération précitée, l'intendance demande le 15 juillet un état des contributions foncières imposées aux trois sections, un état des électeurs², un état très exact du chiffre de la population dans chacune des trois sections.

Le 23 juillet, l'intendant général, au vu des documents demandés le 15 juillet, déclare... « il résulte que Jussy compte trop peu d'électeurs et que, placé plus près de Beaumont que du Châble, il doit être rattaché à Beaumont... ».

2. Beaumont, 28 électeurs ; Le Châble, 39 électeurs ; Jussy, 4 électeurs.

Suit l'arrêté comprenant sept articles, fixant la répartition des conseillers communaux. Nous ne citerons que les articles premier et troisième :

Article 1 – Les quinze conseillers de la commune de Beaumont sont répartis comme suit : dix appartiennent à la fraction de Beaumont, cinq à la fraction du Châble...

Article 3 – Les élections se feront dans une seule assemblée [...], seulement les électeurs de chacune des deux fractions voteront séparément, c'est-à-dire déposeront leurs votes dans deux urnes distinctes pour la nomination de leurs conseillers respectifs.

C'est le "sectionnement électoral".

Le 27 juillet, élection partielle pour cinq conseillers communaux. Les élus sont tous de Beaumont. Séance tenante, les électeurs de la section du Châble adressent à l'intendant général une vive protestation dont voici quelques extraits :

Nous venons protester et protestons contre cette élection :

1. Parce que, d'après la délibération du 2 juillet 1851 relativement à la répartition des conseillers par bourgade, le conseil communal a reconnu que les bases d'après lesquelles le conseil délégué avait proposé la répartition étaient captieuses, mensongères et erronées, mais qu'il était prêt à admettre, d'après l'application véridique de l'article 70, la répartition des conseillers en trois bourgades et ce d'après la population exacte et le cens de chaque bourgade.

2. La bourgade (village) de Jussy, qui devrait avoir trois conseillers suivant la population... ayant été agglomérée, sans motif et sans aucune délibération préalable du conseil communal, à la bourgade de Beaumont... Nous demandons à ce qu'il soit procédé à un nouveau recensement et à de nouvelles élections.

Suivent les signatures.

Le 26 août 1851, l'intendant général a émis son avis au bas : "Attendu que l'élection dont est plainte a eu lieu régulièrement, conformément au règlement de répartition des conseillers de la commune de Beaumont dûment approuvé le 23 juillet proche passé. Disons qu'il n'y a lieu à s'arrêter à la protestation ci-dessus..."

Les esprits sont-ils apaisés dans la commune ? Non. Le feu couve sous la cendre !

Des habitants de Jussy adressent un recours à l'intendant général, le 20 janvier 1852, et demandent leur séparation de la section de Beaumont et leur rattachement à celle du Châble. Une fois de plus, les habitants du Châble protestent contre les bases adoptées dans le règlement du 23 juillet précédent, dans lesquelles on a omis la population flottante de cette section où habite un nombreux personnel des douanes. A la demande de l'intendant général, le conseil délibère le 29 avril sur les deux recours formulés par les habitants de Jussy et du Châble. Les conseillers du Châble (cinq)

soutiennent l'exactitude de l'exposé formulé dans leurs recours. Ceux de Beaumont et un de Jussy (sept au total) repoussent en termes plus ou moins mesurés les deux requêtes.

L'intendant général semble être décidé à régler ce différend. A cet effet, par ordonnance en date du 19 juillet, il délègue M. Deléglise, secrétaire du bureau de l'intendance générale, pour se rendre sur les lieux et s'assurer :

- des véritables intentions des chefs de famille de Jussy relativement à leur annexion à Beaumont ou au Châble ;
- du chiffre exact de la population de chaque section ;
- du chiffre exact des contributions payées par les habitants de chacune d'elles.

M. Deléglise s'est rendu à Beaumont le 25 juillet. Au vu du résultat de ses investigations, l'intendant général prend un arrêté :

Nous, Intendant général de la division administrative d'Annecy,
Vu le règlement pour la répartition des conseillers communaux de Beaumont (...) du 23 juillet 1851 (...);

Vu le recours des habitants de Jussy du 20 janvier 1852 ;

Vu le recours des habitants du Châble du même jour (...);

Vu notre ordonnance du 19 de ce mois par laquelle nous avons délégué M. Deléglise (...);

Où le rapport du dit délégué d'après lequel tous les chefs de famille de Jussy, à l'exception de trois, demandent réellement leur annexion à la section du Châble où ils envoient déjà leurs enfants aux écoles, quoiqu'il y ait également des écoles à Beaumont ;

Vu le recensement de la population de la commune fait par le dit délégué en contradictoire de monsieur le syndic de Beaumont et d'un conseiller du Châble, d'après lequel la population de Beaumont et de ses dépendances est de 418 habitants et celle du Châble et de Jussy et de leurs dépendances de 492 habitants ;

Vu les états de dépouillement des contributions payées par les dites sections, y compris l'octroi communal, lesquels ont été dressés par le secrétaire de la commune, d'après lesquels les habitants de la section de Beaumont paient 464,19 L et ceux du Châble et de Jussy 551,19 L ;

Nous modifions comme suit le règlement précité du 23 juillet 1852, dont tout le surplus est maintenu en vigueur :

Article 1 – Le hameau de Jussy et ses dépendances est séparé de la section communale de Beaumont et réuni à celle du Châble avec laquelle il ne formera qu'une seule et même section dénommée section communale de Châble-Jussy.

Article 2 – Des 15 conseillers de la commune de Beaumont, sept appartiendront à la section de Beaumont et huit à celle du Châble-Jussy.

Article 3 – Les élections qui auront lieu incessamment se feront en conformité de la présente ordonnance qui sera publiée dimanche prochain à l'issue des offices divins.

Annecy, le 30 juillet 1852, signé Craveri.

Un calme précaire paraît revenu quand une nouvelle “pomme de discorde” survient avec une protestation des conseillers de Beaumont.

Le conseil communal au cours de diverses séances de 1855 décide :

1. la suppression des corvées pour l'entretien des chemins et les substituer par voie d'adjudication ;

2. la création de nouveaux chemins ;

3. l'établissement d'un bureau de distribution postale au Châble ;

4. le changement du nom de la commune ;

5. la publication des actes municipaux au Châble ;

6. la construction d'un bâtiment pour écoles à Beaumont ;

7. l'institution d'une taxe sur les chemins.

Les conseillers de la section de Beaumont ont adressé une lettre de protestation à l'intendant général le 18 janvier 1856, faisant remarquer :

1. Les gens de la campagne font des corvées sans s'en apercevoir et sans perte de temps lorsqu'on a soin de choisir les époques de l'année où le travail des champs ne les occupe pas, tandis que, si le rôle des corvées vient à être exigible en argent, les contributions, déjà si lourdes, deviendront intolérables, surtout dans un moment où la pénurie d'argent se fait sentir. Un grand nombre de petits cultivateurs qui peuvent faire des corvées ne pourront pas les racheter en argent...

2. Avant de créer de nouveaux chemins qui seront un surcroît de dépenses, il serait plus conforme de perfectionner ceux existant. Vouloir tout faire à la fois, c'est courir le risque d'échouer partout...

3. La création d'un bureau de distribution postale au Châble occasionne des dépenses que ne justifie point l'utilité de cette création qui ne profite qu'au Châble... La commune est trop rapprochée de Saint-Julien pour avoir besoin d'un bureau de distribution.

4. On ne s'étendra pas sur l'étrange prétention manifestée par les conseillers du Châble de changer le nom de la commune. Beaumont, le village de l'église, est le point central de la commune, tandis que Le Châble est à une des extrémités et en partie sur la commune de Présilly. Beaumont possède église et cure neuves. *(Suit un exposé contestant les chiffres de la population des deux sections)*... Si Le Châble paie plus de contributions, il faut l'attribuer aux impôts mis sur les aubergistes, mais cela ne rend pas Le Châble plus central.

6. Une somme de 3 500 L a été votée en prévision de la construction d'une école à Beaumont, sur le sol d'un ancien chemin... Les huit conseillers du Châble ont décidé que cette construction serait adossée à l'église (...).

Les soussignés espèrent que monsieur l'intendant général maintiendra la délibération du 17 janvier 1855 et soustraira ainsi la section de Beaumont à la tyrannie des conseillers du Châble.

7. Un grand nombre de maisons isolées ont besoin de chiens pour la garde des maisons et des troupeaux, les conseillers du Châble ont voté une taxe de cinq livres sur tous les chiens (...) cela est illégal (...).

Les soussignés protestent contre ces décisions et prient monsieur l'intendant général de les repousser comme contraire à l'équité, à la loi et aux intérêts de la commune.

Le 11 février, l'intendant général transmet cette lettre de protestation au conseil délégué pour que ce dernier fasse une réponse pertinente. Un long exposé, fait à la suite de la délibération du conseil délégué, en date du 28 février, est transmis à l'intendant général. Ce dernier, le 4 avril, réfute les arguments contenus dans la lettre de protestation et déclare « n'y avoir lieu à prendre en considération la requête sus-énoncée ».

Nouveaux problèmes en 1859 au sujet de la répartition des conseillers ! Afin d'avoir une majorité au sein du conseil communal, les deux sections convoitent les habitants du hameau de Jussy.

Dans le courant du mois de juillet, quelques habitants de Jussy adressent une requête à l'intendant général par laquelle ils demandent l'annexion de leur hameau à la section de Beaumont. Prise en considération par l'intendant général, ce dernier établit, en date du 14 juillet, un nouveau règlement de répartition des conseillers qui renverse la majorité en rattachant Jussy à la section de Beaumont. Dorénavant huit conseillers sont de Beaumont, sept du Châble.

Cinq mois plus tard, certains des signataires de cette pétition se rétractent et avec d'autres habitants de Jussy protestent contre la décision de l'intendant. Une lettre est adressée au gouverneur de la province d'Annecy pour le rattachement de Jussy à la section du Châble.

Après avoir rappelé les divers décrets ou règlements concernant la répartition des conseillers, les signataires constatent que :

1. Le dernier décret (14 juillet) fut pris à la suite d'une requête signée par sept électeurs dont la religion fut trompée. La preuve, c'est que plusieurs d'entre eux signent le présent recours.

2. Les informations prises par monsieur l'intendant général sont de mauvaises sources ; il est certain que tous les intérêts des habitants de Jussy les appellent au Châble et non à Beaumont, c'est au Châble qu'ils sont obligés de passer pour se rendre soit à Genève, soit à Saint-Julien, deux centres de leurs affaires. C'est au Châble que leurs enfants viennent à l'école.

3. Dans la requête qui précède le décret du 14 juillet, plusieurs des signataires avaient été trompés ; on leur avait dit, en leur demandant leur signature, que c'était pour autre chose... ».

Puis la requête se termine ainsi : « ... Monsieur le Gouverneur... qu'il vous plaise (de) révoquer le décret de monsieur l'Intendant général du 14 juillet 1859 et dire que le règlement du 30 juillet 1852 sera seul en vigueur. »

Suivent neuf signatures ou marques.

Le 12 janvier 1860, le vice-gouverneur a transmis la requête au conseil communal dont la réunion extraordinaire est autorisée. Après avoir pris connaissance de la requête, le conseil se prononce par huit voix contre sept pour que Jussy fasse partie de la section du Châble.

Dans un long exposé circonstancié en date du 2 février 1860, le vice-gouverneur dit notamment que la majorité obtenue dans le conseil communal pour l'annexion de Jussy au Châble est si faible qu'elle ne peut pas motiver un jugement sur les prétentions de la section du Châble ou celle de Beaumont sans s'exposer à une modification du règlement dans quelques jours si la majorité au sein du conseil venait à changer, comme cela se présente aujourd'hui pour la quatrième fois !... Pour tous ces motifs, le vice-gouverneur arrête : « La commune de Beaumont sera divisée en trois sections. La répartition des conseillers sera de sept à Beaumont, sept au Châble et un à Jussy. »

Avec le rattachement à la France le 22 avril 1860 et l'introduction des lois françaises en Savoie, le sectionnement est supprimé. Les élections municipales du 7 juillet 1861 réveillent le ressentiment des habitants des sections du Châble et de Jussy. La totalité des conseillers élus appartiennent à la section de Beaumont.

La réaction ne se fera pas attendre. Cette fois-ci on réclame la scission de la commune, et la création d'une commune distincte au Châble.

La population de la commune, d'après le dernier recensement, est de 674 habitants répartis dans les hameaux suivants : Le Châble, 260 , Jussy, 80, Beaumont, 334. Le chef-lieu, Beaumont, est situé dans la montagne, au pied des rochers du Salève, à l'extrémité la plus reculée, la moins accessible et la moins centrale de la commune (...) Le Châble (...) est au contraire sur la Route Impériale d'Annecy à Saint-Julien et à Genève. C'est à sa position favorable et à la facilité de communication que ce village se doit de posséder un bureau de distribution postale qui dessert les quatre communes de Présilly, Feigères, Neydens et Beaumont. Le petit hameau de Jussy est à égale distance de Beaumont et du Châble (...) les rapports sont plus fréquents et plus intimes avec ce dernier village qu'avec le chef-lieu. Aussi les intérêts de cette petite localité sont-ils étroitement liés à ceux du Châble. Le village du Châble est le seul commerçant ; c'est aussi là que l'instruction et l'aisance sont les plus répandues.

La raison qui pousse les villages du Châble et de Jussy à former une commune séparée (tout en continuant à faire partie de la même paroisse) est unique : c'est l'impossibilité de pouvoir vivre avec Beaumont sous une même administration communale, bonne et équitable. En effet, l'antipathie invincible et l'ancienne animosité qui règnent depuis longtemps entre ces localités a reçu du nouveau régime français un nouvel aliment : on se rappelle le dernier règlement de répartition, sous le régime sarde, disparu depuis. L'administration de la commune réside toute entière à Beaumont.

On fait valoir que Le Châble et Jussy possèdent « l'école avec logements, (une) salle consulaire, (un) hangar pour la pompe à incendie, etc. Ils jouissent en outre d'une rente de 40 F léguée par un habitant du Châble pour servir à payer les mois d'école des enfants... ».

Et de conclure :

Le chiffre de la population ne pourrait pas être un obstacle à la formation d'une nouvelle commune ; 340 habitants... peuvent être regardés comme suffisamment nombreux lorsqu'il s'agit de former une association aussi restreinte et aussi éminemment fractionnée que la commune, surtout dans cette partie de la France.

Bien évidemment, aucune suite n'a été donnée.

Le sectionnement est rétabli en 1870 avec huit conseillers pour la section de Beaumont-Jussy et quatre au Châble. Cette répartition soulève des protestations.

Pour les élections de 1871, chaque section élira six conseillers.

En 1876, les passions se réveillent ! Cette fois ce sont les habitants de Jussy qui demandent à être rattachés à la section électorale de Beaumont. Ils déclarent être plus proches des fruitière, école, église, etc. Puis ils font état du dernier recensement : Beaumont compte 287 habitants, Le Châble 258 et Jussy 79.

La requête est soumise au conseil municipal le 25 juin (9 conseillers présents). Aussitôt, les conseillers du Châble protestent d'une manière "musclée" et demandent le maintien de Jussy au Châble tel que cela était sous le régime sarde et tel que cela est devenu sous le gouvernement de la République. On passe au vote. Une majorité se dégage pour le rattachement de Jussy à Beaumont.

Au bas de la délibération on peut lire :

Les conseillers de la section du Châble et Jussy, réduits au nombre de quatre par suite du décès d'un conseiller, et M. Folliet, député à l'Assemblée nationale, protestent contre la délibération ci-dessus et demandent le maintien de la section telle qu'elle était sous le régime sarde et restituée par le gouvernement de la République.

On a "discuté ferme" parmi les habitants à la suite de cette décision. Il y eut, sans doute, des prises de position et, dans sa séance du 15 août, le conseil municipal décide que, « suite aux tempêtes de protestations et dans un but de conciliation, demande que soit annulée la délibération précitée ».

En 1880, la répartition sera de sept conseillers à la section Le Châble-Jussy et cinq à celle de Beaumont. 1884 verra l'égalité du nombre de conseillers par section. La même année, le conseil municipal est appelé à se prononcer sur le maintien ou la suppression du sectionnement. Il le fait le 28 juillet. Neuf conseillers sont présents. Après discussions, on passe au vote. Quatre se prononcent pour le maintien, trois pour la suppression, deux (dont le maire) s'abstiennent.

L'égalité du nombre de conseillers prendra fin en 1925 avec sept conseillers pour Le Châble-Jussy et cinq à Beaumont, puis, en 1935, huit au Châble-Jussy et quatre à Beaumont.

Ces dissensions se sont estompées au cours des dernières décennies du siècle actuel et c'est heureux. C'est en toute sérénité que le conseil municipal a demandé, par délibération du 23 février 1971, la suppression du sectionnement électoral.

Les employés communaux

Le secrétaire de mairie

Le secrétaire de commune, puis de mairie, seconde efficacement syndic ou maire. Il doit être à même, par ses connaissances multiples, de renseigner utilement ses concitoyens. A Beaumont, cet emploi fut pendant très longtemps occupé par un notaire, considéré, de même que le curé, comme le notable de la paroisse ou de la commune. Plusieurs membres de la famille Borgel ont occupé ce poste. A partir de 1859, avec le régent du Châble, Joseph Pellet, le secrétariat sera tenu par les instituteurs.

Sous la période sarde, le secrétaire n'assurait pas le service de l'état civil. Les registres des naissances, mariages et décès étaient tenus par le curé. Les actes de naissance portaient la mention du baptême.

Lors du rattachement officiel de la Savoie à la République française en novembre 1792, les lois et décrets de cette dernière sont immédiatement appliqués à notre province. Les registres d'état civil sont confiés à un officier public. Voici le texte du procès verbal de remise des registres de la paroisse de Beaumont :

Nous, Jacques-André Borgel, maire, Jean-Claude Pillet et Joseph Mabout, officiers municipaux de la paroisse de Beaumont pour satisfaire à la loi du 20 septembre 1792 publiée le 23 avril dernier, avons nommé, soit le conseil général, pour officier public Etienne Mégevand de cette commune par délibération aujourd'hui ; en conséquence de cette nomination, nous sommes transportés chez Claude Mabut chargé des registres de la dite paroisse par autre délibération du dit conseil général du 5 mars dernier en suite du départ du citoyen Bouille, curé, en suite de quoy nous avons clos et arrêté le présent qui contient quarante-six feuillets util et la présente, en suite de quoy nous avons sur les réquisitions du dit procureur ordonné au dit Mégevand de se conformer à la dite loi du 10 septembre 1792.

Signé à Beaumont le 12 mai 1793.

Dès le retour de la Savoie aux Etats sardes, les registres d'état civil sont remis au curé. Les derniers actes dressés par l'officier public sont de

décembre 1814 ; les premiers, du curé Vuarin, sont de janvier 1815 et les derniers pour la période sarde sont du curé Burgaz en 1860.

Sous le Second Empire, le maire est chargé de l'état civil. Il en sera de même sous la République.

Secrétaires de mairie depuis 1792

1792	Jacques-André Borgel, <i>notaire au Châble</i> ¹
1793	J.A. Greffier
1800	Joseph Borgel
1816	Etienne Picollet, <i>notaire à Saint-Julien</i>
1822	Joseph Anthonioz, <i>notaire à Saint-Julien</i>
1833	Etienne Pissard, <i>notaire à Saint-Julien</i>
1834	François Bouchet, <i>notaire à Saint-Julien</i>
1850	François Bouchet, <i>notaire à Saint-Julien</i> <i>sous-secrétaire, Jean Dunand</i>
1854	Adrien Boimond, <i>notaire à Saint-Julien</i> <i>sous-secrétaire, Joseph Pellet</i>
1858	Joseph Pellet, <i>instituteur au Châble.</i>

Puis, à partir de 1860, MM. Thiery, Mairot, Mouret, Audibert, Nicolin, Parrot, Moichon, Tournier, Goy, Tournier (retraité), Théophile Regard, sous-secrétaire, Durand, Mme Balthassat, tous instituteurs, ont occupé cet emploi.

Garde-bois et garde-champêtre

Très tôt, la commune de Beaumont s'est dotée de gardes-bois et de gardes-champêtres. Nous connaissons certains d'entre eux grâce aux infractions dont certains habitants de la commune se rendaient coupables. C'est en 1793 qu'apparaît le premier titulaire d'une telle fonction.

Le 6 mars 1793, an second de la République, a comparu par devant la municipalité de Beaumont Claude Coquet, un des forestiers des bois communaux de Beaumont qui déclare s'être transporté le 4 du courant jusque dans les dits bois de la commune aux endroits dit "Taina" où il aurait trouvé Claude B. qui coupait du menu bois et ensuite s'est transporté au dessus de la place dit de Jean Bouvet où il aurait trouvé Françoise femme de Claude T. et Jeanne M., femme de Claude B., tous du village de Jussi, aux environs de deux heures après-midi.

1. Etait secrétaire depuis 1779 ; nommé maire en 1793, abandonne le secrétariat.

La municipalité arrête qu'il sera expédié un double du présent par le secrétaire pour être remi (sic) au procureur de la commune pour que celui-ci poursuive les délinquants jusqu'à jugement définitif si mieux ils n'aiment pour épargner des frais, s'arranger avec le procureur par devant la municipalité.

Lors de sa séance du 10 mai 1818, le conseil communal se rend compte de la nécessité de nommer un garde-champêtre pour soigner et surveiller les propriétés de la commune, surtout les bois afin d'empêcher les dégâts et dévastations que commettent ordinairement les maraudeurs ; nomme Claude Duvernay, du hameau de Chatillon, garde-champêtre.

Le 30 avril 1832, le conseil communal nomme MM. Claude Pellarin et Jean-Pierre Dubosson gardes-champêtres et fixe leur traitement à trente livres neuves pour chacun et, en plus, pour chaque procès-verbal dressé à la suite d'une contravention commise dans les bois, une livre et dix sols. Pour les autres contraventions, une livre pendant le jour et trois livres neuves pour chaque procès-verbal la nuit.

Le conseil double du 8 juin 1835 déclare :

le traitement des gardes-champêtres, qui maintenant sont chargés de la surveillance des propriétés boisées en même temps que les gardes-forêts, n'est plus en rapport avec la nature des obligations qui leur ont été imposées, que pour mieux obliger les dits gardes à remplir leur devoir, il importe de leur accorder quelques augmentations dans le traitement dont il s'agit.

Le 27 janvier 1839, un garde-champêtre est nommé pour le village du Châble, suite à la démission du titulaire de la fonction. Or le nouveau titulaire de la fonction refuse de prêter serment. On nomme alors un remplaçant, J. Duchâble.

Quelques années plus tard, le conseil délégué doit s'instaurer en tribunal ! En effet, le 12 septembre 1850, le conseil délégué délibérant constate que les deux gardes, Claude M. et François M., ont négligé le service au point d'avoir refusé de constater par des procès-verbaux des délits notoires et réitérés contraires à l'intérêt de la commune. Le conseil a résolu de les révoquer des fonctions qui leur avaient été confiées et qu'ils ont si mal remplies. Il décide de confier à une seule personne les fonctions de garde-champêtre, garde-forestier, agent de police et pedon. A cet effet, il propose trois noms à l'intendant général.

Cette décision ne plaît pas à certains conseillers communaux. Le 6 décembre, quelques conseillers interpellent le conseil délégué sur la nomination faite, disant que la personne choisie ne convenait pas et veulent en proposer d'autres. Malgré les explications justifiées du syndic, le conseil passe outre et demande qu'une publicité soit faite par voie d'affiches pour que les intéressés se présentent pour un emploi de pedon, et deux emplois

de gardes-champêtres. Ainsi furent nommés un pedon et un garde-champêtre. Les conseillers du Châble demandent que la somme allouée pour le traitement d'un garde au Châble, d'un montant de 100 L, soit affectée à l'école de ce hameau. Le 22 janvier 1851, l'intendant général dit n'avoir pas lieu d'approuver cette délibération.

Le 28 février, à la suite du décès de deux employés communaux, le conseil propose à l'intendant général de nouveaux employés, Antoine Mégevand dit Cattaly, âgé de 58 ans, et son fils Etienne, 25 ans, tous deux gardes-champêtres et forestiers. Etienne sera également pedon et tous deux assureront également la fonction de sergent communal.

Au vu de cette délibération, l'intendant général demande, le 4 mars, avis à l'inspecteur des Forêts ; celui-ci, dès le 5 mars, dans son avis adressé à l'intendant général, dit « que cette proposition ne peut être prise en considération pour plusieurs motifs : les gardes ne doivent cumuler aucun autre emploi, l'intérêt forestier ne serait pas suffisamment garanti par le choix des sujets proposés ».

Le couperet tombera le 27 mars par la réponse de l'intendant général qui ne peut approuver la délibération présentée ; le règlement forestier ne permet pas le cumul de garde-forestier avec d'autres fonctions.

D'autre part, il y a incompatibilité entre les fonctions de garde, de pedon et de sergent communal. Le père Mégevand, étant âgé et handicapé, ne peut remplir le service qu'il pourrait être appelé à faire. En conséquence, il demande que trois personnes soient proposées pour exercer cette fonction.

Le 20 novembre 1856, le conseil communal, par douze voix contre une, nomme Etienne Duchâble garde-champêtre forestier. Il lui est interdit le port de toutes armes à feu.

En 1859, la commune a deux gardes-champêtres au traitement annuel de 100 L chacun. Le 22 novembre, le conseil déclare le traitement illusoire et le service nul et donc ne plus vouloir qu'un seul garde, afin d'exiger de lui un service sérieux et régulier. En échange, il lui sera alloué un traitement de 300 L. Onze conseillers sont d'accord, trois demandent le maintien de deux gardes. L'inspecteur forestier dit « qu'effectivement le service par un seul garde bien rétribué est préférable ». Le 24 décembre, l'intendant général approuve.

Le 11 mars 1860, le conseil communal, suite à sa précédente délibération, demande, dans l'intérêt de la conservation des propriétés, à n'avoir qu'un seul garde-champêtre convenablement payé de préférence à deux mal payés. Il passe au vote pour le choix d'un candidat. Résultat : Jacques Pillet, 8 voix, Jacques Dubosson, 4 voix. Après quoi il propose Jacques Pillet pour la place de garde-champêtre, qu'il a déjà remplie il y a deux ans à la satisfaction entière des habitants. Son traitement est fixé à 300 livres.

Les cantonniers

Le 21 juin 1854, le conseil communal nomme Claude Balleydier, cantonnier, lequel accepte, après avoir pris connaissance des conditions imposées, à savoir : surveiller les routes communales ; être porteur d'une pioche et d'une pelle dans la visite des chemins, qu'il sera tenu de faire deux jours par semaine ; surveiller les charretiers afin de constater, dans les chemins en pente, s'ils sont munis d'un sabot² ou d'une mécanique, ce qui est permis, ou s'ils enrayent les roues, ce qui est défendu (dans ce cas, il devra verbaliser) ; recevoir un marteau à casser les pierres pour en faire usage au besoin au lieu de la pioche, etc.

L'emploi de cantonnier a été de courte durée. Par ailleurs, nous remarquons que le mode d'entretien des chemins a changé³.

Le conseil communal demande, le 29 novembre 1858, l'autorisation d'avoir un cantonnier :

La commune, ayant abandonné le système des corvées pour l'entretien des chemins, lui a substitué le mode d'acquittement en argent par les contribuables ; le meilleur moyen d'arriver à obtenir des chemins en bonne viabilité est, sans contredit, d'avoir un cantonnier au service de la commune. Il sera employé à entretenir les chemins en parfait état, à extraire du gravier, casser des pierres, surveiller les manœuvres, diriger les travaux de grosses réparations. Ce principe, loin d'être plus coûteux, paraît devoir être économique⁴.

L'agent-voyer en chef et architecte est favorable, à condition que le cantonnier se conforme aux instructions et ordres de service qui lui seront donnés par les employés de bureau de la voirie.

L'intendant général approuve, à charge par l'administration communale de soumettre à l'approbation de ce bureau la nomination du cantonnier. Il semble que cet emploi n'ait pas été pourvu. Nous en voulons pour preuve le fait qu'en 1860 le conseil communal réitère sa demande datant de 1859, en se fondant sur les mêmes arguments : « Considérant qu'un cantonnier pourrait être le moyen le plus économique et le plus propre pour établir de bonnes routes et qu'il est convenable d'en faire l'essai..., vu la liste des candidats, procède au scrutin pour le choix d'un cantonnier ».

M. Pillet est élu par 8 voix contre 4 à Claude Bayard. Il bénéficiera d'un traitement de 360 livres.

2. Pièce métallique (fer), sorte de patin attaché à la roue arrière d'un char pour freiner l'allure.

3. Voir chapitre « Routes et Chemins ».

4. Son traitement sera de 360 L.

L'horaire de service du cantonnier est ainsi fixé : en hiver, de 8 heures du matin à 11 heures et demie et de 1 heure à 4 heures le soir ; en été, de 5 heures à 11 heures et de 1 heure au coucher du soleil. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier cet horaire !

Les prestations de serment

An I de la République française (novembre 1792) : c'est à l'intérieur de l'église que le maire et les officiers municipaux seront élus par l'assemblée des citoyens qui prononce le serment suivant :

Jurent d'être fidèles à la Nation, à la Liberté, à l'Egalité, de mourir en les défendant, de choisir en leur âme et conscience les plus dignes de la confiance publique et de remplir avec zèle et fidélité les fonctions civiles et politiques qui pourraient leur être confiées. *Sur ce, les citoyens présents lèvent la main en disant : "Nous le jurons".*

Les résultats proclamés, le maire et les officiers municipaux prêtent serment de remplir toutes les fonctions relatives à leur office avec zèle et exactitude.

Sous le Consulat et l'Empire (Constitution de l'an VIII, 1800), le maire prête serment devant le juge de paix.

En 1815, avec le retour au royaume de Sardaigne, le syndic prête serment devant son prédécesseur en présence des membres du conseil communal en ces termes et les mains sur les Saintes Ecritures :

Je promets et jure sur les saintes Ecritures d'être fidèle à Dieu et au Roi, de n'appartenir à aucune société secrète réprouvée par Sa Majesté ou, y appartenant, d'y renoncer et d'exercer les fonctions qui me sont confiées avec exactitude et désintéressement, de la manière qui convient à de bons et fidèles serviteurs et sujets du Roi.

Suite à la promulgation du statut de 1848, « le syndic prête serment entre les mains de l'intendant général ou de son délégué ». C'est en général le juge du mandement qui reçoit le serment.

Sous le Second Empire (1860), le maire prête serment devant le conseil municipal : « Je jure obéissance à la Constitution et fidélité à l'Empereur ».

Sous la III^e République, seul le garde-champêtre prête serment devant le juge de paix.

Les conseillers communaux, de même que les vice-syndics, prêtent serment entre les mains du syndic. Nous donnons ci-dessous le serment d'un conseiller en 1843, la main droite sur les Saintes Ecritures :

Je, ..., conseiller ordinaire de la commune de Beaumont, jure et promets d'être fidèle à Dieu et au gouvernement de Sa Majesté, de n'appartenir à aucune société secrète défendue par les lois ou, y appartenant, d'y renoncer et de remplir les fonctions qui me sont confiées en bon et loyal sujet.

Un an plus tard, la formule a quelque peu changé. Etant à genoux et ayant la tête découverte :

Je, ..., conseiller ordinaire de la commune de Beaumont, promets et jure devant Dieu, sur les saints Evangiles, d'être fidèle à Sa Majesté et au gouvernement et de remplir avec exactitude les devoirs de mon emploi. Je jure en outre n'appartenir à aucune société réprouvée par les lois et ne vouloir m'affilier à aucune d'elles à l'avenir.

Le secrétaire communal, souvent notaire, prête serment devant le syndic, en présence du conseil double. S'il occupe cette fonction dans plusieurs communes, la prestation de serment a lieu dans l'une de ces communes.

Le garde-champêtre prête serment devant le juge du mandement. Voici un texte du serment d'un garde-champêtre en 1832 : « Après avoir été remontré selon le prescrit des royales Constitutions, a prêté serment sur les Saintes Ecritures par lui, entre nos mains touchées, d'exercer sa charge de garde-champêtre en homme d'honneur et de probité, sans partialité ni connivence. »

En 1861, le préfet nomme le garde-champêtre.

La salle consulaire

Avant 1863, il n'existait pas, à proprement parler, de bâtiment exclusivement réservé à l'usage de la salle consulaire. La salle consulaire était le local où se réunissait le conseil, où se rendait le secrétaire communal et où étaient conservées les archives communales.

Ce local, généralement une pièce mise à disposition moyennant location, rarement gratuite, se situait le plus souvent dans l'habitation du syndic ou du maire. Si ce dernier ne pouvait prêter une pièce dans sa demeure, on louait une chambre chez un particulier, de préférence conseiller. Ce cas, entre autres, se présenta en 1851, après la démission du syndic, le Dr Despré. Une chambre fut louée au prix de 40 L chez Gaspard Girod, conseiller communal, pour servir de salle consulaire ; elle le restera jusqu'en 1854.

A chaque changement de syndic... on déménageait !

Le 4 avril 1841, le conseil constate que les archives sont en partie chez le secrétaire communal, Bouchet, résidant à Saint-Julien ¹ et en partie chez le syndic, la commune ne possédant point de chambre pour le conseil, ni pour les archives et n'ayant point la facilité d'en trouver.

Le syndic, François Taponier, offre une chambre voûtée pour cet usage pendant son syndicat ². Finalement, le conseil tient ses assemblées chez le syndic actuel, ainsi qu'il s'est toujours pratiqué chez ceux qui en ont respectivement rempli les fonctions.

Le 23 décembre 1851, le conseil accepte l'offre du sieur Joseph Greffier, conseiller, de mettre à disposition gratuitement une chambre dans sa maison sise "au Travers", pour être utilisée comme salle consulaire. Il la fera fermer à clé et en gardera la clé. Il fournira chaises, bancs et table, ne laissant à la charge de la commune que l'armoire où seront renfermées les archives.

Le conseil d'intendance générale d'Annecy, dans sa réunion du 15 mars 1852, émet un avis défavorable. Pour lui, le syndic, seul, doit être détenteur

1. Le secrétaire habitait très souvent à Saint-Julien.

2. Mandat.

de la clef de cette chambre, étant responsable de la conservation des archives. Attendu que, quoique avantageuse pour la commune, le sieur Greffier désire conserver la clef, ce local ne peut convenir pour une salle consulaire. On remédiera à cet état de choses en louant une salle située dans le bâtiment des écoles du Châble. Le bail sera consenti par le comité de ces écoles.

Le 28 novembre 1854, le conseil est de nouveau appelé à délibérer sur le changement de salle consulaire (sans changement de syndic), la salle louée à cet effet étant reprise par son propriétaire, M. Girod. J. Greffier propose une location pour le prix annuel de 30 L. J. Tapponnier, membre du comité de l'école du Châble, propose une salle de la maison d'école, indépendante, fermant à clé, pour le prix de 25 L. Après avis du conseil d'intendance, l'intendant général approuve le 26 mars 1855.

Enfin un local convenable, dans un bâtiment bien situé, non chez des particuliers ! Le désagrément qu'entraînait le changement fréquent de salle consulaire est terminé. Cette solution paraît durable, quoique mal admise par les conseillers de la section de Beaumont.

Huit conseillers de Beaumont ont adressé une requête à l'intendant général le 20 décembre 1854, par laquelle ils demandent l'annulation de la délibération du 28 novembre 1854, ainsi que celle concernant l'instruction publique. L'intendant général a transmis cette requête au syndic, lui demandant de délibérer ; ce qui sera fait le 23 janvier 1855.

Les sept conseillers du Châble (opposants) déclarent que le conseil communal est libre d'établir la salle consulaire ailleurs qu'au chef-lieu ; il y a eu des précédents dans le passé. Protestation des huit conseillers de Beaumont : c'est au chef-lieu seul que doivent se trouver la salle consulaire et les archives.

Les esprits s'échauffent, la discussion continue. Certainement, le syndic rappelle qu'une décision doit intervenir ; on passe au vote. A la majorité de 8 voix contre 7, le retour de la salle au chef-lieu est accepté. Un additif manuscrit d'un conseiller du Châble, M. Dunand, figure au bas de la délibération : « Pour ce qui concerne les motifs émis par MM. les conseillers de Beaumont, le secrétaire ayant écrit sous la dictée du syndic, contrairement à la loi, le soussigné considère comme nulle la délibération qui précède ».

La salle consulaire restera au Châble malgré ce vote.

Le conseil souhaite aménager ce local et décide en avril l'acquisition de dix-huit chaises. Les chaises ont été livrées. Réunis le 4 juin, les conseillers ne les trouvent pas convenables et, séance tenante, décident de les revendre ! On confie à M. Dunand, conseiller communal, le soin de l'achat et du transport de nouvelles chaises au nom de la commune, dont le prix ne devra pas excéder 3,50 L. On demande au syndic de commander une

table en noyer de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur. En juillet, Dunand s'est rendu à Annecy pour acheter dix-huit chaises. Coût : 63 L plus 6 L pour le transport payé au voiturier Berthoud.

Il semble que l'on s'accommode de cette salle lorsque le nouveau syndic, M. Greffier, demande, lors de la séance du conseil du 30 mai 1859, que la salle consulaire soit transférée au hameau du "Fond de Beaumont", dans la maison de Jacques Grivet, située plus au centre de la commune, et surtout plus proche de son domicile (aux Travers).

Rien de tel pour aviver l'opposition des conseillers du Châble qui ne veulent pas que l'on déplace la salle consulaire à chaque changement de syndic ; elle doit rester au Châble. On vote : sept voix pour le changement, sept voix contre. Insatisfait, le syndic... réitère ! A la séance du 11 juillet, on propose le transfert, non plus chez Grivet, mais dans la maison de J. M. Blanc située "au Fond de Beaumont", pour une location annuelle de 30 L, et prétextant les mêmes raisons qu'en mai dernier.

De nouveau, vives réactions de six conseillers du Châble. La pièce proposée comme salle consulaire est dépendante et contiguë d'une maison de ferme ; en conséquence, les archives pourraient être exposées à un sinistre et au ravage des souris. Ils demandent le maintien au Châble, centre le plus populeux et sur la route royale ; du reste, le bail court jusqu'au 31 mai 1860. Jules Taponier, en qualité de président du comité d'administration de la maison d'école du Châble où se trouve la salle consulaire, offre, gratuitement, le local à l'expiration du bail. Malgré cette offre, le changement proposé par le syndic est accepté par 7 voix contre 6. Le 15 novembre, après avis de l'ingénieur en chef qui a visité les lieux, l'intendant général n'autorise pas le changement.

En 1863, la construction du bâtiment destiné aux écoles de Beaumont et à la mairie est terminée. Le conseil prend possession des locaux réservés à la mairie, situés au rez-de-chaussée, côté ouest.

C'est en 1952 que la mairie est transférée au Châble, devenu chef-lieu de la commune de Beaumont par décret du président du Conseil des ministres, en date du 10 avril 1951.

La chronologie, quelque peu fastidieuse, des faits rapportés tout au long de ces chapitres, nous montre, entre autres, les problèmes auxquels ont été confrontés les conseillers, mais surtout les syndics et maires. Ces derniers sont quelquefois sujets à critiques, voire à de violentes attaques, surtout quand le désaccord règne au sein de l'assemblée communale. Nous pensons qu'un grand nombre des griefs qu'on leur reproche sont injustifiés. Conflit de personnes ? Fonction envieusement convoitée par les conseillers de l'une ou l'autre section de la commune ? Répartition inégale des conseillers entre les sections ? Les causes sont suffisamment diverses pour ne pas appeler de réponse unique.

La douane au Châble les zones franches



L'établissement de la zone franche ayant marqué profondément la vie de notre commune, tant par la venue d'un nombreux personnel des Douanes que par les difficultés créées par le partage en deux de la commune, nous pensons utile de faire un exposé très succinct sur cette question qui, tout naturellement, nous amène à évoquer la présence de la douane au Châble.

Tout d'abord, en quoi consiste une zone franche ? Le Larousse nous en donne la définition : « Zone où des marchandises sont importées ou fabriquées (généralement pour être exportées) en bénéficiant de régimes fiscaux particulièrement favorables. »

*Les origines de la zone franche de Haute-Savoie*¹

La République de Genève, avec son étroit territoire, avait besoin, pour son commerce et son approvisionnement, de ses voisins gessiens et savoyards qui, en quelque sorte, l'encerclaient. C'est ainsi que divers traités furent conclus entre Genève et les ducs de Savoie ou le roi de Sardaigne². Nous citerons ceux de Saint-Julien du 19 octobre 1530, Lausanne du 15 octobre 1564, Saint-Julien du 16 juillet 1603, et notamment Turin du 3 juin 1754. Citons également la convention de Landecy³, canton de Genève, du 2 novembre 1792, entre Genève et le général français Montesquiou.

Tous ces traités ou convention garantissaient la liberté réciproque du commerce de part et d'autre de la frontière ; de ce fait, une portion (zone) du territoire savoyard était privilégiée.

Le poste de douane au Châble

Nous pouvons avancer que, vers 1793, il y avait un poste de douane au Châble et pensons expliquer son existence par le contexte de l'époque.

Le 23 octobre 1792, la Savoie vote son annexion à la République française, ratifiée par la Convention le 27 novembre. Par la suite, un cordon douanier est établi autour de Genève : pont de Carouge, Vérenaz, Châtelaine, etc. Des contrôles de plus en plus sévères d'année en année réglementent le commerce. On en arrive pratiquement à un véritable blocus, ce qui favorise la contrebande. Nous supposons que la présence d'une seconde ligne de douane dans la commune de Beaumont était nécessaire pour renforcer les contrôles et lutter contre la contrebande. Nous relatons ci-après des faits précis confirmant l'existence d'un poste de douane au Châble.

1. Une zone franche est également établie en pays de Gex (Ain) par le traité de Paris du 20 novembre 1815. De même une très petite zone, dite de Saint-Gingolph, a été créée le 9 septembre 1829, par un manifeste de la Royale Chambre des Comptes de Sardaigne.

2. *La vérité sur la zone franche de Haute-Savoie* de César Duval et André Folliet (Raffin 1902).

3. A l'époque Landecy, de même que plusieurs autres communes, actuellement suisses, étaient savoyardes.

Les douaniers en poste au Châble réclament à l'agent municipal (le maire), « la fourniture de grains pour leur subsistance, à faire livrer au prix fixé par la loi. Fait au Châble le 7 prairial, an second de la République française (26 mai 1794). signé : Régnier, lieutenant, Miveroud, sous-lieutenant, Dufour et Palis, préposés ».

En prairial de l'an II (juin 1794), les douaniers du Châble ont opéré une saisie de marchandises de contrebande.

Bien évidemment, la présence douanière ne devait pas être très bien acceptée par les autochtones, ainsi que l'on peut en juger. Il arrive que les préposés en souffrent et se plaignent à l'agent municipal, de même quand le panneau « Perception des Droits au Bureau du Châble » disparaît nuitamment en nivôse de l'an IV (1796). Cette année-là, le receveur des douanes du Châble était Guillaume Blanc.

Nous supposons que, vers la fin de 1798, la douane du Châble a été supprimée. Le 15 avril 1798, Genève est occupée par l'armée française. Quatre mois plus tard, Genève devenait chef-lieu du nouveau département du Léman.

La zone sarde ou petite zone

Ainsi que nous l'avons dit dans notre introduction, 1815 est l'année du retour de la Savoie dans le giron du royaume de Sardaigne.

En 1816 est créée la zone franche. La Suisse, par l'intermédiaire de son plénipotentiaire, le Genevois Pictet de Rochemont, demande et obtient du roi de Sardaigne Victor-Emmanuel I^{er} l'établissement d'une zone franche autour du canton de Genève par le traité de Turin du 16 mars 1816.

Une première délimitation de cette zone est fixée par ledit traité. Puis, en 1822, un nouveau projet de délimitation présenté à la République et Canton de Genève soulève des objections de la part du président de la Chambre des Travaux publics de ladite République, formulées dans sa lettre du 14 août 1822, dont nous citons quelques extraits concernant directement des hameaux de la commune de Beaumont.

Vous nous demandez, par votre lettre du 18 juillet, de vous faire connaître quelles sont les objections que nous aurions à présenter au projet de délimitation de la zone que vous nous avez communiqué... Toutefois, un premier aperçu de votre projet de délimitation nous a fait voir que la ligne projetée remettrait dans la ligne des douanes diverses parcelles de terrain et surtout divers hameaux tels que : Machant (sic), les Outeliers (idem), Lalègne (pour Lagnellu), le Martinet, le Fond de Beaumont, Boget (sic, Bocquet), les Creux, Colonge, qui devraient faire partie de la zone d'après le traité et qui en ont fait partie jusqu'à présent et, quelque avantageuse que nous paraisse une délimitation qui fixera cette ligne

d'une manière évidente et exacte... Enfin, Monsieur, nous avons l'honneur de vous observer, que cet objet pouvant intéresser la Diète, il y aurait convenance, si vous désirez donner quelque suite à nos observations, que toute demande ou communication ultérieure fut faite officiellement et directement à notre Gouvernement.

Nous vous prions, Monsieur, d'agréer les nouvelles assurances de notre haute considération.

La délimitation définitive n'intervint qu'en 1828, concrétisée par le document suivant : « Procès-verbal de la délimitation de la zone vers la frontière de Genève d'avec le territoire intérieur des Etats de Sa Majesté le roi de Sardaigne » qui a été fait et arrêté à Genève le 11 novembre 1828.

Nous donnons, ci-après, la délimitation sur le territoire de la commune de Beaumont :

La ligne suit au levant par le chemin du Châble jusqu'à l'entrée des terres communales où elle dévie au nord-est par le chemin appelé des Eplanes non mappé à travers les n° 828 et 829 de la mappe de Beaumont, joint la nouvelle route venant de Saint-Julien jusqu'à son intersection avec l'ancienne grande route d'Annecy à Genève, à peu près à moitié de la distance entre la maison neuve de François Coquet, le Martinet du Châble bâti depuis la mappe sur le n° 612, de la dite intersection, la ligne se détourne au nord-ouest par la grande route de Genève jusqu'au pont des Trois-Nants, au-dessus du Martinet.

Du Châble au Sappey. A partir de la grande route d'Annecy conduisant à Genève par le pont de Combe, la ligne part du dit pont des Trois-Nants et remonte le ruisseau venant du bois d'André Taponnier au pied de la montagne de Sallèves jusqu'où elle arrive à l'angle le plus au levant du N° 46 de la mappe de Beaumont ; de là elle monte à pic et directement sur la cime de la montagne au côté nord-ouest du mas de rochers appelés Petit Pitton, contre lequel il conviendra de placer un numéro ou toute autre marque faisant face à Genève.

Ainsi, la commune de Beaumont est partagée en deux : le chef-lieu et ses hameaux sont en zone, Jussy et Le Châble sont en territoire douanier. Une correspondance du commissariat général des limites, datée de Turin 17 novembre 1828, adressée à M. de Magny, consul général de Sa Majesté en Suisse, dit notamment « que la délimitation de la ligne des Douanes doit être indiquée par des bornes en bois portant une série de numéros ».

Avec la création de cette zone franche, la douane revient au Châble. Les douanes sardes y sont représentées par une forte brigade et un bureau avec un receveur, des commis et des visiteurs. Il y eut même quelques carabiniers. Du fait du trafic sur la route Genève-Annecy, ce bureau était important. La tradition veut qu'il ait été établi dans la maison actuellement propriété Conversy, faisant partie du pâtre de maisons

propriété Desgeorges et Chaffard ⁴, et que la maison dite "Vieille Poste" servait de casernement aux carabiniers ⁵.

Malheureusement, l'exonération des droits de douane sur certaines marchandises en zone a fait naître la démoralisante contrebande. A en juger par une affaire qui s'est passée sur la commune de Beaumont en 1820, cette contrebande se pratiquait sur une grande échelle.

Une affaire de contrebande en 1820 à Beaumont

De véritables expéditions, généralement nocturnes, bien organisées, tentaient le franchissement clandestin de la ligne des douanes, à travers prés et bois. Sur le Salève existe encore une de ces sentes, connue sous le nom de "sentier des contrebandiers". Un nommé Jean Coquet, de la commune de Beaumont, sans doute contrebandier notoire, faisait figure de chef et organisait des passages clandestins de la ligne de douane des zones franches. Il était souvent accompagné de son fils Martin. Pour les gros transports, il s'adjoignait les services d'hommes sûrs.

Peu avant le 30 mars, Jean Coquet avait été contacté pour transporter des marchandises de Landecy à Saint-Martin. Dans la matinée du 30, le fils de Jean Coquet passa la journée à confectionner des ballots au lieu du rendez-vous, où, en fin de journée, arrivèrent les "renforts" : François Pillet, Jean-Claude Grivet, François Montpitton, Jean-Claude Pellarin, Claude Duvernay et son frère, Jean Grivet, Laurent Pachoud, Jacques Duchâble, tous de Beaumont, ainsi que François D. de Compesières, Michel L. de Neydens et trois de Villochon (Villy-le-Pelloux).

Tous se réunirent dans une chambre de la maison Gallay. On discuta sans doute de la mission à accomplir et, bien évidemment, du gain, tout en buvant, paraît-il, quatre litres de vin. Jean Coquet, le chef, promit cinq livres à chaque porteur, Jacques Duchâble de Beaumont en aurait, quant à lui, quatre de plus.

On discute de l'itinéraire. Deux possibilités se présentent sur le territoire de la commune de Beaumont pour le franchissement de la ligne de zone : soit en passant à l'ouest du Châble, soit en passant à l'est, par le pied du Salève. Ce dernier itinéraire fut choisi pour se rendre dans les bois du Barlioz, situés sur la commune de Saint-Martin.

Décision prise, Jean Coquet prit les devants pour se rendre au bois du Barlioz, attendre la "caravane" et préparer la réception.

Vers 21 h 30, après avoir bu un dernier verre, c'est le départ. Deux groupes sont formés. L'un est dirigé par le propre fils de Jean Coquet, l'autre par Jacques Duchâble. Par Moisin, Chatillon, Beaumont, les deux groupes s'avancent, distants l'un de l'autre et gagnent le pied du Salève.

4. Dont une partie servait également de logement pour les douaniers.

5. On dit également qu'une maison du hameau de "Chez le Beau", commune de Présilly, servait de caserne aux douaniers.

Laissons parler Jacques Duchâble, qui fit la déposition suivante :

« Nous cheminâmes environ cinq quarts d'heures ; vers les onze heures un quart nous avons trouvé sur notre passage deux préposés des douanes que j'ai connu pour être Bruera et Lanier. Cinq d'entre nous larguèrent leurs ballots dont les préposés se saisirent et Jean-Claude Pellarin resta en leur pouvoir, les autres rétrogradèrent. François Montpitton voulut délivrer Jean-Claude Pellarin (qui était son beau-père) et nous engagea à rétrograder pour le délivrer. Je fis quelques observations sur le danger de l'entreprise ; on me répondit que nous étions huit contre deux. A peine fûmes nous aperçus par les préposés, qu'ils nous couchèrent en joue en nous disant "ne pas avancer autrement nous étions morts" : Nous nous retirâmes. En chemin nous rencontrâmes les autres qui, entre temps, étaient allés chercher un fusil avec la ferme intention de reprendre les ballots. Voyant Laurent Pachoud une arme à la main, je lui recommande expressément de ne pas s'en servir parce qu'il pourrait nous mettre dans l'embarras. Le brigadier avançait toujours sur moi ; Laurent P. qui se trouvait sur une éminence, tira un coup de fusil en l'air par dessus ma tête et celle du brigadier. Alors nous nous retirâmes tous vers la zone avec une partie des ballots dont six furent rendus à Jean Coquet. »

Martin, fils de Jean Coquet, fit la déposition suivante, qui diverge quelque peu de celle de son père : *« A la vue des préposés, trois porteurs abandonnent leurs ballots. Jean-Claude Pillet fut arrêté, Jacques Duchâble attaque les douaniers avec des pierres pour faire évader Jean-Claude Pellarin et reprendre les ballots. Puis Jacques Duchâble proposa d'aller chercher un fusil. Nous y allâmes et revinrent avec deux fusils. Jacques Duchâble en remit un à Laurent Pachoud, qui tira un coup en l'air pour épouvanter les préposés et leur faire lâcher les ballots, mais nous ne pûmes, les préposés les avaient cachés dans les bois ».*

Voici un extrait du procès-verbal de comparution des trois délinquants, fait devant le vice-intendant et conservateur des gabelles de la province de Carouge.

« Jean Coquet et son fils Martin, Jacques Duchâble, tous trois détenus à la prison de Saint-Julien, Jean-Claude Pellarin étant fugitif, furent arrêtés par le brigadier Bruera et le préposé Lanier, en poste au Châble, au lieu dit "La Paroi" au bas de la montagne du Sallève et gardé pendant cinq minutes environ jusqu'au moment d'une altercation, Jean-Claude Pellarin parvint à s'évader, à travers les broussailles à la faveur de la nuit et d'être revenu ensuite avec la bande armée pour intimider les préposés et leur enlever les ballots, employant la violence. Un d'eux ayant tiré un coup de fusil, tandis que les autres les assaillirent à coups de pierres, se sont retirés qu'en suite de la vigoureuse résistance des douaniers. »

Jean Coquet a nié être de la bande, même en face de Jacques Duchâble qui soutenait le contraire. Le juge-mage fit comparaître Paul Gallay de la Forge, lui demanda si Jean C. était chez lui le 30 mars 1820 et confectionnait les ballots. Réponse : Oui.

Epilogue :

Ils seront traduits devant le magistrat de la Chambre Royale des Comptes à Turin pour la prononciation de l'arrêt en leur encontre.

*La grande zone ou zone d'annexion
La douane abandonne Le Châble*



Par le traité de Turin du 24 mars 1860 entre le royaume de Sardaigne et l'Empire français, la Savoie est rattachée à la France. Voici l'article 1^{er} de ce traité :

Sa Majesté le roi de Sardaigne consent à la réunion de la Savoie et de l'arrondissement de Nice à la France, et renonce pour lui et tous ses descendants et successeurs, en faveur de Sa Majesté l'empereur des Français, à ses droits et titres sur les dits territoires. Il est entendu entre Leurs Majestés que cette réunion sera effectuée sans nulle contrainte de la volonté des populations, et que les gouvernements de l'empereur des Français et du roi de Sardaigne se concerteront le plus tôt possible sur les meilleurs moyens d'apprécier et de constater les manifestations de cette volonté.

En conséquence, les habitants de la Savoie seront consultés et s'exprimeront par un vote sur ce traité. Un plébiscite est organisé. On votera dans toutes les communes le 22 avril 1860.

Trois bulletins seront proposés aux électeurs :

La Savoie veut-elle être réunie à la France ? *oui*

La Savoie veut-elle être réunie à la France ? *non*

Pour la Savoie du nord, un troisième bulletin avec : *oui* et *zone*.

Résultats : Vote massif pour la réunion à la France et , en Savoie du nord, par « Oui et Zone ».

Pour répondre au vœu des populations émis par ce vote, le 12 juin 1864 un sénatus consulte (loi votée par le Sénat) est suivi, le 14 suivant, du décret impérial fixant les limites de la nouvelle zone franche. C'est la grande zone ou zone d'annexion, appelée aussi ligne des Usses parce qu'elle suivait, dans sa plus grande longueur, le cours de la rivière des "Usses" puis, par le haut de la commune d'Evires, le nord de Thorens, Saint-Jean-de-Sixt, la Clusaz, Flumet, la Giettaz, la vallée de Montjoie, gagnait la frontière franco-suisse en Valais. Plusieurs ponts franchissant rivières ou torrents sont encore, de nos jours, appelés "Pont de Zone". Sa superficie est de 3 112 km² ⁶.

Sur la route Genève-Annecy, poste et bureau des douanes sont au Pont de la Caille. Je me souviens, lors de voyages à Annecy à bicyclette en 1922-1923, du contrôle des douaniers au Pont de la Caille, vérifiant si notre "monture" était munie du plomb, cette marque apposée par le service des douanes permettant de vérifier l'origine zonienne de la bicyclette, ou de la plaque : cette pièce métallique millésimée attestant le paiement de l'impôt annuel sur les vélocipèdes, également fixée au cadre.

Le Traité de Versailles (28 juin 1919)

Pourquoi, dans ce chapitre, parler de ce traité entre la France et les puissances alliées avec l'Allemagne ? Tout simplement parce que, au cours des entretiens et négociations préalables, la question de la neutralité militaire de la Savoie du nord ⁷ de même que celle des zones franches ⁸ furent évoquées. France et Suisse étaient d'accord pour l'abandon de cette neutralité. En échange, la France donnerait son appui pour l'installation de la nouvelle organisation internationale (la Société des Nations) à Genève.

6. La superficie de la zone sarde est d'environ 547 km² y compris celle de Gex et celle dite de Saint-Gingolph.

7. Les traités de Paris et de Vienne donnaient le droit à la Suisse d'occuper militairement, en cas de guerre, la Savoie du nord.

8. Zones franches de Haute-Savoie et du pays de Gex.

Dans son article 435, le traité de Versailles abroge la zone neutralisée de la Savoie du nord. Quant aux zones franches, il dit « qu'elles ne correspondaient plus aux circonstances actuelles (...), qu'il appartenait à la France et à la Suisse de régler entre elles, et d'un commun accord, le régime de ces territoires dans les conditions jugées opportunes par les deux pays ».

Après maints entretiens, une convention est conclue le 7 août 1921 entre la France et la Suisse, supprimant le régime des zones franches. En retour, la France accorde, pendant dix ans, un régime de faveur aux marchandises venant de Genève. Soumise au référendum, cette convention est rejetée par le peuple suisse le 18 février 1923 à une forte majorité.

Le 10 novembre 1923, le gouvernement Poincaré décrète, unilatéralement, la suppression des zones.

Malgré les protestations de Genève et de Berne, capitale fédérale, les nombreux plaidoyers d'associations ou syndicats pour le maintien des zones, tant en Savoie et pays de Gex qu'à Genève⁹, cette suppression est maintenue.

En octobre 1924, les gouvernements français et suisse signent un compromis décidant que le problème des zones serait soumis à l'arbitrage de la Cour internationale de Justice de La Haye (créée par le traité de Versailles), cette dernière devant dire si l'article 435 du traité de Versailles avait abrogé les articles des traités de 1815 et 1816 instituant les zones franches. Ce ne fut que le 7 juin 1932 que le couperet tomba : « Les traités de 1815 et 1816 étaient toujours en vigueur ».

Dans les communes concernées par l'éventuel rétablissement de la petite zone franche, on se préoccupe des limites, du cordon douanier, etc. Des vœux sont émis par les conseils municipaux. Mentionnons celui du conseil municipal de Beaumont, émis le 18 octobre 1929 qui dit :

1. que pour assurer à notre région sa prospérité économique, son activité industrielle et agricole, le cordon douanier doit être maintenu à la frontière politique où il se trouve actuellement et qu'il ne devra subir aucune modification tant que la Suisse maintiendra ses douanes aux confins des territoires zoniens ;

2. qu'il convient qu'une convention bien étudiée, élaborée par une commission composée en partie des représentants des intérêts agricoles et industriels zoniens, fixe sur des bases définitives le nouveau régime en facilitant par une entente cordiale l'échange réciproque avec Genève des produits agricoles, assurant au mieux les rapports de bon voisinage et les relations frontalières ;

3. que l'échange de nos produits soit contrôlé par des moyens pratiques en évitant toutes tracasseries en utilisant par exemple le système du contingentement

9. Notamment à Genève : « Association pour le maintien des zones franches de 1815 et 1816 » ; à Saint-Julien-en-Genevois : « Syndicat des agriculteurs des petites zones » formé des représentants des trente communes de la zone sarde.

ou celui de bons en usage pour l'entrée du miel à Genève et qui fonctionne très bien depuis quelques années ;

4. que les formalités de douanes soient simplifiées et que la circulation sur les frontières soit assurée de jour et de nuit sans aucune difficulté ;

5. considérant enfin que la ligne limite des zones sardes n'a plus sa raison d'être, qu'elle partage les agglomérations de Valleiry, Chênex, Viry, Présilly, Beaumont, Le Sappey, etc, et qu'en la reportant de quelques centaines de mètres à l'intérieur, cette ligne occuperait une frontière naturelle sur le Rhône et les crêtes du Vuache, Mont-Sion, Salève, Voirons jusqu'à Saint-Gingolph, délimitant un territoire dont les populations ont les mêmes besoins, les mêmes aspirations et leur débouché naturel sur Genève.

Puis, après l'arrêt de la Cour de La Haye, le conseil municipal de Beaumont, dans sa séance du 14 août 1932, prend la délibération suivante :

Suite à la décision de la Cour internationale de Justice de La Haye rétablissant les anciennes zones sardes et partageant la commune en deux, le conseil municipal

Considérant : la situation désavantageuse qui serait faite à la partie de la population non englobée par la limite de la zone ; les difficultés administratives qui résulteraient de cet état de choses ; les conflits et inimitiés qui ne manqueraient pas de se produire entre habitants,

Demande avec insistance à monsieur le préfet et à nos parlementaires de vouloir bien demander au Gouvernement que la limite de la zone soit reculée de façon à englober entièrement le territoire de la commune de Beaumont.

Bien évidemment, ces doléances ou demandes restèrent lettre morte.

La douane revient au Châble

Suite à l'arrêt de la Cour de La Haye et à la sentence arbitrale de Montreux (Territet) du 1^{er} décembre 1933 fixant le régime applicable à l'importation en Suisse des produits des territoires français considérés, le 1^{er} janvier 1934, le cordon douanier s'établit, avec quelques modifications, sur la ligne de la zone sarde ou petite zone (pour la Haute-Savoie). En conséquence, la douane revient au Châble.

Deux brigades de douaniers ¹⁰, environ trente hommes, arrivent au Châble. Les locaux vacants de la cantine de la manufacture sont loués pour loger ce personnel, ainsi que des appartements ou chambres chez des particuliers tant au Châble-Beaumont qu'au Châble-Présilly.

10. Une brigade dite de route (ou touristique) et une brigade mobile (appelée vulgairement la volante) qui avait son bureau au rez-de-chaussée de l'ancienne cantine de la manufacture.

Un bureau habilité à percevoir les droits s'installe dans une construction, genre chalet, édifiée rapidement ¹¹. Ce bureau emploie un receveur, un commis, une visiteuse (appelée "fouilleuse"). Des guérites en bois sont posées en bordure de la route nationale, du chemin vicinal du Châble à Archamps, près du pont sur le ruisseau des Creux, à Jussy au carrefour du chemin des Creux et du chemin vicinal du Châble à Beaumont.

Le Châble est également le siège d'une capitainerie ¹² dont le contrôle s'étend, à l'ouest, au pont Carnot sur le Rhône et, à l'est, à la commune du Sappey (comprise). Nous gardons le souvenir du premier capitaine, M. Halbrand qui, avec tact et compétence, organisa le service sur la ligne de zone qui lui incombait. Le lieutenant Anglade le secondait.

Inévitablement le partage de la commune (comme en 1816) créa des difficultés à la population. Par exemple, pour se rendre à Beaumont (chef-lieu) par Jussy ou à Archamps, ou vice-versa, obligation était faite de passer au bureau du Châble. Cela a motivé, le 4 février 1934 (remarquons que la présence douanière ne remontait qu'à un mois), la délibération suivante du conseil municipal de Beaumont :

Considérant que les habitants de la commune domiciliés sur le territoire zonien sont obligés, pour faire la sortie de leurs produits au bureau des douanes du Châble, d'emprunter un chemin les obligeant à un détour considérable, demande :

1. la création d'une permanence au bureau de douane du Châble ;
 2. l'installation d'un bureau auxiliaire de douane sur le chemin vicinal n° 3, du Châble au Fond de Beaumont, Châtillon, Archamps, Collonges.
-

Cette demande n'eut aucune suite.

Notons que les relations des habitants avec les douaniers étaient relativement bonnes et se sont même conclues par quelques mariages. Lors de promenades au Salève, j'ai souvent rencontré des douaniers en service sur la ligne de zone ou, quelquefois, se rendant en un point donné à la rencontre de leurs collègues en poste au Sappey.

En 1939, lors de la déclaration de guerre, les douaniers sont armés de mousquetons.

Les services douaniers ont été centralisés à Saint-Julien en 1962. Le dernier capitaine sera Bérenger, le dernier lieutenant Giudicelli.

11. La délibération du conseil municipal de Beaumont du 4 février 1934, ci-après, nous indique son emplacement : « Le service des douanes a installé son bureau au Châble en partie sur le chemin départemental N° 18, sur une superficie de 33,25 m². L'occupation du sol est garantie gratuitement pour une durée de deux ans sur les domaines publics national et départemental. Le conseil municipal en fait de même pour le domaine public communal ». Ce chalet sera remplacé en 1938 par le bâtiment actuel abritant les bureaux et l'appartement du receveur.

12. Le bureau de la capitainerie est installé dans une villa, propriété Félix Tapponnier.

Le dénombrement de la population de 1852 permet de connaître l'effectif du personnel des douanes sardes au Châble. Il comprenait : un receveur, deux commis, deux visiteurs, une visiteuse, un surnuméraire, quatre employés, un commissionnaire en douane, deux brigadiers, un sous-brigadier, seize préposés. Ce personnel était logé tant au Châble que sur la commune de Présilly.

Nous relevons quelques noms bien savoyards parmi ces agents, tels que Buffet, Ducret, Robert, etc. Par contre, le personnel du bureau était en partie originaire du Piémont ou de Sardaigne avec le receveur Riccardi ou Mme Boulo Bianca, visiteuse.



En 1934, nous relevons à peu près le même effectif. Alors que, comme nous l'avons dit plus haut, Le Châble était le siège d'une capitainerie, 16 agents étant logés au Châble, un à Beaumont et 16 à Présilly.



Les contributions indirectes au Châble

	<i>Receveurs</i>	<i>Vérificateurs</i>
1911 et 1912	Bellet	Sau
1913	Donati	"
1914 à 1916	"	Ducarouge
1917	Delattre	"
1918 à 1920	Lacroix	"
1921	Domanget	"
1922	"	Dussau
1923	Bucatojo	"
1924 à 1926	Martin	"

Vers 1910, le service des contributions indirectes installe un bureau au Châble, dans la maison Després, où le receveur habitera. Ce bureau sera supprimé dans le courant de l'année 1926. Etait-ce la décentralisation ?

De 1911 à 1920, le receveur assurait ses tournées avec un cheval attelé à un tilbury.

Le souvenir de M. Dussau, originaire du Sud-Ouest, est resté vivace. Il avait fondé une société de rugby au Châble, dont nous parlons dans le chapitre « Sociétés ».

ANNEXES

Lettres des administrateurs de la Société du Pont de la Caille au ministre de l'Intérieur à Turin (18 novembre 1840)

*Le pont de la Caille étant à péage, une partie du trafic devait sans doute l'éviter.
Cela a motivé cette lettre dont voici quelques extraits.*

Outre les objets mentionnés dans la pétition ci-jointe, nous sollicitons de Votre Excellence :

1 – l'autorisation au bureau de douane du Châble de percevoir les droits sur les marchandises en transit et sur celles destinées à la consommation non seulement de la province de Savoie, mais encore de tous les Etats Sardes.

2 – une division équitable entre les deux bureaux de douane qui rendrait le transit pour tout ce qui vient d'Italie obligatoire par le bureau du Châble, et pour ce qui vient de France obligatoire par celui de l'Eluisset ;

3 – la rectification du tarif et du livre de poste, en ce sens que le relais de Cruseilles à Annecy soit réduit à sa distance véritable d'un poste et demi, et que le cheval de renfort soit supprimé ;

4 – le rétablissement du relais de poste au Châble ;

5 – le rétablissement de l'ancienne route directe du Châble à Genève, qui évite le grand détour par Saint-Julien ;

6 – la rectification de quelques-unes des rampes les plus fortes de la route d'Annecy à Genève et notamment de celles du mont de Sion.

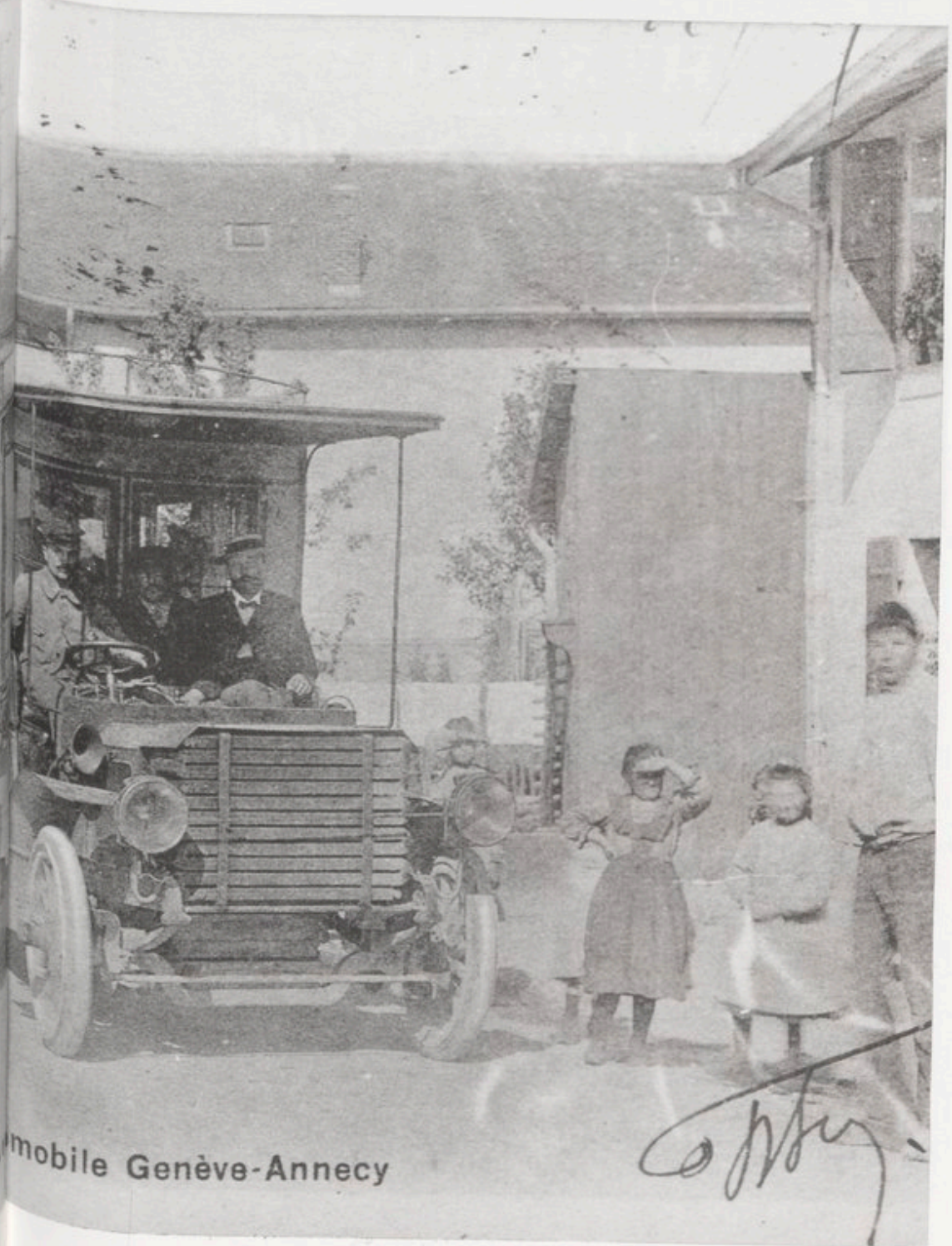
Les améliorations que nous réclamons de votre bienveillance, ne seront pas seulement profitables à notre société mais aussi à la ville d'Annecy et à toute la province dont les communications deviendront plus faciles.

Nous espérons donc que Votre Excellence, dont la protection est acquise à toutes les entreprises utiles au pays, voudra nous accorder nos diverses demandes ; nous nous reposons avec confiance sur sa justice...

L'EQUIPEMENT



Druz & Warnery, Genève - 3000



Le Chable - Service Automobile Genève-Annecy



Routes et chemins

La commune de Beaumont, située au pied du Salève, a pour cette raison été privilégiée sur le plan des voies publiques. Nous avons évoqué précédemment l'existence d'une voie romaine qui traversait notre commune.

Dans ce chapitre, il sera souvent question de la "grande route" Genève-Annecy, de la "route royale" ou de la "vieille route". Ces trois appellations concernent la même voie, qui passait par Le Châble, La Forge (Neydens), Bardonnex et Carouge.

Pourquoi la « grande » route ? Parce que plus importante, plus directe pour se rendre à Genève. Autrefois la route Le Châble-Saint-Julien passait par Les Eplanches puis La Selle (Neydens). Vers 1818, cette route était pour partie en très mauvais état. Le service des Ponts et Chemins fit une étude pour la rectifier et la réparer, ainsi que nous le verrons plus loin.

Par la suite, d'autres rectifications sont intervenues, tant au cours du XIX^e siècle que du XX^e, notamment vers 1845 sur le tronçon Le Châble-Les Mouilles avec un tracé à peu près rectiligne à partir des Eplanches jusqu'aux abords de Cervonnex¹. Le parcours était direct ; par contre il présentait l'inconvénient d'une forte pente à partir des Mouilles en direction du Châble, ce qui motiva une nouvelle rectification en 1881 sur cette portion de route, connue sous le nom de "rampe des Mouilles"². Au sud du Châble, cette voie gagnait autrefois le Mont-Sion par le village de Chez Cambin et Les Vernants, situés sur la commune de Présilly. En 1887 seront effectués des travaux complets de rectification du tracé connu sous le nom de "rampe du Mont-Sion"³.

Quant à la « grande route » (devenue la « vieille route »), comme la précédente, elle connut plusieurs rectifications, notamment à la Côte de Bêt. Son tracé, presque rectiligne entre Le Châble et La Forge, sera rectifié

1. Devint route Royale.

2. Ce tronçon de route nationale 201 sera rectifié une nouvelle fois en 1968 par Pernins. Comme le chantait si bien André Clavaud dans « La petite diligence s'en allait en cahotant sur tous les chemins... »

3. Une troisième rectification interviendra en 1953.

vers 1867 ⁴. Il comportait un virage à angle droit qui fut cause de plusieurs accidents de voitures. Jusqu'à sa prise en charge par le département sous l'appellation de CD 18, son entretien était à la charge des communes traversées, dont Beaumont, ce qui n'était pas sans causer quelques frictions !

Nous verrons tout au long de ce chapitre les difficultés auxquelles se sont heurtés syndics et maires pour faire exécuter les travaux routiers. Les chemins étaient souvent étroits, d'un entretien difficile, surtout ceux du haut de la commune que les orages rendaient cahoteux.

L'état de certains chemins communaux motiva des décisions énergiques de la part du conseil communal. Qu'on en juge ! Un grand nombre de fossés sont comblés, les branches des arbres ou des haies encombrant la chaussée. Le syndic veut réagir contre ce laisser-aller. Il exhume un règlement sur l'entretien des chemins du 8 janvier 1739. Le 24 février 1818, il donne connaissance au conseil communal de l'article 64 de ce règlement, après l'avoir fait publier quatre jours plus tôt ⁵, ainsi que suit :

A tous les particuliers possédant fonds de cette commune, et aboutissant aux chemins royaux, publics et de traverse, de curer les fossés, enlever les pierres, remplir de gravier les petits vides, couper et ébrancher les arbres et tondre les haies de manière à ce qu'un homme à cheval puisse passer librement ; comme encore à ceux qui ont des fonds aboutissant aux torrents, d'enlever les arbres qui peuvent être restés dans le lit d'iceux, et les tenir nets afin de donner un libre cours à l'eau, et ce dans le courant du mois de mars prochain, faute de quoi serait procédé contre les renitens de la manière voulue par les lois et règlements, et pour se conformer à l'article 65 du susdit règlement, le dit conseil a député les sieurs Jean-Anthoine Mabut et Jean-Pierre Mégevant, conseillers, pour surveiller l'exécution des réparations.

La route du Châble à Saint-Julien qui passe par le hameau de La Selle ⁶ a un besoin urgent de réparations en cette année 1819. Un nouveau tracé a été étudié pour diminuer la distance entre ces deux agglomérations. Le conseil, mis au courant par le syndic, prend une délibération le 28 décembre dont voici quelques extraits :

Par lettres des 1^{er} et 18 décembre, l'intendant de province a informé le syndic que les opérations préliminaires de régularisation de cette route étant terminées, il a cru bon de faire concourir à la réparation les communes de Beaumont, Présilly,

4. Nouvelle rectification de ce tronçon de route en 1972.

5. Rappelons que le conseil communal n'était convoqué qu'avec l'autorisation de l'intendant, ce qui laissait une grande latitude à ce dernier pour légiférer sans être gêné par le conseil.

6. Notons que le tracé de la voie du tramway Annecy-Saint-Julien (1922) passait par "la Selle".

Feigères, Neydens et Saint-Julien, chacune dans les portions qui leur sont assignées par cette lettre ; qu'ensuite de l'avis du sieur assistant des Ponts et Chemins, il s'était rendu sur cette route avec d'autres syndics, que ce dernier leur fit connaître que la route projetée devra passer par Pernins, que pour y parvenir dès Le Châble l'on traversa les communaux de Beaumont, que l'on suive sur portion de ceux de Neydens pour arriver à un chemin de dévriture (de desserte) qui conduit au lieu de Pernins...

Considérant que l'établissement d'une route pour la communication du Châble à Saint-Julien est indispensable, mais qu'elle ne peut être envisagée que comme route provinciale ou communale, que comme route provinciale elle devrait être tracée par l'ingénieur de la commune et rester à la charge de la province, que comme chemin vicinal elle devrait rester à la charge des communes qu'elle traverse et rester dans les lieux actuellement pratiqués...

Considérant qu'il paraît plus naturel et beaucoup moins dispendieux de réparer la route qui sert actuellement de communication entre Le Châble et Saint-Julien, que la portion de cette route qui vient du Châble jusqu'au pré d'Atené est déjà praticable même pour les voitures dans sa plus grande étendue et que le surplus peut être réparé et entretenu à moindre frais que celle projetée par Pernins ⁷.

Le conseil, continuant, déclare que la route par La Selle « n'a aucune montée sensible, qu'au contraire celle passant par Pernins présente une montée assez forte et sur toute sa longueur. Pour ces motifs, le conseil arrête d'exposer ces faits à monsieur l'intendant de cette province et le supplie de vouloir suspendre tous ordres ultérieurs pour la confection de la route projetée jusqu'à ce qu'il ait fait vérifier par monsieur l'ingénieur de la province quel est le chemin qui doit être réparé par préférence, pour ensuite être par lui prises telles déterminations qu'il avisera, auxquelles le conseil déclare être prêt à se soumettre ».

Par circulaire du 20 juin 1820, l'intendant de la province interroge le conseil sur les routes communales. Il demande :

1. le nom de toutes les routes ;
2. d'où elles partent, où elles arrivent et quelle est la distance d'un point à un autre ;
3. la largeur que chacune doit avoir d'après la mappe et celle qu'elle a effectivement sur le terrain ;
4. quelle est, parmi toutes ces routes, la plus essentielle pour la commune.

Le conseil a répondu par sa délibération du 18 août :

-
1. La route qui communique du village de Beaumont à la grande route de Genève à Anneci, sur une longueur de 559 toises.

7. Ce paragraphe nous renseigne sur l'état lamentable d'une grande partie de cette route. Il est évident que les habitants de Neydens, Beaumont, Le Châble et au-delà, qui commerçaient avec Carouge et Genève, n'empruntaient pas cette voie.

Le conseil poursuit en énumérant les différentes largeurs, celles-ci n'étant pas régulières sur toute la longueur.

2. autre route du village de Beaumont au Châble par Jussy sur une étendue d'environ demi-heure ;

3. du village de Beaumont à celui du Châble, sur une longueur d'environ demi-heure, de 16 pieds de large ;

4. du village de Beaumont à celui des Travers, sur une longueur de 120 toises, 9 pieds de largeur.

Le conseil indique que la liaison essentielle est la voie qui relie le village de Beaumont à la grande route.

Les habitants du Châble et Jussy demandent à être déchargés des travaux de réparations et d'entretien du chemin communal de Beaumont à la grande route. Le 22 avril 1822, le conseil communal acquiesce.

Le pont des Trois-Nants se détériore. Le 8 juillet 1826, le conseil communal prend connaissance d'une lettre de l'intendant ainsi que du rapport fait par M. Ruphy, assistant du Génie, relatif aux

réparations à faire au pont des Trois-Nants rière cette commune sur la route tendant du Châble à Genève, dont la dépense est portée à 55 livres neuves 36 centimes. Le dit conseil déclare que les réparations sont urgentes et que les fonds sont disponibles, mais comme la dépense est peu conséquente et pour éviter les frais d'enchères, le dit conseil serait d'avis qu'il plût au seigneur intendant d'autoriser monsieur le syndic à donner économiquement cette entreprise avec convention que le prix ne serait payé qu'après vérification et réception d'œuvre...

Malgré l'urgence, plusieurs années s'écouleront avant la réalisation des travaux. Nous ajouterons que, encore au XVIII^e siècle, ce pont était construit en bois. Il était souvent en mauvais état, ce qui obligeait l'usager à franchir le ruisseau à gué.

En 1831, on se plaint à nouveau de l'état des chemins, car certains habitants refusent de faire les travaux sur ceux-ci, malgré ce qui avait été décidé notamment le 31 octobre de la même année. Le chemin du Châble au chef-lieu est à la charge exclusive des habitants du Châble, les habitants du chef-lieu et de Jussy entretenant exclusivement leurs chemins. Pour obtenir les réparations nécessaires, on a fait intervenir l'intendant en lui demandant de faire établir les plans de ces travaux par l'adjudant du génie civil.

La lecture du rapport les accompagnant provoqua de belles empoignades au sein du conseil communal lors de sa séance du 30 novembre :

Considérant que le vice-syndic ayant été chargé par ce conseil de faire réparer le premier (cité plus haut), mais que, malgré tout son zèle et ses bonnes intentions, n'a pu, par la voie de la persuasion, parvenir à faire exécuter les travaux nécessités

par les dégradations, attendu que plusieurs habitants s'y refusaient opiniâtement, et que même plusieurs des aboutissants à ce chemin se refusaient d'ouvrir des fossés pour l'écoulement des eaux, se contentant de faire des petites ricoles insuffisantes... de plus que dans quelques endroits le chemin n'a pas la largeur voulue et fixée par la mappe ; *considérant* enfin que pour parvenir avec toute la régularité possible à faire exécuter les réparations utiles, ils ont supplié monsieur l'intendant de déléguer monsieur l'adjudant du génie civil à l'effet de se transporter sur les lieux, avec l'assistance du sieur vice-syndic et tracer la largeur à donner à ce chemin ainsi qu'aux fossés latéraux, de tout quoi il sera dressé procès-verbal, pour ensuite faire par ce conseil un état de répartition des ouvrages nécessaires pour la confection du dit chemin entre tous les habitants du Châble... par ordonnance du 5 du courant, monsieur l'intendant a commis monsieur l'adjudant du génie civil à l'effet de se transporter sur les lieux...

Suivent diverses instructions, notamment : Monsieur l'adjudant devra fournir un rapport détaillé de son opération, dans lequel il évaluera approximativement le nombre de journées en voitures et manœuvres à employer pour les dites réparations ainsi que de la dépense pour travaux d'art.

A la suite de cette ordonnance, l'adjudant du génie se transporte sur les lieux et finit par proposer deux tracés. L'un « causerait beaucoup de travail par les déblais considérables à faire et la pente resterait assez forte, l'autre présenterait une pente bien diminuée et donnerait beaucoup moins de travail (....) mais un peu plus d'indemnité néanmoins il est préférable. » Tel est aussi l'avis du vice-syndic, qui est en outre d'avis de faire quelques aqueducs et autres travaux...

Passant à l'évaluation approximative des travaux de corvée et de la dépense des travaux d'art, il les évalue comme suit.

Dans un cas « le nombre approximatif des journées de manœuvres à employer pour mouvement de terre et gravelage à 460 et le nombre de journées de voitures à deux bœufs à 120 ». *Dans le second cas* « le nombre des journées de manœuvres serait de 600 environ et 180 journées de voitures à bœufs. Enfin il évalue les travaux d'art à la somme de 404,20 livres. (...) Par une seconde ordonnance, monsieur l'intendant, sous la date du dix-neuf courant, il a été enjoint au sieur secrétaire de cette commune de réunir le conseil double et de lui soumettre toutes les pièces ci-devant narrées pour sa délibération. Postérieurement à cet envoi de la part de monsieur l'intendant au sieur secrétaire, le sieur Blanc, propriétaire des fonds sur lesquels seraient les rectifications proposées a écrit une lettre à monsieur l'intendant le 21 courant par laquelle il expose que par des idées fausses et bizarres l'on se proposait de faire établir une route tendant à l'église de Beaumont en passant dans un lieu-dit Crey Villerme entouré de précipices et d'une montée tout à fait extraordinaire, (...) déclare s'opposer à ce que le conseil, soit le vice-syndic fassent de nouvelles démarches pour l'établissement de cette route ».

Cette lettre a été transmise par l'intendant au secrétaire du conseil avec invitation d'en donner lecture au conseil double pour ses délibérations.

Ce dernier se divise. Les conseillers de Beaumont sont d'avis que le chemin tel qu'il est soit réparé sans la rectification proposée. Les conseillers du Châble, considérant qu'une portion du chemin actuel est impraticable avec une voiture, sont d'avis que la rectification soit opérée telle quelle est proposée sur le plan.

Parlant des travaux d'art, les conseillers de Beaumont considèrent que, dans la confection et entretien du chemin qui se trouve à leur charge, ils l'ont réparé et entretenu sans que ceux du Châble aient réparé celui à leur charge ; ils ont été obligés de faire des aqueducs pour lesquels les hameaux du Châble n'ont point contribué, sans s'opposer à l'établissement des aqueducs proposés, déclarent que cette dépense sera supportée par les habitants du Châble.

Les conseillers du Châble, considérant que les travaux d'art de cette route sont d'un entretien plus difficile que celui de Beaumont à la Grande Route..., que les aqueducs à construire sont d'une nécessité absolue, il paraîtrait juste que la commune en entier y contribuasse par le motif encore que le chemin du Châble à Beaumont sert à toute la commune tandis que celui de Beaumont à la Grande Route ne sert presque qu'à ceux du hameau de Beaumont.

Le syndic se plaint amèrement de l'état dans lequel les habitants de la commune laissent leur voirie, comme en témoigne cette lettre du 25 novembre 1839 :

Un grand relassement s'est manifesté dans notre commune à l'égard des travaux publics. Jusqu'ici, les routes communales étaient bien soignées ainsi que les ruisseaux à nettoyer, à présent nous ne sommes pas dans le cas de faire exécuter aucune réparation vu que les rénitents ont le dessus, disant que les syndics n'ont pas grand pouvoir à leur commander...

A la suite des prévisions de travaux à effectuer pour l'année 1841, le conseil communal choisit, le 7 janvier de la même année, les chemins qu'il faudra réparer en priorité. On choisit, pour finir, d'effectuer des travaux au lieu dit "Chez Marmoux", d'une longueur de 7 200 mètres et sur une portion de la route passant entre Beaumont et Le Châble par Jussy, longue de 4 800 m⁸. Les travaux sont assez conséquents puisqu'il faut réparer les fossés latéraux, transporter et déposer près de 1 000 m³ pour la première section et 500 m³ pour la seconde.

Le conseil adopte le système des corvées par lot en attribuant à chaque corvéable une portion de route à réparer proportionnée à sa quote-part d'imposition. Les travaux devront être exécutés pour partie en mars et pour partie en novembre.

8. Ces distances sont manifestement exagérées.

En 1842, c'est le chemin du Salève au chef-lieu, qui figure dans les prévisions du conseil. Sa largeur sera augmentée en plusieurs points. Six cents mètres cubes de gravier seront nécessaires.

Les délais posés sont insuffisants, comme en témoigne la délibération du conseil du 2 avril 1843 : « La réparation des chemins prévue les années précédentes n'étant pas terminée par suite de dégradation considérable, la remise en état se poursuivra cette année ». L'intendant général, en approuvant, note que « n'ayant pas de surveillant pour ces travaux, (il) pense que les conseillers, dans un but louable d'économie pour la commune, voudront bien s'en charger gratuitement à tour de rôle ».

On reparle sérieusement du "Pont des Trois-Nants" vers le Martinet. Il s'abîme de plus en plus et risque de devenir un danger public. Le 13 septembre 1844, l'urgence des réparations devient évidente et le détail estimatif des travaux est approuvé.

14 m ² de pavé sous le pont à 5 L l'un	70 L
Réparer l'aile droite au couchant six m ³ à 5 L	30 L
Refonder sous l'aile gauche, deux mètres à 5 L	10 L
Dix livres de fer pour lances à consolider les angles à 50 centimes la livre	5 L
Rétablir le mur de l'aile gauche depuis les fondations, six m ³ à 5 L l'un	30 L
Recrépir la voûte, les deux têtes et l'aile gauche du pont, 55 mètres carrés à 50 centimes le mètre	27,50 L
Les deux parapets du pont ensemble huit mètres à cinq livres chaque ..	40 L
Huit crampons en fer pour assujettir les dalles	8 L
Une pièce de bois en chêne pour barrage en dessous du pavé du pont, longueur 4 mètres, épaisseur 24 centimètres sur 20 centimètres et deux autres pièces même bois en pieux pour soutenir la première chacune de deux mètres de longueur, valeur ensemble	20 L
	<hr/>
	Total 240,50 L

Le tout sera fait en bonne chaux maigre et bon sable, et l'entrepreneur aura la faculté de se servir des vieux matériaux.

Le 1^{er} décembre 1852, le conseil est tenu informé de l'état estimatif des travaux de restauration de la route du chef-lieu à la route royale ⁹. Le conseil estime

cette route dans un état de viabilité satisfaisante. Les terrains à acquérir pour l'élargir de 50 centimètres coûteraient 1 015 livres ; est d'avis de ne point s'en occuper dans le moment, mais plutôt de celle tendant de l'église à "Chez Marmoux" et "Chez Marliaty" qui est en mauvais état ainsi que celle dite de "Cutafor au Châble".

9. Il s'agit de la grande route.

Le 9 décembre 1853 le conseil se penche, une fois de plus, sur le mode de financement des travaux routiers. Les intempéries ont causé des dégâts aux chemins au cours de l'année. Les travaux à prévoir en 1854 seront consacrés aux réparations les plus urgentes. Il décide que ces dernières

se feront par voie de prestations en nature sous forme de journées et seront dues par tous les propriétaires fonciers, les commerçants et industriels et les assujettis à la taxe personnelle. Le prix de journée de manœuvre est fixé à deux livres. La journée de voiture avec un cheval ou deux bœufs, y compris le conducteur, à six livres. Toutefois, la faculté est laissée aux personnes qui préféreront payer leurs journées en argent dans le temps voulu pour profiter du rabais du quart du prix fixé.

La vieille route pose toujours problème. Et les communes qu'elle traverse ont du mal à s'entendre à propos de son entretien. Preuve en est cet extrait de la délibération du conseil communal du 21 mai 1854 :

Avant l'établissement de la nouvelle route de Saint-Julien au Châble, déclarée "Route Royale", la susdite route servait pour les communications avec Genève pour toutes les communes situées le long du versant occidental du Salève. Malgré cette nouvelle route royale, la vieille route sert toujours pour se rendre à Genève, le trajet étant plus court... Cette route étant communale pour chaque commune traversée, Beaumont l'a constamment entretenue pour sa part. Neydens y a entrepris des réparations qu'il faut espérer voir continuer. Mais Archamps, on ne sait sous quel prétexte, ne paraît pas disposer à s'en occuper.

C'est pourquoi le conseil de Beaumont a résolu de recourir à monsieur l'intendant général pour qu'il daigne faire vérifier l'état de cette route et vouloir interposer ses bons offices auprès de l'intendance générale du Faucigny, dont dépend la commune d'Archamps, pour qu'elle donne toutes instructions à cette commune pour rendre cette route en bon état.

Le 4 juin 1855, le conseil communal ne peut que constater l'inertie des communes incriminées. Pour remédier à cette carence, il veut innover en proposant un "consorce", ancêtre de nos syndicats intercommunaux, dans lequel chacune des communes serait chargée d'effectuer les réparations. Le conseil prie l'intendant général d'envoyer sur les lieux un géomètre attaché à la voirie publique afin de poser les bases d'une répartition des dépenses de réparation à effectuer.

Au cours de la même séance le conseil décide, comme par le passé, de commencer les réparations nécessaires sur les chemins communaux si importants pour l'agriculture.

Dans sa séance du 29 novembre, le conseil communal remarque que le système des corvées n'est pas le plus efficace. Il souhaite que ce soient des entrepreneurs qui effectuent les travaux. La suppression des prestations

en nature et leur remplacement provoquent des réticences et le projet n'est accepté que par 7 voix contre 5.

Par ailleurs, il décide de créer une nouvelle voie entre le chemin des Roquettes et celui du Cré Marmoux et de classer un certain nombre de chemins vicinaux : le chemin du Cré Villerme se dirigeant au couchant de Beaumont pour aboutir au Châble, d'une longueur de 3 200 mètres ; celui de Jussy à Fontaine Froide, de 2 000 mètres de long ; celui de Moisins (Neydens) par Chatillon aboutissant au chemin communal du Fond de Beaumont, mesurant 2 400 mètres ; celui partant de la route de Chez Marmoux passant au château, qui aboutit au Travers, d'une longueur de 2 000 mètres et enfin le chemin de Jussy au Fond de Beaumont traversant le hameau des Clèges, d'une longueur de 2 405 mètres.

Après avoir demandé l'avis de l'agent voyer chef (qui donnera un avis favorable à cette délibération), l'intendant régent demande de « bien examiner la convenance et la nécessité d'une pareille classification ». L'agent voyer chef devra fournir un rapport motivé sur ce sujet.

La vieille route sera de nouveau à l'ordre du jour de la séance du conseil communal du 29 mai 1856. Cette fois, en des termes flatteurs et élégants, il quémante une aide financière aux édiles de la ville d'Annecy. En voici la teneur :

Le conseil communal expose au conseil de la ville d'Annecy que ce dernier, après avoir pris connaissance de la délibération, appréciera à cause de la fréquence des rapports de la ville qu'il représente avec celle de Genève, l'importance de l'ancienne route Royale du Châble qui longe le pied du Salève ; il appréciera aussi les efforts énergiques constants et les sacrifices énormes de la petite commune de Beaumont faits dans le but de la conserver toujours en bon état de viabilité, mais elle verra aussi qu'elle a atteint les limites de ses possibilités.

Il ose se flatter que la ville d'Annecy voudra bien, pour cette année, lui accorder un léger subside et user de son influence morale auprès du conseil divisionnaire pour que sa demande soit couronnée de succès.

Le même jour, le conseil communal se plaint (une fois de plus !) du peu d'empressement manifesté par les communes de Neydens et d'Archamps pour concourir aux réparations de la vieille route :

Le parfait état où elle se trouve dans la partie située sur le canton de Genève fait ressortir, d'une manière peu honorable pour les Etats sardes, celui où elle se trouve dans la partie sur Savoie. Le conseil a voté au budget de 1856 une somme de 2 216,13 L... pour mieux engager les deux autres communes à accepter la quote-part de répartition fixée dans le rapport de l'agent voyer, la commune de Beaumont voudra bien exécuter les travaux de réparation pour la première année jusqu'à La Forge (commune de Neydens), à condition que cette dernière en fasse autant sur la commune d'Archamps.

Malgré la bonne volonté de Beaumont, les autres communes reculent devant la dépense, qui est en effet considérable. Beaumont demande au conseil divisionnaire d'allouer une somme suffisante pour alléger la charge des premiers travaux et contraindre, en quelque sorte, Neydens et Archamps à accepter le projet de consorce qui leur a été proposé.

En 1858 sont entreprises les réparations et rectifications de la route de Beaumont à Châtillon. Le conseil délégué demande, le 15 août, l'autorisation d'exécuter les travaux en régie (l'adjudication a été infructueuse) et sous la surveillance d'un cantonnier du bureau de la voirie, le sous-agent voyer donnant des conseils. L'intendant général approuve le 27 août.

Pour l'entretien des chemins, on va extraire du gravier à la carrière de Jacques Bornens.

Le 25 septembre 1859, le conseil délégué a procédé aux enchères de l'extraction de 50 m³ de gravier. Un seul miseur, le sieur Girod Nicolas pour le prix de une livre par m³ extrait, sous condition que les pierres qui se trouveront parmi le gravier seront cassées et feront ensuite partie du gravier, le dit Girod curera également le fossé ou ruisseau le long de la route de Chatillon à raison de une livre par m³ de matières enlevées. Aux quatre premiers mètres cubes, le conseil délégué les visitera pour décider s'ils sont d'une nature convenable et si le dit Girod peut continuer.

On ne badine pas au conseil de Beaumont !

Le 24 février 1861, « le conseil municipal opterait à ce que le gouvernement classe le chemin du Châble à Carouge dans les routes départementales ».

En 1862 sont entrepris les travaux de construction du chemin du Châble à Viry. La vieille route est devenue « chemin de grande communication n° 18 » (GC 18). La commune participe toujours aux réparations. Le 29 juin, dans sa délibération le conseil municipal dit : « Une erreur s'est glissée dans une précédente délibération ; 776,45 F sont imposés à la commune pour l'entretien du GC 18 et non pas 247 F. Le conseil refuse cette augmentation. » Il maintiendra ce refus le 26 février 1863.

Il refusera également, le 13 septembre de la même année, de voter les fonds nécessaires à l'acquisition des terrains pour la rectification du GC 18 à la Côte de Bêt et critique le projet.

Par contre, le conseil approuvera, les 23 avril et 11 juin 1865, les actes de vente de terrains par quatre propriétaires pour cette rectification, à condition que la commune ne débourse aucune somme d'argent !

A partir de 1867 s'ouvre une ère de grands travaux sur les chemins communaux, rectifications, constructions. Nous donnons des extraits succincts des délibérations du conseil municipal les concernant. Pour la

compréhension, nous donnons la signification des numéros de chemins dont il sera question :

- n° 1 : du GC 18 (se dit aussi du Coppet) à Chez Marmoux ;
- n° 2 : du Châble à Beaumont par Jussy ;
- n° 3 : du Châble à la limite avec Neydens par Chatillon ;
- n° 4 : du chemin n° 1 (vers l'église) jusque Chez Mabut ;
- n° 5 : (des Pralets) du n° 4 jusque Chez Depraz ;
- n° 6 : du n° 2 à Jussy à la limite avec Présilly ;

Le conseil municipal demande, le 24 février 1867, qu'une étude soit réalisée pour rectifier le chemin n° 2 dans sa partie comprise entre Jussy et le chef-lieu, car elle « présente des pentes et contre-pentes dangereuses » ; le 18 octobre 1868, qu'une étude soit faite pour rectifier le n° 1. Il existe par endroits une pente qui atteint 15 %¹⁰, présentant de graves dangers pour la circulation ; de fréquents accidents s'y produisent.

L'étude de la rectification du n° 1 est demandée le 26 mai 1870 sur une longueur de 612,68 m entre la fruitière et la maison Blanc au Fond de Beaumont.

Le 19 juin de la même année, le conseil « approuve le projet de rectification du n° 2, mais demande que la rectification du n° 1 se fasse en premier ».

Le projet de rectification du n° 1, dressé par l'agent voyer cantonal, est approuvé le 8 janvier 1872.

Le 20 février de la même année, « le conseil municipal demande une nouvelle fois le classement en route départementale du GC n° 18 ».

On a beaucoup parlé à Beaumont ; cela provoque des discussions passionnées entre habitants, au sujet notamment de la rectification projetée du chemin n° 2. A la suite de ces controverses, M. Thuillard, géomètre au Châble, a dû étudier un nouveau tracé pour ce chemin, plus économique que le projet initial. Par ailleurs, les habitants de Beaumont ont souscrit en journées de travail et cessions gratuites de terrains pour une somme évaluée à 1 180 F.

Présenté au conseil municipal le 20 février 1872, ce dernier approuve et, revenant sur sa précédente délibération, accepte le projet Thuillard. A la suite de quoi l'agent voyer consent à étudier ce projet auquel il se ralliera.

Le 30 novembre, considérant les nombreux accidents survenus sur ce tronçon de chemin, le conseil municipal approuve définitivement le projet

10. Effectivement, une partie délaissée de ce chemin longe la propriété Girod au Fond de Beaumont. Elle permet de nous rendre compte de la forte pente qu'il présente.

et demande que les travaux commencent rapidement. Les travaux de rectification du tronçon du chemin n° 1 ont été réalisés en 1873. Le tracé actuel de cette voie date de cette époque.

Le conseil veut continuer la rectification du n° 1 entre la fromagerie et l'église. Un projet sera étudié par l'agent voyer et approuvé le 24 mai 1874.

Le 5 août de la même année, le conseil demande une étude pour rectifier le n° 2 entre Le Châble et Jussy qui présente des pentes dangereuses, notamment en dessous de Jussy. Les conseillers ont réfléchi et, le 23 mai 1875, demandent que soit ajournée une partie de la rectification du n° 2, décidée l'année précédente, au profit de celle de la montée de Cutafort qui est plus urgente.

Le 3 août 1879 a lieu l'approbation des projets de rectification du n° 2 entre la maison Mégevand (au Mollard) et Jussy d'une part et celui concernant le n° 6 d'autre part entre les maisons Philippe et Vuagnat à Jussy, soit 200 mètres. Ces deux tracés seront modifiés puis approuvés le 2 mai 1880.

Les conseillers ont tout lieu d'être réjouis ! La loi du 1^{er} juin 1880 porte ouverture de crédits destinés à subventionner les communes qui veulent exécuter ou qui exécutent des chemins vicinaux. Sans plus tarder, et voulant profiter de cette aubaine, le conseil décide le 27 juin de demander l'étude d'un avant-projet pour continuer la rectification du n° 2 entre la maison Mégevand et la RN 201 (Le Châble), soit sur 1 191 mètres. On a procédé pour cette rectification à l'acquisition des terrains nécessaires, sauf de ceux situés à l'entrée du Châble, à cause de deux propriétaires récalcitrants. Pour permettre l'adjudication de ces travaux, le conseil municipal demande, le 24 juillet, de reporter la rectification à l'entrée du Châble. Cette délibération ayant été approuvée, les travaux sont menés à bien fin 1882, début 1883.

Un accord est intervenu entre la commune et les deux propriétaires "rebelles". La rectification du n° 2 pourra être achevée. Pour cela une étude de ce petit tronçon est demandée le 7 mai 1883, de même que pour la rectification du n° 6, "Chez Marin", dite "rampe de Chez Marin".

Un nouveau chemin entre dans la voirie communale en 1885 : suite à la rectification de la rampe des Mouilles (RN 201), la partie délaissée entre le carrefour du CD 18 et la RN 201 (sortie nord du Châble) et les confins de la commune de Neydens, sur une longueur de 650 mètres, devient chemin vicinal ordinaire ¹¹.

Entre 1888 et 1895, plusieurs études de rectifications de chemins s'échelonneront, soit : n° 1 de l'église à Chez Marmoux par les Travers,

11. Ce chemin sera coupé par la RN 201 lors de la déviation Le Châble-Les Mouilles en 1968.

sur 1 354 mètres ; n° 6, la rampe de chez Marin sur 486 mètres ; n° 1 au Fond de Beaumont, du Crêt Caron à la maison Girod, sur 724 mètres.

En 1890, on parle de création d'un chemin entre la RN 201 et le CVO (chemin vicinal ordinaire) n° 9 vers la maison Cartier. La même année a lieu la vente des délaissés suite aux rectifications des chemins n° 1 et 2.

Le 21 août 1892, le maire présente un avant-projet de rectification sur le n° 1. Une majorité de conseillers, tout en l'approuvant, ne se prononcera définitivement que lorsque les études des rectifications demandées précédemment seront faites.

Le conseil municipal constate, le 3 juin 1894, que le chemin reliant Le Châble au chemin n° 1 (au Fond de Beaumont) est classé chemin rural, de même que celui partant du n° 1 aboutissant aux confins de la commune de Neydens et estime que tous deux sont d'une utilité incontestable et ont besoin de réparations. Il invite le maire à prendre un arrêté de reconnaissance de ces chemins. Suite à cette délibération, la création d'un CVO sous le n° 3, entre Le Châble et les confins de la commune de Neydens par Châtillon est envisagée. Ce chemin sera mis à l'étude en 1898. Les travaux seront réalisés en trois tranches à partir de 1904.

TABLEAU DES CHEMINS VICINAUX ORDINAIRES (CVO)
AU 31 DÉCEMBRE 1895

N°	Désignation des chemins longueur (en mètres)
1	Du GC 18 à Chez Marmoux 3 200
2	Du Châble à Beaumont par Jussy 2 170
3	Du chemin n° 1 aux confins de Neydens 1 050
4	Du chemin n° 1 à la montagne jusque Chez Mabut 670
5	Du n° 4 à la montagne jusque Chez Depraz par chez Grillet 1 000
6	Du n° 2 à Jussy aux limites de Présilly 1 260
7	Du n° 1 sous les Travers aux limites de Neydens près Verrières 1 040
8	Du n° 1 au Château 560
9	Du n° 2 au Châble au chemin n° 2 (Cré Villerme) 1 572
10	Du n° 7 à la teppe à Dunand 125
11	Du n° 1 au hameau des Travers 100
12	De la RN 201 aux limites de Feigères 400
13	Du n° 9 au chemin n° 1 470
14	Du n° 12 aux confins de Neydens (ancienne RN 201) 650
15	De la RN 201 au chemin n° 9 (à construire) ... 319
	Total 14 586

Le 9 août 1896, le conseil municipal décide le déclassement des CVO suivants :

- le n° 5, entre Chez Grillet et Chez Dépraz (350 mètres) ;
- le n° 7, entre le chemin n° 10 et la limite avec Neydens d'une longueur de 450 mètres ;
- le n° 8, sur toute sa longueur, sauf la partie nécessaire à la desserte du château, soit 600 mètres ;
- le n° 9, entre les chemins n° 2 et n° 13 soit 700 mètres ;
- le n° 10, dit de la Teppe, tout le chemin : 125 mètres ;

Le chemin reliant la RN 201 (au Châble) et le n° 3, près de la fromagerie Girod, a été construit en 1902.

Les rectifications prévues, soit de l'église à Chez Marmoux sur 1 354 mètres ; la rampe de Chez Marin, entre le chemin des Creux et celui des Ravines sur 486 mètres et, sur le n° 1, entre le Crêt Caron et la maison Girod sur une longueur de 724 mètres, seront également réalisées par la suite.

Certaines affaires firent quelque bruit dans la commune, et révélèrent l'état réel de certains chemins... et l'esprit chicanier de quelques habitants.

En 1907, un habitant du Châble qui désirait construire une maison, fit l'acquisition d'un terrain au Châble-Haut. Or, il apprit que ce terrain était traversé par un ancien chemin rural et il en informa le maire. Ce dernier informa le conseil municipal lors de sa séance du 17 novembre 1907. Face à cette demande, le conseil déclara :

« Divers habitants du Châble désirent acquérir l'ancien chemin rural dit "Crêts aux Nantets". Ce chemin n'est plus d'aucune utilité à la commune. Le conseil décide l'aliénation de ce chemin. (Il) autorise le maire à traiter de gré à gré moyennant le prix de 1 franc le m², délimitation aux frais des acquéreurs. »

Trois des habitants riverains de ce chemin font opposition à la décision du conseil, prétextant être déjà possesseurs de ce chemin. Le conseil, informé, rejette cette opposition (séance du 29 décembre 1907). Les intéressés ne l'entendent pas de cette oreille et, s'adressant au préfet, expliquent « que ce terrain contesté est un chemin rural non reconnu de temps immémorial ».

Cette affaire a certainement été évoquée plusieurs fois au conseil municipal qui était divisé sur la suite à donner à cette affaire. Pour certains conseillers, ce chemin était communal, pour d'autres il ne l'était pas.

Finalement, dans sa séance du 14 février 1909, le conseil municipal décide que ce chemin n'existe plus depuis longtemps, qu'il serait difficile à la commune d'établir ses titres de propriété. En tout cas un procès dont

l'issue serait douteuse occasionnerait des frais hors de proportion avec l'importance de ce chemin, (et) abandonne le projet d'aliénation.

Deux petits chemins communaux sont créés pour faciliter le parcours aux usagers dans les années vingt. L'un se trouve au Châble, entre le CVO n° 2 et le CVO n° 3, face à la fromagerie Girod. Les 9 novembre 1919 et 24 octobre 1920, le conseil municipal décide l'acquisition d'une bande de terrain de 1,80 m de largeur à 1,50 F le m², propriété de Mme veuve Casimir Dubouchet.

Le second se trouve à Beaumont. Pour réduire le parcours des porteurs de lait du haut de la commune en particulier, et pour se rendre plus commodément à la fruitière, un sentier abusif s'est créé entre le CVO n° 1 (sur la partie comprise entre l'église et les Travers) et la fruitière (actuellement désaffectée). Pour mettre fin aux plaintes des riverains, le conseil municipal a décidé, le 22 novembre 1925, l'acquisition d'une bande de terrain de 95 mètres de longueur sur 1,50 m de largeur. Le terrain nécessaire sera acheté à M. Blanc au prix de 3,25 F le m², la société fruitière cédant gratuitement le sien.

Si on parle encore de chemins, l'heure est à la route, et plus particulièrement à son goudronnage que le passage d'un nombre de plus en plus important de véhicules à moteur rend nécessaire. Finie la poussière soulevée par les automobiles dans la traversée du Châble, empoussiérant les maisons ! Le conseil municipal vote une somme de 1 000 F le 10 juin 1923 pour que soit goudronnée la route nationale qui passait au cœur du Châble avant la déviation du village en 1957. Hélas, effectué dans de mauvaises conditions, le goudron ne résiste pas au trafic.

Suite à une réclamation du conseil municipal sur le mauvais état de la chaussée, le maire informe ce dernier, le 7 novembre 1926, que « le service des Ponts et Chaussées envisage le goudronnage de la RN 201 sur toute sa longueur et rappelle que, dans la traversée des agglomérations, les communes doivent financer les travaux à 50 % de la dépense ».

Le rechargement et le goudronnage de la RN 201 dans la traversée du Châble seront effectués en 1928 ; la part de la commune s'élève à 3 800 F.

La voiture ne se contente pas des plaines ! Elle veut monter aussi à la montagne. En 1927, lors de sa délibération du 21 août 1927, le conseil est saisi du projet de la "route des crêtes" au Salève, qui correspond aujourd'hui au chemin départemental n° 41, de Cruseilles à Mornex. Le conseil municipal ne voit pas d'un bon œil la construction de cette route car les Ponts et Chaussées demandent que la commune prenne à sa charge les frais d'acquisition (2 800 F) des terrains nécessaires à la construction de cette route du Salève situés sur le territoire de la commune. Il reconnaît que cette route rendra des services aux propriétaires des terrains traversés

en facilitant l'exploitation de leurs fonds. Il déclare aussi qu'elle n'intéresse pas la grande majorité des habitants de la commune. En effet, cette route dévierait le flux des touristes ¹², qui passent maintenant par Beaumont pour se rendre au Salève. Le conseil refuse donc la prise en charge de la dépense d'achat de terrain.

Le même service réitère sa demande en y ajoutant la prise en charge des frais d'entretien du tronçon situé sur la commune, soit 2 283 mètres. Le 12 août, le conseil municipal oppose un nouveau refus. Il en sera de même pour les frais d'entretien. Cela va cependant s'arranger avec une cession à titre gracieux consentie par deux propriétaires terriens, à savoir M. Bordier et la société anonyme du Haut-Salève. Le conseil municipal approuve le 15 avril 1929, sous réserve expresse que la participation de la commune aux frais d'entretien soit proportionnelle à la faible utilité que cette route présente !

Le 10 juin 1933, le conseil municipal approuve un marché de gré à gré passé avec M. Bouclier de Bonneville pour le cylindrage des CVO 2, 3 et 6, pour un coût de 14 218,12 F.

En 1933 a lieu l'exécution des travaux de remise en état du CVO n° 3 avec rectifications entre Le Châble et le ruisseau du Comptant. Coût : 76 329,82 F.

CLASSEMENT DES CHEMINS VICINAUX ORDINAIRES EN 1936 ¹³

N°	Désignation longueur (en mètres)
1	Du GC 18 au hameau de Chez Marmoux 3 300
2	Du Châble à Beaumont par Jussy 2 170
3	Du Châble aux confins de Neydens par Chatillon 3 229
4	De Beaumont à Prémaqueu 639
5	De Prémaqueu aux Pralets et Chez Mabut 650
6	De Jussy à la limite avec Présilly (Pomier) 1 860
7	De Beaumont à Verrières 1 074
8	Du château 130
9	Des Travers 100
10	Chemin des Eplanes 400
11	Ancienne RN 201 de la douane à Pernin 650
12	Du Châble à la fruitière Girod 316
	Total 14 518

12. En majorité genevois.

13. Voici quelques années, les chemins vicinaux ont été « baptisés » voies communales.

Nous avons constaté qu'anciennement, le tracé des routes ou chemins comportait souvent des portions rectilignes, faisant fi des pentes que cela engendrait. C'est ce qui a motivé l'ensemble de ces rectifications qui donnent à nos chemins la structure que nous leur connaissons.

Nous ajouterons que le n° 7 sera déclassé, les 2 et 3 seront classés dans la voirie départementale, le premier en 1947 sous le n° 177, le second plus tard sous le n° 145 – ce dernier est intercommunal – reliant Le Châble à Collonges-sous-Salève par Verrières (commune de Neydens), Blêcheins et Vovray (commune d'Archamps). Le n° 11 a été coupé par la RN 201 lors de sa déviation en 1963. Le n° 12 a été coupé par la déviation du Châble en 1957. Le goudronnage des chemins vicinaux a débuté en 1952.

La place publique du Châble

Quoique plus près de nous, 1935 est à marquer d'une pierre blanche avec la démolition du haut mur bordant la route nationale, clôturant



L'inauguration de la place du Châble.

l'ex-propriété Corajoud acquise en partie par la commune. Cela a changé la physionomie du village, aérant le centre avec l'aménagement de la place publique qui sera inaugurée avec solennité le dimanche 14 juin 1936.

Comme le relate *Le Cultivateur Savoyard* du 25 juin :

Dimanche 14 juin, a eu lieu l'inauguration de la nouvelle place, sous la présidence de M. Leguay, sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Julien. Cette place, qui a été aménagée en quelques mois, étend ses 1 100 mètres carrés au milieu du village dont elle renouvelle la physionomie. Dès l'après-midi, la fanfare du Châble, formant cortège avec les sapeurs-pompiers annonçait la fête en exécutant des pas redoublés. Une gerbe de fleurs a été déposée par M. Leguay au pied du Monument aux Morts.

Enfin, le cortège entier, M. Leguay, sous-préfet ; M. Tapponnier, maire ; MM. les conseillers municipaux, la fanfare et les sapeurs-pompiers sont venus s'installer sur la place, vers les tables où était servi le vin d'honneur. M. Tapponnier, maire, a adressé de vifs remerciements à tous ceux qui ont apporté leur aide active à la création de la place : le conseil municipal, qui a consenti à imposer à la commune des sacrifices nécessaires ; M. Costa, entrepreneur, qui a su exécuter tout le travail avec soin et rapidité ; la fanfare et la compagnie des sapeurs-pompiers pour tout leur dévouement, la fanfare donnant toujours l'animation aux fêtes et cérémonies locales. Il remercie tout particulièrement M. Leguay, sous-préfet, d'avoir bien voulu accepter de venir présider cette inauguration. Ensuite, M. Leguay a exprimé sa haute satisfaction de se trouver ici avec la municipalité et la population du Châble-Beaumont, qui vont au progrès sans hésitation. Il félicite la municipalité pour la création de cette superbe place qui a déjà servi pour une foire-concours et dont la grande utilité se révélera de plus en plus dans l'avenir.

M. Leguay, accompagné de M. Tapponnier, a voulu clore la cérémonie en venant adresser ses compliments à la fanfare pour la parfaite exécution des ses morceaux.

La fête s'est terminée dans la soirée par un bal au haut de la place.

Les sentiers du Salève

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans évoquer le Salève et ses nombreux sentiers permettant d'atteindre les crêtes. Nous ne mentionnons que ceux situés sur notre commune.

L'ancien sentier de "La Tuile" existe depuis des temps immémoriaux. Il permet de rejoindre le chalet du même nom, construit sans doute par les chartreux de Pomier. Ce sentier commence au hameau des "Creux", près du bâtiment occupé actuellement par la colonie de vacances "les Sapins", que l'on rejoint soit à partir du village de Jussy, soit de Beaumont, vers l'église par les hameaux de "Prémaqueu" et "des Pralets".

Le « nouveau » sentier muletier de "la Tuile" (appelé ainsi par rapport à l'ancien), a été construit dans les années 1920-1921. Le point de départ

est le même que pour l'ancien. L'office du tourisme a accordé une subvention de 750 F en août 1919 pour sa construction, « pour faciliter l'accès au Salève ».

Le sentier de "la Tour des Nants", lui, est situé au nord de la "Grande Paroi". En raison de quelques passages vertigineux, il vaut mieux l'emprunter par temps sec.

Celui de la "Traversière" part près de la ferme dite "de Chez Marliaty" que l'on gagne depuis le hameau de "Chez Marmoux". Ce sentier conduit aux pâturages situés au-dessous des Pitons, près d'une source dont l'eau est très froide ; puis, continuant, on gagne le Grand Piton. Sur une des dalles du lapiaz de la plate-forme sommitale du Grand Piton, près de la tour, sont gravés les noms de Lamartine et de Lord Byron, sans doute en souvenir d'une randonnée au Salève.

Dans son livre *Lamartine et ses amis suisses*, Charles Fournet situe la promenade au Salève du poète peut-être en mai 1820 ¹⁴. Cette promenade lui a inspiré un poème qui débute ainsi :

Te souviens-tu du jour où, gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés...

Nous citerons un extrait de celui du genevois Ernest Naville qu'a inspiré la mer de brouillard qui, parfois, recouvre la plaine du Genevois.

Souvent, vous le savez, sur nos plaines voilées,
Cachant les jours sereins et les nuits étoilées,
La brume s'épaissit ;
Et le regard parfois peut discerner à peine
L'arbre le plus voisin de la maison prochaine
Tant notre horizon s'obscurcit.
Mais, quittant le foyer allumé dans la chambre,
Gravissez le Salève, un jour noir de décembre,
Bientôt l'air devient pur.
Montez encor ! Voici que des Alpes sublimes
Sous les feux du soleil brillent toutes les cimes
Et les cieux ont tout leur azur...

14. Le même auteur précise que Lamartine n'a jamais rencontré Lord Byron. Nous ne connaissons pas la date du passage de ce dernier au Salève.

Plus près de nous, celui du docteur et poète Henri Bouchet de Cruseilles :

Aimez-vous les lacs bleus qui paraissent dormir
Mais qu'une aile d'oiseau fait tout entiers frémir ?
Suivez l'aigle qui monte et qui, doucement, rêve
Que l'amour n'a qu'un nid et qu'il est au Salève...

Mais revenons aux sentiers en mentionnant celui dit "des Contrebandiers" qui, venant du village de La Croisette, se dirige vers Saint-Blaise en traversant notre commune au bas de la crête du Salève, côté ouest. Cette sente était empruntée par les hommes se livrant à la contrebande au temps de la petite zone franche ou zone sarde.

Les sentiers du Salève

Nous ne pouvons nous empêcher de mentionner quelques-uns des nombreux sentiers qui sillonnent le Salève. Le plus connu est celui qui mène de La Croisette à Saint-Blaise. C'est un sentier très fréquenté, surtout en été, par les randonneurs. Il est très agréable, car il traverse des paysages très beaux. On y voit de nombreux lacs, des forêts très belles, et des villages très charmants. C'est un sentier qui mérite d'être visité. Le second sentier est celui qui mène de La Croisette à Saint-Blaise par le Salève. C'est un sentier très agréable, car il traverse des paysages très beaux. On y voit de nombreux lacs, des forêts très belles, et des villages très charmants. C'est un sentier qui mérite d'être visité. Le troisième sentier est celui qui mène de La Croisette à Saint-Blaise par le Salève. C'est un sentier très agréable, car il traverse des paysages très beaux. On y voit de nombreux lacs, des forêts très belles, et des villages très charmants. C'est un sentier qui mérite d'être visité.

Les transports publics



Comment se déplaçait-on à Beaumont durant la période qui nous intéresse ? La présence de la route royale, impériale ou nationale, selon les régimes, a favorisé la desserte par transports publics.

La malle-poste (ou poste aux lettres), comme son nom l'indique, assurait le transport des dépêches et de quelques voyageurs. Celle qui passait au Châble venait de Genève et se rendait à Turin et effectuait le chemin inverse.

La diligence

La diligence, ou voiture publique, transportait voyageurs et marchandises entre Chambéry et Annecy puis Annecy et Genève. Lorsque la malle-poste passait par l'Eluiset¹, la diligence transportait également les dépêches (courrier).

1. Voir chapitre « Courrier », première page.

Service de Voitures Publiques

Le soussigné Jean Sautier aîné, natif de Magland et domicilié à Annecy, désirant obtenir l'autorisation d'établir un service de voitures publiques pour le transport des voyageurs avec ou sans chargement de marchandises d'Annecy à Chambéry et d'Annecy à Genève et retour, partant à des heures et jours fixés et voulant se conformer aux prescriptions des règlements en vigueur, déclare :

1° que les voitures qu'il emploiera seront ordinaires, commodées et bien matelassées, pourvues d'une lanterne avec pompe à huile et de tous les accessoires nécessaires pour la sûreté et l'activité du service et telles enfin qu'elles seront exigées et approuvées par la commission spéciale qui sera chargée de la visiter aux termes de l'article 5 du Règlement du 21 juillet 1835 ;

2° qu'elles partiront tous les jours d'Annecy à cinq heures du matin tant pour Chambéry que pour Genève et repartiront de ces deux villes chaque jour à deux heures après-midi pour retourner à Annecy ;

3° les voyageurs payeront d'Annecy à Chambéry et d'Annecy à Genève la somme de six livres neuves et 50 centimes pour chaque place du Coupé, cinq livres neuves et 50 centimes pour chaque place de l'intérieur et cinq francs pour celles de la rotonde, si toutefois il y en a et autant pour le retour ;

Il sera payé pour chaque cent kilogrammes de marchandises fragiles d'Annecy à Chambéry et Genève six livres neuves et seulement cinq livres neuves pour le même poids de marchandises brutes. Tout colis de marchandise fragile au-dessous de quinze kilogrammes payera une livre neuve et 50 centimes par colis et seulement une livre neuve pour ceux contenant des marchandises brutes ; (...)

4° ce service sera fait par les chevaux de la Poste Royale ou par ceux du suppléant ou d'autres relayeurs selon les convenances du soussigné ;

5° le succès de l'entreprise pouvant devenir incertain pendant la saison d'hiver, à raison de la charge que lui impose l'art. 68 du règlement du 21 juillet 1835, le suppléant se réserve la faculté de pouvoir, le cas échéant, suspendre son service pendant ladite saison, à moins que l'administration des Postes Royales en faveur de laquelle il se chargerait de faire gratuitement le service des dépêches d'Annecy à Genève les jours où le courrier de Turin à Genève ne passe pas par Annecy, lui obtienne de l'administration de la Police la remise de droit stipulé dans l'article précité.

Annecy le 21 février 1844

Jean Sautier aîné

Visto ed approvato dal Ministero di Guerra e Marina/Dipartimento della Polizia/Torino il 27 febbraio 1844. Il Capo di Sezione imaricato Cartellanza

En 1822, le service était assuré par la diligence les lundi, mercredi et samedi. Le départ d'Annecy se faisait à 5 heures du matin et le retour avait lieu le soir même à Annecy vers 8 heures.

Trois, quatre, voire cinq chevaux formaient l'attelage selon la saison et le chargement. Des relais où l'on remplaçait les chevaux étaient prévus sur le parcours et il en était de même pour la malle-poste. En 1827, on demande le rétablissement du relais du Châble.

En 1879 deux services desservent Le Châble, l'un venant d'Annecy à 12h15, l'autre de Genève à 13h15. Un autre service, venant de Saint-Julien, s'arrête au Châble à 8h45 le matin et le soir à 5h15.

Les véhicules automobiles

Avec la motorisation, l'année 1906 constitue une étape importante dans la liaison routière Annecy-Genève. En effet, la « Société Anonyme de Transports Automobiles Genève-Annecy », dont le siège social est à Cruseilles, se constitue pour exploiter un service public de transport de voyageurs et de marchandises par voitures automobiles sur la route Annecy-Genève. Les membres fondateurs sont : Joseph Berthoud de La Caille, Henri Bouchet, médecin à Cruseilles, Edouard Girod, médecin à Beaumont, Henri Girod, industriel à Beaumont et Henri Moine, voiturier à Cruseilles.

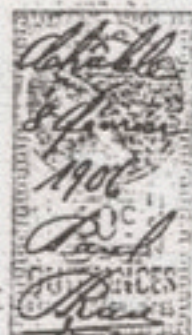


B. P. F.

170

Reçu de Monsieur *Eng. Eapponnie*
la somme de *Cent soixante six* francs, représentant
le versement ⁽¹⁾ *du tiers* de sa souscription pour
cinq Actions de la future **Société de Transports**
automobiles Genève-Annecy.

A *Châble*, le *8 février* 1906.



Pour le Comité d'organisation :

Paul Rave

(1) I. *Châble* totalité.

Le dernier versement sera fait contre la remise du titre définitif, qui sera
au porteur.

Dans *Le Cultivateur Savoyard*
du 23 août 1906 nous lisons :

Service automobile Genève-Annecy. Les
deux premières voitures de la So-
ciété des Automobiles Genève-
Annecy sont arrivées la semaine
dernière à Saint-Julien. Une troi-
sième voiture sera livrée dans le
courant de cette semaine ².

Le parcours est le suivant :
Genève (Grand Quai), rue du
Rhône, place Neuve, rue du
Conseil général, rue de Carouge,
rue Ancienne (Carouge), Rondeau,
route de Saint-Julien.

De Saint-Julien, les principales localités traversées sont les suivantes : Châble, Mont-Sion, Cruseilles, Pont de la Caille, Saint-Martin, Pringy, Brogny, Annecy (Pâquier).

La durée du trajet (43 kilomètres, dont 34 sur France), sera de trois heures. Il y aura trois départs par jour, pour commencer, en même temps de Genève et d'Annecy : à 7 heures du matin, midi 45 et 5 h 15 du soir. Prix : 10 centimes par kilomètre. Tickets avec 15 % de réduction. Les voitures contiennent 22 places et pourront recevoir 300 kilos de bagages. Le service doit commencer cette semaine.

Du même journal, daté du 23 août 1906 :

Lundi soir, après la séance du conseil général, un grand nombre de conseillers ont effectué le trajet Annecy-Genève dans une voiture de la nouvelle compagnie, mise gracieusement à leur disposition par M. Bouchet, conseiller général du canton de Cruseilles.

C'était la consécration officielle de la société.

En 1909, la société a acheté une voiture omnibus de marque "Berliet", au prix de 3 163 F. Suite à cet achat, cinq véhicules constituent le parc automobile. De septembre 1908 à août 1909, 29 012 voyageurs et 6 474 colis ont été transportés, ce qui représente un produit respectif de 37 764 et 3 453 F.

Cette société assurait également le transport du courrier postal sur son parcours. En mars 1910, les communes desservies par cette société sont sollicitées financièrement. C'est ainsi que, le 19 avril, le conseil municipal de Beaumont vote une subvention de cent francs en faveur de la Société

2. Ces véhicules, de couleur verte, n'étaient pas fermés. Il s'agissait d'une voiture avec bâche, abri, glace avant, banquettes, phares et lanternes.

des Transports Automobiles Annecy-Saint-Julien, qui rend de grands services à toute la région.

Curieusement, dix-neuf mois plus tard, le même conseil revient sur sa "générosité" et annule sa délibération, au motif que la plupart des communes traversées n'ont versé aucune subvention.

Bien évidemment ce service connu (comme la diligence), certaines difficultés dues à des hivers rigoureux avec d'importantes chutes de neige³. Nous entendions dire au village : « Ça doit être bouché au Mont-Sion, le car n'est pas passé. »

La neige en Haute-Savoie

Les prophètes de mauvaise augure nous prédisent un hiver rigoureux, aussi rigoureux que l'été fut beau. S'il faut les croire, nous n'avons pas fini de rire..... et de brûler du charbon ! A vrai dire, le temps semble jusqu'ici leur donner raison. La neige a fait cette année, chez nous, une apparition précoce et, mercredi, une véritable tourmente s'est abattue sur notre région.

Le canton de Cruseilles fut particulièrement éprouvé : en une nuit, la neige s'abattit en une couche épaisse de plus de 40 centimètres et balayée par le vent, s'amoncela sur certains points en formidables « coursières » (sic !). Du mercredi au jeudi, la circulation fut complètement interrompue sur la route nationale Genève-Annecy. On nous signale aussi des retards considérables dans la marche des trains. Un voiturier de Cruseilles qui voulut s'aventurer sur la route avec une voiture légère attelée de cinq chevaux fut vaincu par la tourmente et dut chercher refuge au village voisin du Mont-Sion.

Nos vaillantes automobiles à vapeur (sic !) Genève-Annecy ont tenu bon jusqu'au dernier moment. Elles n'ont suspendu leur service que juste le temps nécessaire pour permettre aux braves cantonniers de rendre la route libre ; et maintenant, de nouveau, c'est plaisir de les voir filer, rapides et silencieuses, sur la route blanche, avec une régularité qui commence à forcer l'admiration des plus sceptiques. Décidément, c'est bien le progrès.

Le Cultivateur Savoyard du 20 décembre 1906

1918 sonnera le glas de la société : « Face aux difficultés pour se procurer de l'essence et l'usure du matériel, la Société Anonyme des Transports Automobiles Annecy-Genève a cessé son service en mai 1918 ».

Cette société sera reprise par la « Société des Alpes Françaises » (dont le siège est à Annecy), qui continuera à assurer le service Annecy-Saint-Julien-Genève. Le confort des autobus ira en s'améliorant, de même que leur éclairage.

3. Voir *Le Cultivateur Savoyard* du 20 décembre 1906, page 169.

C'est au travers d'une anecdote que je me souviens le mieux de ce service. Lors de l'arrêt de l'autobus, alors que conducteur et encaisseur étaient au "bistrot", notre "amusement", à nous gamins, consistait à pincer le tuyau d'alimentation des phares à acétylène, provoquant leur extinction, puis, cachés à proximité, nous attendions la réaction des deux employés à leur sortie du café, notamment celle du débonnaire conducteur Joseph Desbiolles.

En parlant d'arrêt d'autobus (ou car), mentionnons la rivalité entre cafetiers pour posséder l'arrêt ou station qui, de ce fait, changea plusieurs fois. Le conseil municipal s'est intéressé à cette affaire par sa délibération du 5 juin 1921, dont extrait : « Demande que l'arrêt de l'autobus Annecy-Saint-Julien se fasse devant le bureau de poste. Les colis seraient déposés à l'hôtel à côté. » Satisfaction a été donnée puis, de nouveau, l'emplacement de l'arrêt a changé, motivant une nouvelle délibération du conseil municipal le 6 janvier 1926 : « Demande que l'arrêt de l'autobus soit de nouveau établi à l'hôtel à côté de la poste au lieu du Châble-bas. »

Le service est assuré par la Société du Sud-Est PLM. Vers 1934, la société des cars Truffy d'Annecy crée un service sur le même parcours avec les mêmes stations. Une concurrence effrénée va naître entre ces deux entreprises. Nous nous souvenons de la véritable course-poursuite à laquelle se livrait les deux chauffeurs afin d'arriver premier à la station pour "souffler" les voyageurs en attente.

Le car Truffy s'arrêtait au café Conversy, alors que l'autocar du Sud-Est avait sa station en face, à l'Hôtel des Négociants.

Indépendamment des transports publics, on se déplaçait beaucoup à pied. Quelques propriétaires de chevaux avaient un char à bancs, voiture à quatre roues, plus ou moins confortable, avec deux bancs, dont un amovible. Quelques rares tilburys, voitures hippomobiles à deux roues et deux places, circulaient également à cette époque.

Lorsque la terre prenait sa parure hivernale, c'était le traîneau qui faisait son apparition. Quel plaisir de l'utiliser ou de le voir, glissant au son de la "grelottière" qui entourait le cou du cheval. Certains traîneaux étaient agrémentés de motifs décoratifs, véritables chefs-d'œuvre, situant le rang social du propriétaire.

La circulation hivernale nous amène tout naturellement à parler du déblaiement de la neige sur la route. Venant de Cruseilles, le triangle ⁴ tiré par un attelage de chevaux ou de bœufs assurait le dégagement de la route. Près de sa pointe était fixée une caisse avec une banquette où prenaient place deux ou trois hommes emmitouflés qui conduisaient les bêtes.

4. Chasse-neige.

La neige

A la suite d'un froid très vif, la neige est tombée en abondance dans toute la région, et partout le sol en est recouvert d'une épaisse couche.

Au moment de mettre sous presse, on nous signale une chute exceptionnelle de neige sur le plateau du Mont-Sion ; le passage du chasse-neige est momentanément impossible sur la route nationale entre le pont de La Caille et le Mont-Sion. Des équipes d'ouvriers sont occupées à ouvrir la route à la circulation.

Avis. – La route suivie par les voitures automobiles faisant le service entre Genève et Annecy étant impraticable, la Société de Transports Automobile a l'honneur d'informer le public que le service est suspendu pendant quelques jours.

Il a été maintenu jusqu'à ce jour au prix des plus grands efforts ; mais en présence de la violente tempête qui sévit à partir du Mont-Sion, il y aurait un danger certain à vouloir s'obstiner et la sécurité des voyageurs et du personnel ne pouvant être assurée, c'est par mesure de prudence que la Société se voit dans l'obligation d'interrompre le service.

Le Cultivateur Savoyard du 27 décembre 1906

L'usager attendait certes son passage, mais combien était-il désiré par les enfants ! Quelle déception quelquefois en apprenant que les "corsières"⁵, élevant un véritable barrage sur la route avaient arrêté le triangle au Mont-Sion. Alors intervenaient les cantonniers, aidés par des hommes sollicités sur place, munis de pelles, qui ouvraient un passage avec plus ou moins de difficultés quand soufflait la bise ou le "joran"⁶ et quelquefois le "piémontais"⁷. Bien évidemment, les mêmes difficultés étaient rencontrées pour le déblaiement des chemins communaux.

Lorsque la bise souffle très froide, que les nuages ou les stratus de couleur sombre recouvrent le Salève, nous disons : « C'est la bise noire ! ». A ce propos, je me souviens d'une anecdote : un Marseillais, en voiture, s'arrête près de moi pour un renseignement. Ayant répondu à sa demande, il me dit : « Ce vent est glacial, monsieur » ; je réponds affirmativement en ajoutant : « C'est la bise noire ». A quoi il répond avec son "assent" : « Hé bé ! vous êtes plus forts ici que chez nous à Marseille, vous voyez la couleur du vent ! ».

L'automobile va révolutionner la locomotion routière à la fin du XIX^e siècle. Ce ne sera qu'au cours des dernières années de ce siècle que quelques voitures à moteur traverseront Le Châble.

5. Congères.

6. Vent du nord-ouest.

7. Vent d'est.

République Française
Mairie de Beaumont

Arrêté municipal réglementant la circulation sur la route nationale n° 201 dans la traversée du Châble des automobiles et autres véhicules à moteur mécanique.

Le Maire de la Commune de Beaumont,
Vu les articles 91, 97 & 98 de la loi du 5 Avril 1884;
Vu le décret du 11 Mars 1899 réglementant la circulation sur la voie publique des automobiles et autres véhicules à moteur mécanique et notamment l'art. 14 dudit décret portant ce qui suit :
« Le Conducteur de l'automobile devra rester constamment maître de sa vitesse. Il ralentira ou même arrêtera le mouvement toutes les fois que le véhicule pourrait être une cause d'accident, de désordre ou de gêne pour la circulation. »
« La vitesse devra être ramenée à celle d'un homme au pas dans les passages étroits ou encombrés. »
Considérant que dans la traversée du Châble, la route nationale n° 201 n'a pas partout la largeur normale; qu'elle est souvent encombrée; qu'elle présente, aux deux extrémités du village, des tournants dont l'un est particulièrement dangereux; que la circulation des véhicules à moteur mécanique y est intense et que la vitesse exagérée de ces véhicules est un danger permanent pour les habitants et pour les passants;



Service automobile passant tous les jours par Le Châble -
(Saint-Blaise - Mont de Sion - Restaurant Déprez)

Arrête :

Article I - La vitesse des automobiles et autres véhicules à moteur mécanique devra être ramenée à celle d'un homme au pas dans toute la traversée du village du Châble.

Article II - Les Contraventions au présent arrêté seront constatées par des procès-verbaux et les auteurs seront poursuivis conformément aux lois.

Fait à BEAUMONT, le 3 Septembre 1901
Le Maire,



André Pollet

Dès 1901, le maire se préoccupe de la sécurité de ses administrés sur la voie publique. En effet, le 9 septembre, un arrêté municipal ⁸ limitera la vitesse des véhicules à moteur dans la traversée du Châble.

Un deuxième arrêté sera signé le 8 juin 1908 en raison de la vitesse excessive des véhicules dans la traversée du Châble. Le maire n'exige plus que les véhicules roulent à la "vitesse d'un homme au pas", mais à celle "d'un cheval au trot normal". Ce qui est déjà beaucoup plus rapide !

Nous plaçant dans le contexte de l'époque, combien ont dû être époustoufflés nos ancêtres ou pères à la vue de ces voitures "pétaradantes" que certains appelaient "cheval d'acier" !

Quoique ne concernant pas l'automobile, mais l'aviation, un souvenir me revient à l'esprit, qui nous montre combien le progrès et la nouveauté nous motivaient. Alors que j'étais à l'école du Châble, le ronronnement puissant d'un moteur, allant s'amplifiant, attira l'attention de notre institutrice, Mme Gex qui nous fit tous sortir pour regarder le vol d'un petit avion biplan.

Le recensement des véhicules à moteur de 1910 nous permet d'en connaître les possesseurs, la marque et la puissance :

<i>Véhicules à deux roues (motos)</i>		<i>Marque</i>	<i>Puissance</i>
Joseph Gex	instituteur	Minerva	2 HP
Louis Taponier	négociant	Moto Rêve	1 HP
Alphonse Décart	mécanicien	Moto Rêve	2 HP
<i>Automobiles</i>		<i>Marque</i>	<i>Puissance</i>
Henri Girod	négociant	Adler	10 HP
Edouard Girod	docteur	Grégoire	6 HP
Louis Taponier	négociant	Peugeot	12 HP
Paul Rau	industriel	Darracq	12 HP

Une voie ferrée passera-t-elle au Châble ?

Si l'automobile apparut à la fin du siècle dernier, le chemin de fer était alors à son apogée. Différents projets concernaient directement notre région, et en particulier celui de relier par le rail Annecy à Genève via Saint-Julien. Les habitants du Châble étaient directement concernés par cette liaison, qui ne pouvait manquer de traverser notre commune.

8. Voir cet arrêté du 9 septembre 1901, page 170. Sa lecture (notamment les encombrements et la vitesse dans la traversée du Châble), montre que les problèmes étaient les mêmes que ceux d'aujourd'hui.

Nous relevons une délibération du conseil municipal du 8 août 1886, faisant suite à une lettre sous forme de pétition de M. Alesmonières, ingénieur constructeur de chemins de fer, datée du 1^{er} août 1886, tendant à doter le département de la Haute-Savoie d'un réseau de chemins de fer à voies étroites et économiques...

Le conseil, appelé à formuler son avis, dit que

... Vu la délibération du conseil général de la Haute-Savoie du 6 mai 1886 relative à un projet de chemin de fer économique à établir entre Annemasse et Bonneville..., le conseil municipal émet le vœu : ... que les ressources départementales ne soient pas immobilisées sur un seul point afin que la construction d'un réseau départemental complet soit progressivement possible.

Par la suite, il a été certainement question à plusieurs reprises de chemin de fer, comme en 1890 lors d'une délibération du conseil municipal en date du 4 novembre, demandant le rétablissement des foires au Châble. Dans les considérants, nous relevons que : « Le Châble sera bientôt, sans doute, relié à Saint-Julien et Genève et à Cruseilles par un chemin de fer à voie étroite ».

A la fin du siècle dernier, on parle d'une liaison ferroviaire entre Annecy et Saint-Julien par Cruseilles. Les communes intéressées sont consultées. Le 13 août 1899, le conseil municipal de Beaumont « vote, en principe que, en cas où la concession d'une voie ferrée électrique ou autres serait concédée entre Saint-Julien et Annecy, que le terrain nécessaire pour la construction d'une gare sur le territoire de la commune, serait cédé gratuitement ».

Puis, le 22 avril 1900, le même conseil « se prononce favorablement sur l'utilité d'un tramway⁹ entre Saint-Julien et Annecy qui rendra de grands services aux populations qui ne possèdent pas de grands moyens de communication ».

Du journal *Le Cultivateur Savoyard*, nous citons l'extrait d'un article du 24 janvier 1907 :

Depuis fort longtemps, il est question de construire une ligne de tramway Annecy-Saint-Julien. Les populations de ces deux villes comme celles des localités intermédiaires le souhaitent vivement. Aussi c'est avec un vif plaisir que nous apprenons que le sympathique docteur Girod de Beaumont, à l'activité duquel on doit la création du service automobile qui fonctionne entre ces deux villes, vient de déposer à la préfecture d'Annecy une demande de concession pour la construction de cette ligne de tramways. Inutile de dire que nous souhaitons plein

9. On ne parle plus de chemin de fer à voie étroite.

succès à Monsieur le Docteur Girod et tous ceux qui le connaissent ne doutent pas qu'il saura mener à bien la nouvelle œuvre qu'il entreprend.

L'affaire paraît bien lancée. Le 4 avril 1907, est annoncée la création imminente de la société anonyme dite « Compagnie du Tramway Annecy-Saint-Julien », une société chargée d'effectuer les études relatives à cette ligne et à tous les autres tramways du département.

Le conseil municipal de Beaumont veut apporter sa contribution à l'étude du projet en formulant quelques vœux ou conseils, par sa délibération du 19 février 1911.

Le projet d'établissement d'un tramway reliant Annecy à Saint-Julien étant à l'étude, le conseil municipal tient à s'y associer en soumettant quelques desiderata.

Ce tramway doit être actionné par traction électrique et non à vapeur. Les importants barrages sur le Rhône actuellement à l'étude permettront de fournir la force nécessaire.

En ce qui concerne le tracé sur la commune, il estime qu'il convient de suivre la route nationale 201 dans les accotements, la chaussée étant suffisamment large dans la traversée du Châble pour recevoir la ligne.

Dans la région du pied du Salève et du Mont-Sion, les terrains sont d'un prix assez élevé, de ce fait la construction de la ligne deviendrait onéreuse et ne réunirait pas l'assentiment public et donnerait lieu à des dépréciations de terrains telles qu'en comporte l'avant-projet actuel.

La route nationale 201 Annecy-Saint-Julien ne présentant pas de rampes supérieures à 4 1/2 %, peut être longée par une voie ferrée indépendante et contiguë à la chaussée.

A défaut d'électricité, on pourrait employer comme force-motrice le gaz pauvre, présentant une économie sensible sur la vapeur.

Ceci n'a pas l'heur de plaire à l'administration, comme en témoigne sa réponse : « Il n'est pas possible de suivre les vues et les avis particuliers des communes traversées ; le mode de traction fera l'objet d'une étude spéciale ; le tracé actuel sur le flanc nord du Mont-Sion a dû être piqueté en dérivation à cause de la déclivité de la route nationale. »

On demande l'avis du conseil municipal sur l'utilité du chemin de fer d'intérêt local Annecy-Saint-Julien. Celui-ci, le 17 novembre 1912

estime que la construction de cette voie ferrée rendra les plus grands services à toute une région, tant au point de vue commercial qu'au point de vue du tourisme, reliant Genève au chef-lieu du département ; (...) compte sur la construction très prochaine de cette ligne tant attendue par la population ; (...) demande qu'elle suive la route nationale sur tout le territoire de la commune, notamment dans la traversée du Châble.

On a certes beaucoup discuté sur ce tracé, tant parmi la population qu'au sein du conseil municipal. Ce dernier, revenant sur sa précédente demande, le 11 septembre 1913, réclame notamment « que le tracé soit étudié hors du village du Châble ; que la gare soit placée entre le chemin de la fromagerie et le chemin vicinal n° 2 (du Châble à Beaumont) ¹⁰ ; (...) ceci en accord avec les municipalités de Feigères et Présilly ».

Tergiversant encore, le conseil municipal redoutant d'engager des dépenses, le 9 novembre 1913, « se réserve, au cas où le tracé imposerait de trop lourdes charges à la commune, de revenir au tracé traversant Le Châble ».

La guerre a retardé la réalisation de ce projet. Le dossier concernant cette ligne de tramway est rouvert une fois la paix revenue. Le 16 décembre 1920, le conseil municipal « est d'accord sur le principe de la contribution financière de la commune dans la part de 40 % des dépenses d'acquisition des terrains nécessaires et de prendre en charge la part de ces dépenses évaluées 20 159 F qui seront votées le moment venu ».

En 1922-1923 des discussions passionnées entre les habitants du haut et du bas du Châble avaient pour objet l'emplacement de la gare, chacun la voulant dans son quartier.

Les travaux de construction de la ligne de tramway Annecy-Saint-Julien ont été adjugés le 15 mai 1923 à l'entreprise Beaudet, Donon et Roussel de Paris. La fin des travaux est prévue pour le mois de juillet 1925.

Le Cultivateur Savoyard de cette époque nous apprend que les travaux ont commencé. Trois chantiers sont ouverts. A Cruseilles, une centaine d'ouvriers espagnols y sont employés ; par contre, au Châble et à Saint-Julien, la grande majorité des ouvriers sont savoyards.

Les habitants du bas du Châble, n'ayant pas la gare, veulent une halte. Aussi, le 13 janvier 1924, le conseil municipal « demande instamment que soit prévue au projet une station au bas du Châble ». N'ayant pas de réponse, le 10 août 1924, le conseil municipal réitère et fait la « demande d'un arrêt facultatif au bas du Châble qui donnerait satisfaction non seulement aux habitants de ce quartier, mais également à ceux de Neydens et Archamps ». Le 17 mai 1925, nouvelle demande, restée à nouveau sans réponse. Les travaux de terrassement et ouvrages d'art sont terminés cette même année.

A la suite du développement des services d'autocars, le tramway Annecy-Saint-Julien ne verra jamais le jour. Le chantier sera abandonné. En 1936, le couperet tombera définitivement : « La ligne d'intérêt local Annecy-Saint-Julien est déclassée ».

10. Satisfaction a été donnée.

Les écoles



Les écoles et l'instruction publique

Nous aborderons le chapitre consacré à l'instruction primaire par un bref aperçu sur ce qui fut envisagé pendant la Première République. Nous continuerons par l'évolution de l'enseignement primaire, les régents, les locaux et bâtiments scolaires pendant les périodes sarde, Second Empire, Troisième République.

Pendant la durée de la Révolution française (n'oublions pas que la Savoie est rattachée à la France de 1792 à 1815), divers décrets furent pris en vue de créer des écoles primaires. C'est ainsi que, sous la Convention, un décret du 29 frimaire an II (19.12.1793) dit : « Un instituteur public sera établi dans chaque commune », ce à quoi le conseil général ¹ n'a pas jugé nécessaire d'obtempérer, invoquant le degré d'instruction de nombre de personnes, ainsi qu'en témoigne la délibération du 26 floréal an II (avril 1794), : « Considérant que dans la commune quantité de personnes savent lire et même plusieurs écrire, qui se feront un vrai plaisir d'apprendre à lire aux jeunes gens ; ce qui a été cause qu'il n'en a pas cherché. »

Le 15 nivôse an III (4.1.1795), des instructions du district de Carouge prévoient l'établissement de cinq groupes scolaires dans le canton ²,

1. C'était le nom de l'assemblée communale.

2. Beaumont faisait partie du canton de Viry.

notamment au Châble avec les communes de Neydens et Présilly. Le 21 ventôse an IV (12.3.1796), on prévoit la création de dix écoles primaires dans le canton, dont Beaumont. Les presbytères feront office de bâtiments scolaires. Le 22 messidor an IV (10.7.1796), il est décidé, en exécution de l'arrêté de l'administration du département du Mont-Blanc, la création de cinq écoles primaires dans le canton, dont Beaumont avec Neydens et Présilly. Le 19 ventôse an V (9.3.1797), l'administration est d'avis que des écoles primaires soient créées à Viry, Saint-Julien, Thairy, Beaumont, Valleiry, Feigères, Vulbens, Avusy. Hélas, décrets, avis ou propositions n'eurent aucune suite.

Nous devons également citer la délibération du conseil prise en réponse à la lettre du préfet du département du Léman en date du 16 prairial an VIII (16.6.1800) demandant divers renseignements sur la commune, entre autres sur les écoles primaires : « Il n'y a aucune école primaire, avec tout cela ; il ne tient qu'aux père et mère de faire apprendre à lire et écrire à leurs enfants. Ceux qui le peuvent se font un vrai plaisir à leur apprendre même gratis. »

En dehors du desservant, la proximité de la chartreuse de Pomier peut nous laisser supposer que les moines ont dispensé quelque enseignement à des enfants de la commune. Nous n'avons aucune trace de cette éventualité.

La période sarde

Depuis quelle époque était donné un quelconque enseignement ? Il nous est impossible de répondre. Cependant, si nous nous référons à la délibération du conseil général du 26 floréal an II citée plus haut, il semble évident qu'un enseignement élémentaire était dispensé bien avant cette date.

Une délibération du conseil communal du 16 octobre 1823, prise à la suite d'une circulaire de l'intendant de province du 28 août de la même année concernant l'établissement d'écoles communales, nous apprend que le curé se chargeait d'instruire les enfants. Bien évidemment, nous ignorons depuis quand. Voici un extrait de cette délibération :

Le conseil dit :

- que l'éloignement des hameaux, et à défaut d'un local propice, est un obstacle à cet établissement ;
- que le zèle de monsieur le curé a pourvu à tout ce qui lui est praticable en ce lieu par l'établissement à ses frais d'une école pour les filles, laquelle est tenue par une religieuse. Quant aux garçons, il veut bien, lui-même, leur prodiguer ses soins pour l'instruction.

Par ces motifs, le conseil déclare qu'une école communale n'est pas praticable en ce lieu.

L'intendant questionne en 1824 monsieur le curé Vuarin sur l'éventualité d'ouvrir une école de garçons dont il aurait la charge. Quelques extraits de la réponse de ce dernier nous éclairent sur ses conceptions pédagogiques :

Une école de filles à établir dans la commune de Beaumont, de même que dans la plupart des communes de la campagne, serait bien plus propre à établir l'heureux résultat que l'on désire qu'une école de garçons. *Continuant, il en explique ainsi les raisons* : Qui sont en effet ceux qui, dans les familles de la campagne, élèvent les enfants ? Ce ne sont certainement pas les pères qui, livrés à leurs travaux et à leurs affaires ne sont presque jamais avec eux ; mais bien les mères qui, occupées du matin au soir aux soins du ménage, les ont habituellement sous les yeux.

Dans les familles où les mères ont reçu un peu d'instruction et d'éducation, les enfants y ont encore des mœurs et de la probité, autant que l'état de la société le comporte, tandis que dans celles où les mères n'ont reçu ni instruction ni éducation, les enfants sont en général sans mœurs et sans probité. Il est démontré par l'expérience qu'une école de filles est plus à désirer, dans la campagne, qu'une école de garçons.

Puis, le curé se plaint d'être étroitement et mal logé, ajoutant que son cheval est mieux logé que lui ! Si on améliore son logement afin qu'il puisse donner asile à une personne honnête ou à un vicaire pour le seconder, alors il s'empresserait de répondre aux sollicitations du gouvernement. Le prêtre termine en justifiant son dévouement à instruire les enfants : « En attendant, je continuerai de faire, comme j'ai fait jusqu'à présent, tout ce qui peut dépendre de moi pour procurer dans la commune l'éducation de la jeunesse, surtout des filles ».

M. Gay, instituteur au Châble, a rédigé en 1888 une étude sur l'école au Châble³. Cela nous permet de connaître l'évolution de l'enseignement à partir de 1840. Nous en citerons de longs extraits.

- *Les régents* – A partir de 1840, et même avant, une école s'ouvrait pour les garçons, et probablement pour les filles, tous les ans pendant la saison d'hiver et se prolongeait plus ou moins dans la belle saison. Notons que cela est en opposition avec le point de vue du curé Vuarin. Le régent était appelé par les pères de famille et agréé par le curé et le syndic de la commune.

On trouvait parfois quelqu'un d'assez instruit dans la localité pour remplir

3. *Monographie des instituteurs* (AD).

les fonctions de régent. Souvent il s'en présentait qui venaient des communes voisines, même de la Maurienne ou du Piémont.

L'enseignement ne portait guère que sur la lecture et le catéchisme, sur l'écriture et l'orthographe. Le calcul était réservé aux meilleurs élèves. La tradition rapporte quelques détails sur l'organisation pédagogique de ces écoles. L'usage des peines corporelles était très fréquent avec, comme instruments de supplice : la baguette longue et flexible qui tournoyait avec un sifflement menaçant au-dessus de la tête de l'élève, ou le billot triangulaire, d'odieuse mémoire : les patients devaient s'agenouiller sur son arête aiguë ! Aussi maître et école avaient-ils un aspect effrayant aux yeux des élèves qui voyaient plutôt dans le maître un "geôlier" et dans l'école une "prison".

Les plus jeunes tremblaient, les plus grands songeaient souvent à se venger. Ce qu'ils firent une fois : ils battirent un régent en pleine classe et le sortirent ! Il est vrai que ce régent était vraiment cruel et brutal. Hâtons-nous de dire que tous ne lui ressemblaient pas. Certains sont à citer pour leur dévouement et leur aptitude à enseigner, leur conduite et leur caractère, sinon pour leur savoir. Ils savaient se faire respecter et aimer des élèves tout en gagnant l'estime des parents.

Ces régents n'avaient reçu aucune formation pédagogique. Comment l'auraient-ils pu ? Leur situation comme l'école qu'ils dirigeaient n'avaient aucun caractère de stabilité. Ils se faisaient régents par occasion ou par nécessité. Souvent, à la bonne saison, ils quittaient leurs élèves ou bien ceux-ci les abandonnaient.

Cet état de choses se prolongea au Châble jusqu'en 1850. A cette date, la commune se chargea des écoles.

La tradition complète les renseignements que nous avons sur les maîtres qui se sont succédé.

Vers 1840, au Châble, c'était un Piémontais peu instruit et très violent. Il faisait l'école dans une chambre de la maison de J.P. Corajod.

De 1841 à 1843, c'est M. Tissot de Cruseilles, très estimé des habitants, instruit et capable, aimant les enfants. A regret, il abandonna l'enseignement. L'école se tenait chez Germain Mabut.

Les deux années suivantes, ce fut M. Sigot, très estimé, qui quitta Le Châble pour enseigner dans une commune voisine. L'école était chez J. Décart.

Puis de 1845 à 1847, Charles Cusin du Châble enseigna dans sa maison. Ensuite ce fut Pierre Bussat, natif du Châble-Présilly, qui fit, lui aussi, l'école dans sa maison. Possédant une bonne instruction, il avait auparavant enseigné dans une école primaire du canton de Genève. Son école fut très fréquentée jusqu'en 1849.

En 1848⁴, le gouvernement organisa des cours de méthode⁵ à Bonneville et Annecy. Les jeunes gens qui se destinaient à l'enseignement recevaient une instruction et apprenaient à enseigner. Un certificat, délivré à la sortie de l'école, leur donnait droit de passer des engagements avec les municipalités pour diriger les écoles primaires. Ils étaient rétribués par le budget communal et par les parents.

Les régents ou maîtres depuis 1850 au Châble

- J. Allemand, de Millaures-en-Piémont, pourvu d'un certificat de l'inspecteur général constatant qu'il a suivi avec succès les cours de l'école provinciale de Suse en Piémont ;
- Pierre Bussat, en 1851/1852, qui avait déjà enseigné en 1847/1849. Il est pourvu d'un certificat identique, mais de l'école provinciale de Bonneville, où il n'avait pas hésité à s'inscrire dès sa création. On dit qu'il était un des meilleurs de son temps.

Puis se sont succédé, au Châble :

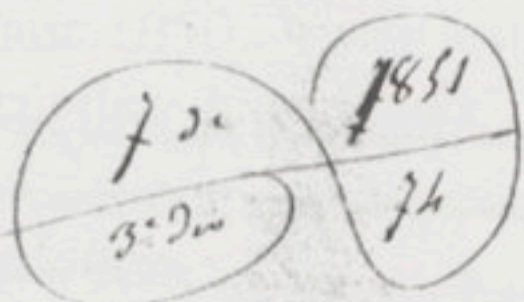
1853 Joseph Jacquet	1851 Mlle Michelle Mottu
1855 Jules Borgel de Présilly	d'Andilly
1857 Joseph Pellet	1852 Mlle Mariette Jacquet
d'Ambérieu, France	1854 Mlle Colette Curtenaz de Cruseilles
	1857 Mme Pellet

M. Gay poursuit : « Punitons en 1888 : des mauvais points, balayage des locaux à la fin de la journée. Récompenses : les bons points, le tableau d'honneur à la fin de chaque mois. Les élèves qui ont obtenu des résultats satisfaisants ont seuls le droit de prendre part à une promenade scolaire d'agrément qui se fait un jour de congé. Ceux qui se distinguent sont portés au tableau d'honneur le mois suivant ».

M. Gay termine son étude ainsi : « Des relations entre l'instituteur et les familles sont absolument nécessaires. Le premier doit considérer comme un devoir d'informer les parents de ce que leurs enfants font à l'école et leur demander qu'ils concertent leurs efforts aux siens pour l'avantage de l'éducation de leurs enfants ».

4. A la suite de la promulgation du Statut (1848), dont nous parlerons dans un autre chapitre, les communes sont invitées à engager et rétribuer les régents et fournir le matériel nécessaire ainsi que les locaux.

5. Ancêtre des écoles normales d'instituteurs.



6^e 2^e 1850.
Commune
de Beaumont.

Objet.
Nomination d'un
Maître d'école.

L'An dix-huit-cent-cinquante et le Six du mois de Décembre, le
Conseil communal de la Commune de Beaumont, réuni dans la Salle communale
/ Section d'Automne / au Chablis, Section de Beaumont, présens M. M. Dupré
Victor Syndic, Blum Jean Marie, Migeon Jean Marie, Durand Alexis Girard
Gaspard, Lapponnier Jules, Mabret Claude, Marcen Anselme, Lapponnier Jean,
Sillet Georges Marie, Miquet François, Mabret Joseph, Berthod Louis et
Conversy Jean François, assisté du Secrétaire communal Souffignie, —

Vu le Certificat présenté par le S^r Joseph Alexis Allemand, de la Commune
de Millanx, à lui délivré par l'Inspecteur Général Royal des Ecoles élémentaires
et de Méthode sous la date du 7 9^{bre} 1849, constatant qu'il a fréquenté avec
succès, durant la dite année, le cours d'étude de Méthode dans l'école provinciale
de Suse, au moyen duquel il se présente comme désirant remplir les fonctions
de Maître d'école pour les Garçons dans le hameau du Chablis, section de
Beaumont, —

Déclare accepter la proposition de dit S^r Allemand et le
nommer Maître d'école pour les Garçons de la dite Section du Chablis pendant
dix mois à dater du 1^{er} Novembre dernier, attendu qu'il a déjà tenu l'école
à titre d'essai dès cette époque, et sous les conditions suivantes, savoir: —

1^{re} Le dit S^r Allemand donnera aux jeunes enfans qui se présenteront à
la Salle d'étude et à chacun selon sa portée des leçons de lecture, d'écriture,
de Grammaire française et d'arithmétique et ce deux fois chaque jour
excepté les jours de Dimanche, de fête et de jeûne; ce dernier jour ne sera
point férié s'il y a une fête un autre jour de la semaine; —

2^{re} La Clope du matin s'ouvrira par la prière et une répétition d'une leçon de Catéchisme
pour les enfans qui reviennent de l'église; chaque clope sera de trois
heures et l'heure de l'entrée de chacune sera fixée par le Conseil surveillant l'école.

Le Maître d'école veillera à ce que les Elèves se rendent les jours de fête
et de Dimanche aux Offices divins et les surveillera pour les maintenir dans
le respect et la décence dus à ces saintes Exercices; —

M

En conséquence des engagements qui précèdent et des conditions qui s'y rattachent, auxquelles se soumet le dit S^r Allemand, le Conseil promet et s'engage de lui faire payer par la Commune à titre de traitement sur les fonds alloués au Budget de 1850 Art. 1^{er} l'art. 7^o pour cette dépense la somme de deux cent livres pour les dix mois ainsi qu'il est expliqué ci-dessus, et en outre il propose à Monsieur l'Intendant Général de vouloir bien autoriser à faire respectivement par les S^{rs} de qui dépendront les Enfants qui fréquenteront l'école, à titre de rétribution mensuelle, la somme de cinquante centimes pour ceux qui commenceront à lire par l'alphabet, d'une livre pour ceux qui liront et écriront et ceux de l'A.B.C. et d'une livre, cinquante centimes pour ceux qui recevront des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de grammaire française, le tout suivant la note nominative des Elèves fournie au Conseil par le Maître d'Ecole pour chaque mois commençant, et pour la somme totale être versée entre les mains du dit S^r Allemand en sus des deux cent livres qui lui sont promises à titre de traitement fixe ainsi qu'il est dit ci-dessus. ^{payé} th.

Le Conseil fait observer qu'il a pris cette dernière détermination pour pourvoir à trouver sur la somme allouée au Budget de 1850 une somme convenable pour le traitement d'un autre Maître d'Ecole pour les autres hameaux de Beaumont et pour ceux de Maîtresses d'école pour le Châble et Beaumont, conformément à la réserve qui a été mise relativement à la destination de cette allocation dans le procès verbal de Clôture du dit Budget de 1850.

Ainsi convenu et arrêté et lu à l'Assemblée et audit S^r Allemand à haute et intelligible voix et sera signé par ce dernier et ensuite transmis à Monsieur l'Intendant Général pour ses déterminations.

Le Conseil accorde au susdit Maître d'école de prendre ses deux mois de vacances dans ceux de juillet et d'août, attendu que les travaux de la campagne empêchent souvent les enfants de fréquenter l'école dans ces deux mois, et sur la demande qui en a été faite par le Maître d'école lui-même, et supra, renvoi approuvé.

Il. Les enfants qui seront reconnus pour être pauvres par le Conseil seront cependant exemptés de payer cette rétribution mensuelle dont il s'agit, et supra, renvoi approuvé.

Allemand Joseph Alexis, Prégent

Lu et approuvé pour ce qui

concernait le S. Janvier 1851

par l'Intendant Général

De la main

J. Papin

J. F. Duval

S. 1^{re}

Nous n'avons pas de renseignements concernant l'enseignement primaire à Beaumont avant 1850. Voici les noms des maîtres et maîtresses d'école qui s'y sont succédés depuis lors :

<i>Maîtres</i>	<i>Maîtresses</i>
1850 Jean-Maurice Paschoud, <i>Cruseilles</i> , 1852 Jean Perréard, <i>Feigères</i>	Mme Marie Paschoud, <i>Cruseilles</i> Mlle Victoire Charbonnet, <i>Cruseilles</i> Mlle Michelle Mottu, <i>Cruseilles</i>
1853 Jean Bouchet, <i>Cruseilles</i> Jean Revillard, <i>Cruseilles</i>	
1854 Pierre Bussat, <i>Présilly</i>	Mlle Eugénie Bussat, <i>Présilly</i>
1856 François Lançon	
1857 Claude Salle, <i>Molières</i> (<i>Piémont</i>)	
1858 Jules Borgel, <i>Présilly</i>	
1859 Jules Blanc, <i>Beaumont</i> ⁶	Mlle Françoise Monachon, <i>Cruseilles</i> .

Les conventions passées entre le syndic d'un côté et les régents et maîtres et maîtresses de l'autre étaient particulièrement détaillées, et l'on veillait à ce que les engagements pris soient respectés, notamment sur le plan religieux. On n'hésitait pas à dénoncer le régent qui n'assistait pas à la messe du dimanche, comme en témoigne le document page suivante du 2 juin 1858.

Dans sa séance du 22 décembre 1851, le conseil communal convient « que l'année scolaire, tant pour les garçons que pour les filles, serait de onze mois, le mois de septembre seulement étant fixé pour les vacances ». Le conseil dresse ensuite un état nominatif des familles pauvres dont les enfants bénéficieront de l'enseignement gratuit. En effet, à cette époque, la commune prenait à sa charge l'enseignement des plus démunis.

La rétribution des maîtres, jusqu'en 1848, était assurée par les parents d'élèves. Leur contribution s'appelait la "minervale" et était versée mensuellement ; le taux était variable selon les possibilités financières des parents. Ce système fut aboli en 1856.

Après la promulgation du "Statut fondamental" en 1848, la loi fait obligation aux communes de pourvoir aux dépenses nécessaires à l'instruction élémentaire des garçons et filles (chapitre IX, article 134 du statut). En conséquence, maîtres et maîtresses sont rétribués en partie sur le budget communal. Le surplus provient de la minervale.

6. Le conseil communal engage M. Blanc, malgré le fait qu'il « n'a pas de patentes pour l'enseignement mais (il) a fait toutes ses études et doit être parfaitement capable de donner l'enseignement primaire ».

INSTRUCTION PUBLIQUE

Province du Genevois

CABINET

de l'Inspecteur des Ecoles

Copie de Lettres, N^o. 30

Réponse à la lettre

OBJET

Régent du Châble

Annecy, le 2 juin

1858

2032 2 juin 1858

N^o 110 3476

Monsieur l'Intendant général,



Un conseiller de la commune de

Beaumont n'ayant fait des plaintes contre le Régent du Châble, l'accusant de ne jamais surveiller les enfants dans les exercices religieux, et d'assister rarement à la messe les jours de fête, j'ai interrogé le dit Régent à ce sujet dans la visite que j'ai faite à son école le 29 Mai. Il m'a répondu qu'étant sous-secrétaire de la commune et étant de plus chargé du bureau de la poste aux lettres, il était souvent obligé de s'occuper du sous-secrétariat le dimanche; qu'en outre le hameau du Châble étant éloigné de 25 minutes de l'église, il était quelquefois empêché de s'y rendre par le mauvais temps, surtout en hiver.

Ainsi il m'a avoué qu'il n'allait à la messe que tout au plus deux fois par mois.

Il a ajouté qu'il ne jugeait pas à propos d'assister les enfants au chœur, afin qu'on s'aperçût moins de ses fréquentes absences. Je lui ai lu le 2^e alinéa de l'art. 83 et de l'art. 104 de la loi de 1853 qui établissent clairement ses devoirs à cet égard; mais il n'a pas paru vouloir s'y conformer. Je me crois donc obligé de faire à ce sujet un rapport à Monsieur l'Intendant général afin que dans sa prochaine réunion le Département décide sur le sort de ce Régent. J'ajouterai qu'ayant eu l'occasion de voir le Doyen de Présilly ex-régent du Châble qui avait eu les mêmes fonctions à remplir, celui-ci m'a déclaré n'avoir jamais été empêché par ces différentes charges d'assister aux exercices religieux.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur l'Intendant général

V^{re} très-humble et obéissant serviteur

L'Inspecteur des écoles Darvillat

(Cliché O. Guillon
A.D.H.S. 1990.)

Nous relevons sur un compte-rendu du syndic François Taponier, rédigé en 1857, le paragraphe concernant l'instruction primaire. On apprend ainsi que, pour l'année 1856-1857, l'école de Beaumont comprend 52 garçons et 57 filles. Au Châble, on compte 52 garçons et 56 filles. On apprend aussi que « l'école de garçons de Beaumont a fortement mécontenté le syndic. Cela peut être attribué à l'incurie et l'inaptitude du régent. Par contre, celle des filles a donné la plus vive satisfaction. Au Châble, celle des garçons laisse beaucoup à désirer. D'un autre côté, l'enseignement de la régente est un peu plus satisfaisant, mais non la tenue des élèves, dont la propreté pourrait être plus irréprochable ».

En mai 1858, le conseil communal « est persuadé que la visite de quelques conseillers stimulerait le zèle des régents et régentes, de même que les enfants ». Passant aux actes, il nomme deux conseillers pour les écoles de Beaumont. Quant au Châble, ce sera le syndic « qui commettra deux conseillers ».

Depuis plusieurs années, la commune fournit gratuitement aux écoles communales, livres, papiers, etc., à leur usage. Au budget de 1859, une somme de 200 L a été portée à cet effet. L'intendant général n'approuve pas cette somme que le conseil communal maintient en précisant : « Les parents n'étant plus habitués à rien fournir à leurs enfants qui fréquentent l'école, il serait à craindre qu'une partie des parents négligent de donner les fournitures convenables ; et que cela nuisît aux progrès de l'instruction » ; d'ailleurs la commune devant ces fournitures aux enfants pauvres, il n'y a pas de raison pour ne pas les étendre à tous les enfants.

L'intendant général manifeste ainsi son désaccord : « la fourniture dont il s'agit n'aura lieu qu'en faveur des enfants pauvres de la commune ».

- *Les locaux* – Nous avons vu les différentes maisons du Châble qui firent office d'école avant la construction de celle-ci en 1852. Nous citerons un échange de correspondances se rapportant aux difficultés quelquefois rencontrées pour une location.

En 1850, il n'y a aucune salle possible sur Le Châble, commune de Beaumont. Par contre, une chambre est disponible dans une maison sise au Châble-Présilly. Par délibération, l'autorisation est demandée à l'autorité de tutelle. Par lettre du 2 septembre 1850, l'intendant général motive ainsi son refus :

Monsieur le syndic, malgré les difficultés que vous rencontrez à trouver sur la commune une chambre à louer pour y tenir l'école du hameau du Châble, je ne puis vous autoriser à en louer une sur la commune de Présilly puisque, d'un côté, vous devez surveiller les écoles de votre commune et que, de

l'autre, vous ne pouvez exercer aucune surveillance sur une commune étrangère. En regrettant...

Le syndic persiste et l'intendant général revient sur sa décision dans une lettre du 7 du même mois ⁷ :

Monsieur le syndic, si par ma lettre du 2 courant je vous ai marqué que vous ne pourriez pas exercer une surveillance sur une école tenue dans une commune étrangère, je n'ai certainement pas entendu dire que le maître d'école pourrait s'y soustraire puisqu'il doit être surveillé par la commune qui le nomme et le paye. Ainsi, tout consentement de la part du maître d'école est superflu, mais j'ai voulu parler de l'empêchement légal de celui que les administrateurs de Présilly pourraient y apporter.

Si vous êtes certain de ne rencontrer aucun obstacle de la part de ces derniers, je vous autorise à louer la chambre dont s'agit jusqu'à ce que vous trouviez un autre local.

Les chambres dans lesquelles étaient donnés les cours étaient loin de posséder l'équipement et le confort nécessaires comme en témoigne ce document de 1855 :

Les salles d'école de la commune de Beaumont sont impraticables, petites, obscures, mal aérées, les plafonds, les planchers, les murs, les portes et fenêtres, tout est en dégradation.

En 1852, Pierre Blandin loue une chambre dans sa maison située au lieu-dit "Chez Hudry", pour l'établissement d'une école de filles. La salle de classe est pourvue d'une cheminée et d'une fenêtre. La location est consentie pour trois ans, à condition que « ses filles fréquentant cette école y seront admises sans payer aucune minervale, se contentant de cette faveur pour donner la jouissance de cette chambre... ».

Quant aux garçons ils trouveront refuge chez Agathe Mabut qui loue pour 20 L par an deux chambres dans sa maison du hameau des "Travers".

En 1855, une convention est signée entre la commune et Jean Pachoux pour une chambre faisant partie d'une maison qui lui appartient, située au village de "Prémacous", pour servir d'école pour les filles. Ce bail est d'une durée d'un an. En 1856, André Paschoud loue une chambre pour une durée de trois ans, au prix de 40 livres par an. Le dit Paschoud devra faire à la chambre destinée à l'école de garçons : une fenêtre au midi, de 1,20 m par 0,70 m ; crépir et blanchir les murs à la chaux collée ; remplacer l'escalier qui conduit au grenier par une échelle.

7. On remarquera la rapidité de transmission du courrier.

Paschoud ne pourra pas y aller durant l'horaire des écoles. La chambre du rez-de-chaussée, contiguë à celle de l'école, servira d'appartement au titulaire.

Pierre Blandin renouvelle le bail en 1859 en y ajoutant : « l'impôt des bâtiments sera à la charge de la commune ». La même année, J.M. Blanc loue une salle dans sa maison située au "Fond de Beaumont" pour une école de garçons à raison de 40 livres par an.

Le comité de l'école du Châble continue de louer à la commune deux salles de classe, ainsi que les appartements affectés au logement du régent et de la régente du Châble, « pour le prix annuel de nonante livres ».

• *Mobilier et matériel* – Le mobilier était sans doute rudimentaire et consistait, pour chacune des salles de classe, en quelques bancs et une table. Le matériel était des plus sommaires.

En 1853, le conseil se rend compte que les bancs des écoles de Beaumont sont insuffisants et mal adaptés. Dix bancs avec pupitres et accessoires sont confectionnés par Bouchet, charpentier à Cruseilles, pour un montant de 132,50 F.

Le conseil décide, en 1855, de prendre en charge les fournitures suivantes pour améliorer le mobilier de l'école du Châble :

7 bancs pour l'école de garçons	110,00 F
6 bancs pour l'école de filles	90,00 F
2 tableaux noirs	18,00 F
1 grand tableau noir	12,00 F
2 chevalets et une règle	10,00 F
2 petits tableaux	14,00 F
56 planches pour tableaux de lecture	20,00 F
2 séries de tableaux de lecture	8,75 F
2 escabots (<i>sic</i>)	10,00 F
1 calorifère	139,00 F
Droits de douane	1,35 F
Transport depuis Genève	3,00 F
2 pendules à tableaux	137,00 F
Transport Paris-Genève	10,30 F
Transport Genève-Le Châble	1,00 F
Droits de douane	7,05 F
Timbre	0,50 F
Total	591,95 F

Une note (inventaire) établie par Mlle Eugénie Bussat, institutrice, lors de son installation à l'école des filles de Beaumont en 1856 nous permet de connaître le mobilier et le matériel existants ⁸.

En avril de cette même année 1856, d'après le rapport du syndic, les écoles ne fonctionnent pas comme il le souhaiterait. La cause semble provenir du manque de livres et de fournitures scolaires telles que le papier. Cette lacune doit être comblée et que tout soit fourni et soldé par la commune.

Le conseil délégué charge le syndic de pourvoir au nécessaire pour les quatre écoles. A cet effet, un crédit de 300 livres sera immédiatement ouvert. Ce ne sera qu'en novembre qu'aura lieu l'adjudication de fournitures. Elle sera faite à la bougie et au meilleur offrant.

La mise aux enchères comporte la fourniture de : 50 rames de papier écolier, 1 grosse ⁹ de crayons papier, 500 crayons ardoise, 1 grosse de porte-plumes, 10 boîtes de plumes métalliques, 12 litres d'encre bonne, 4 boîtes de craie blanche. Mise à prix : 202 livres. Trois enchérisseurs se sont présentés. La fourniture a été adjugée à Eugène Taponier au prix de 200 livres.

En novembre également, le conseil communal décide de l'acquisition de deux pendules pour l'école de Beaumont, de trois cartes d'Europe, de quatre cartes des Etats sardes, de baguettes arrondies aux bouts, etc., pour un montant de 600 livres. L'intendant général approuvera le 2 janvier suivant, sous réserve : l'autorisation du paiement de la dépense sera donnée en temps opportun, au vu d'une délibération constatant de la bonne confection des objets. Les pendules ont été achetées en février 1857, pour la somme de 147 L, plus 15,75 L pour frais de transport.

Nicolas Beauquis, fondeur à Quintal, fournit une cloche pour l'école de Beaumont en mai 1858.

Poids : 26,500 kg à 4 L le kg	106,00
Le battant	5,00
Port Annecy-Le Châble	1,00
Timbre	0,50
Total	112,50 livres

8. Voici l'inventaire établi par Eugénie Bussat, institutrice, lors de son installation à l'école de filles de Beaumont en 1856 : « 1 poêle en grès ; 5 bancs d'école ; 2 tableaux noirs ; 49 modèles d'écriture ; 13 tableaux des écoles des frères ; 29 crayons d'ardoises ; 30 ardoises ; 6 géographies ; 6 grammaires ; 6 histoires saintes ; 9 lectures élémentaires ; 6 notions d'agriculture ; 9 mœurs israélites ; 12 manuscrits ; 10 livres des mots ; 9 arithmétiques. »

9. La grosse correspond à douze douzaines.

Le Second Empire

Le 27 août 1860, le conseil municipal évoque le problème de la mixité dans les écoles, qui est rendu désormais possible. La commune possède trois écoles, soit une pour les filles et deux pour les garçons : une pour la section de Beaumont et l'autre pour celle du Châble. Le conseil demande « qu'il n'y ait qu'une école mixte à Beaumont et une au Châble, avec un instituteur laïque à chacune d'elles ». Cette demande ne fut qu'en partie satisfaite. Un instituteur fut nommé à Beaumont. Quant au Châble, il ne resta qu'une école de filles avec une institutrice. Les garçons devaient, non sans serremments de cœur, se rendre en classe à Beaumont.

La mixité fut supprimée à Beaumont en 1868.

BEAUMONT	
<i>Instituteurs (école mixte)</i>	<i>Institutrices (école de filles)</i>
1860 Emmanuel Thiery 1864 Léopold Mairot ¹⁰ 1865 Charlemagne Mouret	1868 Mlle Eugénie Bussat
LE CHÂBLE	
1860-1871 Mlle Mabboux	

Une circulaire préfectorale du 15 février 1861 stipule que : « Les communes sont autorisées à porter 6 % d'enfants enseignés gratis ». La commune comptant 674 habitants, le conseil municipal décide « qu'il sera formé une liste de 40 enfants admis gratuitement à l'école ».

Le 27 février de la même année, le conseil municipal vote une imposition de trois centimes additionnels « pour couvrir les dépenses obligatoires de l'instruction primaire ». Produit : 45 F (ce produit varie chaque année).

En février 1862, le conseil municipal fixe le tarif de la rétribution scolaire à verser par les parents dont les enfants ne sont pas admis à la gratuité :

	- de 7 ans	7-13 ans	+ 13 ans
par mois	0,75 F	1 F	1,50 F
par an (abonnés)	4 F	6 F	8 F

10. M. Mairot a été révoqué. Nous évoquons cette révocation page 191.



L'école de filles du Châble en 1868.

Un rapport de février 1867 mentionne que, depuis dix-huit mois, Mlle Mouret, sœur de l'instituteur, a pris l'initiative d'enseigner des travaux à l'aiguille à trente jeunes filles. Elle s'acquitte de cette noble tâche avec zèle et dévouement. De plus, elle partage avec son frère la tâche qui lui est imposée, en prenant part à la surveillance et à l'instruction des plus petits enfants. L'école mixte de Beaumont compte 79 élèves, dont 33 filles et 46 garçons ¹¹. De si généreux efforts doivent être récompensés. Hélas, la pénurie entraîne l'impossibilité de grever le budget de nouvelles charges, mais il est juste que Mlle Mouret reçoive une indemnité que le conseil municipal fixe à 150 F (c'est très curieux : on fixe l'indemnité tout en prétextant ne pouvoir grever le budget).

On décide d'ouvrir une souscription auprès des parents de ces jeunes filles. Hélas ! elle ne produit que 60 F. Pour compléter l'indemnité, on demande au préfet d'accorder un subside de 90 F.

Le 16 mai 1868, malgré l'important effectif de sa classe, Mouret a instauré un cours post-scolaire :

Monsieur Mouret, instituteur à Beaumont a pris l'initiative d'établir un cours d'adultes durant l'hiver dernier ; ce cours a été fréquenté par 21 élèves. Le conseil,

11. Avec un nombre si élevé d'élèves, on se rend compte du surcroît de travail de Mouret.

tout en reconnaissant qu'il est juste que ce fonctionnaire soit rémunéré, ainsi que l'utilité de ce cours durant l'hiver, chaque année, et dispensé gratuitement, demande que ce cours soit maintenu, sans toutefois augmenter les charges de la commune. Prie M. le préfet de bien vouloir comprendre M. Mouret au nombre des instituteurs méritant de participer aux libéralités du département et de l'Etat ¹².

L'enseignement de l'histoire et de la géographie de la France est désormais obligatoire dans les écoles primaires. Le conseil municipal, en novembre 1869, décide l'achat d'une carte de France pour chacune des trois écoles. Il décide également l'achat de livres de lecture et autres pour les adultes, ayant trait à leur profession et à leurs facultés, afin de développer le goût de la lecture et de l'étude. Il vote à cet effet une somme de 40 F et demande un subside au préfet.

Nous avons voulu connaître les motivations ayant entraîné la révocation de l'instituteur Mairot. Nous donnons ci-après des extraits de quelques lettres concernant cette affaire. Dans une lettre adressée au préfet le 12 novembre 1864, le sous-préfet de Saint-Julien relate les faits reprochés à cet instituteur :

Monsieur Léopold Mairot s'est rendu dans l'auberge Dupont à La Croix de Rozon (Suisse), par son intempérance a causé un véritable scandale. Non seulement cet instituteur s'est enivré en buvant outre mesure avec divers individus, mais il s'est permis de tenir des propos les plus grossiers contre les Suisses en présence de deux gendarmes... Monsieur Mairot, continuant ses invectives, a été arrêté et conduit à la maison de sûreté de Bardonnex où il a passé la nuit, et remis en liberté par le maire de la commune. Le même jour, ce dernier est venu me voir, m'a raconté les faits et me donner l'assurance qu'il n'en serait pas rendu compte au Conseil d'Etat de Genève afin de prévenir toute réclamation internationale...

Intervenant auprès de Mgr l'évêque d'Annecy, dans une lettre du 23 novembre 1865, le curé de Beaumont, s'exprimant crûment, sans euphémisme, relate les faits d'une autre façon :

Mairot est allé à Genève acheter des livres pour l'école ; au retour il s'arrête à Landecy dans une auberge, où il trouve deux gendarmes suisses, on discute. Chacun défend son gouvernement, comme de juste... Ces messieurs les Suisses, toujours intrépides guerriers vis-à-vis du faible, toujours hargneux à l'encontre du pauvre Savoyard, leur voisin qui n'a pas voulu de leur gouvernement, ont cru l'occasion favorable de se faire un nom en faisant un prisonnier.

Monsieur Mairot est mis sous les verrous, le lendemain relâché avec promesse que tout finirait là. Mais non, comme si leur République était en danger, infidèles

12. Nous constatons, une fois de plus, la façon élégante du conseil municipal de se décharger !

à leur promesse, ils en ont référé à monsieur le sous-préfet de Saint-Julien, en chargeant monsieur Mairot d'un poids d'accusations qui ne peuvent être que fausses... soit que l'on considère le caractère de ce monsieur, incapable des faits allégués, soit que l'on considère l'esprit de vengeance des Suisses vis-à-vis des Français de fraîche date...

Le 17 décembre 1864, le maire écrit à l'inspecteur pour lui rappeler « la promesse faite de réintégrer monsieur Mairot dans ses fonctions... c'est le désir du conseil municipal et de tous les habitants de cette commune... Je viens vous prier, tant à mon nom qu'à celui de tous les pères de famille d'avoir la bonté de le laisser à Beaumont... ».

Malgré des antécédents très favorables et cet enivrement très passager, rien n'y fit, la révocation fut maintenue. Plus tard, Mairot fut réintégré et enseigna dans une autre commune.

La Troisième République

En 1871, les garçons du Châble se rendent toujours en classe à l'école de Beaumont. Les parents d'élèves le conçoivent d'autant plus mal que les filles ont leur école au Châble. Sous le régime sarde, une école de garçons existait au Châble depuis 1850. Lors de la réunion de la Savoie à la France, elle fut supprimée.

<i>Instituteurs</i>	<i>Institutrices</i>
BEAUMONT	
Mouret ¹³	Mlle Eugénie Bussat ¹⁴
1876 Louis Audibert	1877 Mlle Marie Emonet
1877 Aimable Nicolin	1877 Mlle Marie Lachat
1889 Victor Petit-Brouhaut	Mme Marie Greffier née Lachat
1891 Jacob	1910 Mme Marie Descombes
1891 Louis Parrot	1919 Mlle Rose Métral
1899 Théophile Moichon	Mme Rose Mabut née Métral
1905 Jules Tournier	1932 Mme Yvonne Balthassat
1922 Pierre Goy	1935 Mme Andrée Dentin
1926 Théophile Regard	1937 Mlle Alice Tapponnier
1929 Laydevant	
1931-1932 Marcel Saillet	

13. Il était à Beaumont depuis 1865.

14. Elle était au Châble depuis 1868.

<i>Instituteurs</i>	<i>Institutrices</i>
Le CHÂBLE	
1871 Ephèse Avet	1871 Mme Joséphine Avet
1874 Aimable Nicolin	1874 Mme Humbert
1877 J.M. Chevalier	1878 Mlle Honorine Regard
1878 Dagand	1879 Mlle Jeantet
1879 Orsat	1882 Mlle Baud
1881 François Cornier	1884 Mlle Bocquet
1886 Jean Gay	1884 Mlle Marie Martin
1898 Arthur Guévin	1886 Mme Marie Gay
1903 Joseph Gex ¹⁵	1898 Mme Victorine Guérin
1928-1935 Gustave Durand	1903-1928 Mme Octavie Gex
	1914 Mlle Sallaz
	1915 Mlle Hortense Métavan
	1917 Mlle Laure Favre
	1919 Mlle Jeanne Jacquier
	1922 Mme J. Tapponnier née Jacquier
	1935 Mme Yvonne Balthassat

Nous ne mentionnons pas les intérimaires.

Dans sa séance du 5 août, le conseil municipal s'en inquiète et demande le rétablissement de l'école de garçons du Châble, la motivant par la distance séparant Le Châble de Beaumont. Le traitement de l'instituteur serait formé, en partie, par les revenus d'un legs ¹⁶.

De nouveau, le 1^{er} décembre, le conseil municipal demande avec insistance le rétablissement de l'école de garçons du Châble, avec un instituteur titulaire. Il ne doit pas y avoir d'obstacles : le local pour l'école, de même que le logement de l'instituteur, existent.

Il semble que l'on obtiendra bientôt gain de cause. Cependant, on entend dire que le poste serait tenu par un instituteur adjoint. Cela motive une intervention d'André Folliet, député ¹⁷, auprès du préfet. Ce dernier, par lettre du 23 octobre 1871, fait connaître que les écoles de hameau doivent être dirigées par des adjoints ou adjointes, et non par des titulaires... La nomination de l'instituteur intervient après décision du conseil départemental, et surtout du ministre, ce qui est indispensable pour profiter des subventions de l'État ou du département.

L'école de garçons du Châble sera enfin rétablie en 1872.

15. M. Gex est mort pour la France en 1916.

16. Ce legs sera évoqué dans l'article « Dons et Legs ».

17. Nouveau député, élu lors des élections législatives du 2 juillet 1871.

Le conseil municipal demande le 24 mai 1874, une fois de plus, que l'école du Châble soit pourvue de maître et maîtresse titulaires, pour le plus grand bien de l'instruction des élèves. Puis motive sa demande en faisant valoir que « Le Châble, de même que toute la commune, par suite de la proximité du canton de Genève, avec lequel la population est en rapport constant exigé par la nécessité de transactions commerciales, doit être dans une situation telle qu'il ne soit pas possible à ce pays d'établir, en matière d'instruction, une comparaison désavantageuse pour la commune. Pour arriver à se maintenir à égalité avec la Suisse, il est indispensable de pourvoir les écoles du Châble de maître et maîtresse titulaires ».

Le 17 mai 1877, le conseil municipal constate que « bon nombre de parents indigents ne peuvent figurer sur la liste de gratuité » (une liste d'enfants nécessiteux est établie chaque année par le maire et le curé). Pour remédier à ces fâcheux inconvénients, il : « demande d'établir la gratuité absolue, pour assurer la fréquentation régulière des écoles et faire profiter la jeunesse d'une instruction élémentaire et indispensable. A cet effet, vote une imposition et demande au préfet de faire bénéficier la commune des avantages qui sont réservés, en la faisant admettre prochainement au rang des communes qui participent déjà à la gratuité »¹⁸.

En 1881, le conseil municipal vote un témoignage de reconnaissance à Nicollin, instituteur, pour son dévouement pour la bibliothèque scolaire et la création d'un musée scolaire qu'enfant je me souviens avoir vu.

Le 19 novembre 1882, afin de rendre possible la fréquentation des écoles et du catéchisme, le conseil municipal fixe ainsi les heures des classes : Beaumont : le matin de 8 h à 11 h ; Le Châble : le matin de 8 h 30 à 11 h 30¹⁹.

Le 28 septembre 1884, une demande d'ouverture de cours pour adultes est faite pour l'hiver 1884-1885.

Dans sa séance du 31 mai 1893, le conseil municipal souhaite que les enfants des écoles ne soient plus regroupés par sexe, mais en fonction de leur âge. Le conseil s'en tient à différentes expériences qui ont montré que les enfants dans les écoles mixtes obtiennent des résultats supérieurs à ceux réunis selon le critère du sexe et non de l'âge. Le conseil demande la transformation des écoles de chaque section en écoles mixtes avec classes enfantines.

18. L'enseignement primaire deviendra gratuit et obligatoire avec la loi Jules Ferry du 8 mars 1882.

19. Ce décalage d'une demi-heure est dû au fait que les enfants du Châble vont tous les matins au catéchisme à Beaumont.

En pleine querelle entre l'Église et l'État, et sous la pression du clergé, plusieurs parents ont rendu à l'école des livres alors en usage notamment *l'Histoire de France*, écrite par Calvet.

Le conseil municipal, dans sa séance du 7 novembre 1909, considère que « les parents n'ont pas le droit de refuser des livres régulièrement choisis par l'instituteur sur une liste approuvée par l'autorité supérieure... que d'ailleurs les livres refusés ne contiennent rien de contraire à la morale et aux lois... ».

Le 9 février 1919, on proteste : la classe enfantine de l'école du Châble a été presque constamment fermée en octobre et novembre. Cette classe compte 40 élèves. Le conseil municipal insiste énergiquement pour qu'une institutrice soit nommée immédiatement.

Pour clore cette première partie, nous égrènerons ici et là quelques souvenirs personnels, souvenirs qui, en écrivant, resurgissent, s'animent et font revivre mes camarades, garçons et filles qui, comme moi, usèrent leur fond de culotte sur les mêmes bancs. Les Louis, Jean, André, Frédéric, Henri, René, Marius, Robert, Georges... Les Marguerite, Louise, Simone, Anna, Alice, Germaine, Blanche... qui tous et toutes connurent :

- *la corvée* : à tour de rôle, à la fin des cours de l'après-midi, deux élèves assuraient le balayage et "faisaient la poussière" de la salle de classe et du couloir, ainsi que le nettoyage des cabinets, ce qui était souvent une punition. Pendant l'hiver, vingt minutes avant la rentrée, deux élèves allumaient le poêle à charbon, ou à bois pendant la Grande Guerre ;
- *la revue* : chaque jour avant de franchir la porte d'entrée, nous nous présentions nu-tête à la maîtresse, madame Gex, qui vérifiait s'il n'y avait pas de "petites bêtes" dans la chevelure, puis les mains qui devaient être propres, de même que les chaussures ou sabots ;
- *la récréation* où nous jouions au pastillon, ainsi qu'à de mémorables parties de "mapis" (billes en terre) et de saute-mouton ;
- *la punition*, des lignes à écrire et dont le nombre variait selon l'importance de la faute. Le coin, où l'élève condamné devait rester debout, la face contre un angle du mur. Le bonnet d'âne était la punition la plus affligeante. Et les coups de règle que je me souviens avoir reçus ;
- *le grand jour* : la veille des grandes vacances, le dernier jour du mois de juillet était réservé au grand nettoyage. Chaque élève apportait une brosse et un peu de lessive. Les bancs (siège double et pupitre assemblés) faits de bois blanc (sapin) non verni, étaient transportés dans la cour et chacun lavait et frottait le sien à grand renfort d'eau, sans oublier l'encrier de porcelaine. Les plus grands récuraient le plancher de la salle de classe. L'après-midi, avant de dire au revoir à notre maîtresse, nous réinstallions le mobilier puis nous partions en chantant « Vive les vacances, à bas les pénitences, les cahiers au feu, la maîtresse au milieu... »

L'école ménagère agricole de Haute-Savoie au Châble

C'est à l'initiative du conseil général que cette école a été créée. Notre commune a bénéficié de sa présence au Châble d'octobre 1916 à mars 1917. Les cours étaient dispensés par Mme Chapot et Mlle Prébosty, professeurs, et étaient suivis assidûment par environ vingt-cinq jeunes filles, tant de notre commune que de celles de Présilly et de Neydens. Une médaille fut remise aux écolières (photo ci-dessous) à la fin des cours.



L'école ménagère de 1916-1917.

Les bâtiments scolaires

Déjà, en 1849, on songe à doter la commune d'un bâtiment scolaire. Sans doute éprouve-t-on de plus en plus de difficultés à trouver des locaux convenables.

Au cours de sa séance du 10 décembre 1849, le conseil communal a abordé ainsi ce problème : « Pénétré de la nécessité de pourvoir par tous les moyens à l'instruction des jeunes gens des deux sexes, la commune ne disposant d'aucun édifice propre à y établir des écoles, pense qu'il est

de son devoir d'accueillir favorablement la proposition faite dans cette séance par les conseillers du chef-lieu et autres hameaux, celui du Châble excepté à raison de sa distance et des grandes difficultés que rencontreraient les enfants en hiver. Ce bâtiment pourrait se construire sur un fonds communal attenant à l'église, au nord. Cette construction serait faite aux frais de la partie de la commune qu'ils représentent, de même que l'entretien et autres accessoires, à condition que la propriété appartienne à toute la commune pourvu que la section du Châble soit d'accord ».

Les conseillers de cette section acceptent volontiers cette proposition.

L'intendant général veut, avant tout, connaître l'origine des fonds à employer pour la construction projetée. A quoi le conseil délégué répond, le 7 avril 1850, que les habitants des hameaux désignés feront faire la construction à leurs frais au moyen de cotisations et de la vente de quelques sapins. L'intendant général n'approuvera que lorsque les fonds nécessaires seront dans la caisse du percepteur. Le 4 mai, une nouvelle réunion a lieu, durant laquelle il est précisé que la commune n'a point à s'occuper des fonds nécessaires à cette construction. Seuls ceux qui se proposent de l'exécuter s'en chargent. Le seul souhait des demandeurs est de placer ce bâtiment sur un fonds communal. L'intendant général l'approuvera, ainsi que la délibération du 10 décembre 1849.

Va-t-on s'acheminer vers une réalisation rapide ? Et bien non. Au sein de l'assemblée communale, on va polémiquer et des années s'écouleront avant qu'un projet ne voie le jour.

Lors de l'examen du budget de 1851, une discussion a lieu au sujet de l'emploi du produit des acensements des biens ruraux "des Eplanes" et de celui des coupes ordinaires de bois, deux sommes d'égale valeur.

Les conseillers du Châble voudraient disposer du produit des biens des Eplanes pour l'établissement d'une école de garçons et de filles en raison de la distance séparant Le Châble du chef-lieu et des communications difficiles, surtout en hiver. Les autres conseillers jugent plus convenable d'utiliser les sommes provenant de ces produits à la construction d'une école dans un lieu à égale distance de toutes les sections de la commune. D'autre part, les difficultés de communication ne sont pas si grandes, ne se produisent que rarement et n'ont jamais empêché la jeunesse du Châble de se rendre au chef-lieu où se trouve l'église pour aller y apprendre le catéchisme.

Malgré la majorité des voix pour la demande des conseillers du Châble, la décision est reportée à 1852.

Les habitants du Châble, fatigués des discussions stériles du conseil communal afin de doter la commune de bâtiments d'école, ont constitué un comité en vue de construire une école au Châble. Une souscription

volontaire est ouverte en 1851 parmi la population. Nous verrons plus loin que cette initiative se concrétisera assez rapidement.

En juin, les conseillers, sauf ceux du Châble, sont d'avis qu'il soit construit une maison pour une école communale située près du centre de la commune et placée sur un bien communal, "Le Noyer", et financée par une participation de la commune. Les conseillers du Châble s'y opposent formellement, ce hameau voulant en construire une particulière.

En décembre 1851, à nouveau les conseillers de Beaumont demandent qu'il n'y ait qu'une seule école, établie en un point central. Ils votent un traitement de 400 L pour le régent de la future école, espérant ainsi obtenir un vicaire-régent. Le curé de Beaumont s'engage à lui verser 200 L supplémentaires si tous les enfants sont instruits gratuitement. Les conseillers de Beaumont demandent également une école centrale pour les filles.

Ces propositions sont combattues par les conseillers du Châble, invoquant une nouvelle fois la distance entre les deux agglomérations et, d'autre part, la construction d'une école au Châble sans participation de la commune ; ils souhaitent deux écoles dans la commune.

Les conseillers de Beaumont répliquent en argumentant que les hameaux de leur section sont aussi éloignés du chef-lieu que du Châble (Chez Marliaty, Châtillon, etc.).

Ceux du Châble demandent qu'il soit fait un recensement de la population de ces hameaux. On pourra alors la comparer avec celle du Châble. Ils font remarquer qu'un crédit de 400 livres a été voté par les conseillers de Beaumont pour le traitement d'un régent à l'école centrale et 150 livres pour la maîtresse de la même future école ; en conséquence, ils ne veulent pas être lésés et réclament l'inscription au budget 1852 d'une somme de 300 livres pour le maître d'école du Châble et 100 livres pour une maîtresse, en supposant que les deux écoles soient construites.

A la suite de cette délibération, les habitants du Châble réagirent vivement, et une pétition signée de 52 habitants ne tarda pas à être envoyée à l'intendant général en janvier 1852. Dans celle-ci, ils « s'élèvent avec vigueur contre la délibération du conseil communal du 22 décembre dernier demandant une seule école avec un vicaire-régent... » Les pétitionnaires vont même jusqu'à déclarer qu'en remettant l'instruction élémentaire aux mains d'un vicaire, le projet de la commune n'a en réalité d'autre but que de restreindre l'action du pouvoir universitaire ! Ils rappellent la distance et les difficultés qui existent en hiver pour se rendre du Châble à Beaumont. Pendant la belle saison, les habitants des communes rurales ont l'habitude d'employer les enfants à la garde du bétail et à la conduite de celui-ci à la pâture. La distance qui sépare les deux hameaux

ne permettrait pas aux enfants du Châble de vaquer à ces deux occupations.
« La nécessité d'une école au Châble est absolue et pressante et si vivement souhaitée que les habitants de ce hameau ont entrepris la construction d'une maison d'école... ».

Dans sa réponse du 1^{er} mars, l'intendant général dit que ce recours paraît dénué de fondement, puisque le 31 décembre dernier, le conseil communal a nommé deux maîtres et deux maîtresses d'école et qu'il n'a pas été question de nomination de vicaire-régent...

Le 1^{er} juillet, le conseil délégué jette de l'huile sur le feu en demandant une école de garçons et une de filles au chef-lieu, vers l'église. Il défend ses propos en se référant à une délibération du Conseil d'instruction élémentaire pour la province du Genevois en date du 18 février 1852, déclarant qu'il serait créé dans chaque commune une école de garçons et une de filles, et qu'on ne pourrait pas établir d'écoles dans les hameaux avant qu'il y ait deux écoles dûment organisées au chef-lieu.

Pour tenter d'apaiser les passions soulevées par divers problèmes dont celui des écoles n'est pas le moindre, l'intendant général a délégué M. Déléglise, secrétaire à l'intendance générale d'Annecy, pour se rendre à Beaumont et assister à une séance extraordinaire du conseil communal aux fins de régler les différends survenus.

La séance a eu lieu le 25 juillet. Le syndic, J.M. Blanc, expose les divergences qui divisent les conseillers de Beaumont et du Châble à propos de l'emplacement et du nombre d'écoles à construire dans la commune. Il rappelle les délibérations antérieures prises sur ce sujet. Après quoi, Déléglise a invité le conseil à émettre un avis sur l'objet du litige qu'il était chargé de régler.

La présence du délégué de l'intendant général a, certes, été bénéfique. En effet, l'unanimité au sein du conseil semble avoir été réalisée, si l'on en juge par le texte de la délibération qui suit :

Le conseil ne s'oppose pas à ce que la section du Châble obtienne des écoles particulières ainsi qu'il a été proposé ; que les impositions pour les écoles figurant sur le budget de 1852 pour cette dépense seraient divisées par moitié entre les écoles de Beaumont et du Châble qui, provisoirement et tandis que la commune se trouvera endettée pour dépenses antérieures, il sera seulement imposé aux budgets subséquents une somme de 600 livres dont 200 pour chaque maître et 100 livres pour chaque maîtresse ; chaque section à laquelle appartiendront les écoles étant libre de voter la minervale à payer par les familles non reconnues pauvres, qu'elle jugera convenable.

Il a été encore convenu que les résidus que pourront présenter les comptes de 1851 et 1852, relativement aux fonds affectés pour les dépenses des écoles aux budgets de ces deux années, seront aussi divisés par moitié entre les deux écoles de Beaumont et du Châble, cette dernière devant tenir compte d'abord de la somme de 110 livres qu'elle a déjà dû recevoir et en outre que les enfants des

deux sexes et appartenant aux deux sections, seront libres de fréquenter indifféremment celle des deux écoles qu'il leur plaira de choisir, à condition, dans ce cas, de payer la minervale qui sera imposée sur ceux de l'école qu'ils auront choisie, s'ils n'en sont pas reconnus exempts.

L'école du Châble

La souscription ouverte en 1851 pour la construction de la maison des écoles a produit la somme de 4 744,50 livres. Chaque habitant du village se fit un devoir de verser sa contribution soit en espèces, soit en nature : en journées de travail ou fournitures de matériaux. Les versements allèrent de 2,50 livres à 250 livres. Les pompiers communaux (caisse de secours) ont versé 189,65 livres. On note également des souscripteurs étrangers à la commune. Le comité a reçu du gouvernement une somme de 200 livres.

En 1852, la construction est en chantier et sera inaugurée l'année suivante. L'école fut construite par Michel Jacca, maçon, Mouthon pour la charpente, Cartier et Maréchallaz pour la menuiserie. La dépense, y compris l'achat du terrain, s'éleva à la somme de 4 724,45 livres ²⁰.

En 1855, on dota l'école d'une cloche d'un coût de 104 livres ; pour l'abriter, un petit clocher surmonté d'une girouette en forme de drapeau ²¹ fut construit par Honoré Taponier, maréchal au Châble, pour un coût de 171,20 livres. Le tintement de la cloche appelait les élèves cinq minutes avant l'heure fixée pour la rentrée en classe.

Ce bâtiment comprenait deux salles de classe, le logement des régents et une salle qui fut louée à la commune à usage de salle consulaire. Une remise attenant au bâtiment était également louée à la commune pour abriter la pompe à incendie. Le tout était la propriété du comité de construction qui en assurait la gestion.

Contre vents et marées, la section du Châble a enfin son bâtiment scolaire.

Le 2 juin 1853, la construction d'un bâtiment d'école à Beaumont est de nouveau à l'ordre du jour du conseil (ce ne sera pas la dernière fois !). On décide la mise en réserve d'une somme de 235 livres à cet effet. Le bâtiment serait contigu au mur situé au nord de l'église.

En octobre, les plans sont dressés par l'architecte Bouchet. Le devis se monte à 3 000 livres, ou 2 262,20 livres si la commune fournit les bois et les pierres.

20. Ce bâtiment fut transformé et agrandi en 1883 tel que nous le connaissons actuellement.

21. Ce clocher a été démoli en 1986 et la cloche déposée.

Heureusement que ce projet n'a pas eu de suite ! En juin 1854, le conseil provincial, à la suite de la nomination de Pierre Bussat au poste de régent à Beaumont, « invite le conseil communal de Beaumont de changer une autre année le local de l'école ; se réserve de faire constater par l'inspecteur l'état du local... espère que le conseil se mettra bientôt en mesure de faire construire l'école projetée ».

Au cours de la séance du 17 janvier 1855, plusieurs conseillers font observer qu'il n'est pas convenable de changer presque chaque année de local pour les écoles de Beaumont, ainsi que de salle consulaire (salle où se réunissait le conseil communal). On reconnaît l'urgence de construire à Beaumont une salle consulaire et des écoles communales. La dépense ne serait pas considérable, environ 3 500 livres, outre les corvées pour le transport des matériaux à la charge des habitants de Beaumont. Il serait plus décent de la construire sur le terrain communal dit "aux Communs" que de l'adosser à l'église. Outre l'aspect disgracieux, elle ne serait pas assez grande.

A la majorité de 8 voix contre 7, cette proposition est prise en considération. On fera établir plan et devis pour construire sur ledit terrain, distant seulement de 150 mètres de l'église.

La controverse reprend avec l'intervention des sept conseillers opposants qui approuvent la construction d'une maison d'école, mais qui protestent énergiquement contre le changement d'emplacement, soutenant que cette maison adossée à l'église est plus centrale et occasionnerait une dépense moins élevée. La séance devient houleuse. Le syndic déclare qu'elle est levée, sur quoi on lui fait observer qu'elle a été levée à tombée de nuit.

Malgré une lettre de février 1855 de l'inspecteur des écoles adressée à l'intendant général, transmise au syndic, quelques années s'écouleront avant que, observant sans doute une trêve, le conseil se remette... à l'ouvrage !

Le statu quo demeure jusqu'au 11 juillet 1859, date de la séance au cours de laquelle le syndic « propose de délibérer pour obtenir l'autorisation de construire une maison commune avec salle consulaire et une école de garçons et une de filles, laquelle maison devrait être placée au centre de la commune ». La commune devra être économe, puisque chargée de dettes. L'école du Châble ne peut servir d'école communale, étant placée à une extrémité de la commune. D'autre part, cette école n'a pas assez d'élèves pour un régent ; le syndic prétend qu'une fois il n'y a eu que huit enfants. Les conseillers du Châble s'élèvent vivement contre les assertions du syndic qu'ils qualifient de profondément erronées. D'après les registres de l'école, il y a actuellement de 20 à 23 élèves qui la fréquentent régulièrement. L'hiver dernier, il y en a eu 40. L'école des filles connaît une fréquentation similaire.

Quant à l'espérance de voir les élèves du Châble aller à Beaumont, le syndic doit y renoncer. Cette question a été résolue lors de la venue du délégué de l'intendant général en 1852... Les conseillers de Beaumont demandent cette construction parce que les salles d'école louées dans des maisons particulières ne sont pas convenables et les enfants y prennent des refroidissements.

Les conseillers du Châble – est-ce une revanche ? – s'opposent catégoriquement à la construction d'une école à Beaumont. Ils jugent le moment peu opportun, la commune ayant des dettes à régler préalablement. On passe au vote : 7 voix pour la construction, 6 contre.

L'inspecteur des écoles, dans son avis du 8 novembre, « considère que le nombre d'élèves de la commune s'élève de 90 à 100, tant filles que garçons ; d'après le règlement de 1855, le nombre d'élèves d'une école ne doit pas dépasser 70 ; est d'avis qu'il y ait deux écoles communales tant pour les garçons que pour les filles et que les salles d'école du chef-lieu étant impraticables, mal closes, froides et humides, une construction est urgente à Beaumont ».

L'intendant général, au vu de cet avis, prie le conseil communal de revoir cette question en l'engageant à revenir sur ses déterminations, contraires à l'intérêt d'une grande partie de la population. Malgré différents avis et conseils, le désaccord continue et le chef-lieu n'est toujours pas pourvu de locaux adéquats. Les enfants pâttissent de cette situation.

Cependant, le 22 novembre, il semble que l'on s'achemine vers une décision. Au cours de la séance du conseil, on parle sérieusement de cette construction. Tous les conseillers sont tombés d'accord sur la nécessité de doter Beaumont d'une maison d'école. On inscrit une somme de 1000 livres au titre de première mise de fonds au budget de 1860.

Hélas, le choix de l'emplacement va à nouveau diviser l'assemblée. Huit conseillers votent l'inscription au budget de la somme de 1000 livres à condition que la maison se construise adossée au mur nord de l'église. Six ont voté la même somme sous réserve qu'elle ne se fasse pas vers l'église, mais dans un endroit convenable et, ne prenant pas l'initiative de l'emplacement, s'en réfèrent à ce que décidera un homme de l'art que voudra bien déléguer sur les lieux l'intendant général, lorsqu'il sera demandé.

Le Second Empire

Le 14 juin 1860, la Savoie est officiellement rattachée à la France.

Le 27 août, le conseil municipal constate, une fois de plus, que le chef-lieu n'a pas de maison d'école ce qui est nuisible aux progrès de l'instruction

et à l'hygiène des élèves... Par 6 voix contre 5, il porte au budget de 1861, comme première mise de fonds (une fois encore), la somme de 1 500 F pour la construction. En principe, les opposants ne repoussent pas la dépense, mais font remarquer que les dépenses du budget de 1861 sont bien chargées.

Le projet, tant de fois évoqué, de construire une maison d'école au chef-lieu va, enfin, être étudié sérieusement.

Le 16 juin 1861, le conseil municipal en décide la construction ainsi que celle d'une salle consulaire. Par ailleurs des travaux doivent être effectués sur d'autres bâtiments ainsi que sur les chemins. Leur montant est chiffré approximativement et se montent à :

Bâtiment école et mairie	8 000,00 F
Réparations à l'église	4 000,00 F
" au presbytère	1 000,00 F
" aux chemins	2 000,00 F
Dépenses imprévues	1 000,00 F
Total	16 000,00 F

Pour équilibrer les dépenses, on prévoit les recettes suivantes :

Fonds libres	4 000,00 F
Produit d'une souscription (en argent ou prestations volontaires)	1 000,00 F
Subvention	5 000,00 F
Emprunt au Crédit Foncier au taux de 5 % remboursable en 50 ans	6 000,00 F
Total	16 000,00 F

Le 29 juin, César Pompée, architecte à Saint-Julien est désigné comme architecte communal. Le projet de maison d'école se concrétisera, non sans difficultés certes, mais sera facilité par le résultat des élections municipales. En effet, les conseillers élus sont tous de Beaumont.

Le 8 septembre, le terrain où s'édifiera le bâtiment est acheté. Deux propriétaires sont concernés : J.M. Blanc, pour une somme de 199,10 F et Mme Mégevand.

Des habitants sont hostiles à la construction projetée au chef-lieu et voudraient que l'école et la mairie soient établies à Jussy. Le 15 septembre, le conseil municipal reste sourd à ces réclamations et maintient l'emplacement prévu.

M. Pompée a dressé plans, devis et cahier des charges. Le 22 septembre, le conseil municipal approuve l'ensemble quoique la prévision sommaire de la dépense en juin dernier soit très largement dépassée. En effet, elle

s'élève à 13 543,40 F, soit 10 157,55 F pour l'école et 3 385,85 F pour la mairie. La dépense sera couverte ainsi :

Fonds libres	4 000,00 F
Emprunt	4 000,00 F
Corvées et transports, matériaux par les habitants	1 000,00 F
Subvention pour l'école	3 400,00 F
Subvention pour la mairie	1 143,40 F
Total	13 543,40 F

L'entrepreneur est M. Pachon.

Le 19 janvier 1862, le conseil municipal constate que « pour couvrir la dépense des travaux envisagés, l'emprunt prévu ne suffira pas et décide de le porter à la somme de 9 000 F ».

Les caves n'ont pas été prévues sur les plans et sont nécessaires. Cependant, le conseil municipal, le 4 mai, refuse de voter cette dépense supplémentaire sans avoir plan et devis ²². Par ailleurs, il demande que les travaux de construction de l'école soient suspendus immédiatement pour effectuer des vérifications et faire cesser les abus qui se commettent.

Les travaux reprendront et, le 24 mai, la première pierre est posée. L'événement sera copieusement arrosé, comme en témoigne la facture d'Etienne Pachoud, aubergiste à Beaumont, d'un montant de 24,30 F. Le conseil municipal approuvera cette dépense.

Le maire est soucieux. Cette délibération n'a pas été retournée. Aussi, le 7 août, il réclame au préfet l'approbation de ladite délibération qui a voté une somme de 30 F « pour fêter le bouquet de la construction de l'école de Beaumont, pour faire boire les ouvriers qui ont travaillé à cette construction, etc. ». ("Honni soit qui mal y pense".)

En février 1863, la construction est terminée.

Par lettre en date du 4 avril (qu'il est intéressant de citer), le sous-préfet de Saint-Julien met le préfet au courant de la conjoncture actuelle de la commune de Beaumont :

... le montant du devis pour la construction de l'école de Beaumont était de 13 543,40 F ; la dépense, rabais déduit, est de 13 045,40 F. Il reste à faire les lieux d'aisance... Il faut ajouter les honoraires d'architecte, soit au total 14 979,83 F. L'entrepreneur a reçu 9 000 F, l'architecte 446 F. Il reste à payer environ 6 533 F. Malheureusement la commune n'a pas de ressources disponibles, et ne peut plus emprunter ; elle devra avoir recours à une aliénation d'immeubles...

22. Ayant satisfaction, le conseil approuvera la dépense, soit 200 F, le 25 mai.

Dans sa réponse, le préfet dit notamment :

... cette combinaison peut être adoptée sans inconvénient et, s'il y a lieu, de la recommander à la municipalité de Beaumont. Je ne terminerai pas sans rappeler que les travaux sont l'objet de plaintes de la part de conseillers...

L'inspecteur des travaux communaux et départementaux a visité le chantier de l'école. Un rapport, adressé le 28 avril au sous-préfet, constate diverses malfaçons et demande qu'aucun mandat ne soit délivré avant que celles-ci ne soient réparées.

Au devis figure une somme de 80 F pour clore et miner le jardin de l'école. Les habitants de Beaumont ayant fait ce travail bénévolement, cette somme est disponible. Le 21 mai, on décide de l'employer à poser des barreaux à la fenêtre de la chambre destinée à recevoir les archives.

Le 2 septembre, les conseillers sont inquiets. Comment se procurer les fonds nécessaires pour payer le reliquat dû sur la maison d'école et la mairie ? Ne sachant que faire, face à la situation difficile de la commune, ils demandent une aide et des conseils au préfet afin de sortir la commune de l'embarras. En décembre, la situation s'aggrave. On se souvient que, dans les prévisions de recettes, pour assurer le financement de la construction figurait une somme de 1 000 F, produit d'une souscription. Cette dernière, faite peu de temps avant, n'a pas donné le résultat escompté. En raison de l'urgence, on demande à mettre en vente une coupe ordinaire de sapins.

Le 6 janvier 1864, le préfet écrit au sous-préfet : « Les écoles de Beaumont sont installées depuis le printemps dernier dans la maison nouvellement construite et la réception provisoire n'a pas encore eu lieu... Il est à craindre qu'à l'expiration de l'année, entrepreneur et architecte n'arguassent une espèce de prescription ou de réception tacite pour couvrir les fautes qu'ils peuvent avoir commises. D'autre part, on a omis de construire des lieux d'aisance pour les élèves, les contrevents aux fenêtres du logement de l'instituteur manquent. Je prie monsieur le sous-préfet de prendre des mesures pour compléter les travaux et faire procéder à la réception de ceux exécutés... ».

En raison de diverses malfaçons ou anomalies constatées sur le bâtiment, la réception provisoire est refusée par le conseil municipal le 24 janvier.

Puis en mai, un décompte de ces défectuosités est établi, les chiffrant à 721 F, ce qui réduit le solde dû à l'entrepreneur à la somme de 2 276,90 F à laquelle s'ajouteront les intérêts depuis l'entrée en jouissance du bâtiment, le 21 février 1863. Pachon refuse ce décompte. Le conseil municipal le maintient : véritable chassé-croisé dont le dénouement sera très singulier.

Ne voulant pas réparer lui-même les malfaçons, l'entrepreneur a remis à un autre entrepreneur le soin de le faire pour la somme de 721 F. Le conseil municipal acceptera le 16 décembre.

Par lettre datée du 14 février 1865, le maire se plaint au sous-préfet de l'architecte, M. Pompée, et demande qu'une retenue soit faite sur le solde de ses honoraires.

Le procès-verbal de réception provisoire est approuvé par le conseil municipal le 26 février, qui reconnaît devoir à M. Pachon la somme de 2 412,07 F. Par contre, il n'approuve pas le solde des honoraires de l'architecte, soit 317,28 F. Le conseil ne reconnaît lui devoir que 203,28 F. Pour permettre le règlement de ces sommes, le conseil municipal aura recours, par deux fois, à une imposition extraordinaire. En mai, par le vote d'une imposition de 1 000 F sur les contributions foncières et mobilières et, en juillet, de 1 200 F sur le budget 1866 au principal des quatre contributions.

Le 8 juillet, considérant que cette construction ne présente aucune détérioration grave, le conseil municipal accepte le procès-verbal de réception définitive.²³

Ici s'achève l'historique de la maison d'école de Beaumont. Par la suite, nous verrons les modifications ou transformations qui y seront apportées.

La commune est enfin pourvue de deux bâtiments scolaires. Les dissensions, les âpres discussions vont-elles s'apaiser ? Hélas, la suite de ce chapitre nous révélera qu'il n'en fut rien.

Le 28 février 1865, un accrochage survient au sein du conseil municipal à la suite de la remise, par le comité de l'école du Châble, d'une facture de 590 F pour le loyer de la salle d'école ainsi que celui du hangar de la pompe à incendie.

Après discussion, le conseil accepte de payer une partie du loyer du hangar de la pompe. Quant au loyer de l'école de filles, si la commune est obligée de le payer, le conseil demande que la dite école soit transférée à Beaumont où il y a un local convenable dans la maison d'école et où un logement peut être accordé à l'institutrice sans aucune charge pour la commune. Il fait remarquer que l'école de filles du Châble nuit au progrès de l'instruction :

– Parce que l'église se trouvant au chef-lieu avec l'école communale centrale, et les enfants étant obligés de s'y rendre pendant la moitié de l'année pour recevoir l'instruction religieuse, ils perdent un temps considérable par le parcours qu'ils ont à faire ;

23. Le 15 avril 1867, Pachon sera désintéressé par le vote du conseil municipal d'une somme de 1 000 F en sa faveur.

– Si ces enfants venaient en classe à Beaumont, au lieu de perdre leur temps par les chemins, ils se rendraient en classe dès leur sortie de l'église.

Projet vraiment insensé !

En novembre, nouvelle demande du comité de l'école du Châble. Le conseil persiste et maintient sa décision précédente et déclare ne reconnaître ni les habitants du Châble, ni les membres du comité pour provoquer le paiement du loyer. Cette construction ayant été faite par souscription volontaire, le conseil municipal est disposé à subvenir aux frais de réparation et d'entretien, mais non à payer le loyer.

Le 15 avril 1866, une nouvelle demande est rejetée. Fort de ses droits, le comité de l'école du Châble menace d'intenter une action en justice.

Le 30 septembre, quatrième demande, qui sera prise en considération. Une convention est passée entre le comité de l'école du Châble et la commune. La somme réclamée pour les loyers de l'école, du logement de l'institutrice et du hangar est ramenée à 300 F. Le comité cède gratuitement à la commune la jouissance de la salle d'école et du logement de l'institutrice.

L'école des garçons demeurera à Beaumont, celle des filles au Châble.

Le nombre d'élèves fréquentant l'école mixte de Beaumont s'avère vraiment trop élevé. Effectivement, on y dénombre 46 garçons et 33 filles. Le 11 novembre 1867, pour soulager l'instituteur, le conseil municipal, demande la création d'une école de filles, détruisant ainsi la mixité ; il demande que cette école soit dirigée par les sœurs de la Croix.

Le 16 mai 1868, le conseil municipal réitère sa demande en précisant « qu'il est plus avantageux pour les finances communales que cette école soit dirigée par une institutrice laïque, la dépense de son traitement étant subventionnée par le département ou l'Etat ». Satisfaction sera donnée. Des travaux seront entrepris pour partager la salle de classe actuelle et aménager un logement pour l'institutrice. M. Thuillard, architecte au Châble, a établi un devis se montant à 160 F.

En cours de travaux, on s'aperçoit que le chauffage a été omis sur le devis. Cela entraîne une dépense supplémentaire de 91,30 F, dont détail ci-dessous, qui sera approuvée le 18 octobre par le conseil municipal.

1 paire de volets à éparres lancées et pose	20,00 F
330 briques pour la cheminée	11,55 F
Fer blanc pour garniture de dito	16,00 F
Achat d'un fourneau pour la deuxième salle de classe	40,00 F
3/4 de journée de couvreur	3,75 F

1^{er} novembre : ouverture de l'école de filles.

L'institutrice a pris possession de son logement et se plaint de son exigüité. Effectivement, une cuisinette et une petite chambre ne permettent pas un grand confort.

Le 5 août 1869, le conseil municipal acquiesce à cette demande : une deuxième chambre sera aménagée ; il en sera de même pour le logement de l'instituteur. Le maire a fait établir plan et devis. Ce dernier, se montant à 1 260 F, est jugé trop élevé. Après modifications, il est ramené à 735 F.

Dix mois s'écouleront avant que l'on reparle de ces travaux, non pas pour leur exécution, mais à cause de leur cherté. Le devis sera ramené à 550 F le 19 juin 1870. Constatons combien de difficultés surgissent pour réaliser ces petits travaux ! Fin juillet, on s'aperçoit que l'on ne dispose que de 450 F pour le financement : que faire ? Décision est prise et, pour la troisième fois consécutive, on choisit de supprimer certains travaux !

La Troisième République

En juillet 1871, les travaux sont terminés. Il reste quelques fonds disponibles. Le conseil municipal est d'avis, pendant que l'entrepreneur est sur place, de réaliser les travaux supprimés l'an dernier jusqu'à concurrence de 150 F seulement.

Le 21 septembre, réception des travaux. Coût : 606,20 F.

En raison de l'accroissement de la fréquentation scolaire et de l'assiduité des élèves, les locaux s'avèrent trop exigus et peu commodes. Le conseil municipal demande en 1878 à M. Thuillard, architecte, de dresser plans et devis pour agrandir et améliorer les deux bâtiments scolaires, ainsi que les logements des enseignants. La dépense s'élève à 8 505 F. L'aide de l'Etat sera demandée.

Depuis plusieurs années, le conseil municipal se penche sur l'agrandissement et la transformation des bâtiments scolaires. Aucune suite n'a été donnée aux plans et devis dressés en 1878, qui, du reste, sont trop restreints. Le 2 octobre 1881, le conseil municipal s'attelle sérieusement à ce problème. On ne peut plus remettre la réalisation des travaux suivants :

- à *Beaumont*
 - agrandissement du bâtiment côté nord de la cour ;
 - transformation du premier rez-de-chaussée pour agrandir le logement de l'institutrice ;
 - transformation du deuxième rez-de-chaussée avec deux salles de classe ;
 - achat de terrains ;
- au *Châble*
 - agrandissement du bâtiment côté sud pour mettre les deux salles de classe au rez-de-chaussée ;

- transformation du premier étage pour construire deux logements ;
- agrandissement de la cour ;
- achat de terrain.

Coût approximatif : Beaumont : 10 000 F
 Le Châble : 15 000 F

Plans et devis sont demandés à M. Boymond, architecte à Saint-Julien.

En janvier 1882, l'architecte a remis le projet. L'élaboration des plans des deux bâtiments paraît parfaite. Par contre, le conseil municipal est désagréablement surpris par le montant du devis. On est loin des prévisions sommaires.

En effet, c'est à 41 000 F que s'élève le devis, somme à laquelle il faut ajouter environ 3 000 F pour acquisition de terrains. On évalue ce dont on peut disposer, soit environ 5 298,92 F, plus un emprunt de 5 000 F. Le gouvernement de la République sera sollicité pour une aide de 35 000 F.

En août, le conseil municipal a tout lieu d'être ravi. En effet, le ministre de l'Instruction publique a approuvé le 10 du même mois le projet d'agrandissement des deux écoles et accordé une subvention de 36 000 F. Séance tenante, le conseil vote à l'unanimité et dans des sentiments patriotiques, un témoignage de reconnaissance et de remerciements au gouvernement de la République.

Le financement étant assuré, tout devrait aller vite. Eh bien, non ! On discute sur la possibilité d'autres projets que celui approuvé.

Il faut en finir. Le 26 novembre, le conseil municipal se réunit en présence du sous-préfet. Ce dernier a vivement engagé l'assemblée à réfléchir sérieusement sur le projet des deux écoles, projet approuvé par le gouvernement, laissant cependant à chacun toute liberté pour la délibération à intervenir. Jérémie Girod, dans une très longue intervention, préconise la construction d'un seul bâtiment scolaire à Jussy.

Une pétition circule dans la commune, dont le texte rappelle les termes qui seront employés par Girod lors de son intervention du 26 novembre 1882. Elle sera signée par des habitants de Beaumont, Jussy et quelques-uns du Châble.

Après bien des tergiversations, l'adjudication des travaux des deux écoles a lieu à la sous-préfecture de Saint-Julien, le 2 mars 1883. Le devis estimatif de la dépense, pour les deux écoles, s'élève à 38 246,30 F.

M. Laverrière, entrepreneur à Archamps, est déclaré adjudicataire avec un rabais de 12 %. La dépense sera de 38 246,30 F, moins 12 %, plus les honoraires de l'architecte (2 103,54 F), soit 35 760,29 F.

Mais il faut songer à rechercher des locaux aptes à recevoir les élèves pendant les travaux afin de ne pas interrompre les classes, ainsi que des logements pour les instituteurs.

Le conseil municipal loue, à titre provisoire, pour une somme de 400 F, des chambres à Beaumont chez J.L. Moriaud, au Châble chez Despré et Pierre Tapponnier. Au cours de cette même séance du 7 mai, il est décidé d'acheter de nouvelles parcelles de terrain et les travaux d'art à exécuter, non prévus au projet, sont approuvés. Des travaux supplémentaires ont été faits, ce qui porte la dépense totale à 40 364,88 F.

Des contestations diverses surgiront en 1885, notamment pour la construction du hangar de la pompe à incendie, de la salle des combles de l'école du Châble²⁴, etc. Ces travaux n'auraient pas été commandés. Durant dix ans, le litige avec l'entrepreneur motivera plusieurs délibérations du conseil municipal. Nous en citerons quelques-unes.

Le 22 février, la réception provisoire des travaux est refusée ; elle ne sera acceptée que le 9 novembre. Les six conseillers municipaux du Châble-Jussy approuvent, le 13 décembre, le procès-verbal de réception provisoire dont le décompte fait ressortir une augmentation de 3 968,83 F. Les conseillers de Beaumont, au nombre de six également, refusent l'approbation du décompte. A noter qu'au cours de la même séance, il sera défalqué de ce décompte le coût de la construction du hangar de la pompe, soit 941,25 F.

M. Laverrière, voulant en terminer avec cette affaire, recourt auprès du conseil de préfecture le 28 mars 1886. Le 4 avril, le conseil municipal refuse tout règlement tant que les travaux ne seront pas en conformité avec les plans et, le 16 mai, autorise le maire à défendre les intérêts de la commune dans l'instance engagée par l'entrepreneur.

Le sous-préfet, dans une lettre adressée au maire le 21 décembre, informe ce dernier du rapport établi par le contrôleur de l'ancien comité des bâtiments scolaires qui a visité les deux écoles. Un certain nombre de défauts ont été relevés...

A l'école de Beaumont ; les planchers laissent un peu à désirer et l'escalier du logement de l'instituteur est en bois de sapin au lieu d'être en bois dur ; il y a lieu de faire subir de ce chef une retenue à l'entrepreneur. Le plancher ne peut guère être resserré parce que les cloisons reposent dessus. Le puits fontaine n'est pas fait.

Il y a une année, lorsque l'instituteur prit possession de son logement, il était souvent incommodé par la fumée qui s'échappait du conduit de cheminée qui passe près de l'escalier. Bien qu'aujourd'hui ce fait ne se renouvelle plus, il est certain qu'il existe un vice de construction et que la fissure donnant auparavant passage à la fumée a été simplement obstruée par la suie puisque aucune réparation n'a été faite depuis lors à cette cheminée.

24. C'est étonnant car, dans le rapport, il est dit que « cette salle figure sur le devis rectificatif n° 6 ».

L'École du Châble, malgré de nombreuses réparations faites cette année, laisse encore beaucoup à désirer. Au lieu de reporter, comme il est dit au devis rectificatif n° 2 (avant-dernière page du devis estimatif) les préaux couverts en avant du bâtiment, entre les deux écoles, on en a construit un à la suite du bâtiment du côté des garçons ; par là, les filles sont sans préau couvert. La porte d'entrée du hangar des pompes, qui a été construit immédiatement à la suite du préau couvert, donne dans le préau couvert ; en outre, ce préau a une servitude très gênante, car les propriétaires des terrains et jardins situés en aval de l'école ne peuvent se rendre sur leurs champs qu'en traversant la cour et le dit préau couvert. En déplaçant le préau couvert, il convenait de séparer par une clôture la cour des filles de celle des garçons, d'autant plus que les urinoirs sont aujourd'hui tournés vers la cour et comme sous les yeux des filles.

Entre autres malfaçons, je citerai les suivantes : la paroi extérieure du mur au-dessus du préau couvert est mal rejointoyée ; car l'eau des grandes pluies pénètre dans la chambre attenante et sur l'escalier où les traces d'humidité sont visibles. Il doit exister un vice dans la pose des tuyaux de descente de l'évier, dans le logement de l'instituteur, car dans le petit compartiment fermé qui est au-dessus de l'évier, il y a constamment une odeur infecte provenant de la fosse d'aisance à laquelle aboutissent les tuyaux. Le grenier de l'instituteur, lui, est complètement inutile, vu qu'une grande partie des combles est occupée par une grande salle de musique à laquelle on ne peut parvenir qu'en traversant ce grenier ; cette grande chambre, destinée « aux besoins de la localité » dit le devis rectificatif n° 6, présente pour l'école bon nombre d'inconvénients sans compter qu'avec son toit brisé, ses deux grandes fenêtres jumelles et son clocheton, elle a dû coûter cher. Il y a, en premier lieu, un trou pour recevoir le tuyau du poêle de la chambre, mais il n'y a pas de porte de ramonage ; en outre, on tient le pétrole destiné à l'éclairage de cette salle dans un baril dans le grenier dit de l'instituteur. Cette installation dans une école est fâcheuse. Il existe, en outre, plusieurs taches d'humidité sur la façade antérieure et la postérieure ; les caves, surtout celle de l'instituteur, ne sont pas à l'abri de l'invasion des eaux ; il y aurait lieu de faire quelques travaux pour les assainir. Les cheminées des classes n'ont pas de portes de ramonage ; les volets demandent en grande partie réfection ; plusieurs serrures sont faibles, c'est peu en harmonie avec le prix porté au devis. Pas de soupiraux sous les classes.

Je vous prie de vous concerter avec l'entrepreneur et l'architecte pour faire terminer les travaux et réparer les malfaçons signalées ci-dessus (...)

Le 11 août 1889, le conseil municipal décide de verser une somme de 1 093,40 F à Laverrière bien qu'il n'ait pas fourni les agrès de gymnastique aux deux écoles.

Laverrière, une fois de plus, demande un arrangement définitif au sujet du solde qui lui est dû pour les travaux qu'il a effectués le 26 février 1893. Le conseil municipal, se référant à un jugement du conseil de préfecture qui a fixé les sommes dues, accepte définitivement les travaux dans l'état où ils sont.

Le 19 novembre, le conseil municipal approuve le procès-verbal définitif des travaux ainsi que le décompte établi par l'architecte le 1^{er} août dernier,

s'élevant à la somme de 4 565,80 F, soit 3 836,48 F plus 631,88 F d'intérêts depuis 1886 à l'entrepreneur et 97,44 F à l'architecte.

Après cette délibération, ce qui est devenu "l'affaire Laverrière" semble terminé ; eh bien non ! Elle est vraiment à épisodes.

En 1894, le maire donne connaissance au conseil municipal d'une lettre adressée au préfet en date du 3 courant, par F. Taponier agissant par procuration de M. Laverrière, réclamant une somme de 1 551,80 F. Le conseil paraît ne pas faire de difficultés puisqu'il prend l'engagement de payer cette somme au moyen d'un emprunt²⁵ de 1 700 F.

La construction du hangar de la pompe "refait surface" avec une lettre du même auteur transmise par le préfet. Dans cette lettre, il est demandé la somme de 941,25 F, coût de la construction de ce hangar, ou l'autorisation à Laverrière de le démolir. Le conseil municipal délibère et déclare : « qu'aucun devis n'a été soumis au conseil pour sa construction ; qu'il n'y a pas eu d'adjudication ; qu'il est fort mal situé » ;

La discussion s'éternise. On passe au vote par oui ou non pour l'acceptation du hangar. Sept présents. Seuls quatre d'entre eux ont déposé leur bulletin dans l'urne. Quatre non. En conséquence, le hangar ne sera ni accepté ni payé.

Par lettre en date du 4 janvier 1895, le président du conseil de préfecture invite le conseil municipal à prendre une décision au sujet de ce hangar : soit sa démolition moyennant indemnité à l'entrepreneur, soit désignation d'experts pour chaque partie. Le conseil municipal, pour éviter des frais d'expertise et dans un esprit de conciliation, offre une indemnité de 400 F à l'entrepreneur et se réserve de faire démolir le hangar et de garder les matériaux.

Epilogue de l'affaire du hangar et de la salle des combles

Le 2 février, le sous-préfet expose les nouvelles propositions du représentant de M. Laverrière. Ce dernier accepterait de recevoir la somme de 700 F et la commune garderait la pleine propriété du hangar. Si la commune n'accepte pas cette proposition, Laverrière offre de le démolir, de reprendre les matériaux et la commune lui verserait 300 F à titre d'indemnité pour occupation du hangar pendant dix ans. Le 21 février, le conseil municipal accepte la première proposition et versera la somme de 700 F sur deux ans.

Quant à l'épilogue de la construction de la salle dans les combles de l'école du Châble, il se situera courant septembre 1897. Les héritiers de

25. Le vote de cet emprunt interviendra le 21 juillet 1895.

feu Laverrière auraient renoncé à tous recours contre la commune en ce qui concerne la construction de cette salle.

Malgré le peu d'années écoulées depuis leur construction, les deux bâtiments scolaires continuent de donner du souci aux élus municipaux. Dès 1900, puis en 1901 et 1905, ces derniers demandent une coupe de résineux dans la forêt communale pour financer les réparations des cabinets d'aisance, des conduits d'écoulement, des éviers de cuisine, des planchers, plafonds, toitures. Ces travaux sont évalués à 2 500 F.

1906 : On reparle du hangar de la pompe et du préau de l'école du Châble : « Les pompiers trouvent que le hangar est mal situé derrière le préau de l'école ; la sortie de la pompe n'est pas pratique. Par ailleurs, le préau est placé de telle sorte que la surveillance des élèves n'y est pas facile ». Les pompiers proposent le transfert du préau dans la cour de l'école, ce qui permettra d'agrandir le hangar avec une sortie commode.

Pour ce qui est du financement, l'agrandissement du hangar sera aux frais de la compagnie des pompiers, le transfert du préau aux frais de la commune. Le 29 avril, le conseil municipal accepte cette proposition et, le 6 octobre 1907, il approuvera plans et devis de la construction du préau dressés par M. Thuillard, architecte. La dépense s'élève à 3 150,72 F.

Le 29 février 1908, le conseil municipal approuve la modification des plans demandée par l'administration ; après quoi, la dépense est ramenée à 2 422,80 F. Une subvention d'État de 80 % est demandée. Par lettre du 1^{er} avril, le préfet fait connaître que le comité des bâtiments civils propose de réduire encore le montant du devis. Le 14 du même mois, le conseil municipal répond en faisant connaître les prix au m³ de la maçonnerie et de la charpente pratiqués au Châble. En conséquence, il maintient le devis précédent.

Le préau²⁶ sera construit en 1909 par J.M. Ducruet, entrepreneur à Beaumont. L'ancien sera occupé, après transformations, comme local de réunions²⁷. Le procès-verbal de réception définitive des travaux de construction du préau a eu lieu le 9 novembre 1913. Son coût a été de 2 294,16 F et 114,70 F d'honoraires d'architecte.

Des travaux effectués sur les deux bâtiments scolaires furent entrepris en 1926. L'architecte fut M. Pellarin et l'entrepreneur M. Maulini, tous deux de Cruseilles. Ils furent adjugés le 27 octobre 1924 à 23 375 F. Les honoraires de l'architecte se montèrent à 1 633,22 F.

Le 19 septembre 1933, le conseil municipal décide d'effectuer de grosses réparations aux deux bâtiments d'école. Le projet dressé par Pachtod, architecte à Annemasse, s'élève à 181 900 F.

26. Le préau actuel.

27. Voir chapitre « Sociétés », paragraphe « Fanfare ».

En 1938, un nouveau devis, revalorisé, fait apparaître une dépense de 262 000 F.

En 1941, suite à une adjudication infructueuse de ces travaux, on recourra à l'appel d'offres. A cause de la guerre et de la pénurie de matériaux, certains travaux prévus ne seront pas réalisés, et il faudra attendre 1948 pour les voir achevés.

ANNEXE

Nomination d'un maître et d'une maîtresse d'école pour le chef-lieu

L'an 1850 et le six du mois de décembre, le conseil communal de la commune de Beaumont s'est réuni dans la salle consulaire – session d'automne – au Châble, section de Beaumont, présens M.M. Despré Victor syndic, Blanc Jean-Marie, Mégevant Jean-Marie, Dunand Alexis, Girod Gaspard, Tapponnier Jules, Albert Claude, Marcin Anselme, Tapponnier Jean, Pillet Jacques-Marie, Miguet François, Mabut Joseph, Berthod Louis et Conversy Jean-François assisté du secrétaire communal soussigné.

Vu les diverses pièces en due forme présentées par le sieur Jean-Maurice Paschoud, natif de Cruseilles où il a son domicile, constatant sa bonne moralité et sa capacité pour enseigner la jeunesse, au moyen desquelles il s'offre comme désirant remplir les fonctions de Maître d'école pour les garçons dans le chef-lieu de Beaumont ;

Déclare accepter proposition du dit sieur Paschoud et le nommer Maître d'école pour les garçons du chef-lieu de Beaumont et les autres sections qui en dépendent sauf celle du Châble où il y a un autre Maître d'école particulier pendant dix mois à dater du 1^{er} novembre dernier, attendu qu'il a déjà tenu l'école dès cette époque à titre d'essai, en lui accordant, sur la demande qu'il en a faite, la faculté de prendre pour le temps des vacances les deux mois de juillet et d'août, pour le motif que les travaux de la campagne empêchent principalement dans ce temps les enfans de fréquenter l'école, et sous les conditions suivantes, savoir :

1° le dit sieur Paschod (*sic*) donnera aux enfans qui se présenteront à la salle d'étude et à chacun d'eux selon sa portée des leçons de lecture, d'écriture, de grammaire française et d'arithmétique, deux fois chaque jour, excepté les jours de dimanche, de fête et de jeudi ; ce dernier jour ne sera point férié s'il se rencontre une fête un autre jour de la semaine ;

2° la classe du matin s'ouvrira par une courte prière et une répétition d'une leçon de catéchisme pour les enfans qui reviennent de l'apprendre à l'église, chaque classe durera trois heures et l'heure de rentrée de chacune sera déterminée par le conseil surveillant l'école ;

Le maître d'école veillera à ce que les élèves se rendent les jours de fêtes et de dimanche aux offices divins et les surveillera pour les maintenir dans le respect et la décence qui conviennent à ces Saints Exercices.

En correspectif des engagements qui précèdent et des conditions qui s'y réfèrent et auxquelles le dit sieur Paschoud se soumet, le conseil promet et s'engage de lui faire payer par la commune à titre de traitement sur les fonds alloués au budget de 1850 titre 1^{er}, catégorie 7^e pour cette dépense la somme de cent cinquante livres pour les dix mois ainsi qu'il est expliqué ci-devant et, en outre, il propose à Monsieur l'Intendant Général de vouloir bien l'autoriser à faire payer respectivement par les parens de qui dépendent les enfants qui fréquentent l'école, à titre de rétribution mensuelle, la somme de cinquante centimes pour ceux qui commencent à lire par l'alphabet ; d'une livre pour ceux qui liront et écriront seulement ; et celle d'une livre et cinquante centimes, pour ceux qui recevront des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de grammaire française, le tout suivant la note nominative des élèves fournie au Conseil par le Maître d'école pour chaque mois commencé, et pour la somme totale être versée entre les mains du dit sieur Paschoud en sus de son traitement fixe ainsi qu'il est appliqué ci-dessus ; les enfants qui seront reconnus pour être pauvres par le conseil seront cependant exempts de payer la rétribution mensuelle dont il s'agit. Il sera aussi puisé sur la somme cent livres, art. 17 tit. 1^{er} du budget de 1850, celle de cinquante livres restant disponible et sans autre destination, pour l'achat d'un poêle et d'autres objets mobiliers destinés au service de cette école.



S'étant en outre présentée Dame Marie Falconnet, femme du susdit Mr Paschod, avec l'intention de faire Maîtresse d'école pour donner aux filles des mêmes lieux que ci-dessus des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et d'ouvrage à l'aiguille, le conseil vu le consentement de son mari et après s'être assuré de sa capacité pour cette espèce d'Instruction convenable aux personnes du sexe, déclare être d'avis de la nommer Maîtresse d'école avec le traitement fixe de cinquante livres pendant dix mois comme il est expliqué ci-dessus et moyennant le payement de la rétribution mensuelle du même taux qu'il est expliqué pour les garçons et dont le recouvrement sera fait de la même manière.

Ainsi convenu et arrêté et lu à l'assemblée et aux dits Mariés Paschod et Falconnet à haute et intelligible voix et sera signé par ces derniers et ensuite transmis à Monsieur l'Intendant Général pour ses déterminations

Jean-Maurice Paschoud

Marie Falconnet Déspré Jean-François Dunand, secrétaire

Nomination d'un régent en 1851

Entre les soussignés Jean-Marie Blanc Syndic, Jean Tapponnier, conseiller délégué, et Joseph Greffier, conseiller délégué suppléant, agissant tant en leur nom qu'en celui des autres conseillers communaux pour la section Beaumont d'une part,

Et Pierre Bussat, instituteur primaire au cours de Méthode à Bonneville en date du 5 décembre 1851 d'autre part :

Ont été faites les conventions suivantes :

Le sieur Pierre Bussat s'engage en qualité de Régent à l'Ecole Elémentaire de Beaumont pour l'année 1854-55 qui durera onze mois,

- Il donnera deux leçons par jour de trois heures chacune, une le matin et l'autre l'après-midi.
- Il veillera à ce que les enfants fréquentent assidûment l'Ecole, et se tiennent dans un état convenable de décence et de propreté.
- Il aura soin, autant que faire se peut, de faire marcher de pair l'Instruction et l'Education, d'enseigner d'une manière conforme aux Intérêts de la Religion, de la famille et de l'Etat.
- Il conduira les enfants les jours de dimanche à la messe après les avoir réunis dans la salle d'Ecole.

Les matières de l'enseignement qu'il devra donner sont les suivantes :

1. *Catéchisme* : Le petit du diocèse.
2. *Ecriture* : Ecriture anglaise d'après la méthode de Mulhouse.
3. *Grammaire* : Nomenclature. Analyse grammaticale et logique. Notions préliminaires de la syntaxe.
4. *Arithmétique* : La numération et les quatre opérations fondamentales. Les fractions ordinaires. Les propositions. Le système métrique. Notions préliminaires des mesures agraires et des solides.
5. *Géographie* : Notions préliminaires, particulièrement celle des Etats-Sardes.
6. *Histoire* : Notions d'histoire générale. Histoire Sainte et celle des Etats-Sardes.
7. *Agriculture* : Notions générales. Connaissance spéciale des assolements.

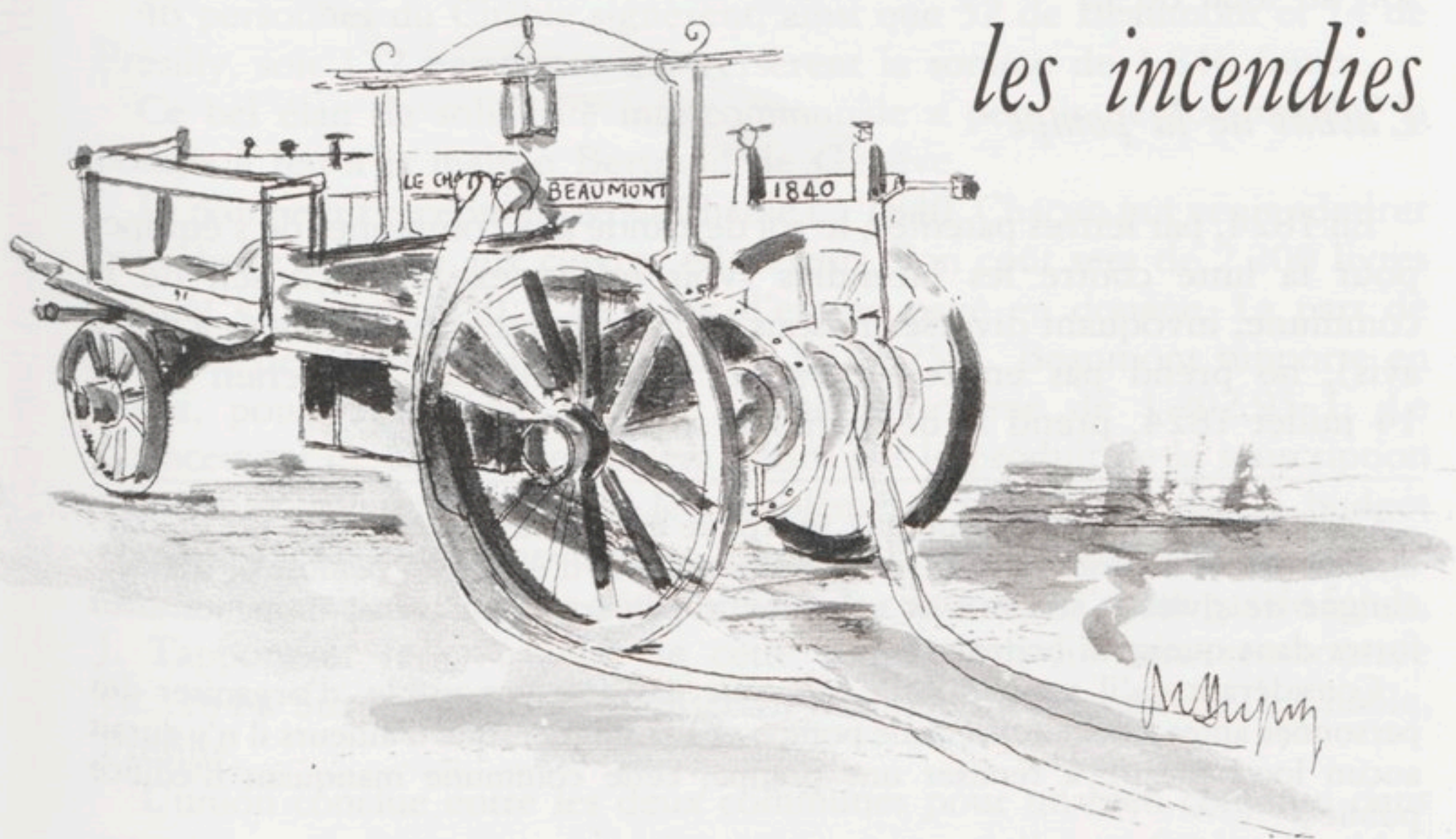
Pour les engagements pris par le dit sieur Bussat, il recevra comme traitement la somme de trois cents livres neuves payables par trimestre, sous condition qu'il paiera le loyer de la chambre d'Ecole qui est de vingt livres neuves par an.

Il percevra en outre et par mois cinquante-centimes pour chaque enfant qui lit et septante-cinq centimes pour celui qui écrit soit sur le papiers (sic) soit sur l'ardoise.

Les enfants dont la famille ne sont pas dans l'aisance et dont le nombre ne dépassera pas neuf, seront, sur la désignation des conseillers, admis gratuitement quant au minerval seulement. Les semaines où l'on chômera une fête, le jour il y aura classe comme un autre jour.

Fait à Beaumont le quinze juin mil huit cent cinquante quatre et en double.... (signé) Pre Bussat, Tapponnier André, Le syndic de Beaumont : J. Blanc, Greffier Joseph.

La lutte contre les incendies



La peur de l'incendie a, de tout temps, préoccupé l'homme soucieux de lutter contre ce fléau. Lorsqu'un sinistre éclatait, on se rassemblait sur les lieux pour s'entraider et sauver tout ce qui était possible. Si un ruisseau coulait à proximité ou s'il existait un point d'eau, une source, un bachal¹ ou une carpière², on jetait l'eau sur le brasier à l'aide de seaux, de brandes³, de seillots.

Lorsque les communes de Saint-Julien et de Viry eurent organisé chacune leur compagnie de pompiers équipée d'une pompe à feu, ils prêtèrent leur

1. Bassin.

2. Réservoir à ciel ouvert alimenté par un ruisseau ou une source. Au Châble, nous nous souvenons de la carpière située en bordure du chemin du Châble à Beaumont sur la propriété Félix Tapponnier, démolie vers 1947. A Beaumont, en 1843, J.M. Blanc propose au conseil de faire à ses frais un réservoir de 5 mètres de longueur, 4 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur sur sa propriété, en face de son bâtiment qui jouxte le presbytère, dans l'intérêt de la commune en cas d'incendie. Le conseil trouve cette proposition très acceptable et, après avoir remercié M. Blanc, déclare l'accepter avec reconnaissance. Pour diverses raisons, ce réservoir, ou carpière, ne sera construit qu'en 1847.

3. Récipient en bois porté à dos d'homme.

concours lors de sinistres dans la commune. Tel fut le cas, par exemple en 1832, lors de l'incendie de la maison de J.M. Blanc à Beaumont où les pompiers de Saint-Julien et de Viry se rendirent sur les lieux. Un casse-croûte, préparé par Borgel, aubergiste au Châble, leur fut offert par la commune. Il se consumma : 2 setiers de vin à 21 livres (42 L), 32 livres de pain à 0,30 livre (9,60 L), 12 livres de fromage à 0,70 livre (8,40 L), soit au total 60 L.

L'achat de la pompe

En 1824, par lettres patentes, le roi demande aux communes de s'équiper pour la lutte contre les incendies (voir en annexe). Le conseil de la commune, invoquant diverses raisons (dont certaines non justifiées à notre avis), ne prend pas en considération la demande du souverain et, le 14 juillet 1824, prend la délibération suivante :

Considérant que cette commune se trouve en majeure partie dans un site très montueux, en maisons éparses, et en grande partie d'un abord pénible et difficile, éloigné de rivières, torrents et ruisseaux, d'ailleurs abondant en fontaines assez fortes dans quelques endroits ;

Considérant qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'organiser des personnes aptes à manœuvrer une pompe et à la soigner, que d'ailleurs il n'y aurait aucun local propre à remiser une pompe, cette commune manquant d'édifice public ;

Par ces motifs, le conseil arrête qu'il voit avec regret qu'il ne peut établir une pompe à feu dans cette commune.

Bien évidemment, les discussions allèrent bon train à ce sujet, surtout lors de sinistres. La dépense qu'entraînerait l'achat d'une pompe était sans doute la pierre d'achoppement. Certains eurent l'idée d'entrer en rapport avec les édiles de la commune voisine de Présilly pour étudier la possibilité d'acquérir cette pompe en commun. La dépense ainsi partagée serait supportable. Cette suggestion suivit favorablement son chemin et devint réalité en ce jour de juin 1838 où la plupart des habitants des deux communes, syndics et conseillers en tête, en parfait accord, souscrivirent chacun une somme à l'effet d'acquérir la pompe à feu. Une convention est rédigée :

L'an mil huit cent trente-huit et le vingt-huit juin entre nous soussignés syndics et conseillers et habitants de Beaumont et de Présilly sommes convenus de fournir aux frais nécessaires pour l'établissement d'une pompe à feu au Châble, hameau de Beaumont, entre les deux communes, et donnons tout pouvoir de poursuivre par les voies requises ceux d'entre nous qui seraient d'assez mauvaise foi pour

ne vouloir pas délivrer ce qu'ils auraient promis pour l'établissement de cette pompe à feu qui n'a pour but que le bien public, et pour que nous ayons au plutôt possible cette commodité. Nous mettons le terme du paiement des sommes auxquelles nous signataires et sous-marqués nous nous serons engagés à livrer, à peine de tous dépens, pour le quinze du mois d'août de l'an dix huit cent trente huit...

46 personnes du Châble signèrent, ainsi que 52 de Beaumont et 74 de Présilly, soit 172 personnes qui versèrent la somme de 1 846 francs.

Ce bel élan de solidarité intercommunale a permis de commander la pompe à feu à la maison Bertrand de Genève.

La pompe fut réceptionnée au Châble en 1840. Chacun put venir admirer cette belle machine aux cuivres étincelants. Son coût sera de 2 200 livres auquel s'ajoutera 8,50 L de droit d'entrée payé en douane. La part de chacune des deux communes sera de 1 104,25 L. Beaumont supporte en outre, pour frais divers, 98,70 L, soit la somme de 1 202,95 L. Le financement de cette dépense sera assuré par le produit de la souscription volontaire, soit 907,95 L, et le complément, soit 295 L par le budget communal. La commune tardera à verser cette dernière somme que le vendeur réclamera. Pour le désintéresser, la commune n'ayant pas de fonds, J. Taponnier fera l'avance de cette somme qui lui sera remboursée en...1844. Sur le balancier, on inscrivit les noms de Beaumont, Le Châble, Présilly.

L'union conclue entre les deux communes pour un bien commun dans un consentement presque unanime et avec une réelle satisfaction semblait promise à un bel avenir, mais devait, hélas, connaître au fil des ans de sérieuses difficultés. Le beau ciel bleu du début se couvrit de nuages avec de périodiques averses.

Après maintes discussions ou tractations stériles, tant pour le logement que l'entretien, l'utilisation et même pour la formation d'une compagnie de pompiers, l'inévitable divorce intervint 49 ans après la convention passée entre les deux communes. Les quelques extraits de délibérations des deux conseils municipaux que nous donnons ci-après témoignent de cette mésentente incessante.

Le logement de la pompe

Dans l'immédiat, il faut songer à remiser cette pompe convenablement ; en plein accord, les deux conseils reconnaissent la nécessité absolue de construire un hangar. Celui de Présilly votera, en premier, la dépense d'une somme de 700 livres à cet effet. Le 4 juillet 1841, Beaumont votera le même montant.

On fait dresser plan et devis. Avec l'achat du terrain compris, le devis s'élève à la somme de 1 724,93 L.

Hélas, malgré cette unanimité, pour diverses raisons, cette construction projetée ne verra pas le jour. Des protestations s'élèvent parmi les pompiers responsables de ce matériel, la pompe, étant sous un couvert à tout vent, risque d'être détériorée.

Les conseils communaux s'en émeuvent et, le 1^{er} août 1847, les syndics des deux communes passent une convention avec Ch. Cusin pour la location d'une chambre fermant à clé, située au bord de sa maison, ayant une grande porte sur la route royale et une fenêtre au nord, pour servir de hangar pour la pompe à feu. Location consentie durant quatre années, pour la somme de cinquante livres neuves, soit vingt-cinq livres à la charge de chaque commune.

Les pompiers

Bien évidemment, qui parle de pompe pense aux pompiers. Car, pour sa manœuvre, il faut huit hommes, quatre à chaque extrémité du balancier. L'organisation d'une compagnie de plusieurs dizaines d'hommes s'est avérée nécessaire. Alexis Dunand en fut le capitaine avec des hommes des deux communes ⁴.

Nous notons qu'en 1849 le maréchal du Châble, Honoré Tapponnier, a fait quelques réparations à la pompe pour un coût de 50 L.

Au début de décembre 1850, le conseil communal de Beaumont demande à l'intendant général l'autorisation de faire contribuer la commune de Présilly qui se montre réticente au paiement de sa part du loyer de la remise où est logée la pompe. Il demande également que cette commune participe à une éventuelle construction d'un hangar, dont on parle beaucoup au Châble ⁵. Cela provoque le premier accroc sérieux à la convention lors de la délibération du conseil communal de Présilly. Le conseil communal de Présilly :

Considérant qu'une pompe à incendie a été construite à moitié frais par les communes de Beaumont et de Présilly ;

Considérant que cette communauté entrave le service auquel elle est destinée ;
En conséquence, il émet son avis que la dite pompe appartiendra à la commune

4. Jusqu'en 1850.

5. Au cours de cette même séance du conseil, le capitaine des pompiers et trois officiers remettront leur démission, « à cause de l'incurie que mettent les administrations communales de Beaumont et Présilly à pourvoir aux fonds nécessaires pour le logement convenable de la pompe à incendie et pour les subsides promis à la compagnie des pompiers ».

qui fera les offres les plus élevées, laquelle payera la moitié de l'offre faite à la commune qui sera privée de la pompe dans un terme assez long pour ne pas gêner l'administration.

Au cours de la même séance, le conseil communal de Beaumont repousse cette proposition de Présilly.

Les habitants du Châble ayant décidé la construction d'une école particulière (voir chapitre consacré aux écoles), les conseillers de ce hameau demandent que la commune concoure aux frais d'aménagement d'un hangar incorporé au bâtiment pour y retirer la pompe, évaluant la dépense pour ce dernier local à 600 livres.

C'est à la suite de l'intervention d'un délégué de l'intendant général, lors d'une réunion du conseil du 25 juillet 1850, que certaines questions brûlantes furent réglées – pour quelques années – notamment celles concernant le litige entre Beaumont et Présilly qui avait pour objet le hangar de la pompe. Ainsi, dès le jour suivant cette réunion, une convention est signée entre le conseil délégué de Beaumont et le comité de construction d'une école au Châble, par laquelle ce dernier loue à la commune de Beaumont un local au rez-de-chaussée pour remiser la pompe à incendie. La porte d'entrée, située au couchant, fermera à clef. Trois clefs seront mises en circulation : une pour le syndic, une pour le comité et la troisième déposée chez le régent de l'école qui habitera la maison dont le hangar fait partie.

Enfin !....le logement de la pompe paraît résolu, sous réserve de l'acceptation de Présilly. Ce qui fut fait par le conseil délégué de cette commune en ces termes :

Le dit conseil déclare, dans la vue de mettre fin à toute discussion à ce sujet, adhérer à la dite convention de la même manière, sous les mêmes conditions, se réservant aussi d'avoir trois clefs à disposition du syndic et des conseillers.

Le loyer annuel est fixé à 50 livres, soit 25 pour chaque commune. Le tout fut approuvé par l'intendant général le 3 août 1852.

L'entente semble renaître... pour combien de temps ?

On se rend compte que deux chevaux sont nécessaires pour tirer la pompe. Le sieur Barral, bourrelier au Châble, confectionne deux harnais complets avec tous les accessoires ; il en coûtera, en 1853, la somme de 155 livres à partager entre les deux communes.

Le 27 juillet, un incendie fait rage au hameau de chez Cambin, commune de Présilly. Le syndic, J.M. Blanc, a demandé au sieur Jean Miguet, cabaretier au Châble, de porter un setier de vin rouge sur les lieux du sinistre, afin de fournir quelques rafraîchissements aux pompiers du Châble

et des communes voisines. Le 15 octobre, le conseil communal, « attendu que le sieur Miguet a procédé à cette fourniture dans le but du bien public et par condescendance à l'invitation du syndic », vote la somme de 19 livres en faveur du sieur Miguet.

Lors d'un incendie, en 1854, il s'avéra que le nombre de seaux de toile à disposition était insuffisant car cette pompe, n'ayant pas de possibilité d'aspiration à distance, l'eau était aspirée à partir d'un bac placé au côté du corps de pompe. En conséquence, l'eau devait être puisée en un point d'eau le plus proche pour être transportée dans des seaux jusqu'audit bac par une chaîne de personnes dévouées qui, de main en main, se passaient les seaux. En juillet, le conseil communal fit l'acquisition de 50 seaux de toile. Coût : 237,50 livres.

Les difficultés continuent pour le hangar ! Présilly n'a pas versé sa part au comité des écoles du Châble pour le loyer de ce local. Le président en informe l'intendant général. Ce dernier, par courrier du 13 octobre, invite le syndic de Présilly à délivrer un mandat au « comité pour la construction de la maison d'école » du Châble d'un montant correspondant aux deux annuités de retard.

En novembre 1856, le conseil communal prend la décision de réorganiser la compagnie afin de pouvoir compter sur des hommes entraînés en cas de sinistre. Une commission composée de trois conseillers est désignée et chargée d'élaborer un règlement, de nommer des jeunes gens aptes à faire le service de la pompe et de prendre toutes les mesures nécessaires pour rétablir la compagnie.

L'intendant général, au mois de janvier 1857, propose la formation d'un corps de pompiers pour les deux communes puis, se retranchant derrière la loi municipale, dit que le conseil délégué lui-même devra dresser le projet de réorganisation, avec l'aide au besoin de la dite commission avec voie consultative et le soumettre ensuite au conseil communal.

Ce dernier, le 29 janvier, approuve le règlement élaboré par le conseil délégué. La compagnie comprendra 40 hommes. Il décide en outre d'allouer à chaque pompier une somme de 10 livres pour achat d'uniforme, soit une blouse, une casquette ou un chapeau suivant la mode adoptée.

Sans tarder, le syndic de Présilly, par lettre adressée à l'intendant général, constate que Beaumont a procédé seul à la formation de sa compagnie voulant ainsi avoir tout chez lui. Il rappelle que sa commune a contribué autant que Beaumont, à l'achat de la pompe et devrait y avoir autant de droits que Beaumont... Que faire, demande-t-il à l'intendant général ? Le 4 février, ce dernier répond ainsi :

Cette communauté de propriété de la pompe à incendie entre les deux communes pourrait, je le crois, créer des embarras à l'occasion de l'établissement projeté d'une

compagnie de pompiers à Beaumont. Pour les éviter, il serait, selon moi, à souhaiter qu'il y eût une fusion complète entre les habitants de Présilly et de Beaumont pour la formation du corps dont il s'agit, car autrement, avec deux compagnies distinctes, on court le risque de voir surgir entre elles un esprit de rivalité et, par suite, un conflit dangereux.

En 1857, le conseil communal de Présilly

déclare ne pouvoir adopter la fusion proposée par M. l'Intendant Général entre Présilly et Beaumont, proposition très sage, si les dispositions des habitants des deux communes ne s'y opposaient pas d'une manière qui paraît réellement irréconciliable.

Le conseil de Présilly, en laissant ainsi la responsabilité du désaccord sur Beaumont, propose, par deux fois, de former une compagnie indépendante de celle de Beaumont. Il envisage même de revendre ses droits sur la pompe pour un montant de 900 livres. Au cas où Beaumont refuserait cette proposition, Présilly se propose de racheter les droits de l'autre commune pour un montant identique.

Le conseil communal de Beaumont, dans des termes très vifs, rappelle les faits antérieurs et propose une autre solution :

Le conseil indigné a déclaré ni pouvoir et ne devoir accepter l'esprit d'irréconciliabilité entre les deux communes qui est gratuitement insinué laissant la responsabilité de cette allégation à l'esprit réac-catholico-jésuistique du stipulant. (...) Cette irréconciliabilité provient sans doute de la promulgation de notre précieuse Constitution qui suivant l'avis de certains est la cause de tous les maux passés et futurs, voire même la maladie des pommes de terre.

Toutefois ne croyant pas à l'irréconciliabilité évangéliquement prêtée à nos collègues et amis du conseil de Présilly pas plus qu'à celle des honorables Citoyens de cette commune, la résidence de la pompe étant irrévocablement fixée au Châble-Beaumont, centre des deux communes, pour établir quelques choses de stable, après mûres délibérations pour prouver qu'il n'y a pas irréconciliabilité mais amitié, union, fraternité. Le conseil propose l'organisation d'un seul corps de pompiers entre les deux communes.

A cette fin, l'organisation et le règlement seront élaborés par une commission de six membres, dont trois de chaque conseil.

Cette commission s'adjoindrait un président, un 7^e membre qu'elle choisirait elle-même, même hors des conseils.

Il devra être stipulé dans le règlement que chaque commune prend l'engagement d'allouer annuellement une somme de deux cent trente francs pour subvenir à tous les frais quelconques (création, entretien, loyer, etc) et surtout (se chargera) de deux petites pompes dont l'une pour la bourgade de Beaumont et l'autre pour celle de Présilly.

Ces deux pompes deviendront la propriété de chaque commune respective en devant les loyers sans la participation de l'administration de la pompe.

Tous les ans, en session d'automne, cette administration de la pompe présentera son compte-rendu à chaque conseil municipal.

Cette délibération ayant, selon la demande de l'intendant général, été transmise au conseil de Présilly, celui-ci courant mai, après examen, se réfère entièrement à sa décision du 11 février dernier, tant sur la question de la pompe que sur celle des pompiers et ne veut nullement adhérer aux propositions formulées par le conseil de Beaumont.

Nous constatons que cette affaire intercommunale devient insoluble et il nous semble que l'intendant paraît se lasser de ce conflit à la lecture de son décret ci-après, émis à la suite de cette délibération. Le 28 mai, l'intendant général décrète :

Le conseil communal de Présilly persistant à refuser la fusion proposée par le conseil de Beaumont, nous disons n'y avoir lieu de prendre en considération la demande dont s'agit, sauf à chacune des deux communes à pourvoir..., comme elle avisera, soit pour assurer le service de la pompe, soit pour sauvegarder les droits respectifs à la propriété et à l'usage d'icelle.

En cette année 1857, les échanges de vues entre les syndics communaux furent nombreux. Certains paraissaient animés du désir d'en terminer avec cette affaire. Et pourtant, chacun resta sur ses positions, rien de positif ne permettant de solutionner ces problèmes ni de rétablir l'entente qui avait présidé à la mise en commun des moyens de lutte contre les incendies.

Il semble que, de guerre lasse, on s'achemine vers... l'abandon.

Eh bien non ! En mai 1859, Présilly fait des propositions à Beaumont à l'effet d'organiser le service de la pompe à incendie. Le conseil de Beaumont se félicite des bonnes intentions du conseil voisin et nomme une commission de trois membres, dont le syndic, chargée de s'entendre avec Présilly pour régler certains différends que soulève cette commune et arriver à former une compagnie de pompiers entre les deux communes.

On aimerait en finir avec cette pompe. Le maire propose en avril 1863 d'en demander le partage. Auparavant, le conseil municipal veut avoir connaissance de la convention passée entre les deux communes pour l'achat de la pompe. Ce document doit être entre les mains de Jean Tapponier, boulanger au Châble.

Un mois plus tard, on étudie cette convention et l'on constate que la volonté des souscripteurs est formelle : que la pompe soit logée au Châble, centre des deux communes. En conséquence, le conseil déclare maintenir les dispositions de cette convention sans s'inquiéter de ce que fera Présilly.

C'est ainsi qu'en 1864 un nouveau règlement est établi pour régir la compagnie des pompiers de la commune.

La pompe est réparée, en 1868, par le maréchal du Châble , Honoré Taponnier, coût : 27,40 F.

Présilly, faisant fi de la convention intervenue en 1852 pour le logement de la pompe, demande, en novembre, d'être dispensé de payer sa part du loyer. Ce à quoi Beaumont répond par un refus catégorique. Présilly émet la même demande en 1870, et cette fois affirme avoir « un hangar très convenable pour la remiser ».

Ainsi le statu quo demeure, puis, huit ans plus tard, en 1878, rebondissement. Présilly, une fois de plus, refuse de payer tous les loyers en retard et accepte de renoncer à son droit sur la pompe. Le hangar où est logée cette dernière étant propriété du comité de construction de l'école du Châble, le conseil municipal de Beaumont déclare compétent ledit comité pour faire verser les loyers en retard.

1879-1880 : Présilly, en réponse, demande la résiliation du bail à loyer du hangar et la cessation de l'indivision entre les deux communes pour la pompe. A la suite de quoi le sous-préfet, par lettre à laquelle est jointe cette délibération, demande au maire de Beaumont de soumettre cette question au conseil municipal ainsi qu'au comité des écoles. Il est précisé, en outre, que l'indivision demandée par Présilly ne pourra cesser qu'autant que la pompe sera vendue à bénéfice commun, ou que l'une ou l'autre des parties intéressées achètera la quote-part de l'autre.

Beaumont fait la sourde oreille en déclarant maintenir l'indivision et que frais d'entretien et loyer soient supportés par les deux communes.

Le chantier des travaux de transformation et agrandissement des écoles du Châble est ouvert en 1883. L'actuel hangar de pompe sera supprimé ; on songe à le construire à un autre emplacement. Bien évidemment, en vertu de la convention de 1838, Présilly est contacté pour participer à la dépense et, une fois de plus, est invité à payer tous les loyers arriérés.

Enfin, en juillet, il semble que Présilly reconnaisse le bien-fondé des demandes réitérées de Beaumont. En effet, le maire informe, par lettre, le sous-préfet que la somme réclamée par Beaumont au sujet de la pompe a été portée au budget additionnel de 1883.

Les pompiers de Beaumont se déplacent : nous relevons dans le journal *L'Echo du Salève* du 6 janvier 1883 :

Incendie de Cruseilles. Le jour de Noël, à deux heures de l'après-midi, huit corps de bâtiments abritant quatorze ménages ont été la proie des flammes. Les pompiers d'Annecy, Cruseilles, Allonzier, Jussy, Beaumont et Charly ont lutté avec un grand courage...

Début février 1885, Présilly veut abandonner l'indivision existant entre les deux communes pour la pompe. Beaumont est d'accord, sous réserve

du versement préalable de la somme due par Présilly, soi-disant inscrite à son budget de l'an passé.

A la mi-février, Présilly refusant toujours de verser la somme due, évaluée à 474 F, le conseil municipal de Beaumont est décidé à recourir au conseil de préfecture afin de sanctionner Présilly. Tout semble se précipiter, laissant présager un dénouement proche de cette déjà.... « vieille affaire ».

Le 18 du même mois, le maire de Présilly avise son collègue de Beaumont que, conformément au bail passé en 1852 pour ranger la pompe au Châble, une résiliation peut intervenir à tout moment par l'une des deux parties, sous réserve d'un préavis d'un mois. En conséquence, usant de cette clause, la commune de Présilly demande la résiliation dudit bail à son expiration. Après cette date, la commune de Présilly ne sera plus tenue de payer sa part du loyer.

Par lettre en date du 12 mars adressée au maire de Beaumont, le sous-préfet fait part de la volonté du conseil d'intenter une action contre la commune de Présilly pour obtenir le paiement de sa part du loyer... et rappelle que, par délibération précédente, le conseil de Présilly a accepté la moitié des frais dus. Il ne reste plus qu'à procéder à l'expertise de la pompe et le sous-préfet prie les deux maires de se concerter pour la faire.

L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq, le vingt-deux mars, en la salle de la Mairie de Beaumont, entre les soussignés :

1. M Mabut Pierre, Maire de la Commune de Beaumont ;
2. M Favre François, Maire de la Commune de Présilly ;

Ensuite de la note de M le Sous-Préfet, en date du 16 avril 1884, concernant l'expertise de la pompe à incendie indivise entre les deux communes de Beaumont et de Présilly ;

Est convenu ce qui suit :

Les deux Maires de Beaumont et de Présilly sont unanimement d'avis et d'accord d'expertiser la dite pompe à incendie pour la valeur de la somme totale due par la Commune de Présilly à la Commune de Beaumont et réglée à ce jour pour :

1. loyers arriérés du hangar de cette pompe à incendie ;
2. et l'entretien de la dite pompe.

Pour cet acquittement, la Commune de Beaumont accepte tous des droits cédés par la commune de Présilly sur cette dite pompe, sauf approbation respective des deux Conseils municipaux de Beaumont et de Présilly.

Ainsi convenu et fait à double à Beaumont par les deux Maires soussignés (...).

A la même date, le sous-préfet informe le maire de Présilly que sa commune ne peut céder gratuitement ses droits sur la pompe. La valeur de cette dernière doit être fixée par expertise. La part de Présilly pourra être imputée sur les sommes dues à Beaumont. Les deux maires se rencontrent le 22 mars, et se mettent d'accord. Présilly paiera les loyers

en retard et l'entretien de la pompe. De son côté, Beaumont accepte les droits cédés par la commune de Présilly.

Le mois suivant, en possession d'une copie de cet accord, le sous-préfet demande au maire de Beaumont que soit précisée la valeur actuelle de la pompe. Les deux maires l'évaluent à 600 F.

En octobre, le sous-préfet demande que soit approuvée par le conseil municipal de Beaumont la présente convention et que la délibération à intervenir soit transmise au maire de Présilly.

En janvier 1886, nouvelle demande du sous-préfet au maire de Beaumont pour connaître les sommes dues par Présilly.

En juillet, l'administration sous-préfectorale ne se contente pas des pièces du dossier et demande encore... une expertise ! Les deux maires se concerteront pour faire des propositions pour la nomination d'un expert.

Le même mois, le maire de Beaumont transmet ces propositions, à la suite de quoi, le 17 juillet, le sous-préfet informe les maires qu'il a désigné le maire de Feigères pour procéder à l'expertise de la pompe à incendie.

Le mois suivant, le procès-verbal de l'expertise fait apparaître la valeur de la pompe à 900 F. Le sous-préfet, enfin en possession de tous les documents et expertises, n'attend plus qu'une délibération du conseil municipal pour entériner l'affaire.

Dans sa séance du 21 novembre, le conseil approuve le procès-verbal d'expertise fixant la valeur de la pompe à 900 F ainsi que la transaction du 22 mars 1885, modifiée le 26 août, donnant acquittement à Présilly de tous les frais dus à ce jour et réglés par abandon de tous ses droits sur la pompe, moyennant un complément de 450 F. Auparavant, on épluche le décompte des sommes dues par Présilly, à la suite de quoi le total n'est plus de 412,45 F, mais de 431,25 F – 412,45 F (somme déjà versée par Présilly) = 18,80 F que versera la commune de Beaumont à celle de Présilly.

Ainsi s'achèvent ces laborieuses tractations, mais l'épilogue de cette longue histoire n'interviendra qu'un an plus tard, avec l'approbation de la sous-préfecture.

Alors que les négociations sur la pompe vont bon train, on discute fort au conseil municipal de Beaumont sur le maintien du hangar de cette pompe, accolé au bâtiment d'école du Châble. Le 16 octobre 1886, le sous-préfet, accompagné de l'inspecteur primaire en visite à Beaumont, ne voit pas d'obstacle à la présence de ce hangar près des écoles.

Mais l'histoire de la pompe à peine terminée, c'est au sein du conseil municipal que surgit un différend au sujet du hangar. Au cours de la séance du 13 mars 1887, J. Girod élève une protestation sur le lieu de remise de la pompe. Cette dernière, appartenant maintenant à la seule commune



de Beaumont, est rangée au Châble, à l'extrémité de la commune. Cet emplacement ne répond plus aux nouvelles nécessités. Certains avancent le danger de ce hangar situé à proximité des écoles. M. Girod demande la démolition de ce hangar et la construction d'un nouveau à Jussy. Ce à quoi G. Mabut réplique que le sous-préfet et l'inspecteur étant d'accord pour le maintien au Châble où il est depuis 1852, rien ne motive le transfert de la pompe ailleurs. Le hangar sera maintenu.

Pose d'hydrants⁶ au chef-lieu et au Châble : lors de la première adduction d'eau en 1905, la remise de la pompe au Châble n'est plus motivée. La construction d'un nouveau hangar est évoquée au conseil municipal qui, en 1912, décide de le bâtir adossé au mur nord de l'église, et, depuis cette date, la pompe y est logée.

Louis Demolis (dit Bobine) porte-drapeau.

La pompe a été utilisée pour la dernière fois dans le courant de l'après-midi du 15 août 1924, à la suite d'un feu qui s'était déclaré dans l'habitation de la famille Pralet située à l'extrémité sud d'un pâté de maisons au Fond de Beaumont. Une cloche de l'église sonne le tocsin... Fatalité, la plupart des pompiers participent à la promenade annuelle de la Société à Pontarlier. La pompe est amenée sur les lieux. Une chaîne, à laquelle j'ai participé, est organisée à partir du ruisseau pour alimenter la machine qui, aussitôt, par son jet puissant, arrosa le brasier, préservant les maisons voisines.

Nous avons vu que le premier capitaine était Alexis Dunand. En 1857, un règlement pour la compagnie de Beaumont est établi. La compagnie comprend 40 hommes, y compris les officiers, soit un capitaine, un lieutenant, deux sous-lieutenants.

⁶. Bouche à eau pour les incendies.



Les pompiers de 1896.

Un nouveau règlement est établi en 1864. Les officiers en sont : Auguste Folliet, lieutenant ; Honoré Girod, sous-lieutenant.

Un troisième règlement sera rédigé et approuvé en 1896, après la réorganisation de la compagnie. A cette occasion, dames et demoiselles, comme pour la fanfare dix ans plus tôt, offrent un drapeau.

<i>Capitaines</i>	<i>Lieutenants</i>	<i>Sous-Lieutenants</i>
1896 Adolphe Borgel	Jean Croset	François Cusin
1903 François Cusin	Bayard	Miffon
1913 François Cusin	Richard	Antoine Mégevand
1920 Fernand Vernay	Célestin Perravex	Auguste Cusin
1933 Eugène Tapponnier	Célestin Perravex	J.M. Dubosson
1937 Félix Croset	Claudius Mugnier	Eugène Carrier
		André Tapponnier

Au cours de l'hiver 1937/1938, nous constituons une clique composée de six clairons. M. Démolis, de Collonges-sous-Salève, en est l'instructeur. La clique prend part aux défilés avec la fanfare ; en mai 1938, elle participe au concours de cliques de Sallanches où elle obtient un diplôme d'honneur avec mention « très bien ».

ANNEXE

Lettres patentes par lesquelles S.M. permet l'établissement des corps de pompiers... en date du 27 avril 1824

Charles-Félix, par la grâce de Dieu roi de Sardaigne, etc.

L'expérience ayant démontré que les heureux effets de l'usage des pompes à feu dépendent surtout de la promptitude et de la régularité du service des personnes appliquées à les manœuvrer ; dans le but d'assurer à nos bien-aimés sujets les avantages que garantit l'établissement de ce puissant secours contre les incendies, par les présentes, de notre science certaine et autorité royale, en sur ce l'avis de notre conseil, nous nous sommes déterminés à ordonner comme ci-après :

Art. 1. Les villes et communes où il est possible ou nécessaire d'avoir des pompes à feu, en seront pourvues à la diligence de leurs respectives administrations et aux frais du public.

Art. 2. La conservation des pompes à feu et des ustensiles qu'elles exigent, est confiée aux soins du syndic et à sa vigilance spéciale...

Art. 3. Les artisans et ouvriers qui, à raison de leur profession, sont plus particulièrement propres à la manœuvre des pompes à feu, ne pourront se refuser à ce service, auquel ils devront s'exercer de temps en temps pour acquérir l'expérience nécessaire.

Art. 4. Lorsque les circonstances particulières de quelque ville ou commune porteraient à reconnaître la convenance de former un corps régulier des artisans et ouvriers attachés au service des pompes à feu, cette formation pourra avoir lieu moyennant notre permission expresse. Les administrations communales porteront dans leur bilan annuel les sommes nécessaires pour la conservation soit des pompes à feu, soit des ustensiles en dépendant et celles à distribuer à ceux qui, en cas d'incendie, se seront particulièrement distingués.

Données à Gênes, le 27 avril de l'an de grâce 1824 et de notre règne le quatrième. Charles-Félix.



La pompe de la maison Croset.

L'existence d'un point d'eau ou d'un ruisseau a toujours été un élément essentiel pour expliquer l'emplacement des habitations, tant groupées qu'isolées. Dans les hameaux, les habitants se réunissaient pour effectuer les travaux de captage et d'amenée de l'eau à un "bachal" ¹ à l'aide de canalisations en pierres sèches, quelquefois en bois, en tuyaux de terre cuite, plus tard en fer.

Une intéressante sentence rendue par Charles-Antoine Paget, juge de la seigneurie de Pomier, le 2 juillet 1736, nous permet de connaître un

1. Bachal ou bachat : bassin soit en bois de sapin, soit taillé dans la roche.

des modes de "distribution" de l'eau (indépendamment des puits) au village du Châble. En voici quelques extraits :

Nous, Charles-Anthoine Paget, juge de la seigneurie de Pomier... ayant été requis par M^e Laurent Borgel, Daniel Tapponnier, Jean-François Tapponnier et par François Tapponnier habitants au Châble, de nous transporter dans le chemin tendant de Curseille (sic) à Etrambière qui passe au Châble d'en haut, et où aboutit un autre chemin appelé le Nantet et ensuite dans le pré du dit Daniel Tapponnier, et dès celui là dans celui d'Henry Tapponnier et ensuite dans le pré de Catherin Pillet, et de plus dans la place appelée des Tapponnier, et près de l'haye du dit pré du dit Catherin Pillet qui fait le vent à la dite place ou il y avait il y a environ deux ou trois ans un bachat de bois qui se remplissait pour abreuver les bestiaux du dit Châble appelé le Châble dessous, et autres utilisées des habitants de l'eau qui venait par le dit chemin de Nantet, et traversant le dit chemin qui est dans le dit Châble d'en haut coulait par une voye soit petit fossé qu'il y avait le long du pré de Daniel Tapponnier... pour se vider dans les prés du dit Catherin duquel il descendait dans le dit bachat, nous nous serions en même tems transporté auprès du chemin du Châble d'en haut vis-à-vis du pré de Daniel Tapponnier... auraient comparus avec monsieur Joseph Etienne Bocquet du Châble d'en haut et aurions inévitablement vû qu'il coule de l'eau par le chemin des Nantets au chemin du Châble d'en haut qui y croupit... à cause de l'extraction... en cet endroit de gravier pour mettre dans le chemin de Curseille à Genève, qui par conséquent n'est plus en niveau du dit pré pour y faciliter l'écoulement n'ayant le dit Bocquet disconvenu que la dite eau dû continuer à passer par le dit pré aux fins que dessus non plus que Henry Tapponnier aussy par son pré... de celui du dit Daniel, de même que Catherin Pillet qui a aussi consenti qu'elle continua à passer par son pré... pour verser ensuite dans le dit bachat ou dans un autre bachat qui sera placé au bord du chemin de Genève à Curseille... du côté du pré de monsieur Borgel... en ouvrant à cet effet la palissade de son pré à la longueur du bachat vis a vis la grange de Daniel Tapponnier.

Suivant quoy nous juge... nous avons dit et ordonné que l'eau qui vient par le chemin des nantets... sera conduite dans le bachat... à la place des Tapponnier.

Dans ce document, suit une énumération des divers prés où l'eau sera conduite. Les propriétaires « seront tenus de placer des bourneaux ² en terre et couverts dès l'extrémité du pré de Catherin Pillet, en sorte que le chemin public de Curseille à Genève ne puisse en aucune manière être altéré n'y même par l'eau du nouveau bachat... ».

Dans les pentes du pied du Salève, sur le territoire de la commune, nombreuses sont les sources au débit plus ou moins important. Certaines donnent naissance à des ruisseaux ³ et, entre les années 1905 et 1933

2. Tuyaux.

3. Evoquant les ruisseaux, cela nous amène à parler de l'hydrographie de la commune. Nous citerons les ruisseaux en commençant au nord où coule celui des Broussailles aux confins avec la commune de Neydens. Celui de Chosal ou de Chatillon, puis, en descendant

quelques-unes ont été captées par la commune et même par celle de Saint-Julien.

Au Châble, la nappe phréatique a permis le forage de puits ; les anciennes maisons en possèdent. L'eau était soit puisée à l'aide d'un seau fixé à une corde ou une chaîne, soit pompée. Un tronc d'arbre (sapin) d'une certaine longueur, dépassant de 2,50 mètres la surface du sol, était percé, à l'aide d'une longue "tarvale"⁴, sur une longueur d'environ 7 mètres. Dans cet orifice coulissait un piston⁵ fixé à une tige de fer d'environ 6 mètres de longueur qui, à son autre extrémité, était elle-même reliée à un balancier ; le mouvement de va-et-vient imprimé par la manœuvre du balancier faisait monter l'eau qui s'écoulait dans le bassin par un goulot fixé au sapin⁶.

Revenons aux points d'eau aménagés par les habitants des hameaux. Répondant favorablement à une demande d'abattage de sapins présentée par les habitants de divers hameaux, le conseil communal, dans sa séance du 2 janvier 1823, a pris la délibération suivante :

Considérant que les habitants du hameau de Beaumont possèdent une grande quantité de bois taillis et haute futaie, inscrite sous les numéros 3, 4, 5 et 6 de la mappe, que cet hameau dont les habitations sont dispersées et éloignées les unes des autres, par mas de cinq à six maisons, que chacun de ces mas possède une fontaine à leur proximité, que chacune de ces fontaines est formée d'un bassin en bois de sapin dans lesquels l'eau est conduite par des bourneaux plus ou moins longs, que toutes les fontaines manquent actuellement de bassins et de bourneaux, étant tous dans le plus mauvais état, qu'il conviendrait et qu'il est même indispensable de les réparer tous, et que pour cela on ne peut prendre le bois nécessaire que dans la forêt sous le numéro quatre qui se trouve sur la ligne des Douanes, et dont la sortie pour entrer sur la zone où sont situés tous ces mas de maisons, doit ainsi que la coupe être autorisée par monsieur l'intendant de la province, en conséquence, le dit conseil supplie monsieur l'intendant de cette province, d'autoriser les habitants du hameau de Beaumont, comprenant le village chef-lieu, Chatillon, le bas de Beaumont divisé en deux mas, le Pralet, le Travers et Chez Marmoux, de couper 17 plantes de bois de sapin dans la forêt inscrite sous le numéro 4 de la mappe et les conduire dans les différents lieux sus-désignés situés, comme est dit, sur la zone, le tout pour être employé (sic) à la réparation des fontaines publiques existantes dans les divers endroits.

de Beaumont, celui du Comptant, de Belot près de Jussy, des Creux qui passe à Cutaft, enfin celui de Fontaine Froide ou des Nantets qui, sur une partie de son cours, sert de limite avec la commune de Présilly. Mentionnons également, à l'ouest, faisant limite entre la commune de Beaumont et celle de Feigères, le nant « de la Folle ».

4. Mèche pour percer le bois (patois savoyard).

5. Fiche technique de ce piston : matière : bronze ; longueur : 110 mm, diamètre : 65 mm ; à son sommet est fixé un clapet.

6. On appelait cette pompe le « bourneau », mot dérivé de « bornalu » (patois savoyard) qui désigne un arbre percé ou pourri en son cœur.

Comme on le voit, la commune étant coupée par les limites des zones franches, autorisation d'importation en zone devait être demandée au service des douanes.

Au hameau de Jussy, une source importante alimente toujours deux bassins. Quant au Châble, outre les puits particuliers, l'eau, provenant de sources, coule dans six bassins, situés notamment au quartier dit "de La Scie Botte"⁷ et au centre du village. Ce dernier est, de nos jours, alimenté par le réseau communal, la source qui l'alimentait approvisionne maintenant le lavoir. Dans le premier cité, l'eau ne coule plus ; seul le bassin de pierre subsiste.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les habitants d'un village, ou partie de village, en assuraient seuls les travaux et l'entretien. Nous relevons, sur un décompte en notre possession, des travaux effectués aux fontaines du Châble-Bas (il y avait Châble-Haut et Châble-Bas). Ce décompte, dressé le 18 août 1892 par F. Thuillard, architecte géomètre au Châble, concerne des réparations effectuées au réservoir et aux canalisations pour un montant de 402,45 F. A ce décompte est joint la liste des trente-quatre propriétaires utilisateurs avec l'imposition à régler par chacun. Cette imposition se monte à 3 F, montant d'une journée de travail. Le député André Folliet a versé la somme de 273 F, correspondant à la totalité des fournitures pour le réservoir.

Nous constatons que la commune n'intervient nullement, financièrement, pour les besoins en eau des habitants jusqu'à la fin du siècle dernier.

Dès le début du XX^e siècle, le conseil municipal se penche sur la possibilité d'une adduction d'eau potable pour alimenter le chef-lieu et Le Châble. Le 5 avril 1903, le conseil municipal fait part de son souhait d'établir un réseau d'eau. Le 25 décembre il s'engage à payer les indemnités de vacation du géologue et de l'analyste qui seront chargés de visiter les sources à capter.

Le projet de distribution d'eau potable au chef-lieu et au Châble est dressé par M. Labat, conducteur-voyer à Saint-Julien, en date du 10 septembre 1904. Le montant des travaux est évalué à 22 880 F.

Le 2 octobre, le conseil municipal approuve ce projet et sollicite une subvention auprès du ministre de l'Agriculture. Dans les considérants, nous relevons :

– que les villages sus-mentionnés sont insuffisamment alimentés en eau dont la qualité est douteuse et parfois insalubre ;

7. Nom d'une scie à main, genre égoïne. La tradition nous rapporte qu'un habitant de cette portion du village se servait de cet outil pour dérober du bois. Cet habitant fut baptisé « scie botte » et, plus tard, par extension, ce nom fut donné au quartier.

– qu'il y a urgence de mettre à l'abri la population scolaire de toute atteinte de maladies dont les eaux actuelles peuvent être le véhicule.

Le projet prévoit, pour le chef-lieu, le captage sous l'ancien chemin des Travers à Chez Frémillon, un réservoir de 25 m³, les canalisations de distribution en fonte. Pour Le Châble, on songe à capter une source au "Creux du Vuarger", sur les propriétés Veuve P. Tapponnier et Mme Juillard née Grandchamp, et à bâtir un réservoir au lieu-dit "Les Crêts" de 100 m³, qui reliera le village avec des canalisations de distribution en fonte.

En outre, à Beaumont, on installera une borne-fontaine à l'école, on amènera l'eau au bassin des Travers et sur la place de l'Eglise. Deux bornes à incendie sont prévues. Au Châble, pas moins de quatre bassins sont envisagés, dont un au carrefour de la RN 201 et du chemin du Petit-Châble. Ce dernier est au centre de la délibération du conseil municipal du 17 juin 1906 :

Le maire fait connaître que, dans les travaux d'adduction d'eau au Châble, sont comprises une bouche à eau (incendie) et une fontaine établies sur la commune de Beaumont dont profitent un certain nombre d'habitants de la commune de Présilly.

Il estime que la commune de Présilly doit, selon toute justice, participer aux frais que la commune de Beaumont a dû faire pour se procurer de l'eau...

Délibérant, le conseil demande que la commune de Présilly paye à la commune de Beaumont une somme de quatre cents francs ..., que si cette demande était rejetée, la commune de Présilly serait exposée à voir une partie de ses habitants privés de l'eau à laquelle ils n'ont aucun droit.

Sept bouches à incendie (hydrant) seront installées. Une subvention substantielle couvrant 80 % de leur coût est attribuée par le gouvernement ; le 5 mars 1905, le conseil municipal vote un emprunt pour le complément.

Le 27 mai, a lieu l'adjudication des travaux. L'entreprise Hahn et Cie de Genève, avec le plus fort rabais, est déclarée adjudicatrice.

Le 13 août, sur la proposition d'un conseiller, le conseil municipal

en vue de l'adduction d'eau au chef-lieu, décide de faire le nécessaire pour aller capter la source qui émerge du fonds Perréard et la source de "la Corne" Chez Marmoux.

Au cours de la même séance le conseil

décide, en principe, d'aider à des travaux d'adduction d'eau par les fournitures de tuyaux, les habitants de Chatillon, du village de Jussy (côté midi), du Fond de Beaumont, de Prémaqueu et du Château dans la mesure des ressources communales.

Des travaux pour l'essentiel réservés au chef-lieu ont sans doute exacerbé la sensibilité des villages voisins. Ainsi, en novembre 1905, plusieurs tuyaux en ciment sont retrouvés brisés. Le 14 décembre, les ouvriers arrivant sur le chantier constatent la disparition de sacs de charbon et divers outils.

Le 5 août 1906, vu l'insuffisance de débit de la source captée, le conseil municipal décide d'acquérir une source qui émerge à proximité, "au Bois des Fées", propriété de Jérémie Girod de Beaumont. L'acte de cession précise « l'achat d'une parcelle de terre de 10 ares 32 centiares, ainsi que les eaux à l'état de source ou souterraines ».

Cette proposition provoque les réclamations de personnes qui craignent une diminution du débit du ruisseau de "Fontaine Froide". Elles émanent d'un taillandier, d'un meunier, des habitants du Châble-Haut et d'un propriétaire exploitant. Seul ce dernier obtiendra une compensation. La commune lui fournira 150 mètres de tuyaux en fer.

Le 29 avril, le conseil municipal examine une délibération venant de la commune voisine de Neydens, par laquelle la commune de Beaumont est sollicitée pour vendre à ladite commune une quantité de 60 litres par minute à prendre sur la source qui alimente Le Châble, moyennant la somme de 3 000 F. Cette demande a (fort heureusement) été repoussée.

Faisant suite à l'achat de la deuxième source, un marché de gré à gré est passé avec l'entrepreneur Hahn pour les travaux de captage.

Un certain nombre de propriétaires demandent une concession d'eau. Chacune d'elles est munie, à la prise, d'un robinet dit "robinet de jauge"⁸. L'eau était vendue au litre/minute, ce robinet comporte une agate (quartz très dur) percée d'un trou dont le diamètre varie avec la quantité d'eau demandée.

Le 20 septembre, le conseil municipal fixe le prix de vente de l'eau à 12 F le litre/minute par an. Peu de concessionnaires installaient plus d'un robinet de tirage chez eux.

Le 17 novembre 1907, le conseil municipal approuve le procès-verbal de réception des travaux d'adduction d'eau du 5 octobre dernier, et le 29 février 1908 leur décompte :

1. Adduction et distribution d'eau potable (adjudication du 27.05.1905).

Entreprise	19 056,44 F
Somme à valoir	1 966,85 F
Terrains	217,21 F
Examens et analyses	237,72 F
Honoraires	1 062,03 F
Total	22 540,25 F

8. Ce système, employé sur le canton de Genève, a subsisté jusqu'en 1955, date de la pose des compteurs.

2. Captage et adduction de la Source aux Fées (marché du 30.08.1905).

Entreprise	4 513,00 F
Somme à valoir et terrains	655,80 F
Examen géologique du sol	78,00 F
Honoraires	451,30 F
Total	5 698,10 F
Total général	28 238,35 F

En 1911, on pense sérieusement à alimenter tous les hameaux. Après avoir aidé les habitants du hameau de Chatillon, ce sera celui du Fond de Beaumont ; un réservoir et un bassin sont construits avec fournitures de tuyaux en fer ; dépense : 1 500 F. Pour Jussy, si les habitants effectuent les terrassements pour poser la canalisation d'amenée d'eau au deuxième bassin, la commune fournira les tuyaux en fer ; coût : 500 F.

En 1912, le conseil municipal est saisi d'une affaire embarrassante : Thairy demande à capter une source d'eau sur le territoire de la commune de Beaumont⁹. Le 17 novembre 1912, le conseil municipal dit qu'il s'opposera par tous les moyens à la prise et au captage de cette source. Avec le recul, nous devons féliciter l'assemblée communale de sa décision.

En 1913, on projette d'alimenter les hameaux de Chez Marmoux et Chez Frémillon.

La guerre arrêtera tous ces projets et ce n'est que le 24 novembre 1921 qu'un projet pour alimenter ces deux villages et le Fond de Beaumont est établi. Cinq années seront nécessaires pour réaliser le projet d'alimentation de Chez Marmoux et de Chez Frémillon. Il faudra dix ans pour alimenter le dernier des trois hameaux, et, dans ce dernier projet, on reliera au réseau le village de Jussy.

Une convention est passée avec Louis Mégevand, propriétaire Chez Frémillon, le 11 juin 1926, pour la cession gratuite d'une source située au lieu dit "les Molliets", sous réserve que la commune construise devant sa maison un bassin dont l'eau servira à son usage et à celui de ses voisins.

En avril et mai, le conseil municipal approuve le projet d'adduction d'eau de Chez Marmoux et Chez Frémillon avec construction d'un réservoir dont le trop-plein se déversera dans le réservoir des Travers. Les canalisations seront en acier. Elles seront jutéées et asphaltées. Le montant du projet s'élève à la somme de 54 587 F.

Le 25 novembre, un appel d'offres est autorisé. Deux entreprises sont en concurrence ; toutes deux présentent une offre nettement supérieure au montant du projet. L'entreprise Serratrice de Beaumont est déclarée

9. Sans doute la source de "Chez Casimir".

adjudicatrice pour un montant de 75 710 F plus la somme à valoir. Le décompte définitif, approuvé par le conseil municipal le 25 novembre 1928, s'élève à la somme de 91 893,98 F, ce qui fait apparaître un important dépassement.

Sans plus attendre, au cours de sa séance du 12 août 1928, le conseil municipal, sans doute en vue d'assurer la distribution d'eau potable aux principaux hameaux, décide de faire établir un projet d'adduction d'eau pour Jussy, le Fond de Beaumont ainsi qu'un complément pour le Châble, en dérivant une partie de la source "Pichot" ¹⁰.

Entre-temps, le projet de la commune de Thairy de 1912, que l'on croyait enterré, refait surface. Le 15 mai 1927, le conseil municipal prend connaissance d'une délibération de celui de la commune de Thairy relative à la dérivation de la source Pichot à son profit. Cette délibération contient des arguments jugés erronés et sont réfutés par le conseil municipal qui, malgré tout, se veut conciliant en proposant de partager à parts égales la plus grande partie de cette source en laissant le surplus se déverser dans le ruisseau des Creux, son cours normal.

Il semble que Thairy ait fait fi de cette proposition puisque le projet de dérivation de ladite source a été mis à l'enquête publique. A la suite de celle-ci, le conseil municipal de Beaumont prend fermement position le 20 novembre 1927 :

Si ce projet aboutit, le ruisseau formé par cette source sera asséché ce qui sera un malheur irréparable pour la commune, ce ruisseau alimentant en force motrice une scierie et un moulin. Cette source Pichot est nécessaire aux besoins de la commune ; que Thairy suive les suggestions du commissaire enquêteur et s'adresse au canton de Genève qui pourra lui céder de l'eau abondamment et à des conditions moins onéreuses ; (...) s'oppose à la déclaration d'utilité publique demandée par Thairy.

Une fois de plus, il faut féliciter nos élus municipaux de cette prise de position. Ce projet n'aura pas de suite.

Revenons au projet de 1928, qui sera approuvé par le conseil municipal le 6 octobre 1929. La dépense prévue est de 350 000 F. Comme pour les autres travaux, le financement sera assuré par une subvention de l'Etat et par un emprunt.

Procès-verbal d'adjudication des travaux d'adduction et distribution d'eau, le 22 février 1932 : ceux-ci sont adjugés à l'entreprise Serratrice de Beaumont pour le prix de 281 716,88 F, soit 19 055,44 F d'augmentation sur le devis du projet (cette somme ne concerne que les travaux).

10. Il s'agit de la source convoitée par la commune de Thairy en 1912 qui, à l'époque, appartenait à Casimir Vuichard.

Ces travaux concernent le captage de la source Pichot avec puisard de répartition (la commune ne prenant qu'une partie de la dite source), la construction d'un réservoir de 100 m³, les canalisations de distribution en fonte pour alimenter Jussy, le Fond de Beaumont et le raccordement sur la conduite du Châble ainsi que la pose de bouches à incendie.

Une convention est signée entre la commune d'une part et la famille Pichot d'autre part le 12 juin pour l'acquisition d'une quantité de 70 litres/minute à dériver de la source pour le prix de 33 000 F. Cette acquisition a diminué le débit du ruisseau des Creux. De ce fait, la scierie hydro-électrique Pillet et Ducruet, de même que le moulin Lapraz, actionnés en partie par l'eau du dit ruisseau, ne pourront plus fonctionner. La commune a convenablement indemnisé les propriétaires.

Le 4 mars 1933, le décompte définitif des travaux adjugés un an auparavant fait apparaître une augmentation substantielle motivée par des difficultés de captage de la source, ainsi qu'au cours de la construction du réservoir. Le total des travaux s'élève à la somme de 352 766,14 F, soit 71 049,26 F d'augmentation. Le 30 avril, le décompte définitif de l'ensemble des dépenses s'établit ainsi :

Travaux	352 766,14 F
Indemnité pour terrains	63 891,30 F
Surveillance	3 500,00 F
Recherches hydrologiques	1 500,00 F
Examen géologique et analyses	1 624,00 F
Frais du projet	800,00 F
Honoraires	10 333,14 F
Total	434 414,58 F

Au cours du mois d'août 1940, on capte une source donnée à la commune par M. Bournoud de Genève, découverte lors de la construction de son chalet près de la pension Pichot. Une conduite de raccordement sur la conduite principale venant de la source Pichot a été posée. En raison du peu d'importance des travaux, ces derniers ont été traités à l'amiable.

L'assainissement

Un embryon de réseau d'assainissement est mis à l'étude dès 1898. En effet, le 17 février, le conseil municipal étudie une proposition de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées pour la construction d'une buse en ciment destinée à assurer l'écoulement des eaux superficielles et ménagères et l'assainissement des caves des maisons riveraines de la RN 201 dans la traversée du Châble. Le collecteur sera posé à 2 mètres



Le Châble

de profondeur sur une longueur de 645 mètres à partir du ruisseau de Fontaine Froide au carrefour du CD 18 avec la RN 201 ¹¹ jusqu'au pont des "Trois Nants" ¹².

Des caniveaux en pavés seront construits de chaque côté de la route, avec des puisards pour récolter les eaux superficielles. La dépense sera d'environ 12 300 F.

Ce projet sera évoqué à différentes reprises, surtout dans le but d'en faire diminuer la dépense. Au cours de sa séance du 30 novembre, le conseil municipal a trouvé une solution au problème financier en acceptant le projet :

Toutefois la longueur du collecteur serait diminuée de 60 mètres en le faisant déboucher dans le fossé bordant le CD 18 ¹³, ce qui ramènerait la dépense à 11 300 F.

11. La route nationale 201 traversait Le Châble.

12. Pont situé sur le chemin départemental 18, près du carrefour de la douane.

13. Notons que ces 60 mètres supprimés seront posés vers 1930.



La participation de l'Etat serait de 7 433 F, la différence étant couverte par une souscription auprès des riverains intéressés et la commune.

Il semble que l'on s'achemine rapidement vers la réalisation du projet. Eh bien, non ! et le service des Ponts et Chaussées s'impatiente ; par lettre du 21 février 1899, le sous-ingénieur de Saint-Julien se propose de mettre en demeure la municipalité de Beaumont de consulter les riverains intéressés, de produire un rôle de souscription ou sa renonciation au projet de construction du collecteur.

Une bonne nouvelle arrive : l'Etat a porté sa subvention à 8 333 F. La souscription a produit la somme de 1 500 F. En conséquence, le 8 avril 1899, le conseil municipal décide de contracter un emprunt de 1 500 F pour couvrir la différence.

Finalement, ce ne sera que le 13 août de la même année que les conseillers municipaux approuveront définitivement le projet d'un montant de 11 333 F. Les travaux seront terminés dans le courant de l'année suivante.

Le courrier, la poste

La poste ayant contribué au développement de notre commune, nous lui consacrons un chapitre, au cours duquel nous verrons : la malle-poste, le bureau de poste, le pedon, le téléphone, le télégraphe.

La malle-poste

Du fait de la traversée de notre commune par la grande route Genève-Carouge-Chambéry au Châble, la malle-poste passait par notre village, où se trouvait un relais. Cette route se trouvait en concurrence avec celle de Carouge-Chambéry qui passait par l'Eluiset (hameau de la commune de Viry), Frangy, Rumilly, Aix et servait d'itinéraire à "la poste aux lettres" (malle-poste). On connaît son existence par une lettre de l'adjudant du Génie de Saint-Julien à l'intendant de la province de Carouge, en date du 11 mars 1827 : « Il existait, avant la Révolution, la poste aux chevaux qui était assurée par le sieur Girod qui faisait le trajet de Genève à Carouge et de Carouge au Châble. » C'est également avant la Révolution que le relais du Châble a été transporté à l'Eluiset.

Ce n'était pas les rapports qui manquaient pour demander une modification de l'itinéraire du trafic postal ! La lettre de l'adjudant du génie de Saint-Julien nous en apporte le témoignage ainsi que celui émanant de l'administration. Voici un rapport, venant de l'administration municipale du canton de Viry du 19 messidor an IV (7 juillet 1796) :

L'administration, considérant que l'établissement nouvellement fait du passage des courriers de la poste aux lettres de Chambéry à Carouge et Genève par Annecy est nuisible au commerce, qui a besoin de revivification et de secours ; que les Genevois et les Suisses qui vont par Seyssel dans le midi de la République et dans les ports du ponant, venaient par le courrier jusqu'à Frangy, d'où le maître de poste les conduisait à Seyssel, où ils prenaient les bateaux et voitures d'eau pour aller acheter les productions du Midi et les marchandises qui arrivent dans les dits ports et y porter les leurs en échange ; que la suppression de la poste par la route tendant de Genève à Chambéry par Rumilly et Frangy les prive de cet avantage et de l'économie commerciale qui en résulte ; qu'il rompt les relations commerciales entre les départements du Mont-Blanc et de l'Ain d'un côté et les retarde de l'autre ;

Que la route d'Annecy, qui n'aboutit qu'à une chaîne de montagnes, ne présente aucune communication, étant située au cul-de-sac du Mont-Blanc, tandis que celle de Frangy communique au ci-devant Bugey et Pays de Gex, à Saint-Genis-d'Aoste, département de l'Isère, par la Choutagne (sic) et Yenne ;

Que la route par Frangy est plus belle, plus large, plus courte de deux heures, moins froide, moins montueuse, plus sûre, plus rapprochée des villages, moins garnie de neige en hiver que celle par Annecy, qui est souvent obstruée par les neiges et rendue pour deux ou trois jours impraticable et de laquelle on ne rétablit la circulation qu'en commandant tous les habitants de plusieurs communes pour déblayer les neiges ;

Que l'établissement de la poste par la route de Frangy et Rumilly était la prospérité des contrées qui bordent et qui se sont ruinées pour la construction de cette belle route ;

Qu'un gouvernement républicain, fondé sur la justice et la vertu, ne lui ravira pas pour longtemps sa propriété, dès que cette mesure est nuisible à l'intérêt commercial et public et n'est utile qu'à la seule ville d'Annecy, qui refusa au gouvernement piémontais de laisser construire par Annecy la route qu'il voulait ouvrir dans la ci-devant Savoie, ce qui obligea, ainsi que les susdits motifs, le gouvernement piémontais à ouvrir la route publique, soit d'Etat, par Rumilly et Frangy ;

Arrête d'inviter l'administration centrale du département du Mont-Blanc, la commission des postes et messageries, le ministre des finances et celui des relations intérieures, d'avoir égard aux motifs sus-détaillés pour procurer le rétablissement de la poste aux lettres par la dite route, et, en attendant, l'établissement d'une estafette d'Aix à Carouge par Rumilly et Frangy pour les lettres du public et les titres, lois et arrêtés pour les administrations des cantons de Rumilly, Clermont, Frangy, Chaumont et Viry, actuellement sans communications directes avec le département.

Le bureau de distribution des lettres

Quand la poste aux lettres passait au Châble, logiquement le courrier de la commune et des communes environnantes aurait dû être déposé au passage.

Ce n'est que le 12 avril 1843 que l'intendant général invite le conseil communal à délibérer sur l'établissement d'un bureau de distribution des lettres au Châble, au frais de la commune. Le 20 du même mois, le conseil, tout en reconnaissant le bien-fondé de cette proposition, dit qu'il « est d'avis de contribuer à la dépense de l'établissement d'un bureau de poste, le regardant comme très avantageux à la commune, et remarque qu'il serait convenable que la commune de Présilly participât au projet ». Le conseil dit ensuite qu'il ne peut « encore proposer de distributeur pour ce service, mais qu'il pourra concourir à la dépense pour la somme de 50 livres neuves ». Il pense que la commune de Présilly pourra y contribuer pour une part proportionnée et en retirera des avantages équivalents. Le conseil souhaite également quelques subsides de l'administration.

Onze ans s'écouleront avant que cette affaire ne revienne en discussion. Peut-être en parle-t-on périodiquement ? Une seule certitude, c'est le 21 juin 1854 que le conseil évoque à nouveau la question

et convient de l'utilité d'une boîte aux lettres au Châble où se trouve le bureau des douanes royales et où il se fait un commerce considérable qui exige de nombreuses correspondances. Cette boîte serait établie en un lieu convenable et aux frais de la commune. Ainsi, les courriers qui passent au Châble y déposeraient et prendraient toutes les correspondances communales et particulières, ainsi que celles des douanes si celles-ci le jugent à propos... Cela supprimerait le pedon qui se rend deux fois par semaine au bureau des postes de Saint-Julien.

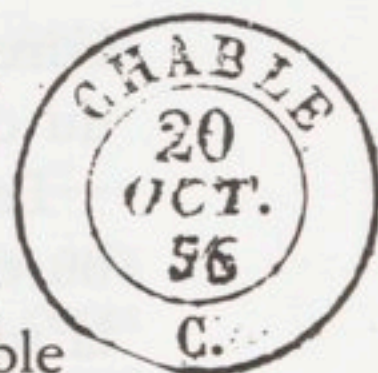
Le 30 novembre, on se penche sérieusement sur le problème du courrier ; on abandonne l'idée d'une « boîte aux lettres » qui serait remplacée par une « distribution de deuxième classe ». Rappelant sa précédente délibération, le conseil formule, à nouveau, les raisons qui motivent cette demande : « Le Châble est le siège du bureau des douanes royales, le plus important qui soit placé à la frontière septentrionale des Etats sardes ; en outre, il se trouve le centre d'un commerce assez considérable. Il est de l'intérêt public et privé de favoriser le développement de l'industrie, faciliter les rapports entre administrateurs et administrés, en transmettant promptement plis, lettres et paquets de chacun ». Le conseil demande à l'administration des postes l'autorisation d'établir une distribution de deuxième classe au Châble et de nommer en qualité de distributeur L. Bavoud, "jeune homme de probité", habitant au Châble. A. Dunand, conseiller et tenancier de l'auberge de la Croix Blanche, offre une chambre située de plain-pied pour servir de bureau, cette chambre dépendant de la maison de M. Morel, commissionnaire.

En 1855, le problème paraît résolu. Hélas ! il a fallu déchanter. Bavoud refuse l'emploi et le syndic est contraint à rechercher une autre personne.

Le 29 novembre, le conseil, à la suite du refus de Bavoud, demande à nouveau à la direction générale des postes l'autorisation d'établir au Châble une distribution de deuxième classe. Il propose la salle consulaire pour servir de bureau et nomme, en qualité de distributeur, Jules Borgel, avec un traitement annuel de 50 livres. Il vote également une somme de 50 livres pour les frais de bureau, l'achat d'un timbre à dates. Pour clore l'affaire du courrier, le conseil nomme Etienne Duchâble en qualité de sergent ¹ avec un salaire de 25 livres par an, à charge pour lui de porter à domicile les plis, lettres et paquets...

1. Le sergent communal est l'équivalent du tambour afficheur

En 1856 le syndic a tout lieu d'être satisfait. En effet, l'intendant général vient de l'informer que, suite à la délibération du conseil communal du 29 novembre dernier, la direction générale des postes à Turin annonce que toutes dispositions viennent d'être prises pour l'établissement d'une distribution de deuxième classe au Châble à partir du 1^{er} février 1856. De cette année date l'ouverture d'un bureau au Châble, appelé "Distribution postale" et son premier timbre à date.



Dès 1857, le courrier doit être remis à la poste aux lettres (malle-poste) contenu dans un coffret ². Le conseil a fait confectionner par M. Ganthoy de Saint-Julien une boîte en fer blanc pour le service de la poste aux lettres.

Lors de l'annexion, l'administration sarde récupère son matériel, ainsi qu'en témoigne un document en date du 6 septembre 1860, adressé à la distribution postale du Châble par le service des postes sardes de Chambéry ³ :

L'administration générale des postes sardes tenant rigoureusement à retirer de tous les bureaux de la Savoie les objets de matériel dont elle les a pourvus dès leur établissement jusqu'au 13 juin dernier, tels que feuilles d'avis, registres, règlement, etc (...) je viens à cet effet vous inviter en son nom à vouloir bien renvoyer à poste tournante à ce bureau d'inspection des postes sardes à Chambéry, tous les objets de telle nature qui se trouveraient encore dans votre bureau, en ayant soin d'en former un paquet à part recommandé d'office.

Voici les noms des distributeur et receveurs :

1858 Distributeur : M. Conversy,	1891 Receveuse : Mme Perret,
1875 Receveur : M. Charlin,	1899 Receveuse : Mme Meynet,
1881 Receveuse : Mlle Chatrier,	1908 Receveuse : Mme Laffin,
1886 Receveuse : Mme Breton,	1936 Receveur : M. Bazely.

Jusqu'en 1894, la distribution du Châble desservait quatre communes soit : Beaumont, Feigères, Neydens et Présilly. De 1894 à 1967 ⁴, le bureau du Châble a desservi les communes de Beaumont, Neydens et Présilly.

Les usagers, de même que le conseil municipal, se plaignent de la situation excentrée du bureau des postes qui, par ailleurs, est séparé de la route nationale par une cour fermée par une grille ⁵. Par suite de la fermeture involontaire de cette grille, le bureau est rendu quelquefois inaccessible au public. De plus, la voiture du service ne s'arrête qu'au seul

2. Ultérieurement, et encore de nos jours, le courrier est acheminé dans des sacs de toile.

3. Cette lettre concernait M. Conversy, distributeur.

4. A dater du 2 mai 1967, la distribution sera centralisée à Saint-Julien.

5. Actuellement propriété de M. Bruyère.

bureau, ce qui oblige les voyageurs à descendre ou à l'emprunter à l'écart du centre du village.

Le 17 novembre 1878 le conseil municipal demande le transfert du bureau dans un local vacant, propriété de M. Folliet, situé en bordure de la route nationale, ⁶ qui présente tous les avantages tant sur la répartition des chambres pour le logement du receveur et le bureau que sur le prix de location.

N'ayant pas eu de réponse à sa délibération, en mai 1879, le conseil municipal prie le sous-préfet de donner suite à sa demande. Le sous-préfet accepte et le bureau est installé dans la maison Folliet où il demeura jusqu'en 1917, date de son transfert dans la partie sud de l'hôtel des Négociants où il se trouvait encore récemment.



La vieille poste (à gauche).

Le télégraphe

Les années 1881 et 1882 sont une étape importante dans l'amélioration des communications à distance. On parle de l'éventualité de l'installation d'un matériel nouveau, "le télégraphe", qui permet de transmettre à distance et rapidement des messages (télégrammes). Le conseil municipal, dans sa séance du 20 novembre 1881, donne son accord pour l'installation

6. De nos jours, cette maison est encore connue sous le nom de « la vieille poste ».

d'un service télégraphique au Châble. Voici quelques extraits de cette délibération.

Art. 1 – La commune de Beaumont s'oblige à contribuer, premièrement aux frais d'installation des appareils au bureau de poste pour une somme de cinq cents francs et deuxièmement, à la dépense de premier établissement de la ligne pour une somme calculée à raison de cent vingt francs par kilomètre de ligne aérienne à construire (le fil compris) et soixante francs par kilomètre de fil posé ou à poser sur appuis déjà placés.

Art. 2 – Le montant de la part contributive de la commune est évalué approximativement à la somme de huit cent quatre vingts francs...

Art. 3 – La fourniture et l'entretien du matériel télégraphique qui reste la propriété de l'Etat, seront à sa charge.

Art. 4 – La commune pourvoira aux frais de distribution des télégrammes dans l'agglomération principale (...) après entente avec le receveur des Postes sur le choix d'un porteur.

(...)

Art. 6 – Le ministre des Postes et Télégraphes aura la faculté de supprimer le service télégraphique à créer au Châble s'il est démontré par expérience qu'il ne répond pas à un besoin réel ou que les frais d'entretien excèdent les recettes ⁷.

Pour soulager les finances communales, une souscription volontaire avait été lancée et avait produit la somme de 490 F.

Le télégraphe, que j'ai vu fonctionner, était constitué, pour la transmission, par un manipulateur. La réception des messages (télégrammes) se faisait sur un ruban de papier spécial sur lequel s'imprimaient les signaux en morse (alphabet télégraphique Morse).

La source électrique nécessaire était fournie par des piles. Ces appareils transformaient l'énergie d'une réaction chimique en courant électrique. Elles étaient composées d'un bocal en verre contenant une solution acidulée dans laquelle plongeait une tige de zinc et un vase poreux de charbon de cornue.

Les télégrammes étaient portés à domicile par une personne, rétribuée par la commune, appelée "facteur de dépêches", puis "porteur de télégrammes". Quelques années plus tard, le traitement de ce dernier avait été supprimé. Il fut rétabli par délibération du conseil municipal le 9 février 1902 pour un montant annuel de 65 F.

Dans une lettre en date du 22 février 1884, le directeur départemental des Postes et Télégraphes, tient à modifier la dénomination du bureau de télégraphe du Châble et souhaite le faire suivre de l'appellation

7. Ce ne fut pas le cas, ce service étant très apprécié. Le télégraphe a été abandonné dans les années 1930 et remplacé par les messages téléphonés, également portés à domicile jusque vers 1970.

“Châble-Beaumont”, de manière à faire suivre le nom du hameau où se trouve le dit bureau de celui de la commune dans laquelle il se trouve.

Le 23 mars, le conseil municipal, à l'unanimité, adhère à cette proposition de dénommer le bureau de télégraphe “Châble-Beaumont”.

Certaines exigences du conseil municipal de l'époque nous font aujourd'hui sourire, comme celle concernant le nombre des distributions de courrier. Dans sa séance du 7 juillet 1889, le conseil, non satisfait d'une seule distribution quotidienne du courrier, en réclame deux. Il constate que le courrier qui arrive l'après-midi au bureau du Châble ne parvient à ses destinataires que le lendemain matin. Le 24 août 1890, le conseil municipal délibère sur une proposition du sous-préfet en date du 14 du même mois, relative à l'amélioration du service rural de la poste. Cette proposition ne satisfait nullement le conseil qui demande à l'administration supérieure d'établir deux tournées par jour, non seulement au Châble, mais encore dans toute l'étendue de la commune de Beaumont, l'une à sept heures, l'autre à midi trente.

Le 2 septembre, le sous-préfet soumet deux propositions, repoussées le 7 septembre par le conseil municipal qui maintient sa précédente délibération, approuvée par la suite par la sous-préfecture.

Le téléphone

Les nouveaux moyens de communication vont être rapidement mis en application au Châble, comme en témoigne l'installation du téléphone à la poste du Châble.

C'est par lettre du 31 janvier 1901 que le préfet annonce « qu'il va faire procéder aux études de construction d'un réseau téléphonique complémentaire au réseau départemental en voie d'achèvement ». Il demande aux localités désireuses d'être rattachées au premier réseau départemental si elles consentiraient à assurer le paiement des intérêts, décroissants d'année en année, de l'emprunt à contracter pour la pose des fils et l'installation d'une cabine téléphonique.

Par délibération du 15 février, le conseil municipal est unanime à désirer le rattachement de la commune au réseau départemental avec installation d'une cabine au Châble. Il déclare s'engager en principe à contribuer au paiement des intérêts de l'emprunt à contracter par le département. Notons cependant une réserve formulée par le conseil : « Pourvu toutefois que cette annuité à payer ne soit pas trop élevée ».

Le conseil municipal doit être rassuré ! Le préfet a fait connaître que la part de la commune pour les intérêts de l'emprunt était de 78,99 F. Séance tenante, le conseil vote cette somme le 15 décembre 1901.

La cabine téléphonique sera installée au bureau de poste. Bien évidemment, c'est encore un nouveau progrès qui facilitera les relations tant privées que commerciales, et qui complètera le service déjà offert par le télégraphe.

C'est un peu plus tard que des particuliers installèrent le téléphone chez eux. Les premiers bénéficiaires furent la maison de commerce Louis Taponier, la manufacture et la fromagerie Girod. En 1927, on comptait huit abonnés.

La direction des Postes veut modifier les heures d'ouverture du bureau du Châble les dimanches et jours fériés ainsi : en hiver deux heures le matin et trois heures en été. Le 9 décembre 1906, protestation du conseil municipal qui demande le maintien de l'horaire actuel.

Le 11 février 1912, le conseil municipal proteste à nouveau ! L'administration a supprimé la distribution du courrier de l'après-midi. Le courrier arrivant en poste après la tournée du matin n'est distribué que le lendemain, source de sérieux inconvénients pour le commerce et l'industrie. Face aux griefs de la commune, l'administration postale répondit : le transport du courrier par la Société Automobiles vers midi fonctionnera toute l'année à partir du premier mai ; la deuxième distribution sera rétablie. Le 17 novembre, le conseil municipal demande la création d'un poste municipal téléphonique au chef-lieu, qui serait installé dans une maison particulière et rendrait de grands services.

Le 7 juin 1914, le conseil municipal souhaite l'installation d'une boîte aux lettres au hameau de Jussy, et vote une somme de 30 francs pour couvrir la dépense.

La neige causait parfois des problèmes aux liaisons routières, comme en témoigne une délibération du conseil municipal du 21 mars 1920. L'hiver, le Service Automobile des Alpes Françaises, chargé du transport du courrier postal, était parfois obligé de suspendre plusieurs jours de suite le service⁸ ; Les particuliers étaient alors dans l'obligation d'aller eux-mêmes chercher leur correspondance à Saint-Julien. Le bureau des postes du Châble prenant de l'importance, le conseil émet le vœu que l'administration des Postes prenne des mesures pour assurer régulièrement le service Saint-Julien-Le Châble, au besoin par traîneaux, piétons ou à cheval.

La nouvelle réglementation du service postal ne prévoit la distribution du courrier, le dimanche, que dans les hameaux de plus de cent habitants. Ce qui fut source de protestation ! Le 23 février 1922, le conseil municipal demande que la distribution ait également lieu dans les hameaux de Jussy et du Fond de Beaumont. Satisfaction a été accordée !

8. Voir chapitre « Transports », page 167.

Le bureau de poste

Nous devons faire mention des difficultés rencontrées par les municipalités successives pour doter la commune d'un bureau de poste convenable.

Les locaux de la poste sont mal adaptés, tant pour le bureau que pour le logement de la receveuse. La construction d'un bâtiment s'impose. Une occasion inespérée se présente suite à la faillite d'une entreprise fromagère au Châble, dont les immeubles et terrains sont mis en vente.

Le 15 avril 1935, le conseil municipal étudie la possibilité d'acquisition d'un de ces bâtiments, "la Vieille Poste", ainsi qu'une parcelle de terrain séparant ce bâtiment de celui de l'école ; cela permettrait l'installation du bureau des postes et l'aménagement d'une place publique sur le terrain.

Par la suite, le conseil a convenu de l'utilité de cette acquisition et a délégué le maire pour miser lors de la vente. Cette dernière a eu lieu le 29 juillet ; la commune a acquis bâtiment et terrain. Le financement de la dépense, soit 61 000 F, a été couvert par un emprunt émis auprès de particuliers pour un montant de 65 000 F.

En 1938, un projet d'aménagement du bâtiment en bureau des postes et logement est dressé par M. Boymond, architecte à Saint-Julien. Pour différentes raisons l'administration des Postes le rejeta, et refusa ainsi la transformation de ce bâtiment en bureau des postes⁹. Néanmoins, malgré ce refus, les pourparlers continuèrent.

Le 12 mars 1939, la direction régionale des PTT, en vue de la construction d'un bureau de poste au Châble, demande que la commune réalise à ses frais les canalisations, l'amenée d'eau, les égouts, la bouche à incendie... et fixe la participation de la commune à 25 %.

Le 17 mars 1940, le conseil municipal décide de conserver et d'ajourner l'offre ci-dessus, jusqu'à la fin des hostilités. Il se réunit le 26 avril 1942 et approuve une convention à passer entre le secrétaire d'état aux Communications et le maire de Beaumont, fixant les conditions en vue de la construction du bureau de poste. La commune met à disposition le terrain nécessaire. Cette convention, qui a été signée par les deux parties, n'aura pas de suite.

Un avant-projet de construction d'un bâtiment communal comprenant : salle des fêtes, bureau de poste et mairie, dressé par P. Jacquet, architecte

9. Le conseil municipal, considérant que ce bâtiment n'a plus d'utilité pour la commune, à la suite de ce refus, et désirant construire un bureau de poste décide, dans sa séance du 20 avril 1941, d'échanger, selon conditions, ce bâtiment contre une parcelle de terrain d'une contenance de 680 m², propriété de la famille Métral, jouxtant la place publique. L'acquisition de cette parcelle permettra la construction d'un nouveau bureau de poste, d'une salle des fêtes et d'une mairie.

à Annecy, est approuvé par le conseil municipal le 14 avril 1946. Il sera repoussé par l'administration des Postes, car cette dernière ne souhaite pas être en copropriété.

En juin 1966, un nouveau projet est réalisé, cette fois par M. Lavorel, architecte à Annecy ; le bâtiment serait construit sur le terrain communal jouxtant la salle des fêtes-mairie. Le bureau du Châble perd de son importance. Il n'y a plus de facteurs par suite de la centralisation de la distribution du courrier postal à Saint-Julien, malgré les énergiques protestations du conseil municipal. Le projet sera encore abandonné.

Une fois de plus, constatons la lutte du pot de fer contre le pot de terre !

C'est en 1988 qu'eût enfin lieu le transfert du bureau de poste ! L'administration postale a pris possession d'un bureau avec logement pour le receveur, aménagé dans une propriété communale récemment acquise de la famille Meyer.

Le pedon

Le pedon, rétribué par la commune, était nommé par le conseil communal, ou le conseil double, après approbation de l'intendant général. Son service consistait à se rendre au bureau de poste de Saint-Julien, de prendre le courrier, puis le distribuer chez l'habitant. Assez faiblement rétribué, et sans doute pour cette raison, cette fonction changera souvent de titulaire.

Nous ne citerons que quelques délibérations concernant des faits marquants, intéressant directement le pedon.

En 1800 un pedon existait déjà ; il recevait une rétribution annuelle de 20 F. En 1842, le titulaire de cette fonction ne souhaite plus continuer son service pour le salaire annuel de 25 livres que lui versait la commune. Le 26 janvier, le conseil considérant cette réclamation justifiée à raison de la distance considérable qu'il y a entre Beaumont et le bureau des Postes Royales de Saint-Julien, fixe le salaire annuel à 30 livres.

L'intendant général est d'accord, sous réserve que le pedon retire du bureau de poste toutes les lettres et plis adressés aux particuliers, d'en payer la taxe et d'en faire la distribution. Il recevait de chaque particulier et pour chaque lettre 5 centimes en sa faveur. Il rendait au bureau la lettre du particulier qu'il n'avait pu distribuer. Des conflits survenaient parfois entre les habitants de la commune et le pedon. Par mesure disciplinaire, et par décision du conseil, ce dernier fut démis de ses fonctions en 1848 :

Le conseil ayant été instruit que le pedon, qui est également garde, s'était porté à un excès dont il juge convenable d'en faire part à M. l'intendant général. Le

nommé Jacques D., chargé comme pedon de remettre une lettre au sieur Marin Anselme, négociant au Châble, il y a eu entre la femme de ce dernier une discussion sur le prix à payer pour la remise de la lettre ; ensuite de laquelle il a refusé de la remettre, quoique lui offrant le prix demandé.

Dans la journée, Marin réclama cette lettre, le pedon refusa de la remettre, la déchira et jeta les morceaux au feu. Cette action, jointe à d'autres plaintes, motiva le conseil à lui retirer toute confiance, et ses deux fonctions...

La vacance de ces emplois sera très brève puisque, le même jour, deux remplaçants seront nommés. Le conseil propose Etienne Mégevand et Claude Mivellaz pour remplacer J.D. dans les fonctions de pedon et garde...

L'intendant général approuve cette décision et note, non sans humour :

Il ne convient pas qu'une même personne exerce les fonctions de garde-champêtre et pedon, parce que les maraudeurs pourraient, en toute sûreté, commettre des vols pendant qu'ils savent que cet agent est occupé comme pedon (...).

Le 15 avril 1850, le conseil décide l'achat d'un sac en cuir pour le pedon, pour un coût de 20 livres.

La délibération du conseil délégué du 1er mai, qui va suivre, nous apprend exactement le service que l'on attend du pedon.

Suite à la démission du pedon Pierre Gal, nomme le sieur Claude Balleydier, sachant lire et écrire et reconnu capable de faire les fonctions de pedon. Il devra aller deux fois par semaine, mercredi et samedi, porter au bureau des postes de Saint-Julien et en rapporter les lettres et paquets de la correspondance administrative, ainsi que les lettres des particuliers de la commune, pour un salaire de 50 livres par an payé par la commune, et 5 centimes qu'il aura droit d'exiger de chaque particulier pour chaque lettre qu'il lui remettra en sa qualité de pedon.

L'intendant général approuve, sauf à l'égard des 5 centimes pour le port de chaque lettre adressée aux particuliers. Cette taxe est contraire aux lois et ne peut être obligatoire.

Suite à cette interdiction, le syndic J. Blanc, s'adressant par lettre à l'intendant général, fait remarquer à ce dernier que, tant à Beaumont que dans les communes environnantes, les pedons ont toujours exigé 5 centimes par lettre. D'autre part, en raison du peu de revenus communaux, le salaire payé par la commune est minime. En conséquence le conseil demande à ce que le pedon puisse continuer à percevoir, sans crainte, la taxe qui faisait bien plus qu'arrondir ses fins de mois.

Acquiesçant à la demande du syndic, l'intendant général « consent que le pedon perçoive cette taxe de 5 centimes de tout individu qui y consentira ; en cas de refus, il ne peut nullement l'y contraindre ».

Suite à l'ouverture de la distribution postale du Châble, le conseil est appelé à modifier le service demandé au pedon et le fixera comme suit par sa délibération du 20 novembre 1856.

Le service du pedon, qui sera également sergent communal, sera ainsi : il prendra tous les jours les lettres à la boîte de Beaumont, les déposera à celle du Châble, et recevra celles de la distribution du Châble pour les porter à domicile. Il est en outre à la disposition de M. le Syndic pour faire tout ce qui concerne un double service de sergent communal et de pedon.

L'intendant général approuvera le 9 janvier 1857.

Le cimetière

Depuis des temps immémoriaux, le cimetière se trouve autour de l'église. En 1841, à la suite de la reconstruction de l'église, on décide de modifier l'emplacement du cimetière. On recherche un terrain pas trop éloigné de l'église. En 1842, le conseil fixe son choix sur une parcelle de terrain, propriété de Mme Françoise Blandin née Mégevand, au lieu-dit "la Tire".

L'acte d'achat est passé à Beaumont dans une chambre de l'habitation de Jean Mabbut devant Maître Bouchet, notaire à Saint-Julien, le 21 février 1843.

Le 11 juin, le conseil double est en possession des devis et détails estimatifs de la clôture, ainsi que du montant approximatif de la dépense totale, soit :

1. Achat du terrain	405
2. Frais d'acte, notaire	27
3. Requête à M. le Juge du mandement pour expertise du terrain	6,50
4. Transport à Beaumont de M. le Juge du mandement pour expertise du terrain	21
5. Sommaires et rapport du greffier	10
6. Transport de deux médecins et d'un géomètre pour l'inspection et la mensuration du terrain et leurs rapports ...	46
7. Etat des inscriptions hypothécaires	21
8. Devis et détail estimatif de la clôture du cimetière par M. Milliet, géomètre	2 115
9. Plan et délimitation du terrain par le géomètre le 9 janvier 1843	20
10. Prix des devis et détail estimatif	25
11. Frais présumés à payer au procureur et au greffier du Sénat	80
Total	2 776,50 L

Cette somme est jugée trop élevée par les conseillers qui décident, pour diminuer la dépense, de substituer aux cadettes ¹ de pierre à placer sur

1. Pierres plates.

le mur de clôture du cimetière un couronnement au mortier en forme de dos d'âne et de construire la croix située au centre du nouveau cimetière non en pierres de roc, mais en grès.

Par ce moyen, la commune fera une économie de 823 livres : 1 292 L de dépense au lieu de 2 115 L.

Maints points de vue et avis entre le conseil et l'intendant général furent échangés sur l'opportunité de la construction de la clôture du cimetière avant ou après celle de l'église. Ainsi que nous le décrivons dans le chapitre consacré à l'église, l'adjudication de ces travaux n'interviendra que le 3 mars 1846, en même temps que ceux de l'église.

Le cimetière s'avéra rapidement trop exigü. Un peu plus de cinquante ans plus tard, le 18 novembre 1900, le conseil municipal décide son agrandissement côté midi et l'acquisition d'une parcelle de 20 ares à John Blandin.

Cette décision n'aura pas de suite. Les avis sont partagés entre le maintien de l'emplacement actuel et son agrandissement d'une part et la construction sur un nouveau terrain d'autre part. Les tenants de cette dernière solution invoquent sans doute son emplacement peu judicieux face à la maison d'école. Les années passent et ce ne sera que sept ans plus tard qu'interviendra la décision de transfert.

Le 12 mai 1907, le conseil municipal approuve une convention (acte sous seing privé) passée le jour même entre le maire et Jules Blanc, propriétaire à Beaumont. Ce dernier cède à la commune une partie de son pré au lieu-dit "Champ Chevrot" du côté du midi, d'une superficie de trente-cinq ares. Il se réserve un carré de terre de six mètres carrés ; sur cet emplacement sera érigé un monument funéraire.... au frais de la commune ; Jules Blanc se réserve également toute la haie du côté du ruisseau, au midi, avec tous les arbres tels que chênes et frênes. Cette cession est faite pour la somme de 1 575 F.

M. Noyer, géomètre au Châble, a établi plan et devis. Le 6 octobre, le conseil municipal approuve. Le coût de l'aménagement du nouveau cimetière s'élève à 13 554,85 F, y compris l'achat du terrain. Un emprunt de la moitié de cette somme est voté. On « supplie le Préfet de bien vouloir faire obtenir du département et de l'État une subvention égale à l'autre moitié ». La subvention escomptée n'a pas été accordée. La commune se trouve dans une situation financière difficile. A la suite d'un grave accident survenu le 14 juillet 1906, lors du tir de "boîtes"², la commune a été condamnée par le tribunal civil de Saint-Julien à verser une indemnité de 6 000 F à la famille. D'autre part, le montant des travaux pour la

2. Sorte de petits mortiers dont on se servait lors des fêtes villageoises ou des mariages.

construction prochaine du préau de l'école du Châble s'élève à près de 20 000 F. Sur l'avis de plusieurs conseillers municipaux, on demande au préfet de renvoyer le projet de construction du cimetière pour le modifier dans le sens d'une réduction de la dépense. Ce que fait l'architecte en supprimant, notamment, le réduit pour les outils, l'empierrement des allées, l'aqueduc de 69 mètres de longueur à 2,25 mètres de profondeur (qu'il sera nécessaire de construire plus tard), les piliers du portail d'entrée prévus en roche seront en maçonnerie, etc. La dépense sera ramenée à 6 180 F, honoraires de l'architecte compris.

Le 19 mars, le conseil municipal approuve le nouveau projet, annule la demande d'emprunt du 6 octobre dernier et demande l'autorisation d'un emprunt de 6 200 F à contracter auprès du Crédit Foncier de France.

Le 5 juin, le préfet approuve et « autorise l'exécution des travaux par voie d'adjudication publique, conformément aux plans et devis approuvés ». La dépense est évaluée à 7 755 F³, elle sera payée au moyen des ressources suivantes : emprunt (autorisé le 25 avril 1908) : 6 900 F ; subvention allouée sur le produit des amendes de police correctionnelle, 800 F, etc.

Le 9 juillet 1908 a lieu l'adjudication des travaux. La mise à prix est de 5 585,95 F (montant des travaux). Quatre entrepreneurs proposent des rabais de 2 à 9 %. Joseph Eusébio de Neydens, qui a consenti le plus fort rabais, est déclaré adjudicataire.

Le 13 janvier 1910, le conseil municipal approuve le procès-verbal de réception définitive des travaux et le 13 mars, le décompte définitif, soit :

Travaux	5 082,02 F
Travaux supplémentaires	802,77 F
Honoraires architecte	294,17 F
Total	6 178,96 F

Le 9 février 1919, le conseil municipal décide la construction d'un aqueduc de 70 mètres de longueur à 2 mètres de profondeur pour drainer les eaux. Ainsi pourront s'écouler les eaux de ruissellement qui traversent le sol du cimetière. Le coût est d'environ 1 000 F.

3. Travaux : 6 180 F, achat du terrain : 1 575 F.

Autres équipements

Le poids public

Ce poids a rendu de grands services, notamment aux cultivateurs tant de la commune que des communes environnantes, lors de vente ou achat de bétail, fourrages ou autres.

Vers 1819, au Châble (existait-il avant ?), un poids était installé en bordure de la route royale, proche du bureau des douanes sardes, à hauteur de la maison actuellement propriété Chaffard. Il était utilisé principalement par les dites douanes. A-t-il été construit par cette administration ? L'absence

72. - LE CHABLE. - Maison L. TAPONIER



Phot. G. Regard. à Feigères

La maison Taponier qui accueillit le poids public à bascule.

d'archives ne permet pas de situer la date de sa construction, pas plus que le genre ou modèle adopté. Peut-être était-ce une balance romaine grand modèle. Nous savons que, vers 1830, le poids public était propriété de Jean Taponnier et existait toujours vers 1880.

Un pont-bascule, d'une charge maximale de 8 tonnes, sera installé par Louis Taponier dans la cour de sa propriété. Lors de la cessation d'activité de cette maison de commerce, Paul Taponier vendra cette bascule à la commune de Beaumont, marché de gré à gré du 1^{er} septembre 1937, pour le prix de 3 000 francs. Ce poids public sera démonté et vendu en 1982.

Nous ajouterons, pour la petite histoire, que lors de pesées de gros bétail, vaches ou bœufs, des paris s'engageaient quelquefois sur l'évaluation du poids de l'animal, avant la pesée. Paris anodins, certes, donnant parfois l'occasion de belles rigolades. L'enjeu était le plus souvent une chopine, ou plus, suivant le nombre de spectateurs, à payer à l'auberge proche. Cependant, parfois, si la bête était condamnée à mort, l'enjeu était un morceau de rôti au profit du gagnant. "Jean-Marie à Foué", qui excellait en pronostics sur divers sujets, donnait fréquemment le poids de la bête le plus proche de la réalité, poids qu'il annonçait avec le sérieux et le calme qui lui étaient propres.

L'éclairage public

Je n'ai pas connu l'époque où l'on s'éclairait avec les lampes à huile, notamment le "chaleil" et le "crésu", ou d'autres modèles sur pied ; tous dispensaient une lumière pâlotte. Par contre, je me souviens de la bougie fixée sur un chandelier et de la lampe à pétrole. Quand la mèche charbonnait, cette dernière dégageait une fumée noirâtre qui empestait et se répandait dans la pièce ; en plus elle noircissait le tube de verre. Il fallait "moucher la mèche" pour enlever le carbone déposé par la combustion. Chaque jour il fallait nettoyer le tube, la "bobèche" avec sa mèche et remplir le réservoir.

Au début du siècle, le conseil municipal s'est penché sur l'éclairage public des principaux hameaux. Plusieurs réverbères à pétrole sont installés :
– un à Beaumont, sur un support en fonte au bord du chemin face à l'église. En 1907, en raison de fréquentes détériorations, il sera scellé sur la façade principale de l'église ;

– un à Jussy, fixé contre la façade de la maison Baussand ;

– au Châble, sur un support en fonte sur l'accotement de la route nationale près de la maison Despré ;

– à l'aide d'une ferrure, sur la dalle d'un réduit de la maison Louis Taponier ;

- sur la façade de l'hôtel Pillet-Miguet. Après l'incendie de cet établissement, le réverbère sera fixé sur la façade de la boulangerie Conversy ;
- sur la façade de la maison Folliet (la poste) ;
- sur la façade de la maison Tissot, au carrefour de la RN 201 et du chemin départemental 18.

L'allumeur municipal de l'époque, Marius Gauthier, était chargé de l'allumage et de l'entretien des lampes. Il percevait un salaire annuel de 60 F. Je me souviens du père Coquet, successeur de Gauthier, qui chaque matin, avec son échelle, enlevait les lampes pour les nettoyer, faisait le plein du réservoir et les remplaçait en les allumant dès la tombée de la nuit. C'est en 1908-1909 que l'on se mit à parler de l'électricité.

L'ingénieur Dumartheray de Genève fait des propositions et demande l'autorisation exclusive de placer sur ou dans le sol de la voirie communale les fils, poteaux et consoles ou appareils destinés à la production, transformation ou transmission de l'énergie électrique nécessaire pour l'éclairage public ou privé et la force motrice.



On a tergiversé tout au long de l'année 1908 quant aux garanties apportées par l'intéressé. Cependant, le 29 novembre, le conseil municipal délibérant dit que

suite à de nouvelles propositions de M. Dumartheray et les références qui permettent de les prendre en considération et considérant qu'il importe de favoriser le développement des industries locales qui réclament vivement la force motrice et l'éclairage électrique, décide la concession pour la distribution de l'énergie électrique dans la commune sous réserve que les plans de la distribution, à établir, comprennent un circuit de canalisations desservant le chef-lieu et les agglomérations situées sur les chemins vicinaux ordinaires (CVO) 1 et 2 aux frais du concessionnaire.

La société P. Gauthier et Cie, entreprise générale, applications industrielles de l'électricité à Versoix-Genève, fait également des propositions, de même que la société d'Electricité du Rhône et du Fornant, en mars 1909. Le conseil se prépare à traiter avec cette dernière.

L'ingénieur Dumartheray ne l'entend pas de cette oreille et, dans une lettre du 26 février 1909, rappelle que la concession lui a été accordée en novembre 1908.

Finalement, lors de sa délibération du 6 avril 1912, le conseil municipal décide que « la concession de la distribution d'énergie électrique est donnée à M. Dumartheray, électricien à Collonges pour une durée de 30 ans, sous réserve que la ligne passera par Jussy pour aller au chef-lieu et que le dossier sera soumis à l'enquête publique ».

Il faudra attendre 1918, alors que la guerre fait encore rage pour que de nouveaux projets soient soumis au maire. Une proposition sérieuse et avantageuse pour l'installation de l'énergie électrique est présentée par M. Dina, qui a fait construire une usine hydro-électrique sur les Usses au lieu-dit "Chosal", commune de Cruseilles, pour alimenter son château.

Le 3 février 1918, le conseil municipal prend la délibération suivante :

M. Assan Dina, ingénieur et propriétaire du château des Avenières, se propose de fournir aux communes de la région le courant électrique nécessaire à l'éclairage public et particulier et à la marche de moteurs pour toutes industries. De vifs remerciements lui sont adressés et le principe de cette proposition est accepté, en accordant la concession pour une durée de 18 ans. Un recensement fait apparaître qu'on peut compter sur un minimum de 300 lampes demandées par 80 propriétaires, deux moteurs pour les fromageries et deux pour les boulangers, d'une puissance variant de 1 à 5 chevaux.

Les travaux commencent dans la région et, le 9 février 1919, le conseil municipal vote une subvention forfaitaire de 6 000 F pour la réalisation du réseau communal, au moins pour les principaux hameaux. En 1920,

les travaux, conduits par la société Oerlikon, vont bon train. La "fée électricité" brille dans la plus grande partie de la commune quand, le 9 octobre 1921, le conseil municipal vote : « une adresse de remerciements et de reconnaissance à M. Dina pour avoir doté la commune d'une installation électrique qui fonctionne à la satisfaction générale (...) souhaite que, dans un avenir prochain, les quelques hameaux qui en sont dépourvus en bénéficient également ».

Dina répond en ces termes : « J'ai été très sensible à la marque de reconnaissance qui m'a été témoignée, d'autant plus que vous êtes la première commune à avoir pris cette décision. Vous avez très bien compris l'esprit et le sentiment qui m'ont fait agir, ainsi que les efforts de toutes sortes que j'ai eu à faire pour mener à bien une aussi difficile entreprise au moment où elle a été faite... ».

Le réseau de distribution électrique prend le nom de « Secteur électrique des Avenières ».

Le 14 janvier 1923, le conseil municipal « donne un avis favorable à M. Dina aux fins d'obtenir une concession d'Etat pour la distribution

CONDITIONS D'ABONNEMENT

A. TARIF

Le tarif comporte :

- 1° Le prix de l'abonnement à forfait.
- 2° Le prix de l'abonnement au compteur.

Le minimum de lampes installées pour chaque ménage ne peut être inférieur à trois.

Les prix s'entendent nets. En cas de relèvement des impôts, ils devront faire l'objet de changements correspondants.

1° Abonnement à forfait :

1 lampe de 10 bougies, par an	18 francs
1 lampe de 25 bougies, par an	36 francs
1 lampe de 32 bougies, par an	45 francs

Pour des lampes de puissances supérieures, prix suivant le nombre et l'installation.

Au-dessus de 150 bougies d'éclairage installées dans un ménage, rabais de 6 % sur facture.

Au-dessus de 250 bougies d'éclairage installées dans un ménage, **au compteur**.

2° Abonnement au compteur (à partir de 250 bougies installées) :

90 centimes le kilowattheure avec minimum de consommation annuelle de 80 centimes par bougie installée.

Location du compteur, par mois, 1 fr. 50.

B. RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — La lumière électrique et l'énergie sont livrées dans les communes à toute personne contrac-

ART. 4. — L'abonné s'engage à laisser un libre accès à tous les Agents du Secteur dûment accrédités à cet effet.



Bureau du Secteur électrique des Avenières au Châble.

d'énergie électrique dans plusieurs communes de la région, dont Beaumont ». Le conseil demande à nouveau l'extension du réseau aux hameaux et maisons isolées. Il revient à la charge le 13 juin 1926, et souhaiterait que soient équipés Châtillon et Chez Marmoux, la commune finançant l'installation du réseau secondaire.

Dina a promis d'achever le réseau électrique de la commune dans le courant de l'année, mais, en juillet 1928, il décède au large de Port-Saïd, lors de son voyage de retour des Indes.

Un avant-projet est établi en 1929 pour l'achèvement du réseau électrique. La dépense d'un montant d'environ 70 000 F sera répartie entre Mme Dina, l'État, et éventuellement la commune. A la suite des projets de M. Dina, un syndicat intercommunal est créé entre quatorze communes des cantons de Saint-Julien et Cruseilles. Il prend le nom de Syndicat d'Electricité des Avenièrès. Il est formé en 1930, dans le but d'exploiter et de distribuer l'énergie électrique. Il supportera une partie des coûts nécessaires à la construction des infrastructures.

Dans le cadre de ce syndicat, une extension du réseau est projetée pour un montant de 88 700 F. La part de la commune s'élève à 38 200 F. La puissance du transformateur du Châble étant insuffisante, elle sera augmentée en 1932 et une cabine en maçonnerie construite pour le loger. Le coût sera de 12 500 F, dont 5 375 F à la charge de la commune.

Il faut noter qu'avant 1914, l'éclairage électrique alimentait déjà, à titre privé, la villa Girod située au Fond de Beaumont et l'hôtel des Sapins. Le courant était fourni par une dynamo entraînée par une turbine hydraulique.

La salle des fêtes

Nous incluerons dans ce chapitre la construction de la salle des fêtes de Beaumont.

Le 10 mai 1931, le conseil municipal approuve plans et devis dressés par M. Pisteur, architecte à Collonges-sous-Salève. Cette salle prendra le nom de "Patronage laïque".

Le devis s'élève à la somme de 55 850 F. L'Union chorale offre une somme de 9 000 F. Une subvention sur les fonds du Pari Mutuel est demandée.

La salle des fêtes sera édifiée sur une parcelle de terrain de 330 m², prélevée sur la propriété de MM. Pierre et Joanny Tapponnier. Cette acquisition a été faite pour le prix de 2 080 F. Le 1^{er} janvier 1932, un projet complémentaire d'un montant de 4 910 F est approuvé.



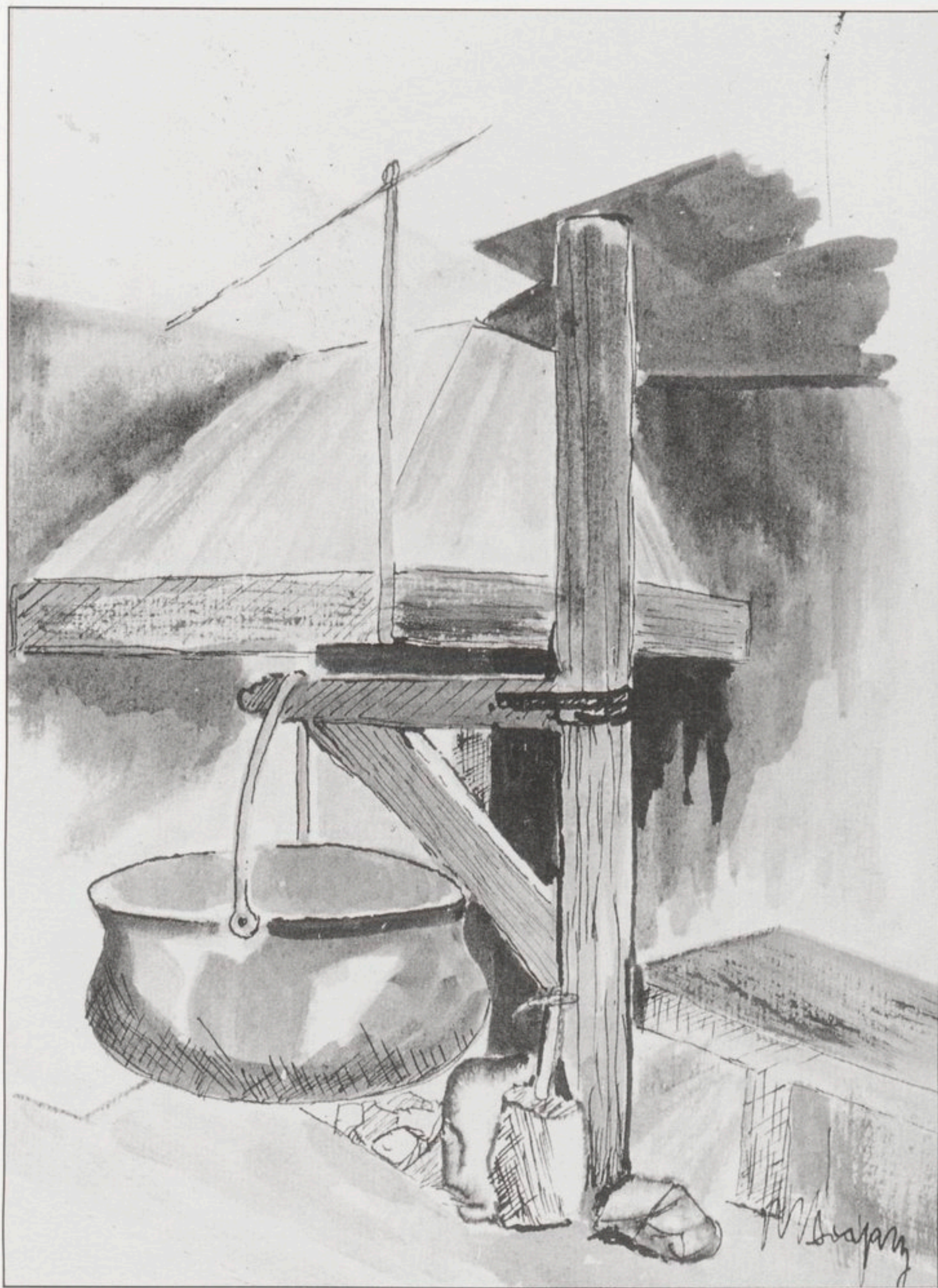
Le 18 décembre, le conseil municipal étudie le financement et l'établit ainsi : subvention : 30 000 F ; société chorale : 9 000 F ; la commune : 21 380 F. L'adjudication des travaux est fixée au 20 février 1933. La crise économique des années trente se faisait sentir et l'inactivité dans le bâtiment était évidente. L'adjudication de la construction de la salle des fêtes reflète parfaitement la conjoncture du moment. En effet, huit entrepreneurs se sont présentés ; les rabais s'échelonnaient de 6 à 33 %. C'est M. Jacques Serratrice de Beaumont qui a été déclaré adjudicataire avec le plus fort rabais.

Le 1^{er} août, un deuxième projet complémentaire, concernant l'installation intérieure, l'aménagement des façades, l'arrivée d'une ligne électrique, etc., est approuvé.

LA VIE ECONOMIQUE



En 1911.



L'intérieur de la Fruitière de Beaumont.

Le secteur primaire, l'agriculture

Hormis quelques artisans, à Beaumont comme ailleurs, l'agriculture était la seule ressource pour assurer la subsistance des habitants. Les agriculteurs étaient soit des propriétaires exploitants, soit des ouvriers agricoles (commis).

Nous débutons ce chapitre en nous reportant au milieu du XVIII^e siècle, nous référant à un rapport sur la situation économique de notre commune établi en 1756 par Laurent Borgel, châtelain, notaire au Châble, à la demande de l'intendant du Genevois. Ce rapport nous donne une idée surprenante de la situation, notamment quant à la description des ressources agricoles, la production des sols, et de l'état désastreux des chemins.

Les terres cultivées sont nettement plus importantes que les prés, alors qu'au fil des ans, surtout dès le XIX^e siècle, le cultivateur s'étant orienté vers la production laitière, la superficie des prairies naturelles a largement



La ferme Girod.

dépassé celle des parcelles cultivées¹. Notons également, au onzième article, que des habitants allaient travailler à Genève².

1. Dans toute la paroisse de Beaumont, Jussy et Le Châble, l'on y travaille et cultive parfaitement bien, non seulement les champs, mais encore les prés, en bon père de famille. Quant aux vignes, il n'y en a point du tout.

2. Le terrain de cette paroisse est bien les trois-quarts en pente rapide, l'autre quart en plaine. L'on appelle rapide parce que la dite paroisse est située directement au pied de la montagne du Salève ; c'est-à-dire la dite montagne fait le levant. Les eaux qui en descendent, qui sont fort froides, font beaucoup plus de mal que de bien. Elles ne sont pas bonnes dans les prés, si l'on en y mettait, elles feraient plutôt croître des joncs que produire du bon foin (...) :

3. Les denrées de la dite paroisse sont un peu de froment et de seigle et quelque peu d'avoine que l'on sème au printemps. Le froment n'y vient jamais net et le terrain qui est froid produisant quantité d'ivraie. Le terrain produit aussi quelque peu d'orge, fèves et pesettes³, qui ne réussissent que rarement quoique l'on laisse reposer les terres et qu'elles ne servent que de deux années l'une, et cela parce que le terrain est fort aride. Quant au débouché, la dite paroisse achète le blé pour se nourrir pour plus de la moitié de l'an et par conséquent n'en vend point ; que si elle en vendait, ce serait à Genève.

5. Quant aux prés, il y en a fort peu dans la dite paroisse, car quantité de personnes sont obligées d'en ascenser⁴ hors d'icelle pour pouvoir faire valoir leur terrain et faire du fumier, sans lequel fumier plus de la moitié du terrain serait de nul produit⁵. Les terres sont de si rude et si difficile labeur que pour les labourer il faut avoir quatre bœufs d'un gros prix auxquels il convient, pour les entretenir d'une façon à pouvoir être toujours en état de labourer, de leur donner autant que l'on peut du foin passablement bon. Et ceux qui n'en ont pas il faut qu'ils en achètent où ils peuvent, ou lorsque la maladie pulmonique et autres attaquent les bestiaux, ce qui met les particuliers qui ont eu ce malheur, dans de grandes misères en égard au gros prix des bestiaux. Il est à remarquer que presque dans toutes les paroisses du bailliage de Ternier, quiconque aurait, par exemple, pour 40 coupes de semature, n'en peut semer que 20 chaque année, d'autant plus qu'il faut que le terrain se repose toujours une année sans en rien tirer⁶. Et pour faire valoir ces 20 coupes que l'on sème chaque année, il faut au moins, si le propriétaire donne son bien à moitié fruit et à moitié semence, comme c'est la coutume lorsqu'il ne s'acence pas, et lorsque l'on ne peut pas le faire valoir par soi-même, donner au cultivateur environ 10 charretées de bon foin (de 12 à 14 quintaux poids de 18 onces) chaque charretée (il y en a qui donnent davantage et d'autres moins). Ceux qui se trouvent n'avoir pas beaucoup de prés ont de la peine à trouver des

1. Par exemple, en 1929, la superficie des prés est le double de celle des terres cultivées ; la différence augmentera encore par la suite.

2. C'étaient des « frontaliers » !

3. Nous remarquerons que la culture de la pomme de terre n'est pas mentionnée. Ce précieux tubercule fut difficilement accepté à la fin du XVIII^e siècle. Sa culture se vulgarisa dans la première décennie du siècle suivant.

4. Louer.

5. Les engrais chimiques étaient inconnus.

6. Récolter.

cultivateurs ; et dans ce cas, il faut pour ne pas laisser leur terre en teppe faire des conditions plus onéreuses avec le cultivateur, outre que le propriétaire est obligé de donner et faire des grosses avances au cultivateur pour acheter des bœufs d'un gros prix ; desquels prés, ni avances de bœufs, de même que de la moisson que le propriétaire est obligé de donner aux grangers soit cultivateurs, il n'en retire aucun revenu, rien autre que la moitié des grains après les semences prélevées.

8. Quant aux fabriques, manufactures et tanneries, il n'y en a aucune, n'y ayant point d'endroit propre à en établir.

9. Quant aux bois il y a des communaux par la montée de la dite Montagne du Salève, dont une partie appartient à la communauté du dit Beaumont en particulier et une partie aux comuniers de Jussy et Le Châble ; j'appelle comuniers parce qu'il y a plusieurs particuliers du dit Jussy et Le Châble qui n'ont rien à faire à ces derniers communaux quoiqu'ils habitent le dit Jussy et Le Châble dès un temps immémorial, et qu'ils ne laissent pas de supporter à leur tour toutes les charges et de faire toutes les fonctions de la dite paroisse tout comme les comuniers, y ayant trois particuliers de la paroisse de Présilly qui ne supportent ni ne font aucune charge dans la dite communauté du dit Jussy et Le Châble, et qui ont annuellement chacun une partie comme les autres comuniers. Ces communaux ne produisent que fort peu de bois broussailles et fort peu de sapin et qui est fort pénible à y aller couper par rapport aux rocs, ayant été fort endommagés pendant la dernière guerre ⁷ sans quoi la dite paroisse aurait eu beaucoup de peine à venir à bout de payer les impôts dans ce temps-là par la vente qui s'en faisait à Genève, notamment celles du dit Beaumont où chaque particulier y va indifféremment couper du bois, malgré les représentations que l'on leur a fait de mettre cette communauté sur le pied de celle de Jussy et Le Châble, qui est que le taillis soit coupé, se font d'année en année aux endroits indiqués, sans qu'il soit permis à qui que ce soit d'y en aller couper qu'à l'automne, auquel temps on fixe la coupe que l'on doit faire, et cette coupe se partage par des marques que l'on fait à chaque comunier, et il conviendrait, pour rétablir celle du dit Beaumont, d'en faire la coupe d'année en année, tout comme se fait à celles de Jussy et Le Châble.

Quant aux chemins, le grand chemin qui tend d'Annessy à Genève ⁸ est en assez bon état rière la dite paroisse, mais il conviendrait de mettre une planche solide au ruisseau qui traverse le dit grand chemin vers les Trois-Nants ⁹ d'autant plus que les personnes qui sont à pied ne peuvent pas y passer sans entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture ¹⁰, surtout dans les temps de pluie.

Quant aux autres chemins publics, ils sont en assez bon état, sauf celui du dit Beaumont tendant au dit grand chemin (celui d'Annecy à Genève) et au village de Châtillon, notamment la partie qui est rière le dit Beaumont sont en très mauvais état, ce qui fait que souventes fois les gens passent indifféremment même avec leurs voitures dans les propriétés des aboutissants ; ces chemins sont fort sujets

7. Il s'agit de l'occupation espagnole de 1742 à 1748.

8. Il s'agit de l'actuel chemin départemental 18 du Châble à la RN 206 par La Forge (Neydens).

9. Le ruisseau situé après le carrefour de la douane, enjambé de nos jours par un pont de maçonnerie (CD 18).

10. C'était un passage à gué.

à se gâter dans des abondances de pluie par des ravines qui s'y jettent avec impétuosité.

Puis le rapport se poursuit, en son onzième article, en évoquant l'emploi de la main-d'œuvre :

11. Quant à ceux qui vont à service, il y en a environ vingt qui vont en qualité de bouviers, pique-bœufs et servantes tant aux environs de Genève que de la dite paroisse, qui peuvent gagner l'un dans l'autre environ trente livres chacun par an, et là-dessus sont obligés de s'entretenir, ayant bien environ la moitié des habitants de la dite paroisse qui sont obligés d'aller louer leurs journées aux environs du dit Genève pour substantier leurs pauvres familles ; c'est notamment dans le temps que l'on travaille aux vignes ¹¹, lors des fauchaisons, des moissons et pour battre le blé, lesquelles journées pourraient rapporter environ 120 livres, y ayant des années que les journées sont plus hautes que d'autres.

L'auteur termine en donnant les bases utilisées pour rédiger son rapport :

De tout ce que dessus, Je, châtelain soussigné du dit Beaumont, Jussy et Le Châble, ai dressé le présent verbal après avoir pris exactement des informations non seulement de quelques administrateurs, mais encore de quelques autres personnes que j'ai cru être mieux instruites, jouissant de publicité et en tant que j'ai pu avoir de connaissances de tous les articles portés par la lettre que m'a honoré le seigneur intendant de la province de Genevois et bailliage de Ternier, du 7 octobre dernier, ai ci-bas signé.

Au Châble, 10 novembre 1756, ainsi est. L. Borgel notaire.

Nous avons pris connaissance du rapport dressé douze ans plus tard par le curé de Beaumont, F. Lacombe ¹² ; ce dernier nous fait douter de la médiocrité de la vie des habitants de notre commune décrite par L. Borgel. En effet, en 1768, le dit curé écrit :

La principale occupation des habitants est l'agriculture, plusieurs fréquentent les hérétiques ¹³ en allant à la journée ¹⁴ du côté de Genève, et presque tous en leur vendant les denrées ou achetant ce dont ils ont besoin.

Ceci reflète parfaitement, à notre avis, la vie laborieuse à Beaumont qui s'est continuée ainsi tout au long du XIX^e siècle. Nous ajouterons qu'artisans puis commerçants apportèrent leur contribution à la vie de la commune.

Par ailleurs, la création en 1880 de la fabrique de bonneterie apporta quelques changements parmi la population active. Il en fut de même lors de la venue des douaniers au Châble (zone franche) ¹⁵.

11. De nos jours, des personnes se rendent encore aux vignes du canton de Genève à l'occasion des effeuilles et des vendanges.

12. Ce rapport est cité dans deux autres chapîtres (extraits).

13. Les protestants.

14. Travailler.

15. Voir tableau dans le chapitre « Démographie ».

Hormis les propriétés des chartreux de Pomier sur le Salève (la Tuile et le Petit Pomier) et à Cutafort, et du seigneur de Beaumont, les petites exploitations étaient la généralité. Le cheptel se composait d'une ou deux vaches, quelques chèvres ou moutons. Certains propriétaires élevaient un porc.

A la demande du Directoire de Carouge, on a dénombré en 1794 : « 127 vaches, 45 veaux, 19 moutons, 22 bœufs, 14 chevaux (dont plusieurs aveugles), un poulain et un jumard ». Il est dit « qu'il n'y a aucun porc ».

En 1822, on dénombrait 216 vaches : les deux plus gros possesseurs étant Joseph Mabut dit Cattaz avec 10 vaches et Claude-François Bastian avec 20 vaches.

<i>Années</i>	<i>Vaches</i>	<i>Bœufs</i>	<i>Taureaux</i>	<i>Ovins</i>	<i>Caprins</i>	<i>Chevaux</i>
1862	209	22	4	40	47	9
1885	200	8	2	90	60	24
1890	160	10	2	32	116	25
1904	245	8	5	18	25	30
1923	245	12	5	17	100	26
1930	325	12	4	8	34	32
1940	262	5	5	9	36	36

Notons également la présence d'une basse-cour, dont la pérennité était assurée par la couvaison d'œufs par une poule ; cette dernière était appelée "la clousse".

Que cultivait-on ?

- *Les cultures vivrières*, chaque famille possédait un jardin où étaient cultivées les plantes potagères.
- *La pomme de terre*.
- *La fève*. Cette légumineuse entraît pour une grande part dans l'alimentation. On en faisait également de la farine en mélange à des céréales : seigle, blé, sarrasin, pour la panification.
- *Le seigle*. Outre le grain, la paille de cette céréale était utilisée pour la couverture des toits des maisons (le chaume), pour lier les gerbes de céréales, plus tard pour attacher la vigne et empailler les chaises.
- *Blé, avoine, orge, sarrasin* (blé noir).
- *Le chanvre*. La mappe sarde, cadastre élaboré vers 1730, nous apprend que 19 chenevières existaient dans la commune.
- *Les prairies naturelles*. Plus tard des parcelles de terrain seront labourées etensemencées de luzerne, ce sont les prairies artificielles (rapport de 1838).



Rapport sur l'état d'industrie et d'agriculture de la commune de Beaumont

La commune de Beaumont, située sur le penchant du Mont Salève, à une distance d'une heure et demie de Saint-Julien. Son chef-lieu de mandement a une étendue territoriale de 3 154 journaux 97. Elle en cultive 1 638. Elle possède en bois 1 366 journaux.

L'agriculture a fait des progrès sensibles dans cette commune, elle sème des bleds froment et autre, mêmes grains pour son usage, le peu qu'elle récolte en sus, elle (l')exporte à Genève ainsi que le font toutes les communes environnantes. Elle soigne ses prés, elle a converti beaucoup de champ en prés artificiels.

Elle ne possède pas de marais.

Par délibération du 1^{er} janvier 1837, le conseil a tracé les mesures de police locale pour prévenir les incendies.

Cette commune ne possède aucun établissement d'industrie.

Les fonds boisés n'ont obtenu aucune amélioration sensible depuis la nouvelle organisation forestière. On s'aperçoit au contraire que l'autorisation de l'exporter à Genève porte les particuliers à les détruire.

Fait à Beaumont, le 8 février 1838.

Bouchet

Document écrit vers 1830 par M. Despine, inspecteur des Mines.

Beaumont. Bois communaux 228 journaux ; tout le bas de la montagne est en taillis, chêne et fayard, en très bon état, sert pour l'affouage (on en a donné 4 journaux, cette année, produisant 4 000 fascines). Une partie, bois résineux, tout le haut de la montagne d'une belle veine, il peut y en avoir 10 000 pieds d'arbres (on en a cédé, en 1827, 82 plants pour réparations, estimées 6 livres la plante ayant 4 pieds 1/2 de circonférence).

Bois particulier, une partie taillis, chêne et fayard, une partie sapins mêlé de fayards, en assez bon état. M. Aguimac a acheté le bas du bois de l'Economat et M. de Viry la sommité *. M. Aguimac coupe annuellement environ 20 journaux taillis qui produisent 50 à 60 moules de bois, 10 à 30 000 fagots à 2 liens pour emporter à Genève. Les autres particuliers font aussi des coupes.

Terrain calcaire. Pas de plâtre ni mollasse. Couvert des maisons en tuile qu'on tire de Genève. Pas de scie. Un martinet à un feu au charbon de bois situé au Châble. Il tire son charbon du côté de la C....., chôme souvent faute d'eau. Pas de fabrique ni de mine.

On compte 500 noyers. Pas de châtaigner.

Sur cette commune, au pied du Salève, se trouve la meilleure pierre à bâtir à la Grande Paroi. On prend aussi la pierre de Musièges près Frangy.

Château de Beaumont ruiné sur l'église.

* *Ex-propriété de la chartreuse de Pomier.*

Dans sa note sur la commune de Présilly, Despine précise : « Les bois de Pommier et ceux de l'Economat se trouvent presque tous sur cette commune, une petite partie sur Beaumont. » On voit encore de nos jours les vestiges du mur de clôture de la propriété de la chartreuse de Pomier ; ce mur, connu sous le nom de "mur des chartreux" se trouve en partie sur Beaumont.

Nous décrirons sommairement les travaux manuels nécessités par ces diverses cultures.

Les divers travaux agricoles

Le labourage

La charrue (ou l'araire), très rudimentaire, a été utilisée de temps immémoriaux. Des perfectionnements seront apportés ¹⁶ surtout au début du siècle. Elle est tirée par des bovins (bœufs ou vaches) ou par un ou

16. Notamment avec la commercialisation de la « Brabant double ».

des chevaux. Peu avant la deuxième guerre mondiale, mais surtout à partir de 1946 avec la vulgarisation des tracteurs agricoles, la charrue est tractée puis, plus tard, portée.

Pour ameublir le sol après le labour, on utilise une herse, au début entièrement en bois, puis faite d'un châssis triangulaire en bois sur lequel sont fixées des dents métalliques.

Les semailles

Le semeur prend une poignée du grain contenu dans sa "batiule" ¹⁷ portée à l'épaule puis, tous les trois pas, d'un geste semi-circulaire, lance le grain.

La récolte

Nous commencerons par le chanvre, dont la culture a complètement disparu dans notre commune. Une fois coupé, le chanvre est transporté au "hâloir" ¹⁸ ou étendu sur un pré. Le séchage terminé, diverses opérations sont nécessaires avant de pouvoir le filer. Tout d'abord le rouissage à l'eau ou à sec, puis le passage au "brisoir", appareil rudimentaire « destiné à briser les tiges pour permettre le tillage (ou teillage), opération qui consiste à séparer des chenevettes, l'écorce du chanvre » ¹⁹.

Après sa cueillette, la fève nécessite l'égrenage qui se faisait généralement au cours des veillées.

La fenaïson

C'est avec la faux ²⁰ qu'était coupée l'herbe qui, après séchage, devenue foin, était engrangée. Le foin était transporté à l'aide de "floriers" ²¹ à dos d'homme ou à l'aide d'une charrette à deux roues appelée "barot". Dans les exploitations plus importantes, on employait le char à échelles tiré par une ou des bêtes de trait. Dans ces mêmes exploitations, de nombreux ouvriers assuraient les travaux. Ils étaient embauchés le dimanche matin

17. Grand sac de toile dont un côté du fond est lié à un bord de l'ouverture. Nous rappellerons que Jean-François Millet immortalisa « le geste auguste » du semeur par son œuvre picturale (1850), « Le Semeur », qui figure au Musée du Louvre.

18. Local pour le séchage.

19. Larousse 1867.

20. La faux était fabriquée par les martinatiers (ou taillandiers), plus tard dans des usines spécialisées. Du fait du commerce avec la Suisse, la faux de marque « Ballaigne » était courante. Dès l'aurore, lorsque le faucheur redonnait du « fil » à sa faux, on entendait le bruit cristallin émis par le frottement de la meule (ou pierre à faux) de part et d'autre de la lame.

21. Grande toile en jute ou autre textile.



Les foins à la Tuile.

au "Molard"²², à Carouge puis à Saint-Julien. Tous étaient munis d'une faux, du "cofi" avec sa meule et d'un petit "baluchon".

Nous pensons que c'est peu avant 1914 qu'apparurent les premières faucheuses mécaniques, entièrement métalliques. Elles étaient tirées par un ou deux chevaux ou une paire de bœufs. Ces faucheuses étaient importées d'Amérique où elles étaient fabriquées par Mac Cormick, Deering, etc. Plus tard, la faucheuse française de marque Puzenat, fut également utilisée.

C'est surtout après le conflit de 1914-1918 que son emploi se généralisa. Il en fut de même de la faneuse et de la rateuse, toutes deux hippomobiles. La maison Louis Taponier, au Châble, commercialisait ces machines agricoles.

Dans les années 1935-1936 vint la faucheuse à moteur ; ce dernier, fixé sur le bâti de l'appareil, actionnait la barre de coupe, soulageant l'attelage. Puis les roues de la faucheuse seront équipées de pneus.

22. D'où le nom de molardier donné à ces ouvriers.

Vers 1922-1924, un bruit de moteur pétaradait dans les champs à l'ouest du Châble... C'était un tracteur agricole de marque "Fordson" avec des roues métalliques, à cornières à l'arrière, à nervure axiale à l'avant, qui avait été acheté par la maison Corajoud. Son utilisation fut limitée à la coupe et au transport d'herbe pour ensilage destinée à la nourriture des porcs élevés dans la porcherie située sur la commune de Présilly.

Le premier tracteur employé par une exploitation agricole a été acheté en 1928 par la famille Suaton du Fond de Beaumont. Ce tracteur, de marque Mac Cormick, fonctionnait au pétrole. Ses roues étaient identiques à celles décrites plus haut.

La moisson

Les céréales étaient coupées à l'aide de la faucille, puis mises en javelles, ensuite en gerbes ; par la suite, elles furent coupées à la faux. Vers 1930, on utilisa la faucheuse, employée auparavant uniquement pour le foin, en lui adjoignant un deuxième siège sur lequel un homme, à l'aide d'un râteau spécial (un genre de peigne), rabattait les plantes fauchées. Après la moisson, on glanait les quelques épis oubliés sur le champ ²³.

La battaison

C'est à l'aide du fléau, formé d'un manche et d'une autre pièce de bois plus courte (le battoir), reliés par une courroie, que le grain était séparé de l'épi. Cette opération se faisait en général dans la grange ; ainsi était appelée la partie du bâtiment jouxtant l'écurie. Souvent une aire, faite de madriers de bois, y était aménagée pour battre au fléau.

En général, deux batteurs frappaient les épis en cadence ²⁴ puis, pour débarrasser les grains des débris, on vannait à l'aide du van ²⁵. Le battage au fléau était très pénible.

Dans le courant du siècle dernier fut conçu un appareil baptisé "le mécanique", actionné à bras à l'aide d'une manivelle ; il était appelé aussi "le Foudroyant". Cet appareil séparait sommairement le grain de l'épi. Le vannage était nécessaire.

Au début du siècle apparut la batteuse, montée sur roues et actionnée par une locomobile (machine à vapeur montée sur roues). Leur déplacement de maison en maison s'effectuait généralement grâce à un attelage de bœufs. Vers 1925, le tracteur agricole remplace la locomobile.

23. Millet a également immortalisé le glanage par sa peinture « Les Glaneuses », 1857 (Musée du Louvre).

24. J'ai vu battre au fléau en 1920 à Chavoires, commune de Veyrier-du-Lac.

25. Grande corbeille en osier en forme de coquille.



La battaison.

Un nouveau progrès apparut également avec un troisième élément, la botteleuse. Une main-d'œuvre importante, assurée par l'entraide des cultivateurs du village, s'affairait autour de la batteuse. Bien évidemment, ultime progrès, la batteuse assure battage, vannage et ensachage du grain à la sortie.

Je me rappelle avoir connu la batteuse à "Zac à l'Enfer", sobriquet du propriétaire d'une batteuse modèle réduit, actionnée par un moteur à pétrole, que l'ingénieur Isaac Mermillod avait montée sur roues.

La vigne

Si le cidre était la boisson principale, nombre de familles possédaient une vigne plantée sur des parcelles bien exposées au midi ou au couchant ²⁶, tant à Beaumont et Châtillon qu'au Châble.

26. Plusieurs familles de la commune possédaient une vigne sur la commune de Neydens aux lieux-dits "au Puta" et à "la Celle".

Vers 1870, 14 ha 20 a 33 ca étaient plantés en vigne ; 16 ha en 1892 et 25 ha en 1899. Puis vient une chute spectaculaire : en 1913, on ne compte qu' 1 ha 38 a 80 ca et 1 ha en 1929. Le phylloxera a fait des ravages ²⁷.

La dernière vigne était celle du "Grand Joset" ; elle était souvent la cible des maraudeurs. Un de ses proches voisins le voyant, certain jour d'octobre, partir en direction du lieu-dit "Crêt du Moine" où était située sa vigne avec deux grands seaux remplis d'un liquide malodorant..., lui demande : « Où vas-tu, Joset ? » qui, de sa puissante voix de basse répondit : « Je vais leur passer l'envie de manger mes raisins ! » puis s'en va les badigeonner, comptant sur la pluie pour les laver avant la vendange.

Bien évidemment, la récolte du raisin était irrégulière, de même la maturité, donnant un vin de faible degré, quelquefois amélioré par addition de sucre (la chaptalisation). Le marc de raisin était employé une deuxième fois pour en extraire une boisson de mauvaise qualité, "la piquette".

On m'a raconté que, vers 1918, le nommé Jean D., propriétaire d'une vigne endommagée par une chute de grêle et, qui plus est, dont le raisin, en novembre, n'arrivait pas à maturité, s'en prit au Bon Dieu, l'invectivant, l'accusant des maux survenus à sa vigne puis, joignant le geste aux paroles, s'en vint bombarder de pierres la croix de mission du Fond de Beaumont.

Plus tard, du raisin fut acheté dans le département du Vaucluse ; on disait "le raisin du Midi". Il était soit joint à celui du pays pour l'améliorer, soit vinifié seul. Le raisin était acheminé par voie ferrée en gare de Saint-Julien, puis transporté chez le "viticulteur" par chars hippomobiles.

Au sujet de ce charroi de raisins, je dois me confesser d'avoir participé à certaines "espiègleries". Avec d'autres enfants, le "téléphone arabe" fonctionnait très bien et nous apprenait jour et heure du transport. Alors, cachés par les murs de soutènement de la RN 201 entre les Mouilles et Le Châble, nous guettions le passage du "convoi", trois ou quatre chars ; généralement, les charretiers, tout en discutant, se tenaient près du premier attelage, ce qui nous permettait de "chiper" quelques grappes... Qu'il était bon ce raisin !

La distillation

Le marc, résidu des fruits pressés pour en extraire le cidre, est distillé, de même que le marc de raisin, sans doute au début dans de petits alambics,

27. Conséquence du phylloxéra, un cultivateur du Châble, Germain Mabut, aidé par une subvention de l'Etat, fit une plantation de 252 arbres fruitiers sur la même parcelle de terrain (actuellement propriété Chaffard). Au préalable, 4 636 mètres de drainage furent posés, ce qui lui valut le 3ème prix au concours de la Haute-Savoie.

puis dans de plus gros. C'était la "machine à goutte" ou distilleuse. Je me souviens de sa présence au Châble pendant plusieurs semaines d'affilée ²⁸. Nous aimions, à la sortie de l'école, nous amuser sur la "montagne" de marc encore chaud.

La production de ces "ateliers ambulants" était sévèrement contrôlée par le personnel des services fiscaux ²⁹.

Je mentionnerai quelques professions connexes à l'agriculture ; l'horticulture, représentée dans notre commune depuis environ 1890, par deux jardiniers-fleuristes : Félix Tapponnier et Louis Duvernay, ce dernier jusque vers 1925. Quant au premier cité, cet établissement horticole s'est scindé en deux, en 1930, à la suite d'un partage successoral, pour devenir l'établissement Léon Tapponnier, qui a cessé son activité en 1984, et l'établissement Charles Tapponnier, actuellement exploité par Mme Raymond Tapponnier.

L'aviculture

En 1936, M. Camille Mabut, cultivateur au hameau "des Travers" adjoint à son exploitation un petit parc avicole produisant du poulet fermier. L'établissement sera continué et agrandi par ses enfants Paul et Gilles.

Le maraîchage

De nos jours, Gilles Mabut et Jean Baud font de la culture maraîchère.

Les foires au Châble

En cette année 1802, on parle, on discute depuis quelque temps dans les cabarets ou autres sur les avantages d'une foire au Châble.

L'idée a germé et fait son chemin. Le 30 pluviôse de l'an XI (19 février 1803), le conseil général fait la demande de créer deux foires par an, les 23 prairial et 11 fructidor (respectivement les 12 juin et 29 août). Dans sa délibération, il considère notamment que le hameau du Châble est populeux, avec 36 maisons, traversé par la grande route Annecy-Genève, facile d'accès pour les communes voisines. Les foires faciliteraient les approvisionnements en tous genres.

L'autorisation a été accordée par le gouvernement et transmise (dans le style de l'époque) par le préfet du département du Léman, Barante, le 27 floréal an XI (16 mai 1803).

28. Actuellement cette machine passe encore dans les villages où la durée de son séjour s'amenuise d'année en année.

29. Les rats de cave.

N° 208.

GENÈVE, le 27. Floréal an 21. de
la République Française.

Le Préfet du Département du Léman,
Au Maire de Beaumont

Je vous prie, Citoyen Maire, que par Arrêté
du Gouvernement du 25. Germinal dernier, que je vous
fais réimprimer; les Foires qui se tiendront
annuellement dans votre Commune, soit définitivem.
fixées de la manière suivante

23. Prairial Un jour

11. Fructidor id.

Je vous salue.

Barante

Autorisation du préfet Barante de créer une foire au Châble.
(Cliché A.D. H.S. 1990, O. Guillon.)

Lors de l'établissement des zones franches (1816), l'administration des douanes avait bien voulu accorder le libre passage du bétail les jours de foire.

Ces foires, qui connurent un succès certain, furent pourtant supprimées vers 1858, et ce par suite du retrait par les douanes sardes de l'autorisation accordée précédemment. Y a-t-il eu des abus pour motiver ce retrait ? Nous l'ignorons.

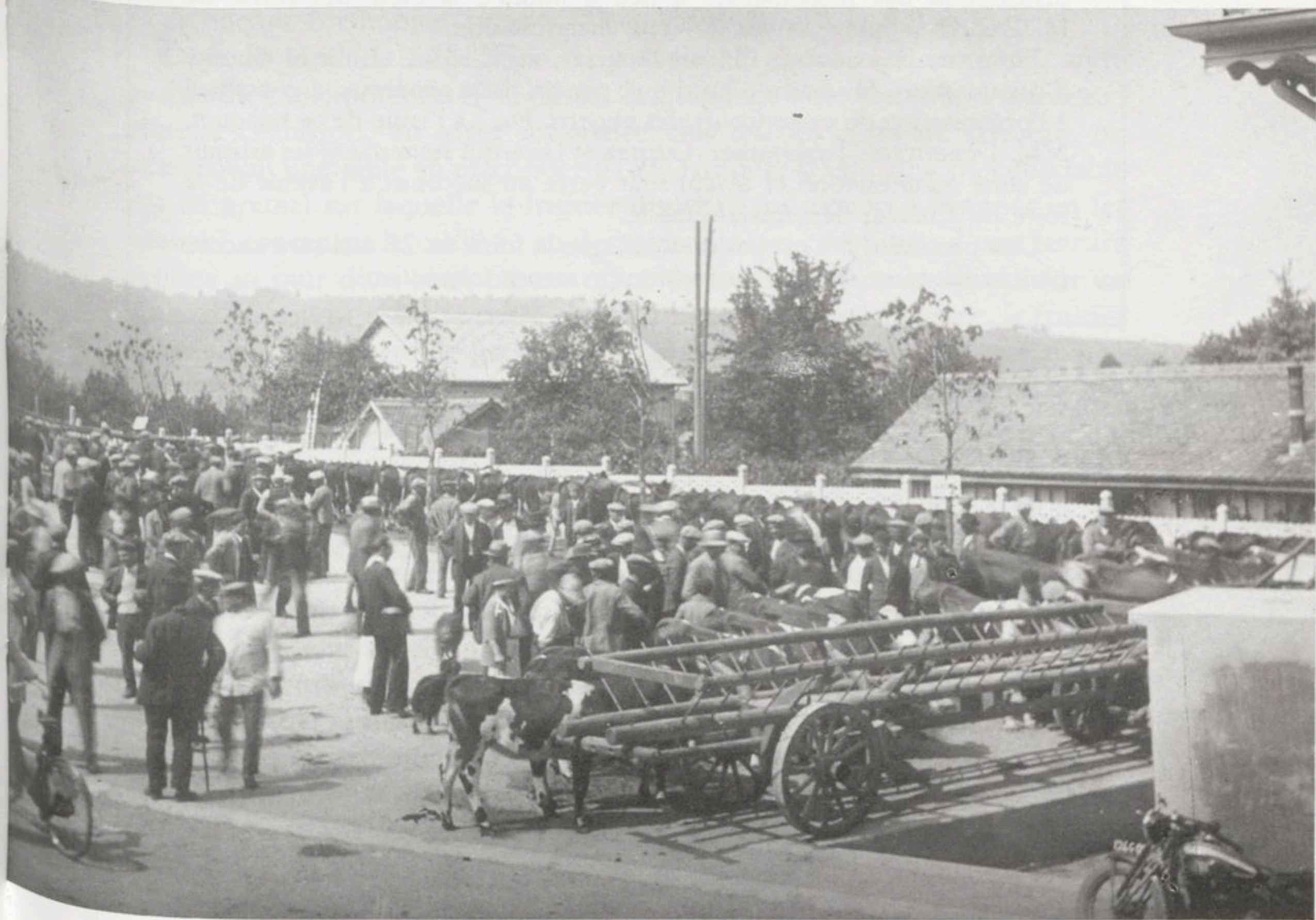
Les foires du Châble réapparaissent en 1891 à la demande du conseil municipal qui, par sa délibération du 23 novembre 1890, en sollicite le rétablissement les 27 mai, 2 octobre et 18 décembre, rappelant les motifs de leur interruption et ajoutant « qu'actuellement les communications sont plus faciles par la présence des gares ferroviaires de Saint-Julien, Viry et Archamps et que, bientôt, un chemin de fer à voie étroite reliera Saint-Julien et Genève à Annecy ».

Puis, elles n'eurent lieu qu'en mai et octobre avec interruption pendant la Grande Guerre.

Les foires du "Châble-Beaumont" figuraient dans la rubrique "Foire et Marchés" de l'almanach du "Messager Boîteux de Berne et Vevey", et de même, dans le calendrier des Postes et des Télégraphes.

Je me souviens, enfant, avoir vu quelques animaux, chèvres, vaches, rangés le long du mur (aujourd'hui démoli) de l'ex-propriété Folliet.

En mai 1935, on essaya de rétablir la foire qui sera suivie en 1936, de la foire-concours, plus spécialement réservée à la race bovine d'Abondance.



Voici, à ce sujet, un article paru dans *Le Cultivateur Savoyard* du 4 juin 1936 :

La foire-concours du Châble

Un comité d'organisation, à la tête duquel on remarquait MM. A. Déprez, maire de Présilly, membre de la Chambre d'agriculture ; Tapponnier Léon, maire de Beaumont ; Tapponnier, président de la Fruitière ; Dubouchet et Pillet et les présidents des syndicats d'élevage, a réorganisé la foire du 27 mai en l'agréant d'un concours d'élevage de la Race d'Abondance.

Soixante-dix animaux de race sont soumis à l'examen du Jury composé de MM. Girardin, président de la Fédération de la Race d'Abondance ; Matagrín, professeur d'agriculture ; Genoux, éleveur à Margencel. M. Servettaz, vétérinaire, assure le service sanitaire.

Une quarantaine d'animaux sont, en outre, présentés par les marchands de bestiaux de la région.

Vers 11 heures, une commission du Herd-Book procède à l'inscription des sujets d'élite au livre généalogique de la Race d'Abondance. La distribution des récompenses a lieu à midi, à la Salle des fêtes, où M. Déprez rappelle le but de cette manifestation.

Enfin, un déjeuner, à l'Hôtel Guerraz, au Châble, réunit le Comité d'organisation, M. André Girod qui, par ses dons généreux, a contribué à l'organisation de ce concours, les experts, etc. ; à l'issue de ce banquet, MM. Dégeorges, Tapponnier, Déprez et Girardin remercient les artisans de cette manifestation et lèvent leur verre au succès et à l'avenir de la foire du Châble, désormais rétablie.

L'an prochain, il n'est pas douteux que la foire du 27 mai sera encore plus brillante et que les transactions y seront très actives.

Les fruitières

La fruitière du Châble

« Fruitière : association de producteurs créée pour la fabrication du fromage, principalement du gruyère. Local où se fait la fabrication », nous dit le Larousse.

Enfants, nous nous rendions souvent (comme au moulin Lapraz) à la fruitière, surtout au temps où la famille Bosson ¹ assurait la fabrication des tommes, (notre ami Louis Conversy ne nous contredira certes pas !) Nous étions fascinés par tout ce travail de transformation du lait : le feu sous le chaudron, cette bonne odeur, mélange d'effluves exhalés par la chauffe

1. Sympathique famille fribourgeoise retournée en Suisse.

du lait et la fumée dégagée par la combustion du bois, qui noircissait les murs.

La fruitière n'était-elle pas un lieu où l'on apprenait les nouvelles et où étaient placardés les avis officiels ou privés ? Elle était un lieu de rencontres privilégié car dans chaque famille, soit comme sociétaire livrant son lait, soit venant acheter le lait pour la consommation familiale, une personne se rendait à "la fruitière". Que de causettes ! N'est-ce pas là aussi que, quelquefois, s'ébauchèrent des projets d'avenir !

Et puis, faut-il le rappeler, le soir on voyait les "boïlles" alignées devant les bistrots du village où, après avoir livré leur lait, les cultivateurs s'offraient un moment de détente en "blaguant" tout en savourant un petit blanc, servi en pichollette, en chopine ou en litre selon leur nombre ; quelquefois ils "tapaient un carton" ².

Reconnaissons que la disparition des fruitières a porté un coup sérieux à la convivialité dans nos villages.

Ne sombrons pas dans la nostalgie d'un passé irréversible ; ne nous laissons pas entraîner dans un "recueil" de souvenirs, hélas déjà lointains, mais encore ô combien vivants... Revenons donc à la description.

Dans le local de fabrication, il y avait un grand chaudron en cuivre suspendu à une potence et au-dessus la cheminée avec son grand manteau ; sous le chaudron, un foyer sommaire. Sur un des côtés de la pièce, on remarquait une table en maçonnerie (à la fruitière de Beaumont, cette table est en granit) sur laquelle le fruitier disposait les moules à tommes en fer étamé ³ contenant le caillé ⁴ ; au-dessus la presse, constituée d'une ferrure scellée au mur d'un côté, faisant office de levier, et prenant appui sur un disque de bois posé sur le caillé. A l'autre extrémité de la ferrure, le fruitier suspendait une pierre de granit (environ 8 à 10 kg). Près de l'entrée, une balance pourvue d'un grand récipient destiné à recevoir le lait des sociétaires permettait de peser celui-ci.

Un autre local contigu, le "laitier", orienté au nord du bâtiment (donc plus frais) contenait sur toute sa longueur, une table en maçonnerie sur laquelle étaient alignés les baignoires ⁵. Dans ce local, on trouvait également la baratte, mue manuellement. Cet instrument sert à battre la crème du lait pour la transformer en beurre.

Au sous-sol, il y avait une cave avec des rayonnages destinés à recevoir tommes ou pièces de gruyère pour l'affinage.

2. Jouer aux cartes.

3. Pour la fabrication du gruyère, ce sera la même disposition, sauf que le moule est un cercle de bois et la pierre de granit est plus lourde.

4. Lait qui a caillé.

5. Récipient en fer étamé de forme cylindrique, d'environ 80 cm de diamètre et 15 cm de hauteur dans lequel le lait, en se reposant, forme une épaisse couche de crème.

Le bâtiment comprenait également un appartement pour le fruitier avec cuisine au rez-de-chaussée et deux chambres à l'étage.

Bien évidemment, au cours de l'existence de la fruitière, locaux et installations, de même que le bâtiment, ont subi des transformations, des améliorations, que nous découvrirons sous le titre « La Société Fruitière ».

Livraison du lait et fabrication

Le coulage : le sociétaire apporte son lait contenu dans une boille⁶, le verse dans un grand récipient muni d'une fine toile métallique (filtre) suspendu au fléau de la balance romaine⁷. Le poids du lait est inscrit sur un registre ainsi que sur un carnet possédé par chaque sociétaire.

L'écémage : le lait est porté au "laitier" et versé dans les baignoires. Au repos, la crème (matière grasse) s'élève à la surface. A l'aide d'un "pochon", le fruitier en prélève une certaine quantité qui sera versée dans la baratte pour être battue et former le beurre. Ce dernier sera mis en plaque d'une demi-livre (250 grammes) à l'aide d'un moule en bois dont le fond est décoré d'une gravure en creux représentant, au Châble, un chalet, un sapin et une vache ; ce dessin est ainsi reproduit en relief sur la plaque de beurre. Le fruitier forme aussi des mottes de 1 à 5 kilos.

En période de surproduction ou de mévente du beurre, le fruitier le vendait au rabais. C'était une aubaine ! Les ménagères l'achetaient en mottes de 5 kg. Le beurre était fondu et mis en "toupine"⁸. La cuisson du beurre produisait une écume brunâtre, soigneusement recueillie à l'aide d'une écumoire, déposée dans un plat où elle se solidifiait. C'était la "drachée" qui se consommait en délicieuses tartines.

La fabrication : différente selon que l'on fabrique de la tomme (pâte molle) ou du gruyère (pâte ferme). Pour l'un ou l'autre mode de fabrication, le fromage s'obtient par coagulation du lait alors appelé "caillé". La différence provient de la température à laquelle le lait est porté, ainsi que de la fermentation du fromage (affinage).

Le fromage. Le lait contenu dans les baignoires est transvasé dans le chaudron, chauffé, caillé, brassé, etc., après quoi il est mis dans les moules à tommes (ustensile en fer étamé de forme cylindrique, sans fond) ou dans le moule à gruyère (cercle en bois), qui seront disposés sous les presses. Le lendemain, tommes ou gruyère sont démoulés et portés en cave pour l'affinage. Ils seront soumis chaque jour au lavage à l'eau salée, appelée saumure.

6. Récipient porté à dos, en fer étamé, muni d'un couvercle et de deux bretelles en cuir.

7. La balance romaine sera remplacée par la balance à colonne, puis par la balance automatique.

8. Récipient en terre cuite vernissée, avec couvercle.

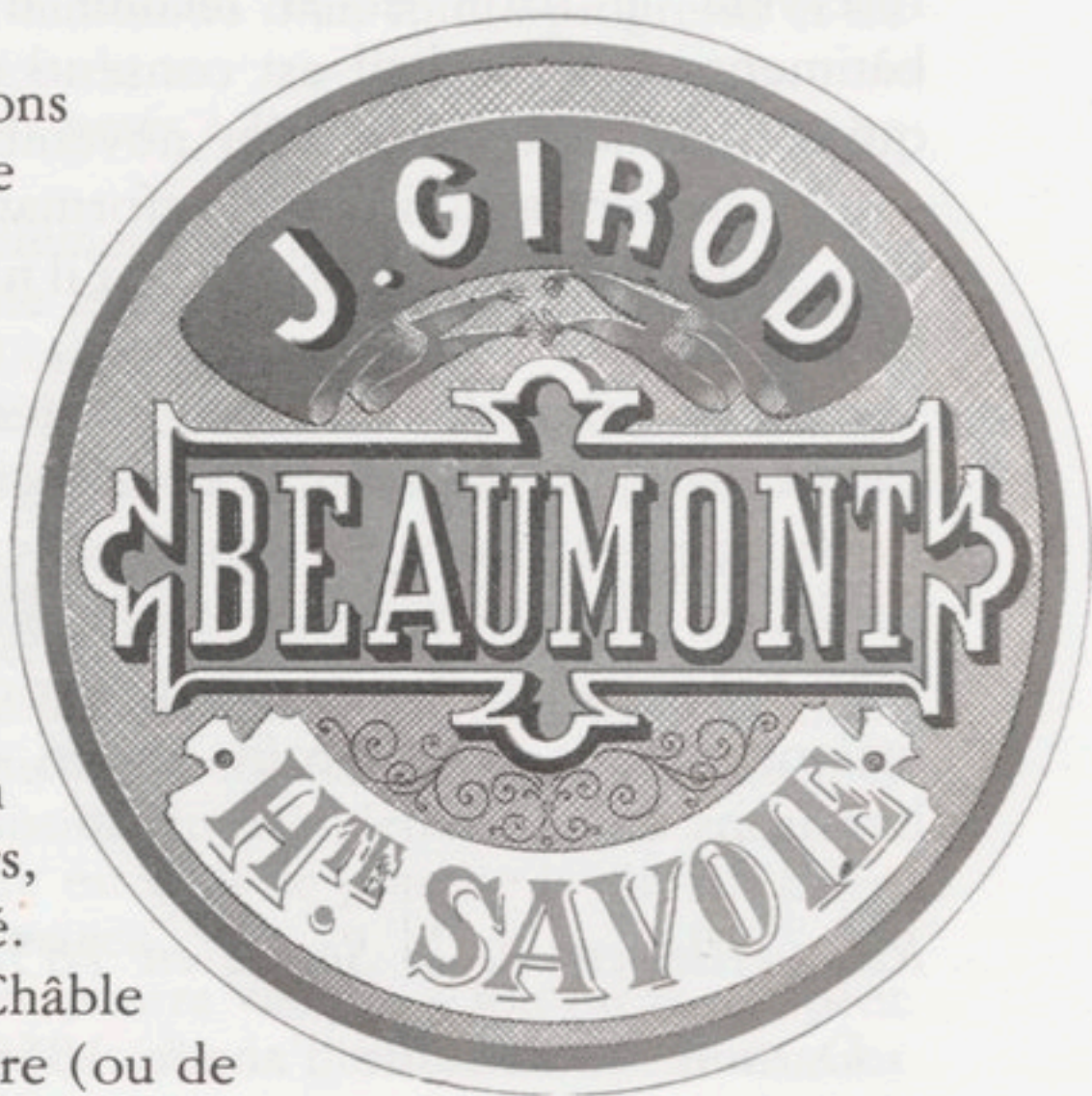
La Société fruitière

Locaux et fabrication décrits, passons à la formation de la société. Comme nous le disions au début de ce chapitre, le cultivateur s'est orienté vers la production laitière dès le XIX^e siècle. De ce fait, sans doute en raison de l'augmentation du cheptel bovin, le travail du lait à la maison devenait difficile ; il en allait de même pour la commercialisation individuelle des produits laitiers. En conséquence, après maints pourparlers, le système communautaire est décidé.

Dès 1838, dix-huit cultivateurs du Châble s'unissent et fondent la société fruitière (ou de laiterie). Ils ne disposaient probablement pas de fonds pour faire construire un bâtiment pour la fabrication, mais une solution interviendra en juillet de la même année.

Ces cultivateurs, MM. Joseph-Marie Borgel, Jean-André Tapponnier, Jean Chassot, Etienne Chassot, Jean Tapponnier, Jean Berthod, Claude Miguet, Jean Humbert, Jacques-André Pillet, Jacques Duchâble, Jean-Claude Tapponnier, Joseph Bussat, Jean-Pierre Corraïod, Jean-Claude Mivellaz, Georges Bussat, Claude Pillet, tous du Châble, commune de Beaumont, Bernard Bréchet et Charles Cusin de Présilly, par acte en date du 1^{er} juillet 1838, passé chez M^e Bouchet notaire, louent à Jacques-Marie Borgel, domicilié au Grand-Châble, un bâtiment que ce dernier s'engage à construire sur la parcelle de terrain lui appartenant⁹, cadastrée sous le N^o 549. Ce bâtiment devra être achevé pour le 15 octobre prochain.

Suit sur l'acte, avec un luxe de détail, la description de ce futur bâtiment destiné à une fromagerie. Nous relevons notamment « qu'il contiendra un laitier au nord avec quinze ouvertures de trois pieds et demi sur quatre pouces l'une, une cave à fromage, une cuisine ». Puis, plus loin : « seront aussi construits une cheminée, et un fourneau¹⁰ pour la chaudière¹¹. Une chambre sera établie en briques de champs et gypsée dans la cuisine ». La location annuelle est fixée à 250 L. Par ailleurs, les preneurs « se



9. Pour l'avoir acquis récemment de Jacques-André Pillet.

10. Foyer.

11. Cuves en cuivre.

réservent le droit et la faculté d'acquérir pendant le bail le susdit bâtiment ». « Le bail est consenti pour vingt ans (durée de la société) qui commencera le premier novembre prochain. »

Ce bâtiment a subi des transformations, ainsi que nous le décrivons plus loin. Nous devons mentionner qu'il fut acheté, par la suite, par M. Dominici de Genève.

La fabrication du fromage, en général "gruyère", se faisait "au tour". Cela appelle un commentaire : la société louait une personne, "le fruitier", venant généralement du canton suisse de Fribourg¹². A tour de rôle, un sociétaire avait la charge de la gestion ainsi que de la nourriture du fruitier, d'où l'appellation "au tour". Le fromage, ainsi que les produits annexes, étaient vendus et le profit réparti entre les sociétaires, au prorata des livraisons de lait.

Renouvellement de la Société en 1858

Dans le courant de l'année 1858, vingt propriétaires exploitants du Châble et deux de la commune de Présilly (Le Châble) décident de se constituer en société pour transformer en commun le lait de leurs vaches. A cet effet, ils ont acquis, par acte du 17 décembre 1858, nous citons « une maison servant actuellement à une fruitière soit laiterie¹³, propriété de M. A. Dominici, rentier à Genève, pour le prix de 2 750 livres ».

Nous donnons ci-après quelques extraits du règlement en date du 14 janvier 1859. Le président est Eugène Taponier.

Art. 1 – Une société est établie au Châble dans la maison acquise de Monsieur Dominici pour l'exploitation en commun du lait des vaches de tous les individus qui en font partie.

Art. 3 – La durée de la société sera de dix années.

Art. 7 – Chaque associé est tenu d'apporter, soir et matin, le lait de ses vaches à la fruitière dans l'heure qui suit le coucher et le lever du soleil.

Art. 8 – Le lait sera apporté dans des vases soigneusement lavés et sans avoir été coulé, les vases devront être clos et couverts, au moins en temps de pluie.

Art. 10 – Tout associé devra faire enregistrer la naissance de veaux par le fruitier, qui aura un registre "ad hoc", dans les deux jours qui suivront la parturition de la vache.

Art. 14 – Nul ne peut garder chez soi que le lait nécessaire à son usage et à celui de sa famille. En conséquence, il ne peut faire chez lui du beurre ou du fromage.

Art. 16 – Celui qui a le plus de lait a le tour de fruitière, tout passe-droit étant interdit.

12. Certains se sont fixés dans la commune ou les communes environnantes, d'autres sont retournés au pays.

13. Utilisée par la première société.

Art. 17 – Les fromages seront de suite numérotés d'un chiffre progressif et du chiffre de celui qui a le tour de fruitière (...)

Art. 18 – Le beurre et le sérac ¹⁴ seront pesés à la fruitière et le fromage en sortant du cercle.

Art. 22 – Le fruitier sera nourri honnêtement par celui qui a le tour.

Art. 32 – Tous les conseillers doivent de temps en temps faire des visites à la fruitière pour voir si tout se passe dans l'ordre prescrit (...)

Art. 40 – Nul fromage ne sera enlevé de la fruitière sans une carte du président (ou d'un délégué par lui) qui ne la délivre qu'après le paiement complet des frais dus (...)

Art. 43 – Le fruitier est aux gages de la société, il est chargé de la fabrication du fromage, du beurre et du sérac. Il tient les livres que la commission exige de lui. La plus grande propreté lui est recommandée dans ses diverses manipulations (...) Il est responsable de tout ce qui appartient à la société. Il ne pourra s'absenter sans avoir justifié d'avoir obtenu la permission du président.

Art. 44 – Celui qui a le tour de fruitière est tenu de prendre la clé du laitier. Le fruitier garde celle de la cave des fromages.

Art. 47 – Celui qui a le tour de fruitière pourra vendre, à son profit, du petit lait à raison de cinq centimes le litre, sans excéder la quantité de dix litres sans le consentement de l'ascensateur de la cuite.

Art. 54 – Le lait sera payé treize centimes le litre.

Art. 59 – Le montant des indemnités ainsi que le prix de la cuite, des cendres et braises ¹⁵ seront en diminution des frais généraux de la société et ils s'ajouteront en conséquence aux taxes proportionnelles que chaque associé devra payer par kilo de fromage.

Par acte du 7 janvier 1869, constitution d'une nouvelle société formée de 58 sociétaires, dont onze du Petit-Châble (commune de Présilly). La durée de la société est de quinze ans ; son président est André Mégevand.

Le 13 janvier 1886, une nouvelle société est constituée sous le nom de "Fruitière du Châble". 37 sociétaires la composent, dont neuf du Petit-Châble ; président : François Cusin.

Nous constatons que 21 cultivateurs ont quitté la société ; en conséquence, il faut régler les comptes, ce qui sera fait. La répartition du fonds social est évalué à 4 814 F 54 cts, répartis ainsi : 2 781 F aux sociétaires et F 2 033,54 aux sociétaires de la société dissoute n'entrant pas dans la nouvelle société. Ces derniers pourront toucher par eux-mêmes, ou par mandataire, la somme revenant à chacun d'eux. La durée de la société n'est pas limitée. Nous relevons quelques articles du règlement :

Art. 14 – Chaque sociétaire ne pourra conserver plus d'une chèvre pour servir à l'utilité de son ménage, sous peine d'une indemnité fixée par la commission.

14. Fromage extrait du petit-lait (sérum).

15. On ne gaspille pas !

Art. 17 – Nul ne pourra en aucun cas refuser l'entrée de sa maison aux membres de la commission sous peine de cinq francs d'indemnité.

Art. 20 – Le sociétaire qui aura apporté du lait que la commission aura reconnu fraudé sera passible d'une amende de dix francs par vache ; s'il est surpris une seconde fois à falsifier son lait, une indemnité de vingt francs par vache ; à la troisième fois, quarante francs par vache, de plus la commission aura le droit de l'expulser ou de le conserver à la société.

On pense, sans doute, à rentabiliser le petit lait en élevant des porcs. En conséquence, le 8 août de la même année, la société acquiert une pièce de terre jouxtant la fruitière lieu-dit "Pré de l'Avocat", appartenant à M. Olivier, boucher au Châble. On construira une porcherie sur cette parcelle. Par deux fois, en 1909 et 1928, la porcherie sera agrandie.

Vers 1900, la fabrication du fromage "au tour" est abandonnée. Le lait est vendu au fruitier qui, par contrat annuel, achète toute la production de lait. Jusqu'en 1909, le lait sera acheté par Arsène Grandjean qui fabriquera un fromage à pâte molle, connu sous le nom de "Tomme du Châble-Beaumont" ¹⁶.

Bâtiments et matériel sont mis à la disposition du fruitier par la société qui en reste propriétaire et en assure l'entretien.

La vente du lait a lieu chaque année pour le 1^{er} janvier. On établit un contrat en bonne et due forme. Nous notons sur l'un de ces contrats : « Le purin s'écoulant de la porcherie appartiendra à la société, le fruitier pourra en faire usage pour son jardin. »

Le 28 février 1909, on crée une nouvelle société de 33 sociétaires, dont 4 du Châble-Présilly ; durée de la société : 20 ans. Le nom de "Fruitière du Châble" est conservée.

Quelques modifications sont apportées aux statuts le 21 février 1911 :

Art. 6 – L'accès de la société est ouvert aux femmes non mariées majeures et aux veuves majeures. Toutefois, elles ne pourront faire partie du bureau, ni de la commission de contrôle.

Art. 15 – Le conseil d'administration a tous pouvoirs nécessaires pour conduire l'exploitation de la fruitière, faire de l'établissement premier tous achats de matériel et tous aménagements et réparations tant au matériel qu'à l'immeuble, traiter avec tous fromagers de l'exploitation de la fruitière et la fabrication en commun du beurre et du fromage, passer à cet effet tous marchés et conventions (...).

De 1910 au début de 1935, la fruitière est exploitée par François Corajoud ¹⁷ qui continue la fabrication des tommes "du Châble-Beaumont" ¹⁸. A partir de 1935, les fruitiers successifs fabriquent du gruyère.

16. Imitation de la tomme produite par la Maison Girod sous le nom de « Beaumont ».

17. Puis Joseph Corajoud frères.

18. Voir page 304.

En 1928, la société entreprend de grands travaux : transformation et agrandissement de la fruitière ; installation de deux cuves dont le chauffage sera assuré par la vapeur produite par une chaudière. Cette dernière assurera également le chauffage des cuves pour la cuisson des aliments pour les porcs, ainsi que le chauffage des caves. La société renouvelle également son matériel : presses à fromage, écrémeuse, etc.

Dans sa réunion du 23 décembre 1940, le conseil d'administration de la société décide :

En présence des difficultés de vendre le lait pour l'année 1941 à des fabricants, il a été décidé à l'unanimité qu'à partir du 1^{er} janvier 1941, la société fonctionnera en coopérative à gestion directe sous le nom de Coopérative fromagère du Châble et Petit-Châble¹⁹. La société s'assurera le concours d'un employé fromager appointé. Le petit lait sera vendu par voie de soumission.

En 1941, en raison des difficultés d'approvisionnement en charbon pour la chaudière, les sociétaires devront fournir du bois pour constituer un stock de combustible. Ce bois sera payé à raison de 140 F le stère et 100 F le cent de fascines.

Au cours de la même année, pour utiliser le petit-lait, on procède à une installation pour la fabrication du sérac. Fabrication également de tommes de Savoie maigres à disposition des sociétaires sur présentation de leur carte d'alimentation les 15 et 30 de chaque mois.

En 1944, nous relevons le chiffre de 36 sociétaires dont 15 du Petit-Châble, avec 141 vaches.

La société ne compte que 16 producteurs en 1960, puis leur nombre s'amenuise d'année en année jusqu'à devenir squelettique. En effet, actuellement on ne compte que quatre producteurs, deux du Petit-Châble-Présilly et deux de Jussy-Beaumont avec un cheptel total de 140 vaches. Le lait est vendu aux Fromageries Girod.

Mentionnons que, depuis 1972, par suite de la vente du lait de la société de Beaumont aux Laiteries Réunies de Genève en raison de la zone franche, deux producteurs de Jussy-Beaumont (ce hameau se trouve en territoire douanier) ont dû quitter la société de Beaumont et se joindre à celle du Châble.

Nous ajouterons que, dès 1888, Jean Brand, propriétaire du domaine de La Tuile, fabriquait avec le lait de sa ferme une tomme, genre tomme de Savoie, ainsi que du beurre. Cette production individuelle était écoulée dans son restaurant ainsi que dans quelques villages.

19. Ce mode de gestion sera abandonné en 1956. On retournera à la vente du lait à un industriel fromager.

La fruitière de Beaumont

A l'instar des cultivateurs du Châble, ceux de Beaumont fondèrent une société vers 1844, sous le nom de Fromagerie de Beaumont. Hélas, les archives ont disparu. Grâce à des recoupements de documents (minutes de notaires, matrice des propriétés bâties, recensements de la population, etc.), il nous a été toutefois possible de reconstituer en grande partie la vie de cette société.

Le premier fruitier (fromager) était sans doute Michel Magnin, venant du canton de Fribourg (Suisse). Les fruitiers qui se succéderont (on changeait souvent !) venaient tous de ce même canton.

Contrat d'embauche d'un fruitier

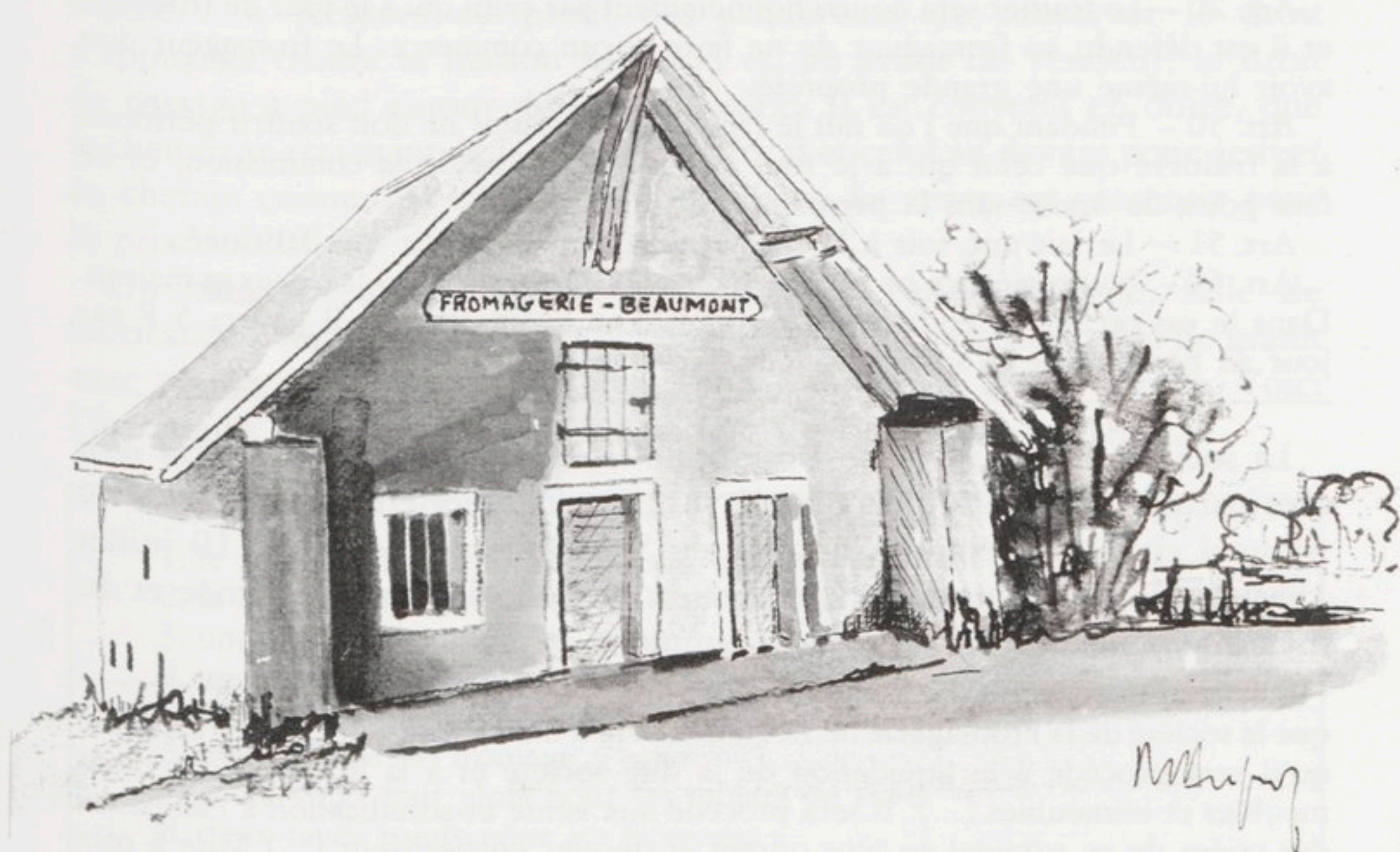
L'an mil huit cent soixante deux, le douze février, dans le café de Ms Perret aux Eaux-Vives. Ms Blanc Jean-Marie président de la fromagerie de Beaumont d'une part et Bossont Nicolas feu Joseph de Riaz près Bulle canton de Fribour on faites les conventions suivantes savoir :

Le sieur Bossont s'engage avec la société de la fromagerie de Beaumont en qualité de bon fromageur pour une année à commencer le vingt deux février de la courante année et finir au vingt deux février dix huit cent soixante trois pour le prix de trois cent quinze franc sur lequel le dit Bossont fait la responsabilité et garantie de tout sont travail qu'il fera en sa qualité de fromageur et de laisser à la ditte commission sont salaire de l'année en garantie et le dit fromageur promet et s'engage à suivre et faire suivre en ce qui lui concerne le règlement de la ditte fromagerie qu'il déclare connaître. Le dit Bossont Nicolas s'engage que toutes les fois qu'il manquera à la coulée du soir et matin qu'il payera dix franc d'amende à la société lorsque se sera sa faute ou sans permission du président. La commission de la ditte fromagerie s'engage à lui payer sont salaire au bout de l'année échue. Une inventaire cera fait à l'entrée du dit Bossont de toutes les ustenciles de la fruitière dont il s'engage à sa sortie de livrer tout ce qu'il trouvera.

Fait et convenu entre les parties aux Eaux-Vives
le 12 février 1862

Nicolas Bosson J. Blanc, président

Un bâtiment sera construit sur la parcelle A 210. Il abritait, au rez-de-chaussée, salle de fabrication, laitier, cuisine, une petite chambre à l'étage, une cave en sous-sol. Quoique désaffecté, ce bâtiment est utilisé de nos jours pour le stockage journalier du lait. Un bâtiment à usage de porcherie sera construit par la suite.



Une nouvelle société "La Fromagerie de Beaumont" est créée pour 10 ans, échéant le 1^{er} mai 1869, par acte du 4 février 1862 enregistré par M^e Philippe, notaire. Elle comptait alors environ 40 sociétaires ²⁰.

Le 1^{er} janvier 1869, les mêmes parties furent d'accord de proroger ladite société pour dix ans, échéant le 1^{er} mai 1879.

En 1879, l'entente au sein de la société a "éclaté" (le feu devait couvrir sous la cendre!), provoquant de sérieux remous. Le chef-lieu et ses hameaux devaient être en effervescence! Les causes exactes nous sont inconnues. Toutefois, une certitude : la plus grande partie des sociétaires n'a pas suivi MM. Jérémie Girod et Joseph Blanc. En effet, la nouvelle société, suivant acte notarié du 17 novembre 1878 passé devant M^e Barbier notaire à Saint-Julien, est formée par trente-trois cultivateurs sous le nom de "Fruitière de Beaumont". Elle fut appelée également "Fruitière des Dissidents". Nous donnons quelques-uns des soixante et un articles du règlement. Sa durée sera de dix ans à partir du 1^{er} janvier 1879.

Art. 13 – Celui qui a le plus de lait fait le fromage ; tout passe-droit est interdit.

Art. 19 – La commission aura le droit d'amodier la cuite, dans le cas nécessaire, ainsi que les cendres. Le fruitier n'aura pas le droit d'en livrer à personne dans la fruitière sous peine de 5 F d'indemnité.

20. La fabrication du fromage se faisait, comme au Châble, au tour.

Art. 20 – Le fruitier sera nourri honnêtement par celui qui a le tour de fromage, et il est défendu au fromageur de ne faire aucun commerce. Le fromageur doit avoir lui-même une grande propreté.

Art. 50 – Pendant que l'on fait le fromage, le fruitier ne doit souffrir personne à la fruitière que celui qui a le tour ou des membres de la commission, et ne fera point de braise sans la permission du président.

Art. 51 – Le lait une fois à la fruitière ne peut en sortir que fabriqué.

Art. 59 – Nul sociétaire ne pourra avoir plus d'une chèvre à lait dans sa maison. Dans le cas où il surviendrait à quelqu'un d'en avoir de plus, il payera 5 F par jour au bénéfice de la société le temps qu'il la gardera.

La société "Fromagerie de Beaumont" ayant cessé d'exister, l'actif doit être partagé. Des difficultés ont dû surgir, car intervient un jugement du tribunal civil de première instance de Saint-Julien en date du 10 juillet 1880, suivi d'un deuxième jugement du 24 août de la même année et du même tribunal. Ce dernier dit notamment

que la société de la Fromagerie de Beaumont a pris fin le 1^{er} mai 1879 (...). ordonne qu'il sera procédé à la liquidation de la dite société et à la licitation des biens meubles et immeubles (...). Il sera procédé aux vente et adjudication à l'audience des criées de ce tribunal au plus offrant et dernier enchérisseur (...) Mise à prix 1 000 F.

La vente a eu lieu le 15 février 1881. Les biens ont été adjugés par command (les acheteurs mandatent une personne afin de faire l'acquisition en leur nom) à neuf cultivateurs de Beaumont (ceux qui n'ont pas fait partie de la société de 1878) pour le prix de 2 200 F.

A partir de cette date – février 1881 – Jérémie Girod, avec le lait des bovins des neuf propriétaires y compris celui de sa ferme, fabriquera, avec l'aide d'un fruitier fribourgeois (suisse), Jacques Janz, un fromage à pâte molle, le célèbre "Beaumont"²¹. Puis, sans doute pour régulariser, les neuf cultivateurs constituent la "Société de Laiterie de Beaumont" par acte sous seing privé du 20 janvier 1882. Le président est Jérémie Girod.

Le 19 juin 1881, intervient la liquidation de la société "Fromagerie de Beaumont" effectuée par M^e Boimond, notaire à Saint-Julien. Quarante-sept sociétaires ou ayants-droit se répartissent, au prorata des livraisons de lait, le "gâteau", soit 2 363,60 F (2 200 F, produit de la vente des biens, plus 163,60 F, en caisse).

Entre-temps, la "Société Fruitière de Beaumont", n'ayant pas de locaux de fabrication, fait l'acquisition d'une parcelle de terre de 2 a 96 ca appartenant à M. Mauriod, jouxtant son bâtiment d'habitation, côté nord, (acte de M^e Barbier, notaire à Saint-Julien du 20 février 1881). Cet acte

21. Voir page 303.

stipule : « Réserve au profit des acquéreurs de conserver le droit d'appuyage contre la maison Mauriod et, au profit du vendeur, le droit de passage à pied autour de la fromagerie. Il est convenu en outre, que le chemin au couchant de la maison Mauriod et celui au-devant pour arriver au chemin communal n° 1 restera indivis ». La vente est consentie pour le prix de 200 F.

Un bâtiment a été aussitôt construit ; au rez-de-chaussée, salle de fabrication avec chaudron de cuivre suspendu à une potence, table de granit avec presse, laitier, cave ; à l'étage, appartement de quatre pièces. Voici l'inventaire des ustensiles de la fruitière de Beaumont en 1888.

1. le poid à lait avec son accessoir en bon état
2. la chaudière en cuivres avec son tour en bon état
3. une poche à écrémer le serrac
4. une beurrière en bonne état
5. une poche fendue pour la crème
6. trois cercles de fromage
7. cents vingt huit plots pour les tablars de cave
8. deux tavés ronds pour les fromages
10. (sic !) trois baignolets à lait
11. trente pots à éprouver le lait
12. quarante deux tablars large et sept étroits
13. les apartements en bon état, il manque aux fenêtres du laitier un grand vitre et deux petit ainsi reconnu par les parties soussignés

A Beaumont le 12 janvier 1888

Taponnier Mabut Pralet Perréard Girod Lachenal

Dès lors, deux fromagers sont employés au chef-lieu de la commune, probablement Mme Antoinette Duchâble et le fruitier, Arsène Granjean (un Fribourgeois) pour la « Société Fruitière de Beaumont ».

Entre 1886 et 1896, n'apparaît qu'un seul fruitier à Beaumont, Emile Madoux, employé par Jérémie Girod qui a construit sa propre fromagerie²². En conséquence, nous pouvons supposer que, vers 1888, la totalité du lait des deux sociétés est travaillée par M. Girod.

Notons que la société dite "des Dissidents" portera le nom, moins "barbare", de Société de la Fromagerie Nouvelle de Beaumont et, par opposition, la deuxième celui de Société de la Fromagerie Ancienne. Puis, par deux fois, nous a-t-on dit, avec des fortunes diverses, les sociétaires de la Fromagerie Nouvelle se désolidariseront de M. Girod, vendant leur lait à un fruitier ou sous forme de coopérative.

22. Voir page 302.

1912 est sans doute l'année de la réunification des deux sociétés. Ce qui est certain, c'est la vente des biens de la société ancienne au profit de la société nouvelle. En effet, par acte dressé par M^e Gojon, notaire à Saint-Julien, les 12 et 20 février 1912, « les représentants de l'ancienne Société de Laiterie constituée suivant acte fait en la forme de sous-seing privé en date du 20 janvier 1882 (...) », suivent les noms des représentants parmi lesquels nous remarquons qu'un seul, Jean Blandin, était un des membres fondateurs de la Société, les autres, au nombre de six, sont les héritiers des premiers fondateurs. Poursuivant, nous citons :

ont déclaré vendre (...) à la société coopérative dite "Fruitière de Beaumont" (...) constituée suivant acte reçu par Me Barbier, notaire, le 17 novembre 1878 (...) dont les représentants ici présents et acceptant, MM. Alexis Mabut, président, François Bocquet et Jean Blandin, membres du conseil d'administration de la dite Société (...) la généralité des immeubles que la dite Société de Laiterie (...) notamment maison, sol de maison et dépendances, le tout se formant en un seul mas connu sous le nom de Fruitière de Beaumont inscrit au cadastre sous le N^o A 210 pour 2 ares environ (...).

La vente est consentie pour le prix de 2 500 F.

Nous terminons l'histoire de la Société fruitière de Beaumont par une courte statistique du nombre des sociétaires :

<i>Année</i>	1895	1904	1921	1940	1989
<i>Porteurs de lait</i>	35	44	21	17	2

L'exode rural ne date pas d'aujourd'hui. Il avait bien souvent pour origine un nombre très important d'enfants dans les familles. Celles-ci les envoyaient, souvent fort jeunes "en place", soit dans leur famille ou chez des patrons. Adultes, certains allaient travailler dans le canton de Genève, où s'installa une proportion notable de Savoyards.

Le dénombrement de 1858 nous donne les professions de ces "frontaliers" :

- huit jeunes filles employées à Genève comme ménagères, cuisinières, repasseuses ;
- dix-neuf jeunes gens travaillent à Genève, Carouge, Bardonnex, Veyrier comme jardiniers, laboureurs, domestiques, cochers, horlogers, cultivateurs ;
- trois jeunes gens sont allés à Paris comme laboureurs ;
- plus tard, jeunes filles et jeunes gens allèrent à la ville (Paris, Lyon) ;
- quelques garçons partirent "aux Amériques".

Nous ajouterons un commentaire d'actualité sur le devenir du secteur primaire dans la commune de Beaumont. L'activité agricole moderne et

le problème frontalier avec ... son mal nécessaire – paraît-il – de l'immobilier, va sans doute, dans un avenir proche, sinon dans l'immédiat, poser des problèmes à nos élus locaux.

Notre agriculture, déjà bien diminuée, va-t-elle disparaître face à la spéculation foncière qui absorbe les parcelles de terrain de façon quelque peu désordonnée ? Peut-être un plan d'occupation des sols bien étudié permettrait-il de maîtriser l'occupation du sol sans être un carcan ?

Les syndicats

Nous terminerons ce chapitre par des extraits de règlements de syndicats pour protéger le cultivateur des aléas attachés à son exploitation.

Le 1^{er} janvier 1904, est fondé le Syndicat d'Assurance Mutuelle contre la Mortalité du bétail. Président : Joseph Bayard. 67 cultivateurs y adhèrent, dont un de la commune d'Archamps ²³.

Ci-après, quelques extraits du règlement :

Art. 3 – La société n'assure contre la mort causée par maladie ou accident que les animaux ayant au moins une année et réunissant les conditions de santé et de sécurité exigées d'autre part.

Art. 4 – La viande des animaux morts sera partagée entre tous les sociétaires lorsqu'elle aura été déclarée utilisable par un vétérinaire ou par une commission spéciale.

Art. 9 – Les membres du comité sont obligés de visiter les étables au moins deux fois par an, de surveiller l'exécution du règlement, de marquer tous les animaux susceptibles d'être assurés (...).

Art. 14 – Les sociétaires du village où aura lieu l'accident seront obligés de prendre ou de faire prendre livraison du lot de viande qui leur revient au jour et heure fixés par le secrétaire-trésorier. Le surplus sera conduit au domicile des autres sociétaires à la charge de la société. Le paiement de la viande aura lieu dans la huitaine au plus tard.

Art. 17 – La société ne garantit pas non plus les risques d'incendie, d'inondation, les maladies épidémiques ou contagieuses ²⁴ prenant un grand développement (...) Elle garantit les animaux refusés dans un abattoir du département, ainsi que les accidents survenus dans les pâturages en montagne, mais sur le territoire de la commune seulement.

Art. 18 – (...) Trois membres du conseil d'administration désignés par le président se rendront dans les étables à visiter, s'assureront de l'âge et de l'état de santé de chaque animal proposé à l'assurance et marqueront au fer rouge, à la corne droite (S.B.) ceux remplissant les conditions exigées.

Art. 21 – (...) Tout propriétaire qui aura un animal malade devra lui donner les premiers soins et aviser le président (...) qui désignera trois membres du Comité

23. Voir la liste des adhérents, ainsi que le nombre de vaches, page 300.

24. Ce fut le cas lors de l'épidémie de fièvre aphteuse en 1925.

pour l'expertise. Cette commission examinera s'il faut faire venir le vétérinaire ou abattre l'animal ; elle fera l'estimation sur pied et fixera le prix de la viande qui ne devra, en aucun cas, dépasser un franc cinquante centimes le kilo (...) La société paiera quatre-vingts pour cent du montant de l'estimation (...).

Art. 23 – La viande des animaux propre à l'alimentation humaine sera débitée par une personne apte à ce travail, en présence de deux sociétaires, en autant de lots qu'il y a de membres de la société, y compris le sinistré ; les lots seront proportionnels au nombre de bêtes inscrites (...).

Art. 29. – L'assurance ne devant pas être une source de bénéfices, les ressources ou dommages-intérêts que pourrait recevoir le propriétaire sinistré de la part de l'Etat, du département et autres, viendront en déduction de l'indemnité à payer par la société. L'assuré est obligé de faire valoir ses droits à ces secours ou dommages-intérêts.

Notons également la constitution de la "Caisse d'Assurances Mutuelles Agricoles contre l'Incendie", et celle de la "Caisse d'Assurances Mutuelles Agricoles contre les Accidents", toutes deux présidées par Henri Girod.

En 1906, est fondé le "Syndicat Agricole de Beaumont" présidé par Louis Blanc.





Etables du Chalet de la Thuile.

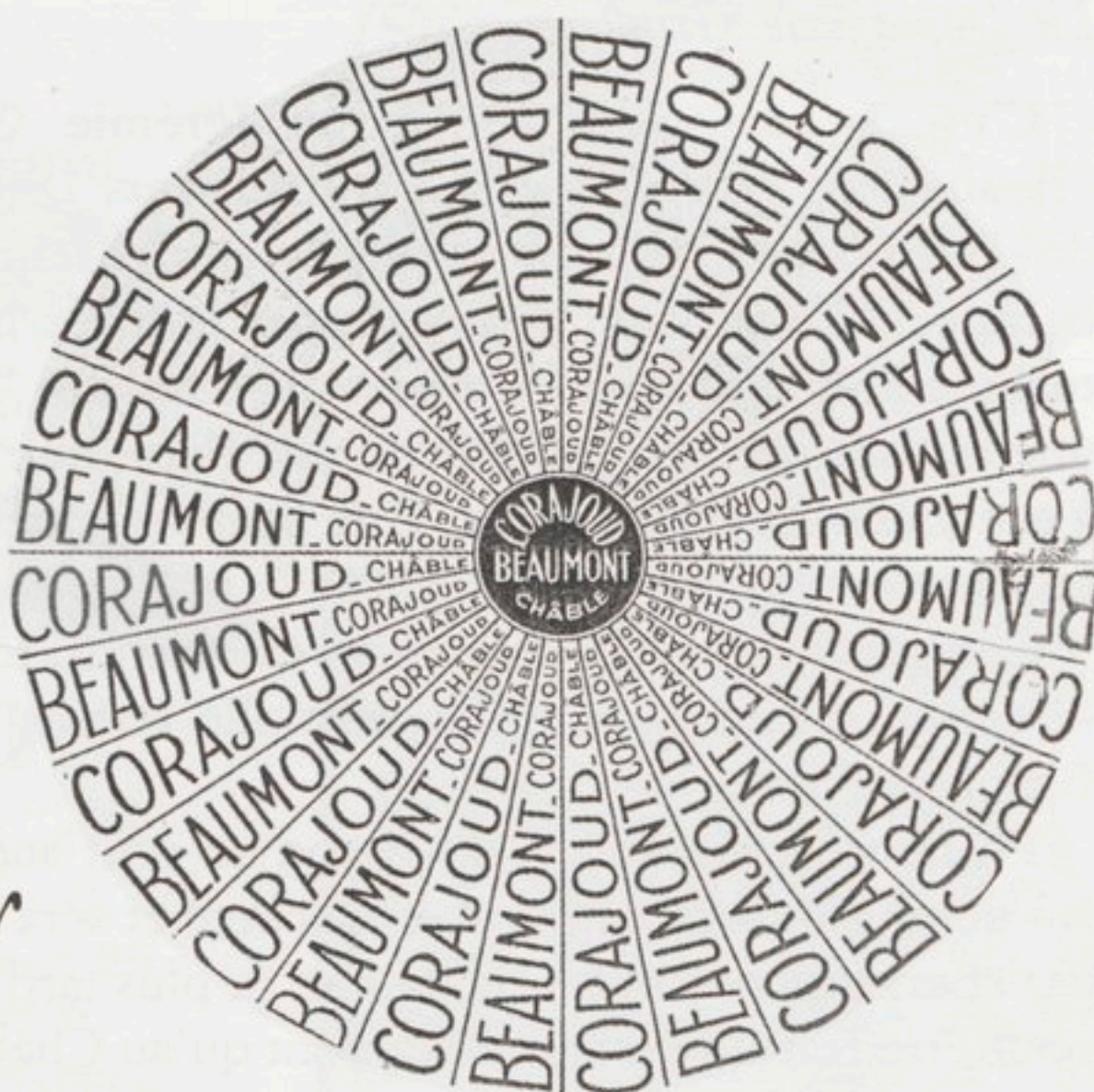
Parmi ses buts :

- achat en commun de toutes matières et instruments utiles à l'agriculture, comme engrais, semences et toutes marchandises destinées à l'alimentation du bétail, au seul profit des syndiqués ;
- étude des procédés et de toutes marchandises permettant d'obtenir des produits abondants et de bonne qualité ; il en résulte de grands bénéfices pour les syndiqués ;
- étude de création de sociétés agricoles (...).

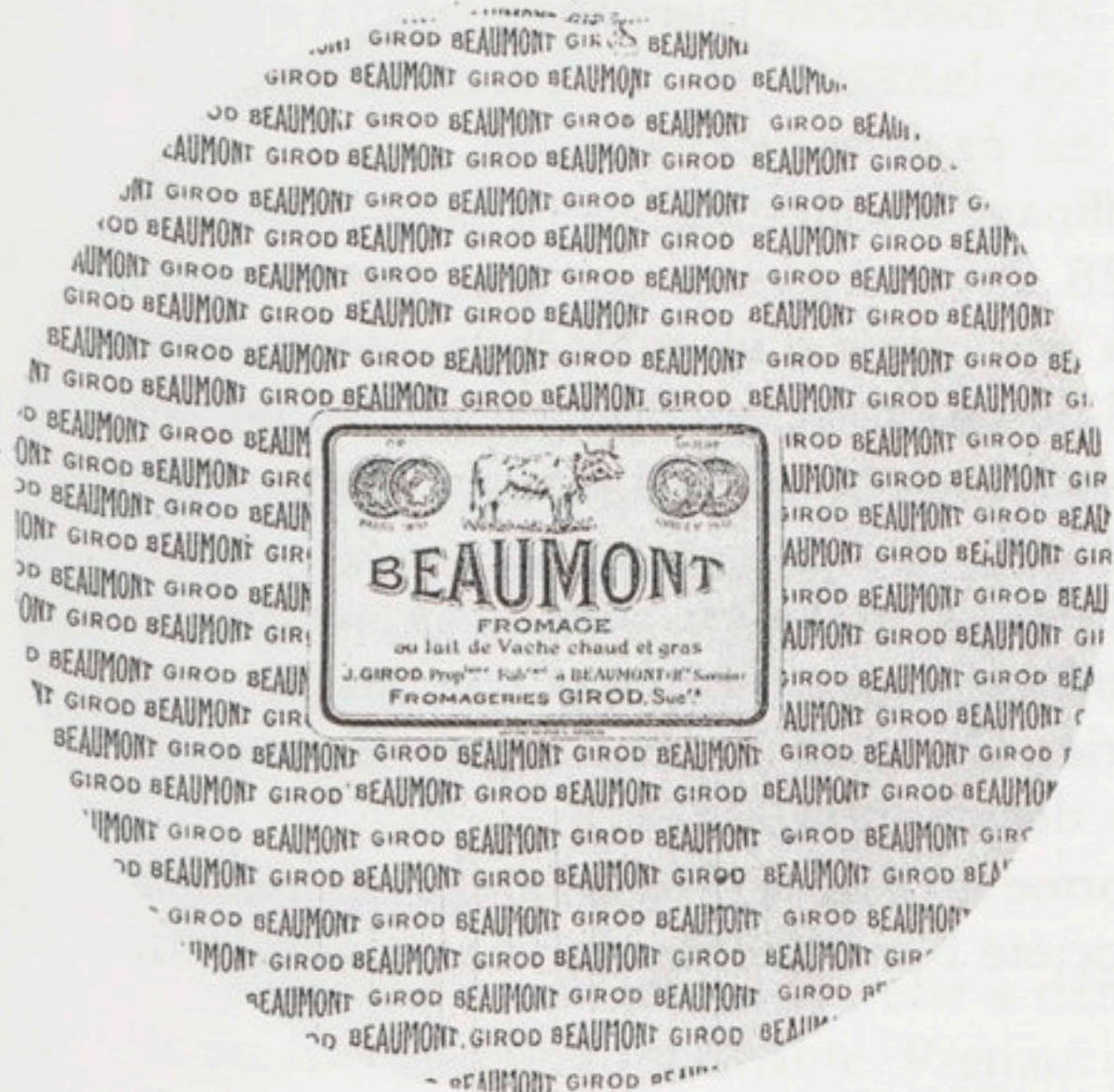
LES ADHÉRENTS AU SYNDICAT D'ASSURANCE MUTUELLE
CONTRE LA MORTALITÉ DU BÉTAIL ET LEUR CHEPTEL EN 1904

<i>Demeure</i>	<i>Nom et nombre de vaches</i>	
CHEF-LIEU	Blanc Joseph, 7 Blanc Louis, 6 Dubosson J-M, 3 Mabut Joseph, 2	Mabut Jean, 3 Mabut Laurent, 1 Maurioz Joseph, 2
FOND DE BEAUMONT	Bertherat Isidore, 2 Girod Jérémie, 20 Pellarin Cécile, 1	Pellarin Lucie veuve, 2 Pralet veuve, 2 Roch Pierre, 1
CHATILLON	Gindre Louis, 3 Reignier Jean-Claude, 3	Sottaz Félix, 3
LES TRAVERS	Berthelet Georges, 1 Greffier Auguste, 2 Mabut Louis, 3	Mabut Alexis, 4 Mégevand Laurent, 1
CHEZ MARMOUX	Carrier J.M., 6	Mégevand François, 3
LES MOLLIETS	Ducruet Frères, 2	
MARLIATY	Mégevand François, 2	
FREMILLON	Mégevand Louis, 1	Perréard Joseph, 2
LE CHÂTEAU	Tapponnier Pierre, 4	Tapponnier J.P., 3
PRÉMAQUEU	Brand J.M., 4 Blandin Jean, 5	Rigaud Eugène, 3
LES PRALETS	Bayard Joseph, 1 Richard Claude, 2	Mabut François, 2
JUSSY	Bayard François, 2 Bocquet Auguste, 1 Bocquet Frères, 7 Cusin Pierre, 1 Lachenal Eloi, 6	Neveux Antoine, 2 Philippe Louis, 3 Vuagnat François, 1 Bornand Jean, 3
LES CRÊTS	Ducruet François, 3	
LA THUILE	Brand Jean, 12	
LE CHÂBLE	Bourgeois Etienne, 2 Bussat Claudius, 1 Conversy Adèle, 1 Conversy Paul, 2 Corajod Alexandre, 3 Corajod Ernest, 3 Coquet Jacques, 1 Dubouchet Casimir, 4 Héritier Joseph, 4 Lyard Joseph, 1	Mabut Germain, 1 Mégevand André, 9 Mégevand Antoine, 3 Pillet Alexis, 2 Pillet François, 1 Pillet Joseph, 3 Pachoud J-M, 2 Taponier Louis, 5 Tapponnier Félix, 1 Tapponnier Eugène, 4
LE BEULET (commune d'Archamps)	Cusin Honoré, 8	

Le secteur



secondaire



Les fromageries

Nous avons classé les fromageries dans le "secteur primaire" ; par contre, nous classons dans le "secteur secondaire" la Fromagerie Girod et les Etablissements Corajoud Frères.

La fromagerie Girod

C'est à partir de 1881 que Jérémie Girod fabriquera la tomme "Beaumont". Un bâtiment, construit vers 1887, agrandi en 1890, au Fond de Beaumont, abritera le matériel de fabrication, chaudière, brasseur, baratte, etc., qui sont actionnés par la force hydraulique produite par une turbine alimentée par un réservoir construit "Sous les Travers". Plus tard, une dynamo produisant du courant électrique pour l'éclairage – auparavant à acétylène – sera installée. Une porcherie sera construite à proximité vers 1896.

Cette fromagerie connaîtra un essor considérable avec la production, dès le début, d'un fromage à pâte molle connu sous le nom de "Tomme de Beaumont".

Plusieurs générations de Girod se sont succédé pour l'exploitation. Le lait de plusieurs communes sera acheté et sera acheminé, dans des "boïlles", par chars hippomobiles (la "mène"), plus tard par camionnette automobile, pour être travaillé tant à Beaumont qu'au Châble où, en 1912, une fruitière sera construite en bordure du chemin du Châble à Archamps par le Fond de Beaumont ; ce bâtiment, outre les locaux de fabrication, abrite encore deux appartements de fonction, les bureaux et les caves. Comme à Beaumont, une grande porcherie est également construite.

Notons que bureaux et caves d'affinage seront transférés à Saint-Julien-en-Genevois au cours de l'année 1928. Notons également que, par la suite, la production s'est diversifiée par la fabrication d'un reblochon, commercialisé sous le nom de "Beulet", et d'une tomme, le "Pomier", ainsi que du gruyère et le carré Girod. Ces produits sont vendus tant en France que hors de nos frontières.

Par ailleurs, à partir de 1912, Henri Girod s'est adjoint un associé en la personne de Louis Taponier, négociant au Châble. Cette association, connue sous le nom de Fromageries Girod et Taponier, prit fin avec le décès accidentel de ce dernier en décembre 1923 ¹.

En 1927, cette société se transforme en SARL, Société des Fromageries Girod, qui deviendra plus tard "Société Nouvelle des Fromageries Girod, S.A." ².

1. Cet accident, qui avait jeté la consternation dans le canton, fut un des premiers occasionné par le train. Il s'est produit à un passage à niveau de Saint-Julien-en-Genevois ; celui-ci n'était pas fermé ; la locomotive a broyé l'automobile, tuant M. Taponier et son chauffeur.

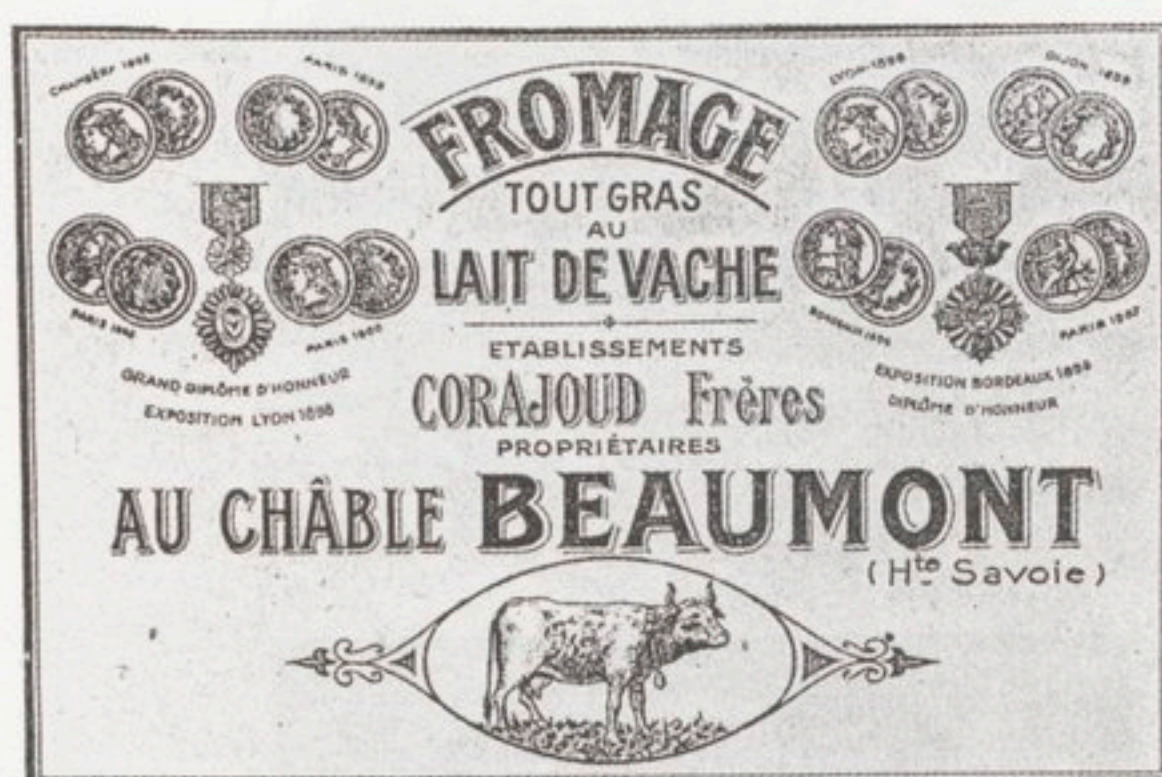
2. Une restructuration de l'entreprise s'effectue dès 1974 avec la construction d'une importante unité de production, non plus dans la plaine du Genevois, mais en Faucigny, plus exactement sur le territoire de la commune d'Eteaux. La gamme de produits fabriqués se diversifie encore.



Nous n'achèverons pas cet historique sans parler d'une fidèle employée de la maison, la populaire "Mayon", s'en allant à Genève vendre tommes et beurre avec la "Bichette", une jument attelée à un char à bancs, dételant à la Corraterie et prenant son repas de midi au café Munier (originaire de Beaumont); ajoutons également l'Auguste, coiffé de son légendaire béret de chasseur.

La Fromagerie Corajoud

Ainsi que nous l'avons vu, elle a débuté en 1910 par l'achat du lait de la Société Fruitière du Châble. Prenant de l'extension, notamment pendant la guerre de 1914-1918 avec l'achat du lait de communes voisines, la Société Corajoud Frères installera dans une partie de la maison d'habitation d'un des frères (actuellement propriété Métral), les bureaux, l'emballage et le garage des véhicules. Avec le développement de l'entreprise intervient la transformation du bâtiment dit de "la Vieille Poste" avec une cave située au sous-sol, et le local d'emballage au rez-de-chaussée. A la production de la tomme du Châble-Beaumont s'ajouteront le reblochon "Saint-Bernard" et l'emmenthal.



La concurrence se fait plus vive.

En raison de la similitude des tommes fabriquées, les deux établissements (tomme de Beaumont et tomme du Châble-Beaumont) se livrent une concurrence acharnée comme en témoignent les gravures figurant sur le papier d'emballage de ces produits. Cette bataille prendra fin avec la faillite des Ets Corajoux Frères et l'acquisition d'une partie de ses biens par la Société des Fromageries Girod SARL, en 1935.

Une fabrique de bonneterie au Châble

La création en 1880, par Léon Tapponnier, d'une fabrique de bonneterie au Châble contribua à l'amélioration du niveau de vie des habitants. Un contremaître compétent, Paul Rau, de nationalité allemande³, dirigeait le personnel en majorité féminin recruté tant dans la commune que dans les communes voisines. La main-d'œuvre masculine – hormis quelques employés de bureau et des ouvriers "tricoteurs" – se composait de plusieurs ouvriers originaires de Suisse, et assurait la marche et l'entretien des diverses machines. Le personnel atteindra rapidement 70 à 80 ouvrières et ouvriers.

Le bâtiment de cette fabrique était construit à la suite (côté sud) de la maison d'habitation de la famille Tapponnier. La force motrice était produite par un moteur à explosion à pétrole.

Après le décès de M. Tapponnier en 1886, Paul Rau prendra la direction de la fabrique ; puis, après son mariage (1899) avec la veuve du créateur, il s'installera dans la maison Tapponnier (maison bourgeoise avec parc).

3. Par la suite, il obtiendra sa naturalisation française.

Notons que son frère, Otto Rau, vint travailler à la fabrique comme menuisier et habitera avec sa femme Alma un appartement de notre maison. A la déclaration de guerre, en août 1914, ils furent priés, en tant que citoyens allemands, de quitter le territoire français et ils s'installèrent à Drize, dans le canton de Genève.

Le personnel est attaché et reconnaissant envers le "patron" qui lui procure du travail comme le montre l'article ci-dessous.

Le Châble. Un banquet fraternel

Dimanche 22 courant, M. Rau, le sympathique directeur de la Manufacture du Châble, réunissait ses employés, à l'hôtel de l'Abbaye de Pomier, dans un grand banquet dont le menu succulent avait été très bien préparé par les soins de M. Durand.

Au dessert, des chants joyeux se sont succédé, fort bien interprétés par les convives. Mais la jeunesse, qui avait hâte de danser, a ouvert un bal qui fut aussitôt des plus animés.

A cinq heures, les danses ont cessé un instant, pendant le goûter, pour reprendre avec plus d'entrain encore, jusqu'à une heure avancée de la nuit, aux sons harmonieux du piano, tenu par M. Démolis, tenancier du Café de la Marguerite.

Vers dix heures, chacun a repris le chemin de son logis, enchanté de la belle journée qu'il venait de passer, sans qu'aucune note discordante ne soit venue troubler cette petite fête.

C'était un spectacle admirable et réconfortant de voir patron et ouvriers fraterniser à la table comme à l'atelier.

Les sentiments qui animent cette petite ruche de travailleurs ne peuvent mieux s'exprimer et se comprendre qu'en lisant ci-après le discours prononcé à cette occasion par une ouvrière :

Mesdames et Messieurs,

Permettez à une jeune ouvrière de la Manufacture de remercier notre dévoué patron pour la bienveillance qu'il nous a témoignée en nous invitant à cette agape familiale.

Nous ne pouvons mieux lui prouver notre gratitude qu'en lui promettant de demeurer ses actifs et fidèles collaborateurs.

La chose nous en sera d'ailleurs facile et agréable, si nous tenons compte des sentiments de sympathie et d'humanité dont il ne cesse de nous entourer journellement dans notre labeur quotidien.

Je propose donc à tous de lever notre verre à la santé de M. Rau et de son aimable famille, ainsi qu'à la prospérité de l'autre chez nous, qui est la Fabrique de Bonneterie du Châble.

A. T.

Le Cultivateur Savoyard du 26 décembre 1907



Le Châble - La Rentrée de la fabrique

En 1909-1910, on construit un nouveau bâtiment qui prend le nom de "Manufacture du Châble, plus vaste que l'ancien ; ce dernier sera transformé en pension et dortoirs pour le personnel et connu sous le nom de "La Pension". De nouvelles machines, plus modernes, sont installées. La force motrice est produite par des moteurs Diesel et la production d'électricité se fait en courant continu. Notons que des personnes effectuaient du "raccoutrage" ⁴ à domicile.

Pendant la guerre 1914-1918, une pénurie de main-d'œuvre féminine contraint la direction à faire appel à de jeunes italiennes ⁵. C'est également pendant ce conflit que Charles Chenevard assurera la direction puis prendra possession, avec sa famille, de la propriété Rau. Nous nous souvenons de la "limousine" Rochet-Schneider du patron, conduite par Bovard revêtu de sa livrée !

En mars 1930, la Manufacture est achetée par la S.A. Buhl Bonneterie, 33 rue du Faubourg Poissonnière à Paris, qui la cédera quelques mois plus tard à la Compagnie Française pour la Fabrication de Bas et Sous-Vêtements, société anonyme dont le siège social est à Paris 9^e, 33 rue du Faubourg Poissonnière. Dany Chenevard sera le directeur de l'usine du Châble.

4. Vérification et reprise, si nécessaire, des pièces tricotées.

5. A la grande joie des jeunes gens. Il nous a été rapporté que certain soir, les jeunes sont parvenus à faire irruption dans le dortoir... On peut juger de l'émoi des occupantes !

32. - Manufacture du CHABLE (Sortie des Ouvrières)



C'est la consternation dans la commune et dans les environs à l'annonce de l'éventuelle fermeture de l'usine, qui deviendra effective en 1933-1934, plongeant des foyers dans l'inquiétude des lendemains. Machines et matériels sont transférés à Schirmeck (Bas-Rhin) dans une usine possédée par la Compagnie.

Une lueur d'espoir... M. Gustave Haase, industriel à Annecy achète les bâtiments de la manufacture en 1938.

1939. La guerre est déclarée. En Alsace, dans la zone frontière, des usines sont évacuées. Une usine créée en 1932 à Sélestat (Bas-Rhin) par Frédéric Meyer, la Société Alsacienne d'Aluminium est du nombre. Cette usine fabrique des emballages souples en "complexe" à base d'aluminium.

C'est ainsi qu'à l'automne 1939, Frédéric Meyer décide de replier son usine vers le Sud-Est et jette son dévolu sur les bâtiments inoccupés de l'usine de bonneterie du Châble où il s'installe. Du personnel de l'usine de Sélestat rejoindra Le Châble ; certaines familles s'y fixèrent, d'autres regagneront l'Alsace à la fin des hostilités. Puis la famille Meyer, ayant acquis la propriété Chenevard, résida au Châble. Les bâtiments d'habitation seront agrandis.

Bien évidemment, en raison des événements, l'usine fonctionne au ralenti ; dès la fin des hostilités, l'activité reprend et, par la suite, la Société Alsacienne d'Aluminium connaît un essor considérable. Nous gardons vivace le souvenir du philanthrope qu'était Frédéric Meyer.

Depuis 1976, cette usine appartient au Groupe Vereinigte-Aluminium Werke AG (VAW), société allemande.

En 1922, Alphonse Décart installe, dans une dépendance de sa propriété, une petite usine de bonneterie sous le nom de "Tricotage Mécanique". Ces installations seront transférées en 1926, après transformation, dans le bâtiment de l'ancienne auberge de la Croix Blanche. Une dizaine d'ouvrières et deux mécaniciens y sont employés. Après le décès du propriétaire en 1932, cette usine deviendra la Société Anonyme Corajod-Décart ; elle cessera ses activités en 1966.

1920. Création de l'Atelier de Mécanique et Réparations d'Automobiles par Louis Curval et Louis Séchaud. Deux ans plus tard, départ de Séchaud ; Louis Curval continuera. Trois ou quatre ouvriers ou apprentis sont employés. Plus tard sera jointe une branche de chauffage-sanitaire.

En 1943, je continue l'activité qui sera poursuivie en 1976 par mon fils Jean-Louis, pour la branche chauffage-sanitaire seulement.

1922. Louis Bertherat-Paccard fonde une entreprise de charpente-menuiserie. Sept ou huit ouvriers travaillent à la construction ou à la réparation de toitures ainsi qu'à la menuiserie. A partir de 1962, son fils André continuera de gérer l'entreprise.

1935. Une aubaine ! (N'oublions pas, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que la manufacture du Châble est fermée). Un industriel précédemment établi dans le pays de Gex, s'installe à Beaumont chef-lieu, procurant du travail à quelques personnes. C'est la "S.A. Lainangor", spécialisée dans l'élevage de lapins "angora" pour la production du poil.

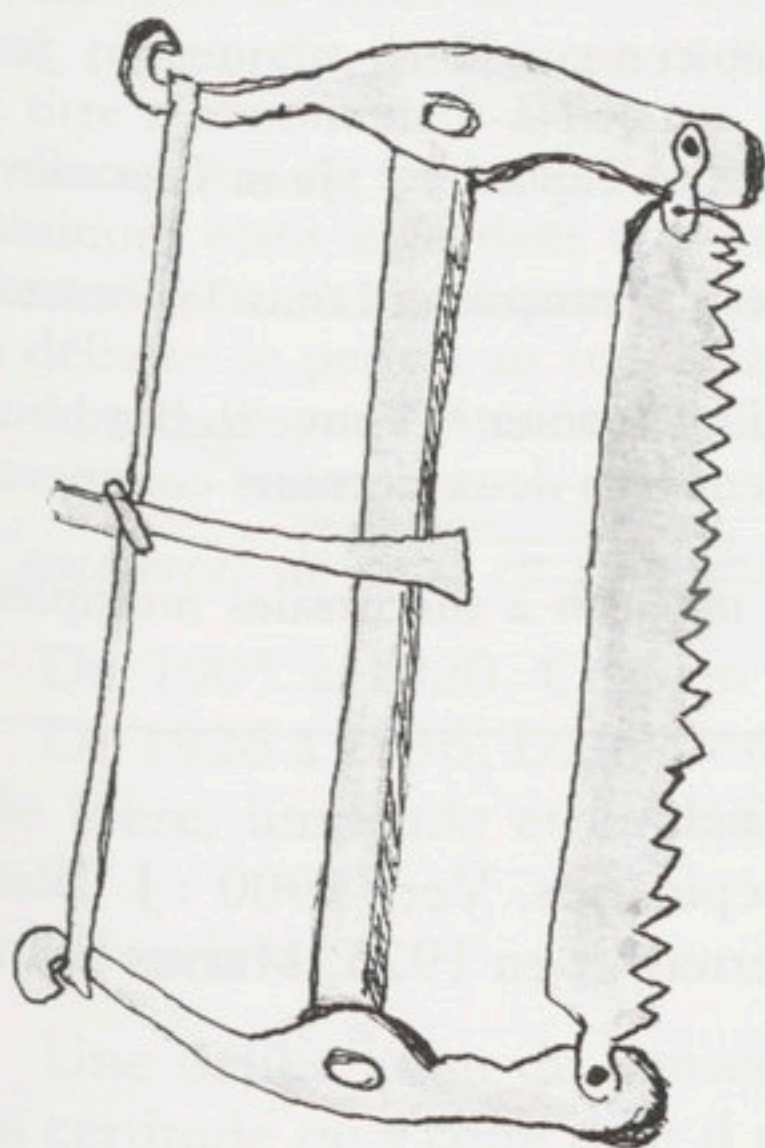
Le PDG est M. Grener, de nationalité allemande, résidant à Genève. M. Bordier est chef d'exploitation. Environ 25 personnes sont employées dont deux à l'entretien.

Les premières installations seront construites dans une maison, propriété du curé Duparc. Puis la société fait l'acquisition de la propriété de M. Marius Blanc, notamment les terrains sis au lieu-dit "Pré de la Ville" ⁶, sur lesquels seront construits les bâtiments d'exploitation. Plus tard sera entreprise l'édification d'une habitation. Cette dernière était inachevée lors de la cessation d'activité. Un important élevage de volailles (poulets) pour la chair ⁷ était joint à celui des lapins.

La déclaration de guerre en 1939 mit fin à cette activité.

6. Actuellement propriété de M. G. Ducruet.

7. Environ 2 000, élevés en batteries.



Les commerçants et artisans

L'état des personnes qui font usage de poids et mesures soumis à la vérification périodique nous permet de connaître les artisans et commerçants qui exerçaient en 1849.

Nous trouvons à Beaumont : La société fromagerie ; Joseph Greffier, cabaretier, revendeur épicerie ; Gaspard Girod, cabaretier ; Jérôme Brand, maître-maçon, de même que Joseph Rivollet et Jean Duboin.

Au Châble : Bureau des douanes royales ; la société fromagerie ; Anselme Marin, revendeur épicerie, toilerie, liqueurs de même que André Taponier ; Jean Conversy, cabaretier, boulanger ; Jean Tapponnier, boulanger ; Alexis Dunand, aubergiste ; Veuve Cl. Miguet également aubergiste ; Albert Albertin, meunier à Cutafort ; François Depraz, meunier au Châble ; Pierre Sandino, martinatier ; Honoré Tapponnier, maréchal ; Georges Charvier, charron ; François Cartier, menuisier ; André Mouthon, charpentier ; Mme François Pillet, tisserande ; Frédéric Jacca, maître maçon.

Les commerçants

Nous ne nous étendrons pas sur tous les changements intervenus chez les commerçants, nous bornant à citer les principaux. Par ailleurs, nous ne pouvons avancer de date quant à l'établissement d'un commerce de "marchand de détail" ; cependant, un rôle d'imposition nous permet de mentionner un "revendeur" en 1817 (il existait sans doute déjà quelques années avant) en la personne de Jean Tapponnier du Châble.

Vers 1840 : Anselme Marin, revendeur épicerie, toilerie, liqueurs ; Jean Taponnier, revendeur épicerie.

Vers 1858 : E. Pillet ¹, marchand en détail ; André Taponier ¹ ; Jean Taponier ¹.

Vers 1866 : Eugène Taponier ² ; E. Pillet ¹.

Vers 1890 : Jean Croset ¹ ; Valentine Humbert ¹ ; François et Louis Taponier ³ ; Veuve Baudet, épicerie, mercerie.

Vers 1920 : Jean Croset, Veuve F. Cusin ¹, Louis Taponier ³, Veuve E. Berthoud, uniquement épicerie, Alphonse Décard également (ces deux derniers commerces n'ont existé que quelques années).

Vers 1932 : Jean Croset, Camille Cusin, un magasin à succursales multiples : l'Etoile des Alpes.

Tous ces commerçants sont établis au Châble.

A Beaumont, nous ne relevons que des épiceries. Vers 1900 : J. Blanc et Laurent Mabut. En 1913, Alphonse Duvernay et en 1925, Marius Blanc.

Ne s'installe pas épicier qui veut !

En novembre 1846, Louis Risse a adressé au seigneur intendant général à Annecy une demande en vue d'être autorisé à avoir un commerce d'épicerie au Châble.

Le conseil communal, à qui a été transmise, pour avis, cette demande, a considéré, au cours de sa séance du 3 décembre 1846, que

Il ignore si le sieur Risse est domicilié dans la commune, sauf pour les plaintes qui lui sont parvenues contre le débit d'épicerie qu'il avait établi au Châble sans autorisation malgré notre demande.

Au Châble, il existe déjà deux débitants d'épicerie autorisés, très bien fournis en marchandises et pouvant surabondamment subvenir aux besoins de l'endroit et même des étrangers.

Pour ces motifs, la requête du sieur Risse doit être rejetée.

Ce qui fut approuvé par l'intendant général par sa note du 9 décembre 1846.

Débit d'eau-de-vie et liqueurs

Délibération du 5 décembre 1850. Le sieur Pierre-Aimé Beaudet, du Châble s'est présenté en personne devant le conseil délégué pour exposer qu'il avait

1. Ces commerces vendaient épicerie, mercerie, chaussures, vêtements, quincaillerie, etc.

2. Ce commerce vendait des produits pour l'agriculture, quincaillerie, épicerie, matériaux divers.

3. Dans ces commerces, on trouvait denrées coloniales, matériaux de construction, produits et machines agricoles, engrais chimiques, tuyaux de fer et de ciment, etc.

l'intention de créer un débit en détail d'eau-de-vie et liqueurs en se soumettant aux règlements en vigueur et à payer annuellement la somme de quatre livres à titre d'abonnement à l'octroi.

Le conseil est favorable, eu égard à la moralité du sieur Beaudet ainsi qu'à sa position, étant logé dans une maison placée sur la route royale et d'une facile surveillance. En conséquence, demande à l'intendant général d'autoriser le syndic à délivrer le permis au requérant.

Approuvé par l'intendant le 12 décembre 1850.

Commerces de vins en gros au Châble

De 1905 à 1920, Célestin Duvernay.

De 1926 à 1936, Louis Conversy qui exploitait également un commerce de bière, limonade et eaux gazeuses.

Les bouchers

Une délibération du conseil communal du 30 mai 1824, nous apporte la certitude qu'à cette date il n'y avait pas de boucherie dans la commune.

Nous extrayons de cette délibération un paragraphe concernant l'éventualité de la venue d'un boucher au Châble :

Considérant que l'octroi pourrait aussi peser sur une boucherie établie au Châble, ce qui, jusqu'à présent, n'a pas été pratiqué attendu que le boucher de Cruseilles et quelques autres des communes voisines, telle que Andilly, étaient en habitude de porter et fournir la viande qu'ils venaient débiter au Châble (...)

Considérant qu'une boucherie au Châble pourrait faire un débit approximatif de douze bœufs, quarante veaux et trente moutons par année, ne paraît pas excessif.

Par ces motifs, le dit conseil arrête qu'il sera établi un octroi sur les cabarets du Châble (...) Enfin que, sur la boucherie, sera établi et porté à la somme de vingt cinq livres neuves par abonnement ou adjudgé à l'enchère au plus offrant et dernier enchérisseur (...).

Voici les bouchers connus : en 1870, Olivier ; en 1908, M. Fontaine et en 1912, Joseph Dégeorges. Son fils André lui a succédé, puis son petit-fils, Jean-Claude.

Fours banals, boulangeries

A-t-il existé un four banal, soit à Beaumont, soit au Châble ? Nos recherches ne permettent ni d'affirmer, ni d'infirmer cela. Toutefois, la mappe de 1730 nous donne un lieu-dit "au Four de Beaumont", situé approximativement à l'extrême ouest de la propriété H. Girod ; cela peut laisser supposer l'existence en cet endroit d'un four banal.

Par contre, nous pouvons affirmer l'existence au XVI^e siècle (peut-être avant), de plusieurs fours dans les hameaux ci-après, où les familles faisaient

cuire leur pain préparé à la maison, pain fait d'un mélange de farines de sarrasin (blé noir), de seigle ⁴, quelquefois de fèves : au Château, (comte de Menthon) chez Frémillon (Claude Mégevand), à Prémaqueu (André Pralet), Chatillon (Paul Joasset), chez Cuta (Humbert Bocquet), chez Vellet à Jussy (Marcel Brun). Quant au Châble, aucune trace, au XVIII^e siècle, de four autre que celui de Laurent Borgel. On peut situer son emplacement sur l'actuelle place de la Mairie, en bordure de la route royale. Laurent Borgel fut-il le premier boulanger de la commune ?

Puis ceux que nous avons découverts : 1810, François Taponnier (peut-être avant) ; 1822, Jean-Marie Taponnier ; une deuxième boulangerie exploitée sans interruption par la famille Conversy jusqu'en 1948 ; 1848, Jean Taponnier ; 1858, Jean-Marie Taponnier ; 1866, Jean-Marie Borgel ; puis Jacques Taponnier ; 1875, Pierre Taponnier ; 1890, Adolphe Borgel ; 1901, Célestin Duvernay ; 1920, Léon Pillet ; 1923, Jacques Brand (son fils Aimé lui a succédé et, depuis 1985, son petit-fils, Hubert).



Café-boulangerie Duvernay.

4. La paille de seigle servait à couvrir les toitures des maisons (le chaume).

A Beaumont, le premier professionnel connu est, vers 1858, Jean Pachoud ; puis... ; en 1896, Joseph Blanc ; 1912, Alphonse Duvernay ; 1925, Marius Blanc ; 1935, Louis Chaffard et Buchot (cette boulangerie a connu, par la suite, plusieurs exploitants, dont J.P. Locatelli, jusqu'à sa fermeture en 1987).

La plupart exploitaient également un débit de boissons et une épicerie.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans parler des points de vente de carburant pour les véhicules à moteur. Avant les distributeurs (station-service) que nous connaissons, le carburant (essence ou pétrole⁵) était vendu en bidons plombés de 5 litres au prix de 0,55 F le litre en 1900. De ce fait, l'entonnoir était précieux et faisait partie de la trousse à outils de l'automobiliste ! Bien sûr, cet ustensile était muni d'un filtre, car souvent la propreté du récipient laissait à désirer... alors, gare à la panne ! par obstruction des conduits ou gicleurs d'alimentation du moteur si l'essence n'était pas filtrée. On pouvait se procurer ce précieux liquide dans la commune, au Châble, à la maison Louis Taponier.

Les pompes à essence

Une nette amélioration dans la distribution au Châble apparaît vers 1929-1930, Trois pompes sont installées : à l'épicerie Cusin, à l'Hôtel des Négociants et à la maison Veuve Louis Taponier. A Beaumont, en 1938, une pompe mobile est en place à l'épicerie Suaton, elle débitait de l'essence de zone. Pourquoi de zone ? En territoire zonien, le prix du litre était de beaucoup inférieur au prix pratiqué en territoire douanier, ce qui incitait à la contrebande. Les quantités contenues dans le réservoir des voitures étaient contrôlées au passage de la ligne de zone. Citons un exemple : l'automobiliste se rendant de Cruseilles à Annemasse, par Le Châble, traversait la zone à son passage au poste de douane au Châble. Si la quantité d'essence contenue dans son réservoir dépassait 10 litres, il devait déclarer le litrage indiqué par la jauge ; le douanier lui remettait un papier mentionnant la quantité. A la sortie de zone (Etrembières), le dit papier était remis au préposé qui vérifiait la jauge. Si, par malheur, le chiffre indiqué par la jauge, dépassait celui déclaré... discussion, verbalisation, amende !

Autres activités

De tout temps, charpentiers, menuisiers, maçons, se sont succédé dans la commune.

5. Sauf le pétrole pour usage autre (éclairage) qui était vendu, au détail également, dans les épiceries du village.

Marchands ambulants

Marchand ambulant, le colporteur, en général piémontais, portait à dos quelques coupons d'étoffes soigneusement protégés. A la base de ce petit chargement se trouvaient trois ou quatre tiroirs renfermant de la petite mercerie. Ce fardeau s'appelait "la balle".

Certains, mieux équipés, poussaient une charrette à deux roues sur laquelle était exposée la marchandise ; cette dernière était de ce fait plus importante que celle transportée à dos. Très souvent un petit toit en toile abritait le tout. Pour d'autres, sans doute plus fortunés, la charrette était attelée à un âne ou à un bourricot.

Il y avait également le marchand d'images pieuses, certifiées bénites, qu'il encadrait à la demande.

A l'occasion, ces hommes propageaient nouvelles ou événements appris dans d'autres villages.

Pendant la longue période hivernale, certains habitants des vallées des Bauges travaillaient le bois, en général de l'érable (plane) et façonnaient poches⁶, services à salade, etc. Au printemps, les femmes passaient dans les villages pour vendre ces objets à l'aide d'une petite voiture qu'elles poussaient. Cette voiture était constituée d'une grande corbeille en osier tressé, montée sur quatre roues en bois cerclées.

Les artisans

Par circulaire du 4 septembre 1855, « Statistique minéralogique et métallurgique », l'ingénieur des Mines de Chambéry demande au syndic s'il y a dans la commune : des carrières d'ardoises, de pierres à bâtir, de gypse ; des mines ; des fours à chaux, à briques, à plâtre ; des martinets, des forges maréchales ; des scies à refendre le bois ; ainsi que les quantités extraites ou débitées ; enfin la nature des objets fabriqués, leurs poids et les lieux de débouché...

Dans sa réponse en date du 10 septembre, le syndic dresse un tableau peu réjouissant de la situation de certains artisans de la commune.

1. Il n'y a qu'une mauvaise scie qui n'a de l'eau que quelques mois de l'année, interdite à présent par manque d'eau et de bois⁷ ;

6. Mot savoyard pour louche.

7. Il s'agit d'une scierie hydraulique qui était implantée en bordure du ruisseau dit « de Beaumont », au lieu-dit « Nillet ». Nous ajouterons qu'un moulin a fonctionné sur les bords du même ruisseau, lieu-dit « les Pharnages » jusque vers 1856, comme en témoigne la délibération du Conseil communal du 21 juillet 1858 : « Le sieur Mabut Claude, meunier, porté au rôle des poids et mesures pour 1 livre 25, a démoli son moulin, il y a plus d'un an ; en conséquence n'exerce plus la profession de meunier, le Conseil est d'avis de le décharger de la dite somme sur le rôle de 1858 ».

2. Un mauvais martinet qui est plus de la moitié de l'année sans eau et ne fabrique que quelques petits outils, qui donne à grand peine du pain pour nourrir l'ouvrier ;

3. Un petit maréchal qui n'a pas grand ouvrage et s'occupe à ferrer quelques chevaux, à peine peut-il vivre ;

4. Nous n'avons point de carrières.

Nous ferons revivre, dans ce chapitre, quelques métiers autrefois actifs, aujourd'hui disparus, dont le souvenir reste vivace parmi les anciens. ⁸

Le taillandier

Dans un des bâtiments des moulins de Cutafort (peut-être le battoir), était installée une taillanderie ⁹. Le taillandier utilisait un martinet actionné par une roue hydraulique à aubes pour la fabrication de divers outils.

L'eau nécessaire venait d'un étang (ou écluse comme nous l'appelions), alimenté par le ruisseau des Creux et celui de "Fontaine Froide", dérivé par un canal connu sous le nom de "Bi".

Parler de cette écluse me remet en mémoire la mésaventure advenue à un proche voisin de ce plan d'eau où allaient barboter ses canards. Un soir d'octobre 1938, il faisait, comme à l'habitude, le comptage de ses palmipèdes quand il manifesta, par un sonore juron, sa surprise en constatant l'absence de trois canards. Peut-être se sont-ils égarés ? Les recherches dans les parages restèrent vaines. Un rapace diurne sans doute (très nombreux à l'époque) ; mais, perplexe, notre ami ne pouvait admettre la disparition de trois à la fois. Ce ne sera que bien plus tard qu'il apprit que les hôtes de sa basse-cour, transformés en salmis, avaient fait le régal d'un chasseur et de ses amis.

Différents taillandiers ont possédé cette maison. Le dernier a été M. Tissot ¹⁰, dont voici une des factures de juillet 1858 pour la commune :

- 2 masses pesant 7,800 kg à 2 L le kg	15,60
- 2 petits marteaux à casser le gravier, pièce 2,25 L ...	4,50

Au retour de la leçon de catéchisme qui avait lieu à la sacristie, il nous arrivait de faire quelques sottises. Par exemple, cacher des outils chez des cultivateurs ou mettre en marche la roue à aubes du taillandier en remuant

8. Voir plus loin.

9. Ancienne propriété des chartreux de Pomier.

10. En mai 1908, M. Tissot a réclamé réparation à la commune, pour préjudice causé par le détournement d'eau alimentant son usine. Le conseil municipal a ajourné sa réponse. Cette réclamation fait suite au captage de la source de Fontaine Froide dont il est question page 231.

le couloir d'alimentation, après quoi nous nous sauvions, très souvent pourchassés par le propriétaire proférant force jurons. Les plus grands nous disaient qu'il était armé d'un fusil chargé avec une cartouche de... sel, et même que cette arme avait le canon cintré permettant de tirer derrière un arbre ou un tas de foin où nous pouvions nous cacher, ce que notre innocence naïve rendait crédible.

Les scieurs de long

Pour la construction ou la réparation de la charpente des maisons, les bois étaient débités sur place par les scieurs de long. Le bois écorcé était placé sur deux tréteaux très hauts (appelés baudets), pour permettre à l'un des scieurs de se tenir au-dessous du bois, l'autre étant au-dessus : chacun, alternativement, tirant la scie.

Le maréchal-ferrant

Le maréchal-ferrant, qui était aussi forgeron, ferrait chevaux et bœufs. Lors de l'ajustage du fer sur le sabot de l'animal, le fer, porté au rouge au feu de forge, était présenté sur le sabot ; une odeur de corne brûlée se dégageait et on aimait la respirer. Le fer refroidi était cloué sur le sabot. L'hiver, le cheval était "ferré à glace" à l'aide de clous à grosses têtes évitant la glissade.

Pour le ferrage des bœufs, le maréchal-ferrant utilisait un "manège" ou "mécanique". Constitué d'un assemblage de poutres de bois en forme de parallélépipède rectangle et à l'aide de sangles de toile et d'un système de cordes et poulies, le bœuf était suspendu, libérant ses pattes, ce qui permettait au maréchal de travailler librement.

La forge et le forgeron

Le forgeron, pour son travail, disposait de la forge ¹¹ constituée par une plate-forme faite de briques et de terre réfractaires avec, en son centre, une tuyère reliée à un gros soufflet de bois et cuir, ou à deux corps métalliques, actionné manuellement pour activer la combustion. Il disposait également d'une enclume, de marteaux, tenailles de forge, etc. Le travail du forgeron était varié : fabrication de ferrures diverses, verrous, crochets, trempe d'outils, réparations d'outils aratoires, etc.

Plusieurs maréchaux-ferrants ou forgerons se sont succédé au Châble, entre autres les Tapponnier, François au XVIII^e siècle, Honoré au XIX^e ; les Sorlut, Colnet, etc. Mossières et Mugnier furent les derniers forgerons, tandis que Mandallaz fut le dernier maréchal-ferrant.

11. De même le maréchal-ferrant.

Le charron

Le charron fabriquait différents chars, à échelles, à plateau, les "barots" et brouettes. Quant aux roues, leurs moyeux, généralement en bois d'acacia, étaient usinés sur un tour ; leurs jantes, de même que les rayons, souvent en bois de frêne, étaient taillés à l'établi et au banc d'âne. La roue montée était amenée chez le forgeron pour la cercler. Cela nécessitait un montage sur une pierre plate, ronde ¹², de 1,50 m de diamètre. Le cercle de fer, forgé et ajusté, était chauffé au rouge, puis posé sur la roue, recouvrant la jante ; ensuite, le tout était copieusement arrosé d'eau, provoquant le retrait du métal et l'adhérence du cercle de fer à la jante de la roue par suite de la contraction du métal refroidi. Après quoi, charron et forgeron compensaient la sudation par un "coup de rouge". Le dernier charron fut Jean Pépin.

Le charron du village, dentiste occasionnel

Notre charron aimait conter que, certain jour de 1909, le nommé C.R. (un molardier) souffrait d'une dent en mauvais état. Le bon charron lui proposa de "l'arracher", en plaisantant. Notre molardier le prit au sérieux et le charron dut s'exécuter. Armé d'une tenaille, notre ami réussit "l'arrachage". L'opération se termina par... l'absorption d'une rasade de "goutte" au café voisin, sans doute en guise d'antiseptique.

Le sabotier

Le sabotier fabriquait des sabots de bois ainsi que des galoches, chaussures à semelles de bois et dessus en cuir (la tige) avec des lacets. Le bois, en général du hêtre, après avoir été dégrossi à la hache est façonné à l'aide du paroir (couteau articulé), puis terminé avec gouge et ciseau. Il en est de même pour la semelle de la galochette. La tige de cette dernière, par mesure d'économie, était souvent récupérée sur de vieux souliers.

Le cordonnier ¹³

Le cordonnier réparait les chaussures : ressemelage, réfection des coutures. Cet artisan était à même de fabriquer entièrement des chaussures de cuir, des souliers.

12. Une de ces pierres est, de nos jours, visible au Châble, dans le passage entre l'hôtel et l'ancienne usine Corajod-Décart, car là était une forge.

13. Cette profession n'existe plus dans la commune ; par contre, elle subsiste en ville, employant d'autres techniques.

Pour un ressemelage, après avoir découpé dans une feuille de cuir le modèle de la semelle, on le trempait dans un récipient contenant de l'eau ; il était ensuite tapé au marteau pour le durcir. Sur la chaussure préalablement débarrassée de la vieille semelle, la nouvelle est clouée ; quelquefois cousue et clouée. Il en était de même pour le talon, sauf la couture. Le cordonnier cousait avec le ligneul¹⁴ à l'aide de l'alène.

Quelques autres métiers artisanaux

- *Le tailleur d'habits* : il confectionnait sur mesure costumes, pantalons, etc (...) Nous en avons connu un à Beaumont, deux au Châble.
- *La couturière* : plusieurs ont pratiqué, tant à Beaumont qu'au Châble.
- *La modiste* : il y en eut deux au Châble qui fabriquaient des chapeaux pour dames.
- *La coquetière* : elle ramassait les œufs qu'elle revendait à Carouge. Il y en eut trois pendant plusieurs années.

La scierie

Une scierie hydraulique a existé au Fond de Beaumont¹⁵. En 1910, Louis Lachenal construit une scierie hydraulique au lieu-dit "Cutafort", sur l'emplacement d'un ancien moulin des Chartreux de Pomier. Cette scierie était actionnée par une turbine. L. Pillet et L. Ducruet continueront l'exploitation en 1927 jusqu'à sa destruction par un incendie en 1936. Elle sera reconstruite et exploitée par Ducruet jusqu'à son décès. Le bâtiment sera vendu et transformé en habitation en 1965.

Une scierie temporaire, que nous mentionnons au chapitre « Faits et Événements anciens » a fonctionné vers 1880.

Le moulin du Châble et le meunier

Ce moulin, installé dans un bâtiment¹⁶ construit à cet usage par MM. Jacques-André Borgel du Châble et Jacques Borgel de Chez Cambin (commune de Présilly) dans le courant des Ans V et VI de la République (1797-1798), était situé en contrebas du chemin départemental N° 18, près du carrefour, sortie nord du Châble. Outre l'habitation du meunier, le moulin comprenait également, au-dessous, un battoir, remplacé plus tard par un pressoir. Les étangs furent creusés dès le début.

14. Fil de chanvre enduit de poix.

15. Voir note 7 du présent chapitre.

16. Actuellement propriété Locatelli.

C'était un moulin à eau. L'eau nécessaire était dérivée du nant, près du point de convergence des nants des Creux, de Belot et du Comptant ¹⁷, où était établi un barrage rudimentaire qui dirigeait l'eau vers deux retenues appelées "écluses", situées de part et d'autre du chemin n° 18, communiquant par un canal construit sous ce chemin. Une vanne, constituée par une porte de bois à glissières, permettait de régler l'arrivée d'eau vers les écluses.

De la deuxième écluse, l'eau était conduite sur une roue à aubes d'environ 4,50 m de diamètre à l'aide d'un couloir de bois. La vitesse de rotation était réglée grâce à ce couloir que l'on déplaçait latéralement au-dessus de la roue, faisant varier ainsi le débit. L'énergie mécanique produite faisait mouvoir moulin et pressoir.

L'accueil presque paternel que nous recevions chez les Lapraz, derniers meuniers, nous incitait à nous rendre souvent au moulin, les jeudis ou pendant les vacances scolaires. Là, nos yeux d'enfants s'émerveillaient à regarder tourner la grande roue puis, à l'intérieur du moulin, où tout était recouvert de poussière blanchâtre, à voir fonctionner ces rouages et tout un système de transmission actionnant les meules pour écraser le grain ; puis les secoueurs, vans, etc., séparant le son de la farine qui, en bout de circuit, était recueillie dans des sacs.

Le meunier faisait également des "gruaux" ¹⁸ utilisés en cuisine pour faire la soupe aux gruaux.

Le pressoir

Le bâtiment du moulin, construit sur deux niveaux tous deux de plain-pied, abritait également "le pressoir" où, en automne, on faisait le cidre. Le fruit était écrasé par "la pise", en granit ¹⁹ de forme circulaire d'environ 2,50 m de diamètre dans lequel une gorge est taillée ; son centre est percé pour recevoir une pièce de bois, le pivot, sur lequel est fixé un bras supportant un granit cylindrique qui, par un système de transmission, est animé d'un mouvement de rotation autour du pivot et roule dans la gorge citée plus haut.

Le fruit écrasé est versé sur le pressoir tout proche. Celui-ci est constitué d'un granit de forme carrée avec, en son centre, un axe métallique de fort diamètre, fileté, sur lequel se vissait une grosse pièce de fonte percée en son centre et munie d'un système de cliquets. Cette pièce prenait appui sur des madriers reposant sur le fruit.

17. D'où le lieu-dit "les Trois-Nants".

18. Grains de blé moulus grossièrement.

19. Roche provenant de blocs erratiques, nombreux dans le passé dans la région avant leur exploitation.

Pour comprimer le fruit et en extraire le jus, existait un système fait d'une grosse corde s'enroulant sur un axe vertical constitué d'une pièce de bois ronde, fixé d'une part au sol, d'autre part au plafond. La corde était enroulée manuellement autour de la pièce de bois ronde grâce à un grand bras de bois horizontal fixé sur cet axe. Ce bras était manœuvré par deux hommes et imprimait un lent mouvement de vissage de la pièce de fonte qui faisait alors pression sur les madriers.

Puis le cidre était mis en tonneaux pour la fermentation.

Nous ne quitterons pas ces lieux, où enfant nous avons passé de bien agréables heures, sans parler des "écluses"²⁰. En avril, période des amours des grenouilles²¹ qui pullulaient, nous entendions un puissant concert de coassements auxquels se joignait le sifflement de quelques crapauds. L'hiver venu, quand la glace recouvrait la surface de l'écluse d'amont, que de glissades !! Te souviens-tu, Louis Conversy, du bain forcé de notre ami Louis Pépin (bien trop tôt disparu), la glace s'étant rompue.

Nous constatons par la description des activités, tant commerciales qu'artisanales, que le village du Châble était très actif, voire attractif. De ce fait, nombre d'habitants des communes environnantes se rendaient "au Châble", créant une animation de bon aloi.

Les petits métiers ambulants

Essayons de faire revivre ces petits métiers, pratiqués par des hommes, vivant, bien souvent, au jour le jour. Il faut reconnaître qu'ils rendaient service, au temps où n'existait pas... la société de consommation. On les voyait, chaque année, allant de village en village, annonçant leur passage par des cris adaptés à leur métier. Bien évidemment, cela faisait la joie des enfants. On aimait les regarder travailler, tout en commentant, entre nous, leur savoir-faire.

- *Les petits ramoneurs* étaient des enfants ou de jeunes adolescents, en général originaires des vallées de la Maurienne ou de la Tarentaise, sous la férule d'un "maître ramoneur" qui, souvent, leur menait la vie dure.

Coiffé d'un bonnet de coton qui lui recouvrait entièrement la tête, le petit ramoneur montait à l'intérieur des cheminées, s'aidant avec ses pieds chaussés de sabots aux semelles cloutées et ses genoux protégés par des genouillères de cuir ; il progressait ainsi, muni d'un racloir avec lequel il faisait tomber la suie. Un bref chant saluait son arrivée au sommet de la cheminée.

20. Retenues d'eau déjà citées plus haut, appelées indistinctement étangs ou écluses.

21. Celles-ci étaient quelquefois pêchées.



Un petit ramoneur photographié par l'auteur en 1935.

• *Le magnin ou rétameur*, en général piémontais. Il s'annonçait par « Ya rien per le magnin ? ». Son travail consistait à étamer les ustensiles de cuisine (cuillères, fourchettes, etc.) qui étaient en fer battu ²². Pour cela, il disposait de l'étain dans un petit creuset qui était chauffé sur du charbon de bois ; la combustion était activée à l'aide d'un soufflet ²³. Dans l'étain en fusion, il plongeait les ustensiles préalablement décapés.

Le magnin réparait également les ustensiles percés tels que casseroles, seaux, etc.

• *Le raccommodeur de vaisselle*, à l'aide d'une petite chignole, perçait des trous sur les morceaux puis, avec des agrafes faites en fil de fer ou en laiton, passées dans les trous, reconstituait l'objet en assemblant les morceaux.

• *Le raccommodeur de parapluies* réparait ou remplaçait les baleines cassées, rapiécail le tissu.

• *Le vitrier* : « Carreaux cassés ! V'là l'vitrier pour les remplacer », ainsi chantait l'homme portant sur son dos la "chaise" ou "paradis". C'était un cadre de bois sur lequel étaient assujetties quelques plaques de verre ; à la base, un casier contenant mastic, clous, coupe-verre, outils.

• *Le rémouleur* aiguisait couteaux, ciseaux, transportant sur deux roues escamotables un montage avec pédales, poulies, courroies, actionnant un jeu de meules.

• *Le matelassier* se rendait à domicile avec sa cardeuse, deux tréteaux et un châssis pour remettre en état matelas et sommiers.

• *Le taupier* confectionnait lui-même les pièges que nous avons vus, faits d'une baguette de noisetier. A une extrémité était fixée une ficelle avec en bout un anneau métallique. La baguette, étant plantée en terre, se cintrait pour présenter l'anneau en face de l'orifice de la galerie creusée par la taupe, l'anneau étant retenu par un petit crochet de bois. Pour les mulots, un morceau de carotte servait d'appât.

Le taupier stationnait quelques jours au village et, avec l'accord des propriétaires, posait des pièges dans les prés. Une fois les taupes écorchées, leurs peaux étaient séchées puis vendues et employées pour confectionner fourrures et manteaux pour vous... Mesdames.

• « Pattier, peaux, pattes ! Y'a rien pour le pattier ! » Ainsi s'annonçait, d'une voix puissante, *le pattier*. Ce dernier circulait avec une voiture à deux roues, tirée à bras, quelquefois par un âne. Il achetait peaux de lapin, pattes, qu'il pesait à l'aide d'un peson (le poids était toujours à son avantage !)

22. L'acier inoxydable n'était pas connu.

23. D'où le proverbe : « Souffle, magnin, pour gagner ton pain ».

Le prix de la peau de lapin variait selon sa qualité et sa taille. Les chiffons (pattes) étaient achetés au poids et payés selon leur nature : coton, chanvre, laine.

- *Le cordier* fabriquait des cordes à l'aide des fibres du chanvre. Vers 1850, Mme Rose Greffier était cordière à Beaumont.
- *Le crocheteur*, portefaix qui utilisait un crochet pour porter un fardeau.



3018. LE CHÂBLE-BEAUMONT (Hte-Savoie) — Café-Pension C. Dupraz

Les cabarets

Il est intéressant de connaître l'évolution des cabarets ou auberges, devenus cafés-restaurants, cafés ou bistrots, hôtels. Reconnaissons que, sur le plan de la convivialité, le cabaret ou bistrot de village est une nécessité faisant partie intégrante de sa vie. Pour la période étudiée, nous pouvons avancer qu'un cabaret existait dans la commune dans le courant du XVIII^e siècle, au village du Châble.

Un arrêt, ou manifeste, du Sénat de Savoie, en date du 1^{er} juin 1770, portant fixation du nombre des cabarets, dit entre autres : « Dans chaque commune, le nombre des cabarets sera réduit à un seul, qui sera établi au chef-lieu, à moins qu'il y ait des hameaux qui se trouvent sur des grands



Café-Restaurant Blanc-Mabut à Beaumont.

chemins et passages fréquentés... ». Cet arrêt donne la liste des « endroits dans lesquels on peut tenir plus d'un cabaret, et du nombre permis »²⁴.

Suite à cet arrêt, syndic et conseillers réunis le 15 août de la même année,

Après avoir pris connaissance du dit arrêt disant que l'on pourra établir un cabaret au chef-lieu, et préféablement sur les grands chemins, le village du Châble étant sur la grande route Anneci-Genève²⁵, nomme cabaretier au Châble Georges Miguet²⁶ qui a une maison au grand chemin du Châble, et propre à retirer d'honnêtes gens, même avec leurs voitures, y ayant de très belles écuries, et qu'il n'y a point de maisons plus propre que la sienne, prie monsieur le juge de la seigneurie de Pomier, dont dépend Le Châble, de bien vouloir permettre (...).

La commune a donc un cabaret, même si le révérend curé le juge inutile.

24. Nous relevons sur cette liste le nom de Présilly qui peut en avoir trois au village du Châble (partie de cette commune sans doute plus importante que Le Châble, commune de Beaumont).

25. A l'époque, Le Châble, commune de Présilly, était également traversé par la grande route Annecy-Genève.

26. Nous sommes certains que cette décision ne fait que légaliser l'existence de ce cabaret, dont la date de création nous est inconnue. Cela est confirmé par le Révérend Lacombe, curé de Beaumont, résolument hostile à la présence de cabarets, dans un rapport établi en 1768. Nous citons : « Il y a dans la paroisse un cabaret inutile qui donne occasion à des débauches et quelquefois à des querelles ».

Par contre, vers la fin du XVIII^e siècle s'était établie, au Châble, une deuxième auberge, sans doute illégale.

La venue des Douanes au Châble n'est pas étrangère, à n'en pas douter, à la décision du conseil, du 24 décembre 1817 de demander, en quelque sorte, la "consécration" d'une deuxième auberge.

Délibérant sur la nécessité d'établir un second cabaret au dit-lieu, attendu qu'à forme de l'édit du Sénat du 1^{er} juin 1770, il ne peut en exister qu'un seul..., exige qu'il plaise au Sénat vouloir autoriser au moins deux cabarets ou auberges, que le dit édit du Sénat a fixé en ce village (Le Châble) dans la seule partie du dit Présilly qu'il en existait trois à cette époque, et n'y en ayant qu'un seul en ce moment, les changements d'ailleurs qu'ont subi les habitations et leur forme actuelle ne pourrait en supporter un plus grand nombre.

Considérant que les constructions et les nouveaux établissements faits au village sur la partie de Beaumont, uniquement destiné à cet usage, et le placement d'un bureau des Douanes réclament l'augmentation de deux auberges en cette dernière partie et la continuation de celle du sieur Jean-Humbert Borgel qui tient auberge depuis plus de vingt ans, qui se trouve dans une situation commode sur la route, ayant de vastes remises dont l'usage devient presque indispensable pour faciliter le service des Douanes, dont il fournit lui-même des bâtiments attenants à ses autres édifices. Considérant enfin que la conduite, les mœurs et la droiture du dit Borgel présentent une garantie aussi avantageuse au gouvernement qu'aux voyageurs. Le dit conseil en demandant l'établissement d'un second cabaret au dit Châble-Beaumont, est d'avis que le dit Borgel doit continuer, étant le seul qui, avec celui déjà désigné et approuvé, soit dans le cas de tenir cabaret et loger des voyageurs.

Cette délibération est en contradiction flagrante avec un rôle d'imposition extraordinaire dressé vers 1817. En effet, sur ce dernier, quatre cabaretiers²⁷ sont imposés alors que la délibération précitée ne fait état que d'un seul cabaret.

Par circulaire datée du 7 février 1818, le juge-mage de la Province désire connaître le nombre de cabarets. Le 15 du même mois, le conseil fait réponse :

(...) Jean-Humbert Borgel et Claude Miguet tiennent encore cabarets rière ce village (Le Châble) sans que le conseil sache s'ils sont autorisés, il les a fait venir par devant lui ; le premier a présenté l'autorisation qu'il a obtenue du Sénat le 29 décembre 1817. Le sieur Miguet a dit qu'ensuite des certificats obtenus, il s'est pourvu au Sénat afin d'obtenir l'augmentation d'un cabaret rière cette commune, et son autorisation pour y tenir le sien.

Ensuite de ce, le conseil a député le sieur Pillet, syndic, pour inviter et défendre à tous autres de tenir cabaret, vendre vin et autres liqueurs, spiritueux, sans autorisation des "autorités supérieures" (...).

27. Claude Miguet, Jean-Humbert Borgel, Jean Brand et François Tapponnier.

Le 16 mars 1818, nouvelle lettre du juge-mage demandant :

1. Les noms des cabaretiers existant dans la commune ;
 2. Ceux qui tiennent cabaret en suite d'autorisation légalement obtenue ;
 3. Les augmentations ou diminutions qu'il conviendrait de faire au nombre des cabarets fixés par le tableau annexé à l'arrêt du Sénat du 1^{er} juin 1770 ;
 4. L'indication des personnes qui, à raison de leur moralité, mériteraient le plus d'être nommées aux places vacantes ou non encore pourvues.
-

Sans plus attendre, le conseil, réuni le 24 courant, après avoir répondu aux deux premières questions, dit que

le village du Châble, qui est traversé par la grande route tendant de Genève à Anneci, s'est considérablement accru depuis nombre d'années, il conviendrait qu'il y eût trois cabarets rièrè cette commune et qu'ils fussent fixés au village du Châble, pour l'utilité des employés des Douanes et des voyageurs qui abondent sur cette route.

En prenant connaissance de la délibération ci-après, nous pensons que l'exploitation de cabaret est particulièrement "juteuse" !

Le 11 février 1827, le conseil, suite à des bruits qui se répandent qu'un ou plusieurs particuliers de la commune sont dans l'intention de solliciter des autorités supérieures de ce Duché et de la Province, l'autorisation de tenir cabaret ou auberge rièrè le hameau du Châble ; Considérant qu'une augmentation de cabaret dans ce lieu où il en existe déjà quatre, nombre plus que suffisant pour la localité, ne pourrait être que nuisible à la jeunesse et autres habitants de cette commune et des environnantes, ce qui a été bien reconnu par monsieur le commandant de cette Province qui, pour les motifs a lui connus, supprima il y a deux ou trois ans celui du sieur Jean Tapponnier du Châble, et qu'il serait plutôt convenant d'en diminuer le nombre, le conseil étant bien décidé à n'accorder aucun certificat et à ne recevoir aucune soumission pour l'établissement d'un nouveau cabaret au dit lieu du Châble ; pour tous ces motifs le conseil arrête et supplie toutes autorités supérieures de ne point autoriser l'établissement d'un nouveau cabaret (...).

Les cabaretiers vont connaître l'impôt indirect ! Dans cette intention, soucieux de savoir le rendement possible d'un octroi ²⁸ pour le vin vendu, le conseil s'est livré à l'évaluation de consommation de cette boisson chez les cabaretiers du Châble. Ci-après, extrait partiel de sa délibération du 30 mai 1824.

Etablissement des octrois communaux aux fins d'alléger autant que possible les charges qui pèsent sur les propriétaires. Considérant que dans cette commune il

28. Un manifeste du 10.04.1827 publie le règlement de l'octroi.

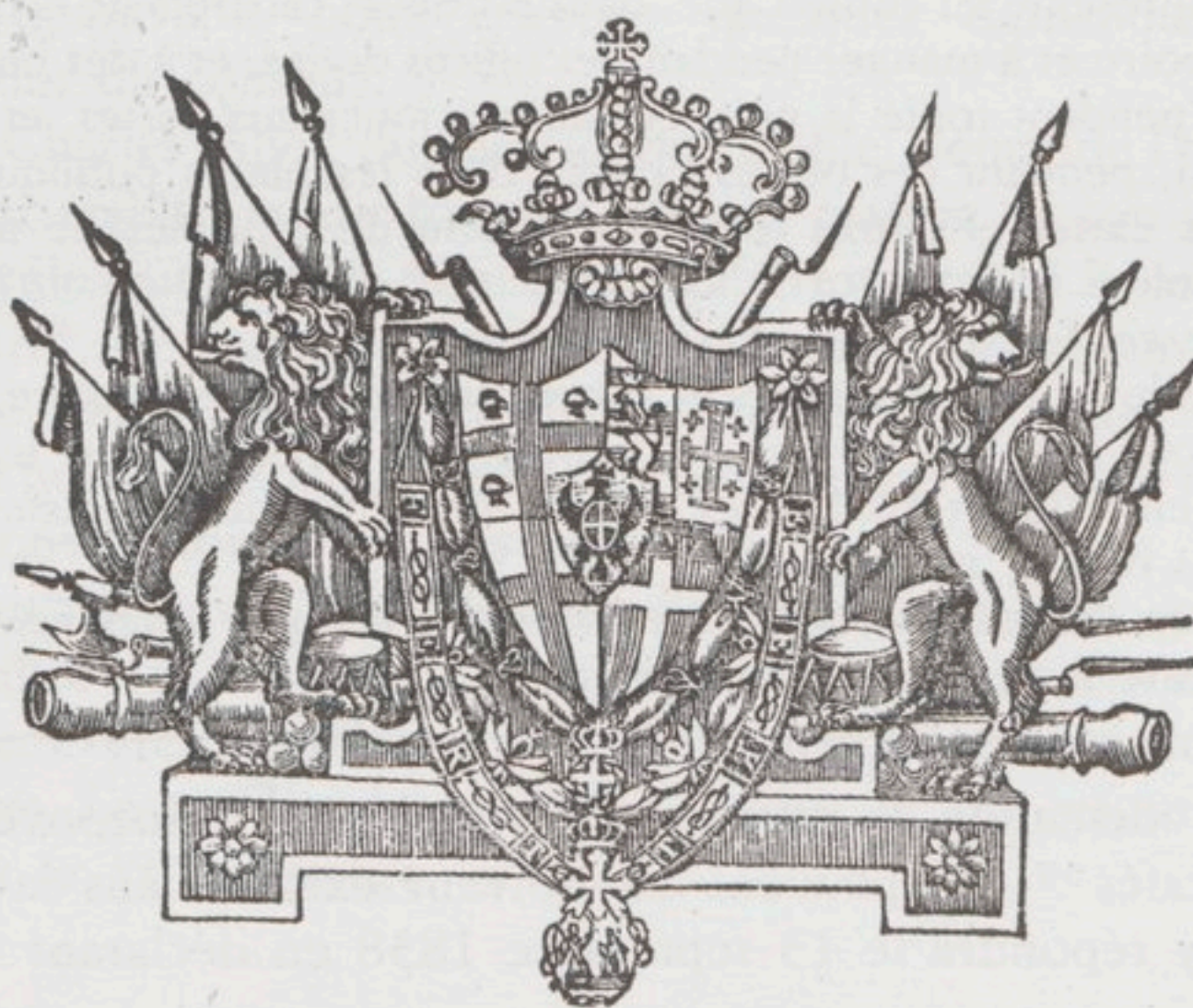
MANIFESTE

DE LA ROYALE CHAMBRE

DES COMPTES

Portant publication du Règlement et du Tarif approuvés
par S. M. pour la perception de l'OCTROI communal
de BEAUMONT, province de Carouge.

EN DATE DU 10 AVRIL 1827.



CHAMBÉRY,
CHEZ ROUTIN, BOTTERO ET ALESSIO, IMPRIMEURS DU ROI.

(Cliché O. Guillon, A.D. H.S. 1990.)

n'existe aucun commerce sur lequel on puisse établir un octroi, que cependant elle est traversée par la route provinciale qui communique de Saint-Julien à Annessi, que sur cette route se trouve le village du Châble le plus populeux de cette commune, qu'il existe même un bureau de douanes considérable, que cette route est très fréquentée ce qui a nécessité dans ce village l'établissement de trois cabarets dont l'un qui est tenu par le sieur Jacques Borgel peut faire un débit d'environ cent soixante septiers de vin, le second par le sieur François Tapponier qui peut faire un débit de quatre-vingts septiers de vin et le troisième tenu par le sieur Claude Miguet qui peut faire une consommation de trente septiers de vin, que l'on pourrait par conséquent alléger les contribuables en établissant un octroi communal ²⁹ de cinquante centimes par chaque septier de vin qui se débite dans ses cabarets (...) ce qui pourrait produire un revenu communal de cent trente livres neuves (...).

Cette délibération continue sur l'éventualité de l'établissement d'une boucherie qui serait également imposée. Ce document nous montre le souci qu'avaient syndic et conseillers « d'alimenter la caisse communale ».

Bien évidemment, la présence de ces cabarets provoque des abus. Cela entraîne l'autorité à établir une réglementation. Ce fut le cas au cours de la séance du Conseil municipal du 26 pluviôse de l'an XII (16 février 1804), dont nous donnons ci-après de larges extraits.

Le maire a représenté au conseil que, dans plusieurs cabarets de cette commune l'on donnait à boire et à manger pendant les offices divins, et à des heures indues, même des fois pendant toute la nuit, en laissant jouer aux cartes, et surtout aux jeunes gens qui, pendant ces offices, jouent dans les places publiques, soit aux quilles, soit aux cartes et autres jeux. Il convient de réprimer de tels abus par la voix de la police.

A la suite de ce, le conseil a arrêté ce qui suit.

1. Il est défendu à tous cabaretiers et aubergistes de donner à boire et à manger à qui que ce soit, sauf aux voyageurs, pendant les offices divins, ny passé neuf heures du soir en hiver et dix heures en été, de même que de laisser jouer chez eux pendant les offices, ny pendant la nuit ;

2. Il est encore défendu de donner à boire et à manger à des fils de famille... ny donner à boire à des gens pris de vin.

L'intendant demande le nombre, l'utilité ou les inconvénients des auberges et cafés ³⁰ qui peuvent ou doivent exister dans la commune.

Le conseil y répondra le 13 septembre 1838 en déclarant

qu'il y a deux aubergistes logeurs, un autre qui ne loge point, et un cafetier tenant billard, tous les quatre autorisés et situés sur la route royale de Saint-Julien

29. Voir note précédente.

30. Pour la première fois, ce mot est employé.

à Annecy, au village du Châble, où il y a un bureau des Douanes royales, circonstance qui rend nécessaires les dits aubergistes dans ce point, et surtout les aubergistes logeurs.

Le conseil pense qu'un de ces derniers (aubergistes) devrait former encore un établissement de ce genre (aubergiste logeur) que la fréquentation de la dite route rend nécessaire.

Il y a une lacune à combler : l'absence de cabaret au village chef-lieu, Beaumont.

Puis le conseil ajoute à sa délibération : « En outre, il serait convenable qu'il s'établisse un débitant de vin dans le village de Beaumont où il n'y en a pas ». Notons que cette demande a été acceptée.

En 1848, le vice-intendant a délivré quatre permis ³¹ soit :

- Route royale au Châble : François Conversy ³² à l'enseigne "*La Balance*" ; Jacques Pilet "*La Garde Nationale*" ³³ et Alexis Dunant "*La Croix Blanche*".
- Au Travers, André Greffier à l'enseigne "*Au Soleil couchant*" ³⁴ ;
- A Beaumont, Gaspard Girod.

A partir de 1849, le nombre des cabarets ³⁵ va croissant. Nous en relevons huit, deux ans plus tard. Certains ne survécurent que quelques années en raison, peut-être, d'affaires peu florissantes et de la taxe de l'octroi à acquitter. Nous donnerons plus loin le montant de la taxe à payer par chacun. Auparavant, nous citerons quelques demandes d'ouverture (délibérations du conseil).

Le sieur Charles Pillet, du hameau du Châble, demande l'obtention d'un permis pour établir, au dit hameau, dans la maison de son père située sur la route royale Saint-Julien-Annecy, un café restaurant à l'enseigne de "*Café des Voyageurs*", se soumettant de payer par abonnement un droit d'octroi de soixante livres au profit de la commune, et à toutes les conditions relatives au bon ordre dans ce genre de débit. Dans sa séance du 7 décembre 1849, le conseil donne un avis favorable.

Cependant, les avis divergent, et c'est ainsi « qu'un conseiller pense que le nombre des débitants de l'espèce est suffisant ». Un autre conseiller croit que cet exercice doit être libre pour ceux qui présentent les conditions de moralité. Le syndic doute qu'on puisse le lui refuser. L'intendant approuvera le 11 décembre.

31. Le permis est valable un an.

32. Voir page 330.

33. Cette appellation a certainement un lien avec la formation, en 1848, de la Garde Nationale (communale).

34. Ce cabaret cessera d'être exploité en 1853.

35. A partir de 1849, c'est le syndic qui délivre les permis, après avis de l'Intendant.

INTENDANCE GÉNÉRALE

D'ANNECY

PROVINCE
DU GENEVOIS

Commune
de *Maunod*

Permis
pour *trafic*

valable pour l'année courante.

N° du registre

N° d'ordre

Avertissement:

Le présent devra être rendu ostensible à toutes les autorités de sûreté publique qui en feront la demande, comme aussi aux Carabiniers Royaux.

Montant du présent: 2 fr. 80 cent.

(*) Désigner ville ou commune.
(**) Désigner l'exercice.



Nous,

Syndic de la commune de *Maunod*
en vertu de l'Article 76 de la loi du 31 Octobre 1848, permettons
à *Conversy François*
fils de *Joseph*
natif de *St. Girard*
de tenir dans cette (*) commune
un exercice de (**) *au berge*
avec l'enseigne des *ballanes*
rue de —
maison *Dant la propre maison n°*
étage *rez de chaussée*
moyennant l'observation des lois et instructions en vigueur de celles qui
pourraient émaner par la suite, sous les peines et dommages par
elles prévues en cas de non exécution.

Donné à *Maunod* le 26 Janvier 1849

Le Syndic,

Desprez



Le permis de François Conversy.

Au cours de sa séance du 31 janvier 1851, le conseil examinera deux demandes :

Le sieur Jean-Marie Tapponnier du Chables est dans l'intention de continuer l'exercice de cabaretier dans la maison héritée de son père Jacques. En égard à la bonne moralité et à la position du proposant, le Conseil accueille favorablement cette demande (...).

Le sieur Charles Meuron du Chables a l'intention d'exercer la profession de cabaretier dans la maison du sieur Jacques Pillet où il habite route royale. Etant donné la position du proposant et la cessation d'un débit semblable faite par le sieur Girod, adhère à la proposition.

Ces deux demandes seront approuvées par l'intendant le 3 février.

Le 4 avril de la même année, le conseil donnera son avis sur une nouvelle demande : « Autorisation est donnée à monsieur Claude Mabut du hameau de Jussy d'exercer la profession de cabaretier dans sa maison. » Approbation de l'intendant général six jours plus tard.

Le 1^{er} avril 1853, le sieur Jean Miguet expose qu'il est dans l'intention de commencer et de continuer l'exercice de cabaretier dans la maison délaissée par sa mère, veuve de Claude Miguet, décédée, de son vivant cabaretière au Châble, route royale... Le conseil délégué en réfère à l'intendant général afin d'autoriser le syndic à délivrer un permis d'exploiter.

Le 1^{er} septembre 1854, le conseil rédige le règlement de police concernant la fermeture nocturne des cabarets :

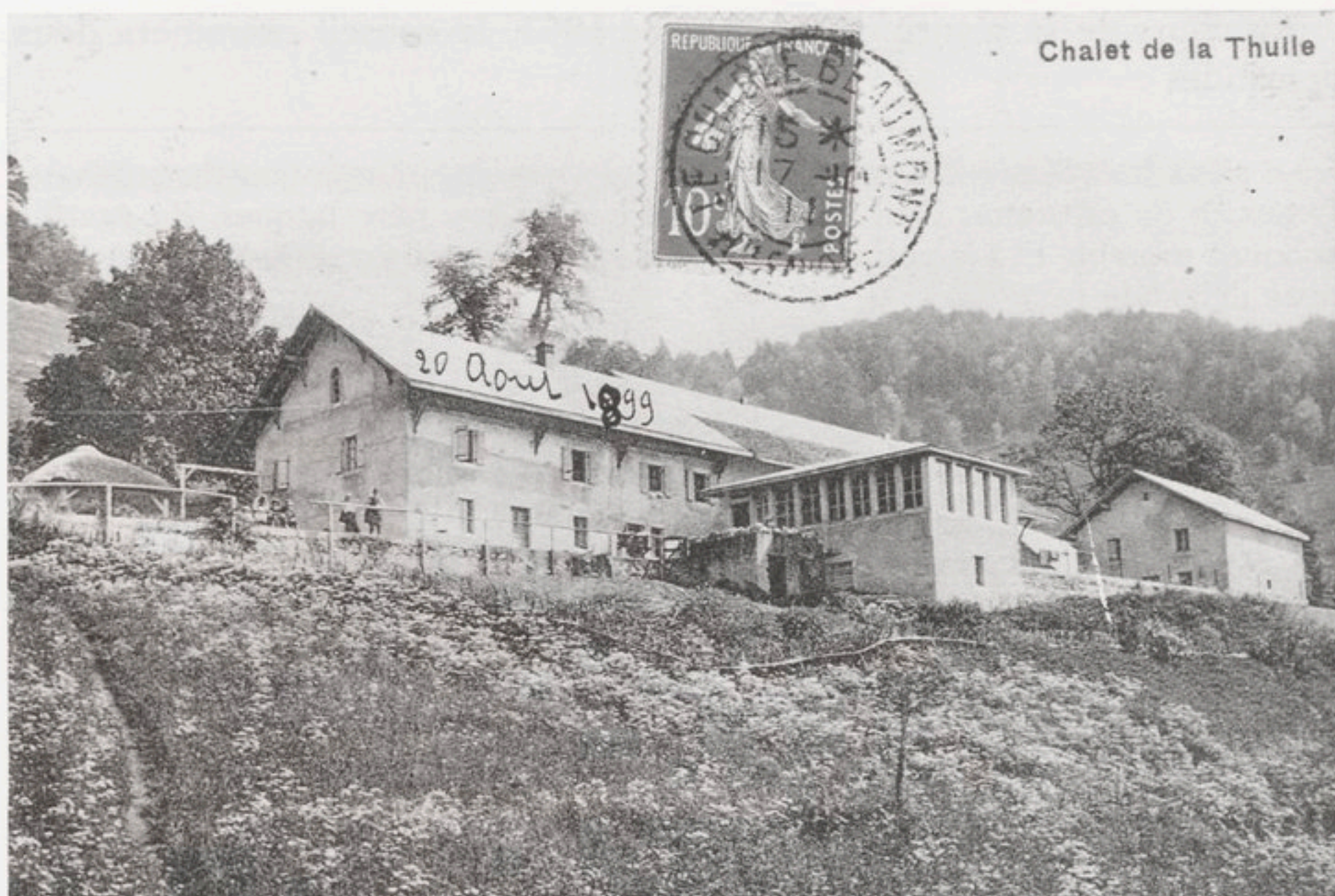
Les auberges, hôtels, cafés, cabarets et autres établissements publics, ne pourront être ouverts avant trois heures du matin en été et avant quatre heures en hiver, et devront être fermés à onze heures du soir en été et dix heures en hiver.

L'été sera censé commencer le 1^{er} avril et l'hiver le 1^{er} octobre.

En 1856, nous remarquons les changements intervenus quant au nombre de débits de boissons, à la suite de mutation ou de cessation d'activité. Nous remarquons que l'enseigne "*Au Soleil couchant*" qui ornait la façade du cabaret Greffier au hameau des "Travers", est reprise par Miguet au Châble. Voici les enseignes des cabarets et auberges du Châble :

- Charles Meuron au Châble, "*A l'arrivée des Voyageurs*"
- François Conversy, "*La Balance*"
- Jean Miguet, "*Au Soleil couchant*"
- Jean-Marie Taponier, "*La Couronne*"

En 1853, la commune de Beaumont en comptait deux de plus, Alexis Dunand et André Tapponnier. Cette année-là, la quantité estimée vendue dans ces cabarets était de 240 hectolitres de vin et de 8,65 hectolitres d'eau de vie.



Chalet de la Thuile



- *La Tuile* : on ne peut évoquer La Tuile sans y associer le Salève, ses bois, sa flore multicolore, ses pâturages ; paysage bucolique où il fait bon se promener dans une nature encore préservée de l'expansion humaine. Souhaitons qu'elle le reste pour les générations futures.

La Tuile, ancienne propriété dépendant de la chartreuse de Pomier, fut acquise de M. Bastian par M. Brand en 1883. Ce dernier restaura complètement les bâtiments en y incorporant une salle de repas (où l'on servait les produits de la ferme) et un café. Cet établissement, très prisé des Genevois, connut une ère de prospérité jusqu'en 1940.

- *La pension des Sapins*³⁶ : ce bâtiment d'une certaine importance fut construit vers 1910 par Casimir Vuichard. Cet hôtel-restaurant était plus connu sous le nom de "*Chez Casimir*", plus tard "*Chez Pichot*", nouveau propriétaire. Les guerres ont ralenti son activité. Cependant, au cours de la dernière guerre, jeunes gens et jeunes filles venaient quelquefois valser au son d'un piano mécanique.

L'établissement, dès sa construction, était pourvu de l'éclairage électrique produit par une dynamo mue par une turbine hydraulique, elle-même

³⁶. Actuellement colonie de vacances.



alimentée par une source importante, avec un réservoir à ciel ouvert de grande capacité.

- *La pension-restaurant*, créée par M. V. Jacquet et dame Pauline Enard au "Fond de Beaumont" vers 1905. L'établissement comportait quatre chambres et une salle de restaurant. Son existence fut éphémère ; en 1910, il cessa son activité et l'immeuble fut vendu un an plus tard.

Nous relevons sur *Le Cultivateur Savoyard* du 24 décembre 1908 l'annonce suivante : « Beaumont. A l'occasion de la fête patronale, le dimanche 27 décembre, grand bal au restaurant Enard au Fond de Beaumont. Bonnes consommations. Spécialités de fondue au fromage. Réception cordiale ».

Il y eut également au Fond de Beaumont, dans les années 20, le débit de boissons Brand ; comme l'établissement précédent, sa vie fut courte.

- *Vers la fin du siècle dernier* naquit un café-restaurant dénommé "La Marguerite", sis au lieu-dit "les Roquettes". Louis et Mélanie Démolis transformèrent ce coin de terre en un site agreste, aménagé avec goût.

On trouvait, dans le parc, une dizaine de tonnelles, faites de charmilles et numérotées ; à l'intérieur, tables et bancs rustiques et un marteau de bois servant d'appel.

Diverses attractions y étaient proposées : un stand de tir à la carabine, le « tir à la guillotine »³⁷. Au sous-sol du bâtiment, on dansait au son d'un piano mécanique. Au-dessus, une salle de café et restaurant. Tout cela donnait à l'établissement un air de "guinguette". C'était vraiment charmant, surtout à la belle saison.

Mentionnons que Mélanie avait le don de "lever le feu". Nous devons expliquer cette expression : quand on était atteint de brûlure, on allait voir Mélanie ; grâce à ce don, vraiment efficace, la douleur consécutive à la brûlure était aussitôt adoucie.

Nous relevons sur le journal *Le Cultivateur Savoyard* du 16 juin 1908 l'annonce ci-après : « Réouverture de la saison d'été au café-restaurant de La Marguerite. Tous les dimanches, bal (entrée libre), balançoires, jeux de boules et quilles, jeux de tonneaux et fléchettes, billard américain. Ecole de tir pour les jeunes et grandes personnes (plus d'accident dans les tirs avec la nouvelle cible inventée par M. Démolis). Consommation de premier choix. Joli bosquet ombragé ».

- *Le café de la Poste*. Comme son nom l'indique, il était situé en face de l'ancienne poste et exploité par "la Marie à Pierre" (Mme Pierre Tapponnier).
- *Le café Conversy*, anciennement à l'enseigne de "*La Balance*" où nos pères se retrouvaient le dimanche après-midi pour leur traditionnel jeu de cartes "la manille".
- Au hameau de Jussy existaient deux cafés : le "*café du Salève*", exploité par la famille Mabut ; le café tenu par Antoine Pallud à l'enseigne "*Aux Guides du Salève*".
- A Beaumont, on trouvait le *Café-restaurant "Mabut-Blanc"*. On y jouait aux boules. On nous rapporte qu'il arrivait fréquemment, le dimanche, de voir le révérend curé Laubé participer au jeu après la célébration des Vêpres. Curieusement, au cours de cette activité sportive, notre curé ne se désaltérait pas avec les consommations proposées par l'aubergiste, mais apportait sa fiasque pleine du liquide cher à Dionysos.
- *Le café Dupraz*, situé au lieu-dit "le Molard", créé dans les années 20, cessa son activité quelques années plus tard. On y dansait le dimanche au son d'un gramophone à disques qui dispensait une musique "nasillarde".
- *Le café-restaurant Bertherat-Paccard* au Châble. Il y avait quelquefois des bals avec piano mécanique. Le dimanche, l'animation était surtout créée

37. C'était réellement une guillotine, grandeur réduite ; le condamné était un soldat en tenue d'époque, pantalon rouge, vareuse bleu foncé, d'environ 1,50 m de haut, couché sur une planche, le couperet maintenu au-dessus par un crochet. Le jeu, quelque peu cruel, consistait, à l'aide d'une carabine et se plaçant à environ 10 mètres, à viser le crochet ; si ce dernier était touché, le couperet tombait et coupait le cou du mannequin.

par les jeux de quilles et boules³⁸. Les enfants se disputaient pour "renquiller"³⁹. Les joueurs leur donnaient quelques sous et de la limonade. Mentionnons le don possédé par le propriétaire. De toute la région, on venait « Chez Paccard » faire remettre une épaule démise, faire rhabiller un bras cassé, etc. C'était le rebouteux ou rhabilleur⁴⁰.

• *L'hôtel du Châble*, sous l'enseigne "*Au Soleil Couchant*" fut tenu par les familles Miguet, Pillet-Miguet, jusqu'à l'incendie qui le détruisit en 1908⁴¹. Reconstitué vers 1910-1911, il s'intitula "*Hôtel des Négociants*" et a connu divers exploitants.

Si, de nos jours, on ne compte que deux débits de boissons, dont un (à Beaumont) fait restaurant, et un café au Châble, il n'en fut pas de même dans le passé. Leur nombre ne cessa d'augmenter depuis 1768, date à laquelle le premier est mentionné.

En 1913, nous dénombrons treize cafés ou cafés-restaurants. A Beaumont, Alphonse Duvernay ; à Jussy, Mabut et Pallud ; aux Creux, Vuichard ; au Châble, Bertherat-Paccard, Conversy, Célestin Duvernay, Tapponnier, Sabatier (*Hôtel des Négociants*), Mégevand, Grandchamp ; sur le Salève : Gal au Petit Pomier, Brand à la Tuile.

Le nombre des débits de boissons, ainsi que l'animation occasionnée par les bals, faisaient dire à dame E. R., d'une commune voisine : « Ah ! ce Châble, c'est la perdition de la jeunesse ! ».

Le maximum sera atteint dans les années 30. A Beaumont, Chaffard et Buchot ; à Jussy, Mabut-Pachoud et Gros ; au Molard, Dupraz ; aux Creux, Pichot ; au Châble, Bertherat-Paccard, *Hôtel des Négociants* (divers tenanciers), Conversy, Mégevand, Brand, Grandchamp, Mandallaz, Cartier (pension), Roguet (1939) ; sur le Salève, Brand-Jacquet à la Tuile.

Nous mentionnerons deux débits de boissons autorisés à titre temporaire, en relation avec l'exploitation de la forêt Bastian sur le Salève⁴². J. Pralet de Beaumont demanda, et obtint par arrêté préfectoral du 21 mai 1880, l'autorisation d'ouvrir deux débits de boissons temporaires, pendant l'exploitation de la forêt Bastian, l'un sur le Salève, l'autre au pied du Salève. Il est stipulé : « qu'il ne devra pas admettre dans ses débits des jeunes gens non accompagnés de leurs parents et ne pas donner à boire aux gens ivres ».

38. L'hôtel et le café Grandchamp avaient également jeux de boules ou de quilles.

39. Remettre les quilles debout quand un joueur les avait renversées.

40. Mentionnons la présence, dans les années 1870, de Louis Bertherat, rhabilleur, et même une rhabilleuse en la personne de dame Alexandrine Lavorel.

41. Voir coupure du journal *Le Cultivateur Savoyard* du 13 août 1908 page 339.

42. Voir « la scierie » page 86.

BEAUMONT. - Pension PALLUD, au pied du Salève



La pension Pallud (aujourd'hui propriété Jouan) à Jussy.

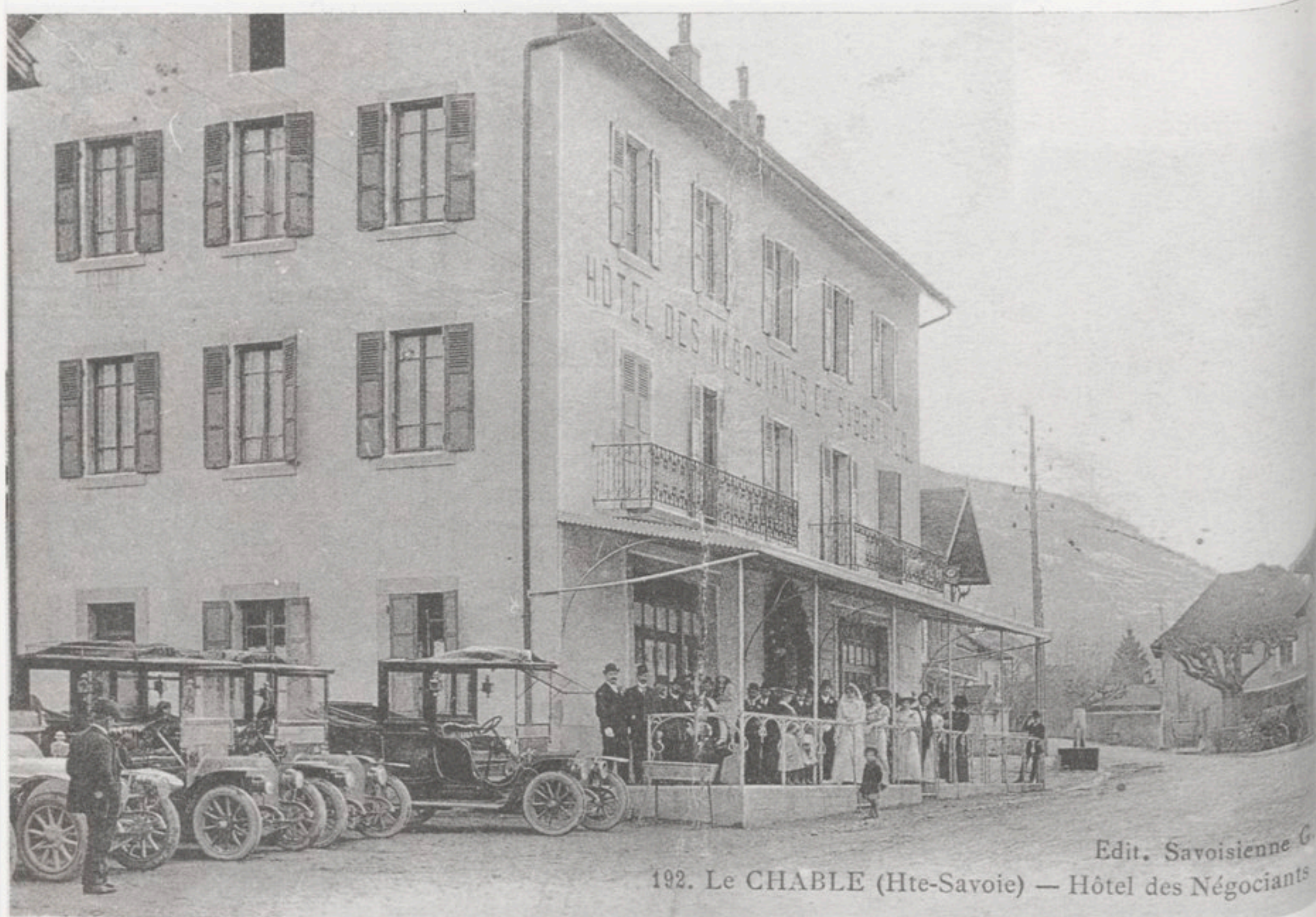


Pension des Pitons sous Salève, Beaumont - H^{te} Savoie

« Au Fond de Beaumont. »

Hôtel Pillet-Miguet (à droite).





192. Le CHÂBLE (Hte-Savoie) — Hôtel des Négociants
Edit. Savoisienne G.

Un des premiers mariages avec voitures automobiles en 1913.

Les médecins à Beaumont

Praticien au Mont-Sion, commune de Saint-Blaise où il naquit en 1811, le docteur Victor Despré s'installe au Châble vers 1843. Syndic de Beaumont en 1847, ne pouvant supporter les attaques injustifiées dont il était l'objet au sein du conseil communal, il démissionna et quitta la commune en 1852 pour s'établir à Saint-Julien où il mourut le 24 juillet 1883.

Vers 1905, le docteur Edouard Girod né à Beaumont en 1876, fonda un cabinet au Châble, dans la maison Folliet. Il décéda en 1911.

Originaire de Tigre, province de Punta Arenas, au Costa Rica, le docteur Matamoros (1904-1941) s'installa au Châble, dans la maison Chenevard, en 1934 ; dès 1938, il acquit une maison au Petit-Châble où il résida jusqu'à sa mort.

Un violent incendie

Dans la nuit de samedi à dimanche, un violent incendie a éclaté, vers minuit, au Châble, commune de Beaumont, et a complètement détruit l'Hôtel Pillet-Miguet.

Le feu a pris naissance dans le fenil situé au-dessus d'une écurie attenant à l'hôtel auquel il s'est communiqué. C'est M. Curval, mécanicien à la Manufacture du Châble, pensionnaire chez M. Pillet, qui, suffoqué par la fumée répandue dans sa chambre et se réveillant soudain, cria : « Au secours ! »

A ses cris, M. Pillet se leva à la hâte, ainsi que quinze voyageurs qui étaient couchés et qui s'empressèrent de prendre leurs bagages et de s'enfuir à moitié vêtus, et M. Pillet, qui vit les flammes et une épaisse fumée s'échappant du fenil, se rendit aussitôt à l'écurie située au-dessous et il put en faire sortir son cheval et une vache qui y étaient enfermés.

Pendant ce temps, l'incendie avait fait des progrès et tout l'hôtel était en feu. A la première alarme, les habitants, ainsi que les pompiers, étaient accourus. Ces derniers se mirent aussitôt en batterie, mais, malgré les torrents d'eau, à part un peu de mobilier, il fut impossible de rien sauver.

Activé par un vent violent, l'incendie faisait craindre pour les maisons voisines ; mais, après des efforts, le danger put être conjuré pour les bâtiments Girod et Conversy, qui étaient les plus menacés.

De l'hôtel, qui comprenait, au rez-de-chaussée : salle de café, salle à manger et chambre à coucher ; au premier étage : huit chambres, grenier au-dessus ; à côté, vaste remise, écurie, cave, il ne reste plus que les murs.

Samedi, à 11 heures du soir, M. Pillet avait fait le tour de l'immeuble et n'avait rien remarqué d'anormal. C'est donc une heure après que l'incendie éclata. Au dire des habitants, voilà déjà plusieurs incendies qui se déclarent toujours à la même heure ; et on croit que la malveillance n'y serait pas étrangère. Des empreintes de pas toutes fraîches, relevées dans le jardin, près d'une porte qui aurait été escaladée, sembleraient confirmer ces dires.

Ces pertes, s'élevant à 40 000 francs, ne sont couvertes qu'en partie par une assurance.

Une enquête est ouverte.

Le Cultivateur Savoyard du 13 août 1908

LA VIE RELIGIEUSE

Beaumont



L'église



On peut supposer que plusieurs constructions se sont succédé sur l'emplacement de l'église actuelle. En effet, l'existence d'un autre lieu de culte ne nous a pas été transmise par la tradition, ni par l'existence de vestiges, d'une croix ou d'un oratoire.

Au XVI^e siècle, alors que le château se dressait encore au pied du Salève, une église existait sur l'emplacement de l'église actuelle, ainsi que nous le verrons au cours de ce chapitre.

A quelle époque a été construite l'église démolie en 1846 ?

Le bâtiment

Nos recherches ne permettent pas de connaître sa date de construction. Cependant, nous pouvons avancer qu'elle existait déjà en 1599. En effet, sur le tout premier registre paroissial (celui des décès) commencé à cette date, nous avons relevé la mention suivante, inscrite par le Révérend Duborjal, alors curé de Beaumont :

L'an mil cinq cent nonante neuf, le vendredy cinquième jour du mois de février jour de Ste Agathe, L'église paroissiale de Saint Etienne de Beaulmont, bailliage de Ternier a été consacrée et réconciliée par Monseigneur l'Evêque et Prince de Genève, Claude de Granier...

Est-ce la consécration après achèvement de la construction ? Cependant il est dit "réconciliée". Cela peut nous laisser supposer qu'elle le fut à la suite de la reconversion des habitants de Beaumont au catholicisme¹ et du retour de l'édifice au culte catholique, ce qui laisse présumer l'existence de cette église avant 1599.

Pourquoi reconversion ? Pendant l'occupation bernoise du bailliage de Ternier (1536-1567) dont dépendait le seul village de Beaumont et ses hameaux, les habitants furent convertis au protestantisme. Or, tout en étant de la même paroisse, les hameaux de Jussy et du Châble dépendaient, tout comme la chartreuse de Pomier et Présilly, du comté de Genevois. Ce dernier n'ayant pas été occupé par les Bernois, les autochtones restèrent catholiques et se rendaient, sans doute, à la chartreuse pour leurs dévotions, tant que dura l'occupation de Beaumont.

Lors du creusement des fondations du clocher (1774), les vestiges supposés d'une chapelle, peut-être celle dédiée à saint Sébastien, ont été mis à jour à l'intérieur. Cela confirmerait l'existence d'un lieu de culte bâti à cet emplacement et datant d'avant le XVI^e siècle.

L'état du bâtiment vers le milieu du XVIII^e siècle nous est connu grâce à un rapport dressé en 1768, par le Révérend François Lacombe, curé, en prévision d'une visite épiscopale dont voici un extrait :

Les bâtiments, couverts et murs de l'église, tant de la nef que du cœur, sont en assez bon état, le plancher de la nef est un peu ouvert en un endroit, et aurait besoin d'être rejoint, le soupied de la sainte nef est entièrement ruiné, le soupied du cœur est en assez bon état, de même que la voûte, excepté que le plâtre est tombé dans un angle, la voûte et sous-pied de la sacristie est en assez bon état. Le clocher en pied de chèvre est tout à fait dégarni et panche un peu sur la nef et jette l'eau de la pluie dans l'église.

1. La reconversion n'intervint que plusieurs années après le départ des Bernois.

En cette même année, « en vue de la visite que Monseigneur notre Illustrissime et Révérendissime évêque doit faire le second de juin, il a été procédé à la mise aux enchères de quelques réparations à faire au bâtiment ». Ce ne sont pas les détails qui manquent !

L'an 1768, le 24 avril, dans la grange de la Cure de Beaumont, après les vêpres par devant moy J. A. Borgel, notaire royal collégié et présents les témoins cy-après nommés Chassot syndic, Pierre Jacquet, Antoine Bornand, Ennemond Mégevand, Louis Mabut dit Cattaz ancien syndic.... conseillers des communautés de Beaumont, Jussy et Le Châble.... ensuite de la délibération du 10 may de l'année dernière portant qu'ils priaient le Seigneur Intendant de vouloir permettre qu'ils baillassent le prix fait à faire à neuf le sous-pied de l'église...

Ceux qui voudraient prendre à prix fait et à tout fournir à faire le sous-pied.... n'avaient qu'à comparaître le dit jour après les vespres au dit lieu et que l'expédition s'en ferait aux plus offrans ² et derniers enchérisseurs à l'extinction de la chandaille, laquelle se serait éteinte sur la mise de François Mégevand dit Fremillon.... qui aurait misé le sous pied à septante-huit livres et comme il convient de faire plusieurs autres réparations utiles à la dite église soit nef d'icelle cy-après spécifiés dont la mise est aussi restée au dit François Mégevand pour semblable somme de septante-huit livres et acceptant comme sera dit cy-après que, premièrement il promet de faire le dit sous-pied avec des planches de bois sapin d'un pouce et quart d'épaisseur qui seront placées et clouées avec six clous mal taillés sur chaque planche qui seront placées sur des gîte de chêne qui seront au nombre de huit, qui feront environ demi-pied d'épaisseur et autant de largeur ; comme encore sera obligé de rejoindre et clouer le plancher dessus c'est-à-dire ceux qui seront décloués, de plâtrer les murailles ou besoin sera, de les blanchir et mettre le plancher dessus en couleur soit gris ou jaune ; d'en niveler le plancher dessous, c'est à dire enlever demy pied de terre au sommet pour la mettre au fond. Tout doit être fait et parfait de la manière cy-dessus expliquée au second du mois de juin prochain.

Nous remarquons que l'ancienne église, moins haute que l'actuelle, eut à souffrir des intempéries ainsi qu'en témoigne une délibération du conseil de paroisse du 8 décembre 1778, constatant les dégâts :

Il a fait des orages terribles cette année, qui ont été cause qu'il s'est brisé environ mille tuiles plates tant sur la nef, clocher que chapiteaux. L'eau des couverts se jette sur les planchers et les pourrit.... plus la frête ³ de l'église couverte de cornières en grosses tuiles, en une nuit, les orages en ont enlevé la moitié. L'église est beaucoup exposée aux orages....

2. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est bien au « plus offrant », François Mégevand, que le marché a été confié.

3. Le faîte.

Quand, en avril 1791, le révérend Bouille, curé de Beaumont, adressait une supplique à l'avocat-fiscal général à Chambéry pour constater l'état de la cure laissée par son prédécesseur, il ne pensait pas que, près de deux ans plus tard (4 mars 1793), n'ayant pas prêté serment ⁴, il devrait prendre le chemin de l'émigration. Il rentrera en 1797. Quoique antérieure à l'époque étudiée, je crois intéressant de donner quelques extraits de cette supplique qui nous montre que, en dépit de la tourmente révolutionnaire qui sévissait en France voisine, une certaine quiétude régnait en Savoie, malgré la présence d'éléments perturbateurs.

Juin 1791. Requête.

A nos Seigneurs, supplie humblement Révérend Joseph Bouille curé de Beaumont où il habite, et dit qu'en exécution du décret de l'an du dix janvier dernier, qui lui a permis le cours, publication et fulmination des Bulles dont s'agit, il a pris possession de la cure du dit lieu de Beaumont et dépendances suivant l'acte du quatorze février aussi dernier, Borgel notaire et commis, est du désir du dit Révérend suppliant de faire procéder à acte d'état du dit bénéfice, et de faire conster par icelui des dégradations qui y peuvent être survenues par déffaut d'entretien où de caducité, il recourt à ce qu'il vous plaise, nos Seigneurs, eu égard à la vérité de ce que dessus commettre le châtelain ⁵ du dit lieu de Beaumont ou tel autre qu'il vous plaira pour être par devant lui, procédé au dit acte d'état par le moien des experts jurés du lieu à déffaut diceux, par ceux qui seront choisis par le dit commissaire et par lui assermentés. A ce appellés les Rds Chartreux de Pomier Codécimateurs, François Joseph Mogenet comme héritier de Révérend Joseph Mogenet pourvu en son vivant du dit bénéfice, et encore les syndic et conseil du dit Beaumont pour y assister si bon leur semble et pour voir.

Suivent sur le document :

- l'avis du seigneur avocat fiscal général du 10 mai 1791 : « nous n'empêchons être commis le châtelain de la paroisse de Beaumont »... ;
- le décret du Sénat fait à Chambéry le même jour : « est commis le châtelain de la paroisse de Beaumont pour procéder à l'acte d'état et devis estimatif »... ;
- la lettre du Sénat de Savoie du 10 mai 1791 : « mande le sergent royal requis de donner toutes assignations et faire tous exploits requis et nécessaires » ;
- la requête du révérend curé Bouille qui dit qu'il « a intérêt que l'acte d'état par lui requis comprenne en même tems celui du chœur, sacristie, vases sacrés et ornements ».... ;

4. La Savoie fut incorporée à la France le 27 novembre 1792. Les lois de la République y furent appliquées. Les religieux devaient prêter serment.

5. Jacques André Borgel, notaire et châtelain de Beaumont.

– le décret du Sénat du 14 mai 1791 : « accorde la commission requise pour procéder suivant les fins suppliées ».

Teneur d'exploit du sergent royal Balleydier du 28 may 1791. En exécution des décrets et lettres cy-devant et a requête du Révérend obtenant, j'ai cité François Joseph Mogenet habitant actuellement à Beaumont, les Rds Chartreux de Pomier en la personne de Révérend Dom Humbert Cullieret prieur moderne de la dite chartreuse, et les syndic et conseil de Beaumont en la personne de François Tapponnier tous habitants à Beaumont sauf les Révérend Chartreux habitants rière Présilly pour comparaître, si bon leur semble, le trente un du courant à cinq heures du matin dans le presbitère du dit Beaumont situé au village de Beaumont par devant le chatelain du dit lieu pour y voir procéder suivant les fins des décrets et.... j'ai donné copie à.... après avoir sonné de la trompe, et fait lecture du tout à ma haute et intelligible voix au devant l'église du dit lieu où se font les publications et ensuite affiché copie de tout à la porte de la dite église...

Acte d'Etat et devis estimatif des réparations de la cure de Beaumont et dépendances.

L'an 1791 le trente un du mois de may je soussigné Jacques André Borgel notaire royal et châtelain fais savoir à tous à qui la connaissance appartiendra que lejourdhuy je me suis transporté de le Chable mon habitation jusqu'au dit lieu de Beaumont, et dans la cure, où a comparu pardevant moy Révérend Joseph fils de feu François Bouille natif bourgeois du Bourg de Cruseilles curé du dit lieu, où il habite lequel n'ai représenté qu'en qualité de curé, il se serait pourvu par requêtes présentées au Sénat les dix et quatorze du courant pour obtenir commission de faire procéder à acte d'état du bénéfice du dit lieu et des chœur, sacristie, vases sacrés et ornements lequel a obtenu par décrets et lettres des dits jours en la personne du soussigné chatelain du dit lieu et qu'en conséquence il aurait fait assigné par exploit du 28 du courant les Rds Chartreux de la Chartreuse de Pomier, les syndic et conseil de la paroisse et François Joseph Mogenet ⁶ en qualité d'héritier du Révérend Curé son prédécesseur pour comparaître le jourdhuy au présent lieu à cinq heures du matin pour y voir procéder en conformité de ma dite commission et ayant comparues Mogenet en personne, les Rds Seigneurs Chartreux en celle du Révérend seigneur Dom Humbert fils de feu Nble Nicolas Cullierat natif de la ville de Saint-Jean-de-Maurienne prieur moderne de la dite Chartreuse où il habite et le dit conseil aux personnes de François feu Martin Tapponnier syndic et Marc feu François Joasset Conseillers d'icelle d'où ils sont natifs et habitants, lesquels ont choisis pour experts le dit Révérend Curé et les dits syndic et conseillers Noble Antoine fils d'Aimé Baud natif et habitant de la paroisse de Compesières, charpentier et pour maçon Claude Joseph fils de feu Claude Joseph Copel natif de Samoën habitant à Cruseille, lesquels le dit Révérend seigneur Cullierat a aussi nommé de son côté pour ce qui concerne la dite Chartreuse, le dit Mogenet aurait aussi présenté Louïs feu Jean Mouthon, natif de Feigères, habitant à Carouge, maître charpentier et Michel François fils de feu Jean François Chavachine natif et habitant de la paroisse de Samoën maître maçon, et enfin tous les dits intéressés auraient nommés et convenus de Révérend Jacques fils de feu Antoine Pignare natif de Nave, curé d'Andilly où il habite pour ce

6. « Feu Aimé natif de la paroisse de Samoën, habitant du présent lieu ».

qui concerne les vases sacrés et ornements d'église lesquels ici comparants ayant été respectivement convenus par les parties et au besoin par moy prix d'office, après les représentations que je leurs ai fais sur les devoirs de leurs charges et les peines qu'encourent les parjures et l'importance du serment m'ont jurés sur les Saintes Ecritures par eux séparément, par eux entre mes mains touchés et en présence des parties, et après la lecture des requêtes, décrets et lettres sus énoncés de procéder fidèlement à la visite des objets dont y est fait état chacun en ce qui les concerne et de m'en faire un rapport fidel sans support, connivance ny partialité et ayant fait leurs visites respectives en mon assistance ils m'ont rapportés comme s'en suit :

« Nous Claude Joseph fils de feu Claude Joseph Copel natif de la paroisse de Samoën habitant de celle de Cruseille et Michel François fils de feu Jean François Chavachine natif et habitant du dit Samoën ensuite du serment que nous venons de prêter entre vos mains, nous disons ».... *(Suit une énumération très détaillée des réparations en maçonnerie à effectuer pour un montant de 273 L).*

Le rapport se termine ainsi : tout ce que dessus est le plus juste prix vous assurant que nous ne le ferions pas pour un moindre prix, et que nous n'en demanderions pas un plus haut, et si nous les donnions à faire nous les donnerions pour le même prix. Sur les Généraux interrogats ont répondu pertinemment, je dis Copel suis âgé d'environ trente cinq ans, maçon de profession, mes biens valent cinq cents livres et Je Michel François Chavachine suis âgé d'environ quarante trois ans, maçon de profession, mes biens valent environ mille livres, nous ne sommes parents, alliés, créanciers, débiteurs, ny domestiques des parties. Lecture à eux faite de leurs rapports disent unanimement nous ny voulons rien changer, ajouter, ny diminuer, nous y persistons, nous savons écrire, nous signerons cy-après.

Les mêmes formules sont répétées pour le rapport des deux charpentiers ainsi que le détail de l'état tant de la charpente, couverture et menuiserie que celui des réparations nécessaires dont le montant s'élève à 241 L.

Je Jacques fils de feu Antoine Pignarre curé d'Andilly où j'habite après exacte visite que j'ai fais des ornements, vases sacrés, autel, linges, fonds Baptismaux, confessionnaux et livres, déclare qu'il faut de toute nécessité un crucifix au devant du tabernacle, etc., ... le tapis de l'autel a besoin d'être rapiécé pour avoir été mangé par les rats.... plusieurs chasubles sont hors d'usage pour avoir été négligées et mal soignées, (...) il est de plus nécessaire de faire une espèce de confessionnale en sacristie pour entendre les sourds, etc..., il faut absolument faire un couvert au-dessus des fonds Baptismaux en forme de pyramides accolé au mur pour empêcher l'indécence qui se commet actuellement, chacun pouvant s'asseoir audessus des fonds. Les confessionnaux sont trop étroits quoiqu'en bon état, d'ailleurs il est nécessaire de les élargir tous deux de neuf pouces de chaque côté (...), c'est la tout ce que j'ai remarqué, je n'ay pas porté le prix des dites réparations à faire n'étant pas de ma compétence, etc.

En 1792, une partie des réparations a été exécutée. Il semble que le dit Mogenet n'a pas satisfait à ses obligations, une part des travaux étant à sa charge et, de ce fait, il restait débiteur du curé Bouille. Tous les biens

de la cure, déclarés "biens nationaux", furent vendus en janvier 1795.

Le conseil municipal délibéra le 30 germinal an XI (20 avril 1803) à la suite d'une demande du gouvernement en date du 7 ventôse an XI (25 février 1803) concernant les réparations des bâtiments destinés au culte, et des presbytères :

Considérant que l'église de Beaumont ayant besoin de quelques réparations urgentes comme achat de tuiles, blanchir le chœur, remonter le retable, raccommoder l'autel, refaire qqs toises de plancher, recrépir le cloché, qui pourraient coûter environ 400 F. Le presbytère a besoin aussi de quelques réparations urgentes comme tourner la tuile courbe, couvrir la chambre en bas de la sale à chaume et autres menus réparations qui pourrait coûter 100 F.

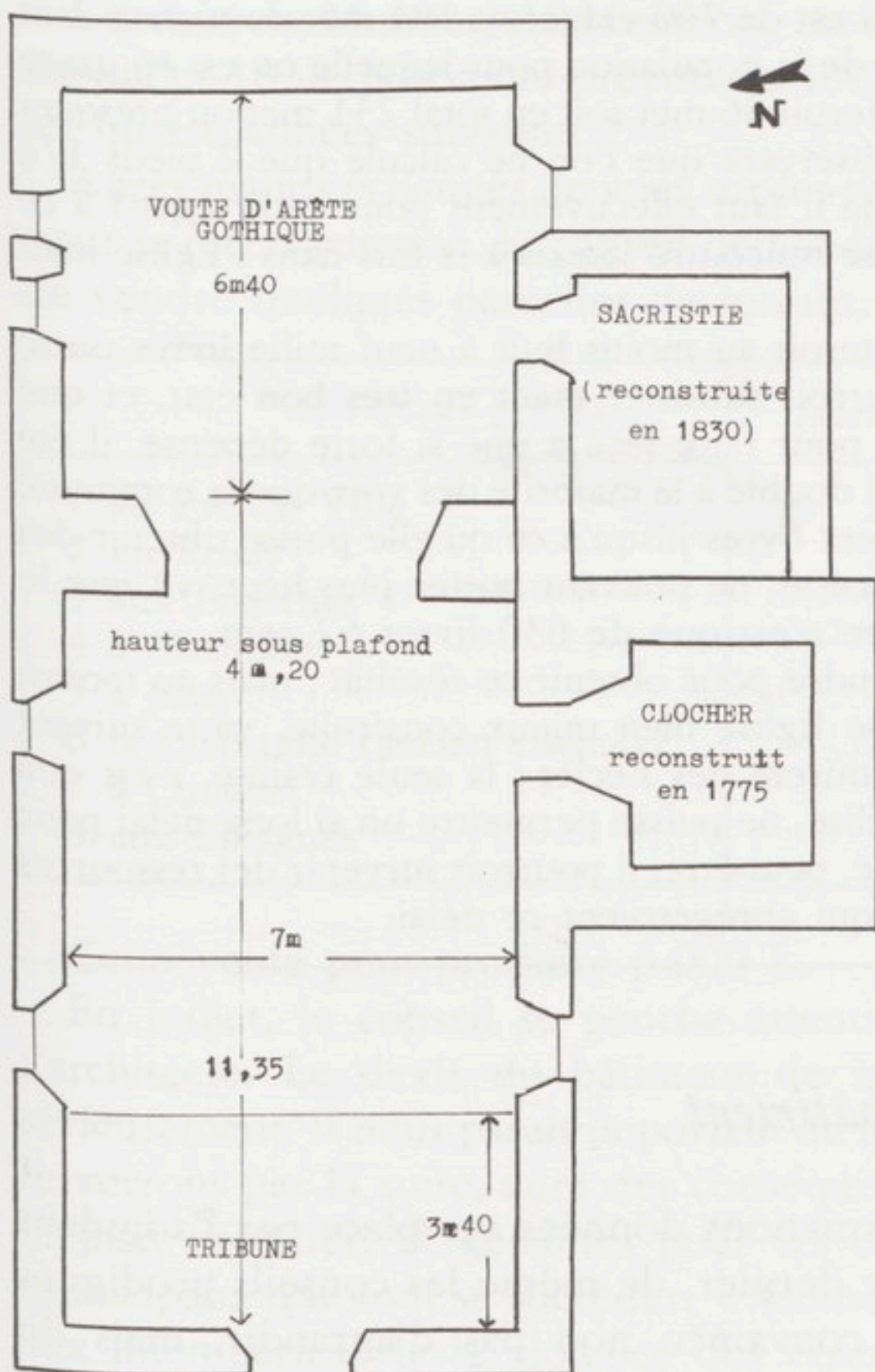
Considérant que la commune est déjà endettée de 244 F pour la réfection du cloché au citoyen Borgel, maire qui en a fait les avances.

Considérant quelle ne se trouve aucun fonds pour les dites réparations, quelle ne sait dans le temp présent, par la très modique récolte de l'année dernière qui a mis plusieurs de ses habitants dans le cas d'aller mendier leur pain, et quantité d'autres d'emprunter pour acheter du blé. Quelle n'a aucune ressource qu'en vendant 50 sapins qui pourrait produire en les exposant en enchère public environ 80 F. Elle possède encore une certaine aisance soit terre inculte qui est entre deux prés appartenant à Joseph Mabout dit Cattaz qui en donnerait un prix convenable environ 120 F. Si le Conseil était autorisé par le dit Préfet de ce département, et encore une petite terre dite Ver le Moulin de Cutaft fort confiné par le pré de Jean Pillet qui en donnerait aussy un prix convenable environ 30 F, la commune n'en retire aucun revenu. Voilà tout ce que la commune pourrait faire l'année courante.

La vétusté de cet édifice paraît certaine malgré quelques réparations au cours des décennies passées. Le 1^{er} juin 1835, le révérend Dufour, curé, adresse une lettre à l'intendant général, de laquelle nous extrayons le paragraphe suivant :

... a recours à son autorité et sagesse pour (que) la paroisse reçoive l'ordre, sans délai, aux moyens de réparer son église. Son état d'indécence n'est pas capable de la révolter en général parce que jusqu'ici elle n'a vu que de misérables étables pour temples du Seigneur, produit de la funeste influence du voisinage protestant et se plaint que l'église est trop petite et ne peut recevoir que les deux tiers de la population... ».

L'intendant de Saint-Julien, dans sa réponse, dit « que soit montré au Conseil double de la commune de Beaumont pour fournir ses observations motivées sur le mérite de la demande qui précède ». Ce que fit le conseil, le 25 du même mois. Après avoir mûrement réfléchi sur la nécessité d'un agrandissement de l'église, il décide sans plus attendre de voter une somme de 200 L à cet effet.



Plan de l'ancienne église de Beaumont, dressé en 1835 (elle fut détruite en 1846, sauf le clocher).

En octobre, ne voulant sans doute pas engager des travaux sans connaître le bien-fondé d'un agrandissement sur un vieux bâtiment, le syndic demande par lettre à l'intendant général de réquisitionner l'adjudant du Génie civil pour inspecter l'église et évaluer la dépense pour son agrandissement.

Une suite favorable est donnée à cette demande et, le 19 avril 1836, l'intendant, accompagné de l'adjudant du Génie civil, a visité l'église. Il constate :

... que tous les murs sont lesardés et surplombent au point que l'on ne peut rien y toucher pour faire nouvelles brèches pour des chapelles latérales sans exposer cet édifice à s'écrouler ; un prolongement sur le devant ne pourroit se lier avec les anciens murs parce qu'il seroit à craindre qu'en démolissant le mur de façade actuel, il n'en survint la chute du mur de gauche.

D'ailleurs cette Eglise n'ayant que 4 met ⁷ 20 c (13 pieds) de hauteur, est bien loin d'avoir les proportions voulues, ainsi on ne feroit qu'une chose très imparfaite et à pure perte, car, à supposer que ce prolongement fut possible, il faudroit le refaire lorsqu'on sera obligé de reconstruire cette Eglise, son état de caducité (sic) ne peut permettre un long laps de temps pour cette reconstruction.

Le soussigné pense que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de proposer sa reconstruction qui est de toute urgence, soit parce qu'elle est dans un état absolu de caducité, soit aussi parce qu'elle n'offre qu'une surface de 126 met 13 soit l'emplacement pour 504 personnes en calculant deux pieds et quart pour chèque

7. Orthographe respectée.

tandis que la population actuelle qui est de 740 exigeroit 184 met de surface sans avoir égard à l'augmentation future de la population pour laquelle on est en usage de porter un quart en sus de ce qui feroit 46 met soit en total 231 met ou presque le double de la surface actuelle. Observant que l'on ne calcule que 2 pieds 1/4 par personnes au lieu de 3 pieds qu'il faut effectivement pour avoir égard à ce que toute la population entière ne se rencontre jamais à la fois dans l'Eglise mais seulement les trois quarts.

Comme cette reconstruction couteroit au moins huit à neuf mille livres outre les corvées, vû que le clocher pourroit subsister étant en très bon état, et que la commune n'a pas les ressources pour faire face à une si forte dépense, il été délibéré le même jour par le Conseil double à la majorité des voix que la commune s'imposeroit annuellement quatre cent livres jusqu'à ce qu'elle puisse obtenir des fonds suffisans pour cette reconstruction, ne pouvant porter plus haut, vû que le principal de la contribution foncière n'est que de 630 livres 62 cent.

Il est vrai qu'il y aura bien à attendre pour obtenir ce résultat ; mais au moins, il sera certain et l'on obtiendra une Eglise bien mieux construite, vaste suivant le besoin de la population, et qui durera des siècles ; la seule crainte, c'est que l'état dans lequel se trouve cette Eglise, ne puisse permettre un si long délai pour sa reconstruction. Dans cet intervalle, peut-être, il pourroit survenir des ressources inattendues en secours pécuniaires qui abrégeroient ce délai.

Projet de reconstruction du bâtiment

Ce même jour, après les informations données sur place par l'adjudant et sans attendre le rapport de ce dernier, de même les conseils prodigués par l'intendant, le conseil est convaincu non pas d'agrandir, mais de reconstruire l'église sur l'emplacement de l'actuelle après sa démolition. Au préalable, le cimetière étant autour de l'église, il est à prévoir d'en aménager un nouveau. Sans plus attendre, le conseil prend la décision d'inscrire, dès le prochain budget, une somme de 400 L, ainsi qu'aux suivans jusqu'à concurrence convenable.

Cette décision, sous forme de délibération, sera approuvée par le ministère de l'Intérieur à Turin et transmise par l'intendant général un an plus tard, le 14 avril 1837, revêtue de la mention suivante :

Attendu la nécessité de pourvoir dès que possible à l'exécution de l'entreprise, nous invitons le conseil à proposer les ressources extraordinaires jugées convenables, indépendamment de l'allocation de 400 L. Il sera donné connaissance de la présente au curé afin que, de son côté, il fasse les démarches opportunes pour obtenir des subsides ou des souscriptions volontaires dans le même but.

Ici commence l'épisode de la construction de la nouvelle église, avec toutes les péripéties que connaîtront beaucoup de communes durant cette période d'intense reconstruction de lieux de culte.

L'architecte Monnet, de Menthon, est chargé de dresser plans et devis. En juillet 1838, la somme prévue de 400 L est portée à 600 L et à 800 L les quatre années suivantes.

Après maints échanges de vues sur les possibilités de créer des ressources pour la reconstruction, le conseil demande, le 2 juillet 1840, l'autorisation de vendre quelques parcelles de terrain, à savoir :

	<i>Journaux</i>	<i>Toises</i>	<i>Pieds</i>
1 au Pré de Ville	2	385	7
2 en Rosay	2	349	1
3 aux Fourches		62	6
4 à Chatillon		25	
5 à Jussy		27	5
6 la Chavanne (ancien chemin)		200	
7 à Cutafort		133	5
8 aux Eplagnes		6	0,5

Cette vente peut produire 6 000 L.

En juillet, le conseil se penche attentivement sur les plans remis par l'architecte. Le devis du bâtiment de style "néo-classique", est étudié sérieusement. Il nous paraît important de relever une observation qui, nous le verrons par la suite, aura des conséquences extrêmement fâcheuses sur le plan financier, et gênantes pour les conseils doubles communaux ou municipaux qui vont se succéder. « Conscient de l'exposition du bâtiment aux intempéries, de la violence des vents et orages, le conseil demande que les murs soient abaissés de 2 mètres en les ramenant de 11 à 9 mètres ⁸. La pente du toit est trop faible, ce qui facilitera le refoulement des eaux de pluie sous les tuiles ».

Le devis s'élève à la somme de 10 786,44 L, la commune devant assurer, par voie de corvées, les transports de matériaux, les fouilles, etc. Le conseil unanime est d'avis qu'il soit fait un devis supplémentaire pour que tout soit à la charge de l'entrepreneur. Les corvées à faire par les habitants risqueraient de créer des difficultés pour les travaux de la campagne. Le projet est adopté avec les modifications sus-énoncées.

L'intendant n'est « pas d'accord que les corvées soient remplacées par le paiement en numéraire, ce système, en surchargeant les comuniers, n'est pas en harmonie avec les principes adoptés par le Gouvernement, surtout pour la Savoie... » Toutefois ceux qui ne veulent pas faire leur quote-part en nature pourront la payer en espèces. (Annecy le 21 août 1840).

8. Hélas, l'architecte n'a pas consenti à modifier ses plans.

En septembre 1841, l'intendant général désire connaître les fonds disponibles pour la construction. Ils se montent à 4 821 L, somme loin de suffire à la dépense ; en conséquence, le conseil persiste à être autorisé à vendre des terrains communaux. Par ailleurs, il abandonne le projet de faire établir un devis pour l'intérieur de l'église. Il persiste également à demander à l'architecte que les murs soient ramenés à neuf mètres au lieu des onze prévus au plan. Hélas, de nouveau l'architecte n'a pas consenti à modifier ses plans.

Le révérend curé a hâte de voir bâtir une nouvelle église et s'adresse à l'intendant afin de s'opposer au projet du conseil communal. Ce dernier souhaite d'abord bâtir le mur d'enceinte du cimetière et, un an plus tard, l'église. Le curé ne veut pas que la moitié de ses ouailles l'écoutent un an de plus sur le parvis de l'église !

« Monsieur l'Intendant,

J'ai été grandement surpris lorsque j'ai appris que les huit cent francs que le Conseil Communal de Beaumont avait bilancés l'année passée pour la reconstruction de leur église n'avoient pas été approuvés vu qu'en 1840-1841 le ministre ne fit pas difficulté de les autoriser. J'ai lieu de croire que l'autorité supérieure n'est pas convaincue du besoin urgent que nous avons de hâter cette réédification. Nous sommes sous un gouvernement paternel qui veut sans doute le bien et cependant il ne peut pas se faire dans une paroisse sans église, la population ne peut pas entendre la messe ni la parole de Dieu puisque la moitié est obligée à rester dehors faute de place ; de plus, M. l'intendant, l'état de dégradation de cette église nous fait craindre une ruine prochaine, en un mot cet ancien édifice fait bondir le cœur à tous ceux qui le voient, ce qui déterminait Monsieur votre prédécesseur, lorsqu'il fit sa visite en 1840 à fixer l'adjudication de cette église pour 1843. Il y a trois ans que nous avons un plan dressé par M. l'architecte Monet, et approuvé par le ministre ; mais si on biffe la somme demandée avec justice pour cette bonne œuvre, bien loin d'avancer on reculera, ce qui seroit sans doute le comble du malheur pour la paroisse de se voir privé d'église et par suite de culte public ; je vous prie donc en grâce, M. l'intendant de vouloir bien prendre en considération la délibération qui se fera pour cela à l'époque de la formation du budget, et d'avoir la bonté de la faire approuver au ministre, ainsi que la vente des communaux que le Conseil se propose de faire prochainement, ce qui sera pour moi un sujet de joie bien grande et d'une reconnaissance bien vive à M. l'intendant pour le bien qu'il en résultera.

Plein de confiance en votre sage administration, j'ai l'honneur d'être, M. l'intendant avec le plus profond respect votre très humble et obéissant serviteur

Beaumont, le 30 juin 1842,
Dufour Curé

Au mois d'avril 1843, l'intendant général invite le conseil à contracter un emprunt de 5 500 L à la Caisse des Dépôts au taux de 4 % plutôt que de vendre des terrains ; sur quoi le conseil fait remarquer que la somme disponible pour la reconstruction de l'église est de 5 490 L à laquelle il faut ajouter environ 2 000 L pour le nouveau cimetière. Pour compléter le financement de la dépense, la somme à emprunter est de 7 500 L, un montant jugé considérable. La vente de terrains communaux est préférable et le conseil demande à nouveau qu'elle soit autorisée.

En juillet, le révérend curé intervient de nouveau auprès de l'intendant général. Cette fois c'est pour hâter la vente de ces terrains communaux dont le produit ira à la construction de l'église :

Nous craignons d'être à tout moment ensevelis sous les ruines de cette pauvre église, et nos craintes ne sont malheureusement que trop fondées. *Il écrit de nouveau le 9 août et cette fois déclare* : Si malheureusement cette bonne œuvre par excellence souffre encore des retards, c'en est fait de la foi et des mœurs dans ma paroisse ; je vous laisse à juger Monsieur l'intendant ce que doit devenir une population nombreuse qui se trouve privée depuis plusieurs années des saints offices et d'instructions suffisantes pour son salut.

Enfin, par billet royal du 10 août 1843, la vente des terrains est autorisée. Le 22 octobre, le conseil dresse le cahier des charges et fixe les conditions auxquelles sera soumise la vente.

En janvier 1844, le conseil demande que les conseillers ne soient point écartés des enchères. Le conseil d'intendance ne fait pas d'objection ; au contraire, il dit que l'interdiction de participer aux enchères pourrait être préjudiciable aux intérêts de la commune. La vente étant confiée au juge du mandement, l'intervention de ce dernier permettra de prévenir les abus. Par contre, le 25 du même mois de janvier, l'intendant général stipule que, lors de la vente, la commune sera représentée par un administrateur (syndic ou représentant). Si celui-ci désire faire l'acquisition d'un lot, il devra se faire représenter par un autre administrateur.

Le 12 février a lieu la vente aux enchères des terrains communaux. Six parcelles sont adjugées, deux ne trouvent pas preneur. Elles seront proposées à la vente par voie de soumission et seront acquises en septembre.

En mars, on se préoccupe déjà de se procurer le sable nécessaire à la construction de l'église et des murs du cimetière. M. Nicolas Girod possède une pièce de terre au lieu-dit "à la Côte" dans laquelle existe une sablière. Une convention est passée avec le propriétaire. Elle prévoit l'extraction de tout le sable nécessaire et de le rendre à portée de voitures, à moins que la sablière ne se trouvât épuisée. Le cubage nécessaire sera calculé par un ingénieur architecte, « après emploi qui en aura été fait pour les murailles ». Le sable sera payé 2,30 L le m³. Il est également stipulé que

cette convention n'aura lieu qu'autant que le sable sera accepté par l'entrepreneur des travaux. En cas de refus, elle deviendra nulle.

Il semble que l'on s'achemine enfin vers la mise en adjudication des travaux. Pourtant près de deux années s'écouleront encore avant le début de ceux-ci ! Durant ce laps de temps, différents décrets et délibérations de l'intendant général se succéderont.

En avril, le conseil demande que l'adjudication des travaux du nouveau cimetière précède celle de l'église.

L'intendant général, en mai, « veut connaître les fonds disponibles pour subvenir à la dépense de ces travaux ». Il lui est répondu que « cette dépense (sera) prélevée sur les fonds destinés à la reconstruction de l'église, ces deux objets de dépense étant naturellement dépendants l'un de l'autre ».

Nouvelle demande en juin.

En février 1845, on délibère sur l'opportunité du commencement des travaux de construction de l'église. Les conseillers, sauf deux, tout en reconnaissant la nécessité et l'urgence de cette construction, sont d'avis d'en reporter l'adjudication au début de l'an prochain, par crainte de surcharger les habitants par les corvées pour le transport des matériaux et autres et demandent qu'il soit procédé avant tout à la clôture du cimetière.

L'intendant général n'est pas d'accord et, le 11 mars, décrète que la commune doit se procurer les fonds nécessaires pour bâtir son église, que la clôture du cimetière peut être ajournée, tandis que la construction de l'église est devenue une affaire urgente et que rien ne saurait plus y mettre obstacle. Le conseil doit délibérer immédiatement pour la mise en adjudication de l'église.

La construction du cimetière devrait être entreprise en premier lieu, du fait de sa désaffectation, pour permettre la construction de l'église. Les raisons invoquées par les conseillers au cours de leur séance du 16 avril paraissent raisonnables :

Quoique l'adjudication ayant lieu le plus tôt possible, il s'écoulera bien du temps avant qu'elle fût terminée et qu'à cette époque la saison sera bien avancée pour entreprendre un ouvrage aussi considérable.

Que n'ayant point encore de matériaux préparés pour cet objet, les contribuables seraient trop gênés pour y pourvoir à raison des travaux agricoles.

Qu'il serait indécent qu'on fût obligé de transporter sur le nouveau cimetière les ossements extraits des fouilles pour les fondations sans que le dit cimetière soit fermé.

Supplie M. l'intendant général pour que l'adjudication des deux constructions ait lieu en même temps à condition que celle du cimetière commencerait

immédiatement après l'adjudication définitive et celle de l'église dès les premiers jours favorables de l'an prochain.

Que les bois destinés aux échafaudages soient mis à la charge de l'entrepreneur et non plus à la commune, le devis étant modifié en conséquence.

Rappelle une nouvelle fois l'exposition particulière du bâtiment aux intempéries, l'architecte ne tenant pas compte des modifications des plans exigées, souhaite que l'ardoise assurant une meilleure étanchéité remplace la tuile prévue au devis pour la couverture.

Une fois de plus, l'architecte n'en tient pas compte.

Le devis prévoit la construction de la voûte en planches de sapin posées pour former le cintre avec un clayonnage fait avec des baguettes de noisetier ou de frêne, le tout recouvert de deux couches de mortier bâtard.

Pour répondre aux diverses observations ou demandes faites par le conseil concernant les risques d'infiltration d'eau de pluie ou de neige sous la tuile, l'architecte propose de modifier le devis initial en adoptant un autre système pour construire la voûte. Nous relevons, dans son rapport établi à la demande de l'intendant général, le 20 septembre 1845 :

Tout en reconnaissant la force des vents qui règnent dans la localité où doit être construite l'église, la couverture en tuiles peut être maintenue : 1) en réduisant l'écartement des liteaux à 10 centimètres au lieu de 12 ; 2) en ayant soin de n'employer que des tuiles bien dégauchies. Par ces moyens, l'on préviendra les accidents que l'on veut éviter.

Si l'on conserve des craintes pour la durée de la voûte par suite des gouttières et de la neige qui peut s'introduire sur l'extrados pendant les temps de tourmente, tout en maintenant la couverture en tuiles, propose de construire la voûte en briques et non plus en clayonnage. Par ce moyen, on aura plus à redouter les effets des gouttières et de la neige. *Ce monsieur se berçait d'illusions en pensant qu'ainsi construite, la voûte retiendrait les eaux !*

La voûte serait construite au moyen de deux rangs de briques superposées et de champ. L'extrados recouvert d'une forte chape de mortier de chaux maigre...

Pour faire face à l'augmentation qu'entraînera ces propositions, l'entrepreneur démolira l'église actuelle et, en compensation la commune lui abandonnera tous les matériaux, pierres de taille, fers, charpente, tuiles, moins les meubles de l'église, étant entendu que tous ces matériaux ne seront utilisés dans l'église à construire qu'autant qu'ils auront été reconnus de bon et durable service.

En octobre, le conseil, à la demande de l'intendant général formulée par lettre du 7 septembre, adopte les modifications au cahier des charges dressé en 1840 et proposées par l'architecte Monnet dans son rapport du 20 septembre :

1. La commune ne sera tenue d'aller prendre les bois pour la construction, qu'elle est chargée de rendre à pied d'œuvre, qu'à une distance égale à celle de Carouge.

2. L'entrepreneur sera tenu d'acheter les tuiles à la fabrique de Vesey au-delà de Carouge, les pierres de taille en roche à Beaumont et le grès à Verrières (Neydens).

3. Que les travaux de construction de l'église soient mis aux enchères sur la mise à prix de 12 498,52 L et ceux du cimetière en même temps au prix de 1 293 L.

Enfin, le jour tant attendu arrive en ce 19 novembre où les travaux sont mis aux enchères dans les bureaux de l'Intendance générale à Annecy. Hélas ! Personne ne s'est présenté.

Le 5 décembre, réunion du conseil double, car, entre-temps, M. J. B. Gianoli, entrepreneur de travaux publics à Moûtiers-en-Tarentaise s'est présenté et a déclaré se charger de cette entreprise, y compris la clôture du cimetière et la fourniture de la chaux pour le prix de 15 000 L ou 21 000 en se chargeant de toutes fournitures et toutes corvées. J. M. Blanc de Beaumont s'est également présenté en faisant exactement les mêmes propositions.

Il devient évident pour le conseil, que seule l'augmentation du prix peut attirer des "miseurs". Il demande à l'intendant général de soumettre à nouveau sur la mise à prix de 21 000 L et fonde son argumentation sur les considérations suivantes :

La commune serait exemptée :

1. de la fourniture de sable qui s'élèvera à une somme considérable. L'entrepreneur prendra à son compte la convention passée avec M. N. Girod ;

2. du salaire à allouer à une personne pour tenir le compte des matériaux à fournir par les corvistes ;

3. du prix de location d'un terrain pour entreposer les matériaux.

Par ce moyen, la commune sera évidemment chargée d'une somme assez forte en numéraire pour remplacer les corvées, mais souffrirait cependant moins en substituant l'argent aux prestations en nature qui, ne pouvant avoir lieu que dans le temps des travaux de la campagne, peuvent être d'un grand préjudice pour l'agriculture. Cette proposition est toute dans l'intérêt de la commune. Nous pensons que MM. les syndic et conseillers seront ainsi déchargés de tous soucis ou préoccupations.

La réponse de l'intendant général ne se fait pas attendre. Le 12 du même mois, il laisse entrevoir qu'il a de la répugnance à accepter cette proposition en donnant comme motif que la commune ne dispose que de 11 000 L.

Face à ces atermoiements, le conseil ne cède pas au découragement et présente à l'intendant général, le 5 janvier 1846, un compte détaillé des fonds disponibles s'élevant à la somme de 16 998 L, faisant remarquer que l'imposition serait d'environ 3 000 L, imposition qui ne pourrait jamais équivaloir aux corvées et autres charges dont les habitants ont généralement manifesté l'intention de vouloir s'exempter.

Le 20 janvier, l'intendant général demande à l'architecte Monnet un rapport d'ensemble concernant l'église et le cimetière, étant d'avis d'adjuger à toute personne désirant le faire bientôt.

Dans sa réponse à un courrier (un de plus !) du curé, l'intendant précise au prêtre qu'il a « définitivement pourvu par ordonnance du 28 janvier à ce que l'entreprise de l'église de Beaumont soit mise au plus tôt en adjudication ». De plus, il s'affirme « charmé que les circonstances (1)'aient favorisé dans le projet qu'(il) avait à cœur ».

Effectivement, l'adjudication aura lieu le 3 mars. Que d'années écoulées avant que l'intendance générale, avec la rigueur de sa tutelle, ne se rallie aux vues du conseil !

C'est à Annecy le 3 mars 1846, par devant l'intendant général, qu'a lieu l'adjudication des travaux de construction de l'église et du cimetière. Seul miseur, l'entrepreneur Gianoli de Moutiers a offert un rabais de... 10 L, sur un coût estimatif total de 21 000 L !

Alors que l'affaire semble terminée, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, l'intendant général, avant de procéder à l'adjudication définitive, demande au conseil s'il persiste à ce que cette entreprise soit adjugée à Gianoli pour le prix de 20 990 L, étant entendu que ce dernier se chargerait de tous les ouvrages, corvées, etc., définis dans les précédentes délibérations, ou si la commune avait quelque autre moyen de les faire exécuter plus avantageusement.

Le 20 mars, le conseil unanime maintient son avis plusieurs fois exprimé. L'entrepreneur se chargera donc de tout et le conseil souhaite que l'acte définitif soit signé le plus tôt possible avec M. Gianoli compte tenu de la saison favorable qui s'avance. Le 22 avril, l'adjudication définitive est approuvée. Les travaux vont-ils pouvoir enfin commencer ?

Eh bien non ! Le 17 juin, lors du piquetage de l'emplacement du futur bâtiment, on s'aperçoit que le tracé du demi-cercle du chœur empiète de deux pieds sur le chemin de Prémaqueu. Peut-être le vis-à-vis a-t-il repoussé sur le dit chemin une haie qui l'aurait rétréci ? Sans plus attendre, un géomètre est convoqué en la personne de M. Philippe, de Cruseilles, pour effectuer la mensuration de cette portion de chemin... et la commune se trouve donc dans l'obligation d'acquérir du voisin, Michel Depraz, une bande de terrain ! L'acquisition de cette parcelle, d'une superficie de trois toises et d'un coût de 70 L est décidée par le conseil le 25 juin. La commune devra construire un mur à bain de mortier de cinq pieds de roi de hauteur le long du chemin sur la propriété Depraz. La délibération sera retournée par l'intendant général pour qu'un acte authentique soit établi. Rapidement Paul Marin, syndic et Depraz ont signé un acte dressé par M^e Philippe, notaire à Cruseilles, le 9 août 1846.

Entre-temps, J. B. Gianoli a cédé à M. François Anthonioz le bénéfice de l'adjudication de ces travaux (acte passé le 4 juin devant M^e Bouchet notaire et approuvé un mois plus tard par l'intendant général).

L'ancienne église est démolie, des matériaux pour la reconstruction sont sur le chantier ; Anthonioz demande le versement d'un premier acompte de 1 500 L : ce à quoi le conseil consent le 20 juin.

Les travaux de reconstruction

Le 24 juin a lieu enfin la cérémonie tant attendue, la pose de la première pierre de l'église.

L'archiprêtre Chaumontet, curé de Saint-Julien, a procédé à la bénédiction de la première pierre, avec l'assistance des Révérends Curés Duffour de Beaumont, Fleury de Présilly, Dutruel de Feigères, Lacombe d'Archamps, Maistre de Collonges, Ducrey d'Andilly, Ferroux de Neydens, Mugnier chapelain de Feigères, de MM. Rubin, receveur des Douanes Royales au Châble, Despré, docteur médecin au Châble et Paul Marin, syndic de la commune.

Le 6 août, le conseil double se rend compte que la présence d'un surveillant pendant les travaux de construction est indispensable. Ce travail, d'une grande importance, qui est en cours, mérite d'être surveillé par une personne de l'art pour la régularité et la solidité de l'édifice. M. Gignoux, architecte à Chênes, près de Genève, accepte et s'engage à venir vérifier les travaux une fois chaque semaine, suivant la réquisition qui lui en sera faite par le syndic. La rétribution, pour chaque journée de visite, sera de 13 L neuves. Il sera payé après que le conseil aura jugé qu'il ne sera plus nécessaire de l'appeler.

En août, il est payé un premier loyer, d'un montant de 150 L, à J. M. Blanc pour location d'une remise utilisée pour les offices pendant la durée des travaux de construction de l'église.

Fin décembre, M. Gignoux, surveillant, certifie que les travaux de maçonnerie, taille de pierres, charpenterie et voûte de chapelle sont parfaitement achevés. L'entrepreneur ayant perçu la somme de 8 000 L et les travaux exécutés à ce jour s'élevant au-delà de 14 000 L, l'entrepreneur a le droit de percevoir 3 500 L. Après consentement de M. Anthonioz, le conseil décide de ne verser que 3 000 L.

1847 : Les travaux sont menés bon train, lorsqu'en avril, au cours d'une visite, le surveillant, M. Gignoux, constate des défauts dans les voûtes. Il en fait part au syndic, le docteur Victor Despré, nouvellement nommé. Ce dernier, par lettre du 22 avril adressée à l'intendant général, informe que le surveillant Gignoux a trouvé les voûtes non confectionnées dans

les règles de l'art et demande de lui donner réponse au plus vite afin de ne pas suspendre les travaux pendant une longue durée.

La réponse ne s'est pas fait attendre. La voici, sous forme d'ordonnance, datée du 24 avril :

Vu le rapport Gignoux du 22 avril.... avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1. A communiquer immédiatement au syndic et à M. Anthonioz, entrepreneur ;
 2. En égard à la mauvaise confection des travaux, nous enjoignons au dit entrepreneur de les suspendre à moins qu'il ne préfère démolir ceux mal exécutés et les continuer en conformité ;
 3. M. Gignoux, inspecteur des travaux, demeure chargé d'en surveiller exactement la continuation ;
 4. L'entrepreneur tenu de faire ses observations en réponse dans le délai de 24 heures à dater de la notification de la présente, dans le cas contraire, nous nous réservons de faire pourvoir ultérieurement à la régularisation à ses frais.
-

N'ayant pas trouvé trace de la suite, nous pensons que l'entrepreneur a obtempéré, puisque le 20 mai, le conseil double se préoccupe de l'étanchéité de la toiture et constate que

L'expérience a prouvé que le couvert construit avec des tuiles ⁹ ne peut garantir de la filtration des eaux de pluie, ainsi, la voûte serait exposée à des dommages considérables surtout côté midi quand les orages soufflent avec la plus grande violence. Le conseil demande que les tuiles de ce côté fussent remplacées en les plongeant dans un bain de mortier fait de sable fin et de chaux maigre, moyen reconnu propre à prévenir des filtrations et tout déplacement de tuiles. Par ailleurs, la toiture du clocher a besoin de réparations qu'il convient de faire en même temps et avant l'ouvrage du toit de l'église à cause des risques de gâter ce dernier. L'entrepreneur Anthonioz, qui est sur place, consent à faire ce travail pour la somme de 260 L et qui comprendrait de replacer ¹⁰ toutes les tuiles côté midi et celles sur la rotonde du chœur, à condition qu'il soit employé des tuiles neuves avec bain de mortier comme décrit plus haut. Pour le clocher, changer 4 arrêtières en bois de sapin avec cornières en fer blanc, poser les tuiles qui manquent, crépir les murs extérieurs à la chaux maigre.

Le 9 juin, pour juger de la convenance de ces travaux, l'intendant général demande qu'un rapport de Gignoux, chargé de la direction des travaux, lui soit transmis. Ce rapport, qui sera approuvé le 22 juin, dit que ces travaux se trouvent justifiés par la situation de l'édifice et évalue la dépense à 270,80 F ¹¹.

9. Le conseil n'ayant pu, devant l'obstination de l'architecte Monnet, obtenir la couverture en ardoises.

10. La couverture était donc réalisée.

11. A Genève, on compte en francs et non en livres.

Anthonioz les effectue. De nouveaux travaux sont prévus. En effet, fin août, un devis envisage une dépense de 319,16 F pour la construction du mur prévu le long du chemin de Prémacoux sur la propriété Depraz ainsi que la construction d'un escalier d'accès à l'église. M. Anthonioz, pressenti, ferait ces travaux pour le prix de 300 L, la commune effectuant fouilles et transport des matériaux. L'intendant général n'est pas d'accord et, le 18 septembre, estime que cette dépense n'est pas justifiée et que les moyens pour la couvrir sont oubliés....

Le 26, le conseil insiste à nouveau pour la construction du mur le long du chemin, et en estime le coût à 102,06 L. Quant à l'escalier d'accès, il veut bien se conformer à la décision de l'intendant général et pense qu'il pourrait trouver quelques moyens plus économiques pour arriver à l'église. Le 15 octobre, l'autorisation de construire le seul mur est délivrée.

Il faudra attendre 21 ans la construction de l'escalier actuel !

Revenons au début du mois de septembre. Le conseil se préoccupe du financement du solde des travaux de construction tant de l'église que du cimetière. On présume que ces derniers seront entièrement terminés fin octobre. Il importe de trouver les moyens de faire face au paiement de la dépense. Suit un tableau détaillé de l'état financier de cette entreprise à ce jour qui fait ressortir :

Dépenses	22 094,30 L
Mandats émis	14 544,30 L
Reste dû	7 550,00 L
Fonds disponibles	2 204,47 L
Reste à payer	5 345,53 L

Pour couvrir cette dépense, le conseil demande un prêt de 5 000 L auprès de la Caisse Centrale des Dépôts et des Avances de Fonds. Le 11, l'intendant général conseille d'adopter un plan plus simple et plus naturel pour la "démonstration" de la situation financière.... En octobre, le conseil présente un nouveau tableau de l'état financier auquel est joint le tableau de remboursement de l'emprunt à contracter. Quelle patience !! En novembre, l'intendance, n'étant pas satisfaite, demande un nouvel état !!

Le 15 décembre, l'architecte Monnet, auteur du projet, présente un procès-verbal de réception d'œuvre ; il dit « s'être transporté à Beaumont le 25 novembre après, au préalable, avis donné à monsieur le syndic aux fins de procéder à la visite et à la vérification des travaux exécutés pour la reconstruction de l'église et des murs de clôture du cimetière. La vérification de tout l'édifice dans toutes ses parties faite en l'assistance de MM. Gignoux, architecte, et Anthonioz, ensuite de quoi il a dressé et arrêté le compte de la dépense.

Construction église et murs cimetière	20 990,00 L
Travaux exécutés en supplément	432,06 L
Total	21 422,06 L

Ayant ensuite visité attentivement les travaux sous le rapport de l'exécution, le soussigné a reconnu qu'ils ont tous été exécutés d'une manière satisfaisante. En conséquence il procède à la réception de l'ensemble des travaux ». M. Anthonioz ayant satisfait à ses engagements, est en droit de réclamer le solde de son entreprise.

Difficultés avec la toiture

Le 22 décembre 1847, le conseil double étudie ce procès-verbal que lui a transmis l'intendant général et fait les remarques suivantes :

Monsieur le Syndic n'a pas été averti dans les formes légales du jour de la réception d'œuvre ; de ce fait n'était pas présent ni représenté (...). Si l'autorité communale eût assisté à cette réception, elle aurait fait observer à M. Monnet que la toiture de l'église offre plusieurs gouttières dont les effets peuvent devenir dangereux (...) que le crépissage de la face du mur du midi se dégrade de jour en jour (...).

Le conseil n'ayant pris aucune part à la réception, non plus que l'entrepreneur qui s'était absenté, déclare qu'il la regarde comme non avenue (...) et supplie monsieur l'intendant général que monsieur Monnet remplisse au plutôt dans les formes usitées la mission dont il est chargé.

Le 30 décembre, l'intendant général transmet cette délibération à Monnet afin que, dans un délai de dix jours, il fasse ses observations et qu'il indique à quelle époque il serait disposé à réparer par une nouvelle opération les irrégularités de la première réception.

Les difficultés sérieuses commencent ! Un nouveau rapport, daté du 22 janvier 1848, est transmis par Monnet qui, semble-t-il, n'apprécie pas les observations formulées par le conseil ¹².

Ce dernier, réuni le 22 février dit :

Ne voulant pas faire de polémique, ne s'arrêtera pas aux phrases mensongères, injurieuses et même contradictoires de monsieur Monnet auxquelles il serait facile de répondre. Le conseil se croit en droit, et même obligé de faire connaître à monsieur l'intendant général que, non seulement la réception d'œuvre n'a pas

12. Après un très long exposé sur l'absence non motivée du syndic, d'après M. Monnet, ce dernier tente de se disculper, notamment en ce qui concerne gouttières et dégradations ainsi qu'en témoigne l'extrait de ce rapport p. 379.

été faite dans les formes, mais avec beaucoup de légèreté. L'entrepreneur Anthonioz met, dans cette affaire, plus de bonne foi et de justice que monsieur Monnet, et peut prouver la vérité de ce que nous avons avancé dans notre délibération du 21 décembre dernier...

Monsieur Anthonioz reconnaît que, dans l'exécution de son travail au couvert de l'église, des retouches sont à faire et qu'il est présent aujourd'hui pour prendre des arrangements à cet effet. Il a non seulement reconnu les gouttières du couvert qui avaient percé les voûtes, mais a travaillé différentes fois à les faire disparaître, ce qu'il n'a pu obtenir. Lors des pluies du 20 courant, l'eau tombait sur le plancher de l'église.

Monsieur Anthonioz prévoit que, malgré que les tuiles aient été placées sur le pan côté midi après avoir été plongées dans un bain de mortier, cela ne pourra prévenir les gouttières et les graves inconvénients qu'elles peuvent entraîner pour la solidité des voûtes (...) et déclare ne vouloir plus rien y faire.

Après cet exposé, qu'il soumet à la sage détermination de l'intendant général, le conseil accepte la réception d'œuvre, sauf les réserves portées sur le procès-verbal dressé le 15 décembre dernier à l'encontre de Monnet.

Devant ces arguments contradictoires, l'intendant général ne peut que proposer un arbitrage. Par lettre du 16 mai 1848, il propose qu'un architecte visite le bâtiment et fasse un rapport, ce qui fut fait le 27 juin par M. Monod, architecte à Genève, appelé par le conseil, en présence de ce dernier et de M. Anthonioz,

a exactement visité les travaux. Déclare que, dans son ensemble, cette construction a été faite selon les règles de l'art tracées dans les plans et devis de monsieur Monnet. Quant aux gouttières provenant de la couverture en tuiles, pour obvier à ce grave inconvénient qui compromet la solidité et la durée de l'église, il est indispensable de substituer le chaume aux tuiles, moyen le meilleur et le plus économique que tout autre système tels que ardoise ou zinc. Enfin, une pente beaucoup plus rapide à donner au toit comme aurait dû le prévoir l'auteur des plans¹³.

Par lettre du 19 août, l'intendant général rappelle l'interdiction de couvrir les bâtiments en bardeaux ou autres bois ou en chaume... et dit que l'entrepreneur est responsable. Bien évidemment Anthonioz, ayant respecté les plans, n'en accepte certainement pas la responsabilité.

En attendant, l'eau coule toujours à travers le toit et le conseil doit faire face aux difficultés financières pour solder l'entrepreneur et à l'interdiction d'utiliser le chaume. Il propose, le 22 août, de remplacer provisoirement, et avant l'hiver, les tuiles par le chaume, se donnant ainsi le temps et les moyens de se procurer les fonds nécessaires pour financer les travaux de remplacement de la tuile par l'ardoise.

13. Et qu'avait demandé le conseil.

Ce moyen terme ne reçoit pas l'approbation de l'intendant général qui commet, le 31 août, un autre architecte, Ruphy, d'Annecy, pour se rendre sur les lieux aux fins d'examiner les causes des gouttières, établir les responsabilités et indiquer les moyens d'enlever les gouttières. Proviennent-elles du vice du projet, de sa mauvaise exécution ou des mauvais matériaux employés ?

Le 3 novembre, le conseil prend connaissance de ce rapport que lui a transmis l'intendant général et rappelle les droits qu'il pourrait exercer à l'encontre de Monnet, auteur des plans. Ces derniers, déjà reconnus vicieux, soit dans le rapport de M. Ruphy, soit dans celui de M. Monod, architecte de Genève, renforcent le conseil dans ses positions. Monnet est accusé de ne pas avoir tenu compte des observations qui lui ont été faites par le conseil en temps opportun pour effectuer les rectifications reconnues nécessaires aujourd'hui et qui entraînent la commune dans de grosses dépenses. Selon le rapport Ruphy, les travaux de première urgence à exécuter consistent à :

- garnir tous les joints de tuiles avec de la mousse ;
- établir des chéneaux et descentes en fer blanc ;
- boiser le dessous des avant-toits ainsi que les fenêtres du clocher.

Le tout est évalué à 360 L.

En février 1849, le conseil demande l'autorisation de contracter un emprunt de 6 000 L auprès de particuliers pour achever le règlement des dépenses de l'église et du cimetière. Il nous semble qu'une certaine réticence à l'emprunt se manifeste à l'intendance générale. Cette dernière, le 6 mars, dit que « ne connaissant pas la personne qui prêtera, invite le conseil avant tout, à chercher un prêteur et convenir des conditions ».

A la suite de ce rapport, l'intendant général demande, le 26 octobre, au conseil double de délibérer sur le mérite et l'adoption de ce rapport et, eu égard à l'urgence, d'exécuter immédiatement ces travaux.

Le 4 novembre, l'autorisation de contracter un emprunt n'étant pas accordée, le conseil établit le décompte des dépenses engagées afin que la commune obtienne l'autorisation d'emprunter la somme de 4 200 L.

Dépense totale	21 180,00 L
Mandats émis à ce jour	16 956,62 L
Intérêts versés à M. Anthonioz	535,88 L
Dû	4 759,26 L

Par lettre du 20 novembre, l'intendant général fait savoir que le ministre de l'Intérieur n'a pas cru devoir soumettre cette délibération à l'approbation royale avant de connaître les noms des prêteurs. Avec empressement, le 3 décembre, le conseil fait connaître qu'il dispose de deux prêteurs :

MM. Rey de Carouge et Favon de Genève, qui consentent à prêter la somme de 4 200 L remboursable en 6 ans au taux de 5 %. L'emprunt sera autorisé par billet royal le 29 janvier 1850.

Le dernier jour de l'année, les dépenses suivantes sont approuvées :

M. Gignoux, architecte, surveillance des travaux	182,00 L
M. Ruphy, architecte, pour son rapport	30,30 L
M. L. Contat, ferblantier, pose des tuyaux et descentes	134,05 L
M. L. Bouchet, charpentier, boiser sous les avant-toits	<u>100,00 L</u>
Total		446,35 L

L'emprunt de 4 200 L est réalisé le 7 avril 1850 par acte passé par devant M^e Bouchet, notaire à Saint-Julien par lequel M. Rey prête cette somme qu'il verse entre les mains du percepteur du district de Saint-Julien. Après quoi, le conseil demande l'autorisation d'effectuer le versement de cette somme à M. Anthonioz : ce qui fut fait le 15 avril.

Le 15 juillet, le conseil constate que l'entrepreneur Anthonioz qui, à la suite du rapport Ruphy, s'était engagé à remplacer les tuiles brisées dans le courant de l'année 1848 n'a pas, à ce jour, effectué ce travail malgré les invitations réitérées. L'intendant en est informé et charge le syndic, le 22 juillet, de demander à Anthonioz des explications qu'il devra fournir dans un délai de huit jours. Le travail a été accompli puisque, le 4 janvier 1851, le conseil décide de désintéresser définitivement Anthonioz en lui versant la somme de 368,80 L.

Les tribulations continuent tant pour le conseil délégué que communal. En effet, les pluies et la neige des derniers jours ont de nouveau dégradé la voûte à la suite d'infiltrations. Une grande surface de plâtre est tombée. Le conseil délégué se réunit le 17 janvier, « ... ayant appris que, dans d'autres localités où semblables faits se sont produits, un moyen simple et peu dispendieux a été employé avec succès. Louis Inos, maître couvreur à Genève, s'occupe spécialement de ce genre de travail et est venu s'offrir d'exécuter les réparations nécessaires avec l'engagement formel de garantir complètement contre l'infiltration des eaux et neige, au moyen de voliges appelées vulgairement "tavaillons" qui seront placées à double sens sous les joints des tuiles sur toute la surface du toit côté midi... Il fournira tous les matériaux, que la commune se charge de transporter en une seule fois avec une voiture. »

Ces travaux sont évalués à la somme de 340 L « payable au mois d'août prochain si le travail est achevé en février de cette année et que des temps orageux, pluvieux et neigeux aient prouvé que l'ouvrage répond aux espérances qu'il a fait concevoir... Si les infiltrations se produisaient encore, le sieur Inos ne devrait avoir aucune prétention de paiement à réclamer

contre la commune ; tout serait à la perte du dit entrepreneur ». Dès le 21 janvier, l'intendant général a approuvé.

Devant une telle assurance de ce maître couvreur, une solution est enfin en vue ; syndic et conseillers ont tout lieu d'être satisfaits. Tous les tracas ne seront bientôt plus qu'un souvenir !

En octobre 1852, le conseil approuve quelques dépenses, notamment la facture Inos d'un montant de 375 L ; le 19 du même mois, l'intendant général approuve, sauf la facture Inos, se réservant d'autoriser le paiement sur production d'un procès-verbal de réception d'œuvre.

En novembre, l'intendant général écrit : « afin d'éviter des frais et vu la modicité de la somme, le conseil délégué est autorisé à faire lui-même la réception d'œuvre, en déclarant sur le procès-verbal si les travaux ont fait disparaître les gouttières ». Hélas, ce procès-verbal ne verra jamais le jour, car il a fallu déchanter. M. Pellarin, clerc ¹⁴, signale le 9 décembre qu'il y a environ un mois, il a plu sur la voûte entre le clocher et la porte d'entrée. M. Inos, présent, a visité les lieux et déclare se soumettre à réparer ce défaut. Ce qu'il ne fera pas, ainsi que nous le verrons plus loin.

De nombreuses correspondances sont échangées sur ce sujet, entre l'intendant général et le syndic d'une part et M. Inos et l'intendant général d'autre part.

Le conseil communal constate combien les murs côté midi et levant sont imprégnés d'humidité, provoquant des dégradations à l'intérieur de l'église. Il envisage une solution en décembre 1853. Un canal sera creusé le long de ces murs au moyen des prestations en nature fournies par les contribuables, par le système des journées de travail. Cette délibération a reçu l'agrément de l'intendant général, le 13 mai, après avis de l'agent-voyer chef.

Le 22 novembre 1854, M. Inos s'adresse à l'intendant général, le priant d'intervenir auprès du syndic afin d'obtenir le règlement de sa facture de 375 L. Faisant suite à cette réclamation, l'intendant général adresse une lettre au syndic, le 25 novembre, lui rappelant qu'en 1852 il avait autorisé le conseil délégué à faire lui-même la réception d'œuvre des travaux exécutés par M. Inos, et demande au syndic de soumettre cette affaire au conseil communal afin d'acquitter cette vieille dette, « si toutefois rien ne s'oppose ».

Dans une lettre envoyée au syndic par l'intendant général du 4 décembre 1854, ce dernier constate que

malgré les invitations formelles et toutes les facilités qui vous ont été concédées par ma lettre du 25 novembre dernier, vous croyez ne pas devoir terminer la

14. Appellation donnée autrefois au sacristain.

vieille discussion qu'a votre commune avec le sieur Inos Louis entrepreneur du toit de votre église, et qu'au contraire vous prétendez avoir des dommages à lui réclamer ; je ne puis que décliner toute responsabilité dans cette affaire et laisser terminer la question par les voies judiciaires.

Le 7 août 1855, le conseil délégué déclare :

L'ouvrage fait par monsieur Inos Louis à la toiture méridionale de l'église n'a point répondu aux fins qu'on s'était proposé pour empêcher les eaux de pluie et les neiges de pénétrer au-dessous de la toiture....

Le 20 août, le conseil communal constate que

les travaux effectués par M. Inos étaient si mal combinés dans le principe qu'ils n'ont pu résister à l'action du temps (...) refuse irrévocablement le paiement de ces travaux, les choses restant en l'état.

Les conseillers du Châble font remarquer que ce fut le conseil délégué qui, seul, avait arrêté, d'une manière illégale, la convention passée avec M. Inos et veulent laisser peser sur lui seul la responsabilité.

Le 8 septembre, l'intendant général charge le syndic de notifier cette délibération à M. Inos. Ce qui a été fait le 23 du même mois.

Dans une lettre datée du 18 janvier 1856, l'intendant général écrit au syndic et lui donne quelques instructions pour la suite de l'affaire Inos :

Ce dernier a pris connaissance de la délibération du 20 août dernier et dit refaire les travaux qu'il a mal exécutés. Dans le cas contraire, votre administration devra fixer par écrit le terme le plus court possible pour mettre la main à l'œuvre avec commitatoire que passé le délai sans qu'il ait obtempéré à l'invitation, l'exécution des travaux nécessaires aura lieu d'office à ses frais et risques et périls... Vous aurez soin de faire dresser par un homme de l'art l'état des travaux déjà exécutés par le dit entrepreneur (...) pour si besoin, au cas qu'il surgisse un procès (...). *M. Inos écrit au bas de cette lettre* : Je déclare avoir reçu copie de la présente et que je ferai le nécessaire dans le courant de mars 1856 si le temps le permet. Genève, le 2 février 1856, (signé) Louis Inos Maître couvreur.

Le 6 juin, nouvelle lettre de l'intendant général au syndic : « par une communication parvenue à ce bureau... que le sieur Inos se serait refusé de refaire les travaux... Veuillez me donner quelques informations à ce sujet... ».

Le 5 juillet, l'intendant général réécrit au syndic : « On vient de me faire part que la toiture de l'église se trouve en mauvais état, et que faute d'y exécuter de promptes réparations, les dommages ne feront qu'augmen-

ter... Il vous incombe de provoquer les mesures propres à y porter remède. Pour ma part, je vous rappelle la stricte exécution de la lettre que ce bureau a écrite le 18 janvier dernier à votre prédécesseur. »

Le 18 juillet, le curé s'adresse de nouveau à l'intendant général pour se plaindre d'injures de la part du conseil.

Monsieur l'Intendant Général,

J'ai l'honneur de vous envoyer une réponse à la demande que Mr le Syndic et le vice-sindic vous ont faite le vingt neuf mai ; je dis le syndic et le vice-sindic puisque n'y a que ces deux qui aient signé la délibération ; (mot illisible) diffamatoire injurieux fait au Conseil de fabrique et surtout à moi personnellement qui en fait le président, demande qui couvre de confusion ceux qui en sont les auteurs, aussi les membres du Conseil de fabrique et presque la totalité du Conseil Communal l'ont flétri. Oui, Monsieur l'Intendant Général, puisqu'ils m'en fournissent l'occasion il faut que je vous dise que Mr le Syndic ne fait rien que par l'inspiration de Dunand vice-sindic aux yeux duquel je suis un objet d'horreur parce que j'ai une soutane et que mes sentiments sous tous les rapports sont différents des siens. J'ai l'intime conviction, monsieur l'intendant quand (il) vous connaîtra, il n'aura jamais votre confiance.

Je dois encore vous dire que la toiture de l'église du côté du vent ne se réparera pas, leur parti est prit, ils n'en feront rien, je crois même qu'ils ne seroient pas fâchés si la voûte venait à tomber, réparation néanmoins demandée par la totalité des habitants de Beaumont ainsi que du Conseil Communal, tous en connoissent l'urgente nécessité.

C'est vraiment déplorable de voir un édifice qui a coûté beaucoup d'argent ne soit pas abrité et que la population soit exposée à être ensevelie sous les ruines de la voute qui ne manquera pas de tomber.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'Intendant Général, avec le plus profond respect

Votre très humble serviteur

Duffour Curé

Beaumont le 18 juillet 1856

L'intendant ne tarde pas à répondre au curé :

Annecy, 24 juillet 1856

Les originaux comme les copies des procès-verbaux des délibérations consulaires ne doivent être signés que par le Président soit le syndic ou son représentant et par le Secrétaire, art. 254 de la loi organique du 31 8^{bre} 1848. Il n'était donc pas nécessaire que la délibération du 29 mai susdit dont je vous ai fait [...] par décret du 15 courant fut signée par tous les membres du conseil présents à la séance ; elle ne perd rien de son caractère légal et demeure ainsi l'œuvre toute entière du conseil sans qu'on ait le droit de l'attribuer à tel ou tel conseiller.

La demande en question n'a en elle-même rien d'injurieux car elle émane des dispositions de la loi précitée, notamment des articles 2 et 3. Veuillez donc, M le Curé, me fournir une réponse catégorique en produisant les pièces et titres constitutifs de rentes dont s'agit. La nouvelle délibération que le conseil de fabrique sera dans le cas de prendre devra m'être envoyée par copie sur timbre à 50 cts,

aux termes de la loi du 9.7^{bre}1854... accompagnée de celle qui vous a été communiquée.

Quant aux réparations à la toiture de l'église, j'ai demandé à M le Syndic sous date du 5 juillet courant un rapport sur cet objet. Je vais l'inviter à s'exécuter sans retard, me réservant de donner telles dispositions qu'il écherra.

A la même date, l'intendant général se plaint :

Vous avez eu le temps, depuis le 5 de ce mois, de donner exécution à ma lettre n° 14 concernant la toiture de l'église... Me faire connaître sans retard les mesures que vous avez prises... vous prévenant que, faute de vous occuper sérieusement de cette affaire, je me verrai à regret de pourvoir d'office, pour ne pas exposer cet édifice public à de plus graves avaries et qui plus tard deviendraient peut-être irréparables...

Le 28 août, nouvelle lettre de l'intendant général : « N'ayant reçu à ce jour aucune réponse à mes lettres écrites relativement à la toiture de l'église, j'ai dû, à regret, déléguer d'office M. l'architecte Ansaldi pour opérer une vue des lieux et dresser l'état actuel de cette toiture ainsi que le devis estimatif des travaux dont elle a un besoin urgent... »

L'intendant général adresse, le 26 novembre, copie du rapport de l'architecte Ansaldi daté du 18 novembre 1856, accompagné d'une lettre :

... La dépense à laquelle donnera lieu les travaux s'élèvera environ à 50 L, il n'y a donc pas d'inconvénient à ce que ces travaux s'exécutent par voie de régie sous la surveillance d'un conseiller communal... Je joins la parcelle ¹⁵ des frais en vous priant de délivrer un mandat pour acquittement... sauf, bien entendu, à retenir pareille somme de 64,50 L sur les créances de l'entrepreneur Inos, sans parler de la dépense qui résultera des réparations à économie.

M. Ansaldi, architecte à Annecy, dans son rapport du 18.XI.1856 déclare avoir « examiné la nature des réparations à faire à l'église ; a reconnu qu'elle est couverte en tuiles posées à un tiers de pureaux... Sous les joints formés par la jonction des tuiles sont placés des voliges de 0,003 m. d'épaisseur. Les joints intérieurs formés par la superposition des tuiles sont mastiqués au mortier de chaux et de sciure de bois. Il est facile de voir que ce système qui, du reste est conforme aux conditions stipulées dans la convention passée entre la commune et l'entrepreneur, ne présente pas toutes les conditions désirables de durée par suite de l'humidité s'infiltrant dans les joints... Il est donc indispensable que tous les joints soient mastiqués... Une fois que les eaux ne pourront plus s'infiltrer dans la toiture, ce qui aura lieu indubitablement aussitôt après l'exécution des travaux que

15. Note de frais, honoraires.

nous proposons, l'entrepreneur aura rempli ses engagements et la commune est tenue de lui payer les sommes fixées par la convention ».

Etat des honoraires de M. Ansaldi :

Transport, visite des lieux, rapport, etc. 10 vacations de 2 heures, chacune à 5 L	50,00
Frais de transport à raison de 10 L par jour	10,00
Frais de passage du Pont de la Caille	4,00
Timbre du présent	0,50
Total ¹⁶	64,50 L

Le 20 novembre 1856, le conseil communal décide :

À la suite du rapport de M. Ansaldi, le conseil préfère réparer la toiture de l'église d'une manière durable, en zinc, partout où il sera nécessaire, plutôt que de le faire d'une manière provisoire comme le préconise le dit rapport. Auparavant, il faudra régler l'affaire Inos au moyen d'un désistement volontaire ou judiciaire. Quant à la parcelle de M. Ansaldi, le conseil la trouve trop élevée et la refuse.

Le 30 décembre, l'intendant général déclare : « ... soit montré la délibération ci-dessus à l'architecte Ansaldi afin qu'il fasse connaître approximativement le montant de la dépense pour couvrir la toiture en zinc. Quant à la parcelle de 64,50 L. pour frais de visite. (...) M. l'architecte verra à fournir ses observations et à opérer telle réduction qu'il jugerait convenable. »

Réponse d'Ansaldi, le 7 janvier 1857.

Dans notre rapport du 18 novembre 1856, tout en faisant observer que le système adopté pour la restauration de la toiture de l'église n'offrait pas toutes les garanties désirables de durée, nous avons fait connaître les travaux que le sieur Inos devait exécuter pour remplir ses engagements... Il est fâcheux que la convention passée avec Inos le 17 janvier 1851 n'ait pas été examinée par un homme de l'art avant d'avoir été approuvée. On aurait pu éviter les inconvénients que nous avons signalés. Dans l'état actuel des choses, on ne pourrait pas changer le système de couverture sans payer à l'entrepreneur la valeur des travaux exécutés.

A notre avis, le meilleur parti ici c'est de faire achever les travaux de la manière indiquée dans notre rapport, ces travaux peuvent garantir pendant un certain laps de temps la toiture et la voûte de l'infiltration des eaux de pluie. Plus tard, lorsque la nécessité sera constatée, la commune pourra faire couvrir l'église en zinc ou en ardoises. Une couverture en bonnes ardoises de Cevin serait préférable. La dépense pour remplacer la partie réparée par le sieur Inos serait environ de 1.150 L.

16. 64,50 L d'honoraires pour l'architecte. Nous rappelons que le montant des travaux qu'il préconise s'élève à environ 50 L !

Quant aux honoraires qui nous sont dus, ils ont été fixés d'après le tarif du 19 mars 1855. Nous avons employé 20 heures pour le tout. (...) D'ailleurs l'affaire n'est pas considérable et ne voulons pas avoir de différend avec la commune.

A la suite de la réponse de l'architecte Ansaldi du 7 janvier 1857, l'intendant général écrit le 15 janvier :

Il résulte qu'en l'état actuel des choses, il vaut mieux faire achever les travaux de la manière par lui suggérée puisqu'ils suffiront pour garantir, durant un certain laps de temps (...) des infiltrations d'eaux de pluie. Quoiqu'il en soit, je vous conseille, monsieur le syndic, d'adresser une nouvelle sommation au sieur Inos tendant à ce qu'il achève les travaux suivant les directives tracées par monsieur Ansaldi. J'aime à espérer que vous userez de toute votre influence pour mettre un terme à cette malheureuse affaire qui traîne en longueur depuis tant d'années (...). Quant à la note de frais d'Ansaldi, le conseil communal a cru devoir refuser le paiement (...). L'application du tarif pourrait bien ne pas tomber juste ; mais puisque monsieur Ansaldi laisse la faculté à ce bureau (de l'intendance générale) de régler le montant de ses honoraires, je pense qu'en le réduisant de 64,50 L à 50 L votre administration n'hésitera plus à l'acquitter...

Le conseil délibère le 21 janvier 1857 :

Le rapport de monsieur Ansaldi du 18 novembre 1856 n'admet qu'une réparation peu durable à faire à la toiture de l'église ; cela n'est pas admissible ¹⁷. Le conseil voulant une toiture durable et solide sur laquelle il n'y ait pas toujours à revenir. Rejette le dit rapport (...) et est d'accord pour que la toiture soit faite en ardoises. *Le 15 avril, nouvelle lettre de l'intendant général* : Monsieur Ansaldi réclamant le paiement de ses honoraires, le syndic est invité à lui délivrer un mandat de 64,50 L. La position financière de la commune ne permettant pas de faire en ce moment la dépense de la toiture en ardoises ou en zinc, il faut absolument faire exécuter en voie d'urgence la minime réparation indiquée dans le rapport Ansaldi.

Le 23 avril, le syndic, répondant à l'intendant général, se refuse à faire exécuter les réparations d'urgence préconisées par celui-ci.

Le 1^{er} mai, l'intendant général écrit au syndic :

(...) les motifs invoqués dans votre lettre du 23 dernier sont insuffisants pour motiver votre refus (...). Je vous invite, malgré moi, formellement à faire exécuter ces réparations, à défaut de quoi je le ferai d'office... Par ailleurs, vous ne me parlez pas des honoraires Ansaldi...

17. Les différents architectes : Monnet dresse les plans, puis Gignoux, Monod, Ruphy (1848), Ansaldi (1856). Tous préconisent des moyens différents pour supprimer les infiltrations... sans résultat !

De nouveau, le 7 mai, le conseil « rejette d'une manière péremptoire de faire des réparations provisoires à la toiture de l'église et rappelle qu'il ne veut exécuter cette toiture que solide et durable. Quant à la note de frais Ansaldi pour son rapport, le conseil la trouve exagérée ».

Le 21 juin, l'intendant général déclare « devant les refus réitérés de la commune, un mandat d'office a été délivré par ses services en faveur de ce fonctionnaire ».

30 juin :

Le conseil est d'avis de réparer la toiture de façon durable. Auparavant il faut absolument se mettre à l'abri de tout recours de M. Inos à qui on a refusé le paiement de sa facture des réparations, celles-ci n'ayant pas été satisfaisantes... *Le 13 août, l'intendant général parle à nouveau de : la nécessité des réparations (...) dûment constatées (rapport Ansaldi), qu'elles sont urgentes et obligatoires (...)* L'exécution des dits travaux doit l'être sans retard, non sans avoir, au préalable, fait constater au moyen d'une prise d'état des lieux, l'état actuel de la toiture. Faute par le conseil de s'exécuter, l'intendance les fera exécuter d'office et rendra les administrateurs responsables de tous les dommages dérivés du fait du retard.

Répondant au décret de l'intendant général apposé au bas de la délibération du 21 juin 1857, le conseil délégué affirme le 1^{er} octobre : « ne déroger en rien à ce qui a été émis par le conseil communal dans sa délibération précitée ci-dessus et ci-jointe, qu'il laisse l'intendant général parfaitement libre de faire exécuter les travaux de la même manière qu'il a fait délivrer le mandat de paiement à M. Ansaldi qui avait été refusé par le conseil communal ».

Le 9 octobre, l'intendant général requiert : « la production de toutes les pièces antérieures relatives à cette affaire (...) y compris les derniers budget et compte de la fabrique ».

Le 2 novembre,

vu toutes les pièces, M. l'intendant général (...) ces réparations obligatoires pour la commune au moins pour garantir provisoirement toiture et voûte des infiltrations d'eaux pluviales. La fabrique n'ayant aucun fonds pour y faire face (...) l'administration communale persiste dans son refus d'exécuter toutes réparations de l'espèce (...). Tout en relevant les formes peu convenables dont s'est servi le conseil délégué dans sa délibération du 1^{er} octobre, ordonnons l'immédiate exécution d'office des réparations de la manière proposée par le rapport de monsieur Ansaldi du 18 novembre 1856 et le chargeons de leur direction (...) en attendant que les tribunaux compétents, auxquels devra s'adresser la commune, aient statué sur le différend qui l'oppose à monsieur Inos...

En novembre 1859, le conseil communal porte une somme de 1 500 L au budget 1860 pour réparer la toiture de l'église. Cependant M. Inos,

couvreur de Genève, qui a effectué des réparations en 1851 s'engage à garantir son travail. Ces travaux n'ayant pas atteint le but promis, la commune s'est refusée à régler sa facture. En conséquence, avant d'entreprendre des réparations, le conseil émet le vœu que M. Inos soit mis en demeure : ou de tenir ses engagements, ou se désister de ses droits sur la somme précitée qu'il pourrait, peut-être, revendiquer plus tard.

L'intendant général requiert le 14 décembre la production des pièces relatives à cette affaire.

Le conseil communal, le 28 mai 1860, prend l'affaire des réparations de la toiture au sérieux et « veut remédier (...) une fois de plus aux infiltrations d'eaux pluviales, qui provoquent dégâts à la voûte et aux murs. Demande à l'autorité supérieure autorisation de choisir un architecte pour reconnaître les travaux à exécuter et au meilleur mode de toiture à adopter, puis établir cahier des charges et devis ». M. César Pompée, architecte à Saint-Julien, sera désigné et dressera plan et devis, que le conseil refusera en novembre 1861, le projet n'offrant aucune garantie.

La présence du mur de soutènement qui borde le chemin devant l'église diminue la largeur dudit chemin. D'autre part, l'entrée pour se rendre à l'église n'est pas facile. Le 11 août 1861, le conseil municipal décide d'abattre ce mur, d'enlever la terre sur une longueur de 15 m et une largeur de 3 m, puis de reconstruire un mur en ménageant une rampe de 1 m de large face à l'entrée de l'église.

En 1862, Jérémie Girod est allé chercher à Monnetier les pierres pour la construction de la croix qui se trouve devant l'église : coût 13 francs.

Il faut déjà songer au remplacement du plancher de l'église, pourri sur une grande surface. Jules Thuillard, architecte au Châble, présente un devis s'élevant à 1 155 F. Or, le 17 septembre 1865, le conseil municipal juge plus urgent de faire des travaux à la toiture de l'église, en raison, une fois de plus, des infiltrations d'eau pendant les orages. Le maire a pris contact avec un entrepreneur dans cette intention. Décision est prise de remplacer, côté midi, les tuiles par de l'ardoise, ce qui assurera une meilleure étanchéité. La couverture en chaume du presbytère sera également changée.

Une convention est passée avec M. Délémontex, entrepreneur à Genève. Ce dernier « s'engage à couvrir en ardoises de Maurienne une grandeur de 200 mètres superficiels sur l'église et 80 mètres au presbytère moyennant le prix de 4,75 F le mètre superficiel ». Ces travaux ont été exécutés rapidement. La zinguerie a été confiée à M. Giandi, ferblantier à Carouge, pour un coût de 224,90 F.

Les matériaux provenant de ces réparations seront vendus : les tuiles par lot de mille, le chaume et les liteaux en bloc.

L'histoire à épisodes de l'étanchéité de l'église est à répétition ; elle est, en 1865, encore loin d'être terminée. Par fortes pluies, l'eau envahit le



Beaumont (Hte-Savoie).

sol de la chapelle côté sud et même le chœur. La voûte de cette chapelle menace de s'écrouler. Les murs présentent de dangereuses lézardes.

C'en est trop. Pour une construction qui n'a que 20 ans, ces dégâts sont intolérables. Maire et conseillers sont excédés. Ces derniers, accompagnés de l'architecte Thuillard ¹⁸, après avoir fait, fin novembre 1866, des fouilles le long du mur de la chapelle sud et de l'abside, ont constaté la présence d'eau croupissante qui, par temps pluvieux s'infiltré à l'intérieur et serait à l'origine de la présence de lézardes dans le mur. En faisant sonner les cloches à la volée, on remarque que l'ébranlement du clocher se communique à la voûte, les cloches se trouvant au même niveau que la naissance de la voûte ¹⁹.

A la suite de ces constats, M. Thuillard est chargé d'établir un projet pour remédier à ces défauts. Ce projet, détaillé ci-dessous, sera présenté au conseil municipal le 22 décembre, avec les plans du clocher.

Il faut : consolider les murs et fondations par la construction de quatre contreforts en maçonnerie ; faire un terrassement pour donner une pente suffisante au sol ; crépir les fondations au ciment romain ; poser des clés en fer pour relier les murs ; surélever le clocher ; refaire la voûte de la chapelle ; refaire le plancher ou le remplacer par une aire de ciment ; effectuer des travaux de gypserie.

Le devis se monte à la somme de 7 518,10 F à laquelle il faudra ajouter 481,50 F d'imprévu et 400 F d'honoraires d'architecte, soit un total de 8 400 francs. Les finances communales sont obérées par diverses dettes d'un montant de 6 123 F. Les conseillers, face à cette nouvelle et urgente dépense, s'emploient à chiffrer les possibilités de recettes ainsi que suit :

Souscription particulière tant en argent qu'en nature (corvées)	2 683,50 F
La commune fournirait à l'entrepreneur :	
– tuiles pour le clocher	60,00 F
– bois	40,00 F
– pierres de démolition	30,00 F
– pierres brutes de carrière	180,00 F
– gravier pour le béton	60,00 F
Vente du vieux plancher et lambourdes en chêne	150,00 F
Produit éventuel de la vente d'un fonds communal au lieu-dit "Chez Bebay"	200,00 F
Total	3 403,50 F

18. Thuillard sera le sixième architecte appelé à résoudre ce problème.

19. Nous verrons p. 384, que le clocher a été conservé en l'état lors de la construction de l'église.

Au vu de ce décompte, il reste à trouver près de 5 000 francs. Selon l'état financier de la commune, le conseil prie le préfet d'intervenir et de proposer ses bons offices auprès de l'administration supérieure pour solliciter la générosité de l'empereur. Puis le conseil approuve plan et devis.

Le 27 janvier 1867, l'évêque d'Annecy écrivant au sous-préfet recommande cette affaire de réparation à sa bienveillance pour trouver une solution au financement.

En août, l'autorité préfectorale a apporté des modifications au plan de la flèche du clocher, ce qui réjouit les conseillers, puisqu'elles apportent un rabais de 278,60 F au devis. Néanmoins, le déficit est encore important et le conseil, le 18 du même mois, décide de reporter à plus tard la réfection du plancher. La dépense, de ce fait est ramenée à 7 665 francs.

Le 15 octobre, une heureuse nouvelle : l'attribution d'une subvention de 4 000 francs. Le financement est assuré. Le conseil exprime ses sentiments de profonde reconnaissance à l'empereur.

En 1868, on recrépit les murs intérieurs du clocher sur une surface de 60 m², à raison de 2 F le m² (non prévu au devis).

La réception provisoire de tous ces travaux a eu lieu le 18 juillet 1869. Le décompte définitif s'élève à 9 305,22 F. Finalement, le plancher a été remplacé par du béton. La réception définitive interviendra le 4 juin 1870.

Le 14 juin de cette même année, le conseil municipal se penche sur l'aménagement d'un accès à l'église plus harmonieux et plus commode que la rampe actuelle, dangereuse par son inclinaison, surtout en hiver. Le maire a une solution en vue, très avantageuse. S'étant mis en rapport avec un tailleur de pierres, ce dernier s'engagerait à tailler gratuitement dans un bloc de granit erratique²⁰, situé sur une propriété communale au lieu-dit "Veuteret", des marches d'escalier de 3 mètres de largeur. En échange, le reste du bloc lui serait cédé. Cette proposition séduisante est approuvée.

Par ailleurs, des pierres se détachent du mur de soutènement devant l'église. M. Délemontex, entrepreneur de Plainpalais, le reconstruira en partie et posera les marches d'escalier. La dépense s'élèvera à 300 F.

Le mur de soutènement devant l'église, non recouvert d'une protection, commence à se dégrader ; il en est de même du mur de clôture du cimetière. Le 26 février 1871, le conseil décide de poser des tablettes en pierre sur

20. Les blocs erratiques sont des rochers de granit déposés par les glaciers au temps où ceux-ci recouvraient notre région. Certains d'entre eux furent exploités sur le territoire de notre commune, notamment au siècle dernier. Au lieu-dit « La Folle », un bloc important était, paraît-il, connu sous le nom de « la pierre à la Folle ». Une légende était-elle attachée à cette pierre ?

Au hameau du Fond de Beaumont, la présence de deux blocs, l'un face à la maison Joseph Blanc gênait le passage de l'eau du ruisseau dit « du château », l'autre se trouvait face à la maison Pralet. Leur exploitation par la commune, vers 1880 pour le premier et 1895 pour le second, servira, en partie, à la construction de canaux sous le CVO n° 1.

ces deux murs. N'ayant pas de fonds disponibles, il demande la délivrance d'une coupe extraordinaire de sapins au lieu-dit "Grande Paroi". Il faut que cette coupe soit franche pour permettre la plantation de hêtres.

On demande une subvention pour aider au financement de ces travaux le 24 janvier 1875. Elle sera refusée. Dans un but d'économie, les tablettes prévues en pierres au mur du cimetière seront remplacées par du ciment en 1876.

La réception provisoire de ces travaux a lieu le 27 août (dépense : 1 216,47 F) et définitive le 25 novembre 1878.

En 1880, il faut s'occuper des vitrages des fenêtres de l'église, en mauvais état. On se met en rapport avec M. Bessac, fabricant de vitraux à Pont-d'Ain. Un devis est établi. Dans un souci d'économie, le conseil municipal demande si les vitrages en place peuvent se réparer ou alors que les vitraux soient de verre blanc. M. Bessac insiste, pour des raisons esthétiques, afin qu'ils soient au goût du jour, avec des dessins "grisaille". Finalement on se range – à juste raison – à l'avis de Bessac. Une convention est signée le 13 juillet 1880 pour la fourniture et la pose de vitraux ; coût 730 francs.

En 1885, de nouveaux travaux sur la toiture sont effectués, ainsi qu'à celle du presbytère. Un sixième architecte est nommé, en la personne de M. Boymond de Saint-Julien. Les travaux se monteront à 5 010 F.

Le 18 juin 1896, le conseil municipal, une nouvelle fois, se penche sur l'état de la toiture et constate qu'on ne peut actuellement empêcher l'infiltration des eaux de pluie qui détériorent voûte et murs. La réfection de la toiture s'impose. Dans cette intention, une coupe extraordinaire de sapins au lieu-dit "la Tine" sera demandée en novembre. Cette demande sera réitérée avec insistance trois années consécutives.

L'architecte Thuillard dresse, en 1897, un devis des réparations à effectuer à la voûte ainsi que le crépissage des murs et la couverture en zinc. La dépense prévue est de 7 985,91 F. Après discussion sur les moyens d'assurer le financement, outre le produit de la coupe de sapins, le conseil municipal décide de demander au curé de prendre l'initiative d'une souscription publique. En 1899, un conseiller sera désigné pour l'assister.

La vente de la coupe de sapins a, enfin, eu lieu le 27 novembre 1899. Le conseil municipal peut décider des ressources nécessaires pour couvrir la dépense de ces réparations :

Produit de la coupe	875 F
Produit de la souscription	2 000 F
Emprunt	3 000 F
Subvention de l'Etat	2 110 F
Total	<hr/> 7 985 F

Au cours de sa séance du 12 août 1900, le conseil municipal, suite au renvoi du dossier devant l'assemblée communale, désigne une commission pour étudier les rectifications et améliorations à apporter au devis afin qu'il soit accepté. Le 25 novembre, Thuillard ayant présenté un nouveau devis, le conseil municipal l'approuve. Il comprend : une couverture du toit en zinc côté midi ; des réparations à la voûte ; le crépissage intérieur, mais surtout le crépissage très soigné du mur extérieur, face au midi. Le montant de ce devis est de 6 349,80 F.

Entre-temps, le produit de la vente de la coupe de sapins ayant pris une autre destination, le conseil municipal, le 31 janvier 1901, décide le financement des travaux ainsi :

Subvention Etat	2 000 F
Souscription	2 000 F
Emprunt à la Caisse des dépôts	2 350 F
Total	6 350 F

Le 15 décembre a lieu la réception provisoire des travaux et un an plus tard la réception définitive. Au cours de l'année, pour assurer une plus grande étanchéité aux fenêtres, on a posé des doubles vitrages.

L'horloge et les travaux de restauration

Une horloge, don de Mme Marie Munier, est installée sur la façade principale. Voici le texte de la délibération du conseil municipal du 6 juin :

« Le conseil municipal exprime la reconnaissance de tous les habitants pour le don généreux d'une horloge fait par Mme Munier Marie, née Pellarin, originaire de Beaumont, en souvenir de ses parents. La donatrice a également payé les frais de transport et d'installation au fronton de l'église ».

A l'initiative du nouveau curé, très dynamique, des travaux de restauration de l'intérieur sont entrepris par la paroisse en 1929 ; le coût de la dépense s'élève à la somme d'environ 36 000 F. La commune participera par une subvention de 10 500 F, y compris pour les réparations faites au presbytère dans le même temps. Les peintures, notamment celles de la voûte du chœur sont exécutées par la maison Mantilleri des Bains de La Caille. Avant la restauration de l'intérieur en 1929, la voûte du chœur était peinte d'azur et parsemée d'étoiles.

Le 2 novembre 1930, Mgr du Bois de la Villerabel, évêque d'Annecy, inaugure les travaux de restauration ; précédé d'une escorte de cavaliers, il est accueilli en grande pompe à sa descente de voiture. A l'issue de la messe, il remet la médaille d'or de saint François de Sales à Louis Mabut (Manget), chantre depuis 43 ans.

Le problème de l'étanchéité de la couverture a été en partie résolu en 1955 par l'emploi d'un nouveau matériau lors de travaux de réfection totale de la charpente et de la couverture. Nous disons "en partie" car, lors d'un orage, malgré l'assurance donnée par l'architecte, des infiltrations se sont manifestées "une fois encore", toujours au midi sur la partie située à l'est du clocher. La pose en cet endroit d'une sous-toiture semble avoir réglé définitivement cette interminable affaire.

Le mobilier de l'église

En 1851, le mobilier de l'ancienne église n'a pu être entièrement réemployé pour l'aménagement de la nouvelle. L'acquisition d'une chaire, d'une table de communion ainsi que l'ameublement de la sacristie s'imposent alors.

François Cartier, maître menuisier au Châble, présente un devis au conseil le 23 mai, dont voici le détail : une chaire en bois de noyer, supportée par deux bras de force en fer, 450 L ; une table de communion également en bois de noyer avec balustres carrés, 300 L. Les armoires de la sacristie seront en bois de sapin ; à l'intérieur de la commode seront les clayettes ; elle sera fermée par des portes à deux battants avec serrures et clés. De chaque côté, il y aura une garde-robe avec portes à deux battants et fermant aussi à clé ; à l'intérieur un "tablar" et des porte-manteaux, 228 L. Vernis à la céruse, 28 L. Soit un total de 1 006 L. « Le sieur Cartier, présent, accepte que le prix des plans soit à sa charge. La dépense sera de 978 L ».

Le conseil précise qu'il devra attendre le paiement deux ans après livraison. Bien évidemment, on est d'avis que l'exécution de ces travaux soit confiée au dit sieur Cartier pour les motifs ci-dessus énoncés et en raison de la difficulté à trouver des ouvriers capables et disposés à attendre si longtemps un paiement.

A l'intérieur de l'église sont conservées deux stalles en noyer provenant de l'église de la chartreuse de Pomier.²¹

21. Sous le siège de l'une des deux stalles, on remarque une pièce de bois appelée "miséricorde". « S'il est généralement admis que l'adversité favorise l'épanouissement de l'art, c'est en revanche l'indulgence qui a donné naissance à la sculpture des miséricordes. Le mot latin "misericordia" avait de nombreuses acceptions dans la langue d'église. Le livre des règles de l'ancienne et célèbre abbaye de Saint-Victor à Paris le définissait comme tout ce qui est autorisé à une personne infirme par charité. Dans l'austérité de l'univers monastique, cela pouvait signifier un verre de lait en été, une couverture supplémentaire en hiver, une bouchée de viande à Carême, ou encore, pendant les interminables offices divins auxquels se pliaient les clercs, la permission de s'asseoir de temps à autre sur une petite console, appelée miséricorde. Fixée à la partie inférieure de son siège pliant, elle permettait au clerc, lorsque le siège était relevé et qu'il était apparemment debout, de prendre discrètement appui sur elle. On pense que leur origine remonte au Moyen Age » (*Le Monde caché des Miséricordes*, D. et H. Kraus, Décembre 1986).

Extrait de la lettre de M. Monet

(...) de lui répondre qu'en vertu de l'article 1^{er} du rapport dressé pour servir de base à l'adjudication, tous les travaux en dehors de la première adjudication étaient soumis aux mêmes conditions. Il ne s'agissoit donc que d'apprécier les mérites de ces ouvrages sans connoître les prétendues conditions dont on parle. Du reste, Mr Jignoux qui en avoit dressé les devis étoit bien capable pour m'en donner connoissance. Je n'avois que faire alors de ces délibérations, elles ne (doivent) me servir que pour arrêter le compte de la Dépense Générale.

Enfin quand à toutes les observations qui terminent la délibération dont s'agit, je donne, pour toute réponse à M. le Syndic :

1° Un déffit de pouvoir faire observer des traces de goutières sur la voute, antérieures à la réception d'œuvre, sans nier toutefois qu'il ne puisse en exister aujourd'hui ;

2° un pareil déffit pour les prétendues dégradations du crépissage de la face au midi antérieures à la réception d'œuvre. Elles auroient existé alors que je pouvois, en conscience, les imputer à l'entrepreneur. Toute la commune savait à l'avance que l'église, dans cette localité, auroit toujours à souffrir des vents, des pluies et du gèle ; Mr le Syndic ne devoit pas l'ignorer ;

3° Quant à l'erreur de deux livres et six centimes que relève Mr le Syndic, il peut se convaincre de contraire en relisant le Devis joint à sa délibération sous date du 26 7^{bre} 1847, il verra que le montant de la dépense mentionnée s'élève à la somme de L 102,06 cent et non à celle de 100 L 00 cent ; Enfin je renvoie encore Mr le Syndic à la délibération du 11 juin 1843 pour y voir figurer le prix de soixante et une livres pour la construction de la Croix du Cimetière que l'on m'a fait reconnoître sans me dire si l'on en avoit déjà été payé. N'ayant trouvé nul autre part le prix de cette Croix je ne pouvois faire du moins que de le faire figurer dans ma réceptions d'œuvre. Du reste si M. le Syndic se fut rendu à son devoir, en venant me rejoindre sur les lieux, il n'y auroit pas eu la moindre observation à faire aujourd'hui, pas plus qu'il y en avoit alors. Quand aux conclusions que Mr le Syndic tire de sa délibération, je reconnois la vérité de la première, mais je nie formellement que la réception d'œuvre ait été faite en l'absence de l'Entrepreneur et j'en appelle au témoignage de toutes les personnes que j'ai mentionnées dans mon présent rapport. En conséquence de tout ce qui est dit ci-dessus, je déclare n'avoir rien à changer à ma réception d'œuvre du 15 X^{bre} 1847 dans laquelle j'ai constaté que tous les travaux exécutés par l'Entrepreneur Antonioz avoient été trouvés en bon état dès réception ; je dis de plus que, de tous les travaux de la Commune que j'ai été appelé de recevoir jusqu'à ce jour, je n'en ai trouvés nul part de mieux soignés dans tous leurs détails...

Les chapelles

Différentes chapelles existaient à l'intérieur de l'ancienne église.

La chapelle des seigneurs de Menthon

« François I^{er} de Menthon, seigneur de Beaumont, par son testament du 7 novembre 1415 lègue, entre autres, une fondation de 9 livres pour l'érection d'une chapelle dans l'église de Beaumont, conformément au désir exprimé par un de ses ancêtres »¹.

Dès sa construction, cette chapelle était protégée par une grille avec portillon. Cela nous est confirmé par la visite pastorale de Monseigneur Jean d'Arenthon d'Alex du 18 août 1682. Dans son rapport il dit : « Il y avait une chapelle anciennement à côté de la nef, laquelle est ruiné ny ayant rien en estat que le portail, le reste estant en mazure, laquelle on dit estre de la nominat des seigneurs de Menthon à cause de leur château de Beaumont naparaissant en icelle daucun recteur ny vienne ».

Les seigneurs de Menthon avaient sans doute délaissé la paroisse dès l'occupation bernoise, et certainement à l'époque de la destruction de leur château.

Ami lecteur, si vous empruntez, à pied, le chemin n° 4 qui conduit vers le hameau de Prémaqueu, vous longerez dès son origine les façades nord de l'église et de la sacristie. Arrêtez-vous face au mur de cette dernière. Vous remarquerez sur une des pierres d'angle une petite sculpture. C'est indubitablement, un écu armorié. En regardant de plus près et en le comparant avec le blason de la famille de Menthon, vous pourrez constater une étonnante ressemblance.

En effet, une branche de cette famille posséda pendant plusieurs siècles, des biens, dont le château, dans la commune de Beaumont. Cette pierre, comme d'autres, proviendrait-elle des ruines du château ?

1. A. Folliet, *Monographie de la commune de Beaumont*, chapitre V, p. 56.



Le blason de la famille de Beaumont (branche cadette des Menthon).

Une deuxième hypothèse nous permettrait de penser que ce blason se trouvait dans la chapelle dont nous venons de parler.

La chapelle Notre-Dame-de-Grâce

Celle-ci a été érigée en 1668 comme en témoigne l'acte de fondation dressé par maître Estivens, notaire :

L'an mil six cent soixante huit et le jour cinquiesme du mois de septembre, en présence de je notaire ducal royal soubnommé et des tesmoingts soubnommé s'est estably en personne Révérend Messire Bernard Missillier, prestre de la ville de Thone, curé de l'esglise parroissiale de Beaumont au balliage de Ternier diocèse de Genève, lequel de gré et vollonté ayant érigé et édifié une chappelle en la nef de la ditte église parroissiale du dit Beaumont, du costé de bise, à l'honneur et gloire de Dieu et de la Sacrée Vierge mère et pour le bien du public sous le vocable de nostre dame de grace, promet de l'orner et meubler a ses despens de tous embellissemens et meubles nécessaires pour la cellebration de la Sainte Messe et déclare que sa voullonté et intention est telle que sensuit voullant et entendant le dit sieur fondateur que durant sa vie naturelle il jouirait des fruits et revenus des biens fond (...) affectés a la dite chappelle sans quil soit astrain den prendre aucune institution ny faire aucun service que voullontayrement. Item le dict sieur fondateur veult et entend que le droit de patronage de la dict chappelle luy appartienne et après luy aux enfants masles de feu Jean-Pierre Missillier, son frère.

Le fondateur a tout prévu au cas où la ligne masculine vienne à manquer. Il énumère les remplaçants dans la famille ou alliés et, en dernier ressort, désigne : le droit de patronage de la dicte chapelle appartienne a noble et spectable François Gallay, conaigneur en la Val des Clés, conseiller de son Altesse Royale et juge mage des balliages de Ternier et Galliard et à ses enfants et descendants masles jusques à l'infiny...

Le fondateur précise ensuite les services, obligations et charges que devra assurer le recteur ; entre autres oblige le sieur recteur à résider rière le dit Beaumont en la maison fondable par le dit sieur fondateur (...). Le dict fondateur veult et entend que les fonds affectés à la dicte chapelle et ne saliénasse aucunement sous quelque prétexte que ce soit.

Plus loin, ...le dict sieur fondateur et dotateur serat joint au présent titre de fondation, de plus le dit sieur fondateur et dotateur (...) baille à perpétuité à la dite chapelle de Notre-Dame de Grâce une pièce de terre size en la paroisse des Clefs mandement de Thone appelé au Coursier. Suivent la contenance et les confins. Le sieur fondateur et dotateur faist scavoïr aux sieurs recteurs futurs de la dite chapelle que les vignes situés au vignoble de Landessy appelé en Bel Crest et en Combes qui sont de la contenance d'environ six poses sont annexé perpétuellement à la dite chapelle le sieur recteur d'icelle en pouvant paisiblement percevoir les fruits (...) baille (...) le dit sieur fondateur et dotateur pour les revenus de la dite chapelle... Sont alors énumérées plusieurs censes en espèces (florins), ainsi que des biens ².

Pièces annexées à l'acte de fondation

« Rolle situation dénomination contenance et confins des biens (...) annexé à la chapelle sous le vocable de Notre Dame de Grace fondée en la nef de l'église paroissiale de Beaumont au bailliage de Ternier » ³ (acte du 23 février 1663, maître Jean-Anthoine Nottier, procureur et notaire ducal et royal).

Pour être valable, la fondation doit être homologuée par l'évêque de Genève. Le fondateur fit la demande. L'acte d'homologation, dont nous donnons ici un court extrait, fut promulgué le 19 septembre 1668.

Acte d'homologation de la dite chapelle. Extrait de la sentence de monseigneur l'évêque prince de Genève.

... Sur la requête à nous présentée par Révérend Mre Bernard Missilier pretre de la ville de Thone curé de l'église parroissiale de Beaumont au balliage de Ternier tendantes a ce que nous ayons a homologué le contract de fondation et dotation par luy faict en la chapelle de notre dame de grace et par le dict Sr Missilier fondé en la nef de la dite église parroissiale et aultrement luy prouvoir pour les

2. Pour être homologuée, la chapelle doit être dotée de biens d'une certaine importance.

3. Sur les documents cadastraux de 1730 de Beaumont, cette chapelle possédait 55 parcelles de terre, 2 maisons avec jardin. Déclarés biens nationaux, ces biens ont été vendus à Carouge le 12 janvier 1795.

fins et conclusions... par la dite requeste... par nous Jean Darenthon dalex par la grace de Dieu et du Saint-Siège apostolique evesque et prince de Genève et premièrement le susdit contract de fondation et dotation en datte du courant moy reçu et signé par M^e Estivent notaire plus contract de cession et relapchement des biens et fonds baillés a la dite chapelle en date du vingt troisième febvrier mil six cent soixante trois reçu et signé par Me Jean Anthoine Nottier, procureur notaire royal plus la dite requeste à nous présenté ce jourd'hui par le dit Sr fondateur et doteur serat joint au présent titre de fondation de plus le dit Sr fondateur et doteur (...) et ballié à perpetuité à la dite chapelle...

Suit l'énumération des biens aux Clefs, à Beaumont, à Landecy, ainsi que des rentes.

L'acte de fondation a été lu en public, comme on le constate :

La fondation avec tout son contenu fait et prononcé au dit Beaumont devant la maison de Jean Dubosson et ses neveux. Présents Claude Dubosson, Jean François fils de Claude Anthoine Mabut et Jean fils de Jean Laurent Mabut tesmoingts requis lesquels n'ont seigné pour ne scavoir de ce enquis signe en fin de la minute Missillier fondateur et non les autres pour ne scavoir de ce enquis
signé Estivent, notaire.

Le clocher et les cloches

Le clocher fut conservé lors de la démolition de l'ancienne église. Les quelques modifications qu'il connut – traitées dans le chapitre l'Église – n'ont pas changé son aspect, qui est celui que nous connaissons aujourd'hui.

Par ailleurs, si son toit a été démonté sous la Convention, début 1794, par contre le clocher n'a pas été détruit malgré les ordres du directoire de Carouge de le raser. Le conseil général de la commune avait fait ressortir la dépense importante qu'entraînerait sa démolition, alors qu'il était presque neuf puisque sa construction avait été entreprise fin 1774 et terminée l'année suivante.

Des discussions passionnées divisaient la population en deux courants, ceux favorables à la reconstruction et ceux partisans d'une réparation. Des manifestations accompagnées de slogans suivirent, et dégénérèrent parfois. Une mini-révolte souffla sur Beaumont. C'est ainsi que le jour de l'Ascension, après les vêpres, alors que les fidèles commençaient à sortir de l'église, des invectives fusèrent au grand scandale des ouailles.

L'an mil sept cent septante quatre et le dix du mois de may à sept heures du matin au lieu du Châble, et dans la maison du soussigné secrétaire, ont comparus par devant moy Laurent Borgel notaire Royal Collégié et secrétaire des Communautés de Beaumont, Jussy et le Chable les honorables Pierre jacquet à feu amy sindic, André prallet dit Briffot à feu antoine, joseph fils feu Louis Mabout dit Cattaz, jacques fils feu Cathelain Duchable dit Marchant, et humberfils feu pierre antoine Bocquet les quatre derniers conselliers des dites communautés et tous natifs et habitants d'icelle à la réserve du dit jacquet qui est natif de Copponnex, prennent la liberté de représenter au Seigneur Intendant de la province du Genevois et balliage de Ternier qu'ensuite de la lecture que je dit secrétaire ai fait au dit Conseil ce jourd'huy du décret du dit Seigneur Intendant du seize du courant mis au bas de l'extrait de délibération du vingt quatre avril dernier qu'a eu l'honneur de lui présenter andré prallet conseiller député d'exposer au dit Seigneur Intendant les raisons de sa conduite. Sans rappeler icy les motifs des deux délibérations qui tendoient à demander la construction d'un clocher,

il se borne à alléguer ceux de la délibération du vingt quatre avril dernier par laquelle il demande simplement la réparation de la chèvre existante ainsi appelée vulgairement; que ce qui le détermina alors c'est qu'ayant appris que l'entrepreneur à qui le prix fait du dit cloché avoit été expédié, étant tenu de le rendre parfait dans huit mois, il pensoit que la communauté obligée aux ports de tout les matériaux nécessaires, ne pourroit les faire sans être dans la dure nécessité de laisser leurs terres incultes puisque le dit terme de huit mois se trouve précisément renfermer le tems qu'on employe aux ouvrages de la campagne, qui commencent dans le pay au mois de may et ne finissent qu'au commencement de celui d'octobre (...).

Mais revenons aux constats et délibérations qui ont précédé sa construction.

Le 5 novembre 1772, Je soussigné Laurent Borgel notaire et secrétaire des communautés de Beaumont, Jussy et Le Châbles, en suite de la commission dont m'a honoré le Seigneur Intendant de la province du Genevois bailliage de Ternier concernant le clocher qu'il convient de refaire à l'église.... Je me suis transporté exprès ce jour du dit Châbles mon habitation jusqu'à Beaumont environ les huit heures du matin et sur le cimetière où se trouvaient (ici sont cités les noms des syndics et conseillers) tous conseillers de ces communautés (...) et comme expert Aimé Simond habitant Beaumont maître masson et André Pralet de Beaumont maître charpentier. Ils ont prêté serment sur les Saintes Ecritures (...) ont fidèlement procédé à la visite du clocher soit chèvre de même que les tuiles qu'il convient de mettre au couvert de la nef de l'église et faire leurs rapports et devis estimatif (...) Simond a visité attentivement la chèvre, vulgairement appelé où sont pendues les deux cloches qui est sur une muraille séparant le chœur avec la nef, qu'il convient de refaire à neuf.... a examiné la muraille d'entrée de l'église qui est fendue et tombe en ruine. Je dis que comme il faut refaire la dite muraille on pourrait placer au dessus de celle de la dite chèvre, elle se ferait à moindre frais que si on la déferait et referait où elle est placée...

André Pralet visita ensuite le couvert de l'église. Le tout fut évalué à 400 L. Après quoi, il y eut des discussions et échanges de vues entre les conseillers d'une part et l'intendant d'autre part, sur la réparation de l'existant ou la construction d'un nouveau clocher. Cette dernière solution fut retenue, mais certaines résistances subsistèrent, malgré la décision de l'intendant "d'expédier"¹ la construction. Le 24 avril 1772,

le conseil prend la liberté de représenter au Seigneur Intendant, qu'ayant eu notice que le dit Seigneur Intendant avait expédié le prix fait (devis) du clocher pour la somme de 1940 L qui est une somme un peu forte pour la paroisse qui

1. Expédier : adjuger.

est pauvre et ayant réfléchi que là où les deux cloches sont pendues qui est une chèvre vulgairement appelée, laquelle on croit pouvoir la raccommoder en y faisant un couvert partie fer blanc et le reste en tuiles qui serait un prix plus modique. Le Conseil supplie le dit Seigneur Intendant de commettre tel ingénieur qu'il lui plaira pour prendre un second plan pour le raccommodage de la chèvre...

Bien évidemment, l'intendant maintint sa décision et, le 23 mai 1774, le conseil

demande au Seigneur Intendant si c'était de sa bonté de députer le sieur Damaris ou tel ingénieur qu'il lui plaira pour voir l'endroit que l'on croit convenable et moins onéreux à la paroisse pour la construction du clocher. On pourrait le faire sur la sacristie à un prix beaucoup inférieur que de le faire sur la chapelle érigée en la dite église, et comme les communautés sont obligées aux voitures nécessaires pour le transport des matériaux, dit que le terme de huit mois est trop court et d'accorder une année.

Sur le plan, l'emplacement du clocher figure au midi de l'église à côté de la sacristie. Une fois de plus, le 28 août 1774, le conseil de paroisse

demande au Seigneur Intendant que l'on plaçasse le clocher à faire devant la porte de l'église à l'entrée (...) Là où le sieur Damaris l'avait tracé aurait enlevé le jour des fenêtres tant de la sacristie que de celles de la nef et que la dite tour (clocher) aurait occupé un espace du terrain du cimetière et aurait empêché de faire les processions commodément autour de l'église et aurait également enlevé le jour des chambres de la cure.... supplie le Seigneur Intendant de permettre que le clocher se fasse au devant de l'église.

Aucune suite n'est donnée à cette demande et le clocher est maintenu à l'emplacement prévu au plan.

En septembre 1774, le chantier est ouvert. Le 21 septembre 1774, le surveillant aux ouvrages, J. M. Joasset de Beaumont qui est mandaté pour tenir le registre des manœuvres et des "voitures" à faire pour la construction du clocher, se plaint qu'il y a des "rénitants" (récalcitrants) qui ne veulent pas faire les voitures et corvées. Le conseil « prie le Seigneur Intendant d'avoir la bonté de fixer au dit Joasset ce qu'il doit faire... ».

Le clocher est construit par Claude Jay, "maître masson", sous-traitant de Claude Renand ; la charpente par François Bochet, maître charpentier de Collonges-sous-Salève, lui-même sous-traitant de Claude Jay. La réception d'œuvre sera faite le 25 juin 1776 par Ch. Galloz, architecte.

Le clocher a été surélevé en 1868, comme nous l'avons déjà dit. La reconstruction nous amène à parler de la refonte d'une cloche, qui fut effectuée vers 1791.

Devis au sujet de la refonte de la cloche de la paroisse de Beaumont ² :

Façon pour la refonte	19,12
Remplacement du déchet de la matière à raison de 6 livres par cent au prix de 32 livres la livre	19,40
Comme il est impossible de refondre une cloche du même poids, on porte encore suivant l'usage une augmentation de 30 livres qui monte à	48,00
Total	86,52 L

Le 7 août 1791,

Les conseillers prennent la liberté de représenter au Seigneur Intendant qu'ayant fait refondre une des cloches de la paroisse par le nommé J.B. Pitton, de la pesanteur de trois quintaux qui serait le montant de celle qui était cassée et de la somme que quelques gens charitables avaient donné, et comme le dit Pitton l'a augmentée d'un quintal septante six livres, la dite cloche étant au cloché au contentement de la paroisse, étant encore dû au dit Pitton la somme de treize livres pour le final paiement...

La pose de la cloche a motivé les dépenses suivantes :

François Taponnier, qui est de son art maréchal à économie, déclare qu'il achèterait les ferrures et joux, ce qu'il a fait au contentement de la Communauté.	
Premièrement pour achat de fer qu'il a fait du sieur Magnenat de Carouge, soit	33,00 L
Deuxièmement pour la douane	16,00 L
Troisièmement achat du joux, le ferré augmenté le battant, courroie, payé les ouvriers pour monter la cloche	36,12 L

La proximité de la Révolution française n'arrangea pas les choses, bien au contraire, et provoqua un imbroglio inimaginable !

Sur ordre du directoire de Carouge, le 17 ventôse de l'an II, soit le 7 mars 1794, la cloche de l'église, de même que la croix métallique qui surmontait le toit du clocher sont transportées à Carouge au magasin destiné à remiser les objets religieux.

Le 9 germinal an IV, soit le 29 mars 1796, à Viry (qui était le chef-lieu de canton) un bon pour une cloche à prendre au dépôt de Bonneville est remis à la commune.

Par la suite, le curé François Vuarin commande une nouvelle cloche en 1820 au sieur J.B. Pitton, fondeur à Carouge. Une souscription auprès de la population couvrira la dépense.

2. Sans date, probablement 1790.

Convention pour
 La Cloche
 J'aix livre 175 pour la
 cloche
 Jean Taponier
 livre 163 85 pour la
 cloche
 Quirin Francois le 7 février

Fac-similé du reçu remis pour la cloche le 7 février 1820.

De nouveau, deux cloches habiteront le clocher. Hélas, toutes deux seront hors d'usage après quelques années de service. Effectivement, environ cinq ans plus tard, une des deux cloches est fêlée (il s'agit sans doute de celle récupérée à Bonneville en 1796). Ce ne sera qu'en décembre 1849 que le conseil communal se préoccupera du sort de cette dernière par une délibération qui dit que « les grandes dépenses occasionnées par la construction de l'église empêchent le Conseil de suivre le désir qu'il aurait de rendre cette cloche propre à servir de nouveau. Par ailleurs, celle qui existe peut suffire aux besoins actuels. Demande à M. l'Intendant Général l'autorisation de la vendre ». Dans sa réponse, ce dernier demande que « le Conseil fasse cons(ta)ter par la déclaration d'un expert assermenté par devant le syndic, que cette cloche est réellement hors d'usage et en fasse connaître la valeur ».

Les années passent ; ce ne sera qu'en juin 1855 que cette cloche est de nouveau à l'ordre du jour. Une délibération du « Conseil Communal expose que si elle était vendue, il serait plus avantageux d'en retirer l'intérêt du prix que de la laisser à l'état de capital improductif. Monsieur Beauquis Nicolas, fondeur à Quintal, propose de la prendre à raison de 3 L le kilo. On ne devrait pas laisser échapper cette occasion ».

Le 25 juin, l'intendant régent souhaite que le conseil de fabrique et le conseil délégué donnent leur avis. Ces conseils consultés ne formulent aucune objection. L'autorité de tutelle ne veut pas de vente amiable, et propose une vente aux enchères. Cette dernière ne sera pas bénéfique, et l'histoire de cette cloche fêlée est loin d'être terminée.

En effet, le 4 avril 1856 a lieu cette vente aux enchères de la cloche fêlée, d'un poids d'environ 250 kg ; mise à prix : 2,75 L le kilo. Elle est adjugée au prix de 3,15 L le kilo à F. Cartier du Châble. Mais, surprise, ce dernier refuse de signer le procès-verbal.

L'intendant général à qui le syndic a rendu compte, ordonne, le 7 mai, une nouvelle mise aux enchères aux risques et périls de F. Cartier. Auparavant, Cartier, en présence du conseil délégué, conciliant, refuse toujours de signer.

Le 8 juin, nouvelle vente. Nicolas Burdin de Quintal est déclaré adjudicataire pour le prix de 2,45 L le kilo. Le même jour, par voie d'affiches, avis est donné aux personnes qui désireraient faire une offre en augmentation du dixième de le faire dans les huit jours.

Le 15 juin, le même F. Cartier offre le dixième en augmentation, soit 2,69 L le kilo. Ce qui provoque une nouvelle et définitive adjudication. Mise à prix : 2,69 L. Personne ne s'étant présenté, la cloche est adjugée à F. Cartier.

Le 26 août : l'affaire se complique. Cartier refuse de payer, car... il ne connaît pas le poids ! Devant ce refus, le conseil délégué met l'intendant général au courant. Ce dernier ordonne : « Nous laissons au percepteur le soin de poursuivre le recouvrement du rôle de 589,11 L rendu exécutoire par notre décret du 15 juillet dernier ».

F. Cartier est invité à la pesée de la cloche, ce qu'il refuse. Cette cloche est entreposée au Châble, chez Mme Dunand qui demande qu'on l'en débarrasse. En septembre, le syndic demande à l'intendant général « quel moyen employer pour poursuivre l'affaire et donner suite à la demande Dunand ». Réponse : « Suite au refus de F. Cartier d'assister à la pesée, le faire en présence d'une personne apte et de témoins et en dresser procès-verbal, puis la loger dans un autre local. Cela fait vous engagerez, pour un bien de paix, le sieur F. Cartier à venir convenir du poids et en disposer comme bon lui semblera. Faute de quoi vous n'aurez plus qu'à intenter une action contre lui ». F. Cartier a versé des acomptes. Un rôle pour le recouvrement des sommes dues est dressé par le conseil communal en novembre, il s'élève à 120,64 L.

En février 1857, F. Cartier n'a toujours pas réglé le reliquat. Le conseil est décidé à le poursuivre en justice. L'affaire n'est pas terminée que la malchance s'abat sur la commune. Début juin, le clocher est muet ; l'unique cloche restante est fêlée ; une nouvelle et pénible affaire commence. Le 21 juin, la cloche paroissiale, hors d'usage, ne peut plus être utilisée pour le service de la commune et de la paroisse. Le conseil décide à l'unanimité moins trois voix de contribuer à la refonte d'une nouvelle cloche de 400 kg, tout poids excédant sera à la charge de la fabrique. La valeur de la cloche fêlée sera imputée sur la somme qui sera payée par la commune.

Puis A. Dunand, conseiller, se lance dans une longue et effrénée diatribe.

Vu la délibération du Conseil de fabrique du 22 mai 1857 relative à la toiture de l'Eglise et à la cloche, le conseiller soussigné, sans s'arrêter à la grotesque rédaction de ce factum, fait remarquer que :

1° La toiture de l'Eglise est une pétition de principe, puisque cette question est traitée par la Municipalité, qui demande à être libérée de toutes répétitions de la part de Mr Imos, pour faire exécuter cette réparation.

Mr le Recteur peut calmer sa sollicitude pour ses chères Ouailles, qui ne sont pas si en danger qu'il veut le faire croire. Seulement, si la réparation faite par le Sieur Imos n'avait pas été le résultat de cette même sollicitude, et pour détourner des fonds vôtés pour l'instruction primaire, il y a toute probabilité qu'elle aurait été mieux faite et qu'il n'y aurait pas à y revenir aujourd'hui. La fraternité de la commune n'aurait pas à en souffrir.

2° Il est vrai que la cloche est cassée ; mais, sans vouloir rendre responsable de cet accident l'incurie du Recteur, on demande pourquoi une plus grosse est sollicitée, attendu que celle en question a été suffisante jusqu'à ce jour ? C'est sans doute pour occasionner une plus forte somme de dépenses et ainsi retarder l'application d'améliorations importantes, la réparation des Routes probablement, et ainsi faciliter les secours qu'appellera le nouveau Bourdon pour les incendies.

Admirable logique !

La loi oblige les communes, en cas d'insuffisance, à contribuer aux frais du culte, soit, mais elle ne dispense pas la Fabrique d'augmenter ses impôts pour satisfaire à ses besoins, moyen que la commune est obligée d'employer injustement, vû la diversité des croyances religieuses des contribuables. (...)

Néanmoins je propose que la refonte de la cloche se fasse aux frais de la fabrique qui devra s'imposer extraordinairement ; à cette fin la commune fera l'avance des frais qui devront être remboursés annuellement par quart.

Je ferai observer que la fabrique, si elle n'était pas trop exigeante, devrait être satisfaite de la jouissance gratuite de l'Eglise et du Presbytère.

Le 13 août 1857, l'intendant général invite le conseil à s'occuper sérieusement de la refonte de la cloche au lieu de se perdre dans d'oiseuses déclamations... Le 1^{er} octobre, le conseil délégué maintient la dépense approuvée par le conseil communal pour la refonte de la cloche. Le 3 novembre, l'intendant général se réserve de pourvoir au vu d'une délibération spéciale... C'est vraiment une affaire à rebondissements !

Le 26 du même mois, le conseil communal, pour satisfaire à la demande de l'intendant général, se réfère aux décisions prises le 21 juin dernier. Par ailleurs, une somme de 750 L a été inscrite au budget de 1858 pour la mettre à disposition de M. le curé, ce qui, ajouté à la valeur de la cloche fêlée, doit fournir au conseil de fabrique, les moyens de fondre une cloche de 400 kg. Cela ne suffit pas à l'intendant général : il demande en effet la production des derniers compte et budget dûment approuvés de la fabrique qui est dans l'impossibilité de faire face à la totalité de la dépense faute de fonds.

Le printemps revenu, on s'inquiète à nouveau de la cloche. C'est ainsi que, le 25 mai 1858, le conseil communal se penche sur les comptes de la fabrique. Sept conseillers les trouvent suffisants, les cinq autres, tout en admettant le principe de la refonte de la cloche, déclarent n'être pas satisfaits de la régularité de ces comptes. Certains justificatifs sont absents de ces comptes et le détail des dépenses n'y figure pas non plus. Les conseillers désirent connaître l'emploi d'une somme de 3 000 L mise à la disposition de la fabrique depuis 1848. D'autre part, on constate que l'intendant général a détourné de sa destination (refonte de la cloche) la somme de 750 L prévue au budget.

Puis M. Blanc soumet à l'approbation une convention provisoire passée entre M. Beauquis, fondeur à Quintal, et quelques membres du conseil. Sept conseillers l'approuveront, les cinq autres ne l'approuveront qu'après avoir reçu les éclaircissements nécessaires. Une fois de plus, en novembre, l'affaire revient sur le tapis et ce ne sera pas la dernière fois ! L'utilisation de la somme de 3 000 L « que feu Révérend Duffour, curé de Beaumont a reçue de l'économet de Turin pour être affectée aux besoins de la fabrique » est au cœur des discussions. Il s'avère que « cette somme a été dépensée, tout ou partie, par le dit curé, selon son caprice, et sans avoir préalablement consulté ni son conseil de fabrique, ni le conseil communal pour le meilleur emploi de ces fonds ». En conséquence, le conseil décide de procéder à une reconnaissance et à une évaluation du mobilier acquis.

En février 1859, l'intendant général demande à l'Economet Général Apostolique de Turin si cette somme de 3 000 L a été réellement accordée au curé personnellement et à quel usage elle devait être employée. Réponse : « Cette somme a été accordée à la fabrique paroissiale de Beaumont pour être employée à la reconstruction de l'église. Elle a été payée entre les mains de M. le curé de Beaumont, par l'entremise du député Mongellaz, en deux fois (9 mars 1852 et 2 mai 1853) ».

Le 8 février, la fabrique dit que le curé avait le droit d'en disposer selon son bon vouloir. Le conseil communal prétend que c'est un abus de l'emploi de cette somme et demande qu'un architecte soit désigné pour en rechercher l'emploi. La même demande est réitérée le 13 mars.

Dans la délibération du 30 mai 1859, le conseil choisit de différer encore la refonte de la cloche. Les conseillers s'étonnent que leur délibération du 29 novembre dernier n'ait pas eu une suite plus sérieuse. Alors, le syndic fait lecture de l'ordonnance de l'intendant général en date du 10 février. Celle-ci n'est guère favorable au conseil de fabrique :

Considérant par conséquent que le Conseil de fabrique a affirmé que la somme de 3 000 livres ci-dessus avait été remise au défunt curé pour en disposer comme bon lui semblerait (...) et non point à la Fabrique paroissiale, il aurait usé d'une

supercherie (...) en pensant tromper et le Conseil paroissial et l'autorité administrative (...).

Considérant que tant que la Fabrique n'aura pas prouvé d'une manière claire et précise que la somme dont il s'agit a reçu sa destination, la commune ne peut être tenue à concourir dans la dépense pour la cloche.

En déclarant n'y avoir lieu à pourvoir ultérieurement par la délibération du Conseil communal de Beaumont du 29 novembre 1858, nous mettons en demeure le Conseil de fabrique de la dite paroisse et les héritiers du défunt curé, de rendre dans un bref délai, le compte fidèle et exact de l'emploi du capital de 3000 livres accordé par l'Economat, en les prévenant qu'à défaut ils seront, au besoin, poursuivis par la voie judiciaire et que, en attendant jusqu'à ce qu'ils soient exécutifs, ce bureau veillera à ce que la Commune soit dispensée de tout concours dans les dépenses de culte, de quelque nature qu'elles soient. (...)

A la suite de cette ordonnance, les héritiers se sont présentés à l'administration communale. Ils ont remis une note sur papier libre sans signature. On leur a demandé de fournir la même note sur papier timbré et signée. La même demande a été réitérée par écrit, en vain. Cette note doit être considérée sans valeur puisqu'on refuse de la signer. Cela démontre l'embarras des héritiers. Le conseil

vu l'urgence de posséder une cloche, demande l'exécution de l'ordonnance de M. l'intendant général afin de triompher de la mauvaise volonté des héritiers Duffour. Donne, s'il est nécessaire, mandat spécial à M. le syndic pour les poursuivre judiciairement à rendre compte de l'emploi des 3 000 L afin de clore ce différend.

Le 28 mai 1860, le conseil discute à nouveau de l'achat d'une cloche. On s'attarde sur son poids. Cinq conseillers votent pour 400 kg, les cinq autres pour 500 kg.

Le président, ayant voix prépondérante, se prononce pour 500 kg³. La cloche fêlée sera vendue au fondeur.

Enfin, il semble que cette décision va hâter la commande de la cloche. Hélas, le gouverneur, en possession de la délibération « se réserve de pourvoir, au vu du résultat du procès intenté par la commune aux héritiers du Révérend Duffour ». Le 1^{er} décembre 1860, l'avocat de la commune est d'avis qu'il serait avantageux pour cette dernière de transiger.

Que de difficultés pour une cloche ! On discute parmi la population : les habitants ne comprennent pas très bien pourquoi, depuis cinq ans, ils sont privés de sonneries de cloches. Le 21 juillet, le conseil municipal paraît décidé à en finir en votant une somme de 2 500 F plus 200 F pour les accessoires. Le 16 octobre, une convention est passée entre le maire, M. Marie Mabut et M. Burdin, fondeur à Lyon, pour la fourniture d'une cloche.

3. En fait ce poids sera largement dépassé.

Anciennement, le clocher était pourvu de deux cloches ; il paraît souhaitable qu'il en soit ainsi aujourd'hui. Le conseil de fabrique propose l'échange de la cloche fêlée contre une neuve. Bien évidemment, cela ne couvrirait pas la dépense. Les habitants seraient sollicités par souscription (cette dernière rapportera la somme de 507,50 F). L'achat d'une deuxième cloche n'entraînant aucune dépense pour la commune, le conseil municipal donne son accord.

Début mars 1862, le beffroi (charpente) est réparé de manière à recevoir les cloches qui ont été transportées par voie ferrée jusqu'à Genève (la ligne Bellegarde-Annemasse n'existait pas) et de Genève à Saint-Julien par la route. Coût : 15 F plus 1,20 F de droits de douane payés à Perly. Nombreux furent les habitants venus admirer ces deux belles cloches, toutes pimpantes, et tant attendues.

On peut lire, sur la plus grosse, l'inscription en relief suivante : « Faite par la commune de Beaumont sous la direction de M. Mabut Marie, maire, en 1862. Parrains : Marin Anselme et Girod Gaspard. Marraines : Delles Trombert Louise, Mabut Marie de Jh⁴, Curé de la paroisse : M. Burgaz ». Et sur la deuxième : « Faite par souscription des habitants de Beaumont en 1862. Parrain : M. Blanc Jean-Marie. Marraine : Mme Duvernay Annette. Curé : M. Burgaz ».

Ainsi, depuis l'année 1862, leur airain rythme la vie tant de la commune que de la paroisse en annonçant les joies, les deuils ou les fêtes religieuses.

La facture Burdin du 14 mars 1862 nous montre qu'il reste une somme de 455 F à devoir. Malheureusement, cette dette deviendra "l'affaire des cloches". Effectivement, le conseil municipal soutenant avoir payé la cloche commandée selon la convention mentionnée plus haut, laisse le soin au conseil de fabrique de solder la facture Burdin. Ce dernier adressera de fréquents rappels, en vain. Cependant, en juillet 1864, le maire informait le créancier que la commune n'avait pas de fonds disponibles, mais que les premières sommes à venir seraient affectées à ce paiement. Hélas ! Les années passent. Les deux conseils se rejettent les responsabilités et le règlement de cette affaire s'éternise. Burdin s'impatiente et, en septembre 1877, par l'intermédiaire de M. Goutorbe, avoué lyonnais, informe le maire qu'il est décidé à actionner la commune devant les tribunaux si le règlement de la somme de 455 F n'intervient pas rapidement.

Ne voyant rien venir, M. Burdin demande, le 2 janvier 1878, au préfet de Haute-Savoie l'autorisation d'assigner la commune en paiement de la somme due. Malgré ces avertissements, ce ne sera pas avant le 10 février que le conseil se penchera sérieusement sur cette "affaire" vieille de 16 ans !

4. Mabut Marie (fille) de J(osep)h.

Après avoir examiné le dossier, il rappelle que la seconde cloche a été commandée par le conseil de fabrique avec l'autorisation de la commune à condition que cette cloche ne nécessite aucune dépense de la part de cette dernière. Un décompte est établi, ventilant la somme de 455 F ainsi :

La commune	162,50 F
Le conseil de fabrique	292,50 F

La commune prie le préfet d'intervenir auprès du conseil de fabrique pour en obtenir la somme due. En 1879, le solde dû à Burdin s'est alourdi :

Capital dû	455 F
Intérêts	50 F
Frais dus à un avoué	295 F
Total	800 F

En février, le conseil municipal, sans doute pressé par le préfet, reprend le dossier et constate que le conseil de fabrique n'a pas les revenus nécessaires pour payer sa quote-part et arrêter les poursuites que M. Burdin veut engager contre les habitants de Beaumont.

En conséquence, le conseil demande l'autorisation d'une imposition extraordinaire de 800 F.

Seul le président de la République pouvait donner semblable autorisation. Elle sera signée le 27 juin par Jules Grévy, à Versailles. L'arrêté autorise la commune à s'imposer extraordinairement de la somme de 800 F par addition au principal des quatre contributions directes. Pour mémoire, le budget de 1879 s'élevait à 8 782,17 F.

L'épilogue de "l'affaire des cloches" se situe en décembre 1880, par la décision du conseil municipal de régler la somme de 800 F à Burdin.

Un peu plus de vingt ans après la clôture de cette affaire, le clocher exige des réparations urgentes. Le 8 juin 1903, le conseil municipal approuve le devis ci-après :

Reconstruction du beffroi	500 F
Tourillons et 4 coussinets pour les cloches	60 F
10 poutrelles en fer, 400 kg, béton	172 F
2 planchers	80 F
Construction de 3 escaliers ⁵ de 5 m	90 F
On ajoute à ce devis :	
Le crépissage du mur de soutènement devant l'église	90 F
Total	992 F

5. En réalité, ce sont trois échelles en bois qui ont été construites.

Le sempiternel problème du financement motive la délibération suivante :

La commune n'ayant plus de ressources sollicite de la bienveillante générosité de M. le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des cultes, l'attribution d'une subvention de 992 F ; assure M. le Président du Conseil de son dévouement et de son entière confiance dans son énergique administration de défense républicaine ».

En 1913 est effectuée la réparation de la flèche du clocher, coût : 1 260 F.

ANNEXES

Reçu

Je soussigné confesse avoir reçu de Monsieur Vuarin François Recteur de Beaumont dans son presbytère sept cents quatorze francs et six sols de France somme que lui avoit confiée avant son décès feu Jean Pierre Mégevand pour aider la commune à la confection d'une nouvelle cloche ; je déclare de plus avoir reçu du même Mr Vuarin François et de Joseph Mégevand en qualité de caution pour les souscripteurs de la commune la somme de cent trois francs et six sols de France, le tout à compte de la somme qui est due pour la nouvelle cloche que j'ai faite pour la dite commune. En foi de quoi à Beaumont le vingt huit novembre mil huit cent vingt.

Pitton

Convention entre Monsieur Jean Baptiste Pitton fondeur de profession domicilié à Carouge, et Révérend sieur François Vuarin Recteur de Beaumont, Joseph Mégevand dit Bourguignon propriétaire du dit bien et Jean Taponier fils dit le Tailleur domicilié au Chable.

Monsieur Pitton promet et s'engage :

1. de confectionner suivant toutes les règles de l'art une cloche d'environ six quintaux, poids de dix-huit onces la livre pour le prix de quarente-six sols de france.
2. de fournir à ses frais et sans aucun payement le battant avec la courroye de la dite cloche.
3. de la garentir l'an et jour comme il est d'usage.
4. de prendre les gros écus qui lui seront donnés en payement pour six francs jusqu'à la concurrence de dix-sept louis, ceux qui surpasseront cette somme pour cinq francs dix-huit sols, et les écus de cinq francs pour cinq francs et deux sols.

Messieurs François Vuarin Recteur de Beaumont, Joseph Mégevand propriétaire du lieu et Jean Taponier fils domicilié au Châble de leur part respective s'engagent à ce qui suit

1. Monsieur Vuarin promet et s'engage, la cloche reçue, de remettre en payement en gros écus et en écus de cinq francs en tant que dessus à Monsieur Pitton une somme de trente louis moins un franc, qu'il a en dépôt.

2. Le même dit Monsieur Vuarin Recteur et Joseph Mégevand répondent et s'engagent un chacun pour deux cent francs au nom et pour tous les habitans du haut et du bas de Beaumont qui se sont cottisés ou se cottiseront pour la confection de la cloche, laquelle somme sera payée à moitié à Monsieur Pitton avec celle précitée, et l'autre moitié dans quinze mois à compter du jour de la convention.

3. Jean Taponier fils dit le Tailleur promet et s'engage lui seul pour deux cent francs au nom et pour tous les habitant du Chable qui se sont cottisés, laquelle somme sera également payée dans quinze mois à compter du jour de la Convention.

La présente Convention faite et signée à double sur papier ordinaire faute de papier timbré dans la Cure de Beaumont le vingt-trois octobre de l'an mil huit cent vingt.

signé François Vuarin Recteur

(Suivent les signatures de Joseph Mégevand, Jean Taponier, Pitton fondeur).

J'ai reçu de Monsieur Voirrin recteur de la paroisse de Bemon et Mr Josephe Megevan et de Jean Taponier la somme de troi san et trante hui fran e sisolle pour solde et antier payemant de la cloche que je fai pour la ditte comune.
Carouge le 15 février 1822

Pitton

Le presbytère et le clergé

Le presbytère

Cette très ancienne bâtisse connut bien des aléas et des transformations au cours des siècles. Peut-être est-ce déjà ce bâtiment qui fut vendu à Martin puis à Jean Mabut durant l'occupation bernoise ? Il fut racheté au début du XVII^e siècle par le curé Duborjal. Décrété bien national sous la Révolution française, il sera vendu en 1795.

Dans sa délibération du 21 novembre 1824, le conseil dresse un état peu reluisant du presbytère ; le pauvre curé ne doit pas se sentir en sécurité :

Le presbytère de cette commune se trouve dans un état de dégradation complet, que partie des murs et couvert font craindre une chute prochaine ; que le logement de M. le curé est insuffisant, ne présentant qu'une chambre et une cuisine que l'on puisse habiter, que cette chambre même est peu décente ; que cette commune très peuplée désirerait avoir un vicaire, qu'elle ne peut l'obtenir faute de logement. Pour tous ces motifs, le conseil a fait dresser par M. Boimond, géomètre à Saint-Julien, plan et devis estimatif des réparations et constructions nécessaires. La dépense s'élève à 2 272,87 L.

L'intendant approuvera le 15 juillet 1825.

Le 27 septembre 1825, on s'aperçoit que les réparations projetées ne remplissaient pas « le but que le conseil s'était proposé en élevant la partie occidentale du bâtiment, sans laquelle élévation il n'y aurait aucun grenier pour retirage des foin et bois... ». Le géomètre Boimond a reconnu cette défectuosité et l'a réparée par additions aux plan et devis, d'où il résulte que les ouvrages en augmentation s'élèveraient au prix de 437 L 5 centimes. L'intendant autorise l'augmentation le 26 novembre.

Entre-temps, c'est à Jean Dubosson de Beaumont qu'ont été adjugés les travaux le 14 octobre pour la somme de 1 780 L.

Les matériaux provenant des réparations, tuiles, bois et divers, seront mis en vente le 3 mai 1826 ; la mise à prix est fixée à 125 L neuves et

le tout est adjugé à Gaspard Girod au prix de 170 L. Une surenchère ayant été faite (demi-sixième), une deuxième vente a lieu le 14 mai. Sept miseurs font monter l'enchère. Finalement ces matériaux seront adjugés à J. M. Blanc pour 380 L.

Le géomètre Boimond réceptionne les travaux le 20 décembre. Nous relevons quelques extraits de son procès-verbal :

...J'ai examiné en détail ces travaux et j'ai reconnu :

1. qu'une porte de la chambre à manger a été supprimée de celles portées au devis à cy	23,00
2. le posage seul du potager doit être payé puisque la vieille plaque a pu servir ; on distrait cy	3,00
3. l'ancienne pierre du lavoir ¹ aussi remise en œuvre on distrait donc 1,50 L, ce travail reste donc	6,50
Total	32,50 L
Rabais proportionnel au prix de l'adjudication	7,05
Reste à diminuer	25,45 L

Puis suivent 21 articles en augmentation qui, toutes déductions faites, se montent à 311,40 L. Nous en mentionnerons quelques-uns :

4 toises 61 de plancher neuf fait tant à la chambre à manger que paroi au grenier à 15 L la toise ;

A la porte d'entrée, il a été substitué une serrure neuve à 2 tours à la vieille que l'entrepreneur a gardé pour moitié prix de la neuve ;

Le conseil a aussi jugé devoir substituer une porte neuve au corridor, doublée en sapin, à celle qui existait, l'entrepreneur a aussi fourni deux gonds neufs ;

Avoir fait un contrevent à 2 battants avec ses ferrements et peinture.

Le coût de l'ensemble des travaux s'élève à 2 433,70 L.

Nous pensons que des gouttières sont déjà apparues, car nous lisons à la suite du procès-verbal :

Je certifie que ces travaux dont le détail précède, ont été bien et duement exécutés....J'observerai que la face de la toiture exposée au midi ainsi que le surplus de la couverture du bâtiment ont été construits d'après les règles de l'art et usages adoptés pour ces genres d'ouvrage. Mais la position élevée de ce bâtiment si rapproché de la montagne rend les vents du sud si impétueux à certaines époques que, lorsqu'ils sont accompagnés de pluie, ils la font rétrograder sous les tuiles et refluer dans l'intérieur du bâtiment qu'elle inonde ; ce grave inconvénient est rare, mais il a lieu dans les temps d'orages extraordinaires² ; trois moyens peuvent y remédier :

1. Français régional, désignant un évier.

2. Les mêmes problèmes se poseront plus tard avec le toit de l'église.

Le premier, de recouvrir de chaume cette face de couverture (paille) ;

Le deuxième, de replacer les liteaux à trois pouces de distance au lieu de quatre pouces et de garnir chaque joint de mortier fait avec de la chaux et du sable fin ;

Le troisième de le recouvrir d'ardoises ;

Le premier moyen offenserait la vue de voir une moitié du bâtiment en tuiles et l'autre en chaume qu'il faudrait renouveler au bout de quinze ou dix-huit ans.

Le deuxième moyen serait celui que je proposerais d'adopter comme le plus économique et que je juge capable de préserver absolument cette maison de l'inconvénient signalé.

Le troisième serait dispendieux puisqu'il faudrait substituer un plancher au litelage et des ardoises aux tuiles qui seraient à négocier en outre.

Les déboires vont commencer en 1827, tant pour le conseil que pour l'entrepreneur. Ce dernier réclame le paiement du solde de sa facture des travaux, soit 311,40 L. Le syndic faisant sans doute la sourde oreille, de guerre lasse, il écrit au seigneur intendant de la province qui transmettra cette requête au syndic ; celui-ci en informe le conseil le 20 mai. Nous donnons ci-après quelques extraits de la délibération intervenue :

Il paraît que l'entrepreneur a employé des matériaux qui ne peuvent pas être reçus principalement la moitié des tuiles dont la majeure partie sont voilées au point que le crochet ne tient pas au liteau (...) que la pluie et les neiges tombent régulièrement dans les appartements au point que les plafonds replâtrés sont endommagés.

Considérant que les ferrures des portes et fenêtres sont trop légères (...)

Considérant que les portes et contrevents qui devaient être passés en couleur ne le sont pas.

Pour tous ces motifs, le dit conseil ne croit pas qu'il soit le cas de délivrer au sieur Dubosson le mandat par lui réclamé avant qu'il ait été constaté par une autre réception à ses frais que tous les ouvrages soient entièrement faits et parfaits (...)

Croit indispensable d'employer le deuxième moyen préconisé par le géomètre Boimond pour l'étanchéité de la couverture.

Le conseil émet des doutes sur la réception des travaux faite par Boimond le 20 décembre dernier ainsi que l'on peut le constater dans sa délibération du 10 juin dont extraits ci-dessous :

Puis le conseil passant à l'examen des travaux exécutés par le sieur Dubosson croit devoir faire observer au Seigneur Intendant que le sieur Boimond, géomètre, lors de la réception a été trompé car l'objet le plus apparent lui a échappé, portes et contrevents devaient être passés en couleur à l'huile.... L'escalier pour monter à la cure était porté à onze marches au devis, a été changé de direction et il n'a fallu que six marches...

Cet architecte note à nouveau les dommages causés par le couvert perméable et le moyen à employer pour y remédier comme dans sa

précédente délibération, « mais comme cet ouvrage ne peut pas concerner l'entrepreneur, le conseil croit qu'il serait plus convenable de le faire exécuter économiquement en chargeant le syndic ou tout autre que l'intendant jugera à propos... ».

Sur le rapport dressé par Boimond le 30 juillet sur les travaux exécutés au presbytère par le sieur Dubosson, nous relevons quelques constatations :

- Un des contrevents d'une des croisées a été fait avec des planches de 8 lignes ³ au lieu de 12 ;
- Les éparres des contrevents sont trop faibles et ne sont assujetties au venteau que par trois clous ;
- Que les loquets et ferrures des portes de chambres sont de fabrique au lieu d'être de maître, (...);
- Pour la toiture, un grand nombre de tuiles sont courbées par la grande action du feu du four de la tuilerie laissant quelques vides qui laissent une prise au vent ;

Pour remédier, la dépense s'élèverait à 103,20 L, soit :

– 1/3 de chaux maigre prise à Genève	16,00
– 4 tombereaux de sable de Cervonnex	12,00
– 1 250 tuiles prises à la tuilerie de Vessy ou de Carouge, d'une surface unie	45,00
– 6 journées de charpentier pour découvrir la partie de la toiture et reclouer les liteaux à la distance de 3 pouces	15,00
– 4 journées de maçon pour placer le mortier	10,00
– 800 clous de liteaux	5,20
Total	103,20 L

Ces travaux seront exécutés par le sieur Etienne Dubosson dont voici le relevé de la facture :

Deux milliers de tuiles à 36 L le mille	72,00
Quatre douzaines de liteaux	6,50
Cinq cents clous	2,60
Un demi-char de chaux maigre	12,00
Quatre tombereaux de sable	3,00
Douze journées tant de charpentiers que de maçons à 2,50 L	30,00
Une colloge ⁴ en fer blanc	15,60
Autres colloges en bois devant et derrière la cure	18,50
Total	160,10 L

Des réparations à l'intérieur du bâtiment sont nécessaires et urgentes. L'adjudant du génie civil de Saint-Julien, Agostinetti établit le devis et le détail estimatif :

3. Douzième partie du pouce.

4. Français régional, désignant le chéneau.

art. 1. Porte en planches de sapin doublée placée au pied de l'escalier avec ses ferements dont les 4 gonds et les 4 épars pèseront ensemble 16 livres, évalué le tout ensemble	28,00
art. 3. Construction du parapet de l'escalier côté jardin	33,75
art. 10. Les châssis dormants et volets de la fenêtre de la petite chambre qui vise le clocher rendu posée, férée et vitrée	24,00
art. 13. Il est de la plus haute importance de placer un tuyaux en plomb de 10 pieds de longueur pour faire conduire l'eau du lavoir de la cuisine hors de la porte de la cave et placer une tablette en sapin de 8 pieds de longueur et les deux retours à la bande de la cheminée de la dite cuisine	19,00
Total de la dépense	280,30 L

L'intendant autorisera ces travaux le 25 avril 1828 à condition que la dépense ne dépasse pas la somme disponible de 232,55 L. Ces divers travaux effectués vont-ils satisfaire le curé, le syndic et les conseillers ? Il n'en fut rien et de nouveau à cause de gouttières qui apparaissent. Le syndic s'étant rendu au presbytère accompagné d'un conseiller, a pu constater l'origine des infiltrations d'eau pluviale. Le 5 août 1829, il expose au conseil que ces gouttières au toit côté midi proviendraient « de la forme de l'avant-toit qui ne suivrait pas la même pente du couvert, forme un peu moins rapide, donne pouvoir aux vents du midi de refluer l'eau jusqu'à la naissance de cet avant-toit (...) Pour obvier à cet inconvénient, il serait utile, et même indispensablement nécessaire, de former le dit toit sur la même pente du couvert. »

On évalue la dépense :

Quinze cents pointes dites de Paris pour clouer les liteaux dont le prix est porté à 7 L neuves 20 centimes	7,20
Quatre livres de crosses	2,40
Cinq douzaines de liteaux	7,20
Quatre seilles de chaux pour reposage des quatre de chiffres .	1,00
Huit cents tuiles	28,00
Douze journées d'ouvriers à trois livres	36,00
Total	81,80 L

Le mur de soutènement du jardin, côté couchant, menace ruine ; plusieurs brèches sont ouvertes. On évalue la dépense à 79,60 L. Le mur de la cure, côté midi, a besoin d'être recrépi. Le coût serait d'environ 24,60 L.

Une convention en date du 24 août 1829 est signée

avec Ignace Neveu, maître maçon de Neydens pour reconstruire le mur de soutènement et clôture du jardin du presbytère côté couchant (...). Il devra fournir

tous matériaux nécessaires et employer la chaux maigre en juste proportion (...). Après le travail terminé et durant les travaux, il sera tenu d'intercepter pendant le moins de temps possible la libre circulation sur le chemin (...). La commune lui abandonne les déblais du vieux mur (...). Les travaux commenceront le 13 août et aura trois ouvriers constamment jusqu'à la fin des travaux (...). Il lui sera payé la somme de 18 L pour chaque toise quarrée ⁵.

L'intendant général approuve, dans la mesure où la fabrique n'a pas les fonds nécessaires pour faire face à la dépense.

Le conseil délibère le 31 décembre de la même année :

La reconstruction du mur de clôture du jardin par Ignace Neveu est terminée dans la bonne saison et dans les conditions voulues (...). La mensuration soit le toisé de ce travail a donné pour résultat neuf toises quarrées, nombre qui porte la dépense à 162 L (...). Après s'être assuré que la fabrique ecclésiastique n'a pas de fonds (...). demande à M. l'Intendant général d'autoriser le payement.

Très rapidement, on est revenu à la bonne vieille couverture pour une partie du toit, côté midi : le chaume. Nous relevons sur une délibération du conseil délégué du 29 octobre 1852 : « Le pan de la toiture du presbytère côté midi, en partie couvert en chaume à cause des violents orages auxquels il se trouve exposé, a besoin d'être renouvelé au plus vite en raison des infiltrations d'eau de pluie ». Ceci est approuvé le 3 novembre par l'intendant général.

Ce travail sera terminé avant la mauvaise saison et le conseil approuve, le 24 décembre, la facture de la dépense dont voici le détail :

Paille achetée à Pierre Bussat du Châble	34,25 F
Paille livrée par Blanc, 12 quintaux	50,00 F
Trois journées et demie de manœuvre à 1,50 F	5,25 F
Douze journées de couvreur à 2,31 F	27,72 F
Deux cent osières ⁶ à 20 cts le cent	0,40 F
Perches ⁷ et osière	2,40 F
Total	120,02 F

De nouveau, en 1865, le conseil municipal est contraint d'envisager des travaux à la toiture. Le chaume sera remplacé par de l'ardoise.

Une convention est passée en septembre avec le sieur Délémontex, entrepreneur à Genève, qui s'engage à remplacer le chaume par de l'ardoise

5. Equivaut environ à 7 m².

6. Brin d'osier destiné à lier la paille entre support et perche.

7. Bois rond de grosseur moyenne et de 4 à 5 mètres de long.

de Saint-Julien-de-Maurienne pour le prix de 4,75 F le m². Le ferblantier Grandi, de Carouge, se charge de la zinguerie.

Les travaux sont menés rondement et sont réceptionnés le 30 novembre. Les matériaux déposés, chaume et liteaux, sont vendus en bloc.

En 1876, perron et escalier d'accès au jardin se sont écroulés. Baptiste Bouthéon, maçon, a été chargé d'effectuer les travaux de réfection selon le devis de l'architecte J. Thuillard.

Ci-après, teneur de la facture Bouthéon :

- Reconstruction du mur de soutènement du perron et de l'escalier, y compris enlèvement des débris, et ayant fait servir les meilleurs matériaux des murs écroulés, 9,51 m ³ à 12 F	114,60 F
- Réparation à la taille qui a pu être réemployée, 3 journées de tailleur de pierres à 5,50 F	16,50 F
- Refait le pavé	6,00 F
- Monté un angle	10,00 F
- Crépissage devant et sous l'escalier	22,00 F
Total	169,10 F

Ces travaux effectués rapidement, le conseil municipal veut régler le maçon de même en décidant, le 23 novembre, de prélever le montant de la facture sur l'article 23 (traitement du garde champêtre) du budget primitif, en partie disponible.

Des difficultés administratives surviennent au sujet du règlement, avec la lettre du sous-préfet du 20 décembre : « le traitement du garde-champêtre a été voté avec le concours des plus imposés, le crédit ne peut être détourné sans que ces contribuables prennent part au vote... ».

Le 7 mai 1883, le conseil municipal décide la réfection de « tout le toit, appendice et boiserie avec couverture en ardoises côté midi ». Ces travaux ne seront adjugés que le 20 juillet 1885.

En cours de travaux, le conseil municipal décide de restaurer le pan nord du toit et les parties les plus urgentes du pan sud afin, dit la délibération, « de faire une réparation utile sur laquelle il ne faille pas revenir de sitôt ».

Les prêtres

Nous donnerons ci-après les noms des curés en commençant en 1640, année où le révérend Bernard Missilier succéda au révérend François Duborjal.

Si nous remontons au XVII^e siècle, c'est pour mentionner un fait qui a une certaine importance. Au cours de son long ministère à Beaumont, le

révérend Missilier, par acte en date du 5 septembre 1668, fonda une chapelle à l'intérieur de l'église, sous le vocable de Notre-Dame de Grâce. Dès cette date, un chapelain est nommé et réside à Beaumont où il a son habitation propre. Ainsi, il y avait deux prêtres dans la paroisse avec des fonctions différentes. Le chapelain gérait les biens appartenant à la dite chapelle, biens qui s'agrandirent au fil des ans par des dons ou rentes ⁸.

Après le Révérend Missilier se sont succédé :

<i>Les curés</i>	<i>Les chapelains</i>
1680 Jean Marin	1668 Jean Barfelly
1708 Nicolas Dufour	v. 1680 Bernard Jacquier
1746 François Lacombe	1710 Laurent Brachet
1777 Joseph Mogenet	1745 Nicolas Marin
1791 Joseph Bouille ⁹	1752 Charles Favre
1806 François Vuarin	1792 Louis Marin ¹⁰
1826 Dechavassine, vicaire	
1828 Michaud, vicaire	
1828 Jean-François Duffour	
1857 Marie-Ambroise Lathuile	
1860 Napoléon Burgaz	
1864 Jean-Louis Richard	
1868 Jean-Pierre Jolivet	
1873 Joseph Laubé	
1910 Alfred Gojon	
1929 Rémi Duparc	

Quand en avril 1791, le révérend Bouille adressait une supplique au seigneur avocat fiscal général à Chambéry pour faire constater l'état dans lequel son prédécesseur avait laissé la cure ¹¹, il ne pensait sans doute pas que, près de deux ans plus tard, le 4 mars 1793, n'ayant pas prêté serment ¹², il serait obligé de prendre le chemin de l'émigration.

A la lecture de ce document, il semble que malgré la tourmente révolutionnaire en France, une certaine quiétude régnait en Savoie, malgré la présence de nombreux propagandistes.

Par leur instruction, les prêtres dispensaient quelque enseignement aux enfants. Bien évidemment, ils s'efforçaient de maintenir la "moralité" parmi

8. Voir page 380.

9. Partira en émigration en mars 1793. Il rentrera à Beaumont en 1796 ou 1797.

10. Ce dernier partira en émigration en 1793. Il ne rentrera pas à Beaumont.

11. L'entretien de la cure était à la charge du desservant.

12. La Savoie ayant été incorporée à la France le 27 novembre 1792, les lois de la République y furent appliquées, les religieux devaient prêter serment.

la population. Dans le rapport déjà cité, au chapitre « Cabarets », le curé Lacombe, en 1768, affirmait que « les vices dominants sont les jurements, les malédictions, les larcins dans les denrées surtout de bois ».

Ils condamnaient le “dévergondage” favorisé d’un côté par les veillées, les danses où se retrouvaient filles et garçons et d’un autre par les travaux dans les vignobles genevois où se rendaient les jeunes pour « se faire quelque argent ». Plus tard, était critiquée la présence de jeunes filles ou de femmes dans les débits de boissons.

Le révérend Duffour, qui avait la plume facile, s’est souvent plaint de certains conseillers communaux, comme en témoigne, entre autres, cette lettre en date du 19 décembre 1850 (“objet confidentiel”) :

Monsieur L’Intendant Général

J’ai l’honneur de vous informer que le conseil de Beaumont dans sa session d’automne a supprimé les cinquante francs qui avoient toujours été alloué jusqu’à présent pour subvenir aux frais du culte. Tous les conseillers, à l’exception de monsieur le docteur Després syndic et quatre autres, sont des démagogues de pur sang, Alexis Dunand les a perverti par ses discours antisociaux et anticatholiques. Je prie donc monsieur l’intendant général de vouloir bien continuer d’approuver cette somme pour m’aider à maintenir le culte catholique, je vous en témoigne d’avance ma vive reconnaissance.

Les annexes de l'Eglise

La sacristie

La sacristie tombe en ruine et le curé est contraint de revêtir ses vêtements sacerdotaux derrière le maître-autel. Le conseil communal s'en émeut et, le 15 août 1818, réuni dans la maison du syndic Jean-Antoine Mabut, constate « la nécessité de construire une sacristie, celle qui existait est totalement détruite depuis plusieurs années, elle pourrait être construite au nord de l'église en prenant le terrain nécessaire sur le cimetière. Coût : environ 300 L neuves sans fournitures des matériaux qui seront approvisionnés par le conseil. Pour subvenir à la dépense, propose la vente d'une petite parcelle de terrain au lieu-dit "La Chavanne" pour le prix de 80 L neuves (...) ».

Les années passent, les desservants également et l'état de la sacristie empire. Avec l'arrivée, en 1828, du curé Duffour, une décision interviendra rapidement. Effectivement, dès l'année suivante, M. Boimond, géomètre à Saint-Julien, est chargé par le conseil communal d'établir l'« état estimatif et devis pour construire une sacristie qui sera placée dans l'angle formé par le clocher et la face méridionale de l'église ».¹

A ces travaux seront joints ceux de la restauration des murs de clôture du cimetière ainsi que le crépissage du clocher. « Par ailleurs le mur de clôture du cimetière est en partie ruiné, les convenances exigent d'enceindre le cimetière côté nord-est d'un mur recouvert de pierres plates toutes taillées au marteau de même que les montants des deux portes pratiquées l'une au nord l'autre au levant. La pierre de taille à employer sera tirée et ébauchée à la montagne du Salève ; la chaux sera tirée de Saint-Gingolph par Genève ».

1. Quoique de construction récente, ce bâtiment sera démoli lors de la reconstruction de l'église (1846) et rebâti côté nord de l'église.

Le clocher a grand besoin d'être recrépi. La dépense s'élèvera à 651,72 L, soit :

Sacristie	423,32 L
Mur du cimetière	165,00 L
Crépissage du clocher	63,40 L

L'adjudication aux enchères publiques de ces travaux a lieu le 9 mai 1830. Noël Duboin, maçon de Beaumont est déclaré adjudicataire pour la somme de 624 livres neuves.

Ayant possibilité de diminuer le prix de l'adjudication dans la huitaine, le sieur Melchior Cornet, natif de Vallorcine, habitant Carouge, a déclaré baisser "de la demi-sixième" le prix de l'adjudication. En conséquence, le 22 mai, a lieu une nouvelle adjudication aux enchères de ces travaux. Deux miseurs, les sieurs Duboin et Cornet se sont affrontés en des enchères de plus en plus basses et, finalement, les travaux ont été adjugés au sieur Duboin pour la somme de 464 L.

Les travaux vont bon train alors que survient un imprévu : il n'est pas possible de trouver dans la commune des pierres plates pour couvrir le mur du cimetière. Le 5 septembre, le conseil communal déclare : « L'ouvrage étant à sa fin, il est de la plus grande urgence de se procurer les matériaux, car si le mur n'est pas immédiatement recouvert, il se dégradera promptement ; en conséquence supplie l'intendant de cette province d'autoriser le sieur syndic de cette commune l'achat de ces dites pierres à la carrière de Verrières (commune de Neydens) ». Le vice-intendant de Saint-Julien approuvera deux jours plus tard.

Le procès-verbal de réception des travaux en date du 20 novembre 1830, fait apparaître « une augmentation de 174,35 L motivée par des crépissages supplémentaires et les cadettes ² en pierre de grais (sic) et divers ».

La dépense totale a été de	638,35
Honoraires géomètre, transport jusqu'à Beaumont à l'effet de dresser un devis estimatif qui fut remis	15,30
Ayant été égaré, nouveau transport à Beaumont et nouveau devis	12,30
Total	665,95 L

2. Les cadettes sont des pierres plates.

La salle paroissiale

Après avoir achevé la restauration de l'intérieur de l'église, le desservant, plein d'allant, acheta vers 1931 au chef-lieu, une maison chez la Nanet, construite sur deux niveaux, qui sera vendue par ses héritiers après le décès du curé Duparc. Il transforma la partie supérieure en salle paroissiale (l'entrée était au levant). Y furent donnés des concerts par les jeunes filles, "les Pâquerettes", ainsi que des séances de cinéma.

Du journal *Le Cultivateur Savoyard* du 30 octobre 1938 : « Beaumont. Cinéma. Samedi 22 et dimanche 23 octobre, à 19 h 30, à la salle paroissiale, "La Divine Croisière", drame religieux, de haute tenue, d'une puissance et d'une grandeur d'âme rarement atteinte au cinéma ».

Du même journal en date du 8 mai 1941 : « Beaumont. Soirée. Dimanche 11 mai à 21 h 30, aura lieu à la salle paroissiale de Beaumont, une séance littéraire. Au programme : Foyer nouveau, France nouvelle. 60 acteurs. Une partie de la recette sera affectée à l'Oeuvre du Colis aux Prisonniers.

Pratiques et traditions disparues

Funérailles d'antan

Nous évoquerons quelques croyances disparues :

Ne dit-on pas encore, quand la chouette « chuinte » ¹ près d'une maison, que la mort n'est pas loin ?

Dès qu'une personne décédait, on ouvrait la fenêtre pour laisser s'échapper l'âme du défunt.

Le prêtre se rendait au chevet d'un malade à l'article de la mort pour lui administrer les derniers sacrements (l'extrême-onction). Il était accompagné d'un enfant de chœur porteur d'une clochette et d'une lanterne ; l'enfant faisait tinter la clochette en passant dans un village ou en croisant des personnes.

La veillée funèbre. Voisins et amis se relayaient au domicile du défunt toutes les nuits séparant le décès de la sépulture. Outre des prières, on évoquait sa vie. Certaines de ces veillées donnaient lieu quelquefois à d'amples libations.

Le jour de la sépulture, les parents arrivaient à la maison mortuaire avec un insigne (nœud de crêpe noir pour les personnes mariées, blanc pour les enfants et les célibataires) qui était épinglé à la manche gauche de la veste ou du manteau.

Puis le prêtre faisait la levée du corps, et le cortège se formait : en tête une croix de bois (croix de marque pour le cimetière) portée par un homme ou une femme selon le sexe du défunt, puis le prêtre et les enfants de chœur dont le nombre variait suivant la "classe" choisie, un de ces enfants portant la croix d'église, suivi du cercueil porté à bras (au début du siècle, avec le corbillard hippomobile ²). Avant les rectifications des chemins, le

1. Cri de la chouette.

2. Le corbillard était prêté par la commune de Présilly qui en fit l'acquisition en 1904. Ce n'est qu'en 1929 que Beaumont se procura un corbillard.

cortège, venant du Châble, empruntait le chemin du Crémième, à forte pente ! Le cercueil recouvert d'un drap blanc ³ et d'un drap noir brodé d'argent ⁴, avait aux quatre coins un gland tenu par des amis ou amies du défunt (c'était porter les "coins du drap" ou tenir "les cordons du poêle"). Le cortège se rendait à l'église puis au cimetière.

Les funérailles se célébraient tous les jours de la semaine, y compris le dimanche après-midi.

Pendant un an, les proches du défunt portaient un brassard noir à la manche gauche de leur veste. Puis ce brassard fut remplacé par un petit ruban noir fixé au revers de la veste.

Notons qu'au passage du cortège funèbre, on fermait les portes et les fenêtres. Les personnes croisant le cortège se découvraient et se signaient au passage du corbillard. Les enfants de chœur étaient habillés d'une robe noire et d'un surplis blanc.

Dès l'annonce d'un décès, les cloches de l'église sonnaient le glas qui était répété chaque soir après l'angélus, jusqu'à la veille de la sépulture. Lors du décès du curé de la paroisse, on faisait tinter une des cloches de l'église toutes les heures. On disait "les cloches pleurent".

Pour la sépulture, la famille du défunt fournissait un gros cierge (luminaire) et des chandelles. Puis, pendant un an, chaque dimanche à la grand-messe, le luminaire était porté par un membre de la famille du défunt au premier rang des bancs.

Autres pratiques religieuses

Les processions. Notamment celle de la Fête-Dieu où, toutes bannières déployées, le prêtre portant l'ostensoir et abrité sous le dais tenu par quatre fidèles, la procession se rendait auprès d'un ou de deux reposoirs (autels provisoires). Là, le curé exposait le saint sacrement pendant que la foule entonnait des cantiques. Ces reposoirs étaient dressés soit aux Travers, soit aux Pharnages ou encore au début du chemin du Crémième.

Les missions. En principe tous les dix ans, pendant trois semaines, deux ou trois religieux d'une congrégation missionnaire venaient prêcher pour donner un regain de pratique religieuse. En souvenir de missions furent érigées des croix, au Crémième en 1864, au Fond de Beaumont en 1887, à Jussy en 1894.

3. Ce drap blanc, fourni par la famille, restait propriété de Monsieur le Curé. Il lui était interdit de le vendre.

4. Ce drap était blanc pour les enfants et les célibataires.



Au cours d'un ouragan d'une rare violence, en août 1878, la croix du Crémième fut renversée et brisée. L'année suivante elle a été reconstruite. Pourquoi une croix dans ce lieu isolé ? Tout simplement parce qu'à cet endroit se croisaient le chemin de Jussy par Chez Cuta et celui du Châble à Beaumont. Y avait-il une croix avant 1864 en cet emplacement ? En tout cas la tradition nous rapporte qu'en cet endroit se dressaient les fourches patibulaires du seigneur. Y a-t-il une relation ?

Par ailleurs, au hameau des Travers, en bordure du chemin de Beaumont à Chez Marmoux, une croix fut érigée en 1834. Au Châble se dressait une croix au carrefour du chemin du Châble à Archamps et celui du Châble à Beaumont par Jussy.

A la fin du XVII^e, début du XVIII^e siècle, une croix était plantée en bordure du chemin des Eplanes (ancienne route du Châble à Saint-Julien par La Celle) à sa bifurcation avec l'ancien chemin venant du Petit-Châble (Présilly).

Les Rogations. Le matin, de bonne heure, pendant les trois jours précédant la fête de l'Ascension, une mini-procession se rendait auprès des croix, tantôt aux Travers, tantôt au Fond de Beaumont où à celle de Jussy, du Crémième ou du Châble. Durant cette procession, on récitait des prières publiques pour les biens de la terre. Un enfant de chœur ponctuait chaque pas avec une clochette. Le prêtre récitait les litanies auxquelles les enfants répondaient « *Ora pro nobis* ». Je me souviens lors de certaines Rogations, qu'un ou deux enfants, sans doute "plus évolués", avaient répondu « Cours après Maurice ». Le prêtre se retournant leur dit : « Voulez-vous vous taire, vilains garnements ! »

Les vêpres. Cet office était célébré le dimanche après-midi vers 14 ou 15 heures. Madeleine Suaton-Bocquet se souvient qu'enfants, en hiver, nous attendions l'arrivée à la messe du dimanche, et peut-être même aux vêpres, de la "Mélanie à Joset", portant sa chaufferette, cette sorte de petite boîte où l'on met la braise pour se chauffer les pieds.

Le pain bénit. A tour de rôle, pour la messe du dimanche, les familles de la paroisse offraient le pain qui, coupé en petits cubes, était disposé dans une corbeille, bénit et distribué aux fidèles. Les enfants trouvaient ce pain meilleur que celui de la maison ! Cette coutume a été abandonnée vers 1930.

A la Saint-Antoine, au cours de la messe, le prêtre bénissait des céréales et du sel, donnés ensuite au bétail pour attirer la protection divine.

Le travail du dimanche était interdit. Cependant, si les travaux agricoles avaient lieu à une période de mauvais temps et qu'il fasse exceptionnellement beau le dimanche, le prêtre annonçait au prône – par autorisation de l'évêque – la permission de travailler pour rentrer la récolte.

Les sonneries des cloches de l'église

Si de nos jours, les sonneries de cloches marquent les principaux événements, autrefois elles rythmaient la vie de nos villages.

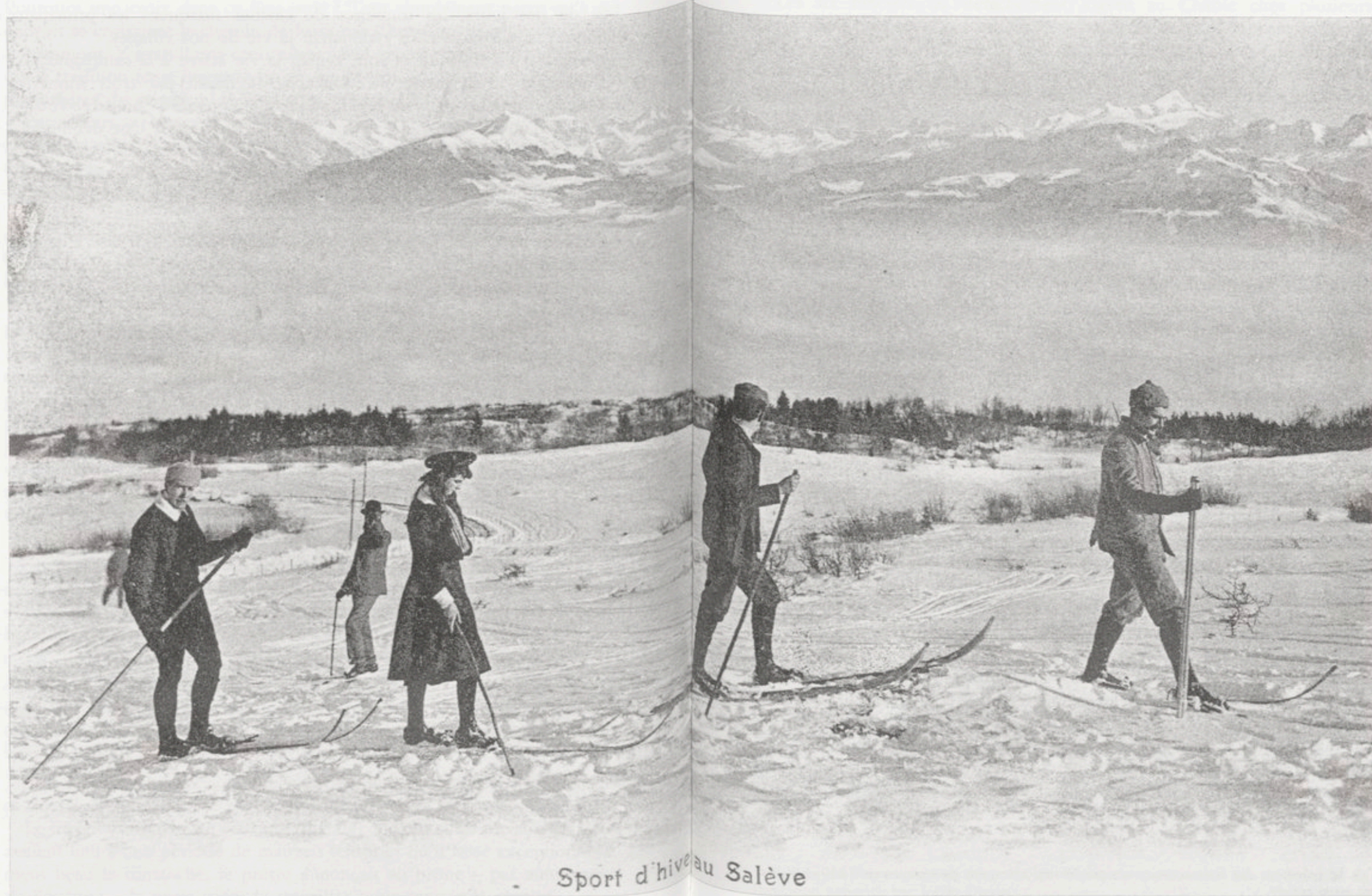
L'angélus, matin, midi et soir, réglait la vie active à la campagne.

L'annonce de la messe du dimanche se faisait par trois sonneries différentes : une heure avant le début, comme pour dire "préparez-vous" ! Sonnerie d'une cloche à la volée, c'était "les premiers". Une demi-heure avant, sonnerie de trois coups répétée trois fois, c'était "les neuf". A l'écoute de cette sonnerie, on entendait dans les familles : « Dépêchez-vous, les neuf ont sonné ». Puis, à l'heure de la messe, la cloche sonne trois coups, ce sont "les derniers".

Pour les baptêmes, les mariages, les grandes fêtes religieuses, c'était le carillon, tintement effectué avec les deux cloches.

Lors d'un incendie, on sonnait le tocsin, tintement d'une cloche à coups répétés.

FAITS DIVERS



Sport d'hiver au Salève

Stationnement de troupes

Nous mentionnerons quelques stationnements de détachements de l'armée dans la commune, dont un en 1849 qui a entraîné beaucoup d'ennuis pour le syndic.

Suite à l'établissement d'un cordon sanitaire et pour en assurer la surveillance, un détachement de la 1^{re} compagnie de la Brigade de la Reine, composé d'un caporal et huit hommes, a stationné tant à Beaumont qu'au Châble du 3 mai au 19 juin 1832. Il sera relevé à cette date par un détachement de la 6^e compagnie, composé d'un caporal et six hommes, et stationnera jusqu'au 1^{er} juillet, date à laquelle un nouveau détachement de la même brigade restera jusqu'au 10 octobre 1832. Voici la facture donnant le relevé de ce qui leur a été fourni :

- de la paille	50,00 L
- de l'huile, à raison de 2 l par homme à 0,05 le l	141,60 L
- du bois (pour l'éclairage) à raison de 3 onces par nuit soit 160 nuits à 0,15 L l'once	<u>72,00 L</u>
	263,60 L
	Timbre <u>0,30 L</u>
	Total 263,90 L

Afin de régler rapidement les fournisseurs, l'avance des fonds à été faite par le syndic Grivet (213,40 L) et le vice-syndic J. Borgel (50,50 L). Tous deux seront remboursés en mars de l'année suivante ¹.

Par lettre du 3 août 1849, le commissaire général des Guerres de la Division Savoie, informe le syndic de l'arrivée, le 6 août, de deux compagnies du 16^e régiment d'infanterie et qu'il est dans l'obligation de fournir le logement avec feu et lumière. Le syndic obtempère rapidement en raison du délai très court qui lui est imparti et trouve les logements nécessaires dans plusieurs maisons ainsi que des chambres pour les officiers.

1. Le paiement des frais occasionnés par le stationnement de troupes en 1849, ne sera pas aussi rapide.

Le détachement partira le 3 octobre et sera remplacé par une compagnie du 10^e régiment d'infanterie qui restera jusqu'au 3 novembre.

Les six officiers du détachement logent au Châble chez plusieurs particuliers qui, tous, ont besoin des chambres pour entreposer les fruits et grains qui, jusqu'à présent, sont dans les granges. La commune étant dans l'obligation de fournir le logement, le conseil délégué décide, le 20 octobre, de louer à Anselme Marin un appartement de six chambres à raison de 30 L par mois.

La troupe partie, la commune a effectué le paiement des fournitures (feu et lumière) et demande le remboursement de la somme avancée au ministère de la Guerre et, pour faire face aux dépenses de première nécessité occasionnées par ce détachement militaire, le conseil délivre un mandat provisoire de 255,50 L.

Le 30 mars 1850, le conseil communal constate que l'administration de la Guerre n'a pas encore remboursé cette somme et le percepteur demande un mandat définitif pour clore l'exercice 1849. Le 8 mai, l'intendant général déclare « ne pouvoir pourvoir en ce moment au sujet de cette délibération ». En 1851, le conseil demande à nouveau le remboursement des frais dont la commune et les particuliers ont fait l'avance pour le logement d'un détachement militaire au Châble en 1849. Mais en 1855, la commune, pas plus que les propriétaires qui ont logé la troupe n'ont été désintéressés. En conséquence, le conseil prend, le 21 novembre, la délibération suivante :

En 1849, la commune a fourni le logement du 6 août au 3 octobre à deux capitaines, six lieutenants ou sous-lieutenants et 180 hommes du 16^e régiment d'infanterie. Du 3 octobre au 3 novembre, à un capitaine, six lieutenants ou sous-lieutenants et 84 hommes du 10^e régiment d'infanterie. En outre, le 16^e régiment a occupé deux corps de garde et le 10^e un seul, avec dix hommes chacun. Il leur a été livré 624 rubs ² de paille, 3 170 bûches de bois, 43,05 kilos d'huile et de chandelles.

A ce jour, la commune n'a pas été remboursée malgré l'envoi de toutes les pièces. Avant de formuler une nouvelle demande au ministère de la Guerre, on voudrait procéder à l'évaluation des indemnités dues. Pas de difficultés pour les logements qui est fixée par les règlements à 10 centimes la journée pour un sergent et 0,05 cts pour un caporal ou un soldat ; à 30 cts pour un capitaine, lieutenant ou sous-lieutenant logés en chambres séparées. Il n'en est pas de même pour la paille, le bois, l'huile et chandelles dont le prix, taxé, doit être établi par l'intendant de la Province.

Prie, monsieur l'intendant,... ».

2. Rubs ou Rups : mesure de poids spécifiquement piémontaise qui valait 9,221 kg (précision apportée par Joëlle Droux).

Les propriétaires qui ont assuré les cantonnement se font pressants. L'un de ceux-ci, Bernard Bruchet du Châble étant décédé, ses héritiers réclament auprès du syndic. Le 18 août 1856, le conseil délégué leur propose un arrangement. Grâce à une note d'archives, le montant exact de la dépense de mise à disposition des locaux en 1849 est fixé à :

– une chambre à un officier pendant un mois et 4 jours ..	10,20 L
– une chambre à un fourrier pendant deux mois	6,00 L
– pour huitante soldats pendant 18 jours	72,00 L
– pour huitante quatre soldats pendant trente et un jours .	<u>130,20 L</u>
Total	218,40 L

Les héritiers n'acceptent pas cette somme. Alors on assiste à un véritable marchandage. Le syndic, pour éviter les frais de la procédure que Bernard Bruchet (avant son décès) a intentée à la commune, et pour en finir, offre 225 L. Les héritiers demande 250 L. Le conseil délégué n'accepte pas et en réfère à l'intendant général. Le 22 août, réponse de celui-ci. Il « conseille aux deux parties, lors de la comparution qui doit avoir lieu le 23, d'en profiter pour conclure un arrangement définitif avant le prononcé d'un jugement et conseille aux héritiers d'accepter la somme de 230 L qui nous paraît équitable, à quoi l'administration locale ne manquera pas d'adhérer pour s'éviter des ennuis ultérieurs en pure perte ». Le 23 août, à Saint-Julien, une transaction est intervenue et la somme de 225 L est acceptée par les héritiers.

L'affaire n'est pas terminée pour autant et rebondit en octobre. Etienne J. de Thairy, avocat, présente au conseil de l'intendance d'Annecy, une demande de saisie-séquestre en faveur des héritiers. Le conseil de l'intendance, statuant sur cette demande, le 7 mars 1857, accorde la saisie-séquestre sur la caisse communale de Beaumont. Le 7 mai, le conseil communal décide :

-
1. réserve sur les résidus (reliquats) de 1856 ;
 2. 225 L pour désintéresser les Bruchet des fournitures faites à l'occasion de cantonnements militaires de 1849.
-

L'intendant général approuvera le 3 juillet.

Entre-temps, le 13 juin, Joseph P., huissier près le tribunal provincial de Saint-Julien, a notifié la décision du conseil de l'intendance à François Tapponnier, négociant, domicilié au Châble, commune de Beaumont, en qualité de syndic de la commune, et à Hyppolyte³ Mars, percepteur du district de Saint-Julien où il est domicilié et résident.

3. Orthographe respectée.

Nous remarquerons la désinvolture de l'autorité militaire laissant à la commune, par l'intermédiaire du malheureux syndic, le soin de régler les frais occasionnés par le séjour des militaires.

En 1870, le sous-préfet informe le maire que deux compagnies de mobilisés vont être logées au Châble. Le maire prend toutes dispositions. Eugène Taponier⁴ s'offre à fournir la paille de couchage, sous réserve d'une indemnité de 5 francs le quintal métrique et que cette paille lui soit restituée après qu'elle soit hors service.

Pour assurer le financement des frais de logement, le conseil municipal décide de prélever une somme de 120 francs sur les crédits affectés aux réparations du logement de l'institutrice, et demande que les dépenses occasionnées soient réparties entre les communes du canton.

4. On trouve des orthographes différentes pour les mêmes familles et parfois pour les mêmes personnes. Les "Taponier", avec, ou sans, redoublement des p et des n, des p ou des n, en sont un bon exemple.

La garde nationale

C'est en France, sous la Révolution que fut créée en 1790 la garde nationale. En Savoie ¹, au district de Carouge, elle le fut au printemps 1793 et formée de citoyens de 16 à 60 ans groupés en compagnies et bataillons à l'échelon cantonal. C'est ainsi que Beaumont organise la garde nationale fin mai 1793 ; elle est composée de 33 hommes avec J. P. Mégevand, capitaine et J. M. Taponier, lieutenant.

La garde nationale du canton est réorganisée. En octobre 1796, tous les gardes nationaux sont rassemblés à Viry pour former le bataillon qui comprendra huit compagnies et élira les officiers. Beaumont et Présilly forment la 4^e compagnie, capitaine Borgel du Châble.

Deux ans plus tard, nouvelle réorganisation. Beaumont et Présilly forment la 7^e compagnie avec 145 hommes, soit 85 à Beaumont et 59 à Présilly ; le capitaine est toujours Borgel.

La garde assure divers services de maintien de l'ordre, de surveillance, notamment lors du retour offensif de l'armée sarde en Savoie, en août 1793. En cette circonstance, la garde assurait une surveillance accrue, de jour et de nuit, tant sur la route principale que dans la commune. Une chambre avait été louée dans la maison de J. C. Taponier pour y aménager le corps de garde. La garde sera appelée quelquefois hors de la commune.

Notons qu'un arrêté du Directoire du 16 mai 1796 ordonne la formation de la "Garde Nationale Mobile". Elle sera constituée dans le canton de Viry en octobre, à partir d'éléments de la garde nationale pris dans chaque commune. Deux compagnies seront formées : celle de Viry avec 96 hommes et celle de Saint-Julien, dont Beaumont, avec 94 hommes.

En Savoie, la garde renaîtra en 1848 ² sous l'appellation de "Milice Communale", puis réapparaîtra en 1870 avec la "Garde Nationale Mobile" ou, tout simplement la "Garde Mobile" et prendra part à la Campagne de 1870-1871.

1. La Savoie est française.

2. Il en fut de même en France.

Trois bataillons sont formés en Haute-Savoie, dont celui de Saint-Julien, le 3^e. Ces bataillons seront engagés à plusieurs reprises dans l'Est. Le 3^e bataillon sera de retour à Saint-Julien le mercredi 5 avril 1871.

Mais en attendant ce moment, la commune, d'après la circulaire préfectorale du 13 octobre 1870, doit voter une somme de 400 francs pour l'équipement de la garde nationale mobilisée. Le 28 du même mois, le conseil municipal décide, – la commune n'ayant aucun fonds disponible –, d'accepter l'offre de MM. Jérémie Girod, maire et Jean Conversy, distributeur postal, de prêter cette somme à parts égales au taux de 5 %.

Mais quel uniforme avait le garde mobile ? Notre curiosité nous a permis de le découvrir :

Képi bleu de roi avec lisière rouge et petite plaque avec inscription "Haute Savoie". Vareuse bleu de roi, pantalon gris bleuté, capote gris bleuté, ceinturon noir avec cartouchières, guêtres blanches. Les officiers : képi bleu de roi avec insigne du grade, vareuse bleu de roi, boutons blancs, agrément rouge au collet, parement rouge aux manches, pantalon gris bleu avec bandes rouges, ceinturon noir verni.

Postérieurement à la période que nous étudions, notons qu'en 1946, lors de l'échange des billets de banque ³, à la demande de l'administration, une garde avait été organisée, au bureau des Postes du Châble, et j'en avais la responsabilité. Cette garde, formée de chasseurs porteurs de leur fusil et munitions, était chargée de surveiller, de jour et de nuit, les deniers publics et le bon déroulement des opérations.

3. Cette opération d'échange des billets a été connue, vulgairement, sous le nom « d'opération lessiveuse ».

La milice communale

Par un édit, comportant 146 articles, pris à « Turin le quatre du mois de mars, l'an du Seigneur 1848 et de notre règne le dix huitième », le roi Charles Albert a institué la milice communale. Nous donnons ci-après quelques articles de cet édit.

Article 1 – La milice communale est instituée pour défendre la monarchie et les droits que le Statut a consacrés, pour maintenir l'obéissance aux lois, conserver ou rétablir l'ordre et la tranquillité publique, seconder au besoin l'armée de ligne dans la défense de nos frontières et côtes maritimes, assurer l'intégrité et l'indépendance de nos Etats (...).

Article 2 – La milice communale est composée de tous nos sujets qui paient un cens ou un tribut quelconque (...).

Article 3 – Le service de la milice communale consiste

1. en service ordinaire dans l'intérieur de la commune ;
2. en service de détachement hors du territoire de la commune ;
3. en service de corps détachés pour seconder l'armée de ligne dans les limites fixées par l'article 1^{er} ;

Article 4 – Les milices communales seront organisées par commune dans tous nos Etats.

Les compagnies communales d'un mandement seront formées en bataillons mandementaux lorsque Nous l'aurons prescrit par un décret.

Article 6 – Les milices communales sont placées sous l'autorité des syndics, des Intendants de province, des Intendants généraux de Division administrative et de notre premier Secrétaire d'Etat pour les affaires de l'Intérieur (...).

Article 9 – Tous les régnicoles ¹ âgés de 21 à 55 ans sont appelés au service de la milice communale dans le lieu de leur domicile réel ; ce service est obligatoire et personnel, sauf les exceptions qui seront établies ci-après (...).

Article 12 – Ne seront pas appelés à ce service :

1. les ecclésiastiques, ceux qui portent l'habit clérical et suivent la carrière ecclésiastique, les ministres d'un culte non catholique (...).
6. les préposés des services actifs des douanes (...), les gardes champêtres et forestiers.

1. Habitants du royaume.

Article 41 – Dans chaque commune, les miliciens appelés à former une compagnie se réuniront sans armes et sans uniformes pour procéder, en présence du Conseil de recensement assisté par les deux membres les plus âgés de ce Conseil, à la nomination de leurs officiers, sous-officiers et caporaux (...).

Article 69 – La Milice communale est placée, pour son administration et sa comptabilité, sous l'autorité administrative et communale. Les dépenses de la Milice communale sont votées, réglées et surveillées comme toutes les dépenses communales.

Article 84 – Il y aura un Conseil de discipline :

1. par bataillon communal ou mandemental ;
2. par commune ayant une ou plusieurs compagnies non réunies en bataillon.

Article 86 – Le conseil de discipline de la milice d'une commune (...) sera composé de cinq juges, savoir : un capitaine, président, un lieutenant ou sous-lieutenant, un sergent, un caporal et un milicien communal.

En exécution de cet édit de fin mars 1848, la milice communale de Beaumont est constituée et formera une compagnie forte de 146 hommes.

Les événements de 1848 ébranlèrent la Savoie comme en témoigne l'affaire des "Voraces" : profitant de l'absence de troupes en Savoie, parties en Piémont et en Lombardie où la guerre contre les Autrichiens venait d'éclater, une troupe formée à Lyon, composée notamment de Savoyards et de Lyonnais, se mit en route dans le but d'envahir la Savoie et d'y proclamer, comme en France, la République. Cette troupe pénétra à Chambéry, le 3 avril 1848, et proclama la République ; dès le lendemain, une troupe hétéroclite s'organisa et l'aventure des Voraces se termina lamentablement. Néanmoins, dans notre commune, on fut obligé de recourir à la garde nationale. Pour cette raison, le 31 mars, le conseil double délibère :

Dans les circonstances critiques où notre pays se trouve par l'éloignement des troupes et par les projets qu'ont manifesté un nombre considérable d'ouvriers de venir insurrectionner en Savoie (les Voraces), il importe de prévenir toute espèce d'attitude. Pour ce motif, le Conseil croit qu'il serait urgent que la garde nationale ² de la commune dont le cadre est formé, reçut des armes du gouvernement pour se mettre sur la défensive.

Le 2 avril, le conseil ordinaire de la commune s'est réuni pour recevoir les votes pour la nomination des officiers et sous-officiers de la milice. Après le vote de tous les membres de la milice, le dépouillement a donné les résultats suivants : Sont élus : capitaine : François Tapponnier ; lieutenants : Marie Mégevand et Anselme Marin ; sous-lieutenants : Jean Tapponnier et Jean fils de Jacques Tapponnier ; sergent-fourrier : Jules Tapponnier.

2. Nous remarquons que l'on emploie indifféremment milice, garde nationale et même milice citoyenne.

La commune acquiert 62 fusils à silex, d'un coût de 1 145 L, à l'occasion de l'invasion des Voraces en Savoie, pour armer les gardes nationaux chargés de maintenir la sûreté publique et surveiller les deniers du Trésor conservés dans la caisse du bureau de la douane royale établi au Châble.

En conformité avec l'article 35 de l'édit royal, la compagnie doit avoir deux tambours. N'ayant pas de fonds disponibles pour financer l'achat de ces tambours, le 13 juillet, le régent de l'intendance générale autorise la commune à accepter l'offre de prêt de la somme de 240 L faite par le capitaine Tapponnier, aux fins d'employer cette somme à l'achat de deux caisses (tambours) et à l'instruction de deux miliciens tambours. Cette somme sera remboursée en 1849.

Des difficultés ne tardent pas à surgir au sein de la compagnie : des hommes refusent d'obtempérer aux ordres à la suite du refus d'un fonctionnaire des douanes, membre de la milice, d'assurer du service. Le 11 avril, le syndic en rend compte à l'intendant.

Le 14 juillet, le syndic proteste auprès de l'intendant général, à la suite du refus des miliciens d'effectuer des patrouilles pour la surveillance des vagabonds étrangers, jusqu'à ce que les employés de la douane du service sédentaire aient obéi ou aient été punis pour leur désobéissance.

A la suite de cette protestation, un des employés de la douane, le premier à refuser d'effectuer son service, fournit une lettre explicative.

Monsieur le syndic de Beaumont a été trop leste de vous informer que les employés du Bureau du Châble se refusent de faire le service de la Garde communale. Cela est faux, Monsieur l'intendant, aucune invitation de sa part ni par d'autre, directement ou indirectement n'a été faite. S'il croit interpréter les dispositions de ce bureau relative à la garde nationale il s'est trompé. Nous avons tous un cœur dévoué. S'il y avait un coup de main à lui donner, s'il fallait voler momentanément au danger nous serions, n'en doutez pas, Monsieur l'intendant le premier à affronter le danger.

Il s'agit ici tout simplement de me nuire : il prétend non que tout le bureau s'y rende mais que moi seul me mette sous les rangs pendant trois heures entières lorsque la besogne du bureau m'appelle ailleurs non seulement comme commissaire aux visites, mais encore comme devant présider à tout ce qui s'y fait.

Comme la mesure prise sur ma personne seule est ou peut être préjudiciable au (...) commerce, je viens supplier Monsieur l'intendant général de vouloir bien me dispenser de cette forme qui dans le fond est toute puérile puisque prenant chaque jour des leçons d'arme je suis aussi avancé qu'eux tous. Je vois que c'est une petite vengeance du syndic parce que n'ayant pu rester logé chez lui à cause de beaucoup de choses graves, je suis maintenant ailleurs (...).

La direction des douanes en envoie également une à l'intendant général, qui donne tort aux employés des douanes. Ceux-ci doivent prendre leur tour à la milice.

Les tambours ont été livrés. On recrute deux volontaires pour apprendre à battre. Le 20 août :

Convention avec J. M. Berthod et Gaspard Girod, agissant au nom de son fils Jérémie, s'engageant à battre la caisse pour le service de la milice communale en qualité de tambour. Le conseil s'engage à payer leur instruction. Ils seront responsables des dommages faits aux caisses qui arriverait de leurs propres faits.

Un des deux élèves tambours a abandonné. Le 10 octobre, on recrute pour un long terme !

Convention avec Jean Pachoud qui s'engage et promet d'apprendre à battre la caisse et servir comme tambour de la Garde Nationale de la commune jusqu'à l'âge de 55 ans ; s'engage à suivre régulièrement les leçons de tambour payées par la commune. Il se rend responsable des dégradations qui pourraient arriver à la caisse, de même aux habillements que la commune pourra lui faire confectionner.

On ne badine pas à la compagnie de la garde ! Le conseil de discipline de cette dernière, réuni le 2 décembre, a condamné deux caporaux et six miliciens à des amendes allant de une à quatre livres.

En exécution de la circulaire N° 42 du 26 avril 1849 de l'intendant général, la garde nationale a prêté serment.

Le conseil communal veut se débarrasser des fusils, ainsi qu'en témoigne sa délibération du 6 décembre 1850 :

Le Conseil considérant que dans les circonstances critiques où se trouvait la Savoie au printemps de 1848, la commune s'était empressée d'armer la milice communale en achetant 62 fusils pour la somme de 1 145 L payée par la caisse commune. Malgré le peu de ressources financières, elle se fit un devoir rigoureux de seconder la sollicitude du Gouvernement pour maintenir la sûreté publique et surveiller les deniers du Trésor menacés dans la caisse du bureau des Douanes Royales du Châble et se hâter de faire ce sacrifice d'argent dans l'intérêt de l'Etat. Maintenant de pareils dangers ont cessé et la force du Gouvernement ne permet plus que de tels désordres puissent se renouveler. Ces armes deviennent inutiles et onéreuses à cause des soins à y apporter. Demande au Gouvernement, par le canal de l'intendant général de la Province de prendre à son compte ces fusils et rembourser à la commune la somme de 1 145 L. Le conseil dit également que les finances communales, à la suite de dépenses considérables, sont en fâcheux état.

Ce ne sera que le 12 juin 1851 que, par lettre, l'intendant général demande pour provoquer une décision favorable du Gouvernement,

diverses pièces, notamment une situation des finances communales démontrant le réel besoin de ces fonds.

Ainsi que nous le verrons, l'affaire des fusils n'est pas près d'être résolue.

Le 16 septembre 1853, l'intendant régent de l'intendance générale demande un état numérique de la force et de l'armement de la garde nationale. Nous donnons ci-dessous cet état dressé le 1^{er} octobre :

1 capitaine, 2 lieutenants, 2 sous-lieutenants, 2 sergents, 1 sergent fourrier, 1 caporal fourrier, 4 caporaux, 2 tambours, 56 miliciens de service ordinaire, 75 miliciens de réserve, total général de la force : 146.

Fusils nécessaires pour les miliciens du service ordinaire : 56 ; fusils distribués par la commune : à silex : 59, à percussion : 3 ; fusils distribués par le gouvernement : 0.

Les fusils sont déposés à Beaumont (donc en zone franche). Maintenant la salle consulaire (mairie) est installée au Châble. Le syndic a demandé à l'intendant général l'autorisation de les transporter dans la nouvelle salle consulaire au Châble. Le 24 avril 1855, l'intendant général autorise, « en ce qui le concerne, le transfert de ces fusils sauf à vous à en donner préalablement avis à MM. les employés de la douane pour telles dispositions qu'ils jugeront ».

Le 29 mai 1856, le conseil communal dit « que ces fusils n'ont plus d'utilité, ils se détériorent, est d'avis de les vendre en bloc ou en détail au dernier plus offrant enchérisseur ». Pas de réponse à cette demande.

N'ayant pas l'autorisation de vendre ces fusils, on pense à les ranger convenablement. M. Ch. Pallud, charron du Châble fait une caisse en bois pour les renfermer. Cependant, à juste raison, le conseil communal s'obstine. Le 29 novembre 1858, il demande l'autorisation de vendre ces 62 fusils « qui, aujourd'hui, sont en très mauvais état ». Nous avons l'impression que l'administration se dérobe. Le 10 décembre, l'intendant général, dans sa réponse « se réserve de pourvoir lorsque le conseil délégué aura dressé le cahier des charges (...) ». La milice communale est réorganisée.

En 1859, un état du personnel de la garde nationale, dressé par la division administrative de l'intendance générale, nous fait connaître le nom des officiers et les professions des 129 membres : Le capitaine est François Taponier, le lieutenant Jean Miguet et les sous-lieutenants : Jean-Marie Taponier, Jules Taponier et Henri Mabut. Il y a 89 cultivateurs, 4 boulangers, 3 aubergistes, 2 crocheteurs, 2 propriétaires, 1 martinatier, 9 employés des douanes, 4 cordonniers, 2 maçons, 2 négociants, 2 rentiers, 1 commissionnaire en douanes, 1 maréchal-ferrant, 1 commis, 1 charron, 1 charpentier, 1 menuisier, 1 coquetier, 1 instituteur.

Soulignons que seuls les habitants payant cens ou tribut quelconque font partie de la garde. Constatons combien est injuste cet édit royal de 1848 qui prévoit que seules les personnes payant impôt étaient requises pour la garde, créant deux catégories de citoyens. Il y eut certainement des réclamations.

Le syndic, dans une lettre adressée à l'intendant général le 21 mars, « demande si l'article 2 de l'Edit Royal du 4 mars 1848 doit être rigoureusement observé, car il favorise d'une manière particulière ceux qui ne paient aucun cens et vont se trouver exemptés de service actif en cas de guerre ; nous aimerions être renseignés, monsieur l'intendant général, sur cette question ». Dans sa réponse en date du 24 du même mois, l'intendant général cite l'article 2 de la loi du 4 mars 1848 : « la milice communale est composée de tous les sujets qui paient un cens ou tribut quelconque », puis, continuant : « Il est évident que ceux qui ne paient ni cens ni tribut ne peuvent figurer sur les rôles de la milice et l'on ne peut exiger d'eux aucun service. Il en est de même pour les étrangers non naturalisés, ni admis à la jouissance des droits civils (...) ».

Le 30 mai, le conseil communal délibère « à la suite de la nouvelle organisation de la milice, sur la nécessité d'avoir deux jeunes tambours pour le service ». Pour cela il faut un instructeur. J.M. Berthoud, tambour de la commune s'engage à former deux élèves jusqu'à ce qu'ils battent d'une manière convenable. Lui-même battra à toute réquisition du capitaine pendant un an, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} juillet 1860. Il recevra un traitement de 150 L et chaque élève 25 L comme indemnité pour le "temps perdu". L'intendant général approuve le 21 juin.

Le rattachement de la Savoie à la France n'a apporté aucun changement à l'affaire des fusils, qui continue ! Le conseil municipal, une fois de plus, demande l'autorisation de vendre 58 fusils. A la suite de quoi, le préfet, dans une lettre du 29 août 1863 adressée au sous-préfet de Saint-Julien, dit notamment, nous citons : « Par dépêche de ce jour, je demande à monsieur le ministre de l'Intérieur de faire ordonner le versement dans les arsenaux de l'Etat de ces armes, moyennant une indemnité en faveur de la commune ». Une délibération du conseil municipal du 14 février 1864, nous apprend que : « en exécution de l'arrêté ministériel du 29 octobre 1863, les fusils ont été envoyés à l'arsenal de Grenoble pour vérification. Des réparations s'imposent, pour un montant de 114,25 francs. Le conseil ne peut, dans l'état actuel des finances communales, faire cette dépense ».

L'observatoire du Salève

Dans les années 1920, le projet de construction d'un observatoire géant sur le Salève était le sujet de nombreuses conversations. L'emplacement prévu pour sa construction étant proche des limites de notre commune, nous pensons ne pas déborder le cadre de notre "entreprise" en évoquant ce projet que seule la mort du promoteur, M. Dina, en juillet 1928, a définitivement arrêté. Un article dans le journal *Le Cultivateur Savoyard* du 5 février 1925, nous renseigne sur l'importance de ce projet.

L'Observatoire du Salève. Nous avons déjà parlé de la construction prochaine de cet observatoire. Nous avons déjà dit que deux étrangers amis de la France, monsieur et madame Dina, propriétaires du château des Avenières, sur les flancs du Salève, ont conçu ce projet grandiose de doter notre pays du plus grand observatoire de météorologie et d'astronomie qui soit au monde. La situation géographique du Salève et la pureté remarquable de l'atmosphère à l'altitude de 1 300 mètres le désignaient tout particulièrement à l'attention des hommes de science. Mais les difficultés budgétaires actuelles qui ne nous permettent même pas d'entretenir comme il faudrait les appareils d'astronomie que nous possédons déjà, s'opposaient à toute création nouvelle de grande envergure.

C'est alors que monsieur et madame Dina décidèrent généreusement de consacrer une part importante de leur immense fortune à créer au Salève même, à proximité de leur château, l'observatoire modèle que réclamaient nos savants, et ils s'engagèrent à assumer seuls les frais de l'entreprise qu'on peut évaluer au bas mot à 30 ou 40 millions.

Pour édifier un établissement scientifique de cette importance, il fallait avoir une route qui reliât directement Cruseilles à l'emplacement choisi. Les études furent poussées activement et le 11 septembre 1923, un crédit de 483 000 francs était voté par le conseil général de la Haute-Savoie. Les travaux sont aujourd'hui en cours d'exécution.

Au point de vue météorologique, les travaux préparatoires ont commencé et un poste régional d'observation a déjà été créé par le colonel Delcambre. Il est très probable que le Salève deviendra un jour le siège de l'Office International Météorologique et qu'il est destiné à rendre d'immenses services à tous ceux qu'intéresse la prévision exacte du temps.

L'observatoire du Salève possèdera trois télescopes : le plus grand aura un diamètre de 4 à 5 mètres et le verre seul pèsera 150 000 kilos. Deux savants américains, les professeurs Georges Ritchey et Bauer, travaillent aujourd'hui à sa construction, avec M. Dina, à l'observatoire de Paris. Lorsqu'il sera en exercice,

on pourra calculer grâce à lui le diamètre exact de certaines étoiles, vérifier les théories d'Einstein, et résoudre le fameux problème des habitants de la Lune. Le Salève et son observatoire connaîtront bientôt des jours de gloire.

Les renseignements ci-dessus ont été donnés par M. Pinget, maire de Cruseilles dans une intéressante conférence (...).

Evidemment, le chemin existant, dit de "l'Etraz", n'était pas à même de desservir ce futur établissement ; la route fut construite ¹, en partie par des entreprises privées, puis continuée de 1925 à 1927 par l'armée (détachements du 4^e régiment du génie de Grenoble).

Un recueil, « Courte histoire de l'Observatoire de Haute-Provence » par André Danjon, astronome ², nous donne d'intéressantes précisions sur le projet d'observatoire au Salève, cher à Assan Dina, en collaboration, au début, avec le général Ferrié, et sur les circonstances de l'abandon de ce projet.

Ainsi, nous apprenons que les scientifiques étaient hostiles à sa construction au Salève et « jugeaient la Haute-Provence très avantageuse pour les recherches astronomiques, tandis que le site du Salève était médiocre ».

M. Dina maintenait néanmoins son projet pour le Salève. Puis nous citons : « De guerre lasse, Dina accepta d'organiser une campagne d'été d'observations en 1924, à la fois au Salève et dans plusieurs sites des Basses-Alpes. Les observations commencèrent au Salève, aux Avenières (Haute-Savoie, 1 056 mètres), le 17 juillet 1924. Louis Prud'homme les poursuivra quelques années ». Dans les Basses-Alpes, les observations se déroulèrent du 2 août au 30 septembre.

Les résultats étaient probants. Les nuits claires des Basses-Alpes dépassaient largement celles du Salève. « Cependant, on jugea nécessaire de faire une seconde campagne qui dura du 31 juillet au 25 septembre 1925. Louis Prud'homme monta sur le plateau des Grillets (commune de Beaumont), au Salève (1 331 m). Jean Dufay observa à Courbons (Basses-Alpes), 915 m, à deux kilomètres de Digne ». Les résultats sur un total de 56 jours furent :

	Nombre de nuits claires			
	astronomiques	convenables	agitées	TOTAL
SALÈVE	0	1	22,5	23,5
COURBONS	11,5	10,5	7	29

1. Par la suite, elle sera prolongée jusqu'à Monnetier par la Croisette. C'est l'actuel chemin départemental 41.

2. Aimablement communiqué par Joseph Vernet.

« Le sort en était jeté, le Salève n'était plus rien devant les nuits splendides de Haute-Provence. »

C'est ainsi qu'après la mort de Dina, l'observatoire sera construit à Forcalquier. La veuve, Mme Schillito-Dina, accepta de financer les travaux pour un montant de 450 000 francs.

Néanmoins, entre temps, Dina avait fait tailler à Paris un miroir plat de 137 cm de diamètre qui se cassa. Nous pensons que c'est celui que l'on put voir de nombreuses années déposé sur une propriété de Dina au Petit-Châble, commune de Présilly.



Les repères d'altitude

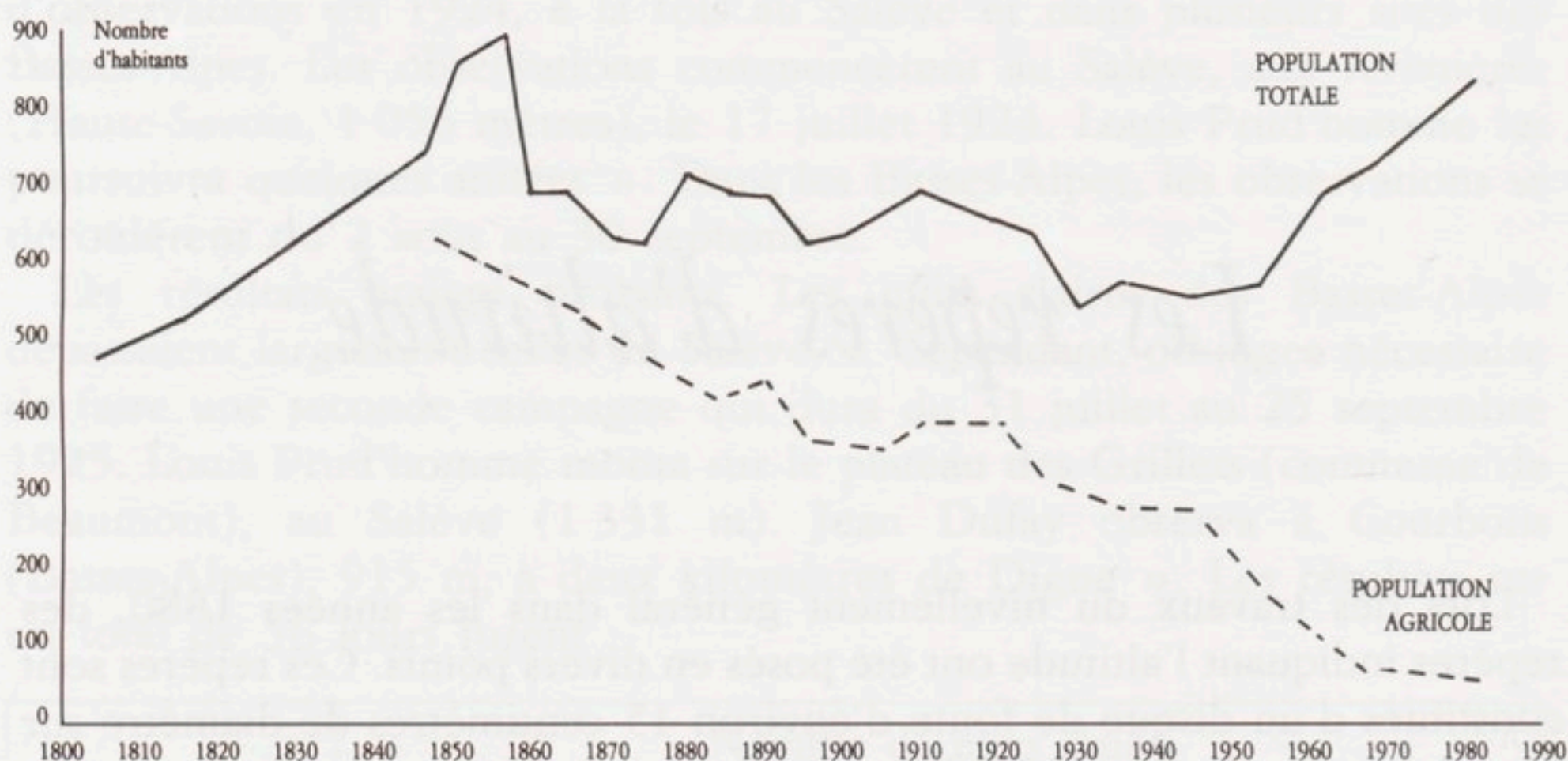
Lors des travaux du nivellement général dans les années 1880, des repères indiquant l'altitude ont été posés en divers points. Ces repères sont constitués d'un disque de fonte d'environ 15 centimètres de diamètre sur lequel on peut lire : « Nivellement général de la France, niveau moyen au-dessus de la mer » ; au centre, un médaillon émaillé blanc et, en noir, l'altitude exacte à l'endroit où est posé le repère.

Je me souviens de deux de ces repères scellés sur le territoire de notre commune ; l'un au bas de la façade Est de l'école de Beaumont, le deuxième contre le mur de clôture de la maison Meyer, bordant l'ex nationale 201. Sur le premier, on pouvait lire 756,33 mètres, sur le second 666,66 mètres. Tous deux ont disparu lors de travaux.

Démographie

Les recensements permettent de suivre les variations de la population, la transformation du secteur primaire et, sans pessimisme exagéré, de craindre son effondrement dans notre commune, provoqué par la spéculation foncière actuelle. Le graphique ci-dessous montre l'accroissement de la population totale à partir de 1950 et, parallèlement, la diminution de la population agricole ¹.

1. STATISTIQUE COMPARATIVE DE LA POPULATION
Beaumont 1800-1990



1. *Commentaire d'actualité.* Le besoin en main-d'œuvre de la Suisse voisine – du canton de Genève en particulier – les salaires élevés en raison du change favorable, ont créé un mouvement migratoire à partir de divers départements français vers la zone frontière. Pour l'habitat, on assiste à une pénétration vers l'intérieur à partir de la frontière franco-suisse, phénomène qui a atteint notre commune, s'accroissant encore de nos jours.

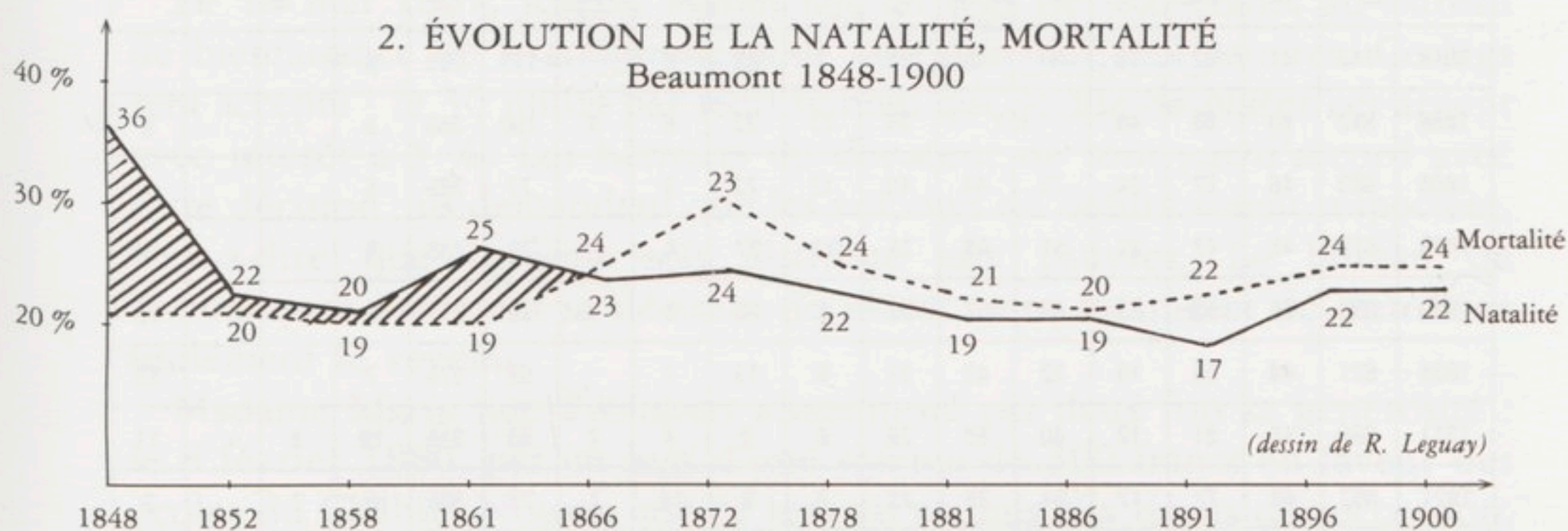
En conséquence : augmentation, que l'on peut qualifier de galopante, de la population.

Certains éléments existant au moment de ces recensements doivent être connus afin de pouvoir étudier les tableaux de la manière la plus valable possible. Notamment, pour les dénombremments de 1852 et 1858, on a pris en compte des personnes originaires de notre commune résidant hors de celle-ci. Par exemple, ce fut le cas en 1858 pour 121 personnes. En conséquence, le nombre exact d'habitants serait de 771 et non de 892.

Par ailleurs, aucun fonctionnaire des douanes ne figure sur le recensement de 1848.

L'augmentation du nombre d'habitants entre les recensements de 1806 et 1822 est due à l'établissement de la zone franche en 1816, et la venue du personnel des douanes sardes au Châble. Il en fut de même entre les recensements de 1931 et 1936, par suite du rétablissement de cette même zone en 1934 et l'installation des douanes françaises au Châble.

Remarquons la courbe ascendante en 1881, sans doute liée à la création de la fabrique de tricotage Tapponnier en 1880. Par contre, nous constatons une diminution sensible de la population entre 1858 et 1861 avec la suppression de la zone sarde (ou petite zone) : le cordon douanier étant porté plus à l'intérieur avec la création de la grande zone en 1860.



L'examen des courbes montrant l'évolution de la natalité et de la mortalité (ci-dessus) suffit pour expliquer les variations de la population. Nous ajouterons l'exode, notamment vers Genève, non négligeable, jusqu'aux environs de 1902. Notons également une diminution avec la Première Guerre mondiale. Par contre, depuis 1946, on constate le phénomène inverse avec une progression constante de la population.

Quant à la population agricole, le tableau n° 1 illustre parfaitement la décroissance continue depuis 1850. Nous pouvons l'expliquer par l'émigration vers la ville, mais aussi par l'orientation des jeunes vers d'autres professions (tableau n° 3), phénomène évidemment général et sans doute irréversible, à moins que...

3. RÉPARTITION DE LA POPULATION PAR PROFESSION

Années	Popu- lation totale	Agriculture	Industrie	Artisanat	Commerce	Fonctionnaire Professions libérales	Divers
1848	743	633		87	12	2	9
1858	892	658		118	44	43	29
1866	693	555		77	27	22	12
1886	684	424	48	117	46	31	18
1891	675	442	49	92	29	32	31
1911	689	390	103	108	46	32	10
1921	652	391	88	85	43	21	25
1936	570	280	89	72	32	58	58
1982	843	58					

4. DÉMOGRAPHIE PAR HAMEAUX BEAUMONT 1848-1982

Années	Population totale	Beaumont	Fond de Beaumont	Chatillon	Les Travers	Chez Marmoux	Prémaqueu	Le Château	Les Pralets	Les Creux	La Tuile	Jussy	Le Chable	Cutafor	Les Roquettes	Les Chainays	Les Crêts
1848	743	41	42	78	69	46	35	7	39	9		115	256	6			
1858	892	63	69	49	157		35	11	22	6	3	100	363	5			9
1866	693	46	67	24	76	44	40	12	22	8		77	265	5			7
1876	615	48	47	22	51	48	25	11	27	8		78	238	5			10
1886	684	56	53	23	53	52	32	9	26	9		76	277	6			12
1896	621	46	59	19	32	43	27	8	13	7		58	275	7			13
1911	689	58	61	19	40	50	28	8	9	4	7	53	314	19	8		11
1921	652	49	77	12	34	25	23	7	8	16	7	72	306	9	2		5
1936	570	35	47	10	23	33	19	4	17	4	6	48	298	19	1		6
1982	843	35	76		25		23				1	85	363	33	26	102	6

Le tableau ci-dessus met en évidence la désertion de certains hameaux, fait particulièrement sensible tout au long du pied du Salève. Ce phénomène s'inscrit, à notre avis, dans le contexte de la chute du secteur primaire.

J'ai connu ces bâtiments (tous à usage agricole) vides d'habitants, surtout après 1918. Achetés par des citoyens suisses, notamment genevois, ils ont été de ce fait, sauf quelques exceptions, sauvés de la ruine. Les nouveaux propriétaires ont restauré et aménagé ces bâtiments en résidences secondaires, redonnant vie à ces hameaux pendant les week-ends et les périodes de vacances.

Dons et legs

Quelques personnes, peut-être dans l'intention de voir perpétuer leur nom ou en souvenir de leur famille, ont fait des dons à la commune, soit en nature, soit en argent, avec une destination bien définie. Il est de notre devoir de le rappeler. Par ailleurs, comme nous le verrons, il est parfois difficile d'accepter, ou d'exécuter, les volontés du donateur.

Jean-Pierre Mégevand, par son testament du 20 juillet 1820, fait don d'une somme de 18 L, laquelle somme doit être affectée à une distribution de sabots.

Le 18 mai 1867, Joseph Mabut fait un legs de 400 francs au bureau de bienfaisance de la commune pour être distribué aux pauvres. Ce legs sera accepté¹ le 30 juillet par ledit bureau qui décide de placer cet argent avec intérêt à 5 %. Les héritiers du donateur ne sont pas d'accord avec cette décision ; ils demandent que les volontés du défunt soient respectées, c'est-à-dire que l'argent soit distribué aux pauvres. Le bureau de bienfaisance maintient sa décision de placer cette somme et de distribuer seulement le revenu.

Madame Marin née Trombert a manifesté par deux fois sa générosité : le 8 février 1880, par un legs d'une somme de 300 francs en faveur des écoles du Châble. Notons que ce legs est soumis aux droits de succession, soit 33,75 francs. La même année, le 10 juin, Mme Marin lèguera 400 francs pour les pauvres de la commune.

Par testament de 1879, Jean-Claude Pachoud a fait un don de 1 000 francs pour les pauvres de la commune. Nous ne savons les motifs qui ont retardé la mise à l'ordre du jour d'une séance du conseil municipal, toujours est-il que ce dernier sera appelé à statuer seulement le 28 août 1884, et : « le conseil accepte le legs de mille francs fait au bureau de bienfaisance pour les pauvres de la commune par monsieur Jean-Claude Pachoud ».

1. Dons et legs sont soumis au conseil municipal pour avis et à l'autorité de tutelle (préfet) pour autorisation d'accepter.

Comme sœur Anne, ne voyant rien revenir de la préfecture, le conseil, réuni le 6 novembre 1892, « prie l'administration de bien vouloir autoriser le bureau de bienfaisance d'accepter le legs de mille francs fait par M. Paschoud J. C. en 1879 et que les héritiers soient redevables des intérêts de cette somme à 5 % depuis le décès de l'usufruitère le 19.11.1889 ».

Une affaire à rebondissements

Qu'il est parfois laborieux d'accepter un don et de l'employer, malgré les intentions louables du donateur, à l'époque naissante de la vulgarisation de l'instruction primaire ! Ce sera le cas du legs Bussat, ainsi que nous le prouvent quelques extraits des nombreuses délibérations tant du conseil municipal de Beaumont que de celui de la commune de Présilly.

Par testament en date du 20 novembre 1845, Jean-Claude Bussat du village de Chez Cambin, commune de Présilly, a légué à la commune de Présilly et au village du Grand Châble, commune de Beaumont, une maison, un champ et un pré, dont les revenus sont destinés à ouvrir une école de garçons au hameau de Chez Cambin dans l'intérêt de la commune de Présilly et du Grand Châble.

Ces dispositions testamentaires soulèveront, entre les conseils municipaux des deux communes, une polémique qui durera plusieurs années. Quelques extraits de délibérations des deux conseils municipaux nous montrent combien l'accord est loin d'être parfait !

C'est en 1862, par une délibération du conseil municipal de Présilly du 16 février, que débute "l'affaire Bussat". Après avoir rappelé les conditions du legs, le conseil dit : « Considérant que le legs fait par monsieur Jean-Claude Bussat paraîtrait, au vu du conseil, avantageux à la commune, déclare être d'avis de l'accepter en s'en référant toutefois à la décision de monsieur le préfet ».

A Beaumont, ce sera le 3 février 1863 que le conseil municipal, dans sa délibération, nous citons entre autres : « déclare ne rien changer aux volontés du testateur (...) ».

Le 17 juillet 1864, le conseil de Présilly change de point de vue : « Le conseil municipal est d'avis de ne pas accepter le legs (...), refuse totalement de prendre part à la dépense qu'occasionnerait les travaux pour la création de l'école ».

La même année, le 15 octobre, le conseil de Beaumont délibérant : « maintient sa délibération du 3 février de l'an dernier, demande de laisser cumuler les revenus de ce legs jusqu'à ce qu'il soit possible de faire face aux dépenses avec les seules ressources de la fondation ».

Puis, c'est à un véritable marchandage que se livrent les conseils municipaux et les héritiers du testateur ; ces derniers voulant sans doute

recupérer ces biens, proposent une somme de mille francs en échange de la renonciation au legs. Cette somme serait répartie entre les deux conseils municipaux pour l'entretien des écoles existantes, à la suite de quoi le conseil de Présilly, dans sa délibération du 22 janvier 1865, « déclare abandonner cette somme en faveur des héritiers eux-mêmes ».

La position du conseil de Beaumont est bien différente. Le 29 des mêmes mois et année, dans sa délibération : « le conseil refuse la proposition et demande que les volontés du testateur soient respectées ».

L'affaire continue, on ne voit pas la sortie du tunnel !! Le 8 avril 1866, le conseil de Présilly répudie de nouveau le legs : « il est de toute équité que le susdit legs retourne à ses héritiers institués par son testament... ».

Le 27 novembre de la même année, suite à une lettre du sous-préfet, la question se pose de savoir s'il est plus avantageux d'accepter une somme de 500 F de la part des héritiers que d'ouvrir une école Chez Cambin. En réponse, le conseil fait une proposition : il « abandonnerait ses droits sur l'immeuble moyennant une somme de mille francs. En cas de refus, maintient sa précédente délibération ».

A Présilly, le 18 novembre de la même année, le conseil municipal diverge : une moitié des conseillers veut accepter la proposition des héritiers, soit la somme de mille francs à répartir par moitié entre les deux communes, l'autre moitié décide de l'abandonner aux héritiers.

En 1867, nouvelle demande du sous-préfet et, le 11 novembre, le conseil de Beaumont « maintient ses précédentes délibérations ».

L'administration sous-préfectorale, en raison de ces atermoiements, invite les conseils municipaux à se prononcer définitivement sur l'acceptation ou le refus du legs. C'est ainsi que, le 10 octobre 1869, le conseil de Beaumont « accepte le legs aux conditions formulées dans sa délibération du 15 octobre 1864 ».

Le préfet intervient favorablement en 1870 en conseillant la création de l'école de Chez Cambin. Le conseil de Beaumont dit, le 14 février, qu'il « ne peut engager de dépenses actuellement, tout en souhaitant de toutes ses forces que cette école se réalisât ».

Le 29 mai 1870, le conseil de Présilly délibérant :

Le refus présumé des héritiers de consentir à l'emploi des revenus du legs à la réorganisation de l'école de garçons du Grand-Châble entraînera forcément l'érection de l'école "des Cambins". Le dit refus est fondé sur les clauses testamentaires qui interdisaient de distraire les immeubles légués de l'emploi tracé dans le testament du 20 novembre 1845 et demande à nouveau que les immeubles légués à la commune de Présilly soient abandonnés aux héritiers.

Chacun campe sur ses positions ! L'autorité de tutelle s'impatiente et presse les deux conseils municipaux de prendre une décision définitive.

Beaumont présente une solution qui nous paraît cohérente, dans sa délibération du 5 mars 1871 :

L'école mixte du Châble, dirigée par une institutrice, est surchargée ; malgré son dévouement, il n'est pas possible d'obtenir une bonne direction. Considérant que l'intérêt du hameau de chez Cambin est d'envoyer ses enfants à l'école du Châble qui n'est distante que de 800 mètres et sur la route nationale ², que le legs Bussat peut donner un revenu annuel de 250 francs environ,... demande que les revenus de ce legs soient affectés au traitement d'un instituteur-adjoint...

Le conseil municipal de Présilly prend son temps pour répondre à la lettre du sous-préfet du 5 décembre 1869. Ce sera le 29 mai de l'année suivante que réponse sera prise en délibération.

Après avoir rappelé les précédentes délibérations concernant ce legs, il y ajoute diverses considérations pour motiver le refus de celui-ci, l'acceptation pouvant créer un précédent. Nous citons notamment :

Si un deuxième (legs) dans les mêmes conditions de la part des villages de Cacu, commune de Présilly, et de Machant (sic), commune de Feigères, dont le refus forcé, quelque en fussent les avantages, entraînerait la dissension parmi les populations des communes. De là l'isolement du chef-lieu et la décadence de ses deux écoles. Ce n'est pas que Présilly recule devant la propagation de l'instruction, l'établissement de sa maison d'école avec ses deux classes est là pour attester en sa faveur (...), *et termine par* : Nous considérons comme non avenues toutes les délibérations antérieures et renonçons, pour ne plus revenir sur ce sujet, au legs du sieur Jean-Claude Bussat, à tous les bénéfices présents et à venir, sans attribuer à qui que ce soit nos droits au détriment des vues du testataire.

L'unanimité ne s'est pas faite au sein de l'assemblée communale. Le vote de cette délibération a recueilli six voix pour, et quatre contre.

Les quatre conseillers de Chez Cambin ne l'entendent pas ainsi et

... protestent contre toute délibération du conseil municipal de Présilly qui tendrait à la renonciation dudit legs Bussat fait en faveur de leur hameau sans renoncer à se pourvoir au besoin contre une délibération semblable. En vue de conciliations, ils voteraient l'acceptation du legs avec affectation des revenus à la réorganisation de l'école du Grand-Châble, commune de Beaumont, à charge par celle-ci de recevoir les enfants du hameau des Cambins. Ils ont la certitude qu'une pareille délibération ne peut nuire à la commune de Présilly ni pour le présent ni pour l'avenir.

2. A l'époque, la route nationale 201 traversait le village de chez Cambin.

Puis, le "couperet" est tombé ! Un représentant de l'Académie s'est rendu sur place et a jugé la maison Bussat impropre à l'installation d'une école.

A la suite de cette "sentence", qui a dû réjouir le conseil de Présilly, le conseil de Beaumont s'est réuni le 5 août 1871 et, nous citons :

Les héritiers de monsieur Bussat s'opposent continuellement au changement dans l'exécution du testament ; ce legs n'a pas reçu son exécution devant le refus obstiné du conseil municipal de Présilly, malgré l'accord des conseillers de chez Cambin. Le conseil demande à l'administration de trancher en autorisant le transfert de revenus du legs à l'école du Grand-Châble.

L'épilogue : un décret du Président de la République française, le Maréchal de Mac Mahon, daté du 17 mai 1876, résolut l'affaire :

Le Président de la République française,
Sur le rapport du ministre de l'Intérieur,
La Section de l'Intérieur, de la Justice, de l'Instruction Publique, des Cultes
et des Beaux Arts,
du Conseil d'Etat entendu ;
Vu le testament publié du Sieur Bussat Jean-Claude, en date du 20 novembre 1845 ;
L'acte de décès du testateur du 3 mai 1846 ;
La réclamation des héritiers ;
Les renseignements sur l'actif et le passif de la succession ;
L'avis du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts du 30 mars 1876 ;

Décrète :

Art 1^{er}. Est approuvée la délibération du conseil municipal de Présilly en date du 18 juin 1871, portant refus d'accepter un legs à elle fait par le Sieur Bussat Jean-Claude suivant son testament publié du 20 novembre 1845, et consistant en une maison avec dépendances et divers immeubles, d'une valeur totale de deux mille deux cents francs, pour la tenue d'une école destinée aux garçons de la commune de Présilly et du hameau du Grand-Châble, dépendant de la commune de Beaumont.

Art 2. N'est pas approuvée la délibération du conseil municipal de Beaumont, portant acceptation du bénéfice pouvant résulter pour cette commune du legs fait à la commune de Présilly par le Sieur Bussat Jean-Claude, suivant son testament publié du 20 novembre 1845 et consistant en divers immeubles d'une valeur totale de deux mille deux cents francs, pour servir à la tenue d'une école destinée aux garçons de la Commune de Présilly et du hameau du Grand Châble, dépendant de la commune de Beaumont.

Art 3. Les ministres de l'Intérieur et de l'Instruction Publique et des Beaux Arts sont chargés de l'exécution du présent décret.

Fait à Versailles, le 17 mai 1876.

Signé : Maréchal de Mac Mahon

Le 28 février 1915, Henri Girod, maire de Beaumont a fait don à la commune de deux portraits de M. Poincaré, président de la République.

Le conseil municipal, le 16 avril 1922, accepte avec reconnaissance le don de mille francs fait par Edouard Anthonioz de Genève en souvenir de sa mère, née Tapponnier, dont les intérêts sont destinés à récompenser une élève de l'école de filles de Beaumont, de même à celle du Châble.

En 1920, don d'une horloge par madame Marie Munier (voir chapitre « Eglise »).

Le 20 février 1927, de vifs remerciements sont adressés par le conseil municipal à Albert Gondrand, conseiller général, pour ses dons à diverses sociétés de la commune.

Postface

La chronologie, parfois fastidieuse, des faits rapportés tout au long de ces chapitres montre, entre autres, les problèmes auxquels ont été confrontés les conseillers, mais surtout les syndics et les maires. Ces derniers font quelquefois l'objet de critiques, et subissent de violentes attaques, surtout quand le désaccord règne au sein de l'assemblée communale. Nous pensons que ces critiques ou attaques sont parfois injustifiées. Conflits de personnes ? Fonction envieusement convoitée par les conseillers de l'une ou l'autre section de la paroisse ou commune ? L'illustration par les faits que nous avons rapportés le prouve.

Constatons que, malgré cela, la commune s'est maintenue grâce au travail de ceux qui nous ont précédés, avec leurs seuls bras. C'est le passé. Sans être rétrograde, c'est cependant avec nostalgie que nous assistons à la disparition du secteur primaire.

Pour l'avenir, je citerai les conclusions d'un rapport dressé par mes soins voici vingt ans, alors que j'étais maire, en vue de l'élaboration du plan sommaire d'urbanisme de la commune.

« Perspectives lointaines :

Les migrations de personnes actives iront en s'accroissant dans le Genevois savoyard. Il semble que le développement économique par l'implantation d'industries nouvelles devienne nécessaire.

La proximité de la métropole internationale qu'est Genève fait que, malgré les fluctuations économiques qui peuvent l'atteindre, le Genevois savoyard, dont Beaumont fait partie, connaîtra une urbanisation et un constant développement. En conséquence deux voies nous sont ouvertes :

1) le Genevois français s'industrialise et profite de l'apport de population en l'employant sur place ;

2) nous laissons croître la population migrante vers Genève (frontaliers) ; en ce cas, nos charges (équipements) iront croissantes et nous n'en profiterons pas (commune dortoir). Il y a un danger à cette seconde hypothèse, c'est la surchauffe.

Il semble sage de choisir la première hypothèse. Ce sera évidemment une œuvre de longue haleine qui devra se faire sur un plan intercommunal et qui devra s'intégrer dans un ensemble à l'échelon départemental. »

Je crois que cela est toujours d'actualité.

Beaumont 1984 – avril 1989

Sources

Archives départementales de la Haute-Savoie
Archives communales
Archives de la cure de Beaumont
Archives familiales de mademoiselle Georgette Tapponnier
Archives de la Société fruitière du Châble
Archives d'Etat de Genève
Minutes notariales de M^e Barbier (Etude de M^{es} Vincent et Jacques Pissard)
Minutes notariales de M^e Boimond (Etude de M^e Jean-François Gojon et de M^e Guy Péray)

Bibliographie

Duval C., *L'administration municipale de la commune et canton de Viry (1793-1799)*
Mariat, 1883
Duval C., *Ternier et Saint-Julien*, 1879
Folliet A., *Monographie de Beaumont*, M.D.A.C., Tome XIII, 1899
Genoux C., *Histoire de la Savoie*, 1852
Guichonnet P., *Histoire de la Savoie*, sous la direction de, Editions Privat, 1973
Ménabréa H., *Histoire de la Savoie*, 1958

Table des matières

Remerciements	9
Les armoiries	10
Préface	11
Introduction	13

La commune de Beaumont	17
Les origines de la commune et la présence romaine, 17 – Beaumont dans la province de Savoie, 21 – Les origines de la maison de Savoie, 22 – Les châteaux de Beaumont, 26 – Beaumont sous quatre régimes, 31.	

LA VIE AU VILLAGE

La vie à la maison	41
La maison, 41 – L'alimentation, 42 – La santé et l'hygiène, 44 – Les loisirs, 46.	
Les sociétés	50
La Société de Tir de Beaumont, 50 – La fanfare, 51 – La chorale de Beaumont, 64 – Une société de lecture, 67 – Les sociétés sportives, 68 – Les sociétés paroissiales, 70.	
La vie autrefois	75
Fêtes et cérémonies, 75 – Faits et événements anciens, 84 – Coutumes disparues, 89 – La météo des anciens, 90.	

LES ADMINISTRATIONS

Syndics et maires	95
L'organisation administrative, 95 – Quelques mésaventures et tribulations de syndics et maires, 99.	
Les conseils communaux et municipaux	107
Les employés communaux	117
Le secrétaire de mairie, 117 – Garde-bois et garde-champêtre, 118 – Les cantonniers, 121 – Les prestations de serment, 122.	

La salle consulaire	124
La douane au Châble, les zones franches	127
Les origines de la zone franche de Haute-Savoie, 128 – Le poste de douane au Châble, 128 – La zone sarde ou petite zone, 129 – La grande zone ou zone d'annexion. La douane abandonne Le Châble, 133 – Le traité de Versailles (28 juin 1919), 134 – La douane revient au Châble, 136 – Les contributions indirectes au Châble, 138.	

L'ÉQUIPEMENT

Routes et chemins	143
Les transports publics	163
La diligence, 163 – Les véhicules automobiles, 165 – Une voie ferrée passera-t-elle au Châble ? 172.	
Les écoles	176
Les écoles et l'instruction publique, 176 – Les bâtiments scolaires, 196.	
Lutte contre les incendies	217
L'achat de la pompe, 218 – Le logement de la pompe, 219 – Les pompiers, 220.	
L'alimentation en eau potable et l'assainissement	231
Le courrier, la poste	242
La malle poste, 242 – Le bureau de distribution des lettres, 243 – Le télégraphe, 246 – Le téléphone, 248 – Le bureau de poste, 250 – Le pedon, 251.	
Le cimetière	254
Autres équipements	257
Le poids public, 257 – L'éclairage public, 258 – La salle des fêtes, 264.	

LA VIE ÉCONOMIQUE

Le secteur primaire, l'agriculture	269
Les divers travaux agricoles, 275 – Les foires au Châble, 281 – Les fruitières, 284 – Les syndicats, 297.	
Le secteur secondaire	301
Les fromageries, 301 – Une fabrique de bonneterie au Châble, 304.	
Les commerçants et artisans	309
Les commerçants, 309 – Les artisans, 314 – Les petits métiers ambulants, 320 – Les cabarets, 323 – Les médecins à Beaumont, 338.	

LA VIE RELIGIEUSE

L'église	342
Les chapelles	380
Le clocher et les cloches	384
Le presbytère et le clergé	397
Les annexes de l'église	406
Pratiques et traditions disparues	409

FAITS DIVERS

Stationnement de troupes	416
La garde nationale	421
La milice communale	423
L'observatoire du Salève	429
Les repères d'altitude	431
Démographie	432
Dons et legs	435
Postface	441
Sources	442





